

Ici sous l'étoile polaire

Väinö Linna

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

Ici, sous l'Étoile polaire

Ici, sous l'Étoile polaire

Photo de couverture : paysans de la région de Tampere vers 1900 -

© Matti Lahtala - Vapriikki Photo Archives (musée de Tampere).

© Estate of Väinö Linna and WSOY

Titre original : *Täällä pohjantähden alla*

Publié pour la première fois en finnois par Werner Söderström Corporation (WSOY) en 1959 - Helsinki, Finlande

© 1962 Robert Laffont pour la traduction française

© 2011 Les bons caractères

ISBN : 978-2-915727-25-8

Dépôt légal 2^e trimestre 2011

Väinö Linna

Ici, sous l'Étoile polaire (Täällä pohjantähden alla) tome I

Traduit du finnois par Jean-Jacques Fol

Roman

Les bons caractères
6, rue Florian - 93500 Pantin

Chapitre i

Au commencement étaient le marais, la houe – et Youssi. En son milieu, le marais était presque désert. Sur les terres troublées des eaux ne s'élevaient que quelques pins rabougris, chétifs – vieillards brisés à la forte écorce, au faite écrasé. Youssi marchait par le marais, s'arrêtant, regardant, examinant, supputant. Il observait lentement alentour puis, de sa houe, creusait. Il fit ainsi un certain nombre de trous, ne piochant qu'après avoir regardé autour de lui, comme s'il avait eu à craindre quelque indiscret. Était-il à la recherche d'un trésor ? Les vieilles gens ne disaient-elles pas qu'une boule de feu s'était enfoncée dans le marais ?

Youssi se remit doucement en marche le long du marécage. À un endroit, un ruisseau, sorte de petit canal naturel, conduisait les eaux bourbeuses vers le lac. Les rives du ruisseau étaient inégalement basses et, visiblement, après les hivers fortement enneigés, les eaux débordaient, inondant tous ces lieux. De nouveau Youssi s'arrêta. Là, le ruisseau s'infiltrait au flanc d'une colline et se transformait à sa naissance en un cours rapide où l'eau murmurait parmi les pierres. Il y avait longtemps que Youssi, comme les autres habitants de la région, connaissait ce lieu. Il était d'ailleurs si connu qu'il avait même un nom qu'on avait dû lui donner par jeu car c'était le Rapide¹. Et quel rapide ! Il arrivait qu'au printemps, il eût quelque vie et fit quelque bruit, mais en dehors de ces rares jours, l'eau y circulait paresseusement, cherchant son chemin parmi les pierres, les branches mortes et la tourbe.

Youssi reprit sa houe dont le manche ressemblait maintenant à une forte barre à mine et se mit à en frapper les pierres. Quelques-unes s'ébranlèrent facilement, ce qui le satisfit pleinement : c'est ce qu'il avait espéré.

Enfin il se remit en marche, s'arrêta encore une fois au bord du marais, s'attardant à le regarder. Regard rude et perçant, embrassant ce marécage tombé dans un calme millénaire.

Brusquement Youssi se détourna et, sans plus regarder cette terre, s'achemina sur le vieux chemin d'hiver. C'était un homme d'une trentaine d'années, être fruste au regard sérieux.

Le presbytère se dressait en bordure du village, sur la rive d'un petit lac intérieur. Le bâtiment principal était grand, peint en gris perle et revêtu de fortes planches rabotées. Les boiseries de la véranda étaient décorées, comme par jeu. Youssi n'entra pas par la véranda : il n'avait jamais pénétré dans le presbytère par cette voie, bien qu'il habitât le domaine presbytéral depuis son enfance. Youssi n'était pas pasteur. Ni chantre. Ni même un quelconque parent. Il n'était que le journalier et c'est ce qui expliquait qu'il entrât dans cette maison par la cuisine.

Il semblait quelque peu effrayé de venir au presbytère. Dans la cuisine, il ôta humblement sa casquette et demanda à la servante qui, appuyée à la table, cherchait à laisser s'écouler cette soirée de dimanche préautomnal :

– Est-ce que le pasteur est ici ?

– Qu'est-ce que tu lui veux ?

– J'aurais quelque chose à lui dire... Tu pourrais peut-être lui demander s'il veut bien me recevoir.

La servante partit et Youssi, très visiblement nerveux, resta à attendre. Puis la servante revint et lui dit nonchalamment :

– Si t'allais au bureau...

Dans cette maison, la servante se sentait comme un poisson dans l'eau. Il n'en allait pas de même pour Youssi qui était tout aussi inquiet qu'agité. Il passa par le salon. Les rideaux de dentelle étaient baissés et la pièce grise. Youssi ne voyait qu'indistinctement l'éclat laqué des meubles et la lueur de quelques miroirs. Il n'osait pas examiner cette salle. Il avait le sentiment que c'eût été là le même courage et la même effronterie que regarder Dieu dans les yeux. Il frappa à une porte et entra après qu'une voix sourde l'y eut invité. Le pasteur se levait du sofa et son visage manifestait encore l'air distrait de l'homme arraché à ses rêves. On y pouvait aussi lire une légère nuance de mécontentement.

– Eh bien ! Que se passe-t-il, Johannès ?

Le pasteur approchait de l'âge de la retraite. Il était d'un naturel paresseux et la vieillesse accentuait ce caractère. De chaque côté du corps massif ballottaient des mains efféminées dévoilant leur inutilité.

Youssi était toujours sur le pas de la porte et, sous son allure humble, se devinait une résolution ferme et tendue.

– Monsieur le Pasteur... J'aurais quelque chose... Par ce jour sacré, j'ai vu...

Il avait du mal à expliquer son affaire et l'ennui fatigué du pasteur augmentait.

– J'ai pensé... Comme votre homme de peine a femme... Si le pasteur lui donnait ce marais...

Un sourire suivi d'un petit rire ébranla le pasteur dans son rêve.

– Oh, mon bon fils, que ferais-tu de ce marais ?

Depuis longtemps Youssi était le « bon fils » du pasteur bien qu'il fût homme et depuis peu époux. Il trembla un peu. Son inquiétude croissait.

– Je le lèverai.

– Tu le lèveras ? Comment ?

– Je pensais comme ça... une vraie métairie... Si seulement Monsieur le Pasteur laissait faire...

Le pasteur semblait de plus en plus mécontent. En réalité, tout

endormi qu'il était encore, il s'était mis à penser.

– Non, mon bon fils ! Ne dis pas de pareilles choses ! Une métairie de ce froid marais ? Et qu'est-ce que tu y ferais ?

Le « fils » surmonta sa timidité. L'irritation du pasteur lui était pénible, mais il fallait lutter, et son regard montrait assez qu'il y était décidé.

– Rien... Mais maintenant, j'ai une famille... Et je le ferai volontiers... Ici, comme homme de peine, je ne reçois presque rien. On n'a rien si on n'essaye pas... Mais avec une métairie, on peut davantage...

Le pasteur rit :

– Haha !... Davantage ! Mais depuis ton enfance tu essayes de faire davantage !

Et, sérieux, le pasteur ajouta :

– Bien... C'est juste ! Je ne m'en occupe pas. C'est une bonne chose. Mais as-tu pensé au nécessaire ? À quoi ? Cela va te prendre des années ! Et que possèdes-tu maintenant ? Tu es en mon pouvoir et... tu n'as pas mille marks³, et ta femme encore moins. Ce marais ne va pas te nourrir avant des années !

– J'ai pensé, comme ça... Si Alma pouvait venir travailler ici, moi je serais là-bas... Sauf les jours de redevance...

Voyant que le pasteur s'éveillait et s'intéressait à l'affaire, Youssi se sentait plus à son aise.

– Allons... Pourquoi ne le permettrai-je pas ? Mais pense... les outils, le cheval... le bétail... les constructions... Mon bon fils ! Pourquoi pas ? D'autres l'ont fait avant toi, et tu peux réussir tout aussi bien !

– Si seulement vous donnez la permission, je n'ai besoin de rien d'autre.

– Haha... Va, bon fils... Fais comme tu l'entends...

L'air inquiet des petits yeux se changea en un pétillement et le visage dissimula mal le sourire qui l'habitait.

– Je peux avoir tout le marais ? Et les bords du fossé ? Le pasteur sourit tendrement à son empressement :

– Prends, prends... autant que tu le peux, mais d'un seul tenant.

– Et le contrat de location ?

– Plus tard... plus tard... Je ne veux pas t'étrangler... Héhé...

– Bien... Merci beaucoup... Je...

Le pasteur était redevenu grave :

– Oui ! Tout cela est bien, mais souviens-toi que ton travail n'est rien si tu n'y mets pas ton âme... Cela, il le faut... C'est... L'âme...

Le visage de Youssi se couvrit d'un masque manifestant sa croyance en la foi luthérienne et la bouche esquissa une approbation qui satisfait le pasteur. Puis Youssi se retira, non sans avoir eu le temps de

remarquer que le pasteur caressait déjà son sofa des yeux, l'oubliant, lui et son marais.

Passant par la cour et le chemin, Youssi regagna sa cabane. Longtemps inhabitée, cette vieille mesure au toit de bardeaux, à l'allure chancelante, était toute délabrée. Les briques de la cheminée étaient branlantes et l'une d'elles, tombée sur le toit, s'y effritait. Il n'y avait qu'une pièce dans cette cabane et, pour y pénétrer, il fallait passer par une entrée aux planches disjointes.

Ce soir-là, dans cette mesure, Youssi et Alma firent des projets. L'argent en dépôt chez le pasteur fut évalué.

Avec cette somme, on devait pouvoir couvrir tous les premiers frais. C'était assez merveilleux... Eux aussi avaient de l'imagination et un tel instant brisait la chaîne de l'austérité des tracas quotidiens.

Youssi se rendit dans l'entrée. Derrière les faisceaux de branches de bouleau, derrière le pétrin, la houe et la pelle étaient enfouies dans une cachette. Et derrière elles, mieux caché encore, il y avait un axe de charrette. Youssi l'avait acheté dans une vente aux enchères, il y avait deux années, et l'avait ramené de nuit, dans ce coin du presbytère. Personne ne l'avait vu. Cet axe aurait pu faire découvrir les pensées de Youssi car le rêve qui, aujourd'hui, commençait à prendre forme ne lui était pas venu en une nuit, comme le prouvait cette vieille acquisition.

Youssi prit la houe, en éprouva la résistance. Il était impatient et aurait volontiers commencé sur-le-champ.

Alma, qui avait cinq années de moins que Youssi, était plus calme, mais tout son être vibrait intérieurement et son chaud regard brun était, ce soir-là, plus chaud encore que d'ordinaire.

Jusque tard, allongés dans l'obscurité, ils veillèrent et alors seulement Youssi dévoila toute sa pensée à Alma : comment il n'était venu à l'idée de personne qu'en abaissant le lit du rapide le marais serait asséché sans peine ou presque ; comment il se faisait que la colline convenait tout particulièrement pour une construction ; pourquoi ce marais était une terre tout à fait exceptionnelle, sans un brin de mousse et aux herbes aquatiques couvrant à peine le noir et bon humus.

– Mais il faut faire le contrat avant que cela ne se remarque !

Cette nuit automnale de 1884 s'étendit sur toute la terre. Le calme qui enveloppait la cabane semblait inviolable, comme s'il était venu là pour contempler le bonheur de ces êtres, pour le protéger de toute atteinte.

arriva auprès du marais avec ses outils. Une heure de réflexion valant souvent autant que des semaines de travail, Youssi resta un long moment, inactif, sur la berge du rapide. Il réfléchissait calmement. Le travail lui-même ne lui demandait pas cet effort de réflexion. Après que le pasteur eut accepté son projet, Youssi avait passé tous ses temps libres à rôder sur son nouveau domaine. Les projets de travaux s'étaient alors établis, adaptés à la pensée du créateur. Mais en cet instant, la pensée de Youssi s'attardait à cette image qui lui faisait apparaître le travail présent comme la mesure qui l'unissait à l'avenir. La matière changeait l'âme en lui imprimant son sceau, et le destin avait guidé cet homme vers ce marais et lui avait dit : *Ille faciet*.

L'homme saisit sa lourde pelle en bois renforcée de métal et descendit dans la gorge du rapide. Puis il posa sa pelle sur la terre, fit peser son pied dessus et, de tout le poids de son corps, enfonça la bêche dans le sol, en même temps que sa bouche laissait filer un ahan où l'on distinguait quelques mots.

– Et... c'est... i... ci... qu'ça... commence...

Ainsi commença-t-il, dans le fossé, trimant, suant, se souillant d'une glaise sale et humide. Et peu à peu le fossé s'approfondit, se fit plus propre, jusqu'au moment où il devint pierreux. Alors, les bras ne suffirent plus. Il fallait quelque chose d'autre pour extraire ces pierres et les monter sur le remblai. Youssi éprouva de grandes difficultés, tailla des pieux, fit des pièces de roulement et ainsi put hisser les morceaux de roc hors de la gangue. Et quand il lui arrivait d'en rencontrer contre lesquels ses bras ne pouvaient suffire, il creusait plus profondément ou essayait de les contourner.

Les forces de Youssi suffisaient bien pour les pierres de masse imposante. Il n'était pas d'une taille extraordinaire, mais trapu et solide et, ce qui était plus important, il disposait d'une volonté forcenée qui lui permettait de tout arracher. Quand l'effort en était à son point limite, que chaque fibre du corps tremblait en donnant sa dernière goutte de puissance alors qu'il en fallait encore, quelque réserve cachée, merveilleuse, fournissait ce petit surplus nécessaire. Les yeux se faisaient sombres, les commissures des lèvres se tendaient en une grimace douloureuse où se fixait un rien de cruauté et la pierre tournait, s'extirpait de sa fange.

Au milieu du jour, il alla casser la croûte, prit son panier d'écorce de bouleau accroché à une branche d'érable et se mit à manger. Il y avait du pain et du lait aigre, ainsi qu'une demi-brème salée. Le poisson était dans un beurrier d'écorce de bouleau, comme les meilleures nourritures. Alma aurait volontiers mis du beurre mais, dès qu'elle en parla, timidement, les sourcils de son mari se froncèrent. Dans la bouteille de gros verre bleu, le lait aigre était « mouillé » car Youssi était économe. Il en avait toujours été ainsi et plus encore

maintenant qu'autrefois, puisque le marais le rendait indisponible au travail immédiatement rentable. Du pain de seigle, il y en avait largement et il en mangea sans y regarder. Non qu'il le méprisât mais parce que, sans lui, il ne pouvait arracher les pierres à leur glèbe. Tout en mangeant il pensait à ces choses-là et un sentiment pénible, désagréable, nuançait ses pensées. Les gens connaissaient son âpreté au gain et il savait qu'en raison de sa parcimonie on lui faisait un peu la grimace. Personne cependant ne cherchait à le blesser. Ce travers n'était qu'un aspect du caractère de Youssi. On en connaissait bien d'autres comme, par exemple, sa solidité d'ouvrier dont il pouvait lui-même se vanter, quelles que fussent les circonstances. De plus, on savait que Youssi tolérât beaucoup mais pas n'importe quoi. Un seul exemple suffirait à le prouver : une fois, il était resté à l'écart d'une dispute de village. Une violente querelle avait opposé les villageois de chez lui à ceux du voisinage, à cause d'une certaine grand-route. Les positions étaient bien tranchées, mais il se trouva que Youssi, qui ne s'était prononcé ni pour les uns ni pour les autres, dut traverser un groupe d'habitants de l'autre village. Comme il habitait Pentinkulma⁴, les autres se mirent en tête de le rosser. S'avisant de leurs humeurs belliqueuses, Youssi s'empara d'un pieu du bord de route et poursuivit son chemin. Les deux premiers agresseurs qui se présentèrent reçurent un coup retentissant de ce pieu et s'étalèrent, pâles et gémissants. Reprenant sa marche, Youssi laissa tomber calmement :

– Moi... j'fais rien... à personne... Mais faut pas me toucher...

Et tout le monde le crut.

Dans sa jeunesse, on avait parfois pu penser que son avenir serait différent, car il lui était arrivé de s'enivrer. Mais cette habitude ne dura guère et bien vite Youssi fut un jeune homme sérieux et tempérant – ce qui le fit solitaire car il opposait une sorte de résistance passive à tous ceux du village ou d'ailleurs qui cherchaient à l'entraîner. C'est ainsi qu'était née la légende de son avarice. Légende à laquelle il répondait maintenant par le sourire :

– Comment l'un des nôtres peut-il économiser si ce n'est sur son manger ?

Et il avait raison ! C'est ainsi, qu'à l'époque, on était finlandais !

Puis l'homme s'en retourna vers son trou. Au début, engourdi, le corps était rétif mais, quand le dos de la chemise d'étope tissée se mit à fumer, alors la carcasse fonctionna.

Youssi parvint à faire l'ouverture du rapide avant les gelées. Cela ne pouvait encore satisfaire ses intentions finales, mais, cependant, permettait d'éloigner des rives du ruisseau les crues de printemps. Par la suite, il approfondirait petit à petit le lit, de telle façon que ce fossé devienne un drain qui assécherait le marais tout entier. Et le même automne, il entreprit de faire un remblai de terre au long de ce

ruisseau. Travail facile puisqu'il se fit en même temps que les labours, avec l'aide du cheval du presbytère ! De plus, sur la vieille prairie inondée par les crues de printemps, il n'y avait pas d'arbres.

Des pommes de terre et un peu d'orge poussèrent. Naturellement, ce n'était pas une grosse récolte mais au moins cette production supprimait, pour l'année suivante, deux journées de redevance qu'Alma aurait dû faire pour la location du champ de pommes de terre. Youssi ramassa, sur sa terre, les branches et les feuilles, et les brûla pour en avoir un succédané d'engrais de cendres. S'il n'avait pas fait cela, il n'aurait pas été le Youssi du presbytère, et il se devait aussi d'aller au long des chemins d'hiver pour y recueillir le crottin de cheval qu'il destinait à ses champs. Il faut savoir faire feu de tout bois !

Quand le gel obligea à l'arrêt des travaux de la terre, l'abattage commença. Il défricha les rives du ruisseau, pour en faire un champ, jusqu'à l'endroit où les bosquets se changeaient en épaisse forêt et, quand ce fut fait, il alla à la sapinière en tirer des bois de construction.

Du matin au soir, d'un jour à l'autre, les coups retentissants de sa cognée s'entendaient jusqu'au village voisin. Il est vrai que le marais se trouvait tout proche de ce village. Et des villageois faisaient un détour pour voir la terre de Youssi. Quelques-uns devinaient pleinement ses intentions et, tantôt joyeux, tantôt amers, ils remarquaient :

– Mais c'est une très bonne place pour une métairie ! C'est pourtant vrai que personne avant lui n'avait pensé à abaisser le rapide. Je me demande comment il a fait pour sortir toute cette terre !

Youssi admettait bien volontiers que l'emplacement était favorable, mais il savait aussi faire remarquer qu'en dépit de tout, le travail devait être fait. Et cela, personne ne le contestait. Puis un jour, le vieux maître de Village-Benoît vint lui aussi voir Youssi. Avec les autres, Youssi n'échangeait que quelques mots, indifférents et nonchalants, tout en poursuivant sa besogne. Mais cet homme, il le salua respectueusement et s'arrêta de travailler pour pouvoir discuter avec lui. Le propriétaire de Benoît n'était pas un homme. C'était une légende. On l'appelait le Tsar des marais ou, plus simplement, le Tsar. Toute sa vie, il avait manié la houe sur le grand marais de Benoît pour en faire des champs et ce travail lui avait valu une décoration offerte par les messieurs de la ville. Bien qu'il fût encore en vie, on parlait de lui comme de quelque saint Georges et son dur labeur s'était, dans l'esprit des gens, transformé en quelque chose d'immense qui dépassait toutes les possibilités humaines.

Quand le Tsar avait appris que le Youssi du presbytère était, lui aussi, en train d'assécher un marais, il prit sur sa réputation d'aller inspecter ce chantier. Malgré son grand âge, le Tsar se tenait encore

fort droit et était de stature imposante. Il interrogea, regarda. Youssi expliqua respectueusement :

- De là, j’ai pensé venir ici...
- Faut pas faire comme ça...
- Comment alors ?
- Voilà, tu feras...

Et le Tsar expliquait comment faire. Dans son humilité, Youssi ne remarquait pas que le changement indiqué était sans importance. Mais le Tsar questionnait, approuvait, réprouvait.

- C’est comme cela qu’il faut le faire aller.

De tout autre, Youssi n’aurait pas écouté les conseils, ils n’avaient aucune importance mais tout, au contraire, devenait essentiel quand le Tsar dit :

– Au printemps, tu viendras chez moi. Tu auras un veau et une paire d’agneaux.

- Merci beaucoup... mais... le maître... Dès que j’aurai l’argent...
- Tu as entendu ce que j’ai dit ? Au printemps, tu viens chez moi...

Le Tsar partit, Youssi travailla avec plus de zèle encore. Certes, le veau et les moutons lui réchauffaient le cœur mais, en plus, il avait touché une légende populaire de Finlande.

– Il n’y a que lui pour savoir aider en cette affaire... C’est bien qu’il y ait des gens pour t’en faire venir à bout...

Youssi était un grand idéaliste.

Petit à petit les rives du ruisseau grandirent et, en même temps, les pommettes de l’homme saillirent, le regard s’assombrit, les rides des commissures des lèvres se creusèrent. Parfois, il s’arrêtait dans son travail et regardait fixement devant lui sans rien voir ; jusqu’à ce qu’un écureuil se faufilant parmi les épicéas atteignît son regard. Alors une paix infinie s’étendait sur le marais. Seul l’écureuil s’agitait. Il se dressait fermement, contournait rapidement un arbre, cherchait une nouvelle branche où il pourrait rester assis à s’émerveiller à la vision de cet homme qui faisait tant de tapage. Ce petit animal ressemblait à un être humain : vif, curieux, étonné.

Le visage de l’homme s’adoucissait. Les yeux cillaient comme l’aube d’un minuscule sourire.

III

La neige fondait sur la pile de poutres. De temps à autre, les bourrasques les recouvraient, mais dès avant le milieu du jour la nouvelle neige disparaissait et, nu, le flanc des poutres fumait. Avant la venue du printemps, Youssi se mit à équarrir. Comme tout profane, Alma, lorsqu’il lui arrivait de rendre visite au chantier de Youssi, s’étonnait de la longueur de ces troncs. Et, pas plus qu’aux autres, il

n'expliqua à sa femme quels étaient ses projets de construction. Il parlait peu, à son ordinaire, et, maintenant, à ce sujet, éludait toutes les questions.

– Pourquoi des poutres si longues ?

– Pour les murs, pardi !

Alma souriait discrètement : Youssi avait l'intention de construire un bâtiment principal plus grand que ceux que l'on fait d'ordinaire. Il lui sembla comprendre que toute cette construction n'était pas seulement nécessitée par leurs seuls besoins, mais aussi par le désir d'épater les villageois. Il arrivait que, dans son travail, Youssi commît quelque bévue qui ne faisait que lui donner une peine supplémentaire. Mais il ne rechignait pas à l'ouvrage !

Les pierres arrachées au rapide devinrent les soubassements et, avant les semailles de printemps, les poutres d'armature étaient en place. On put alors voir que le bâtiment central mesurerait dans les seize mètres de longueur et sept de largeur. Certes, c'était quelque peu ambitieux pour une nouvelle métairie ! La salle commune se trouvait à une extrémité, le fournil à l'autre et le vestibule ainsi que la chambre du vestibule au centre. L'ensemble était bien équilibré et semblable à la plupart des maisons dans lesquelles vivaient, habitaient, mouraient les Finlandais.

– Est-ce que la vieille n'aurait pas pu suffire ?

– Qu'est-ce qu'il y a là-bas ? Dans celle-ci on peut se mettre chacun à un bout et, va, on s'entendra bien parler !... Et puis, je la fais tout seul, non ?

Quand les jours grandirent tant qu'après son travail la lumière était encore assez forte, Alma vint aider à la construction. Elle posait la mousse entre les poutres et, quand les murs atteignirent leur plus haut point, tous deux montèrent les poutres nécessaires au travail du lendemain.

Puis, la nuit venue, ils s'en retournaient à leur vieille cabane. Il leur arrivait parfois de demeurer quelques instants dans cette construction inachevée, comme s'ils s'y recueillaient. Ils parlaient peu hors des questions du travail, mais l'esprit ne s'arrêtait pas aux mots : un sentiment de bien-être infini les dominait, que la fatigue du corps transformait en une méditation quasi religieuse.

Cette activité n'empêcha pas Youssi de planter des pommes de terre et, sur les terres restées libres, de semer de l'orge. Quand, sur la terre, pointa une verdure légèrement violette, ils la regardèrent et dirent que nulle part les céréales n'étaient aussi hautes.

Tout le centre du village formait un seul domaine seigneurial. La propriété presbytérale elle-même devait se résigner à en subir le puissant voisinage, car ce domaine était grand et ancien et le

propriétaire en était un véritable baron. La maison domaniale se dressait, solitaire, au centre du parc. Autour du parc, il y avait de nombreuses constructions, diverses par l'âge et l'aspect. À l'extérieur de ce cercle se trouvaient les petites cabanes des valets de ferme et des domestiques et, plus loin encore, les grises métairies plantées au milieu de leurs minuscules lopins de terre. À l'extérieur de cet anneau s'élevaient les propriétés de Töyry⁶ et des deux Benoît : Benoît de la Colline et Village-Benoît.

Sur le bord du chemin, Youssi attendait le baron. Respect et crainte se mêlaient dans l'esprit du paysan, car le baron n'était pas tout à fait comparable aux autres hommes. Il appartenait quelque peu à l'entourage de Dieu et, de ce fait, était direct, cassant, tout d'une pièce. Il ressemblait à son grand-père, celui qu'on appelait « le major de guerre de Finlande », homme grossier et brutal dont les vieilles personnes gardaient le souvenir. Il avait été tout particulièrement doué pour les jurons. Son petit-fils n'avait pas été soldat mais, tout bonnement, propriétaire terrien. De loin Youssi observait sa tête droite, sa taille imposante, sa barbe épaisse – après l'assassinat d'Alexandre II, le baron avait abandonné ses favoris pour une vraie barbe à l'Alexandre III.

Seul le Tsar de Village-Benoît rencontrait le baron sur un pied d'égalité et Youssi savait, bien qu'indistinctement, que les propriétaires du domaine avaient un arbre généalogique. Au cours d'une guerre, quelque part en Allemagne, un de leurs ancêtres avait été anobli, sans avoir rien fait de très extraordinaire pour un cavalier de cette époque, et était devenu propriétaire terrien. Il avait, dans ce village, reçu deux maisons, cadeau du roi qui se débarrassait de propriétaires qui n'avaient pas payé leurs impôts. Les noms de ces deux anciennes propriétés réapparaissaient encore dans la dénomination de quelques lopins.

Voyant Youssi qui l'attendait, le baron s'irrita car il était visible que le paysan avait l'intention de lui parler, alors que lui, il n'avait aucune envie d'être dérangé : il réfléchissait. Aussi, quand Youssi, ayant ôté sa casquette, le salua très bas, et entreprit de lui présenter son affaire, le baron se raidit et se mit à rouler de gros yeux.

– Comme j'ai entendu dire qu'on allait détruire la cabane de Vakkeri, si le domaine n'en a pas besoin, moi j'achèterais bien les briques.

Le baron parlait mal finnois et, la querelle des langues se renforçant, il s'était mis à le parler plus mal encore. Si, de plus, une conversation l'irritait, il ne comprenait plus du tout cette langue. Pour Youssi, le moment était justement mal choisi et il dut faire front aux questions du baron.

– Tu veux casser la cabane de Vakkeri ?

- Non, mais les briques... si je pouvais, j'en ferais bien un mur.
- Tu veux casser les briques de Vakkeri ?
- Non, je les achèterais bien moi, si on détruit la cabane !

Le baron commençait à comprendre. Du moins il y consentait ! Il regarda Youssi l'espace d'un instant, observa le chemin qu'il suivait et laissa tomber :

- Tu auras cela. Quatre jours tu me couperas le seigle.

Et il partit sans regarder en arrière, se demandant ce que Youssi pouvait avoir en tête pour passer un tel marché. Le prix n'en était pas très agréable et la conduite du baron ne pouvait qu'éveiller la colère mais, malgré cela, Youssi se sentait heureux.

L'affaire des briques classée, il alla quérir le jeune bétail promis par le Tsar de Village-Benoît. C'était un beau cadeau, au symbole encore plus beau. Le contrat, lui, n'était toujours pas fait et, aux demandes précises de Youssi, le vieux pasteur avait répondu qu'on verrait quand il ferait un tour dans ce coin-là. Au plus chaud du printemps, on vit le pasteur arriver. Il marchait à petits pas, tant en raison de son asthme que de sa paresse et, de loin, observait les récentes réalisations de Youssi. Tout l'étonnait car il s'était imaginé un cadre plus modeste et une pointe de mécontentement nuançait son admiration. Il y avait là quelque chose d'inadmissiblement grand.

- Eh bien ! Johannès est bien puissant maintenant !

Poussif, le pasteur s'assit sur une poutre et observa alentour.

- Tu as vu grand ! Aurais-tu l'intention de te construire une vraie ferme ?

– Pas tout à fait... Mais les arbres étaient si grands... C'étaient de beaux fûts...

- Ah ! Et tu as l'intention d'en abattre combien ?

– Ben... J'ai pensé que ceux du bord du fossé, jusqu'au marais, et puis après le marais...

- Complètement ?

– Oui, si j'ai le temps et la force.

- Mais est-ce que cela ne te fera pas trop ?

– Je ne crois pas... Ça ne fait pas tellement. On a besoin d'un pré pour le foin. Si on a un peu de bétail... Le propriétaire de Village-Benoît m'donne un veau et deux agneaux pour la mise en route.

Un petit toussotement agita le pasteur. Normalement, c'est lui qui aurait dû faire ce cadeau, Youssi se trouvant au presbytère depuis sa plus tendre enfance.

- Il les a donnés ? Pourquoi ?

Youssi regarda de côté.

– Oui... je ne sais pas trop... Peut-être parce qu'Alma a travaillé chez lui durant une année... Mais c'est p't'être... P't'être bien parce qu'il a tant défriché...

Deux fois encore le pasteur toussoya.

– Oui... Eh bien... Défriche autant que tes forces te le permettront... Tu peux prendre le marais jusqu'à la lisière. Mais les rives du ruisseau, faut pas les défricher davantage. Faut plus abattre de ce côté. C'est la vraie forêt qui commence là et je n'ai pas le droit, en tant que titulaire de la paroisse, de te l'accorder. Ce n'est pas en mon pouvoir.

– Je n'irai pas plus loin... Si je n'ai pas la permission...

– Jusque-là, tu l'as... Et ici, tu fais ta petite maison... Tu aurais dû voir quelque chose de plus modeste...

Youssi avait remarqué la toux du pasteur et, d'une voix basse aussi officielle qu'il put, il déclara :

– Bien sûr... Mais le bétail... Les moutons et les vaches... Puisque j'en ai dès le départ... En cadeau...

C'est bien ce qui irritait le pasteur, et ce n'était là que la manifestation de l'élémentaire sentiment humain d'envie et d'avarice. Un autre que lui était comblé. Il réussit cependant à vaincre ce sentiment et le cadeau du Tsar fut décisif en cela : la bienséance élémentaire ne lui signifiait-elle pas que ce n'était pas à un étranger d'aider les débuts d'un de ses valets ? Le pasteur rengaina sa susceptibilité et se fit aussi prévenant que possible. Les redevances ne commenceraient qu'en automne : un jour à pied⁷. L'année suivante : un jour avec cheval. L'année d'après : un jour avec et un jour sans le cheval et, à partir de là et pour les années à venir : deux jours avec cheval et un jour sans. Alors Youssi n'aurait plus guère le temps de développer son domaine. Aussi longtemps que le pasteur gérerait cette paroisse tout au moins ! On fera de cela un vrai papier valable jusqu'à sa mort à lui, le pasteur.

Disant cela, le pasteur soupirait intérieurement. Son asthme le faisait souffrir et la menace de la mort avait doucement commencé à se nicher dans son esprit.

Youssi était heureux. Il expliqua au pasteur ce qu'il avait l'intention de faire, mais prudemment, accumulant les difficultés prévisibles. Le pasteur n'aurait pas voulu le croire si tout avait été trop facile ! Et l'imagination paresseuse du prêtre reprit des forces. Lorsqu'il partit, il avait pleinement approuvé les projets de son métayer, pensant, et ceci pour le plus grand bien de tous :

« On a besoin d'hommes de cette trempe... Notre pays en manque... Il faut l'aider... Et... Pourquoi pas ?... Pourquoi n'en tirerais-je pas profit ?... Pourquoi ?... Hé... Hé... »

IV

Youssi construisit seul la charpente, mais l'été allait bientôt toucher à sa fin et il était clair que, si l'on voulait emménager à l'automne, il

fallait de l'aide. La mise en place des chevrons serait difficile à réaliser seul et, de toute manière, il fallait qu'un maçon professionnel vienne, car lui-même n'avait jamais fait ce travail. Youssi réfléchit longuement, retournant la question de toutes les manières possibles. Il n'y avait qu'un homme qui pût réellement l'aider : Otto Kivivuori⁸. Mais Youssi hésitait. Quand Alma lui parla d'Otto, Youssi marmonna :

– N'en parlons pas !

– Et pourquoi pas ?

La vérité était qu'Otto était fort en gueule mais ouvrier sans pareil, ce qui finalement décida Youssi l'aller trouver.

Le lieu-dit la Colline de pierres était une métairie du domaine. Il n'y avait nulle colline en vue mais, par contre, les pierres s'y trouvaient en grande quantité. L'habitation était petite et sombre mais agréable à voir. Les volets de bois, des fenêtres à six carreaux, étaient peints en brun. Derrière la maison se trouvait une petite élévation de pierres usée par les chèvres, utilisée pour les silos à pommes de terre et couverte de sorbiers. Des buissons à baies parsemaient la cour, flanquée d'un jardin et d'une houblonnière dont une perche était couronnée d'une bouteille. Youssi, voyant cela, ne pouvait se défendre d'un léger sentiment de mépris : cette chose était mise là pour faire peur aux oiseaux, du moins on le disait ! Pour qu'ils ne viennent pas picorer les baies ! Non seulement de telles inutilités sont cultivées mais, en plus, on les protège ! C'était bien d'Anna !

Otto sommeillait sur le lit, les pieds sur le montant de bois. À l'arrivée de Youssi, il s'assit, tout mou, sur le bord du lit, les coudes sur les genoux. Il était blond et fort grand. Ses sourcils bruns et touffus cachaient des yeux bleus, aigus et rieurs. Une ride soulignait la bouche surmontée d'une petite moustache blonde couvrant la lèvre supérieure et dont les pointes retombaient sur la lèvre inférieure. Lorsque Youssi entra dans la pièce, il semblait bien éveillé et sa femme lui lança un regard mécontent quand il dit :

– Assieds-toi sur ton cul.

Anna était svelte, blonde aussi et son beau visage toujours un peu grave, comme empreint de tristesse. Tout en elle semblait pur et soigné, les cheveux comme les vêtements, et la pièce paraissait tout particulièrement propre et rangée. Sur le plancher, le garçonnet d'un an et demi jouait avec son cheval de bois. On reconnaissait facilement le père dans les traits du fils.

Youssi s'assit sur le banc, un peu inquiet.

– L'a fait un bel été !

– Ça va ! Quand est-ce qu'il sera prêt, ton manoir ? Les gens disent qu'il est d'une taille impossible ! Paraît même que dans la salle, on pourrait y loger un couple de chevaux !

– Héhé ! Faudrait d'abord avoir un cheval sur le champ, avant de

penser à en mettre dans la salle

– Eh ben ! Achètes-en ! Va à la foire et prends-en !

– Comment qu’j’en achèterais ?

– Tiens ! On dit qu’dans ton grenier, t’as un bon bas d’laine ! Plein d’sous !

Le visage de Youssi se tendit.

– P’t-être ! Mais j’ai jamais su où il était, ce bas ! Ça ferait bien plaisir de le trouver ! Pour l’instant, j’aurais besoin de quelque chose comme de l’aide ! Faut maçonner, et puis, faut mettre les chevrons. Alors, j’suis v’nu te d’mander l’aumône !

Otto ne répondit pas immédiatement. Tout d’abord, il ordonna à Anna de faire du café, ce qui eut le don de la mettre de mauvaise humeur. Comme si on avait assez de café pour en offrir ! Puis Otto resta un moment silencieux.

– Ouais... Je sais pas trop... Bien sûr... La fenaison est finie... Mais il y a toujours quelque chose à faire... Quoique ! J’ai tout mon temps...

– Qu’est-ce que tu demanderais comme salaire ? Faut voir que, là-bas, il n’y a rien pour faire à manger, et tu devrais vivre sur tes propres provisions.

Otto regarda Youssi en coin et dans ses yeux s’alluma un éclair rusé. Alors il se mit, avec le plus grand sérieux, à dénombrer les difficultés. Il savait que Youssi attendait avec inquiétude de connaître sa décision, et il en profitait.

– Ben... Je sais pas ! Qu’est-ce que je pourrais bien demander ?... C’est vrai que j’ai cette affaire de Kolou, encore ! Bah, ta proposition me plaît ! Disons que tu mendies !

Youssi ne voulut pas consentir à ce marché. C’eût été commencer sa vie sur une base trop incertaine et il devinait ce qu’il en coûterait, une fois le travail fait.

– Non ! Dis un prix !

Otto, devinant ce qui se passait dans la tête de Youssi, poursuivit un temps son jeu pour, finalement, proposer :

– Qu’est-ce que t’en penses : un mark par jour ! C’est trop ?

Youssi respira. Mais d’un autre côté, un si maigre salaire, c’était une véritable diablerie. D’ordinaire, un maçon qui apporte ses provisions demande facilement deux marks ! Que faire ? Laisser dire...

– Bon ! D’accord ! Je te payerai quand tu voudras. Puis il détourna la conversation en s’adressant à l’enfant qui jouait sur le plancher.

– T’as un cheval bien rétif !

L’enfant fixa l’étranger, fit du bruit en tapant son cheval sur le sol et cria, excité :

– Oh... Mède ceval...

Le père éclata de rire tandis qu’Anna, non sans affectation, prenait un air soumis et découragé, disant dans un souffle :

– C'est beau, oui ! Tu peux rire de l'incompréhension de cet enfant à ce que tu réussis à lui enseigner !

C'était une sorte d'excuse fournie à Youssi, expliquant comment l'enfant pouvait prononcer de tels gros mots. Mais, en même temps, ces paroles montraient qu'Anna acceptait ces grossièretés et son affectation n'était plus que le reflet mélancolique et douloureux de ce qu'elle avait été. Pour son malheur, Anna, fille d'un petit propriétaire du village voisin, s'était violemment éprise de ce beau garçon de la Colline de pierres, maintenant assis au bord de ce lit. Cet homme était des plus légers, des plus insoucians dans les affaires de cœur. Les parents se montrèrent réticents, non seulement parce qu'Anna était fille de propriétaire et lui simple métayer, ce qu'à la rigueur ils auraient accepté, mais surtout parce qu'ils se refusaient à donner leur fille à cet impie fripon, comme l'appelait le père d'Anna.

Le pire n'était pourtant pas l'opposition des parents. C'était les habitudes de ce fiancé. Sérieuse, et même encline à la dévotion, Anna avait aimé profondément, déraisonnablement ce garçon qui pouvait, de compagnie, s'écarter vers la première grange venue. La douleur d'Anna, en de telles occasions, n'éveillait en lui aucun remords et, si elle venait à l'accuser, il ne cherchait pas à se défendre.

– Ben oui, c'est vrai que j'ai été faire un petit tour. Mais pourquoi que tu me surveilles comme un gamin ?

Le ressentiment d'Anna s'était finalement exhalé en une longue plainte qui avait touché l'entêté Otto. Dès lors, il « diminua » ses écarts et les cacha soigneusement. Quelque temps avant le mariage, ils cessèrent totalement et de la douleur d'Anna il ne resta qu'un doux sentiment de tristesse.

Après trois années de mariage et la naissance d'un enfant, Anna craignait encore de voir Otto aller se promener, comme il l'avait fait autrefois, bien qu'apparemment il n'y eût plus de raison à cela. Otto était fidèle et bon père de famille – ce qui ne lui était pas encore tout à fait naturel. Il riait aux jurons de son fils et continuait de plaisanter sur des choses et d'une manière que réprouvait Anna.

Il était, professionnellement, moins sérieux qu'Anna ne l'avait espéré, tenait mal sa métairie mais, d'un autre côté, il était bon maçon, si bien qu'il lui arrivait fréquemment de louer un homme pour faire ses redevances, tandis qu'il allait lui-même gagner de l'argent sur un chantier. On ne manquait de rien, mais on n'avait rien. Tout ce qui entrait disparaissait aussi vite. Chaque visiteur se voyait offrir du café, comme ce Youssi du presbytère qui, lui, n'aurait jamais fait cadeau de quoi que ce fût ! Et cela irritait Anna comme si on avait voulu l'affamer.

L'enfantine Anna n'aurait cependant pas dévoilé sa pensée à Youssi. Elle lui demanda où en était la construction et Youssi s'empessa de

lui répondre pour éviter d'avoir à écouter Otto qui le taquinait parce qu'Alma n'avait pas encore d'enfant.

Les insinuations d'Otto firent que, dès le café bu, Youssi s'en fut. Il était bien aise de l'accord réalisé à si bon marché et se moquait de ce qu'Otto pouvait dire maintenant à Anna. Il se doutait du genre de phrases qui allaient être dites !

– Ce Youssi, il resterait bien toute une journée dans la merde pour qu'on lui donne un mark !

Les chevrons furent rapidement mis en place. Youssi ressentait plutôt de l'antipathie à l'égard d'Otto, mais il lui fallait bien reconnaître que, sur le chantier, Otto lui était un précieux auxiliaire. Cet homme-là abattait sa part de travail !

Youssi lui-même travaillait fermement, avec acharnement. Otto, au contraire, semblait s'amuser, ne faire son ouvrage que pour le plaisir d'être en compagnie et, de son air insouciant et sûr de lui, il prit bientôt la direction du travail. Youssi convint de la justesse de plusieurs de ses propositions et ne s'opposa qu'à celles qui pouvaient coûter de l'argent, bien qu'il fût souvent obligé de céder à Otto. Il faut dire que deux mots piquants bien placés, mettant l'honneur en jeu, sont d'un grand pouvoir.

Tout en maçonant, Otto maniait énergiquement les briques, les frappant d'un coup de marteau avant de les poser. Si une brique s'effritait, il la jetait sans plus y prêter attention et en prenait une nouvelle. Longtemps Youssi le regarda en coin sans rien dire, puis il se mit à soupirer :

– Y'aura jamais assez de briques ! Comment c'est-il possible d'en jeter tant ?

Otto n'y fit pas attention et poursuivit son manège. Alors Youssi leva la main et toussa :

– Si tu regardais, seulement... en faisant un peu plus attention !

– C'est comme cela qu'il faut faire, Youssi ! Ce qui ne tient pas dans la main, ne tient pas sur le mur. Et il faut que tu achètes des tuiles pour le faîte du toit. Ces vieilles-là, elles sont toutes pourries et elles résisteront pas deux ans !

– Mais c'est si cher... Faut de l'argent... Si tu les économisais !

Otto s'arrêta de travailler, regarda Youssi et lui dit froidement :

– Le diable lui-même ferait pas ça ! C'est en mettant ces tuiles-là que ça te reviendra cher. Faudra que tu refasses tout ton toit avant deux ans !

Hé oui, c'était bien cela, et Youssi dut en convenir.

La présence d'Otto avait chassé l'ancien calme qui autrefois enveloppait l'activité de Youssi. Si Youssi était un mauvais compagnon, pour la parlote, Otto savait très bien raconter des

histoires monologuées et au besoin il repérait dans la forêt voisine les pies :

– Merde, y'en a des voleurs de cuillers !

Et quand Alma venait à la construction, il se mettait, en bon Finnois, à faire des plaisanteries douteuses dont Youssi aussi parvenait à sourire, tandis qu'Alma riait de son rire calme, ce qui encourageait Otto à poursuivre.

– R'garde donc comme j'ai du bon mortier ! Et Otto élevait sa truelle et laissait couler le mortier jusqu'à ce qu'Alma rougisse.

– Quand ça fait comme ça, il est bon !

– Tu sais en faire des choses !

– Oh ! C'est rien ça ! Je sais être un homme agréable !

Et c'est vrai qu'il savait faire de nombreuses choses. Sans qu'on y prît garde, il veillait à tout, empruntait un cheval pour apporter des tuiles, amenait une meule sur le chantier, disposait de l'utilisation et de l'emplacement des tuiles, se dépensait sans compter, comme si cela eût été tout naturel ; ou bien il allait emprunter une vrille à Kankaanpää et restait en chemin le reste du jour, à siroter de l'eau-de-vie avec Gustave.

C'est lui aussi qui parla d'une équipe bénévole pour le toit.

– Si on fait ça tout seul, on en a bien pour deux semaines à tapoter ! Mais si seulement y avait un tonneau de petite bière, ça serait fait en un tour de main !

– Est-ce que tu voudrais faire venir des gens ?

– Hé ! S'il y a de la bière, y'a des buveurs !

Youssi ne savait quelle décision prendre. La bière seule ne suffirait pas. Il faudrait aussi nourrir l'équipe et ça, ça coûterait ! Une seule personne, cela revenait moins cher mais, d'un autre côté, l'automne approchait et ce serait le moment d'assécher un quartier !

Alma s'enthousiasma immédiatement à l'idée de l'équipe. Mais son imagination revint bien vite, les ailes brisées, aux choses plus terre à terre.

– Personne ne voudra s'y mettre, s'il n'y a rien à manger !

– Eh ! Faut leur donner à manger ! C'est pas une honte !

– Tu feras une soupe de pommes de terre ! Ça se mange bien !

Alma marchanda et put obtenir un peu plus, sans compter qu'elle dépassa, sans rien en dire, ce à quoi elle avait été autorisée.

On décida de faire le repas dans la nouvelle construction. Pas à l'intérieur, on ne pouvait pas, mais s'il faisait beau comme tous ces derniers temps, il n'y aurait pas besoin de toit et on pourrait manger dehors. La cabane était trop exiguë et, avec cette bière, on ne pouvait pas demander la salle du presbytère !

Youssi était au presbytère depuis les années de famine⁹. Avant, il était domicilié dans la paroisse voisine mais, son père mort du typhus,

il était, en compagnie de sa mère, parti sur les grand-routes. Et son voyage s'était arrêté là, dans la grande salle du presbytère où sa mère était morte. Le pasteur lui avait demandé où il voulait qu'on l'envoyât mais l'enfant, pour toute réponse s'était assis silencieusement à côté de la morte et, finalement, le pasteur avait ordonné qu'on le gardât au presbytère, où les premières années il s'occupa du bétail. Puis il devint valet à l'année. Le pasteur, qui s'était occupé de lui dès son arrivée, l'aimait bien en dépit de ses bizarreries : il s'était accoutumé à sa présence.

Solide et renfermé, Youssi avait grandi loin des enfants du village. N'ayant que rarement l'occasion de les rencontrer, il n'entretenait guère de relations avec eux et leur paraissait un peu distant. Et cela le faisait fortement douter de voir venir des gens pour un travail bénévole. Aussi il fut très étonné, le lendemain, de leur grand nombre. Il y en avait presque trop par rapport au travail à faire.

Avant toute chose, Youssi offrit du tabac. Des carottes et du tabac pour la pipe achetés à la boutique du bourg. Il savait qu'un tel accueil a son importance, et qu'il ne fallait pas lésiner sur l'abondance de l'offre à cet instant. Cela disposait bien les gens et le travail n'était plus seulement une question d'honneur mais aussi un geste de remerciement, bien que les hommes l'eussent abondamment remercié. De plus, c'était aussi une manière de faire plus clairement comprendre la nécessité vitale de l'ouvrage.

Puis on alla sur le toit. Otto organisa le travail sans jamais jouer au contremaître. Il semblait fait pour cette activité, jetant dans ses remarques une petite pointe perfide qui donnait envie de se mettre à la tâche et de voir qui ferait le mieux. Il connaissait sa propre supériorité et excitait les autres afin d'en obtenir le meilleur résultat.

– Toi, Preeti, ici et toi, Antoine, pour l'aider si c'est nécessaire.

Preeti était journalier au domaine. C'était un calme labin maladroit, manifestant une nonchalance congénitale. Antoine Laurila, métayer de Töyry, était au contraire irritable et brutal, et il se mettait facilement en colère car, en dépit de sa force et de son obstination, il ne récoltait pas toujours les fruits de son travail. Il avait maintenant hâte de se mettre en train et Otto, qui l'avait remarqué, ordonna tous les travaux à partir de lui, le jetant comme un défi aux autres – ce qui provoqua quelques rires.

– Hé, tailleur ! Fais des gerbes de bardeaux ! Bien nouées ! Puisque tu as appris à faire des rosettes !

Adolphe Halme, le tailleur, était venu lui aussi. On le savait peu intéressé par ce travail et, aussi, assez inapte. Les hommes admirent fort bien qu'Otto mît ensemble Preeti et Antoine et qu'il reléguât le tailleur à la fabrication des gerbes. On ne pouvait pas lui en demander plus. Halme était maigre et un peu guindé. Il était allé à Tampere ¹⁰

pour apprendre la couture et s'y était si bien instruit que, dans son village natal, il semblait appartenir à la classe des gens « civilisés ». Il lisait le *Finlande Finnoise* et « prenait part aux activités populaires ». À dire vrai, il se contentait de parler de ces questions aux paysans, qui étaient assez indifférents, et c'est dans ce but qu'il était venu au travail bénévole. Quand le moment de la pause arriverait, le soir, on pourrait parler de ces importantes questions tout en buvant de la bière. Et il faisait des faisceaux de bardeaux, maladroitement, riant lourdement, portant les bardeaux comme de fragiles bijoux, tant il craignait les échardes dans les doigts.

Il y avait encore deux métayers du domaine : Gustave Kankaanpää et Victor Mäkelä, sans compter Gustave, âgé de quatorze ans, fils de Brita la rebouteuse du village. L'équipe se complétait de deux autres hommes.

Le travail commença. Lentement et régulièrement. Puis, de chevron en chevron, le rythme s'accéléra tant que les retardataires furent bientôt remarqués. Et le cri d'Otto, répété comme les coups d'un métronome, agaçait les hommes et réveillait leur emportement.

– Étalez !

On l'entendait toujours le premier annoncer ainsi que sa travée était achevée et qu'il s'apprêtait à en commencer une autre, tandis que ses compagnons étaient encore en train de marteler. Otto faisait aisément son travail, s'échauffant petit à petit. Ses longs doigts souples déployaient les tavaillons comme les doigts d'un charlatan sortent la carte désirée d'un jeu. Et il pouvait saisir les pointes à pleine main, dans leur désordre, elles se retournaient dans sa paume et se présentaient toujours dans le bon sens entre son pouce et son index. En attendant les autres, Otto regardait le ciel, l'air ennuyé et irrité de ne pas pouvoir poursuivre immédiatement. Il sifflait, évaluait le travail des autres et tapotait les lattes de son marteau.

Preeti et Antoine étaient vraiment très coordonnés. L'inutile Preeti demeurait régulièrement le dernier, ce qui ne consolait nullement Antoine, personne ne tenant compte du maigre travail effectué par son compagnon, le plus inefficace des hommes. Plus il gesticulait, plus son travail allait lentement, et quand la voix enflammée d'Otto rugissait : « Étalez », Antoine rouge de colère s'étouffait de jurons, tout en cherchant à se calmer et à faire de sa colère un rire qu'il voulait injurieux.

Ayant terminé sa part, il disposait immédiatement les lattes suivantes, sans tenir compte du fait que Preeti n'en était encore qu'à la moitié.

– Avance, merde ! On est là à t'attendre !

Mais, ne se froissant nullement, Preeti répliquait de sa voix égale et humble :

– Il en reste juste un tout petit peu ! Et je vais vite, tu sais !

Otto tendit le cou pour mieux voir :

– Ah... Faudrait que Preeti s'dépêche pour qu'Antoine n's'énervé pas !

Amer, Antoine sourit avec mépris aux paroles vaines d'Otto.

– Merde ! Si j'avais un marteau à moi, j'vous en r'montrerais ! Mais qu'est-ce que c'est que ce ver de terre de bordel de merde ! Je f'rais mieux d'les mettre ! Jamais rien vu d'pareil ! C'est son marteau à lui, et ça vaut pas mieux qu'les couilles d'un barbon !

– Y'a des vieux qu'en ont encore de bonnes ! Y'en a qui sont même capables de faire des Gustave sur leurs vieux jours !

Tous regardèrent le fils de Brita, car Otto venait de lâcher une vérité assez osée : Gustave était le fils du vieux maître Töyry qui avait ainsi fait de Brita la rebouteuse une fille-mère. Mais s'ils s'attendaient à ce que Gustave perdît la tête, ils se trompaient. Ce garçon était d'un naturel indépendant et déroutant. Il n'avait jamais rien fait de ses dix doigts et sa venue au travail bénévole était en soi une surprise. Aux dires d'Otto, il se contenta de répliquer :

– Ben merde alors, c'est quand même une belle œuvre !

Otto remarqua bientôt l'air appliqué de Gustave qui, le premier, termina une travée. Ce n'était encore que demi-mal pour Kivivuori qui dut s'y mettre sérieusement à son tour. Il cessa de siffler et de gesticuler et l'ouvrage sembla voler. Avant le sommet, Gustave « baissa les bras » non sans faire remarquer qu'il ne se débrouillait pas si mal que ça !

Avant de passer à l'autre plan, les autres firent une pause, Otto, lui, s'y rendit sans plus tarder, y transportant sa boîte à clous et déclarant :

– Dans le travail bénévole, y'a pas de pause ! Pas avant la dernière goutte de sang.

Et on entreprit le deuxième côté. La joie avait disparu pour faire place à un concours à mort, poli. On n'entendait plus de jeux de mots, mais des coups de marteau, chacun essayant de dépasser son voisin. Et, entre les séries de coups, il arrivait qu'on entendît le cri d'Otto :

– Étayez !

Antoine tapait, le soleil vespéral se reflétait sur les lattes blanchissantes, blessant les yeux que piquait la sueur. Et Antoine frappait à tort et à travers, rejetant les clous, balançant des bardeaux vers le sol en criant :

– Des merdes pareilles... Est-ce qu'on peut avoir des lattes pas écorcées sur le toit !

Il rouspétait aussi à cause des clous, comme si Youssi en eût été responsable. Mais Youssi ne défendait pas les matériaux. Il clouait, comme les autres, ne brillant pas particulièrement dans ce genre d'activité où la vitesse et l'habileté étaient les qualités les plus

importantes.

Le rejet des lattes désespérait Halme qui devait les préparer en quantité suffisante. L'attention ne l'aidait guère et il avait déjà de nombreuses échardes dans les doigts. En bras de chemise, il se démenait, portant les lattes du tas vers la corde de montée. Suant et maladroit, il faisait ce qu'il pouvait sur ce terrain qui lui était aussi étranger et inconfortable qu'à un ecclésiastique qui, lui, aurait au moins bénéficié de la pitié générale.

– Pourquoi les renvoies-tu, Antoine ? À mon avis, il faudra toutes les remonter en bloc !

– Ben, monte-les, tes trucs... Merde alors... Mmmm...

Antoine murmura encore des mots indistincts, mais il avait remarqué que Halme avait perdu son digne maintien habituel, et il se tut.

Quand la crête du second côté fut atteinte et qu'il y eut suffisamment de bardeaux pour terminer l'ouvrage, Halme, libéré à son grand contentement, alla se laver les mains puis se rallia à la compagnie d'Alma qui, dans la cuisine provisoire, préparait le repas. Le lieu était plus agréable et on pouvait discuter avec Alma, tout en commentant son art culinaire et en la félicitant pour ce qu'on avait, de première main en quelque sorte, dans la bouche. Halme n'était ni gourmand ni glouton, mais il savait de loin discerner les différents morceaux et les saisir au moment voulu. Les mastiquant, il prenait un air concentré, appréciateur et, le goût venant, Alma eut droit à un signe d'encouragement :

– Tout à fait merveilleux !

Il y avait là de quoi mettre Alma dans ses petits souliers. Parmi les femmes du village, Halme avait grande réputation. Et Emma, sa femme, était la cuisinière de tous les festins !

Le dernier clou de la dernière rangée fut enfoncé par Preeti. Youssi devait fixer plus tard les lattes de faîte. À part cela, la couverture était terminée. Les hommes descendirent et se mirent, satisfaits, à commenter le concours selon leurs dispositions. Il n'y avait que Laurila à être bougon. Il guignait les autres d'un air rébarbatif, presque provocateur. Le Créateur ne lui avait pas même donné, à lui pauvre malheureux, la langue perfide qui lui eût permis d'effacer sa honte. Une bonne plaisanterie de sa part aurait bien soulagé tout le monde.

Le bavardage insoucieux d'Otto l'irritait bien qu'il n'y fût plus question de ce concours. Mais cette superbe et cette suffisance blessaient Antoine.

Preeti, lui, ne se sentait nullement incommode. Il y avait longtemps qu'il s'était adapté à sa situation et, comme il était humble et de bonne volonté, les jeux de mots sur son compte ne pouvaient ni le

flatter ni le blesser.

Youssi était heureux. Sa maison avait un toit. Il avait, du coin de l'œil, veillé à ce que le concours ne fût pas une raison de gaspillage et les clous rejetés ne l'inquiétaient pas outre mesure : il les ramasserait demain matin.

Alma avait mis la table et disposé des bancs faits de planches et de troncs débités par Youssi. Elle appela à table. Youssi hoqueta à sa suite :

– Eh bien ! Allons-y donc ! Y'aura rien d'extraordinaire... Mais y'aura toujours de quoi...

Une fois à table, Youssi remarqua des plats auxquels il n'avait que rarement pensé jusqu'alors. Des œufs, et d'autres choses encore. Un instant, une ride se creusa entre ses deux yeux. Mais son front se refit bientôt lisse : le toit avait été si vite fait qu'on pouvait bien approuver cette petite désobéissance d'Alma. Et puis, c'était agréable pour une fois. Et comme les autres ne disaient rien, Youssi fanfaronna :

– Allez-y ! Y'a des œufs !... Mangez donc !

Le repas fini, quand on se leva de table, Youssi vit qu'il restait encore à manger et il fut encore plus heureux.

V

Le soleil se coucha.

Les environs du nouveau bâtiment se confondirent dans le chaud crépuscule, mais à l'horizon une nouvelle lumière naissait, puissante, en cette nuit de juin.

Ondoyant dans la nuit d'été, les paroles se développaient comme un murmure.

– Oui, c'est ainsi. J fais deux jours avec le cheval et deux jours sans ! Et sur les champs de rocailles en plus... Sans compter les jours gratuits ! Et avec ça, on a tout juste de quoi vivre. Maintenant, pour vivre, faut d'argent. Tiens, avec un kilo de beurre, on a tout juste le café et le sucre. On dirait que la vie, c'est une quittance. Et il m'en reste à payer ! C'est vrai que le vieux, il dirige tout cela sans reçu ni accord ! Mais on ne peut quand même pas tout mettre pour le ventre !

– Heum... Pour Youssi, c'est différent ! Ici, il va pouvoir s'organiser à sa convenance.

– Ça ! J'en sais rien ! Y'a de ces crânes d'œuf qui viennent me dire que mon cheval, eh bien, il vaut rien, qu'il ne vaut pas celui de la maison... Ben, s'il leur convient pas, faut faire sans lui, c'est c'que j'dis ! Mais vrai de vrai, un de ces jours, j'vais m'en aller sur les grand-routes... Et la vieille rouspète. Elle dit que les laines sont mauvaises. Il lui en faut cinq kilos par an. Mais ma tête pas cornée, c'est une vraie bête de race, tout comme celle de ce diable de Hollo ! Les dimanches,

ça bête, et les jours de semaine, ça grogne qu'on mange la maison. Tiens, que le diable les emporte donc une bonne fois !

Une fois de plus Laurila rouspétait contre Töyry son propriétaire. Ils étaient en mauvais termes et Töyry avait plus d'une fois promis de mettre Antoine à la porte de sa métairie. S'il ne l'avait pas fait, cela tenait sans doute à ce qu'une sorte de parenté les unissait : les Laurila étaient métayers des Töyry depuis des générations.

Laurila, déjà énervé, finit de s'enflammer avec la bière. Preeti aussi était ivre et quand les hommes plus savants que lui parlaient de choses hors de sa portée, il nasillait sans fin et sans raison :

– Eh, c'est ce qui nous arrive, à nous, pauvres de nous... À moi comme à toi...

Son bourdonnement calme et ininterrompu s'adressait surtout à ceux qui, comme lui, ne pouvaient se mêler à la conversation. Mais si la discussion portait sur les métairies, les journées de travail ou les chevaux, on l'entendait alors claironner :

– Voilà ce qu'il en est de nous autres !... Moi comme toi...

Le Gustave de Brita buvait aussi de la petite bière bien qu'il n'eût que quatorze ans. Youssi s'était bien demandé si on pouvait lui en offrir, mais Otto avait décidé :

– Tu l'as pas empêché de monter sur le toit ! Alors il est de l'équipe aussi pour la bière !

Si le raisonnement d'Otto était juste, ses paroles ne couvraient pas ses véritables intentions. Ce qu'il voulait, c'était enivrer le garçon. Il fut déçu car Gustave, buvant tout autant que les autres, n'en était pas plus ivre. Et puis, il avait quelque chose de viril qui faisait que les rares fois où il parla, on eût cru un adulte.

Youssi aussi buvait. Mais c'était plutôt pour la galerie qu'il levait le coude et le liquide absorbé ne lui causait aucune difficulté. Aux racontars des hommes ivres, il répondait froidement et posément, comme pour cacher son ennui.

Tout comme Youssi, Halme buvait avec prudence, respectablement, et essuyait ses moustaches à chaque gorgée. Il parlait avec des « on voit donc » et des « d'autre part » abondants. Cependant, la conversation ne parvenait pas à aborder les sujets qu'il chérissait et seules les histoires de femmes réussissaient à éveiller des siècles de rêve. Les pensées n'y étaient guère respectables et Halme, toussotant, riait en se forçant.

Quand le ton des discours dépassa son degré de tolérance, Halme se drapa dans sa dignité et laissa tomber sur les hurlements de ses compagnons son triste sourire sage. Il lança, sur ces têtes ébouriffées, les « questions culturelles actuelles » et dans le chaud clair de lune enveloppant la nuit d'été, dans cette lointaine forêt d'épicéas, Halme martela les oreilles de ces impudents à coups de « grands Norvégiens

». Mais, aussi grands qu'ils fussent, Ibsen et Björnson étaient mieux où ils étaient. Les Norvégiens, hé... hé.... les Norvégiens, c'est un p'tit peuple qui habite un trou de rocher et attrape des harengs...

Ni Minna Canth¹¹ ni Runeberg¹² n'étaient d'une grande aide et quand Halme, une main sur le cœur, se mit à déclamer :

Mon père était soldat. Il était jeune et beau.

Avant qu'il eût quinze ans, il entra dans le rang.

Kankaanpää l'interrompt en se mettant à chanter :

J'avais quinze ans à peine

Quand d'un coup d'ma cognée

Je mis fin à mon vieux.

Et depuis ce temps-là

Ma maison a été

Un hôtel bien connu

À Vaasa !

– Moi, j'en connais une, d'femme, qu'est en prison... La Liisa Riemou Touhannen du bourg... Elle avait emporté d'argent d'Mellola le propriétaire... Un peu plus que c'qu'est permis... Si les Norvégiens la veulent, eh ben, y peuvent bien l'emmener, va !

– La liberté pour les femmes a une plus haute signification que ce que l'on croit bien souvent dans les régions où elles sont encore enchaînées ! Leur émancipation fait partie de ce travail libérateur qui se développe dans toute l'Europe... Les bases en sont déjà posées. Et, comme le dit le grand Elias Lönnrot¹³...

– Lönnrot, l'est mort l'an passé... alors sa poésie... Mais va regarder sa pierre, l'est pleine de boue et, tout autour, y'a d'l'eau qui croupit... Femmes libres ! Par le diable ! Tu crois pas que le plus grand des esclaves c'est le métayer ?

– Remarque bien que, théoriquement, les femmes ont le droit de choisir leur mari. Entre pauvres, la question n'est pas très difficile, car la propriété n'a guère d'importance, mais les filles des propriétaires terriens ne se marient qu'avec des gens inscrits au cadastre.

– Que non ! On en trouve aussi pour nous !... Si tu cherches un peu, tu peux en avoir pour toi aussi...

– Je parlais des femmes en général !

– Tu parles trop en général... et puisque tu m'attaques, je te réponds en me levant et en vidant un verre... Et vas-y de ta crécelle... Ou bien, renoncerais-tu ?

– Pourquoi ne parlerai-je pas des femmes ? Ne sont-elles pas, elles aussi, les victimes de la société ? Regarde les pauvres filles illettrées qui en viennent à vendre leur innocence pour un quignon de pain !... Mais des changements viendront ! Le peuple qui se lève secoue les chaînes de ses propriétaires terriens de langue suédoise, ainsi que la puissance corrompue des fonctionnaires. La nouvelle culture populaire

va créer une société nouvelle...

– Merde alors ! Tu crois donc que tu sauras mettre au pas les propriétaires et les bourgeois de langue finnoise ? Serais-tu si paresseux ou si incapable que tu ne puisses faire confiance à ton travail ? Tout ce que tu racontes... Aïe ! Bon dieu !... Tu serais bien capable de faire entrer le Diable lui-même au Paradis !...

– Mais non, mais non ! Tout vient justement du manque d'instruction ! Un peuple sans éducation n'a aucun moyen de défense. Il est étrange de penser que de jeunes hommes se hasardent à se battre, jusqu'au sang, à coups de pieux, de *puukko*¹⁴ ou de pierres, et qu'ils n'osent pas aller derrière les granges, pendant la nuit, à cause des fantômes...

Preeti, qui avait raisonnablement ri avec les autres, se mêla alors à la conversation :

– Mais, des fantômes, il y en a ! Tiens, si tu vas poser culotte le long du mur de la colline de Sääksi ! T'es sûr de recevoir un coup de bûche qui t'étend ! Du moins, on le dit ! Moi, j'ai jamais été y voir !

– On a bien demandé à la servante de Pouru ce que c'était que ce « quoi », quand elle était allée fermer la clef du poêle dans la cabane toute noire. Mais la fille est solide et elle a juste dit : « C'est rien d'autre que la clef du poêle ». C'est depuis ce temps-là qu'on dit : « Rien d'autre que la clef du poêle, dit la servante de Pouru. »

Comme il y avait clair de lune et qu'on était nombreux, on rit et le Gustave de Brita dit soudain en bégayant :

– Sur la Colline de l'Enfer, il y a un homme tout nu qui marche sa tête sous le bras !

– Qui l'a vu ?

On s'étonnait un peu car c'était la première fois qu'on entendait parler de cette affaire. Mais Gustave prit un air fort entendu et ajouta :

– Je n'en sais rien... Mais il marche, c'est sûr...

Otto demanda à Gustave s'il avait déjà acheté un fusil, et si oui, dans quelle intention.

– Je n'en ai pas trouvé de convenable. Faut d'abord voir si on peut s'entendre avec. Faut pas qu'il faiblisse en voyant un ours !

– Et comment ferais-tu pour tuer un ours ici ? Voilà bien trente années que le Tsar de Benoît a tiré son dernier !

– Ça pourrait bien se trouver un jour au détour d'un chemin. Vaut mieux pas trop en parler... À mon avis, ce serait une bonne chose ! D'abord, il y a la prime et puis, ensuite, la fourrure, ça coûte cher !

Quand Laurila comprit que le garçon plaisantait, il l'interrompit avec colère :

– Dis pas des choses pareilles, gars... Quand on parle comme ça, le vent tempête et l'eau s'ouvre sa route...

La discussion se poursuivait. La lune, soleil de la métairie,

illuminait la nuit, faisant resplendir les murs de bois et le toit de bardeaux. Alentour, l'odeur rude et agréable de résine et de bois frais se mêlait à celle de la mousse et du mortier.

Une légère brume blanche flottait sur le marais.

Halme en avait par-dessus la tête de ces histoires et, une fois encore, il essaya de reprendre la direction des discussions :

– La question féminine est, par excellence, la pierre d'achoppement de la société. Que, par ailleurs, la femme soit épouse et mère, c'est une autre affaire...

– Toi, tu as l'air de n'aimer ton Emma que comme épouse, puisque tu ne lui as pas encore fait de lardons ! Tandis que nous, Antoine et moi, on fait ce qu'il faut pour que nos femmes soient en état !

Ainsi parla Otto Kivivuori. Halme rit pour n'avoir pas à répondre, mais Antoine se mit à regarder Otto de travers.

– Qu'est-ce que tu veux dire ?

– Moi ? Tu n'as pas entendu ?

Alors Antoine donna libre cours à sa colère. Toute la soirée, il avait été grognon et son mécontentement se dirigeait maintenant vers Otto. Il lui lâcha toute une bordée d'injures qu'Otto écouta avec le plus grand calme, tandis qu'il ne faisait qu'accroître sa propre irritation.

– Écoute ! Je voulais dire... Bon ! Eh bien, je ne t'écoute plus... Tu radotes trop à la fin ! Je parlais de mes enfants à moi, bien sûr !... Si je t'ai blessé, ce n'est pas la peine de faire tout ce chambard !

– Pas du tout... Les miens, ils sont à moi ! Pourquoi que je serais blessé ?

Laurila se balançait sur son banc.

– Mais c'est pourtant bien toi qui, plus d'une fois, as raconté des choses sur mon compte, dans le village ! Hein ! Peut-être que tu vas dire le contraire, maintenant !

– Oui, je dis le contraire ! Mais, naturellement, je peux rien garantir pour ce qui est ou n'est pas de toi !

Tout en se tenant sur ses gardes, Otto continuait de sourire et Antoine, voyant ce sourire, ne put avaler la dernière goulée qu'il se versait. Il se leva :

– Ah non !... Merde...

Dans le clair-obscur lunaire, personne ne vit au juste ce qui arrivait. Antoine, qui avait voulu se jeter à la tête d'Otto, se retrouvait par terre, à plat ventre, comme s'il s'était emmêlé les pieds et, un peu plus loin, Otto riait :

– Allons, allons, Antoine... Tu sais bien que je ne te veux pas de mal...

Antoine qui s'était relevé allait de nouveau se ruer sur Otto quand Youssi, qui s'était sans bruit glissé vers lui, le saisit à bras-le-corps. D'une voix tremblante, non de peur mais de nervosité (n'était-il pas

l'hôte qui se devait de présenter toute chose sous son meilleur aspect ?), il lui dit :

– Calme-toi, Antoine... Vrai... Il n'y a pas de quoi se bagarrer ! Allons !... Tiens, bois un coup et après, tu iras chez toi !

Antoine, qui se démenait comme un boisseau de puces, ne répondit que par de nouvelles injures et essaya d'échapper à l'étreinte de Youssi, que Gustave Kankaanpää et Victor Mäkelä vinrent seconder. Tous deux lui saisirent les bras et cherchèrent à le calmer, alors qu'Otto se plaçait de côté, afin que sa vue n'excitât point Antoine que les trois hommes avaient bien du mal à contenir . Alma, inquiète, s'était elle aussi levée, sachant bien cependant que c'était à son mari de mettre fin à ce remue-ménage. Halme s'était retiré à une distance respectable, point trop grande cependant et, toussant et se raclant la gorge, il ne voulait pas qu'on pût penser à une fuite. Il conservait ainsi sa dignité d'échevin. Alma finit par lui demander d'aller calmer Antoine. Ce à quoi il répondit :

– À mon avis, les mots sont de peu de poids en cette affaire.

Preeti lui aussi rejoignit le groupe, s'empara à son tour d'un bras d'Antoine et, le considérant du plus haut qu'il pouvait, il lui proposa :

– Antoine... Calme-toi !... Je t'accompagne jusque chez toi !

Preeti avait un air bizarre que les autres préférèrent ignorer. Et il serrait si fort Antoine que le prisonnier lui souffla :

– Aie... Aïe... Tu serres trop...

La casquette de Preeti roula à terre. Il la ramassa et s'éloigna. Alma, qui avait de plus en plus peur, lui dit :

– N'y retourne pas !...

– J'ai pas envie d'y toucher... Mais il y aurait de quoi parler !

Laurila finit par se calmer quand on lui eut promis que Gustave et Victor l'accompagneraient. Ainsi, ils étaient trois dans le même bain et sa situation en devenait honorable.

De son côté, le Gustave de Brita braillait :

– Cogne donc ! Y'a qu'comme ça qu'ça s'arrange !

Mais les invites du jeune garçon demeurèrent sans effet.

Ces hommes s'en furent, puis deux autres encore. Otto et Halme restaient. Halme se préparait à partir. Il prit la main d'Alma, surprise d'une telle courtoisie :

– Grand merci à toi. Ce fut vraiment magnifique ! Je te souhaite beaucoup de joies dans la gestion de cette maison.

Et, se tournant vers Youssi, il fit tout un discours, le chapeau à la main, et avec une telle dignité qu'on ne pouvait qu'oublier le tumulte vulgaire qui venait de s'apaiser. Il montrait ainsi que, quelles que fussent les circonstances, un homme de qualité n'oublie pas ses devoirs, et son départ fut semblable à la sortie majestueuse du prêtre lors d'une grand-messe. À elle seule, cette sortie qui ignorait les

coulisses était tout un programme.

– Merci à toi aussi, Youssi. Je saisis l'occasion qui m'est offerte de te présenter tous mes vœux de bonheur pour cette nouvelle maison. Tu as, comme je le dirais, entrepris ce travail de défrichage sur une base matérialiste, ce qui est d'une grande valeur si on sait l'allier à la fantaisie de l'âme. Les deux nous sont nécessaires car, la main dans la main, elles conduisent l'homme vers un avenir lumineux.

Youssi remâchait quelque chose de sérieux pour répondre dignement à Halme, mais il eut la chance d'être libéré de toute réponse par les voix qui, du lointain chemin forestier, s'élevaient dans la nuit.

– Bon ! Qu'est-ce qu'il y a encore ?

Une rumeur imprécise, où l'on distinguait clairement la voix d'Antoine, parvint jusqu'à eux.

– Merde et merde... C'que j'ai pu souffrir !... Bon dieu ! Moi, j'dois tout faire et tout l'monde s'met contr'moi ! Mais attendez un peu...

Halme se coiffa de son chapeau et partit. Otto aussi fit ses adieux. Ce qui ne l'empêcha pas de s'attarder pour boire la bière qui restait.

Halme s'acheminait vers le village le long d'une sorte de sente forestière. La lune était à son zénith – la minuit était bien passée – et la dense pinède ombrail le chemin, ne laissant que quelques rayons la transpercer. Sur le bord du chemin, Halme se trouva une canne qui lui convint parfaitement. Il aimait le clair de lune de façon peu commune. Ce sentiment, trop développé en lui, provenait de ses lectures empreintes de l'expressionnisme cher à la cause de l'éducation populaire d'alors. Il y avait déjà longtemps qu'il connaissait les paysages de cette région où, petit berger de Benoît de la Colline, il avait été confié à la personne qui demandait le moins pour l'élever. À dire vrai, il avait été un mauvais berger, ombrageux et gauche, ne se mêlant pas aux jeux brutaux des garçons de son âge qui aimaient à « faire saigner les pifs ». La maîtresse de maison appréciait son pupille qui était un serviteur zélé. Il apprit à tricoter, si intéressé par ce travail qu'il ne remarqua pas les rires. La maîtresse de maison lui fit même suivre des cours de tailleur qu'il poursuivit à Tampere, car son habileté et ses connaissances dépassaient de loin les possibilités ordinaires d'un tailleur de village. Les commères du village disaient même qu'il aurait été encore mieux comme prêtre que comme tailleur, ce que sembla confirmer ses examens de catéchisme¹⁵ qui firent ses grands jours.

Pourtant, il ne s'établit pas à Tampere mais revint, son temps d'apprentissage fini, dans son village natal, ayant acquis une bonne connaissance professionnelle et une bonne bibliothèque qui, en plus des lectures d'éducation populaire, comportait des ouvrages de la Société nationale, des Amis de la langue finnoise, de la Société de

tempérance et de toute autre association à adhésion gratuite. Cela, bien sûr, provoquait de grands désordres en son esprit. Son retour avait deux causes : à Tampere, il demeurerait dans l'ombre sans jamais être remarqué. Les grands hommes ne font-ils pas un temps de retraite à la campagne ? Pourquoi Adolphe Alexandre Halme n'en ferait-il pas autant ? La seconde raison était Emma, jeune fille habile et timide qui respectait son érudition sans jamais en sourire comme le faisaient les gens vulgaires.

Eh oui ! Les porcs sont-ils dignes des perles ? Faut-il se donner la peine de parler du droit des femmes à ces gens ? Ils n'entendent rien aux femmes si ce n'est... Et encore, Halme passait-il sous silence cette grossière comparaison qui voulait que la pureté ne fût pas même liée à l'éducation mais un simple mot vide. Que signifiait pour eux l'idée nationale ? La position de la langue finnoise ? La culture ?

Mais la lune était belle. Il aurait voulu pouvoir exalter chaque maison, chaque val, chaque promontoire. Le futur valait qu'on se donnât toute cette peine.

Il parvint à une colline, près de la grand-route du presbytère, d'où l'on avait vue sur le lac et, tel une statue, s'y immobilisa. Quelque chose de grand et de noble agitait son esprit et son visage se couvrait d'un air calme et sérieux, « mondialement historique ».

– Voici donc cette terre que voient nos yeux ! Nos mains peuvent la gouverner et, nous tenant sur la rive, nous pouvons dire : Voici ma chère patrie !

Dressé comme un coq sur ses ergots, Halme promenait sa canne sur l'horizon.

Puis il se remit en marche quand, de la grand-route, lui parvinrent les échos d'une nouvelle dispute. N'ayant nulle envie de rencontrer les ivrognes, il s'arrêta à nouveau et écouta Kankaanpää encourager Laurila à rentrer chez lui.

– Et merde ! répondait Antoine. J'vais pas à la baraque... J'suis un être humain, moi ! J'veux voir des êtres humains !

– Eh ! On va voir Aline maintenant !

– Faut d'abord que j'vois des êtres humains !

Les hommes durent se remettre en route et, tandis qu'ils s'éloignaient, Halme entendit encore Preeti :

– Eh oui ! Voilà ce qu'il en est de nous... Pour nous, y'a qu'la souffrance...

Le calme revenu, Halme reprit sa marche. Il oublia bien vite les discussions de ces hommes pour revenir à ses pensées qui le faisaient communier avec la lune. Une paix satisfaite l'habitait.

Otto parti, Alma et Youssi se préparèrent à aller se coucher. Ils dormiraient dans le nouveau bâtiment, la nuit étant chaude et la vaisselle et les autres affaires ne devant pas être abandonnées sans

garde. Ils allèrent chercher du foin à une meule en bordure du marais et l'étendirent sur le sol de terre battue de la salle commune. Entre-temps, ils avaient encore pris la peine de regarder leur maison, s'en éloignant assez pour la voir en entier.

Alma, se tordant les mains sous son tablier, la regardait comme en un rêve. Son corps à elle, était court et trapu, mais nullement difforme. Les boutons tendaient la blouse de lin sur sa poitrine, et la ceinture du tablier soulignait la largeur de son bassin. Un foulard bariolé lui cachait la tête et la nuque.

– Elle n'a pas encore de nom.

– Si fait.

– Lequel ?

– Koskela¹⁶.

Alma approuva. De toute manière, elle aurait approuvé et ce n'est pas maintenant qu'elle allait dire qu'elle avait rêvé d'appeler cette maison : la Colline de l'Épicéa

En arrangeant le foin, le couple commenta les événements de la soirée, d'un ton assez désapprobateur tandis qu'au loin Otto chantait :

*Il arriva qu'une fois dans sa vieillesse
La vieille de Mathieu finit par mourir
Tout triste qu'il était Mathieu alla voir
Monsieur le Pasteur.*

.....

*Si pour ta vache tu me fais un bon prix,
Alors ta vieille, j'pourrai bien l'enterrer.*

– Oh !... Juste à côté du presbytère !

– Hein !

– Ça, c'est bien de lui !

– Quoi... Mais pourquoi qu'Antoine a voulu se battre ? Peut-être qu'il voudrait savoir ce qu'il deviendra dans sa vieillesse... Mais c'est bien sot de le provoquer ! Il ne comprend jamais la plaisanterie !

– Oui... Maintenant, on va passer notre première nuit dans notre nouvelle maison... Faudrait lire une prière !

Et, sans faire le moindre bruit, ne remuant que les lèvres, Alma lut une prière et Youssi se tint immobile, muet durant tout ce temps, sans pourtant prendre part à cet exorcisme et à cette bénédiction.

Puis ils s'endormirent. La lune déjà pâlisait. À l'est, l'horizon se teintait de blanc et, sur le marais, la brume s'épaississait.

Chapitre II

La moitié de la maison fut habitable avant l'automne. Le reste ne serait mis en état que petit à petit. En attendant que tout fût prêt, on construisit, pour les moutons et le veau, une petite étable très rudimentaire, faite de rondins non écorcés et couverte d'un toit de tourbe.

De nouveaux champs naquirent. Youssi avait dégagé un terrain de belle taille, à la terre meuble enrichie d'alluvions.

Toute une semaine, il s'était déchaîné dans le lit du rapide pour en sortir plusieurs pierres qui, le froid aidant, lui « cassaient » les bras. C'était un travail éreintant et il était bien heureux que personne ne le vît.

Cela fait, on pouvait considérer le rapide vaincu et Youssi s'adonna à un travail qui, pour être moins pénible, n'en était pas plus reposant : récurer le fossé. C'était un ouvrage mécanique de longue haleine, anéantissant le corps et vidant l'esprit. Youssi creusait, sans autre ressource que ses bras et ne disposait que de ses yeux pour toute mesure. Le fossé d'écoulement atteignit le marais et bientôt s'y déploya. L'eau s'y précipita en un courant joyeux.

Il était bien que toute pensée soit morte. De jour en jour le fossé progressait, noir de boue et, comme l'eau se retirait des terres, la vie semblait s'enfuir du visage de l'homme qui se creusait de rides. Yeux sans vie, Youssi ne parlait plus que par monosyllabes et si, allant se coucher, Alma posait quelque question à son mari, elle ne recevait jamais plus de réponse : une fois allongé, Youssi s'endormait.

Un vieil homme qui était venu le voir lui déclara :

– Non, mon gars ! Ça ne peut pas continuer... Tu vas venir à bout de toi ! Peut-être que tu ne t'en rends pas compte, mais tu peux me croire !

Que répondre à cela ? C'était vrai, mais pouvait-on l'admettre autrement que du bout des lèvres ? Ce qui allait advenir ? Qui vivra verra ! Mieux vaut n'y pas penser ! Et Youssi creusait, rejetait la tourbe sur les bords du fossé accompagnant son lent mouvement d'un long murmure :

– Moi... Oh... Oui... Bien...

Et il creusait toujours, veillant à ce que personne ne le remarquât. Alma elle-même finit par lui dire, inquiète :

– Tu maigris terriblement... Tu devrais ralentir un peu...

Un grognement indistinct lui répondit dont elle conclut, bien qu'aucun mot ne fût perceptible, que Youssi était plus tourmenté par la construction de la métairie que par toute autre chose et qu'il ne voyait qu'un moyen d'y parvenir : travailler comme il le faisait.

Il éprouvait quelque plaisir à constater son ascétisme, et l'effort rythmé auquel il s'adonnait était comme une nécessité profonde qui lui ôtait toute capacité de repos. Ses réponses maussades aux

inquiétudes d'Alma ne faisaient que cacher cette satisfaction de soi.

Avant que la neige n'ait recouvert le sol, le fossé d'écoulement scindait le marais et les bourrelets noirs de tourbe montraient assez que la pelle avait ici rempli son office. L'hiver qui vint fut une période de repos pour Youssi.

Les jours plus courts ne lui permirent qu'un travail facile : l'abattage des arbres du marais. Avec le vieil établi et les quelques rares outils qu'il avait réussi à acheter, il occupa ses soirées à construire un traîneau puis une charrette. Une lampe à pétrole fut aussi achetée pour aider à passer les soirées. Mais par économie on ne s'en servait que lorsqu'elle était vraiment indispensable et si Alma oubliait de baisser la mèche, Youssi se levait d'un tel air que nulle explication n'était nécessaire.

L'hiver passa. Le printemps vint. Et Youssi reprit l'équarrissage des poutres. Cette année, il allait construire tous les bâtiments extérieurs : étable, écurie, hangar, grange, tout d'un même tenant. Une équipe de travailleurs bénévoles n'était nullement requise et seul Otto venait de temps en temps prêter la main. L'écurie demeura sans aucun aménagement intérieur, car le cheval pourrait bien rester quelque temps dans l'étable en compagnie des moutons et de la génisse.

Il fallut songer à acheter un cheval. Avec l'été, il devenait impossible d'emprunter celui du presbytère, et pourtant Youssi avait besoin d'une telle aide. Otto, qui connaissait un cheval à vendre, proposa à Youssi de s'en occuper, ce qui n'eut pas l'heur de plaire au nouveau métayer. Les chevaux d'Otto, ils étaient comme ci comme ça ! Les Kivivuori avaient toujours eu de petits chevaux bruns, gros comme des souris. Le père d'Otto les avait ainsi choisis parce que cette race mangeait peu et, avec Otto, ils étaient restés pareils, car ils ne mangeaient pas toujours à leur faim. Cela était connu, et presque aussi renommé que les harnais rapiécés de bouts de ficelle.

Et puis, le marché d'Otto n'était guère agréable, du fait que le vendeur de ce cheval était Victor Kivioja, de Benoît de la Colline. On le disait métayer, mais ses maquignonnages devaient, avec ses chicaneries de foire, l'occuper bien davantage.

– On peut pas acheter de confiance un cheval à de pareils trompeurs ! déclara Youssi.

– C'est pas l'homme que tu achètes ! Le cheval. Rien d'autre ! Et il peut partir à bon prix... Faut d'abord voir ce prix !

Après tout, que risque-t-on à demander un prix ? Ils allèrent donc y voir, mais Youssi était assez inquiet à l'idée que Otto avait dû arranger l'affaire avec Victor. Faut savoir se méfier !

Otto n'avait passé aucune sorte d'accord et, s'il était heureux d'accompagner Youssi, les raisons en étaient assez simples. Une vente

de cheval, cela donne toujours lieu à de belles discussions et la promenade au village, entre sciage et équarrissage, n'était pas à dédaigner !

Hâbleur, fanfaron, sans cesse en mouvement, le Victor encore jeune ne pouvait s'empêcher de sucer ses moustaches ni de lâcher des jurons hors de propos.

– C'est une belle merde de cheval ! Et il peut encore être mieux ! Regarde les jambes ! Pas un vice... Et pour de l'esprit, il y en a tout autant que de la bondieuserie chez les gens ! Si vous comprenez quelque chose aux dents des chevaux, allez-y, regardez un peu dans sa bouche... Il serait bien capable de vous mâcher des clous de charpente !

Youssi ne prêtait pas attention aux dires de Victor, et examinait cette jument brune tout à fait quelconque, au ventre déjà un peu enflé et aux sabots élargis comme des pantoufles. Sa tête ne présentait pas de défauts apparents, non plus que sa démarche somme toute assez normale. Victor, tout à son rôle de maquignon, secouait et tirait la paisible bête, dans l'espoir de lui faire manifester sa vivacité. Mais Youssi, qui avait besoin d'un cheval de trait et non d'un pur-sang trop nerveux, commençait à se sentir gagné de compassion pour cette jument. Victor, habitué aux escroqueries de foire, poursuivait son manège sans remarquer le mécontentement qui se faisait jour en Youssi. Fallait-il ou non prendre ce cheval ? D'un côté, la bête lui convenait. D'un autre, Victor lui déplaisait.

– Qu'est-ce que t'en voudrais ?

Victor suçait longuement ses moustaches et finit par laisser tomber d'un air faussement dégagé :

– Deux cent trente. Compte ta monnaie et tu as l'animal.

Un rire énorme éclata. Otto semblait n'avoir jamais entendu de chose plus risible, et il fut un bon moment avant de se calmer et pouvoir articuler :

– Eh ben ! Je m'étonne plus que tu nettoyes les champs de foire !... Tu es pas tombé de la dernière pluie, toi !

Victor ne savait que dire et se demandait si le marché n'était pas raté.

– Des merdes de cheval, pareil, t'en auras pas tous les jours ! Et deux cent trente, c'est pour rien !

Otto se remit à rire, manifestant ainsi, comme par ses clignements d'yeux, son admiration pour le sens commercial du maquignon.

Pendant ce temps, toujours aussi impassible, Youssi avait repris l'examen du cheval. Le paysan aussi se mit à sourire légèrement.

– On n'est pas là pour rigoler ! Enlèves-en cent et on sera près de la vérité !

Victor, à son tour, éclata de rire. Cela l'occupa, lui aussi, un long

moment, durant lequel il agita frénétiquement les mains et chercha à faire rire le cheval en tiraillant sur les guides.

– Pour ce prix-là, je te vends un bouc, pas un cheval ! Regarde la bouche ! Si tu achètes un cheval, faut voir s'il peut porter le mors !

– Oui... le mors... Cent trente !

– Dis pas des choses pareilles !... Parlons avec cent de mieux !

Otto, l'air connaisseur, s'était mis à examiner le cheval, sans quitter Victor du regard. Il semblait perplexe, comme s'il ne saisissait pas le fil directeur de ce genre de marchandage.

– D'où pars-tu pour proposer ce prix ?

Victor, qui était intéressé au marché, tout en faisant semblant d'en rire, fit une première baisse importante :

– Je dis trente de moins, mais marché d'amis ! Tu me vends les rejets !

Otto rit, plus discrètement cette fois, trente marks de moins, c'était le marché qui commençait. Mais, pour impressionnante que fût cette baisse, on pouvait supposer que le bénéfice était encore important. À force de discuter, le prix baissa encore de deux dizaines, puis d'une encore. C'était Otto surtout qui discutait maintenant, s'amusant à faire parler Victor qui, bien volontiers, vantait ses astuces de maquignon. Ce n'était plus un marché, mais un festival Victor Kivioja.

– Bon ! Alors les gars du Nord, ils se sont mis à acheter ! Le Niitumäki, lui, il voulait partir. « Rien à faire » qu'il disait ! Moi, je lui ai dit : « Te fais pas de souci et attends seulement un peu ! » Je devinais diablement juste et quand la foire a commencé à se vider, les gars du Nord, ils auraient bien voulu acheter, mais ils vendaient rien ! On les a pris tous ensemble, et on a mis les prix à zéro. Alors les vieux, ils ont tout laissé tomber et moi j'ai dit au Niitumäki : « Mon vieil Ansu, maintenant, c'est dans la poche ! »

Otto secouait la tête et riait.

– Merde, s'échauffait Victor, je te dis, moi, que Victor Kivioja, il sait comment on fait les affaires !

Et le prix baissa encore de dix marks. La situation devenait intéressante et Otto se mit à parler sérieusement, « entre nous », et il fit tant et si bien que le cheval fut enlevé pour cent quarante-cinq marks. Victor semblait prendre l'affaire de façon fort détachée et il frappa la main de Youssi de toute sa force, disant à Otto :

– On se tient bien ! Sépare-nous !

Otto frappa les mains réunies de Youssi et de Victor. Le marché se trouva ainsi conclu en bonne et due forme, et Victor put s'esclaffer du marché avantageux qu'avait réalisé Youssi. Il faisait cela espérant encore pouvoir tromper Youssi et, aussi, parce que telle était l'habitude dans les maquignonages. Et puis, il s'imaginait qu'Otto avait, de son côté, quelque intérêt à faire l'intermédiaire.

– Le Youssi, il a fait un marché où il ne perd pas ! Mais Vikki, lui, il a fait un boulot d'idiot. Ça lui était encore jamais arrivé, une histoire pareille C'est bien le seul marché où je me suis fait avoir ! Mais que faire avec des amis ?... Vikki, lui, il aime vendre les chevaux !

Youssi grogna sa satisfaction de façon inintelligible et Otto répondit dédaigneusement à Victor :

– Cause toujours ! Pour le connaître, on le connaît le Vikki Kivioja !

Ce fut le dernier dédommagement auquel Victor eut droit. Quand les deux hommes eurent disparu, suivis du cheval, au détour du chemin, Victor fit ses comptes et s'aperçut, non sans désespoir, qu'il venait de perdre vingt marks. Il était plus exact de dire qu'il n'avait jamais oublié le prix qu'il avait payé le cheval, et qu'il s'était tout simplement laissé emporter par la discussion. Et puis, cela avait-il donc tant d'importance ?

– Allons... Faut bien aider les gens qui le méritent !... Et cette idée le réconforta, le réconcilia avec lui-même. Victor savait être un bon commerçant.

Pendant ce temps, sur le chemin du presbytère, Youssi, content de son marché, content de son cheval, avançait en rythmant sa marche sur celle de l'animal qui le suivait sans tirailler sur les guides. Otto venait à la suite. Il ne cessa de siffler que pour ramasser une pierre, lorsque le chemin longea le lac, et faire des ricochets.

– R'garde ! Bon dieu de bon dieu ! J'en ai bien fait vingt d'un coup !

Youssi s'arrêta à son tour et murmura :

– Hum... C'est connu... T'es un grand homme !

Il commençait à comprendre qu'Otto avait parlé pour lui et, pendant au moins un kilomètre, il se demanda s'il ne devait pas lui payer une bouteille ou un demi-pichet. Plusieurs fois il faillit lui en parler, mais l'idée de l'argent que cela allait encore coûter lui refermait la bouche. Le cheval s'était rapproché et lui soufflait maintenant sur l'épaule. Youssi sentit une vague de joie le parcourir. Un homme marche et conduit son cheval à lui. Il n'est plus un méchant valet, mais un homme qui a un cheval. Un cheval à lui. Pour toujours et auquel il peut dire : « Hoh !... Approche pas tant ton museau ! »

– Vrai... Je crois que j'ai pas fait un mauvais marché avec ce cheval !

– Tu crois ça ?... Moi je sais bien que tu l'as eu pour moitié prix !

– Non, faut pas exagérer !... Mais j'aurais pu le payer davantage, c'est sûr !

– Sûr et certain ! Et en ce moment, pour trouver des chevaux à ce prix, tu peux toujours courir !

– Tes histoires ont bien servi ! Tiens je te paye un demi-cruchon

pour ta peine !

– Merde alors !

Otto savait si bien dissimuler sa voix et son sourire que Youssi en fut un peu froissé. On peut dire ce qu'on veut, il reste toujours le même !

Mais la bouteille était promise et Otto l'eut.

II

Ce soir-là, on ne fit pas grand-chose. On commença par attacher le cheval à une longe qui se rompit. Il fallut se promener à la suite de la jument. Puis on l'examina à nouveau et on ne lui trouva aucun défaut, et tout le reste de la journée Youssi eut du mal à cacher son sourire. Alma offrit du pain à l'animal qui vint délicatement le chercher dans sa paume, en retroussant ses lèvres. Alma lui tapota le museau, ce qui déclencha chez l'animal une sorte de petit rire hennissant et paresseux.

– Mais oui... Mais oui... Voilà notre Lisa... Que veux-tu, Lisa ?

Après avoir encore une fois tâté les muscles de la jument, Youssi se déclara satisfait et quand, au moment d'aller se coucher, Alma lui demanda :

– Je prépare le lit ?

Il lui répondit :

– Fais, fais... Je vais changer un peu la longe de notre cheval.

Il resta très longtemps sorti, s'arrêtant encore au moment d'ouvrir la porte, comme s'il avait cherché à se recueillir. Il écoutait des dents broyer l'herbe et, quand il entra dans la maison, il entendait encore le mouvement des lèvres de Lisa.

Ce bruit faisait de la ferme à demi achevée une métairie presque prête.

La charrette aussi fut ferrée et Youssi aimait aller à la porte du hangar admirer les roues neuves et les brancards. Leur vue était réconfortante, et les branlements de la charrette, sur la terre inégale, agréables. Un chemin allait naître de ces roues.

Il fallait acheter une charrue et une herse dentée de fer. Pour le début, Youssi se contenta d'en acquérir de vieilles. Beaucoup d'argent était déjà parti et il en fallait encore. La génisse ne mettrait pas bas avant le printemps, et le veau ne serait donc en état qu'après deux années. Si on voulait, avant ce temps, un bon troupeau, il fallait acheter tout de suite une vache. Et ainsi, un peu plus d'argent s'en fut !

Le pécule avait été retiré de la garde du pasteur et ce qui en restait était soigneusement rangé. Pas dans la pièce commune ! Le lieu n'était pas assez sûr. Mais sous la tourbe du silo à pommes de terre. Avec la

petite somme, le pasteur avait donné une boîte à cigares qui servait de coffret et qui avait, sur son couvercle, une belle image brillante.

Youssi avait beau compter et recompter, la somme n'augmentait pas, et il se demandait comment ils pourraient bien venir à bout de tout ce qui était absolument nécessaire. Cela le préoccupait sans cesse et, un jour qu'il entra dans la salle commune, il vit Alma verser du lait dans la marmite où bouillaient quelques pommes de terre en morceaux. La jeune femme tressaillit à la violence soudaine de Youssi.

– Ne brasse pas si fort !... Ça coûte cher, tout ça !

Elle était tout à la fois effrayée et lasse.

– Pourquoi dis-tu cela ? Ça revient au même, puisqu'il faut que je mette tout

– Continue, continue ! Mais à ce train-là, faudra bientôt mettre fin aux achats !

Alma ne répondit pas. Comme elle se contentait de surveiller calmement son feu, Youssi sortit. Quelque temps, elle se sentit inquiète, mais bientôt son calme habituel reprit le dessus et, quand Youssi revint, mécontent de lui-même, il la vit mettre tranquillement la table. De tout le repas, il ne dit pas un mot, fixant le fond de son bol et s'irritant encore de l'impassibilité de sa femme.

Si les disputes n'étaient jamais ni violentes ni durables, le mérite en revenait à Alma : elle prenait le parti de ne pas répondre aux outrances de Youssi qui, perdant vite pied, s'en allait faire un tour dehors. À part cela, tout semblait être fête. Comme les premières semailles de seigle. Cela, c'était vraiment le début de la culture ! Les pommes de terre et l'orge des années précédentes étaient ce qu'elles étaient : des lieux communs qui ne distinguent en rien une ferme d'une masure !

Le pasteur avait offert du seigle de semence à Youssi mais lui, il n'avait pas cru bon de l'accepter. Le seigle de Valleni ne convenait pas à Youssi. Il voulait une autre race pour Koskela et cette race, c'était celle de Töyry.

– Pour le seigle, il a pas son pareil.

Maintenant, il avait le « prêt au Töyry » dans sa corbeille, et bientôt, il allait le jeter à grands gestes sur ses terres. Avant de partir, il hésita longtemps. Fallait-il prendre la hache ? Il veilla à ce que personne ne le vît et, une fois sur le champ, il lança la hache derrière lui, par-dessus sa tête et elle retomba le fil en l'air.

– Ça ne te fera rien... Mais puisque c'est l'habitude...

Il essayait bien de se moquer des vieilles coutumes, mais n'entreprenait jamais quoi que ce fût sans les respecter. Faut ce qu'il faut !

Une fois la hache jetée, il ôta sa casquette, mit un genou en terre, se signa et la prière vint sans difficulté, en un calme murmure. Il la dit

sans grande pitié, mais très respectueusement malgré tout, car l'espoir d'une récolte n'est pas un vain jeu. De toute manière, il faut s'assurer de tous les côtés.

Quand les repères furent en place, les grains s'envolèrent à gestes pleins. Mais l'expression tendue de la bouche du semeur montrait que ce n'était pas qu'un plaisir.

Quand tout fut terminé, il admira sa terre ensemencée.

Il avait fait ce qui devait être fait. Maintenant c'était au tour de Dieu de jouer.

Avec l'été, le pasteur vint de plus en plus fréquemment sur les champs de Youssi. Il s'était, comme le voulait sa nature paresseuse, enthousiasmé pour les progrès de la métairie. Il lui semblait, à cette vue, retrouver une jeunesse, alors que son presbytère ne l'intéressait plus guère. Petit à petit, il s'était débarrassé de ses responsabilités et ne prêchait plus que les jours de fête, et d'une voix si monotone que ses paroissiens se moquaient de lui, en cachette, car il était si brave qu'on n'aurait pas voulu lui faire de peine.

Ses enfants, déjà grands, étaient bien placés et n'avaient plus besoin de lui. Un des fils était pasteur, un autre juge et le troisième, ingénieur aux chemins de fer, construisait des voies dans tous les coins du pays. La fille était mariée à Helsinki avec un fonctionnaire, si bien que tous avaient une meilleure situation que lui, descendant d'une vieille famille de pasteurs et qui s'était encroûté dans cette paroisse et dans sa paresse.

S'il n'avait pas occupé la position qu'il avait, il n'aurait été, aux yeux de Youssi, qu'un vieillard affligé d'asthme.

Il aimait à s'asseoir et regarder. Il y avait toujours quelque chose de nouveau à voir... Ainsi... Eh, oui, notre pays est ainsi...

Et, à toutes les demandes et questions de Youssi, il ne répondait plus que :

– Johannès, fais comme tu l'entends... Tu le peux certainement... Fais du mieux que tu le crois...

Et Johannès faisait. Il avait déjà appris à ne plus prêter attention au prêtre, à lui répondre tout en poursuivant son ouvrage, sans se déranger ni s'énerver. Puisqu'il avait la permission, alors, le marais, il fallait s'y mettre !

Il lui fallait cependant quelquefois s'arrêter dans son travail et regarder ce que le pasteur, de ses yeux ternes, essayait de distinguer en marmonnant :

– Qu'est-ce que c'est donc ?... Serait-ce un renard ?

– Non ! C'est notre génisse !

– Ah bon... Pauvre de moi ! Comment ai-je fait pour me tromper pareillement ?... C'est la vue qui faiblit !... La vieillesse approche... La vieillesse...

– Probablement... Ça doit être quelque chose comme ça !

– Eh oui !... Mais quel âge cela te fait-il ?

– Je viens d’avoir la trentaine.

– Oh, oh !... Et tu avais à peine plus de dix ans quand tu es arrivé au presbytère. C’étaient des années dures ! T’en souviens-tu ? Tu as dû arriver ici lors de la première année de famine, si j’ai bonne mémoire... Voilà donc vingt ans de cela !

– Ou... ais. Je m’en souviens bien, moi aussi ! Il y avait une bonne hauteur de neige ! Parfois, j’en avais jusque sous les bras ! Et je me souviens des morts au bord du chemin... On voyait juste une étoffe bariolée et, là-dessous, il y avait une femme avec son enfant ! Tous les deux, ils étaient morts...

– Oui... Les temps étaient ainsi. Bientôt vingt ans... Les années passent... Elles s’envolent vers l’éternité...

– Oui... elles y vont... c’est sûr...

Et il reprit son travail, ne poursuivant la conversation que par des monosyllabes rythmés par les mouvements de son corps. Au bout d’un moment le pasteur se leva pour partir mais il dut se rasseoir, peut-être en raison d’un faux mouvement. Se tenant la poitrine à deux mains, il souffla.

– Oh... Oh...

– Monsieur le Pasteur est-il souffrant ? demanda Youssi un peu inquiet.

– N... on... Ça va déjà mieux... Je dois trop manger...

Il n’avait pas l’air de croire à ce qu’il disait et n’osait regarder Youssi en face.

– Est-ce que je peux vous aider ?

– Peut-être bien !... Si tu voulais m’accompagner un bout de chemin...

Youssi prit le bras du pasteur et l’aida à se lever. Il se sentait bien maladroit et craignait de lui manquer de respect. Jusqu’à ce jour, il n’avait jamais osé le toucher, et ce contact lui était comme une brûlure. Le prêtre, bien que la douleur fût passée, se laissait porter à demi, et le rude paysan eut le sentiment désagréable que ce pasteur vénéré n’était rien d’autre qu’un vieillard geignant, au torse long et aux jambes trop courtes, claudiquant, les pieds tournés vers le dedans, et dont les joues grasses, à peine dissimulées par des favoris efféminés, ballottaient à chaque mouvement. Et puis, de chaque côté de sa bouche, coulait un filet de bave.

Youssi eut honte de constater toutes ces petites choses trop communes, en même temps qu’il se sentit envahi du désir de protéger ce vieillard poussif, pour lequel il n’éprouvait pas d’amitié.

Il n’eut pas à le porter jusque chez lui et le laissa aller seul, sur sa demande, à peu près à mi-chemin. Il l’observa de loin, attendant qu’il

ait disparu au détour du chemin pour s'en retourner sur ses champs. Pour la première fois de sa vie, il le considéra comme un être humain, vieux et malade et qui, de plus, pouvait mourir à chaque instant. Et cela n'était pas sans l'inquiéter. Il avait jusque-là, considéré que ces terres appartenaient en propre au pasteur, et ce n'est qu'avec l'idée de la mort prochaine probable qu'il se rendait compte que les terres appartenaient en réalité à la paroisse, que toutes les paroles et tous les écrits du pasteur ne valaient que pour son temps, que de son vivant, et qu'une fois mort, le pasteur suivant ne serait nullement obligé d'en tenir compte.

Pour la première fois, sa houe lui sembla lourde, le travail désagréable. Le seul espoir était d'économiser suffisamment pour pouvoir racheter cette terre. Bien sûr, il n'était pas certain qu'on veuille bien la lui vendre, mais, comme elle appartenait à la paroisse, ce serait une affaire plus facile à réaliser que si elle avait été propriété privée. Le conseil presbytéral accepterait sûrement !

Au début, il ne pensait ainsi que pour se rassurer et n'aurait jamais osé faire part de cette idée à qui que ce fût. Elle était son refuge secret extrême, car pourquoi le nouveau pasteur lui refuserait-il ce que lui avait accordé l'ancien ? Mais ces questions étaient comme un ver qui, petit à petit, le dévorait. De toute manière, il fallait poursuivre le travail, sans relâche et, peu à peu, ses incertitudes, ses inquiétudes se changèrent en une calme attente. La santé du pasteur était ainsi devenue un des soucis quotidiens de Youssi.

Le pasteur, pourtant, ne mourut pas tout de suite. Il vint encore de nombreuses fois sur les champs de Youssi mais, à chacune de ses visites, Youssi remarquait son pas plus court et son souffle plus court encore.

Avec l'automne, il fallut creuser et biner encore plus. Les terres défrichées atteignaient maintenant aux rives du ruisseau et sur les bords du marais croissaient les premières laïches. On acheta une vache près de vêler. Elle coûta cher, mais l'idée du veau était une douce consolation et, dans l'étable, on aurait bientôt trois bêtes à cornes qui pouvaient encore tenir dans l'enclos à moutons. Le fourrage ne manquait pas. Les bords du ruisseau et les prés incultes donnaient du foin en quantité suffisante.

L'établissement semblait solide.

III

La troisième année, on finit de construire les bâtiments principaux en ajoutant aux constructions déjà faites une grange et le sauna¹⁷. Certes, tout n'était pas terminé. Le fournil n'avait pas de plancher, et il n'y avait pas de chambre derrière le vestibule, mais le gros œuvre était

achevé et le reste se ferait petit à petit. La vachette vêla au printemps et l'étable Koskela se trouva ainsi riche de deux vaches. Il fallait faire battre le beurre au bourg, ce qui était moins économique que si on avait pu le faire à la maison, mais au moins y gagnait-on le salaire d'Alma qui, malheureusement, n'était pas bien grand. On acheta aussi un cochon, sans trop savoir si on pourrait le nourrir, car il n'y avait guère de céréales. Le ruisseau donnait de la calle qui, à la rigueur, pouvait convenir à une bête à peau dure et à longs poils.

La boîte à cigares était maintenant dans la pièce. Il n'était plus nécessaire de la cacher : elle était vide en dépit de tous les efforts de Youssi. Cheval, vaches, ferrures pour la charrette et le traîneau, harnais, outils, tout coûtait et si la boîte était vide, cela ne voulait pas dire qu'on eût tout le nécessaire à la maison. De plus, en cette troisième année, les redevances commençaient. Un jour par semaine, sans le cheval, ce n'était pas grand-chose mais, pendant ce temps, les champs restaient à l'abandon et la récolte risquait bien naturellement de s'en ressentir.

Le premier seigle avait réussi au-delà de toute espérance. On eût dit que la terre vierge avait, pour cette première récolte, extirpé de son sommeil toutes les forces dont elle pouvait disposer, bien qu'elle fût peu fumée. Mais, peut-être, les prières que Youssi fit chaque nuit de gel combattirent-elles le mauvais voisinage du marais, dont le drainage n'était pas fini ?

Ce seigle était vraiment magnifique et, une fois battu, il fut certain qu'on en pourrait vendre. Youssi ne pouvait s'empêcher d'aller de temps en temps à la grange et de faire glisser les grains entre ses doigts.

– Je n'ai encore jamais vu de si beau seigle de ma vie !

– Es-tu content, maintenant ?

– Oui, mais il faudrait que ça continue comme cela et qu'on puisse en récolter davantage !

Cette calme cupidité habiterait sans doute Youssi jusqu'à la tombe mais, plutôt que de se moquer, Alma trouva dans ces paroles le moyen de parler d'un sujet épineux :

– C'est vrai... Il n'y en aura pas trop s'il y a de nouvelles bouches à nourrir !

Elle dit cela en rougissant et Youssi, sur le coup, ne comprit pas ce qu'elle pouvait bien vouloir dire. Ce n'est qu'un peu plus tard qu'il lui demanda :

– Une nouvelle bouche ?

– Oui !

Ce n'était pas une très grande surprise. On avait si souvent discuté de cela ! Longtemps Youssi n'avait pas voulu en entendre parler, pour la simple raison qu'il faudrait qu'Alma abandonnât son travail. Mais il

avait bien dû, en fin de compte, accéder aux désirs de sa femme et s'attendait à la nouvelle. Maintenant que le fait était là, il lui semblait qu'il en était tout joyeux. Un peu inquiète, Alma attendait de voir ce qu'il en dirait.

– Ah ! ah... En es-tu bien certaine ?

– Pas la peine d'en douter !

– Quand viendra-t-il ?

– Au printemps... je crois...

– Ah ! ah... Alors, tu pourras encore travailler cet hiver !

Alma faillit éclater de rire, mais elle se contint. Elle s'attendait à d'autres réflexions, plus joyeuses et plus chaudes, mais connaissant Youssi elle sut par là qu'il en était heureux et elle lui répondit très tranquillement.

– Bien sûr que je pourrai.

Ce n'est qu'une fois couché qu'on reparla de cela.

– Cela t'ennuie ?

– Quoi ?

– Cette... naissance ?

– N...non... Pourquoi... Il est bien temps...

Youssi, déjà préparé à cette pensée par les discussions précédentes, trouvait somme toute agréable d'imaginer cet enfant. Il est bien normal qu'un nouvel agriculteur donne un fils à sa ferme !

– Finalement, la Lisa aussi est pleine... On dirait que cela devient une habitude dans cette métairie !

Alma fut secouée par un petit rire calme et ne répondit pas. Elle flottait dans son bonheur et, par ce rire franc, sa joie se répandait, sans rien qui puisse l'assombrir, même si c'était la voix ensommeillée de Youssi qui disait :

– Comment ça va être... quand on n'a pas de quoi...

Alma n'était pas insouciant, mais confiante, et il lui semblait que, loin de finir, la vie prenait son vrai départ avec cette naissance.

Dans le village, on cancanait sur ce qui se passait à Koskela. Une vieille bonne femme avait, paraît-il, demandé à Otto si Alma avait des meubles et il lui avait répondu :

– Elle a Youssi et une vieille souche.

Alma ne rapporta pas ces paroles à Youssi, mais exigea un bahut pour meubler la pièce derrière le vestibule. Au début, Youssi ne prêta aucune attention à cette demande, et ce n'est qu'en remarquant la grossesse d'Alma qu'il se laissa fléchir. Il lui arrivait même de s'enquérir de l'état de santé de la future mère. Finalement, il promit de chercher un bahut.

Cette grossesse était une puissance cachée qui courbait la nuque de Youssi. En fait, il craignait grandement ces forces contre lesquelles il ne pouvait rien, et ce bahut était un sacrifice consenti pour s'allier ces

puissances secrètes qui évoluaient sans rien lui demander et sans tenir compte de lui. Alma eut son bahut, le menuisier son argent et Youssi, pour quelque temps, se sentit rassuré.

Durant l'hiver, il se loua pour le transport des troncs que l'on abattait dans les bois de Village-Benoît, et qu'en compagnie de Lisa il transporta jusqu'au lac. C'est aussi cet hiver-là que le Tsar mourut d'une crise cardiaque. Ce n'était pas la première fois qu'il avait une attaque, mais il avait toujours refusé l'aide des médecins et des médecines. Grondant et jurant, il poursuivait inflexiblement son chemin et, sous sa poigne de vieux garçon, en dépit de son âge, ses qualités de maître s'affirmaient. Il venait de temps en temps sur la coupe y examiner le travail. Un jour, il demanda à Youssi des nouvelles de ses affaires et grogna, admiratif :

– Cette jument, elle est à toi ?

– Oui ! C'est à la quatrième saillie seulement que ça a pris !

– À ce que j'ai entendu dire, ta commère aussi...

– Oui... hé... hé... C'est bien quelque chose comme ça...

– Je viendrai voir cet été comment c'est chez toi.

– Venez. Et même tout de suite, un jour de fête, si vous voulez !

– Je viendrai cet été, comme j'ai dit.

Le vieux avait répliqué un peu sèchement à la proposition de Youssi, et c'est deux jours après qu'il mourut. Il se trouvait alors en bordure du chemin et observait un jeune valet, qui conduisait un cheval sans prendre suffisamment garde à sa charge, qui se coinça.

– Dis donc, gamin ! Tu ne peux pas faire attention à ce que tu fais ? Ne saurais-tu plus conduire un cheval ?

Irrité, le vieux fit deux pas en direction du valet et, au troisième, tomba pour mourir. Après cet accident, Youssi parla volontiers de feu le Tsar, le comblant d'éloges et faisant remarquer que, de nos jours, il n'y avait plus beaucoup d'hommes à le valoir. Pourtant, le travail était toujours le même, avec la pelle et la houe.

À dire vrai, il n'y avait pour Youssi, dans toute la région, qu'un homme qui pouvait lui être comparé.

Lisa était vraiment très grosse et Youssi l'utilisait avec prudence. Un transport lui fit naître de grandes peurs pour la jument et, s'en retournant à la maison, il était singulièrement inquiet de ce qui avait pu s'y produire. Quand il ouvrit la porte, il était prêt à tout et s'aperçut avec étonnement que rien ne s'était encore produit.

Ce n'est qu'au premier jour des Pâques que cela arriva. Quand, la casquette à la main, Youssi se précipita vers le village, il avait encore du Mämmi¹⁸ pascal au coin des lèvres. Il avait à peine eu le temps d'y goûter que, déjà, il avait dû partir. En arrivant près des premières maisons, il ralentit sa course et prit une allure plus digne.

Par bonheur, Brita se trouvait chez elle. C'était une femme masculine, un peu brutale, assez rébarbative et qui inspirait quelque crainte et, par là même, quelque considération à Youssi.

– Ben... Faudrait que Brita vienne chez nous... maintenant... enfin, tout de suite...

Brita l'observa d'un coup d'œil évaluateur.

– Qu'est-ce qui se passe, là-bas ?

– Vrai de vrai... Je crois... Ça doit être le moment ! Si vous veniez tout de suite ?

– Heum... Allons, mon brave, faut pas t'étouffer... Tu pourras pas arriver à ta porte !

– Oui... Il... Elle... si quelque chose...

– Quand les douleurs ont-elles commencé ?

– Maintenant ! Juste !

– Eh ! Pourquoi t'effrayer ? Va devant ! Je ne tarderai pas...

Brita n'avait aucune envie de créer des complications et Youssi s'en retourna aussitôt, ne reprenant sa course qu'une fois dans les bois. Tout en courant du plus vite qu'il pouvait, il ne manqua pas de regarder le crottin qui, sur le chemin, apparaissait sous la croûte de glace qui commençait à dégeler, et ce n'est qu'en arrivant à la maison qu'il se souvint de ses raisons de courir.

Tout était comme lors de son départ. Alma était assise sur le banc et paraissait tout à fait normale.

– Alors ? T'aurais-t-y plus de douleurs ?

– Presque sans interruption... Allume et mets de l'eau dans la marmite.

Youssi s'affaira autour du feu qui ne voulait pas prendre. Qu'est-ce qu'il avait donc ? Alma le rejoignit et lui dit, impatiente :

– Va-t'en... Je m'en occupe...

Youssi, voulant se rendre utile, demandait sans cesse à Alma comment elle se sentait, ce qui ne fit que l'énervé, tandis que lui demeurait totalement inefficace. Peu à peu, les douleurs s'accrurent encore et se rapprochèrent, et Youssi allait de temps en temps jusqu'au coin de la grange observer le chemin.

– Qu'est-ce que peut bien fabriquer cette commère ! La troisième fois, il la vit enfin venir, sans se presser, les mains sur son tablier.

– Si vous veniez vite... Faut se dépêcher...

Brita lui jeta un regard un peu méprisant.

– Tu as fait une sacrée gymnastique ici ! J'étais pas venue depuis votre premier été... Cette grange, elle est toute nouvelle ?

– Ouais... Ça devient de plus en plus fort...

– Tu l'as bien arrangé ce marais... T'es un drôle d'animal !

Si l'attitude calme de Brita le rassurait, il trouvait que ce n'était tout de même pas le moment de poser de pareilles questions !

Brita entra.

– C'est ça, votre salle commune ?... Eh bien... As-tu tout le nécessaire ?

Alma essayait de sourire, mais les douleurs déformaient chacune de ses tentatives en grimaces et Brita, qui s'était assise sur le banc, dit en ne s'adressant à personne :

– Ce croquemitaine, j'ai l'impression qu'il arrive en son temps ! Moi, je dis qu'on peut pas faire un mioche avec des manigances de diable, mais, à ce que je vois, c'est sérieux !

On ne pouvait que sourire aux discours de Brita qui aimait à parler ainsi. Si elle était rude et directe, elle n'était pas malveillante et on le savait. Et puis, elle n'était pas tendre non plus pour elle, aussi ne pouvait-on pas lui reprocher ses rudesses !

Youssi n'était pas en droit de s'en froisser car la seule présence de Brita le rassurait, et il n'avait plus le sentiment d'être abandonné.

Entre les contractions, Alma essayait de parler avec Brita qui commençait à disposer ses affaires.

– Où sont vos ciseaux ?

Honteuse, Alma regarda Youssi.

– Nous n'avons pas de ciseaux ! On n'en a jamais eu besoin jusqu'à maintenant... Mais on a des forces pour les moutons !

– Hum... Ben, apportez-les moi !

Youssi alla quérir les forces. Brita les fit grincer et sentit un frisson couler le long de son dos. Elle se mit à grogner, inquiète :

– Quand on fait un mioche... faut s'organiser... on en a besoin...

Alma fixait le plancher, vraiment honteuse de ne pas avoir de ciseaux.

– Ouais... Va dans ton lit maintenant, et toi, tu ferais mieux de sortir ! Va pas trop loin ! Si je t'appelle, faudra être là sur-le-champ...

Youssi alla dans la cour, tourna un long moment, désespéré. Puis il sortit le fumier de l'écurie, de l'étable, retourna le traîneau et fit quantité de choses inutiles. Aucun bruit ne lui parvenait et, à l'intérieur, Alma mettait un point d'honneur à ne pas se laisser aller à crier. Un bon moment s'écoula avant que Brita ne se montrât sur le pas de la porte. Sa voix était tout à la fois revêche et amicale :

– Viens donc, maintenant !

Épuisée, Alma reposait sur le lit et elle répondit à peine au sourire timide de Youssi.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Un garçon

Si le début du mot n'était qu'un murmure, la fin en était presque inaudible. L'enfant avait été mis à côté de sa mère et se tenait les yeux fermés, la bouche close et le reste emmaillotté.

– Est-il en bonne santé ? demanda Youssi à Brita.

– Pour sûr qu’il l’est ! Et d’un bon poids ! Mais ici il n’y a pas de balance... L’un dans l’autre, il doit bien faire ses dix livres... Et ses mains, on dirait qu’il est déjà bûcheron, sans compter que ses couilles, faudra le veiller parce qu’avec des engins pareils, il risque de cavalier plus tôt que prévu !

Youssi éclata de rire. Pas tellement en raison de ce que disait Brita mais parce que, soudain, il se sentait libéré, léger. Brita lui ordonna de laisser Alma en paix et de l’aider aux soins de la maison.

– Faut peut-être aller traire les vaches ?

– Ben, si Brita veut pas y aller, j’irai bien moi !

Brita, pendant ce temps, prépara le repas et quand Youssi s’en revint, elle lui dit avec colère :

– Faudrait peut-être offrir quelque chose à l’accoucheuse...

– C’est qu’on n’a pas de café...

– Ça va pas, ça ! As-tu donc tout laissé au hasard ? T’as beau être le plus ladre de tous les pince-mailles, faudrait quand même que tu penses à acheter de temps à autre une livre de café pour ta femme ! Tu la fais travailler comme un cheval, et on croirait que c’est un malheur que de se mettre une goutte de café sur la langue !

– J’irai en chercher demain... Brita pourra venir en boire...

– Chez moi, il y en a et il y en a toujours eu ! Mais je vais en parler à Kankaanpää. Il ira au bourg. Tu peux me donner l’argent.

Au cours du repas, Alma se détendit un peu et voulut bien prendre part à la conversation. Le soleil couchant de ce jour pascal dorait la pièce et, au dehors, la croûte de neige s’engourdissait déjà dans le soir alors que, des gouttières, les glaçons continuaient à fondre tout doucement. Le ciel bleu, d’une clarté aveuglante, annonçait le printemps.

Quand Brita fut partie, Youssi vint s’asseoir au pied du lit d’Alma et regarda l’enfant qui commençait à émettre quelques vagissements et à agiter ses poings.

– Eh bien, Axel ?

– Lui aurais-tu déjà donné un nom ?

– Il y a beau temps ! C'est Axel Johannès !

Alma n'eut rien à objecter. Elle berçait le bébé d'une façon si naturelle qu'on aurait pu croire qu'elle avait fait cela toute sa vie. Son visage blême et fatigué s'éclairait d'un sourire continu, et Youssi sentait que ce sourire n'était ni pour lui, ni pour l'enfant, mais qu'il enfermait Alma dans un monde où nul autre qu'elle n'avait accès. Et cela lui fit penser aux soirées transparentes du temps pascal, à cette claire béatitude naturelle.

Les yeux bruns d'Alma la paysanne s'illuminaient de ce long espoir enfin réalisé et sa tresse, à demi défaite et déroulée sur sa poitrine, montait et descendait au rythme de son souffle qui balançait la couverture de lin.

– Regarde ce petit poing-là !

Youssi sourit. D'un sourire timide et gauche.

IV

Les jours suivants furent comme une longue fête quelque peu extraordinaire. Brita apporta du café et, à sa suite, une troupe de femmes vint voir l'enfant. C'était le long défilé des anciennes connaissances d'Alma, d'avant son mariage. Elles venaient un peu intimidées par ce Youssi qui, depuis qu'il avait pris Alma pour épouse, l'avait isolée de ses amies d'autrefois. Youssi les craignait un peu, mais Alma était tout heureuse de les revoir, et elle se retrouvait de plain-pied avec elles. Il y avait du café et elle pouvait, de son lit, discuter de tout ce qui se passait de par le monde et, de son côté, la troupe des commères complimentait la mère sur l'enfant et la métairie, ce qui était comme un remerciement à Youssi.

Pourtant il se sentait totalement étranger à ces conversations qu'il lui fallait supporter pour Alma, mais qui lui déplaisaient. Brita, qui était restée pour aider les premiers jours, était aussi responsable de la tolérance de Youssi : il préférait se montrer sous un jour favorable. Brita, elle, avait bien des soucis avec son fils Gustave. Il avait acheté un fusil et ne parlait plus que de chasses étonnantes. Il abandonna les cours de catéchisme en plein milieu et le pasteur se fâcha.

– Oui, il faut que moi aussi je sois sévère avec ce garçon ! Il ne pense qu'à jouer ! C'est pas comme ça qu'il va vieillir. Et si je n'ai plus de travail, qu'est-ce qu'on va devenir ? Pourtant, ce n'est pas faute de lui avoir flanqué des rossées !

Quelques jours plus tard, Alma se leva. Brita put ne plus venir et Youssi mit fin aux distributions de café. Il redevint ce qu'il était, reprenant toutes choses en main. Les visiteuses disparurent et il rangea le café dans un coin où personne d'autre que lui ne pouvait le prendre.

– Faut en garder pour le baptême.

Alma ne se souciait guère de cela. L'enfant lui était plus important que toutes les commères et tous les paquets de café du monde. Joyeuse, elle vaquait à ses occupations en chantonnant, semblant ignorer les sorties aigres de Youssi. L'enfant les rapprochait comme un chemin qui eût permis à de nombreux sentiments de se joindre et de s'exprimer.

Puis il fallut s'occuper du parrainage. On pensa tout d'abord au pasteur, mais les parents eurent honte de le lui demander, et on se contenta d'Otto et d'Anna. Ce n'était pourtant pas par amitié qu'Alma avait accepté Anna.

– Elle est trop fière ! Elle se croit quelque chose de mieux que nous, à cause de son père qu'était propriétaire !

Il fallut bien le leur demander et Anna ne fit nullement la fière. Elle accepta même avec une grande gentillesse qui fit disparaître immédiatement le sentiment d'infériorité d'Alma.

En revenant du presbytère, Anna semblait triste et, sans qu'elle eût dit un mot des causes de son chagrin, Youssi et Alma devinèrent qu'Otto n'y était pas étranger. Durant toute la cérémonie, Anna n'avait pas une seule fois adressé la parole à son mari et si, par hasard, elle le regardait, ses yeux se faisaient tout à la fois méchants et effrayés. Otto avait sans doute dû commettre quelque maladresse envers le pasteur !

Quand, tout naturellement, on reparla du baptême, Anna soupira :

– Nous naissons ici, mais qu'il est difficile le chemin qui mène au royaume de Dieu !

Alma, quand le parrain et la marraine furent partis, soupira à son tour :

– Ce ne doit pas être facile de vivre avec Otto. On l'avait bien dit quand ils se sont mariés ! On se demandait comment s'y prendrait Anna pour se conserver un aussi bel homme et maintenant, on le voit, c'est toute une science !

– Qu'est-ce qu'il y a encore ? Tu crois que c'est les anges qui parlent ? Tout ça c'est rien que des racontars de bonnes femmes... Si rien ne va chez les Kivivuori, faut pas chercher bien loin ! Il s'amuse à peindre ses poteaux et à les coiffer de verre et il gratte sa cour comme une poule qui cherche un ver. Y a bien des buissons de fleurs, mais dans ses champs à pommes de terre, y'a des pierres !

– C'est donc un péché de se faire un joli chez soi ?

Et pour la première fois, la voix d'Alma se fit très féminine.

– C'est un enfant si gentil ! disait Alma.

Et, sans quitter son ouvrage, elle couvrait Axel des yeux.

Il était installé dans une corbeille posée par terre, et pouvait rester là durant des heures, sans rien dire, se contentant de regarder les

petits événements qui se produisaient à sa portée : une mouche qui marchait sur le rebord de la corbeille, ou toute autre chose du même ordre. À peine âgé de quelques mois, il avait cependant des accès de colère terribles, longs et aveugles. Alors il saisissait l'anse de la corbeille et la secouait à n'en plus pouvoir.

Youssi était chaque fois surpris et finissait toujours par se fâcher lui aussi, grondant l'enfant bien qu'il fût encore au maillot.

– Laisse-le brailler, sinon il ne se fera pas à la vie !

Le père essayait de n'être jamais à faire la bonne d'enfant, et pourtant cela lui arriva plus d'une fois quand Alma devait s'occuper ailleurs. Chaque fois, Youssi, avant d'accepter, veillait à ce que personne ne puisse le voir. Lui qui n'avait jamais chanté, tenta cette entreprise qui sembla étonnante à l'enfant lui-même. Parfois Youssi le prenait dans ses bras, maladroitement et en craignant de le laisser échapper. Quand Alma revenait, il s'empressait de lui rendre le bébé comme s'il se fût senti libéré de s'en décharger.

L'été venu, ils emmenèrent l'enfant aux champs, le déposant non loin d'eux dans son panier et allant voir de temps en temps s'il ne mangeait pas de vers. Il paraît que cela arrivait fréquemment.

Les travaux des champs, foin, clôtures et autres, laissèrent le temps de défricher une nouvelle terre. Youssi creusait les fossés et Alma passait la houe. On ajourna temporairement l'essartage du marais pour se consacrer à accroître la culture de la laîche sur les rives du ruisseau. Les terres mitoyennes au ruisseau, riches et mêlées d'argile, convenaient particulièrement à la culture des céréales panifiables. Non loin de la lisière de la forêt, il fallait arracher des souches, et Lisa participa à ce travail, elle aussi accompagnée de son enfant. Ainsi, la maîtresse et la jument devaient, en plus de l'ouvrage, surveiller leur progéniture !

On prenait les repas sur le champ où l'on travaillait, pour éviter des pertes de temps à Alma, et les provisions étaient apportées le matin dans un panier. On trouvait un coin d'ombre où se reposer, et il était permis à Lisa, qui poulinait, de s'approcher pour manger. Les repas étaient simples et, chaque fois, lorsqu'il ne restait plus que quelques miettes, Youssi s'arrêtait de manger.

– Mange... Moi, j'en peux plus

– Non, non, vas-y... J'ai assez mangé comme cela...

– Mange que je te dis... On va quand même pas rapporter ça à la maison.

Ni l'un ni l'autre ne voulaient des derniers morceaux, et tous deux marchandaient et s'offraient ces restes jusqu'au moment où Youssi se fâchait et alors Alma terminait. Cela fait, Youssi s'étendait et Alma s'appuyait contre un arbre, tenant l'enfant dans ses bras et se laissant aller au rêve... À travailler comme ils le faisaient, Alma aussi avait

vieilli. Sa peau avait bronzé et était comme brûlée ; de rondes, ses joues se faisaient anguleuses et lorsque, de ses petits doigts ronds, le fils tirait les vêtements de sa mère, on pouvait voir le contraste brun et blanc à la limite de la chemise. La poussière soulevée par le hersage et collée par la sueur ne faisait que renforcer cette opposition.

À quoi rêvait Alma ? À rien. Ses yeux saisissaient bien des images invisibles, mais aucune pensée ne naissait de ces images. Elle ressentait une agréable fatigue qui semblait la libérer. Elle se sentait en plein accord avec elle-même et tout son entourage. Il lui semblait communier totalement avec le calme paysage estival immobile lui aussi : fossé d'écoulement qui s'en allait au long des plates-bandes recouvertes de foin épais, champ couvert d'avoine drue et verte en bordure du marais, terre à seigle qui lui faisait pendant aux approches de la friche à demi drainée et où reposaient des souches tourbeuses, clôtures neuves resplendissantes qui ceignaient les champs et dont seules les vieilles parties étaient déjà marquées par les pluies et le soleil qui les teintaient de gris, et avec la métairie, et ses bâtiments tout proches de la forêt, dressés en une masse et pour l'instant désertés. Le calme de la mi-journée d'été s'étendait sur la cour et les bâtisses. Seul le bourdonnement des mouches venait le troubler.

Plus près, on entendait le martèlement du sabot de Lisa qui, frappant le sol, tentait de chasser les mouches qui venaient l'interrompre dans son repas. Vilppou, le poulain, s'allongeait pour se reposer. Par-delà les clôtures, il y avait les vaches et les veaux. Le fils tétait de plus en plus lentement, jusqu'à s'interrompre, reprenant soudain, goulûment, pour bientôt se relâcher de nouveau tandis que la petite main, presque par jeu, pressait et pinçait la poitrine.

Quand la bouche du bébé abandonnait le sein maternel, la mère s'éveillait, délaissant son rêve, et souriait avec amour à son enfant. Et Axel la regardait, à la manière de tous les enfants, comme s'il l'avait soupesée du regard. Le sourire de la mère éveillait un reflet sur le visage de l'enfant qui, de sa petite voix puissante, se mettait à chanter.

– Pruuuu... uuuu... pruuuu...

– Oui, oui... Tu comprends... Tu comprends ta maman... Mon petit Villpou... Mon petit bonhomme... Mon petit dragon...

Youssi s'éveillait à son tour et le paysage reprenait vie. Axel était remis dans son panier où il paraissait heureux, et les parents se remettaient à l'ouvrage, mécaniquement tout d'abord, alourdis et engourdis par cette pause, mais bientôt avec ardeur et même acharnement. Quand, après avoir un peu dormi, Axel commençait à grogner, Alma délaissant sa houe allait le voir et lui donner le sein.

Infatigable, aussi rythmé et habile qu'une machine, Youssi ouvrait le fossé. Sa poitrine recouverte de la chemise de toile d'étoupe, Alma s'en revenait à sa houe, le dos un peu raide et les yeux fixés sur le

chemin qu'allait suivre son outil.

V

Ainsi allaient les jours, sans que Youssi ni Alma n'aient le temps de s'apercevoir que Koskela vivait en marge du village. Les jours de redevance, Youssi rencontrait quelques rares personnes, et ces rencontres étaient encore plus rares pour Alma. Parfois les villageois apercevaient Youssi traversant le village pour se rendre au moulin avec son chargement de sacs. Il arrivait aussi qu'il aille ailleurs avec sa charrette mais, toujours, les enfants qui jouaient en bordure du chemin aimaient à le voir, car un poulain est une attraction rare.

– Comment qu'il s'appelle ?

– Vilppou.

Youssi leur répondait amicalement. Il était fier qu'on s'intéressât à ce qu'il possédait, et le poulain balançait la tête, flairait les enfants, donnait parfois un petit coup de son front, s'enfuyait rejoindre sa mère, et folâtrait tout autour de la jument. Les enfants criaient, riaient, appelaient. Et sous sa barbe mal rasée, Youssi, heureux, souriait.

Si Youssi et Alma ne se souciaient guère du village, le village ne s'occupait guère d'eux. Parfois, le Gustave de Brita traversait leur champ. Il était presque un homme, fort de corpulence mais ne faisant aucun travail. Avec les quelques sous de Brita, il avait acheté un fusil à balles et, cet engin sur le dos, il allait dans les bois sans demander si c'était le temps de la chasse ni dire où il allait. Il pouvait passer à vingt mètres de Youssi et d'Alma sans desserrer les lèvres et disparaître au coin du bois, comme s'il était à la poursuite d'une tâche grandiose.

Youssi et Alma ne discutaient que rarement des nouvelles du village, sans d'ailleurs chercher à les approfondir. Une servante avait eu un enfant, et on disait que c'était un tel, à moins que ce ne fût un autre, qui le lui avait fait. Le baron avait fait venir un taureau et deux vaches de l'étranger. Certains disaient que c'était d'Angleterre, d'autres que c'était de Suède. Les mieux renseignés affirmaient que c'était bien de Suède mais que les bêtes étaient de race anglaise. Un nouveau contremaître était aussi arrivé au domaine et, lui, on était certain qu'il venait de Suède. Toute l'agriculture, ainsi que l'économie du domaine, allaient être renouvelées et, au village, on marmonnait fort contre ces nouveautés.

– Ils inventent de ces choses ! Tiens, regarde seulement cette histoire de pâturage... Les métayers peuvent plus aller ailleurs qu'à cette méchante colline pleine de cailloux... Eux, ils peuvent bien manger et tout nous emmêler... Ce foutu gros bonhomme, il est

toujours à cheval et il promène son cul partout... S'ils continuent longtemps comme cela, on n'aura plus rien du tout.

Il était possible, à la métairie Koskela, d'ignorer tout cela. Youssi et Alma, sur ces terres reculées du presbytère, pouvaient vivre presque à leur convenance et, si de rares fois le pasteur venait encore se promener par là, à toutes les questions de bois ou pâturage de Youssi, il ne répondait qu'en agitant les mains. Ces problèmes n'avaient plus aucun intérêt dans sa vie.

Puis, un jour, alors qu'on ne l'attendait pas encore, la bise se mit à souffler et le soir tomba soudainement. Cette nuit-là le couple ne dormit pas et, au petit matin, ils virent les terres émergées couvertes de gelée blanche et le marais caché par une épaisse brume.

Youssi était dans la cour, regardant ses champs et, à côté de lui, Alma pleurait sans qu'on pût voir ses larmes. Elle pleurait non sur le seigle qui était mort – le grain semé, il n'y fallait plus songer – mais sur elle-même et sur Youssi. Si seulement il disait un mot. Mais non ! Et Alma n'osait plus parler.

Elle retourna dans la maison et regarda les champs en se tenant derrière la fenêtre et, bien que tout fût fermé, elle entendit clairement Youssi quand enfin il se décida à parler. Ce ne fut rien que :

– Bon dieu... Merde... Enfer et damnation...

Puis il rentra à son tour et, sans dire un mot, sans la regarder, il alla s'asseoir sur le lit, le visage tendu. Elle l'observait et avait pitié de lui, espérant qu'il se mettrait à parler, car elle ne savait, pour sa part, comment engager la conversation.

– Maintenant, finit par dire amèrement Youssi, y a plus rien à faire !

– Mais non ! La vie n'est pas perdue...

Alma avait essayé de faire sa voix aussi douce que possible, craignant que son objection n'irritât Youssi. Mais les faits étaient là et Youssi sentait que les intentions d'Alma étaient bien inefficaces face à ce désastre.

– Hé ! hé !... Pour sûr !... ricana-t-il. C'est ce que tu crois !... Facile à dire ! Mais réfléchis un peu ! Tout ce qu'on avait a disparu. On aurait pu tirer de l'argent de cette récolte, et voici qu'il va nous falloir acheter jusqu'à notre pain ! Et avec quoi ? On n'a rien à vendre... Tu parles !

– Mais on peut quand même faire quelque chose ! On peut se louer ailleurs !

Youssi se leva.

– Ou...i... Et quand je serai ailleurs, qui est-ce qui viendra faire le travail ici ? C'est quand même pas toi qui pourras tout faire toute seule !

Alma avait le sentiment que Youssi se laissait emporter par le

malheur, qu'il le faisait plus grand qu'il n'était. Elle n'osait plus le regarder et, fixant le sol, elle dit à mi-voix :

– À mon avis, c'est pas la peine de te laisser aller ! Ça ne nous avancera pas de nous mettre en colère contre la volonté de Dieu !

– La volonté de Dieu !... Qu'est-ce que je lui ai fait de mal à celui-là ? Est-ce que je n'ai pas fait tout ce qui m'était possible ? Il pouvait pas avoir une autre volonté, ton Dieu ? Ça l'amuse donc de fabriquer des orphelins et des veuves alors qu'on est déjà à moitié morts de fatigue ?

Alma leva la main et d'une voix toujours aussi égale, mais plus ferme que d'ordinaire :

– Dis ce que tu veux ! Mais en voilà trop ! As-tu bien pensé à ce que tu racontes là ?

Elle se leva du banc, alla vers le poêle et s'occupa du feu sans plus prêter attention à Youssi. Quelques minutes, il resta sans voix et immobile puis s'approcha de la fenêtre et replongea son regard vers l'extérieur. Axel s'éveilla et Alma alla le prendre dans ses bras. Il gazouillait, parlait comme s'il avait voulu faire oublier ce qui se passait, ayant l'air de dire : laissons tout cela, il ne faut pas s'y attacher, cela n'a pas d'importance...

Youssi perdait de sa colère et si les invectives contre Dieu lui avaient tout à l'heure été nécessaires, lui avaient été un devoir supérieur, il perdait de sa vindicte et, pour effacer ses paroles blasphématoires, il s'en prit au marais.

– Qu'est-ce que Dieu peut bien y connaître ?... Il peut quand même pas penser à tout !... C'est ce marais... Mais s'il croit que je vais le laisser tranquille, il se trompe !

Quelques minutes coulèrent puis :

– Y a pas à en sortir ! Gouverne ta bouche selon ta bourse ! C'est encore bon pour nous ! ajouta-t-il sur le pas de la porte, comme s'il avait voulu qu'Alma l'entende et se sente mortifiée de ses paroles.

Toute la matinée se passa sans qu'un mot fût échangé. Chacun faisait son travail sans se préoccuper de l'autre, et ce ne fut que tard dans l'après-midi que Youssi demanda :

– Est-ce que le râteau a toutes ses dents ?

– Non ! Si je m'en souviens bien, il y en a deux de cassées !

La réponse elle aussi semblait faire fi du passé et on pouvait reprendre tout à zéro. Bien qu'au grand jour les pertes se fussent révélées extrêmement importantes, la voix tranquille d'Alma réussit à toucher et attendrir Youssi.

La sombre amertume qu'il ressentait l'avait jusqu'alors empêché de rentrer en lui-même et d'y puiser, jusqu'au plus profond, les forces qui lui étaient nécessaires. C'est toujours du fond de sa défaite que l'être humain construit son monde ! Déjà, avant ce coup de gel, on vivait bien chichement, mais ce n'est qu'avec ce désastre que Youssi se

donna la peine d'examiner toute chose. De son côté, Alma fit ce qu'elle put pour que les restrictions n'outrepassent pas les limites du possible. Il fallait manger pour pouvoir travailler et il fallait aussi vivre en bonne harmonie.

Youssi continuait de maigrir et ses doigts, pleins de durillons, ne parvenaient plus à se redresser. Ce n'est que dans le sauna qu'il parvenait à faire mollir ce cuir dur comme une semelle de chaussure. Quand, dans la demi-obscurité du soir, il revenait à la maison en se guidant sur le scintillement de la lampe à pétrole qui, par les fenêtres, réfléchissait une irradiation de couleurs, il allait au plus court, sautant par-dessus le fossé dont la terre parfois s'écroulait. Les jambes n'étaient plus très solides alors et, une fois qu'il avait le genou engourdi, il fit un faux mouvement et tomba. Quelques secondes les oreilles lui tintèrent et il eut le souffle court. Puis il se releva, mécontent et maugréant :

– Heum... ouais... y a plein de trous partout...

À la maison, il mangeait et restait un petit moment assis après le repas, puis il allait se coucher. Il ne prononçait pas une parole et Axel n'essayait plus d'attirer son attention autrement que par des sourires gauches et fatigués.

Alma, qui l'observait à la dérobée, se sentait prise de pitié devant tant d'épuisement, mais elle n'osait rien dire et se contentait de le libérer de tous les travaux attachés à la métairie. Elle savait que toutes les mises en garde n'auraient en rien aidé, et qu'au contraire elles n'auraient fait qu'énervier. Aussi, elle fendait le bois, soignait le cheval, s'occupait de la cour et on eût pu souvent la voir, les guides dans une main, l'enfant sur l'autre bras. Seule, elle macquait et broyait le lin, cardait et filait, le soir, quand Axel et Youssi dormaient. Il n'était pas rare que Youssi s'endormît au bourdonnement du rouet et s'éveillât le matin à ce même bruit. L'avertissement donné par cette intempestive gelée leur avait été comme un coup de fouet, aussi bien pour le silencieux et coléreux Youssi que pour la calme et toujours souriante Alma.

Elle était toute différente de Youssi. Tout son travail se faisait sans hâte ni bruit, au long de la journée. Elle allait, venait, portait, tirait, sans jamais montrer la moindre impatience, à son pas, sans se départir de cette étrange tranquillité et menant de front tous les travaux qui pouvaient l'être. Quand elle allait chercher quelque chose, elle n'oubliait jamais ce qui devait être emporté, et c'est sans doute cette réflexion dans son travail qui lui donnait ce calme pareil à une bénédiction. La couture lui était comme un repos, auquel elle s'adonnait chaque fois qu'elle n'avait rien d'autre à faire.

– Pour avancer plus vite, on peut souvent faire deux choses à la fois, disait-elle à Youssi, et je le fais aussi souvent que possible.

Youssi s'étonnait de la voir ainsi lorsque, par hasard, il arrivait en avance pour le repas et qu'il pouvait l'observer.

Peu à peu la vie se fit meilleure. Une « plus-value » se créait aussi chez eux. Ils parvenaient à produire plus qu'ils ne consommaient.

Chapitre III

I

Les parois de bois des bâtiments étaient déjà brûlées par les intempéries ; çà et là, sur le toit, des lattes avaient blanchi ; chemins et sentiers se croisaient sur la cour, s'enracinant à leur manière. Sous les fenêtres favorablement exposées croissaient des buissons de roses, dont les plants avaient été pris chez les Kivivuori. Ce n'est qu'aux limites herbeuses de la cour que quelques souches pourrissant montraient qu'un temps ces lieux avaient été recouverts d'une épaisse forêt. Quelques amoncellements de racines, en divers coins des champs, évoquaient le même souvenir. On n'avait pas encore eu le temps de les brûler.

Les clôtures ceignant les champs se dressaient au long du ruisseau et, plus loin, avec le marais, s'ouvrait la grande étendue des cultures céréalières. Derrière la grange grise qui s'élevait en bordure de cette plaine, se déployait une immense surface marécageuse encore sauvage, à demi ouverte par un fossé, et dont les arbres abattus ne montraient plus que les souches.

Le seigle en herbe brillait dans le soleil vespéral et tranchait sur les autres terres aux couleurs ternes. Noirs, les champs labourés, débarrassés de leur neige, reposaient, tandis que sur les terres à foin il restait des plaques d'herbe brune, brûlée par le gel. De lieu en lieu, demeuraient des amas de neige qu'éclairait la lune.

Axel, qui avait déjà sept ans, s'amusait dans la cour. Il venait de sortir car sa mère était enfin revenue de traire les vaches, le libérant de ses obligations de frère aîné. Alex avait trois ans. C'est ce que disaient les parents ! Mais cela n'avait vraiment aucune importance ! Ce qui comptait réellement était que lui, Axel, devait, quand le père et la mère étaient absents, rester avec ce bébé pour le garder. Et voilà qu'ils avaient commandé une sœur ! C'est du moins ce qu'affirmait la mère. Le père, lui, disait qu'on ne pouvait rien promettre à l'avance ! Et, dans ces histoires vaut mieux pas trop poser de questions ! Il le savait bien, Axel, que ces affaires-là, ça ne vient pas de n'importe où, même s'il fallait les commander à l'avance ! Ça sort du ventre de la mère.

Finalement, il les avait eues, ses mitaines de cuir ! Elles étaient tout

comme de vraies moufles, avec en plus des cordons pour les attacher à la clef du poêle quand il fallait les faire sécher. C'était drôle de penser qu'on pouvait les accrocher ! Mais jamais cela n'avait été nécessaire, car jamais elles n'avaient été mouillées. C'est la tante Kivivuori qui les avait données pour ses sept ans, et c'est l'oncle qui les avait faites : ses parrain et marraine à lui. Chez les Kivivuori, il y avait déjà une fille : Elina, la sœur de Yanne et d'Oscar. Et eux aussi, les Koskela, ils allaient recevoir quelque chose de semblable... Pourtant, on aurait pu s'en passer !

Il lui faudrait encore s'en occuper... Comme s'il n'avait déjà pas assez à faire avec Alex ! Tout ce qu'il pouvait faire, c'était de s'installer sur le banc derrière la fenêtre, à genoux, et regarder la cour où il y a mille choses attirantes !

Bien sûr, Mère finissait bien par revenir de l'étable et le libérait. Il pouvait alors sortir et s'amuser à faire des fossés d'une flaque à une autre, avec le talon de sa botte. Mais cette distraction ne durait guère, car la porte s'ouvrait bientôt et on entendait la voix de mère gronder :

– Ne salis pas tes bottes... Sauve-toi de ces flaques !

Obéissant, Axel s'en allait au long des chemins, vers la grand-route et le presbytère. La porte de la grange était ouverte et cette ouverture noire faisait un peu peur. Il y a des fantômes dans les granges, puisque c'est là qu'on met les morts. Il n'y avait pas encore eu de mort à Koskela, mais une grange, c'est une grange ! Par-derrière, il y avait la pinède où nichent les pies. Gustave-le-loup aurait tout aussi bien pu les faire disparaître sans bruit, plutôt que de les guetter à longueur de journée avec son fusil.

Une fois, il avait tué un loup et c'est pour cela que maintenant on l'appelait ainsi. C'était quelque part du côté de Tiilisali qu'il l'avait tué, ce loup, mais, allez donc savoir où il se trouve, ce pays-là !

Il avançait sans se presser, au long du chemin, en regardant les traces de bottes sur le sable égalisé qu'avait répandu père. C'était un chemin tout neuf comme cela ! Le sable avait été apporté en tas durant l'hiver, parce que le père n'était pas content de voir que cette voie était toujours comme une sente.

– Faut que ce soit comme ça ! qu'il avait dit, que le travail ne finisse jamais !

Et puis, il allait aussi trois jours au presbytère. Deux fois avec le cheval et, ces jours-là, Vilppou faisait bien du travail pour deux ! Le cheval du presbytère n'était qu'un fainéant et Lisa était morte ou, plutôt, on l'avait tuée. Elle était si vieille ! Mère ne voulait pas la vendre tandis que père, lui, il aurait bien accepté mais personne n'avait voulu lui en donner de l'argent... Ses bottes, à lui Axel, elles étaient en peau de Lisa.

Il s'était arrêté au bord de la route, n'osant pas dépasser le Pin à

Mathieu. Ce pin, si on l'appelait ainsi, c'est parce que Mathieu le mendiant était tombé à son pied et, le temps qu'on l'emporte dans une carriole à l'église, il était mort. Axel se souvenait vaguement de lui. De temps à autre, on le voyait apparaître à la métairie : il était comme le père, il n'avait pas de parents.

Un crissement s'approcha. C'était Père qui revenait en carriole des redevances.

– Ils ne savent pas ce qu'il faut faire pour les travaux de printemps ! Le pasteur est bien malade et sa dame ne sait pas donner les ordres ! Sans compter que le contremaître n'arrête pas de lambiner !

Axel ne comprenait rien à toutes ces histoires, mais à la voix du père, il lui semblait bien que tout cela était très méprisable et il était évident que le père ne voulait pas se mêler de ces affaires-là ! Pouvait-on savoir comment tout allait se terminer !

Quand la carriole, le cheval et le père furent tout proches, Axel se redressa sur le bord du chemin. Il ne convient pas de courir, ni de faire des excentricités quand Père peut vous voir ! Le père se mettait facilement en colère et Axel le craignait.

– Ah ! ah !... Tu montes ? demanda le père en arrêtant la carriole.

La voix était douce mais le visage grave. Axel monta et s'assit à côté de son père, sur la planche du banc de devant. En lui donnant les guides, le père remarqua les moufles et il parut soudain très mécontent.

– Hein ! T'aurais-t-y donc besoin de moufles, maintenant ? À cette époque, tu peux aller à mains nues ! Axel baissa la tête et répondit d'une voix hésitante :

– Mère les a données !

Le père ne répondit pas mais quelque chose de tendu s'était installé entre eux et le plaisir de tenir les guides en était gâché. Vilppou tirait dur, à pas lourds – ne rentrait-il pas au bercail ? – et la carriole était tant secouée qu'il fallait s'y cramponner d'une main.

– Maintenant, il est mort.

– Oui.

– On verra ce qui va arriver.

Ce n'était pas une question et Axel ne répondit pas. La grange dépassée, ils virent, en arrivant à la hauteur de la fenêtre de la maison, la tête d'Alex. Le père laissa les guides à Axel, jusqu'au bout.

– Alors, qu'est-ce qu'on fait ?

L'enfant se leva pour mieux tirer les guides de toute la longueur de ses petits bras et fit tourner le cheval pour que l'arrière de la carriole se présente à l'entrée du hangar. Le père était là, tout prêt à intervenir, mais ce ne fut pas nécessaire. Restait le plus difficile : entrer dans le hangar, à reculons.

– A-r'cule Vilppou... A-r'cule !

Cela n'allait pas sans cris ni bruits, car Villpou ne prisait guère la marche arrière. La carriole pénétra dans le hangar sans heurter les montants.

– C'est bien... Mais faut tenir les guides plus tendues ! Si ça va de travers, faut pouvoir s'arrêter tout de suite.

Axel sauta à bas de la carriole comme il l'avait vu faire par les hommes. Il se sentait soudainement grandi par les félicitations du père. Puis il fit le tour de l'attelage, mettant toute sa force à dégrafer les boucles, que le père voie bien qu'il n'avait pas peur ! Père prit les harnais sur son dos et Vilppou partit de lui-même vers l'écurie, tout en soufflant et reniflant la terre, sans toutefois s'y vautrer comme il lui arrivait de le faire¹⁹. Le père et le fils marchaient à sa suite, l'un pour l'attacher, l'autre pour lui donner à boire.

Puis le père alla chercher du foin dans la grange, prenant selon son habitude une pleine brassée que par deux fois il diminua si bien qu'il lui fallut en reprendre, se demandant alors s'il y en avait assez. En quittant l'écurie, il donna deux tapes amicales à Vilppou qui regarda à peine ce qui se passait pour se replonger, vorace, dans son foin.

L'un derrière l'autre, le père puis le fils entrèrent dans la maison, le père tout courbé et une épaule plus haute que l'autre, le fils s'en allant accrocher ses moufles à la clef du poêle, d'une allure aussi dégagée que possible.

Le retour de Youssi se faisait toujours de la même manière, sans qu'un seul mot fût échangé, les parents ne s'interrogeant que du regard afin de savoir si tout allait bien. Puis Youssi accrochait sa casquette et, en général, allait s'asseoir sur le banc sans rien dire. Cette fois, rompant avec les habitudes, il murmura :

– Le voilà parti.

Alma ne s'étonna pas. Tout ce qui arrivait ici était si naturel qu'on ne pouvait se laisser surprendre par les événements.

– Comment est-il mort ?

– Cet après-midi, à trois heures. Il a dit qu'il voulait s'asseoir, qu'il ne pouvait pas respirer s'il était couché ! Alors ils l'ont redressé et il est tombé de leurs mains. Il était mort.

Alma resta quelques instants silencieuse, pensant que la mort était une délivrance du seul fait qu'elle libérait les vivants de l'angoisse où les plongent l'attente et l'anxiété.

– C'est mieux qu'il soit mort, à la fin... Il souffrait tant...

Et, après un nouveau silence, comme l'aurait fait toute autre femme, elle se mit à reparler du vieux pasteur.

– C'était un brave homme... Pour nous aussi... oui... Que la Paix soit avec lui...

– Qu'est-ce qu'il va nous arriver maintenant ?

– Probablement que ça continuera comme avec le vieux ! Pourquoi

ça changerait ?

– Pourquoi ?... Pour n'importe quoi ! Le contrat était bon sa vie durant, ou son office... Le prochain, qu'est-ce qu'il va faire ?

– Il aurait fallu lui dire... Si on avait un contrat de cinquante ans...

– Je lui en avais bien parlé ! Mais il a rien voulu entendre...

La loi avait, quelques années plus tôt, permis aux responsables des terres presbytérales de les louer pour une période de cinquante années. Quand Youssi avait entendu parler de cela, il était allé trouver le pasteur, lui demandant à bénéficier de la loi. Le vieillard ne désirait pas que cela se fit, car il savait qu'en son absence le conseil presbytéral ne se privait pas de critiquer sa manière de conduire les affaires du domaine paroissial. Il avait simplement assuré Youssi qu'il n'avait pas à s'inquiéter, craignant en signant un si long contrat que ses successeurs n'en soient mécontents et, qu'avant leur venue, le conseil ne lui fasse quelque reproche ouvert. Youssi n'avait pas lâché pied et, chaque fois qu'il en avait eu l'occasion, il lui en avait tant et si bien reparlé que le pasteur avait fini par accepter, tout en remettant à plus tard la signature de l'acte. Puis, quand il s'était alité, Youssi n'avait plus osé demander. Il lui aurait ainsi semblé dire au pasteur qu'il allait bientôt mourir.

Et maintenant, il n'avait plus de contrat et ne savait pas si le pasteur qui allait venir voudrait bien reconnaître ses droits sur la métairie.

Alma était moins inquiète, de nature tout d'abord, mais aussi parce que leur propriétaire était justement un prêtre de qui, par définition, on ne pouvait rien attendre de mal.

– Ce prêtre ne va quand même pas nous rendre la vie impossible !

– Qui sait ?... Mais c'est vrai qu'il vaut mieux avoir affaire au pasteur qu'à son chantre !

Il ne fut plus question de cela au cours de la soirée, mais l'atmosphère familiale en était comme salie et si, par hasard, les enfants faisaient quelque bruit, le regard du père devenait plus sévère, plus rude encore que d'ordinaire. Alex se risqua à demander à Axel ce que c'était que ce pasteur qui était mort. La réponse du frère aîné fut si étonnante que le petit embrouilla tout, d'autant plus qu'il ne savait pas ce qu'était un pasteur, ni même un prêtre, et encore moins la mort.

Chez les Koskela, on se couchait tôt. Au printemps, la lumière du jour les accompagnait jusqu'au moment où ils gagnaient leur lit. Les deux garçons avaient un lit pour eux et ils chuchotaient longuement. Après quelques instants, la voix calme mais précise de leur mère leur parvenait de l'autre lit :

– Eh bien ! Est-ce là votre prière du soir ? Faut-il vous dire chaque soir la même chose ?

Et les enfants murmuraient leur prière et se taisaient. Ce soir-là, Axel veilla encore un moment, pensant au pasteur qui était parti au ciel. Il n'avait sûrement plus sa redingote noire toute bouffie aux coudes, ni son rabat sous le cou, ni non plus ses pantalons dont les revers tombaient toujours sur les tiges de ses bottes. Mais sa canne, il devait bien l'avoir emportée là-bas... Il n'y a que l'âme qui aille au ciel. C'est pour cela que tous les vêtements restent sur la terre. L'âme, elle, elle a une longue robe blanche, une longue barbe blanche et des drôles de bottillons. Il avait vu des images du ciel, et c'était comme ça.

Mais pourquoi fallait-il craindre le nouveau pasteur ? Il n'allait quand même pas venir habiter la métairie ! Il irait au presbytère quand l'année de grâce et de deuil de la femme du pasteur serait passée... Et le monsieur ingénieur avait promis d'emmener tout de suite la femme du pasteur. Alors ? Il y avait pourtant quelque chose qui n'était pas clair. Sinon Père n'aurait pas été aussi grognon...

Et l'enfant s'endormit à son tour, enveloppé d'un sentiment d'incertitude vague et énervant, tandis que les parents veillaient encore.

Axel s'éveilla dans la nuit, vit les planches devant la fenêtre qui rosissaient. C'était déjà l'aurore. Il vit aussi le père assis sur le bord du lit. Il geignait et la mère lui demandait :

– Si je te massais un peu...

– Pas la peine... Ça serait pire...

Voilà père qui avait encore mal au dos. Mais c'est si ordinaire ! Et le garçon se rendormit immédiatement.

II

Les funérailles changèrent jusqu'aux habitudes des Koskela. Il fallait faire des vêtements neufs aux enfants, pour l'église et aussi pour le café funéraire, puisque tous les métayers étaient invités. Youssi fit de nombreux jours de redevance d'avance, car la femme du pasteur lui demanda souvent son aide. Les enfants du pasteur, qui n'avaient pu arriver du vivant de leur père, s'annoncèrent le lendemain de sa mort et Youssi dut aller les chercher à la gare. On l'envoya quérir aussi le cercueil que le fils juge avait envoyé de la ville, estimant que ceux qui pourraient être fournis sur place n'étaient pas assez dignes. Le juge qu'officiellement on appelait Charles, mais que les paysans entre eux surnommaient Kalle, avait aussi ordonné à Youssi de conduire le corbillard. C'était une de ses pensées romantiques : le pasteur devait être conduit en terre par son fidèle métayer. Youssi avait, il est vrai, la quarantaine mais il était si usé et buriné qu'il en paraissait bien davantage et convenait parfaitement à cet office.

Le métayer ne chercha nullement à refuser mais il eut du mal à

s'expliquer :

– Ben... Monsieur le Juge... Comment on va faire pour les habits ? Faut pas être tout en sale... Et moi... J'ai pas grand-chose d'autre !

– Attends... Mon frère est de ta taille... Il doit bien avoir de vieux vêtements que tu pourras porter ! Ne t'inquiète pas, je vais te trouver tout ce dont tu peux avoir besoin.

Les deux frères parvinrent à équiper Youssi et, pour couronner son chef, ils lui trouvèrent même le vieux melon de Monsieur Eric. Les deux frères souriaient en regardant les vieilles frusques, mais ils étaient cependant assez satisfaits de leur travail.

Youssi, qui avait bien vu leurs sourires cachés, s'en consola en se disant qu'ils ne lui réclameraient pas les vêtements après la cérémonie. Et puis, ils pouvaient toujours prendre leur air pincé, il lui fallait bien discuter du contrat avec ce monsieur le juge.

– Est-ce qu'il n'était bon que pour le temps de mon père ?

– Oui.

– Et pourquoi ne l'avez-vous pas fait pour plus de temps ?

– Le Pasteur, d'abord, était pas très décidé et puis, quand il a changé d'avis, il est tombé malade et je n'ai pas osé venir le déranger pour cela.

– Mais il aurait quand même pu y penser !

– Bien sûr... Sûrement que le conseil l'aurait approuvé...

– Bon, ne t'inquiète pas... Il n'y a aucune raison. Le successeur de mon père te prolongera ton contrat. Il modifiera peut-être quelques clauses, mais tu n'as pas à craindre l'expulsion, il n'en tirerait aucun profit. Ce n'est qu'au cas où la métairie serait mal tenue qu'on pourrait t'expulser, et là, tu ne risques rien !

– Est-ce que Monsieur le Juge voudrait bien écrire, au nom de la dame du pasteur, une lettre de recommandation ?

La juge fit cette lettre très volontiers, elle ne l'engageait à rien. Il la fit directement sur du beau papier où il marqua combien Youssi était probe, droit, travailleur, courageux et comme on pouvait lui faire confiance en tout. Il ajouta même que, de son vivant, le mari de la femme du pasteur voulait prolonger le contrat « en raison du fait que Johannès Guillaume, fils d'Antoine, a lui-même asséché le marais, bâti sa maison, sans aucune aide de quelque sorte que ce soit, ce qui lui donne un droit de jouissance, sans tenir compte des autres droits afférents à la métairie, et ceci en dépit de ce que le pasteur ne l'ait pas mis sous une forme juridique ».

La dame du pasteur mit son nom sur le papier et le juge le donna à Youssi.

– Donne cela au successeur de mon père. Dans l'intervalle, tu n'as rien à craindre de son suppléant. Il ne s'occupera pas de ces affaires-là.

– Merci beaucoup...

– De rien... Mais il faudra que tu te fasses couper les cheveux pour l'enterrement.

Et Monsieur Charles s'en fut vers les groupes de visiteurs qui envahissaient le presbytère et l'emplissaient de leur brouhaha, si bien que seuls les proches se souvenaient encore que le pasteur reposait dans la pièce froide. De nombreuses personnes étaient venues avec leurs propres soucis, et parlaient de leurs affaires qui n'avaient que de lointains rapports avec la mort du pasteur, ou le pasteur lui-même.

Le papier rassura quelque peu Youssi. Alma, qui avait la lecture plus facile que son mari, lut cette lettre à diverses reprises, et à haute voix. Cela réchauffait leurs âmes. Youssi essayait bien de se montrer indifférent, lorsqu'elle en arrivait au passage où il était dit qu'il était probe, travailleur et courageux, mais il n'y parvenait guère et, finalement, Alma rangea le papier dans la Bible au même endroit que le contrat. Elle souriait fièrement et disait :

– Es-tu encore inquiet ? Qui donc, après avoir lu ce papier, oserait changer un seul point du contrat ?

Youssi était bien d'accord, mais il ne voulait pas trop montrer sa joie, tout en désirant manifester sa connaissance des choses.

– Qu'est-ce qu'il y a derrière tout cela ?... Les gens du monde !

– Pense plutôt à tout ce que tu as fait ici ! Oh, toi aussi, tu la mériterais bien cette médaille des défricheurs qu'il avait, le Tsar Benoît !

– Je suis pas encore à sa taille, au Tsar...

Il s'était levé de son banc et approché de la fenêtre. En se penchant pour regarder plus au loin dehors, il poursuivit :

– Si ça continue comme cela, dans une semaine on pourra aller aux champs. Ça fait rudement longtemps qu'on n'avait pas eu un si beau printemps !

Le pasteur fut enterré un jour de semaine, et cela n'empêcha pas de nombreuses personnes d'assister à la cérémonie ou au convoi. Un grand diable de fouet à la main, le melon sur la tête, Youssi conduisait gravement le corbillard. Ces chevaux anglais et nerveux l'inquiétaient, d'autant plus qu'ils avaient été prêtés et lui étaient étrangers. Ceux du presbytère n'avaient pas été jugés assez représentatifs, et on avait demandé au domaine cette paire de chevaux bruns à longue encolure, aux jambes fines, à la queue et à la crinière taillées. Normalement, ils faisaient partie d'un quadriges.

Derrière le corbillard venaient les officiels et, un peu plus loin, tous ceux qui étaient là par curiosité. Otto et Anna se trouvaient parmi ces derniers, ainsi que Victor Kivioja qui, de temps à autre, frappait son cheval de ses guides pour le faire presser, ou criait à Otto :

– J'irais bien faire un petit tour ! Si on continue à cette allure de

bourgeois, moi je m'arrête ! Et si on veut l'enterrer à Tampere, on n'arrivera pas à mi-chemin qu'il faudra tout raccommoder avec des fils de cuivre...

Pourtant, le convoi avançait. Sur le bord de la route, les gens se découvraient au passage du corbillard, de la famille du pasteur et du baron qui suivait. Les enfants, libérés de la surveillance des parents, jetaient des pierres ou, se cachant derrière les buissons, épiaient, curieux et craintifs.

La colline du temple était couverte de gens bien que ce fût un jour ouvrable. La langue suédoise dominait largement et les gens du peuple, intrigués, s'étonnaient de ce sans-gêne affiché par les gens bien en ce lieu. On se serrait les mains et il y eut même deux dames pour se serrer dans les bras l'une de l'autre et s'embrasser sur les joues. Qu'est-ce que c'était donc que cette comédie-là ? Fallait bien reconnaître qu'on savait depuis belle lurette que les messieurs n'ont honte de rien !

Les membres du conseil presbytéral, ainsi que les conseillers municipaux, s'étaient joints aux propriétaires terriens les plus importants de la région. Souvent les mêmes occupaient les trois fonctions, comme cet Yllö qui, en plus, était assesseur ! Il était encore tout jeune mais avait hérité de son père une des plus grosses maisons du bourg. Maître Töyry, le propriétaire membre du conseil presbytéral, était accompagné de Maîtresse Töyry. Rougissant et toussotant, les propriétaires s'inclinaient pour saluer les messieurs car, en dépit de leurs biens, ils n'étaient jamais que des paysans. Et la grassouillette et sévère dame Töyry faisait la révérence, en essayant de faire sourire son visage. Cela lui convenait tout autant que l'humilité qu'elle voulait afficher. La belle et blonde dame Yllö, au contraire, semblait parfaitement digne et à l'aise dans sa position de paysanne, et elle ne saluait que les vieilles personnes. Son mari paraissait très nerveux et, chaque fois qu'il saluait quelqu'un, il relevait un peu trop vite la tête, comme s'il avait voulu montrer que rien au bourg, hors le clocher du temple, n'était aussi grand que lui. D'ailleurs, on pouvait vite savoir quelle était sa position car le baron accepta d'échanger quelques mots avec lui, ce qui bien sûr n'avait rien d'officiel mais n'en était pas moins significatif.

Les autres regardaient, susurrant parfois une remarque :

– Vise c'te galure !

– La dame là, en noir, c'est celle du vioque ?

– Ce gros barbu, ça doit être un fonctionnaire du Sénat... Un grand homme... Le mari de la fille du pasteur...

– Oh, regarde ce gros bien charpenté ! Il a le ventre comme un baril de suif !

– On dirait qu'il a peur que ça s'ouvre. Il est obligé de se l'attacher

avec une chaîne, dit Otto en désignant le monsieur dont le ventre était barré d'une chaîne en or.

Ainsi parlait-on, murmurait-on. Lorsqu'un monsieur s'approchait, on se tirait de côté, pour ne pas être bousculé ou entendu. Les messieurs semblaient parfaitement à leur aise sur la colline du temple, et les gens ordinaires se tenaient un peu à l'écart, sur les talus, les barrières, ou même derrière les arbres ou les buissons. Les porteurs s'approchaient de la voiture pour en tirer le cercueil lorsqu'il se produisit un léger incident. Un vieux bonhomme au dos voûté arriva, un tas de balais sur l'épaule. On l'appelait le « vieux aux balais ». Robert Viinou était si courbé qu'il semblait faire une révérence à chaque pas, et sa difformité faisait qu'il ne pouvait voir que les jambes des gens, sans imaginer ce qui se passait là. Il fendit la foule, protestant de son droit conféré par la vieillesse, bousculant les messieurs qui s'écartèrent tout en manifestant leur mécontentement. Finalement Viinou arrêta sa progression, voulut lever la tête, mais ne fit que la tourner, comme s'il avait tout voulu examiner à la ronde.

– Qu'est-ce qui se passe ?... Ho !... Les beaux souliers...

Viinou s'étonnait à haute voix mais Yllö, le propriétaire, vint le prendre par le bras :

– Va-t'en Viinou.

Il lui parlait doucement pour ne pas provoquer de scandale mais Viinou, qui ne bougeait pas d'un pouce, prit un air scandalisé de vieille poule effarouchée.

– Quoi ?... Qu'est-ce qui se passe encore ?...

– Y'a un enterrement... Va-t'en... Ôte-toi du chemin des messieurs...

– Seigneur Jésus !... C'est des vrais messieurs ? Qui c'est donc qu'on enterre, Seigneur ?

Les messieurs étaient bien ennuyés, et deux d'entre eux vinrent prêter la main à maître Yllö. Viinou ne se laissait pas faire facilement, se précipitant d'un coin à un autre, agitant ses balais et provoquant les grognements des propriétaires qui se mettaient à discuter des moyens de le faire disparaître.

Le cuir du front des messieurs se fronçait, mais ils avaient surtout envie de rire, et certains ne se cachaient qu'à peine pour pouffer. Viinou tournait autour de leur groupe, essayant de voir ce qui se passait et, ayant finalement aperçu le corbillard et le cercueil, il s'éloigna tout en balançant ses balais et en s'exclamant, s'arrêta, se retourna et, quand il eut ainsi fait un bout de chemin, il put embrasser la scène tout entière. Alors on eût dit qu'il s'enfuyait, sans pour autant cesser ses caquetages qu'on entendit encore longtemps.

Le cercueil emporté vers l'autel, Youssi conduisit la voiture vers les écuries du temple, d'où il revint pour voir Axel extirper un mégot de cigare enfoncé dans la terre et le porter à Otto.

– Qu'est-ce qu'il fabrique ?

– Chut ! Je lui ai dit d'aller me chercher ça, moi je n'osais pas... Ces messieurs, ils en fument des choses pour l'enterrement du pasteur !

La bénédiction mortuaire fut dite par un grand pasteur-doyen, qui fit cyniquement le boniment en l'honneur du défunt. L'homme à la parole de feu était parti... La paroisse avait perdu son bon berger... Celui qui représentait ici le Seigneur... Les femmes pleurnichaient et croyaient en chacun des mots qui étaient dits, et les hommes approuvaient en entendant cela !

Après la cérémonie, les couronnes furent apportées. Les mots de souvenirs résonnaient dans le temple, et des voix les reprenaient comme des sanglots. Sur quelques rubans, cependant, se trouvaient des mots en finnois, comme sur la couronne déposée par le fils juge qui était un défenseur actif de cette langue, tout au contraire de son frère et de son beau-frère. Maître Yllö, accompagné de sa femme, eut l'honneur de porter la couronne offerte par la paroisse.

Le cercueil fut descendu dans un trou proche du mur du temple, là où se trouvaient déjà d'autres pasteurs de la paroisse. Sur toutes leurs croix en fer on lisait, sans aucune exception : « Här hvilar20... ».

Les membres du conseil paroissial fermèrent le trou et les couronnes furent apportées du temple.

Puis les invités se remirent en ordre en attendant le départ. La dame du pasteur, soutenue par ses deux fils qui la tenaient sous les bras, s'approchait de sa voiture, quand Halme sortit du menu peuple et s'avança vers la veuve. À la vue du tailleur, la foule fut agitée de mouvements divers.

– Qu'est-ce qui se passe... Est-ce qu'il va parler à la dame du pasteur ?... Mais oui, il ose...

Victor Kivioja hoqueta :

– R'garde donc !... Ben merde alors !... Y va-t-il ? V'là qu'il lui prend les mains... Quel diable d'homme !... Ah ben ça alors !...

Halme s'était approché de la veuve à pas lents, la tête droite et les gants à la main. Il était habillé tout comme un monsieur, et même mieux que certains d'entre eux, car il avait fait son propre costume et était un tailleur incomparable. Il ôta son chapeau, s'inclina profondément et dit d'une voix claire :

– Chère dame du pasteur ! Permettez-moi, au nom de nombreux paroissiens, mais aussi au nom de nombreux autres, de vous dire la part profonde que nous prenons à votre lourde tristesse.

La dame du pasteur le remercia, Halme s'inclina à nouveau, remit son chapeau et s'en retourna tout aussi calmement qu'il était venu. Cette démonstration fit naître de nouveaux murmures suédois dans la masse des invités, à qui les fils du pasteur donnaient toutes les explications nécessaires sur ce Halme qui était considéré avec intérêt.

Le mot de gentleman fut prononcé à diverses reprises et Halme, qui le comprenait fort bien, garda malgré tout un visage sereinement impassible.

Sur son passage, les gens se retiraient en fondant d'hommages.

– Qui aurait pu croire ça, bafouillait Victor.

– Ben, il en sait des choses ! dit Otto à diverses reprises.

Puis le convoi se remit en marche en direction du presbytère. Sur le chemin du retour, Youssi arrivait en dernier, avec son attelage et son chapeau melon.

Les métayers et les employés burent le café dans la pièce des valets, tandis que les messieurs buvaient et mangeaient dans le bâtiment principal. La dame du pasteur vint échanger quelques mots avec les employés, tapota la tête des fils Koskela, et Alma rougit de joie. Puis monsieur le juge vint, suivi de sa femme. Ils distribuèrent des bonbons d'enterrement, sur lesquels se trouvaient gravées quelques phrases bibliques.

Après le café, des messieurs allèrent se promener dans la cour et discuter de choses qui n'avaient aucun rapport avec les funérailles. Youssi, toujours cocher, attendait maintenant les premiers départs, tout en écoutant avec indifférence les discussions de ces messieurs et du juge.

– Des mots... des mots... On en trouve plus qu'il n'en faut ! Je vais te dire clairement toute ma pensée, si toutefois tu veux bien m'écouter ! Mais c'est vrai que tu ne comprends peut-être pas tout, puisque ta paresse t'a empêché d'apprendre vraiment cette langue !

– Mais comment cela peut-il se présenter ? C'est une question qui, en définitive, se pose à toute la société. L'éveil populaire n'est pas qu'une question de langue ! Une petite culture est encore plus mauvaise que l'absence de culture... Elle ne fait que provoquer des désordres !

– Qui sait ? Et que va-t-il arriver si l'on continue ainsi ? Penses-tu réellement que cette eau va continuer à dormir encore longtemps ? Qu'il n'y aura pas de changements et que tu pourras, avec ta langue, continuer de vivre en marge du peuple ? Il suffirait, selon toi, que ces gens se contentent de savoir écrire leur nom, lire l'article de leurs obligations et compter deux et deux font quatre ! Mais ça ne pourra pas s'arrêter là ! Avant peu, ils sauront aussi que quatre et quatre font huit, et il vaut mieux que nous enseignions nous-mêmes cela, plutôt que d'en laisser le soin à d'autres !

– Tu veux dire qu'il faut suivre l'exemple de Wright ? Mais regarde ! Ils se disputent déjà, là-bas !

– Et alors ? Ce n'est pas au socialisme que je pense, ce n'est pas notre affaire ! Cela, c'est pour les pays industriels. Notre affaire à

nous, c'est l'État. Notre position se détériore sans cesse et comment ne pas être abandonnés si le menu peuple continue à vivre dans les ténèbres ? Les Russes pourront bientôt faire de nous ce qu'ils voudront, voilà ce que je veux dire. Il faut que nous prenions les choses en main, et cela ne peut pas être fait sans cette langue ! Sans le finnois, nous ne pouvons rien tenter, nous sommes muets. Regarde cet homme avec ses chevaux. On dirait qu'il est absolument vide de toute pensée, mais ne peut-il pas s'éveiller ? Et qui va l'éveiller ?

Aux regards qui pesaient sur lui, Youssi sentit que la conversation le prenait à partie bien qu'il n'en pût saisir un seul mot, et il se mit à ciller des yeux tout en fixant la terre qui brillait.

– Je me réjouis bien plus, pour ma part, de le voir avec ce chapeau. Je me demande comment il fera pour s'éveiller.

– Ha, ha, ha... C'est le vieux melon de mon frère ! Il a fallu l'habiller, c'est lui qui conduisait le corbillard.

Youssi devina l'objet du rire et s'agita, assez mal à l'aise. Il n'avait pas honte de lui, mais plutôt de ces messieurs, et prenait un air absent afin qu'on ne remarquât pas qu'il avait compris de quoi il s'agissait. À cet instant, Alma sortit avec les enfants.

– Cela a beau être un enterrement, c'est magnifique ! Les messieurs, ils peuvent radoter... ce qu'ils veulent !

Deux dames rejoignirent lesdits messieurs et la discussion perdit son caractère sérieux.

– Dites-nous ce qui vous préoccupe tant et vous agite ?

– Ce sont les finnoiseries de Kalle, bien sûr !

– Kalle veut offrir la civilisation au peuple et pour cela commence par une distribution de chapeaux melon.

On rit, la bouche joliment fendue en dépit de la présence des dames, puis on se mit à bavarder de choses et d'autres pour faire passer le temps. Il n'était nul besoin de sujet, simplement de mots.

– Il nous faut partir, maintenant. On va soigner les bêtes !

– Va... Moi, je viendrai pas avant la nuit ! Le train passe à neuf heures et il faut que je les emmène à la gare !

Alma partit avec les enfants qui, dans leurs mains, portaient des sucreries endeuillées.

– M'man... On peut les manger ?

– À la maison... Mais faudra garder les papiers. Père les mettra dans des cadres et ça fera des souvenirs du pasteur.

– Il va tout droit au ciel quand il est mis dans la tombe ?

– Plus tard, quand il y aura le jugement pour tous les morts !

– Quand c'est ce jour-là ?

– Quand Jésus viendra.

– Quand il vient, Jésus ?

– Allons, allons les enfants... Ça, seul Dieu le sait... Allez donner

une ramée aux moutons.

– J’veais donner du foin à Vilppou.

– Tous les deux...

Alma, qui n’avait pas été à la maison de la journée, était un peu inquiète, et elle ne se rassura que quand la masse grise et tranquille s’éleva devant ses yeux.

– Voici la maison, dit-elle soulagée. Voilà notre garde... Elle a bien dû se demander ce que nous faisons pour l’abandonner si longtemps...

– Le nouveau pasteur, il va venir habiter ici ?

– Pourquoi ça ?

– Ben... Père a peur qu’on s’en aille...

– Non, il ne viendra pas ici... Et nous ne partirons pas... Dieu nous permettra bien de rester...

III

De tous les prêtres qui faisaient leur sermon d’essai, aucun ne se doutait qu’une paire d’yeux les suivait, sévères et appréciateurs. Youssi ne s’attachait guère à ce qu’ils racontaient, et se contentait d’examiner ces gens selon le poids qu’ils semblaient avoir. Il y avait d’abord eu celui qui était tout raide et paraissait bien en colère.

– C’est pas un comme ça qui va arranger nos affaires. L’est trop irascible et doit rien connaître à la miséricorde... Trop raide qu’il est !

Le candidat était ferme dans ses mots, puissant de voix et d’une force rayonnante. Youssi l’aurait apprécié comme tous les autres s’il n’avait lui-même été métayer du presbytère. Mais vraiment, comme patron, l’était un peu trop ferme... Va savoir ce qu’il inventerait !

Le deuxième candidat plaisait davantage à Youssi. Il était jeune, juste ce qu’il fallait pour être candidat pasteur : vingt-huit ans et semblait tout droit sorti de la race des pasteurs de Helsinki. Comme, dans cette affaire, l’avis des femmes était très important, on pouvait être certain – et il ne devait se faire aucun souci à ce sujet – qu’il deviendrait le pasteur de la paroisse. Pour l’instant, il prêchait. Youssi ignorait encore que ce jeune homme avait écrit des études théologiques auxquelles on reconnaissait quelque mérite, et qu’il appartenait aux cercles qui détenaient toute la puissance. Il n’était pas membre d’une grande famille, mais était cependant déjà bien connu, et il pouvait appeler « oncles » quelques évêques ainsi que quelques sénateurs. À leur femme, il disait même : « Merci beaucoup, tante²¹. »

Ces relations n’étaient pas d’une grande aide ici, puisque la décision appartenait à ceux qui assistaient à ces sermons dans la vieille église campagnarde, à ces paysans toussant et se mouchant bruyamment.

Pas de doute, ce jeune homme à la voix chaude était le favori. Il regardait innocemment l’assemblée, tout en parlant de la pureté, d’une

voix sonore mais au finnois légèrement accentué à la suédoise.

– ...Car, c'est dans l'amour et la grâce que se trouve la personne du Christ. Il ne vient pas à nous tonnant et grondant, mais avec chaleur il approche chacun de ses amis les plus pauvres, les enveloppant de sa lumière d'amour et de grâce.

Les maîtresses de domaine réfléchissaient et se demandaient comment il se comporterait au festin de l'examen du catéchisme, ce monsieur helsinkien, pasteur du vaste monde. En tout cas, il était bien différent de ce Valleen qui parlait de n'importe quoi et qui, même, se trompait dans les prénoms de baptême, comme cela était arrivé pour ce pauvre « Charles-Sylvie ».

Youssi pensait, lui, que ce pasteur était fait tout exprès pour lui. Ce jeune homme bien tourné n'avait sans doute jamais vu une métairie et ne devait rien y connaître. Il n'y regarderait sûrement pas de si près et cela arrangerait certainement les affaires – ou du moins ne les dérangerait pas. Et Youssi décida de voter pour lui.

Halme aussi s'était décidé pour lui, mais pour des raisons différentes.

– C'est un homme bien élevé. Et un fennomane²², ça se voit ! Nous avons besoin de gens comme lui, ici. La peur de Dieu, on s'en passe bien, mais s'il sait s'intéresser à l'âme à partir des plaintes des paysans, on pourra peut-être prendre en considération ses livres de théologie !

D'où Halme pouvait-il bien savoir quelque chose des livres et de leur mérite ?

Les propriétaires Töyry votèrent aussi pour lui, en leur nom et en celui de Laurila car, d'après le contrat de métairie, ils disposaient de ce droit.

La majorité se prononça pour lui, et c'est ainsi que Lauri Albin Salpakari, anciennement Lars Albin Stenton, devint pasteur de la paroisse.

Le pasteur vint d'abord seul s'établir au presbytère. Sa famille restait à Helsinki, en attendant que la maison soit prête à la recevoir. En examinant l'acte de cession, et en allant sur place, on constata que tout était en bien mauvais état. Les champs, naturellement, mais aussi le bâtiment principal. Cela, les membres du comité furent bien obligés de l'admettre.

Le pasteur était si amical et si poli, il présentait ses désirs si gentiment et sans jamais rien exiger, que les propriétaires acceptèrent tout ce qu'il demandait. C'étaient eux qui avaient la garde de l'argent concernant les bâtiments.

– Mes bons messieurs, ne croyez pas que je demande cela pour moi ! Mais je crois qu'il vaut mieux se débarrasser une bonne fois de toutes ces réparations, plutôt qu'en faire un peu chaque année. D'ailleurs, en

ne les faisant pas toutes dès maintenant, nous courons le risque de voir ce beau bâtiment bientôt en ruine !

On fit une inspection générale de toutes les pièces, et on inscrivit sur le livre des minutes tout ce qu'il y avait à changer. La bonne volonté des membres du conseil se refroidit un peu, quand il leur fut clair que le nouveau pasteur voulait faire disparaître tout ce qui avait été jusqu'alors. Les planchers qui étaient affaissés devaient être relevés et changés, toutes les tapisseries refaites, les rideaux, les fenêtres, le plafond et le plancher de la chambre à coucher renouvelés, et le poêle de faïence de cette pièce, poêle à peine abîmé, devait être complètement rebâti.

Le pasteur présenta tout cela en souriant légèrement, comme s'il avait été gêné, ce qui montrait bien que ce n'était pas pour lui qu'il faisait tant de demandes, et qu'elles lui étaient bien pénibles à présenter.

Les membres du conseil furent bien obligés d'accepter, mais cela ne les empêcha pas d'échanger entre eux des regards qui cachaient mal leur sentiment. Ils ne protestèrent pas : ces dépenses diminuaient les frais à engager pour le temple. Il y eut juste quelques réflexions montrant qu'on avait maintenant un maître plutôt qu'un pasteur. Lui, il ne comprenait pas totalement ce qui se disait, car ces paysans avaient leur parler à eux.

– Ouais... Du temps de Valleen, c'était comme ça... Il ne faisait pas très attention à toutes ces histoires-là...

Puis, la maison ayant été passée en revue, on alla à la métairie.

Töyry, qui habitait le village, connaissait les affaires de Koskela et c'est lui qui les expliqua au pasteur.

– Comment est-ce, ici ? N'aviez-vous pas un contrat pour la durée de Valleen ?

– Ben oui, c'était comme ça...

Youssi jetait un coup d'œil sur chacun de ces hommes, sentant bien que la question était dangereuse.

– Oui... Ainsi, la question est ouverte ! Il faut faire un nouveau contrat... Si toutefois le pasteur a l'intention de maintenir la métairie...

– Bien sûr ! Pourquoi la ferait-on disparaître ? Youssi faillit presque faire une révérence.

– Vrai... Oui... J'ai pensé... Si je peux continuer... J'ai fait ça de mon mieux... Et depuis le début... Ma foi, j'ai essayé de mettre sur pied...

– C'est vous qui avez établi la métairie ?

– Oui... J'ai tout drainé... Y a treize années que j'ai donné le premier coup de pioche...

– Treize années ! Et vous avez déjà tout ça !

– Oui... C'est comme ça. Mais, pour tout vous dire, c'est pas de la vraie bonne terre. Mais si le pasteur nous laisse faire... qu'on reste

ici... on a habité là...

– Ne vous inquiétez pas, on fera un contrat. Mais plus tard. En attendant, vivez en paix.

On fit un tour dans les bâtiments et sur les terres. Les propriétaires étaient bien étonnés et quand ni Youssi ni le pasteur ne se trouvaient auprès d'eux, ils se disaient :

– C'est mieux qu'en bien des endroits ! On pourrait élever cinq vaches ici !

Töyry gardait les mains dans les poches. C'était un homme sec, plutôt maigre, nerveux, au visage mince et qui réfléchissait longtemps avant de dire ce qu'il pensait.

– Ce loyer qu'il faisait payer... ça veut pas dire grand-chose ! Valleenen lui laissait les mains libres et il pouvait faire pousser ce qu'il voulait... Oh, je lui reproche pas ! Le pasteur peut bien faire ce qu'il entend !

Yllö regardait le marais.

– Oui... Bien sûr... C'est bon marché, mais il faut aussi penser qu'avant, c'était un marais... Les métairies toutes prêtes sont une autre affaire... Treize années... Treize... Et tout est en état...

Le pasteur aussi s'étonnait de l'importance de la métairie. Youssi fut bien obligé de reconnaître que son territoire était assez étendu, sans oublier de faire toutefois remarquer que les terres n'étaient vraiment pas exceptionnelles, mais qu'à force de travail il avait fini par obtenir quelques petits résultats.

On alla boire une tasse de café à la métairie. Les garçons, derrière le poêle, épiaient les visiteurs, et quand le pasteur les invita à venir le voir, ils s'enfoncèrent davantage dans leur cachette. Alma leur ordonna d'en sortir et ils durent bien obéir : Axel devant, Alex derrière, ils s'approchèrent en regardant par terre.

– Comment t'appelles-tu ?

– Axel.

– Oh ! oh ! Et toi mon petit bonhomme ?

– Alex !

– Ah ! ah !... Axel et Alex... Et ce petit dans son lit ?

– C'est Akou...

La fille attendue avait été un garçon, qu'on avait prénommé Auguste Johannès. Il avait six mois.

– Trois garçons... Eh bien !

Le pasteur semblait amical, mais il y avait quelque chose qui déplaisait à Youssi dans ses manières. Il était étrange. Si monsieur ! Et si libre ! Feu Valleenen était tout autre. On savait ce qui lui trottait par la tête, tandis que cet homme-là se cachait derrière sa politesse et son affabilité.

Enfin, le pire était passé. Il avait donné la permission de rester.

Faudrait quand même faire le contrat avant qu'il ne change d'avis...

– Vrai... Monsieur le Pasteur... ce contrat... Quand est-ce que ça irait pour le faire ?

– Bien... Je te le dirai... J'ai tant de choses à régler pour l'instant... Il n'y a rien d'urgent... En attendant, faisons comme par le passé et on règlera la chose plus tard !

Les visiteurs partirent en affirmant que la métairie était en bon état, que les terres et les bâtiments étaient bien tenus et que le conseil presbytéral n'avait absolument aucune raison de s'opposer à la prolongation du contrat, qui se ferait selon les désirs du pasteur, libre de conclure un accord de son choix. Youssi, homme irréprochable et paysan avisé, remplissait les conditions fixées par la loi.

Sur le chemin du retour, les propriétaires expliquèrent au pasteur le travail et la vie de Youssi.

– Il n'y a rien à dire... C'est un homme de confiance, affirmait Töyry. Sa métairie est tout à fait valable. Pour ma part, je ne pourrais pas faire davantage. Voyez-vous, cela n'a pas grande importance qu'il y ait ou non de jours de redevance. Le travail qui y est fait est assez inutile. Il vaut mieux utiliser les métairies d'une autre façon. Et ça vaut mieux que de s'en occuper soi-même. Naturellement, si le son de cloche change, alors il faut changer quelque chose... Je l'aurais bien fait de mon côté, mais j'en ai déjà quatre... et en plus, il y en a qui sont un peu de la famille !

– Laurila est ton parent ?

– Un peu... La métairie avait été donnée à une fille de la maison, autrefois, il y a de cela quatre générations, si bien qu'on ne peut plus réellement dire que c'est de la famille. Mais la mère de ce vieux a été une fille Töyry !

On salua le pasteur à la porte du presbytère.

– Comme tu habites tout près, tu pourras m'aider et m'expliquer ce qu'il faut faire, dit le pasteur à Töyry.

Les autres partis, Töyry resta donc pour mettre ce pasteur ignorant des choses agricoles au courant des usages et travaux.

– Merci beaucoup. J'ai grandement besoin d'aide ! Je ne connais de la campagne que ce que j'en ai vu lors de mes vacances scolaires, chez des parents. Je crois cependant qu'il vaut mieux que je n'entreprenne rien avant que ma femme n'arrive. Elle s'y connaît mieux que moi. Elle est un peu de la campagne et s'est toujours intéressée à ces questions paysannes.

– Est-ce que votre dame est d'une ferme ?

– Pas exactement ! Son père était juge et son dernier poste a été Helsinki, mais ils ont une campagne non loin de la capitale. Ma femme est la fille du juge Sointuvuori. Vous n'avez pas entendu parler de lui ? C'est un fennomane connu, comme d'ailleurs les frères de ma femme...

Töyry se racla la gorge puis répondit en hésitant :

– J’ai pas fait très attention...

Il était bien ennuyé de n’avoir pas su cela plus tôt, avant de l’avoir élu. Cela aurait pu être utile ! Mais il est vrai que Töyry ne savait pas s’élever au-dessus des affaires communales et qu’il était plutôt enclin, esprit sec et étroit, à ne s’intéresser qu’à sa maison, sa propriété et ses propres désirs. Le reste, l’avenir du monde et de l’humanité, avait à ses yeux une importance beaucoup moins grande que ce qu’en particulier il appelait « nos choses à nous ».

Naturellement, il se sentait assez flatté d’avoir été non seulement conseiller, mais encore le conseiller choisi par le pasteur pour ces affaires du presbytère. Cette distinction ne l’empêchait pas d’être méfiant et circonspect : le presbytère n’était pas à lui, et il ne devait pas trop s’y montrer intéressé. Dame Töyry le comprit bien qui, lorsqu’il lui en eut parlé, lui déclara :

– Faut pas se mêler des affaires des gens... On ne sait jamais ce qui peut arriver... Et alors, c’est toi qui seras responsable de tout...

– Oh ! J’en ferai pas lourd...

Sa visite à la métairie avait fait naître en lui une pointe de jalousie tout à fait involontaire, car il n’avait aucune raison d’envier Youssi. Mais, de voir cette calme progression, cela lui rongeaient « les sangs ». Et puis, n’était-il pas membre du conseil presbytéral ? Tout ce qui touchait au presbytère ne pouvait en aucune manière lui être indifférent !

– Ce Youssi du Rapide, il a réussi en bien peu de temps à se faire quelque chose de bien !

– Hein... Qu’est-ce que... qu’est-ce qu’il y a dans ce rapide ? Ça doit pas être difficile à savoir !... Mais c’est un fait, il a cultivé et asséché cela tout seul !

– Il a un loyer ridicule ! Je ne sais pas si le nouveau comprendra quelque chose à la métairie... Mais même sur le domaine, les métayers donnent trois journées avec une paire de chevaux ! Sans compter l’argent qu’ils versent ! Lui, il ne fait que deux journées avec son cheval et une journée à pied... Et pas d’argent... Mais, hein, c’est peut-être pas mon affaire !... C’est pas étonnant que le presbytère soit à demi à l’abandon...

Maîtresse Töyry ne chercha pas à le calmer. Elle haïssait profondément Laurila et pour cela ne pouvait supporter aucun métayer, trouvant toujours qu’ils vivaient trop largement et que les contrats n’étaient pas assez lourds.

– Tu peux le dire... Le mieux, ce serait qu’il reprenne sa terre... Bien sûr, faudrait qu’il s’y mette ! Tiens, ça me revient, je crois bien que la commère de là-bas, elle est passée devant moi sans me saluer... Ça ne m’étonnerait pas qu’elle ait voulu se moquer de moi...

Youssi eut si longtemps l'impression que le pasteur avait complètement oublié la métairie que, gagné par l'énervement et l'inquiétude, il finit par se décider à aller le trouver et lui demander ce qu'il en était.

Le pasteur le considéra longuement, d'un air inquiétant. Finalement, comme il ne trouvait aucune raison à lui opposer, il lui dit de venir au presbytère avec l'ancien contrat et, en attendant, il s'en fut trouver Töyry.

– Ce Koskela, lui dit-il, veut un nouveau contrat. Comment les fait-on ici ? Et pour combien de temps ?

Après avoir longuement réfléchi, Töyry finit par lui dire :

– Cela dépend ! Les uns font des contrats annuels, d'autres pour deux, cinq ou dix ans. Mais on fait aussi des contrats à vie.

– Et pour les domaines publics ? Je n'ai pas cela en tête...

– La nouvelle loi... Elle dit comme ça... On peut faire des contrats pour cinquante ans. Davantage, c'est pas permis aux domaines publics !

– Et de quoi faut-il que je convienne avec Koskela ?

– C'est l'affaire du pasteur, lui répondit sèchement Töyry qui ne souhaitait point être mêlé de trop près à cette histoire. La seule chose qu'il ne faut pas faire, c'est dépasser une durée de cinquante années... Et il faut que le métayer s'engage à vivre dignement. Les condamnés n'ont pas le droit de bénéficier d'une métairie...

– Koskela a-t-il été condamné ?

– Non... Non... C'est un homme parfaitement honnête ! Mais, autrefois, du temps de feu Valleen, on a discuté de cela... Ce qu'on avait dit alors à feu Valleen c'est qu'il ne devait pas signer de contrat qui engage ses successeurs... Quand les pasteurs changent, il faut qu'ils puissent faire eux-mêmes des accords à leur convenance... Mais, comme je l'ai dit tout à l'heure, le pasteur peut s'il le veut signer un accord pour cinquante ans !

– Oui... Je n'ai pas l'intention de faire un engagement d'une si longue durée... S'il n'y avait que moi, bien sûr, je le ferais bien... Mais comme vous le dites si bien, je ne peux quand même pas lier mes successeurs !

– Ça, c'est l'affaire du pasteur... Pas la mienne !... Mais, pour ma part, je suis pas d'avis de faire des contrats à long terme ! Pour Koskela, je ne dis rien, mais en général, c'est comme ça ! Si les métayers ont des contrats de longue durée, ils sont bien vite comme des bestiaux à l'engrais !... Et on ne peut plus rien en tirer, puisqu'on peut même plus les expulser... Mais, comme je l'ai dit, je veux pas m'en mêler d'autant que le métayer du presbytère, il est de première qualité... Moi, je vous ai dit ce que je pensais, en général...

– Je ne pense pas devoir les expulser si ce sont des êtres... comment dire... pas des êtres... eh si, des êtres... Mais comment est-ce avec les redevances ? Je n'y comprends rien et s'il y en a trop, je suis tout prêt à les baisser !

– Euh... émit Töyry qui essayait de dissimuler un sourire crispé, je... ne sais pas... C'est vraiment une affaire que le pasteur doit régler lui-même. Mais si vous me le demandez, je peux naturellement vous dire quelques petites choses sur cette question, bien qu'elle ne me concerne pas du tout...

Le pasteur avait entrevu le sourire et saisi le ton différent de Töyry. Cela le fit rougir, car il crut bien que le propriétaire terrien se moquait de son inexpérience et de sa sottise, ce qui le fit encore plus honteux et rougissant. Son visage au teint clair rougissait facilement d'autant que, derrière sa politesse tout miel et tout sucre, il était timide et incertain. Cela avait été vrai avant et l'était encore plus maintenant qu'il se trouvait en pays inconnu.

– Les anciennes conditions seraient-elles trop légères ? demanda rapidement le pasteur qui voulait cacher son désarroi.

– Heum... Comment dire ?... Légères, bien sûr, si on pense à l'importance de la métairie... Mais, d'autre part, il ne faut pas oublier que le presbytère n'a rien fait pour la mise en valeur de ces terres, en dehors des poutres données pour les constructions... Aussi, on ne peut pas comparer avec les autres métairies... À cet égard... Le pasteur... peut bien faire comme il l'entend !

Cela n'éclairait en rien ledit pasteur, qui n'avait entendu parler de métairie que dans les livres et n'y comprenait goutte. Les sourires et les sous-entendus de Töyry semblaient vouloir dire que tout n'était pas en ordre dans ce contrat, mais peut-être n'était-ce pas de cela qu'il riait ! Le Koskela en question avait servi le pasteur précédent dès son enfance, et Töyry devait rire de voir ce jeune pasteur s'embrouiller dans toutes ces histoires-là.

C'était ennuyeux et, en même temps, un peu blessant. Il n'avait aucunement l'intention d'écraser son métayer mais, d'un autre côté, il ne pouvait se permettre de faire un contrat trop léger sans devenir la risée de la paroisse tout entière. Et puis, en plus de tout cela, il y avait madame Hélène Salpakari qui lui avait dit :

– Ne décide rien avant ma venue ! Tu ne dois rien faire en ce qui concerne les gens de maison. Ni modification, ni arrangement ! Je veux moi-même m'en occuper, toi, tu n'y entends absolument rien !

Il fallait bien le reconnaître, il n'était d'aucun secours, comme la plupart des jeunes citadins. C'était la vraie raison – inavouable – pour laquelle il avait sans cesse repoussé la signature de ce contrat, et c'était aussi pourquoi il ne savait plus que faire maintenant. Il était bien certain qu'Hélène ne s'opposerait en rien à la prolongation, mais

pour les conditions, c'était une autre affaire ! Il allait sûrement commettre quelque bêtise dont on se moquerait longtemps. Hélène le lui avait bien dit ! Mais Youssi attendait, et il fallait faire quelque chose... quelque chose qu'on pourrait modifier si cela déplaisait à Hélène...

Cette longue séparation qu'il lui fallait supporter remettait le pasteur sous l'emprise violente de son amour. Certes, il y avait eu bien des heurts et des frictions, qui s'effaçaient maintenant pour faire place au seul souvenir de la beauté et de la grâce exceptionnelles de sa femme. Voilà dix années qu'il l'aimait, l'aimait humblement. Et son humilité avait été soumise à rude épreuve ! Hélène était fille et sœur des « terribles Sointuvuori », famille fière et orgueilleuse. Bien sûr, Hélène l'avait aimé. Mais à sa manière, fantasque et exigeante. Dès le début, il avait été à ses pieds, et il continuait... Les premières difficultés étaient nées de son nom qui avait fait déclarer assez abruptement et violemment au père d'Hélène, encore vivant :

– Tu seras mon gendre à plusieurs conditions : d'abord, connaître parfaitement le finnois. Le baragouin que tu bafouilles, nous ne voulons pas l'entendre ! Ensuite, il faut que tu changes tes noms, que tes noms et prénoms soient finnois. Albin, tu peux garder cela, il n'y a pas de traduction. Évidemment, on pourrait peut-être bien dire Alpo, mais ce ne serait pas très naturel. Après, il faut que tu t'engages à ce que tes enfants aient un nom finnois. N'oublie rien de tout cela et puis, aussi, il faut que tu te souviennes de ne jamais agir contre le finnois. À ces conditions, tu pourras être membre de la famille, autrement, tu n'auras pas la vie facile, je te le promets

Et il avait tout accepté, tout promis. La question, pour lui, n'était pas très importante. Il avait toujours été libéral et souhaité que cette question de langue se réglât à l'amiable. Il avait pris l'habitude d'entendre dire dans sa famille que le suédois était une langue cultivée, mais que le peuple devait avoir sa langue représentée dans toutes les affaires importantes et, puisqu'il était prêtre et théologien, ces questions ne lui semblaient pas d'une importance capitale. À son sens tout dépendait de la façon dont elles seraient traitées.

Si son futur beau-père le choqua, tant par ses manières que par les conditions qu'il posait, il n'osait cependant rien opposer, jeune timide amoureux qu'il était ! Ce n'est qu'à Hélène qu'il s'ouvrit totalement, se mettant à nu et montrant que ce manque d'égards le choquait.

– Vraiment !... Est-ce si terrible ?... Mais tu ne comprends pas mon père. Tu ne sais pas comme il a été blessé, dédaigné, méprisé justement parce qu'il est finnois ! Lui-même nous l'a assez dit... Au début, il n'avait absolument rien contre le suédois. Il voulait seulement que le finnois soit reconnu dans les affaires de justice. Il était juge et, pour lui, c'était terrible de devoir juger des gens qui ne

compréhendaient rien à l'acte d'accusation, et à qui il fallait tout traduire, en fin de compte, tout en prenant garde à ce que cela ne se voie pas... Il a eu tant d'ennuis que je le comprends très bien !

Et la belle Hélène ajoutait, les lèvres serrées et le toisant fièrement :

– Et je suis pleinement de son avis. Si tu m'aimes vraiment, il te faut aimer ceux que j'aime.

– Tu sais bien que je respecte beaucoup ton père qui, sans nul doute, est un homme droit et probe...

– Je ne parle pas seulement de mon père... Je parle des Finnois, du peuple de Finlande...

– Je ne me considère pas comme un étranger ici, même si ma langue maternelle n'est pas le finnois ! Je me suis toujours considéré comme un Finlandais, et je ne pense pas être de race finlandaise moins pure que toi !

– Cela ne veut rien dire !

Sa réponse avait été rapide et sèche. Si la famille d'Hélène avait quelques origines paysannes, elle n'en avait pas moins de nombreuses attaches suédoises et allemandes, depuis que sa « race » s'était installée dans le fonctionnariat. Mais les choses étaient ce qu'elles étaient, et il n'avait aucunement l'intention d'abandonner la belle et fière Hélène.

Il essaya de plier sa langue au finnois et son esprit à une fennisation²³ totale, qui lui permettrait d'être intégré à sa belle-famille. Cela n'empêcha pas les difficultés de se montrer en grand nombre et sa perplexité, face à ce contrat, n'était qu'une manifestation de ses perpétuelles indécisions. Il avait si longtemps cherché une paroisse éloignée de la ville, qui cependant puisse convenir à tous, mais qui le tiendrait à l'écart de ces disputes !

Certes, il aurait pu quitter la capitale plus tôt ! Mais alors, il n'eût été que pasteur-adjoint, ou suffragant... Il lui avait fallu attendre d'être assez âgé pour postuler, car Hélène n'aurait pas accepté de le suivre en un tel poste subalterne, ni ne l'aurait compris.

Maintenant, tout irait bien. Il allait pouvoir s'écarter de tout cela et, la vie perdant son caractère énervant, serait plus facile... Oui, il n'étoufferait plus au milieu de toutes ces tracasseries...

... Sensibilité. Lauri Salpakari résumait ainsi ses diverses qualités, les rassemblant sous un même titre. Il ne savait être ni ferme ni ironique, il ne savait pas s'opposer aux autres volontés et, bien souvent, cela le plongeait dans le plus profond désespoir et il se sentait perdre la tête. Ses parents eux-mêmes ne semblaient plus le comprendre, s'amusant à le considérer comme ils l'auraient fait d'un joueur, ce qui n'allait pas sans quelque mépris ou pour le moins condescendance. Son frère aîné ne lui cachait rien de ses sentiments et toute sa conduite le choquait. Le rencontrant par hasard, il lui avait

administré une grande tape sur l'épaule et lui avait demandé en riant :

– Alors ! Comment vas-tu, Topelius²⁴ ?

C'était vouloir délibérément rabaisser son esprit de modération et de conciliation.

Ah ! comme cette querelle de langues était déraisonnable ! Comment avait-elle commencé ? Le beau-père avait certainement voulu être bon, faire le bien... Au début au moins... Et puis, il y avait eu ces critiques, ces oppositions, tout ce qui avait transformé cette question en une affaire personnelle et, la dispute entraînant la dispute, la situation ne pouvait que se détériorer et aboutir à la haine. La fennisation fut l'objet de critiques, de moqueries et les familles se trouvèrent isolées, séparées ostensiblement et même fièrement. Ce fut un nouveau combat de la civilisation et de son contraire et, lors de leurs études, les beaux-frères du pasteur se fièrent volontiers à la valeur de leurs poings : c'était finnois, c'était populaire. Et c'était amusant de sauter sur les tables, de tempêter, tel un Bismarck :

– Le Finnois de Finlande ne s'abreuve pas de discours, mais de bon sang, par son poing !

« Quel espoir pouvons-nous caresser ? » se demandait le pasteur que le développement de telles valeurs inquiétait. « Il n'est qu'un enseignement sûr, celui du Christ... Comme Tolstoï a bien su remettre à sa place ce ridicule Napoléon ! Mais, si je pense ainsi, ne serait-ce pas parce que je suis incapable d'autre chose ?... »

Il s'agitait, inquiet, sur sa chaise.

Tentation secrète, vers rongement l'esprit, animal paralysant... Les pensées inachevées tournoyaient brisées et n'aboutissaient jamais, ce qui les empêchait de se clarifier.

« Avais-je vraiment la vocation de la prêtrise ? Oui, je le crois... Cela ne se fait pas en un jour... Est-ce ma confiance certaine en Cette Parole, ou ne serait-ce pas plutôt mon incapacité à faire quoi que ce soit d'autre ? Sauter sur les tables... Jamais je n'aurais osé, ne serait-ce que par timidité ! »

« Honnêtement, je suis fait pour prier en paix... et pour croire. Et ici, je puis le faire. »

Le pasteur jeta un coup d'œil par la fenêtre sur les petites îles qui brillaient dans le soleil couchant de cette fin de printemps. Ah ! qu'Hélène et les enfants arrivent !

Hélène était belle. Surtout la nuit venue, lorsqu'elle dénouait ses lourds cheveux. Pourvu qu'elle soit heureuse en ce presbytère !

Elle aurait certainement plus de travail ici avec ses enfants... Mais elle savait être magnifiquement mère... Comme elle aimait ses enfants !

« Mais ici, tout change sans cesse. Ce Koskela si ombrageux, comme il est intimidant. Si j'avais pu attendre la venue d'Hélène, cela aurait

été bien plus simple... Aurait-il une blessure dans le dos pour paraître ainsi estropié ? »

À cet instant Minna entra annoncer Koskela. Le pasteur appelait en pensée la femme de charge à la manière de Helsinki, ce qui aurait encore bien fait rire Hélène qui n'aurait pas manqué de le corriger : il faut dire Miina.

Youssi, naturellement inquiet et nerveux tout autant qu'intimidé, entra.

Le pasteur se leva.

– Bonsoir... et bienvenue...

Il lui tendit la main et Youssi mit quelques minutes à comprendre qu'il devait s'en saisir. Pour cordial qu'il fût, Valleenin n'avait jamais serré la main de ses employés, pas plus que celle d'un quelconque monsieur. Tout étonné de ce bras tendu, Youssi battait des cils et se trouvait encore plus décontenancé. Il finit par avancer la main, la retira effrayé et enfin s'empara de la main du pasteur en même temps qu'il cherchait à s'incliner, embrouillant tous ses mouvements et murmurant des sons à peu près incompréhensibles.

– Mmmm... mmmm... jour...

Ce fut au tour du pasteur de se sentir confus. Il rougit, saisit rapidement une chaise et la tendit à Youssi. Ce geste ne fit qu'accroître leur confusion réciproque. C'étaient encore là des manières qui s'écartaient de toutes les coutumes établies. Youssi finit, après encore bien des hésitations, par s'asseoir sur le coin de la chaise, et il lui aurait été bien moins fatigant de rester debout, car il faisait porter le poids de son corps sur ses jambes arc-boutées et non sur son siège.

– Oui... oui... Ce contrat... Avez-vous l'ancien ?

– Ou...i !

Youssi fouilla précipitamment dans ses poches et perdit encore quelques instants ainsi avant de tendre un papier au pasteur.

– Bon... Et puis, y a une lettre... Comme qui dirait une lettre pour recommander... De la femme de l'ancien pasteur... Ou plutôt du jeune monsieur de feu le pasteur... –

– Ah ! ah !... Vraiment !

Le pasteur lut, rapidement, et ne cacha pas son étonnement.

– Bien, bien... C'est vraiment un bon papier... Il demande que nous prolongions le contrat de métairie... C'est d'ailleurs ce que j'ai dit moi aussi, et c'est ce que nous allons faire...

– Ah... Ça serait rudement bien... On se plaît bien à la maison, et on voudrait continuer à l'habiter encore longtemps...

– Bien sûr... Faisons donc ce contrat... Mais... J'ai pensé que nous pourrions tout d'abord faire un accord provisoire... D'ailleurs, cela n'a pas tellement d'importance... Nous allons prolonger ce contrat mais,

d'abord, pour un temps pas trop long...

Youssi ne comprenait pas très clairement ce que voulait dire le pasteur, mais il sentait qu'il y avait là une menace et sa peur et son inquiétude ne firent que croître.

– Ben, Monsieur le Pasteur... Pourquoi donc cela ?

– Regardez un peu... Il faut d'abord que je me mette au courant ! Je viens de la ville et je ne connais rien à toutes ces affaires. Il faut que je m'occupe de ce domaine que je n'ai fait qu'apercevoir et je n'ai encore jamais traité des questions locatives... Ces redevances, leur importance m'échappe... Aussi est-il préférable que nous fassions un accord définitif plus tard, lorsque je me serai un peu familiarisé avec tout cela... En attendant, nous allons faire une sorte de contrat intermédiaire... De toute façon, vous n'avez aucun lieu de vous inquiéter...

– Mais... c'est que... C'est pas bien de ne pas savoir pour combien de temps on est à la maison... et... le travail, c'est pas seulement pour peu de temps...

Le flot impétueux des paroles du pasteur interrompit Youssi, comme si tous ces mots étaient dits pour l'empêcher de douter ou de réfléchir.

– Non... Non... Ne croyez pas cela. Vous pourrez habiter cette métairie aussi longtemps que je serai pasteur de cette paroisse ! Là, il n'y a aucun doute possible. Mais voyez donc... C'est un domaine public et je n'en suis pas le propriétaire. Je dois prendre et respecter l'avis du conseil presbytéral pour toutes les questions qui touchent à ce domaine. Soyez certain qu'en aucun cas je ne voudrais vous faire un mauvais contrat. Je ne veux absolument pas vous léser

Youssi, qui n'avait pas pu saisir chacun des mots de ce déluge, demanda, toujours inquiet :

– Alors, quel contrat veut faire Monsieur le Pasteur ?

– Eh bien, j'ai pensé... Vous pourriez recevoir la métairie pour la durée de mon office ici. Plus longtemps, je ne le peux pas. Vous comprendrez très bien que je ne puis m'engager pour mes successeurs... De toute manière, vous n'avez aucune raison de vous inquiéter. Pour ce qui est de la location, disons que les conditions restent celles qui étaient jusqu'à maintenant, mais qu'elles seront revues tous les deux ans, d'un commun accord bien sûr !

– Alors, on peut habiter là ? On le met sur le contrat...

Youssi souffla. Mais l'inquiétude le reprit aussitôt.

– Mais la location... selon mes forces bien sûr... Les enfants sont encore petits... alors, c'est mon travail... Sûr, ça fait pas tellement... Du temps de Valleen, on avait pensé... Je travaille dur vous savez... Alors... selon mes forces... bien sûr...

Le pasteur était encore plus ennuyé. Il lui était difficile de

comprendre les inquiétudes de son vis-à-vis et les rappels du temps de Valleen le gênaient.

– Tenez... Ce paragraphe... Il n'a aucune importance, pour nous ! C'est pour faire plaisir au conseil presbytéral 1

Le pasteur hésita à nouveau quelques secondes. Il était incertain de ce qu'il devait faire et dire. Fallait-il parler à Youssi de Valleen, de sa manière d'administrer le domaine et de ce qu'en pensait le conseil ?

– Voilà... reprit-il, car cela le soulageait d'en parler. Lors de l'inspection, pas de la métairie... Elle fut tout particulièrement appréciée... mais du presbytère... On a remarqué qu'il était en très mauvais état... C'est incontestable. On peut d'ailleurs le comprendre, Valleen était vieux et se désintéressait de ces questions. C'est en raison de son âge, et du respect qu'il inspirait à tous, que le conseil ne lui avait jamais fait de reproches concernant l'administration des biens de la paroisse. Pour moi, il me faut faire attention. Et c'est pourquoi je pense qu'il vaut mieux laisser la possibilité de modifier le contrat si cela se révèle nécessaire. Enfin, je vous l'ai déjà dit, ne vous inquiétez pas, je ne veux personnellement rien modifier. C'est une clause de forme. Vous comprenez ?

Youssi ne comprenait pas du tout, mais il ne pouvait pas faire autrement qu'accepter les conditions qui lui étaient faites, quelles qu'elles fussent et, d'un zèle enjoué, le pasteur se mit à rédiger le contrat, certain que les dernières réticences étaient vaincues et les ennuis écartés.

Puis il lut le texte. Le contrat spécifiait que la jouissance de la métairie était garantie à Youssi dans la mesure où le conseil presbytéral entérinerait l'accord.

C'était déjà une condition de plus et Youssi se tortilla sur son bout de chaise.

– Mais alors... ce contrat... il a pas de valeur...

– Comment cela ? Mais si !... C'est seulement une manière de dire ! Quel que soit le contrat que nous fassions, il dépend toujours, qu'on le dise ou non, du conseil presbytéral !

– Bien sûr... Oui... Mais si le pasteur lui-même...

– Mais cette affaire est claire... Pour moi, il ne peut faire aucun doute...

Il fut encore inscrit que le contrat serait renouvelable au bout de deux années, qu'il fallait tenir compte du fait que le métayer était celui-là même qui avait créé la métairie, et que cela devait jouer dans le calcul de location des terres et des bâtiments.

Il y avait encore différents paragraphes sans aucune importance dans un tel contrat, mais que le pasteur avait tenu à inscrire, étant donné que Töyry lui en avait parlé. On y disait que le métayer devait être travailleur, qu'il devait prendre soin de ses terres, qu'il lui était

interdit d'endommager les forêts paroissiales, qu'il n'était pas autorisé à héberger sous son toit quiconque se présenterait, à moins d'avoir au préalable obtenu la permission du pasteur, que les bâtiments ne pouvaient en aucun cas, sauf à la demande même du pasteur, servir de lieu de réunion, et qu'enfin toutes ces conditions devaient être scrupuleusement respectées.

La moindre faute, ou le plus petit manquement, libérait le propriétaire de ses obligations. Il fallait même ne pas omettre de saluer les maîtres, car cela pouvait être mal interprété. Un métayer du village avait d'ailleurs été expulsé pour quelque chose de ce genre. Youssi, lui, ne craignait rien dans ce domaine, il était toujours correct et sa métairie était bien tenue.

Cela fait, le pasteur recopia le tout, ce qui fit que le contrat était écrit en deux exemplaires. Ils signèrent. Tout était en ordre. Heureux et soulagé, le pasteur salua Youssi en se montrant aussi affable que possible. Il n'ignorait pas que la situation de son métayer s'était, avec ce nouveau contrat, bien détériorée. Ce déploiement de politesse rendit Youssi encore plus timide et plus gauche, d'autant qu'il lui fallut encore une fois serrer la main du pasteur, ce à quoi il eut du mal à se résoudre.

– Eh bien, Koskela... J'espère que nous vivrons en bonne entente, et en bon voisinage. Je suis tranquille de ce côté... Si parfois vous trouviez mes actions bizarres, étranges, veuillez bien m'en excuser, mais je suis une sorte de paysan helsinkien. Je ne connais encore rien à la campagne, je ne sais pas dételer un cheval. De telles ignorances peuvent faire rire les vrais paysans... Et y a de quoi ! C'est vrai... Eh bien... Au revoir, et surtout, ne vous inquiétez pas... Nous nous entendrons très bien...

Sur le seuil de la porte, Youssi tournait et retournait papiers et casquette dans ses mains, sans parvenir à en libérer une complètement. Le pasteur s'avança pour l'aider à fermer la porte, ce qui ne fit que précipiter son mouvement. Il trouva finalement le moyen d'avoir une main vide pour tirer la porte. Mais, au moment où il la fermait, il pensa qu'il était bien mal élevé de le faire au nez du pasteur, si bien qu'il la rouvrit, tandis que le pasteur, de l'autre côté, la poussait. Tous deux grognaient des sortes d'excuses inintelligibles, tout en faisant grincer la porte sur ses gonds. En fin de compte, elle se trouva close, entre eux deux, et ils purent vaquer à leurs affaires, bien confus il est vrai.

Le sentiment de soulagement éprouvé par le pasteur s'évanouit bien vite pour faire place à l'abattement et à l'inquiétude. Tandis qu'il rangeait ses papiers dans le tiroir de sa table de travail, ces impressions lui montraient manifestement qu'il n'était qu'un incapable.

La confusion qui avait troublé l'esprit de Youssi, tout au long de l'entretien, disparaissait avec le chemin parcouru, pas à pas, mètre par mètre. Il faisait le point des événements et ne trouvait pas cela très gai : le contrat était mauvais.

– On va voir à la maison... Alma lit mieux...

Il voulait espérer qu'une nouvelle lecture lui ferait voir les bonnes choses qu'il n'avait su de lui-même déceler, mais en arrivant il ne sut pas cacher ses sentiments, et Alma pressentit que les choses n'allaient pas au mieux.

– Il se peut bien qu'on ait un vrai patron...

– Comment cela ?

– Lis !... Mais faut pouvoir comprendre !

Alma prit le papier et le lut. Le texte ne disait rien d'autre que ce qu'il disait, sans plus et sans aucune cachotterie. Les faits étaient là.

– On nous garantit le droit d'habitation.

– Oui, c'est garanti... À moins que l'avantage du domaine soit ailleurs... C'est bien ça, hein ?

– Oui, mais cela ne change rien à ce qui était avant ! Nous n'étions pas mieux protégés par l'ancien contrat, même si rien de cela n'était écrit ! Et puis, ils peuvent toujours écrire tout ce qu'ils veulent, tu sais bien que le jour où ils le décideront, il nous faudra partir sur l'heure !

C'était bien cela, la vérité ! Au fond, c'était rassurant ! Après tout, le papier n'était pas si important et l'étrange était que la consolation venait de ce que, dans tous les cas, on se trouvait à leur merci !

Ce fut encore une soirée bien triste chez les Koskela. Les enfants durent se tenir tranquilles à cause des ennuis du père, et seuls quelques mots de la mère les rassurèrent quand, en leur passant de l'huile sur les jambes, elle dit calmement, et presque joyeusement :

– Et pour les redevances... Ce n'est pas tellement important parce que vous n'en ferez pas avant plusieurs années..., mes hommes à moi...

V

La vie est bien souvent comme un accordéon. Elle s'étire et se rétrécit. Les esprits ressemblent aussi à cet instrument, ils s'enflamment et se refroidissent.

Il en était ainsi pour Youssi. Le cours de la vie avait emporté les incertitudes ou du moins les avait reléguées à l'arrière-plan.

Un jour le pasteur l'avertit qu'il lui fallait, à lui Youssi, aller chercher la dame et les enfants à la gare. Une deuxième carriole et son cheval, empruntés à Töyry, devaient ramener la bonne et les bagages.

– Comment que je vais faire pour la reconnaître ? La dame, je veux dire !

Le pasteur, qui était tout joyeux de ces proches retrouvailles, éclata

de rire et, dans son exubérance, se comporta fort mal en présence de Youssi.

– Facile ! Deux enfants : un garçon et une fille. La bonne d'enfants... Il n'y a pas tellement de voyageurs, vous ne pouvez pas vous tromper !

Youssi monta dans la carriole.

– Écoutez, Koskela !

– Monsieur le Pasteur ?

– Si vous ne la reconnaissez pas... Eh bien, prenez la plus jolie femme... Ce sera elle !

Youssi ne comprit pas sur le coup et son air ahuri fit rougir le pasteur jusqu'aux oreilles. Un moment d'enthousiasme, et voilà qu'il se laissait aller en présence des subordonnés ! Mais la pensée de la venue d'Hélène, dont il était violemment privé, chassa sa gêne et il poursuivit :

– Je pourrais bien vous donner d'autres signes distinctifs mais, souvenez-vous, la plus jolie femme, sans discussion !

– Hé... Hé... Je vais essayer de vous ramener ça !... Mais c'est bien le diable si j'y comprends quelque chose !

Il n'y avait cependant guère de possibilités d'erreur. Peu de gens descendaient à cette station de campagne et, comme Youssi allait chercher des citadins, ces gens-là seraient bien faciles à trouver. Même si le train se vidait tout entier, les indications du pasteur pouvaient suffire.

Une jeune femme, belle, élancée, sortit de la gare. Sous la voilette, Youssi devina des yeux noirs, étirés en amande et un peu proéminents, qui ne faisaient que souligner sa beauté. Le cou, long et fin, était entouré d'un châle qui lui faisait tenir la tête encore plus droite. Les vêtements, moulant parfaitement le corps, pouvaient faire comprendre, sans autre explication, pourquoi le pasteur s'était, une fois pour toutes, mis aux pieds de cet être.

Youssi n'en voyait pas tant. Il ne regardait que le visage et il eut peur, tant il se sentait honoré de pouvoir approcher une telle beauté. Il mit la casquette à la main et s'avança.

– La dame du pasteur, pour sûr !... 'jour !... J'suis... ben... j'suis v'nu à vot' rencont'...

La dame le regardait sans le remarquer, et elle allait s'éloigner, quand elle saisit soudain le sens des mots qui venaient d'être dits.

– Vous ? Vous êtes du presbytère ? demanda-t-elle fort étonnée.

– Oui... J'suis comme qui dirait v'nu pour vous chercher...

– Mais, où est mon ma... Monsieur le Pasteur ?

– Ben... Il voulait ben v'nir... Mais le pasteur, il a dit que... les carrioles, elles sont si p'tites... Et puis le pasteur... ben... j'conduis mieux qu'lui... Alors c'est moi qu'est venu...

– Eh bien... C'est bien ennuyeux !... Venez les enfants...

Conduits par une bonne, deux enfants sortirent de la gare. Le garçon pouvait avoir dans les cinq à six ans, et la fille était si petite que la bonne devait la porter. Ses jambes n'auraient certainement pas pu le faire. La dame semblait très déçue et de mauvaise humeur. Youssi, qui le sentait fort bien, commençait à manifester sa nervosité. La dame regarda les bagages dont elle ne semblait guère s'être préoccupée jusqu'alors et s'inquiéta d'une boîte qui certainement, à ses dires, avait été oubliée quelque part, à cause de la bonne naturellement !

On chercha, et on la trouva. Alors, on se mit en route. La mauvaise humeur de la dame n'avait pas faibli, Youssi n'était apparemment pas la personne qu'elle avait souhaité voir. La gare était petite. La ligne était nouvelle et peu de maisons étaient construites aux approches de la voie, le village restant encore groupé là où il avait été construit autrefois.

Non loin de l'endroit où les chevaux étaient attachés, un homme vêtu de futaine dévisagea la dame, sans scrupule, comme s'il avait vu pour la première fois de sa vie un véritable sauvage. Quand elle passa près de lui, il détourna les yeux, comme le faisaient d'ailleurs tous les gens qui regardaient Hélène Salpakari très consciente de l'effet qu'elle produisait. Mais le regard de cet homme n'était pas de ceux auxquels elle pouvait être habituée. Il souriait légèrement et, lorsqu'elle monta dans la carriole, il dit à mi-voix, lentement, comme si les mots sourdaient du fond de son être :

– Belle... pou...liche... Hé... Hé...

Et, après un petit silence :

– Une... voilette... sur les... yeux...

La dame n'entendit pas ces paroles, mais elle sentait que, dans son dos, l'examen se poursuivait et elle commençait à avoir peur, sans raison apparente, comme si elle s'était trouvée tout à côté d'un simple d'esprit.

Elle ne se sentit soulagée que lorsque les carrioles se mirent en route.

Dans celle de Youssi, étaient montés la dame et les enfants. Le valet de Töyry conduisait celle où se trouvaient la bonne et les bagages. La petite fille ne disait rien et ne remuait absolument pas. Mais la dame devait sans cesse retenir son fils qui ne cessait de s'agiter. Au bout d'un kilomètre, Youssi avait fort bien compris que le garçon en faisait toujours à sa tête, et que les interdits qu'on lui lançait ne tenaient guère. Sa manière même de parler le montrait.

– Est-ce qu'il y a de méchants chevaux au presbytère ?

– Non... En ce moment, il n'y a pas de chevaux du tout !

– Ilmari... Ne pose pas de sottes questions !

– Mais est-ce qu'il y a de méchants cochons ?

– Non... En ce moment, il n'y a pas d'animaux du tout au presbytère !

– Ilmari ! Voudrais-tu bien te taire ?... Mais alors, à qui est-il ce cheval ? Vous êtes bien du presbytère ?

– Oui. Mais le cheval, il est à moi ! Moi, je suis le métayer du presbytère.

– Ah oui ! Le presbytère a une métairie ?... Comment est-ce ? Il nous faut tout apprendre ! Pouvez-vous élever des chevaux et des vaches ? Je veux dire, de bonnes vaches.

– Ben... Pourquoi pas !... Quoique ce soit pas très grand... Au domaine, ils ont du vrai bétail, du bon... Mais le baron, il veut pas vendre... Les meilleurs veaux, c'est toujours pour lui... Mais les veaux d'embouche, oui, on en a quelquefois... C'est des bariolés... Des à grandes cornes... Des bonnes bêtes, quoi...

– Mais pourquoi le presbytère est-il si loin du temple ?

– Il était tout à côté du vieux.

La dame posait ses questions à bâtons rompus et par à-coups, au fil de ses idées. Youssi lui répondait un peu sèchement. Il était tout étonné de se trouver dans la même carriole et, s'il en ouvrait de grands yeux, le ton sur lequel étaient posées ces questions le refroidissait grandement.

On traversait la paroisse. Le chemin montait et descendait, les maisons se montraient telles qu'elles étaient, grises pour la plupart, et cachaient leurs habitants et leurs particularités. En arrivant aux approches de la bourgade, il y en avait quelques-unes dont les murs étaient peints en rouge et les plus grandes, comme celle d'Yllö le propriétaire, avaient un revêtement de planches peintes à l'huile.

Les enfants qui se trouvaient sur le chemin s'enfuyaient, à l'approche des carrioles, dès qu'ils remarquaient qu'une dame s'y trouvait. Ils croisèrent une vieille qui marchait les souliers sur l'épaule. Elle s'inclina profondément au passage des véhicules et resta un long moment tournée vers eux, une fois qu'ils étaient passés, pour pouvoir les détailler à son aise. On croisa aussi une charge qui s'en revenait du moulin, et un important propriétaire terrien dans son cabriolet. Il était à demi avachi sur ses affaires, et le cabriolet penchait drôlement de côté. En le croisant, on put voir qu'il avait une grosse bouteille dans un panier.

– À quoi peut bien servir cette huile-là quand on arrive à l'été ?... Oui... C'est vrai que Järveliini fait une réduction sur cette denrée quand on est en été...

En bas d'une colline, on vit quelqu'un à côté de sa brouette et, plus loin, deux jeunes valets qui, sur des chars à ridelles, faisaient la course, à l'écart des maisons, et hors de la vue de leurs maîtres. Ne

voyant pas la dame qui se trouvait assise dans la carriole de Youssi, l'un d'eux cria en les croisant :

– Fais gaffe ! On arrive droit sur Ouotila et ce bon dieu de merde de fossé va nous envoyer tout droit au ciel !

Un nuage de poussière s'élevait derrière les chars et les gars étaient secoués, malaxés, et tentaient tant bien que mal de rester sur leurs jambes et sur leurs chars.

Les routes finlandaises, à la fin du siècle, n'étaient pas de tout repos.

La dame cacha sa beauté derrière la poussière en même temps que sa confusion due aux cris entendus. Quand la rencontre se fut dissipée, elle posa une question à Youssi, question qui semblait vouloir être la suite logique de ce qui venait de se passer :

– Y a-t-il une école primaire dans la paroisse ?

– Au bourg, oui... et à Salmi aussi... On doit en construire une dans le coin de Benoît ! On s'y prépare... Le baron a promis le terrain et des poutres...

– Ce n'est pas trop tôt... Mais comment sont les gens ici ?... Sont-ils patriotes ?

– Oui... Je saurais pas trop dire...

– Haïssent-ils les rouskis²⁵ ?

– Ben... Pas tellement... Ici, on n'en voit pour ainsi dire pas... quelquefois, il y a un charpentier ou un colporteur carélien... Mais, avec eux, on ne s'étonne pas... On en a quand même rossé un, une fois... un colporteur...

– Pourquoi ?

– Ben... Il a vendu de la farine et dedans il y avait de la poussière de brique, et il a dit que c'était du poison contre les cafards. Alors, quand il est revenu, on l'a secoué... Et alors, on a bien ri... Et on disait, pourquoi qu'on n'attrape pas ce lourdaud et qu'on lui fait pas manger son poison par la bouche ? Et puis, on l'a encore un peu secoué... Mais ici, on n'a rien fait d'autre...

La dame ne comprenait pas très bien cette histoire et, du coup, elle cessa ses questions.

On aperçut bientôt le presbytère que la dame examina de loin. Quand ils entrèrent dans la cour, le pasteur se précipita et courut à leur rencontre. De leurs voix claires, les enfants dirent d'un seul son :

– Père !

Le pasteur les mit tous deux à terre, après les avoir embrassés sur le front, puis il prit la main de sa femme pour l'aider à descendre. Youssi détourna les yeux quand le pasteur embrassa sa femme, sur les joues seulement il est vrai, non à cause du seul Youssi mais aussi des enfants. Bien qu'il eût la tête tournée, Youssi entendit quand même le pasteur s'étouffer en disant :

– Bienvenue à la maison... ma ché...

Et, pour la première fois depuis qu'il l'avait vue, la dame disait doucement :

– Enfin... enfin...

Youssi réalisa qu'elle aussi était un être humain, en dépit de sa distinction et de sa voilette.

Il se sentait vraiment de trop dans cette fête mais il ne pouvait pas s'enfuir : il lui fallait descendre les bagages et les rentrer.

Au moment où, tout étant rentré, il allait partir, la dame le remercia rapidement et termina en disant :

– Voici deux marks...

– Merci bien mais... Je suis là en redevance... alors... c'est pour rien...

– Non, non ! Prenez

Et le pasteur ajouta :

– Je dois vous demander, Koskela, si vous pourrez venir faire quelques jours supplémentaires. Je vous payerai... Les meubles sont à la gare et il faudrait les apporter... Je demanderai une paire de chevaux à Töyry.

– Ou...i... C'est dans le faisable !

Youssi avait d'autres travaux à faire à la métairie, mais il savait bien que, de toute manière, il lui faudrait aller chercher ces meubles !

– C'est votre nom Koskela ?

– Oui... Enfin... C'est plutôt un surnom !

– Un surnom ? Comment cela ?

– Ben, c'est comme le nom de notre endroit ! Mais dans les livres on m'appelle fils d'Antoine...

– Lauri ! Tu dois tout de suite écrire son nom de Koskela sur les registres ! C'est son vrai nom de famille à cet homme !

– Bien sûr... Bien sûr...

Et le pasteur se mit à rire, amusé, en même temps qu'il disait tendrement :

– Immédiatement... Je vais le faire tout de suite, ma petite femme !

Youssi s'en fut.

Il était bien inquiet en s'en retournant chez lui.

– Il va venir des temps durs... Ça se pourrait bien que le vrai maître soit arrivé maintenant... Qu'est-ce que c'est que cette histoire de nom ? Il peut rien venir de cette affaire-là !... Et le contrat qui est à un autre nom !...

Chapitre IV

Il semblait que les craintes de Youssi ne devaient pas se réaliser et que ses inquiétudes avaient été vaines. La dame était si contente, dans ses manifestations d'amitié, que cela en devenait gênant.

– Comment va Koskela ? Quel beau lac avons-nous là ! Combien d'enfants a Koskela ? Ah, comme ces matinées de juin sont agréables ! N'est-ce pas magnifique de pouvoir s'éveiller tôt en été ? Il m'arrive de me lever à l'aube pour le seul plaisir de jouir pleinement de ces matinées...

Il fallait répondre à toutes ces mignardises, et le visage de Youssi se contractait en un étonnant sourire lorsqu'il tentait de s'accorder à cet esprit. Toutes les avances de la dame ne parvenaient cependant pas à apaiser les inquiétudes du métayer qui, tout au contraire, les trouvait plutôt anormales et se fermait davantage encore. Les gens de qualité venaient trop près et ce n'était pas bon. Et puis, il fallait, en raison de cette cohabitation presque permanente, que Youssi se plie à une discipline nouvelle : il lui fallait ouvrir la porte grinçante et sourire même s'il n'en avait aucune envie. Ce n'était encore rien. Le pire, c'était le fils qu'il fallait bien supporter. Lui, alors, Youssi ne pouvait que très difficilement l'accepter. Rapide, désobéissant, contradictoire, n'en faisant jamais qu'à sa tête. Mais, comme sa mère était là, il fallait aller chercher le ballon d'Ilmari, le lui tendre avec un air tout gentil, même si les yeux ne pouvaient cacher leur colère ni leur haine.

Les affaires du presbytère furent prises sérieusement et joyeusement en main : le couple en était à savourer la nouveauté de sa position. Le personnel marchait sur la pointe des pieds, énervé par ce zèle. Il trouvait que les maîtres se plaisaient trop sur les champs, dans les pièces où l'on travaillait, et suivaient de trop près ce qui s'y passait. Mais le pire n'était pas leur présence. C'était ce désir manifeste d'être bon avec tous. Pas seulement avec leurs domestiques récemment engagés, mais aussi avec tous les villageois d'où qu'ils viennent. On trouvait bien bizarre d'entendre cette belle dame parler de la future récolte de seigle. Certes, les villageois étaient heureux d'expliquer et de montrer ce qu'ils faisaient, mais les généralisations de la dame étaient trop inattendues pour être appréciées.

– Cette fois, le pain de l'année à venir est assuré. Le gel n'y peut plus rien. Notre peuple de Finlande doit se défendre de ses trois ennemis héréditaires : le Russe, le Suédois, le gel...

Alors, entendant cela, les vieux villageois détournaient leurs regards qui allaient se perdre au loin, et ils essayaient de répondre, le plus poliment possible, mais de façon si embrouillée qu'on ne pouvait vraiment pas savoir ce qu'ils pensaient.

– Oui... C'est peut-être bien ça... Ben... Dame... On en voit des choses dans ce monde...

Parfois, cependant, ces échanges se terminaient de façon plutôt

désagréable sur des paroles maladroites ou déplaisantes, et alors les maîtres déclaraient à qui voulait les entendre que « le travail d'éducation populaire est une chose absolument nécessaire ». Si le couple nouvellement arrivé discutait longuement de la situation du presbytère, il n'oubliait pas de s'intéresser à l'école primaire, et la visite que le pasteur et sa femme firent à Kivioja, pour lui acheter un cheval, ne fit que les renforcer dans leur volonté de voir cette construction se réaliser.

D'ordinaire, le pasteur laissait à l'intendant le choix dans les achats. Cependant, pour le cheval, ils décidèrent de faire eux-mêmes le marché et Victor, qui avait été averti de leur venue, n'était qu'à demi enthousiaste : c'était la première fois qu'il allait vendre un cheval à des personnes de condition.

La métairie de Kivioja était, à tous points de vue, en un pitoyable état. Les bâtiments étaient nombreux mais tous plus inclinés les uns que les autres. C'étaient de petites baraques construites côte à côte, sans aucun ordre. On devinait que l'une de ces cahutes servait d'écurie, aux harnachements qui étaient accrochés à la porte. Plusieurs charrettes traînaient dans la cour, la plupart cassées en un endroit ou un autre. Il y en avait même une, à côté de l'étable, qui n'avait plus de roues et dont le fond brisé laissait passer une touffe d'orties.

Vikki se précipita à la rencontre des visiteurs, les salua par deux fois avec zèle et empressement. La femme et les enfants restèrent dans la mesure, à guigner derrière la fenêtre, sauf l'un des garçons qui rejoignit son père. Il voulait assister à ce marché. L'enfant portait un chapeau de feutre, guenillon laissant passer des touffes de cheveux, et avait sur le dos une sorte de couverture qui camouflait tout le reste, sauf une vague camisole plus ou moins blanche qui lui remontait sous le nez. Comme la question rituelle du pasteur le montra, il portait le même prénom que le berger paroissial.

– Comment s'appelle ce petit homme ?

– Lauri, c'est son nom... Je lui ai donné celui-là... La mère en voulait un autre... Mais... Allez, gars, va à la maison... Reste pas dans les jambes des messieurs-dames... On va voir notre hongre... Je l'amène... Je l'ai laissé à l'écurie... Mais c'est tout près...

Et Vikki courut à l'écurie, le gamin sur les talons. Que fit-on et que dit-on dans cette écurie ? Ni le pasteur ni sa femme n'en purent rien savoir, mais il était certain qu'il s'y passa quelque chose... Puis Vikki apparut, suivi du cheval qui fit craquer les montants de la porte. Lauri les suivait et l'animal avait dû recevoir des coups, car il craignait visiblement la proximité de l'enfant. Vikki se mit à courir autour de la cour en criant à ses acheteurs :

– Regardez... Ça fait plaisir à voir, une bête pareille... Regardez ses jambes... Il a de bonnes articulations...

Lauri courait à la suite tout en imitant le bourdonnement d'un taon lorsque le cheval ralentissait son trot.

– C'est bien mon gars... Faut mettre en mouvement... Tu feras un bon charretier... Mais regardez de plus près...

Et Vikki s'approcha avec le cheval.

– Regardez sa bouche si vous comprenez quelque chose aux dents !

– Peut-être bien !

– Prenez les guides et faites-le marcher... Vous verrez par vous-même...

Le pasteur prit les guides et fit marcher le cheval. Un air rusé brillait dans les yeux de Lauri qui suivait le cheval, la main levée et rabâchait :

– Il peut pas s'échapper si on le tient... Il peut pas s'échapper si on le tient... Il peut pas...

Tout paisible qu'il était, le cheval semblait s'effrayer facilement lorsqu'il entendait le bourdonnement de Lauri, ou qu'il voyait sa main levée. Il se mit à secouer la tête et à souffler et, du coup, le garçon reprit de plus belle :

– Faut le tenir... Pour qu'il se sauve pas... Attention le Monsieur... Faut pas le lâcher...

Le pasteur s'arrêta et on se mit alors à examiner le cheval. Vikki tournait autour, le garçon à sa suite copiant toutes les attitudes de son père. Il passait sous le ventre du cheval, lui frappait le flanc, lui levait la queue, lui ouvrait la bouche :

– Il est solide... Ça se voit...

– Mais, dit la dame qui le regardait aussi, n'est-il pas trop petit pour un cheval de trait ? Nous avons besoin de chevaux robustes !

Le garçon repoussa d'un coup de pouce son feutre sur la nuque et déclama :

– Vaut mieux un p'tit morceau d'sucre qu'un gros tas d'merde !

D'abord, Vikki éclata de rire. Comme le sourire des messieurs-dames était plutôt pincé, le père agita les bras vers son fils lorsqu'il remarqua que la plaisanterie n'était guère goûtée et il chercha à justifier l'enfant :

– T'as raison mon gars... Pas besoin de chercher midi à quatorze heures... Mais bon Dieu de bon Dieu, j'voudrais bien savoir qui t'apprend à dire de pareilles merdes !... Un gars, ça doit savoir fermer sa gueule quand y a du beau monde... Ou alors, faut rentrer à la maison... Mais, vous comprenez bien, avec les chevaux... On parle quelquefois un peu dur... Nos mioches à nous... Faut pas chercher...

Le couple tenta bien d'oublier cette histoire mais, malgré eux, leur intérêt pour ce cheval était d'un seul coup tombé. Vikki fit encore bien du bruit et des gestes ; en vain ; la dame mit brutalement fin à ses espoirs :

– Ce cheval ne nous convient pas. Nous ne l'achetons pas.

Ils partirent et, en s'éloignant, ils entendirent Vikki qui ordonnait brutalement à son fils de reconduire le cheval à l'écurie :

– Fils de pute ! Qu'est-ce tu viens dégoïser quand y a une dame ? Z'aiment pas ça, ces genses-là... Si seulement t'avais dit excréments ! Mais non ! Toi et les beaux mots, ça fait deux !... J'm'demande où t'apprends des mots pareils !... Vaut mieux un p'tit morceau d'sucre qu'un gros tas d'merde !

Brita la masseuse-rebouteuse mourut, et les gens du presbytère aidèrent Gustave-le-Loup dans les préparatifs de l'enterrement. Gustave fit lui-même le cercueil et y plaça sa mère sans la laver, la recouvrant simplement d'une couche de paille. C'est presque de force que la dame fit mettre le corps en état par les servantes du presbytère. Il ne voulait pas qu'on entre dans sa cabane et c'est en cette occasion que le pasteur remarqua que Gustave n'avait pas été au catéchisme.

– Vous avez plus de vingt ans et vous n'êtes pas allé au catéchisme ! Est-ce que vous savez lire ?

– Non... mais il n'y a rien à lire...

– Il faut savoir... Et il faut aller au catéchisme...

Gustave toisa le pasteur de son regard particulièrement rebutant et lui déclara :

– La dernière loi est comme ça que, si on n'a pas de bonne femme, c'est pas la peine d'aller au catéchisme !

Le pasteur resta quelques instants interdit.

– Depuis quand cette loi existe-t-elle ? Je n'en ai jamais entendu parler, ce n'est pas possible... Comment... On ne peut pas se marier sans avoir été au catéchisme ? Et ne pas aller au catéchisme, c'est tout à fait impossible...

– Ah !... Moi je sais pas ! Qui c'est qui a raison, alors ? Le tsar ou le pasteur ? C'est pourtant bien le tsar qui a donné cette loi ! Faut un peu regarder ce que dit l'autorité... Je sais pas ! Les pasteurs ont peut-être des lois particulières, mais moi, je dois obéir au tsar !

Le pasteur le laissa partir, tout étonné de ce qu'il venait d'entendre. Par la suite, il apprit à connaître Gustave, non sans être revenu sur cette question par deux fois, et de façon assez offensante. Mais chaque fois le solitaire avait invoqué cette loi du tsar qu'il lui fallait respecter et qu'il disait avoir reçue.

La construction de l'école fut mise en route. Le baron avait annoncé qu'il faisait cadeau de l'emplacement et des poutres, à condition bien sûr que les villageois construisent l'école. Il avait aussi promis de l'argent pour payer certains travaux qui nécessitaient l'emploi de professionnels, et qui ne pouvaient se faire en travail bénévole.

Comment se mettre d'accord avec le baron ? Fallait-il l'inviter au

presbytère ? C'était une affaire d'étiquette. Pas seulement d'étiquette mais aussi de langue ! Dès qu'il avait été question d'inviter le baron suédois à venir au presbytère, Hélène s'était montrée particulièrement désagréable, déplaisante. Ils s'étaient pourtant déjà rencontrés plusieurs fois, lors de l'arrivée et de l'installation du jeune couple. Mais la conversation portant sur différentes affaires n'avait jamais entraîné que quelques mots car Hélène, surtout, ne supportait pas que le baron s'occupât de questions paroissiales. Le pasteur avait donc décidé qu'il fallait inviter tous les propriétaires de la région, en même temps, et le baron avec eux. Encore fallait-il que celui-ci ne s'en trouvât pas froissé ! Sans lui, l'école ne pouvait être mise sur pied, ce qui donnait à penser à Hélène que le baron faisait vraiment peu de cas du pasteur et de sa femme !

– Et alors ! Nous nous sommes déjà rencontrés ! Il n'y a aucun inconvénient à ce que nous discutons de cela sur la route !

C'est ce qu'il fallait faire. Le couple se mit en route, traversa les terres du baron de telle façon qu'ils ne pouvaient pas s'éviter. La rencontre devenait fatale. Sur le chemin que suivaient le pasteur et sa femme, il y avait une barrière. Une vache de belle race s'y frottait et, à côté d'elle, se trouvait le baron qui faisait face à une servante visiblement enceinte.

– Pourquoi pas pleine ?... put-on les entendre se disputer. Pourquoi pas ?... Tu sais bien toi-même qu'Ursule jusqu'à maintenant... C'est pas un péché... Mais t'aurais pu éviter... Tu fais pas attention... Quand t'es en chaleur...

– C'est pas vrai... C'est juste quand il fallait pas me venir dessus... Je pouvais rien faire quand t'as voulu me culbuter ! Quand il y a un taureau, y a rien à faire...

La fille était si réellement en colère qu'elle en oubliait qu'il y avait là un maître et sa servante et elle répondait avec violence.

– Qu'est-ce que tu racontes ?... C'est ton travail à toi !... C'est toi qu'a voulu être couverte !

Et le baron pointa sa canne sur le ventre de la servante, ajoutant :

– Tu ferais bien de faire aussi attention qu'Ursule, quand tu fais des choses comme ça !

– Merde... C'est quand même pas moi qui ai culbuté le taureau du domaine !

– Qu'est-ce que tu dis ?... Qu'est-ce que tu dis ?... Qu'est-ce que ça veut dire ? T'as pas couché avec un taureau !... Tu parles trop gros !

Puis le baron sembla comprendre ce que voulait dire la servante et il cria de toutes ses forces :

– Va voir le contremaître ! C'est un ordre ! Tu auras ton salaire et ton permis de travail ! Et puis après, faudra que tu partes loin d'ici ! T'es comme une vache... Et tu disais que tu étais stérile ! Va-t'en...

C'est pas bien...

La servante s'en fut et le baron, à son tour en colère, lui tourna le dos. À cet instant, il remarqua le pasteur et sa femme, leva son chapeau et alla à leur rencontre. Quand il comprit que ses visiteurs avaient certainement entendu sa discussion, son visage prit un air amusé qui céda bientôt la place à un sourire poli et respectable qui lui fit un masque de politesse.

– Bonjour. Monsieur le Baron est au travail... Excusez-nous de vous déranger mais, nous ne faisons que passer sur vos terres et, si vous avez des travaux urgents, nous vous en prions, faites !

– Bonchour ! C'est rien d'important... Font pas attention ! C'est toujours ce qui arrive quand ils sont inactifs... Mais pardonnez-moi de parler si mal finnois... Vous permettez que che parle suédois ?

– Je vous en prie... Mais je croyais que Monsieur le Baron était très accoutumé au finnois... Nous sommes ici au cœur de la Finlande...

– Madame sait bien que si je peux parler la langue de mon entourage, je ne parle pas assez bien pour pouvoir m'entretenir avec une dame.

Et on se mit à parler suédois avec d'autant plus d'entrain et de facilité que le pasteur et sa femme n'utilisaient le finnois qu'avec de nombreuses difficultés et assez rigidement. Cette langue leur restait encore extérieure, étrangère.

Le baron fit entrer le couple chez lui. La discussion était agréable et animée. On évita, de part et d'autre, d'aborder les questions de langue. Le baron savait pertinemment que la dame du pasteur était la fille d'un fennomane connu, appartenant à ces groupes radicaux qui avaient mis la question de langue en branle aux XVI^e et XVII^e siècles. On disait même, dans ces groupes, que Sointuvuori était « féroce » et on craignait toujours qu'il ne fasse, dans les cercles distingués, une « sortie » un peu outrée. Le baron ne l'avait jamais rencontré, mais il en avait suffisamment entendu parler par les articles de journaux.

Parler de l'école était un peu dangereux, car on se rapprochait de cette question de langue qui fut cependant savamment évitée grâce à des généralités. On se contenta d'évoquer la nécessité de la diffusion de l'éducation populaire et on parla des mauvaises manières, trop rudes, qui avaient cours. La baronne ne prit pas grande part à la conversation. Visiblement, ce petit bout de femme ne comprenait rien à ces sujets. On eût dit, à la voir à côté de son mari, qu'elle n'était qu'une petite fleur accrochée à sa boutonnière. Elle essaya bien de faire parler le pasteur et sa femme de leur installation et de leur prise de contact avec la paroisse, mais chaque fois le baron lui coupa fort impertinemment la parole. Il fallait construire une laiterie, c'était bien plus important ! Et puis, les gens étaient paresseux, inactifs, endormis et ne comprenaient pas la nécessité culturelle et économique de cette

école. Il valait mieux ne pas parler des métayers, qui étaient si nonchalants qu'ils entretenaient à peine leur métairie et que tout allait à vau-l'eau.

Au moment de partir, la baronne réussit à entraîner le couple vers son jardin et ses fleurs. C'était là son seul domaine, si l'on excepte le tricotage des cache-col destinés à protéger la santé de son époux qui, lui, détestait ce genre d'accoutrement. D'ailleurs, il était plutôt amusant de penser que le baron pût avoir besoin de cela. Il semblait aussi solide qu'une poutre neuve.

– Mais, Magnus, il ne faut pas que tu prennes froid ! Il faut t'habiller pour avoir assez chaud !

Il était manifeste que la petite baronne fluette ne connaissait que deux choses dans sa vie : Magnus et ses fleurs. Elle fut ravie, et s'empourpra, lorsque le couple s'exclama et s'extasia devant ses plantations. Aussitôt, il fallut qu'elle se mette à expliquer quand et comment elle avait entrepris cette culture.

En s'en retournant à la maison, le pasteur remarqua :

– Ce n'était peut-être pas très correct de ne lui parler que finnois ! Il a dû penser qu'on croyait qu'il parlait trop mal cette langue, et c'est sans doute pourquoi il a voulu se moquer de nous quand il nous a vus arriver !

Au cours de cette visite, Hélène avait totalement oublié son ressentiment à l'égard des Suédois, mais son mari la remit dans le droit chemin et elle lui rétorqua :

– Le manque de correction, ce n'est pas de lui parler finnois, c'est qu'il ne comprenne pas.

Le pasteur préféra ne pas répondre.

II

Peu à peu, les Koskela sentirent que la vie se modifiait. Ce sentiment ne provenait pas seulement du contrat qui avait été largement modifié et qui avait accru l'incertitude dans laquelle ils vivaient. Non ! Il leur fallait encore apprendre quelles étaient toutes les misères qui se rattachaient à leur état. Les jours de redevance, trois dont deux avec le cheval, étaient encore très supportables et somme toute faciles, mais il y avait en plus ce que communément on appelait les « travaux forcés ». Un propriétaire du Häme²⁶ avait inscrit dans un contrat de métayer qu'« il faut toujours venir au travail, au premier appel, faute de quoi, il faut quitter la métairie sur l'heure ». Cette idée était comprise dans presque tous les contrats. Elle en était une loi fondamentale et si elle ne se trouvait pas noir sur blanc dans le contrat des Koskela, cela ne les dégageait en rien de cette obligation. Quand on les appelait, il fallait qu'ils abandonnent ce qu'ils avaient en train

et qu'ils viennent. Bien sûr, les jours faits en surnombre des journées de redevance leur étaient payés, mais de façon bien dérisoire si l'on regardait le travail réellement fourni.

Ce n'était pourtant pas une question d'argent, pour l'essentiel, qui leur faisait détester cette activité. On les aurait mieux payés que c'eût été la même chose. Un village uniquement paysan vit sur un certain rythme. Il a besoin, en certaines périodes, d'une réserve de main-d'œuvre qui lors des foins, des moissons ou de quelques autres activités du même genre, est totalement absorbée, femmes et enfants compris. Entre-temps, il était certes possible de trouver des oisifs qui pouvaient faire les travaux divers, mais alors les métairies elles-mêmes ne requéraient plus les bras. Le résultat était qu'en été il fallait que les métayers fauchent leurs moissons la nuit, à moins qu'ils ne les laissent pourrir sur pied.

Le pasteur n'avait jamais pensé que Koskela pût avoir du travail à faire chez lui. Sa journée de redevance faite, le mercredi soir, Youssi devait cependant revenir tout le reste de la semaine – contre argent – pour faucher les blés du presbytère. Il ne pouvait pas faire plus qu'il ne faisait !

– Est-ce que la femme de Koskela ne pourrait pas venir pendant deux jours ? Vous pourriez bien laisser les enfants seuls maintenant ! L'aîné peut s'occuper des deux plus jeunes !

– Oui... peut-être... Mais il y a aussi les vaches...

– Ah oui ! C'est bien ennuyeux ! Si jamais il se met à pleuvoir, toutes les récoltes seront perdues !

Et Youssi acceptait. Il en avait assez de voir le visage mécontent du pasteur. Il y voyait son contrat qu'il conservait entre les pages de la Bible, et il cédait.

C'est ce qui explique qu'on travaillait jusque tard chez les Koskela. Quand la mère n'allait pas à l'extérieur – elle y allait quand même assez rarement – Axel l'aidait dans ses travaux. Et quand les enfants étaient seuls, Axel devait se débrouiller pour remplacer sa mère.

Alex s'occupait du petit Akou, mais il fallait parfois qu'Axel se fâchât pour ramener le berger vers son mouton, car Alex aimait bien partir se promener sans se soucier du reste. L'aîné aussi aurait bien aimé flâner dans la campagne environnante, mais son état de maître de maison l'en empêchait, et le père se mettait si facilement en colère qu'il valait mieux ne pas le provoquer ! Il arrivait pourtant qu'Axel se révoltât et se refusât à rien céder.

Il ressemblait à son père. Même visage madré, mêmes pommettes saillantes, mêmes petits yeux profondément enfoncés et même air sérieux qui ne laissait que rarement sourire le visage. Il se tenait de la même manière et était trapu comme lui. Il semblait pourtant qu'il serait plus grand, plus élancé. Alex, au contraire, était un composé du

père et de la mère. Plus pâle, blafard presque, et plus gros. Lui aussi était sérieux et solide, mais plus doux que son aîné.

Le fils aîné était le sujet de nombreuses discussions entre le père et la mère, surtout lorsque le garçon entraînait dans une de ses violentes colères.

Il avait dernièrement reçu une rossée et les avait tous deux fait trembler de peur.

Axel avait trouvé une plume de geai fort bariolée et Alex la voulait.

– Prête-la-lui un peu, dit la mère à Axel.

– Non, elle est à moi, répondit-il sur un ton si rogue que la mère ne pouvait laisser passer cela ainsi.

– Donne-la-lui tout de suite.

Le gamin ne répondit rien, mais ne donna rien non plus.

– Père ! Occupe-toi donc de ça !

Youssi regarda l'enfant.

– Tu as entendu ce que dit ta mère ?

Pas de réponse.

– Tu sais ce qu’il y a sur la porte ?

Nouveau silence.

Youssi alla chercher le fouet qui se trouvait au-dessus de la porte.

Puis :

– Encore une fois, vas-tu obéir à ta mère ?

Le garçon se rapprocha du poêle et s’accroupit tout auprès, la bouche fermée, la plume broyée dans le poing serré, l’autre main levée au-dessus de la tête.

Le père était bien ennuyé, mais il lui donna quand même quelques tapes relativement douces et demanda à nouveau :

– Ouvres-tu ton poing ?

Le garçon ne bougea pas et alors le père se mit à frapper sans aucune retenue, si bien que le dos de l’enfant ne tarda pas à être zébré d’une raie rouge. Mais il n’ouvrait ni le poing ni la bouche. Le père frappait toujours et l’enfant consentit enfin à articuler, mais d’une voix râlante, haineuse et douloureuse en même temps que hachurée et martelée :

– Tu-peux-me-tuer.

Alex et Akou se mirent à pleurer et, soudain, Axel tout tremblant s’empara de la main de son père et hurla :

– Non ! Ne frappe plus... Je ne veux pas...

Alma avait les larmes aux yeux.

– Pas si fort...

Youssi se sentait tout désorienté par les paroles de l’enfant. Il s’arrêta de le frapper et se mit à marcher de long en large, furieux et perplexe.

– Bon... C’est déjà le monde à l’envers si ce gamin ne veut pas obéir... J’ai encore jamais vu ça de ma vie...

Les parents comprenaient fort bien que ce garçon pourrait se laisser mettre en pièces plutôt que de s’humilier, et le rendre infirme n’avancerait à rien. Il était toujours accroupi contre le poêle, le corps agité de soubresauts, mais ne disant plus rien.

Un soir triste et sombre envahissait la pièce. Au repas, Axel ne voulut rien manger et, au moment d’aller se coucher, il disparut. On le retrouva dans le galetas au-dessus de l’écurie et il fallut le porter de force dans son lit. Il ne fut pas battu, mais il fallait le tenir serré pour qu’il ne s’enfuie pas.

Le lendemain matin, les parents discutèrent de la correction de la veille.

– Il faut en finir avec ces rossées, dit Alma, c’est trop pénible ! Il porte encore les traces des coups !

Et elle s’essuya les yeux.

– C'est pas que ça me plaise de le battre, mais que peut-on faire ? La vie va lui être rudement pénible s'il s'amuse à des choses pareilles ! Faut pas trop regarder aux bosses. Faut frapper sans les regarder !

– Mais si tu essayais de le prendre par ses bons côtés ? Il est coléreux, c'est sûr ! Mais, au fond, il n'est pas méchant ! Si on le loue pour son travail, il en est tout heureux, même s'il ne le montre pas ! Et alors il cherche à faire encore mieux ! Faut lui passer la main dans le dos... C'est comme ça !

– Heum... Pourquoi pas... Mais je comprends pas pourquoi faut féliciter pour le travail ! Le travail appartient à celui qui le fait... comme les vêtements à celui qui les porte !

Après cette histoire, Axel ne fut plus battu et les parents purent remarquer qu'il n'était pas plus entêté qu'avant. Il faisait le travail tant qu'il y en avait à faire et parfois, le soir, la mère était prise de pitié quand elle voyait l'éreintement de son petit corps. Remplir les assiettes était aussi un acte délicat. La mère aurait voulu donner ce qu'elle avait de meilleur aux enfants, mais il était certain que le père devait être servi le premier. Enfin, les enfants pouvaient toujours manger autant de pain de seigle qu'ils le désiraient ! Bien sûr, ils devaient demander la permission, mais on la leur accordait toujours, bien que Youssi eût aimé voir la consommation de seigle se réduire un peu.

– Quels ventres ils ont, s'exclamait-il, un morceau comme ça, ça m'aurait bien fait deux jours !

Il arrivait, de temps en temps, que Youssi fût de bonne humeur. Il n'était pas toujours triste ni morose et se montrait parfois bienveillant et amical. Dans ces instants-là, il était tout fier de lui et de sa progéniture, et ne s'en cachait pas. C'est ce qui arriva à propos du bélier.

Quand, à l'automne, on rentra les moutons de Koskela dans l'étable, le bélier ne voulut rien savoir et il s'enfuit dans les bois sans qu'on parvienne à le rattraper. On essaya bien à diverses reprises de l'approcher, mais personne ne réussit à lui mettre la main dessus. Pourtant, dès qu'il voyait que personne n'était dans les parages, il se rapprochait de la ferme pour disparaître à nouveau si jamais se dessinait une forme mouvante.

Un dimanche, alors que déjà il gelait, Axel sortit de la ferme, les pieds nus, et à peine avait-il dépassé le coin du bâtiment qu'il remarqua le bélier qui se trouvait derrière la grange dans un bosquet de genévriers. Il commença à s'approcher aussi silencieusement qu'il le pouvait de l'animal qui, sentant peut-être le danger, trottnait et piaffait, sans toutefois s'enfuir. Axel parvint ainsi tout près de lui. Il se mit alors à lui parler tout doucement, en tendant la main. Le bélier le regarda et fit brusquement un saut de côté. Se rendant compte que la

bête allait s'enfuir une fois de plus, Axel se jeta à sa tête, le saisit par les cornes et le fit tomber sous la violence du choc.

L'empoignade et la lutte furent rudes. Tel un bloc, l'enfant et le béliet tournaient parmi les genévriers. Ils semblaient de force égale et il leur était, à chacun d'eux, difficile d'emporter la décision. Le père qui, de la maison, avait entendu un appel, était sorti et il remarqua la lutte qui se déroulait derrière la grange, non seulement à cause des heurts, mais par les cris et les appels essoufflés d'Axel.

– Pè...re... le... bé...lier...

Le père s'empressa de venir secourir son fils et, tout en courant pour le rejoindre, il lui fut donné d'entendre Axel jurer comme jamais il ne l'avait jusqu'alors entendu. Il semblait que cela l'aidât à marteler le béliet de ses poings.

– Tu... peux... êtr... sûr... qu'des... merd'.. des... cre...vur'... comm'... toi...

Le père était tellement pressé qu'il ne fit guère attention aux dires de son fils et se préoccupa davantage de passer un ceinturon autour du béliet, puis une corde autour des cornes pour l'empêcher de donner des coups. Lorsque le béliet fut dans l'impossibilité de s'enfuir, Youssi s'intéressa à son fils et fut effrayé de la vision qui lui était offerte. Les vêtements n'étaient plus que des lambeaux et l'enfant saignait et crachait du sang. Il était encore tout tremblant de sa lutte et, soudainement, se rejeta sur l'animal, le frappant de ses poings, sans regarder où il tapait et soufflant :

– Je vais te faire voir... T'es qu'un... Mais j'tai eu...

– Bon, bon... Faut pas le tuer, ce pauvre Albert, dit le père d'une voix bonhomme.

– Pourquoi qu'il me...

L'enfant se calma quand même et le père prit le béliet sur ses épaules pour l'emporter à l'étable, tandis qu'Axel, qui venait à leur suite, continuait d'injurier tant et plus la pauvre bête, lui promettant :

– Une fois que tu seras dans l'enclos, je vais te mettre une sacrée dérouillée...

– Non... Va voir ta mère... Il faut que tu laves tes blessures !

– Seigneur Dieu ! Que se passe-t-il ? s'écria la mère quand elle vit arriver son fils tout couvert d'ecchymoses et de plaques de sang.

Elle se mit immédiatement à le soigner, sans pouvoir réparer la dent branlante ni les coupures des lèvres.

Les lèvres se cicatrèrent rapidement, sans garder aucune trace de cette rencontre, et le puukko²⁷ si souvent demandé et toujours refusé pendit désormais à la ceinture d'Axel.

– Mais il faudra le prêter de temps en temps à Alex !

Axel promit de le faire, de temps en temps. Chaque fois que cela arrivait, il s'asseyait à côté de son frère pour pouvoir le surveiller et

lui disait :

– Encore un peu... Pour ce bâton-là... Après, tu le rends !

Youssi, comme de nombreux autres, dut se rendre au travail volontaire de construction de l'école. D'abord en son nom puis, une fois sa part faite, en celui du pasteur. Il aurait dû aussi donner de l'argent pour le fonds de construction mais, par bonheur, put échapper à cette obligation, la caisse étant tenue par le pasteur. Le baron avait offert l'essentiel, mais il y avait tout le reste pour lequel on allait demander aux pauvres de verser, ne serait-ce que par noblesse et largesse d'esprit.

Un jour, le maître-tailleur se présenta au presbytère.

– Excusez-moi de venir vous déranger, mais que Monsieur le Pasteur veuille bien me permettre de prendre part à cette grande œuvre de culture populaire ici entreprise, à ma plus grande joie et pour la gloire de ceux qui l'ont décidée.

Si la phrase était quelque peu précieuse, elle n'en était pas moins bien tournée et montrait que Halme avait reçu une éducation certaine. Le couple en fut si étonné, et du coup si intéressé, que le maître-tailleur entra dans la vie privée du presbytère.

Les manières de Halme furent immédiatement appréciées et admirées, et les deux cent cinquante marks qu'il apportait n'étaient pas l'unique cause de cette admiration non dissimulée. Il fallait d'ailleurs reconnaître que cette somme, pour un homme de son état, était vraiment un grand cadeau et qu'il avait dû mettre un certain temps à la rassembler.

La conversation ne tarda pas à aborder les questions de culture et d'éducation populaire et si, de temps à autre, le couple ne pouvait retenir un sourire amusé, le pasteur et sa femme étaient bien contents d'avoir fait la connaissance du tailleur.

– Excusez-nous cette question, mais Monsieur Halme travaille-t-il en relation avec quelque organisation fennomane ?

– Je n'appartiens à aucun parti, mais les exigences nationales et tout particulièrement les questions de langue sont proches de mon cœur. Comme je le disais tout à l'heure, c'est là que résident les conditions d'un véritable réveil populaire !

Quand, par la suite, il lui fut demandé, le plus poliment du monde, où il avait acquis son savoir et fait ses études, il répondit non sans ambiguïté :

– Lorsque je me trouvais à Tampere, en apprentissage, je m'intéressai passionnément à toutes ces questions de culture populaire, et je parvins bien vite à la conclusion que l'essentiel de cette activité devait se développer dans les secteurs ruraux, et c'est ce qui explique mon retour en mon village natal. Les conditions

d'exercice de mon métier y sont naturellement assez défavorables, mais les grandes questions d'intérêt national passent avant et valent bien que nous consentions quelques petits sacrifices...

La discussion fut longue et animée. On parla de nombreuses choses, en particulier des moyens d'aider au développement des couches les plus défavorisées, et bien que Halme soutînt à cet endroit que cela était essentiellement fonction de la reconnaissance qui leur serait faite des droits communaux et du suffrage universel, on ne se disputa point. Ces droits communaux étaient d'ailleurs très fluctuants et, pour certains, ne représentaient rien d'autre que les sociétés de secours ou les ouvriers. Ces mots recouvraient des choses ignorées et on se mit tacitement d'accord pour ne plus aborder ce sujet.

Lorsqu'il partit, Halme s'inclina profondément, éleva la main de la dame comme s'il allait y déposer un baiser, n'acheva pas son geste et garda ainsi la main à mi-chemin. Il avait bien eu l'intention de la baiser, mais il lui sembla, à la dernière minute, que cela ne pouvait pas se faire et il y renonça.

– Curieux bonhomme ! Qu'est-il en réalité ?

– J'ai entendu dire que les tailleurs et savetiers de village sont facilement philosophes, que cela vient de leur travail en même temps que de la position qu'ils adoptent pour travailler.

– Mais cette philosophie devrait n'être qu'une philosophie de chambre alors que lui, il est un étrange mélange, une sorte de trésor absolu... Ne sens-tu pas comme, par lui, nous approchons de la mentalité populaire ?

La mentalité populaire, pour sa part, s'agitait et se démenait sur le chantier de construction scolaire.

– Chiennerie de saleté de travail volontaire gratuit ! Faudrait que j'arrange le toit de l'étable qu'est tombé l'autre jour sur le dos de la vache, et me voilà ici en train de fabriquer un abri pour tous ces putains de bouquins !

– Oui... Mais c'est peut-être pas mauvais que les mioches apprennent un petit quelque chose...

– Ouais... Ils apprennent des leçons, rien d'autre ! Tiens ! Quand je suis passé du côté de chez Kankaanpää, il y avait un gamin dans la cour... Ben, pour parler, il sait parler... Mais ça ne l'a pas empêché de me crier : « T'aurais-t-y d'la merde dans tes frocs pour aller au travail volontaire avec c'te gueule-là ? » Je lui ai répondu que non, mais qu'on pourrait peut-être bien en trouver dans les siens.

Les travaux de construction étaient surveillés et dirigés par Hellberg qui s'était lui-même nommé contremaître. La commune prenait part, elle aussi, à la construction des bâtiments scolaires, sous la forme du salaire qu'elle versait à Hellberg.

Ce charpentier du bourg avait consenti à travailler pour la paroisse

! Il était brun et de taille moyenne. Quand il avait le dos tourné, on le surnommait : « Moi-même », car il était tout particulièrement cassant et sûr de lui. Lorsqu'il discutait, il regardait ses interlocuteurs droit dans les yeux, d'une façon assez désagréable, et si un désaccord se manifestait, son regard glissait de côté et les commissures de ses lèvres se plissaient en un sourire condescendant. Le plus souvent, pour mettre fin aux discussions, il s'en allait vers quelque besogne, comme s'il avait ainsi voulu montrer l'insignifiance de ses camarades et de ces parlotes. Il souriait rarement et, quand cela lui arrivait, son sourire était teinté d'ironie. Il était sans doute facile de rencontrer des hommes de ce genre, en assez grande quantité, dans un bourg, mais ici, au village, le visage de Hellberg était une exception. Ce n'était pas la seule chose qui le distinguât des villageois. Il était, de plus, un charpentier « organisé », qui avait participé à des travaux dans des secteurs fort éloignés de sa maison et il avait alors, disait-on, fait partie de quelque organisation. On avançait même qu'il était socialiste et la preuve en était qu'il recevait des journaux dont un s'appelait *le Travailleur*.

Ce qui le faisait surtout remarquer sur ce chantier et dans le village, c'était l'attitude qu'il adoptait vis-à-vis du baron. Si, par hasard, un paysan de l'endroit parlait avec le baron, il était toujours d'accord avec ce que disait le grand homme, sans même attendre que le baron ait dit sa pensée. Il n'était pas question, il ne pouvait pas être question, dans le village, de manifester un avis différent de celui du baron. Lorsque ce maître parlait, les paysans se devaient d'être attentifs et respectueux. Il n'en allait pas de même lorsque le baron s'adressait à Hellberg et, plus d'une fois, le contremaître fit attendre sa réponse, terminant tout d'abord ce qu'il était en train de faire.

– Ça ne va pas ! Je veux autre chose ! Pourquoi faire un si grand vestibule ? La cuisine est bien trop petite ! On peut tout juste y pondre un œuf et le maître d'école risque d'avoir une grande famille !

Après avoir regardé le baron en silence, le contremaître consentit à répondre :

– Oui, et alors ?... C'est une question de fonds... Maintenant, il est trop tard...

– Pourquoi ? Il faut changer cela ! Je le veux !

– Je vois bien que le baron le veut ! Mais les plans ont été acceptés, sans aucune modification. Il aurait fallu le dire à ce moment-là... Ce n'est pas moi qui les ai faits et, à l'époque, on ne m'a rien demandé. S'ils ont été adoptés ainsi, c'est qu'on les a trouvés bons... Les responsables communaux m'ont remis ces papiers en m'ordonnant de faire la construction conformément aux plans, sans y rien modifier. C'est ce que je fais... Si le baron veut aller discuter avec eux...

Et sans plus attendre, Hellberg s'en fut, tournant le dos aux

constructeurs et examinant les plans. Tout cela ne valait pas qu'on s'énervât et le baron ne méritait pas plus d'attention qu'un autre.

Halme venait souvent faire un tour sur le chantier. Il ne prenait pas part aux travaux, son cadeau l'en dispensait et il s'avancait, une canne à la main, la balançant à demi par jeu, comme s'il avait voulu se moquer des gens. Mais ce n'était qu'une manière de se distinguer de son entourage, et il lui arrivait d'avoir de longues discussions avec Hellberg. N'étaient-ils pas camarades ? Cependant, l'un comme l'autre gardaient un masque impassible. Pendant ce temps, les hommes s'affairaient et, pointant sa canne vers les travaux, Halme s'exclamait :

– Oui... Ça monte... Phare des lamentations ! Étoile d'Espérance du peuple de Finlande...

Hellberg souriait.

– Sous une telle étoile, le peuple finlandais ne peut guère avoir d'espoir...

– Je ne partage pas ta manière de voir. Tu as tort me semble-t-il.

– Écoute donc, Halme ! Si ce baron et cette femme de pasteur ont décidé de construire une école primaire, tu peux facilement imaginer les étoiles qui vont y briller !

– Je pense que le couple du presbytère n'est animé par rien d'autre que par le pur désir de développer la culture populaire.

– Ouais. On va te fabriquer là de bons fennomanes ! C'est comme ça que les pauvres vont se trouver une fois de plus à la remorque des riches. Il vaudrait pourtant mieux que ce soit l'inverse !

– Et qu'advientra-t-il d'autre aux pauvres que de rester pauvres, s'ils demeurent ignorants de tout ?

– Ils le resteront en dépit de toute l'instruction qu'ils recevront ici, car ils ne liront jamais rien d'autre que les histoires du *Bouleau et l'Étoile*²⁸ du matin au soir. Je suis allé à l'école primaire, et je peux t'en parler en connaissance de cause !

– Sans doute... Moi, je ne suis pas allé à l'école primaire, mais j'ai quand même lu *le Bouleau et l'Étoile* et, à mon avis, c'est une belle histoire ! Si personne n'y meurt de faim, il faut pourtant reconnaître que tout son sens est clair comme le jour. Mais, ce que je veux dire, ce qui est important dans cette affaire, c'est que la situation sociale du peuple ne peut s'améliorer que par la diffusion des lumières.

– L'esclavage ne pourra être brisé que si nous rompons les maillons de notre chaîne !

– Cette action entreprise de diffusion des lumières participe à la rupture de cette chaîne, selon des normes qui lui sont propres. C'est l'essentiel de ma conception, je dirais presque la loi fondamentale de ma vision du monde. C'est là-dessus que tout peut être construit...

– Heum... Heum... Enlève-toi du chemin, voilà les poutres qui vont servir à la construction.

Quelques hommes rirent et Halme, ayant passé la canne sous son bras et s'étant tiré de côté, s'écria :

– Écoute un peu, Otto ! Tu es ici comme la vie et le souffle de ce travail bénévole ! Voudrais-tu prendre la peine de voir ceux qui y viennent le plus souvent ? Le pasteur m'a demandé de le faire pour pouvoir les remercier publiquement, lors de l'inauguration officielle !

Otto promit et annonça immédiatement que celui qui y venait le plus souvent, c'était lui – ce qui était bien vrai, mais tous considérèrent que c'était encore une de ses innombrables plaisanteries. Otto se sentait à son aise dans ce genre d'ouvrage et, comme Hellberg n'était pas là en permanence, il lui tenait lieu de second et de représentant. Le zèle qu'il développait ici cachait un calcul réaliste : les poêles de l'école n'étaient pas construits par des travailleurs bénévoles, mais étaient comptés à part et il réussit à se faire octroyer ce forfait sur la recommandation de Hellberg, avec qui il essayait de se mettre bien, alors qu'en réalité il était prêt à dire les pires vilénies sur son compte.

Les travailleurs, intéressés, s'amusaient à écouter les discussions de Halme et Hellberg, sans toutefois y prendre part. Beaucoup de ce que disait Hellberg leur semblait très naturel, et il ne paraissait être que la bouche qui exprimait leurs pensées de toujours. Les métairies n'étaient ni plus ni moins qu'une forme nouvelle du servage et les valets de ferme, comme les ouvriers agricoles que l'on payait partiellement en nature, n'étaient eux aussi que des serfs dont on ne voulait pas reconnaître le nom véritable. Cela, ils le savaient tous depuis belle lurette ! C'était encore la situation du métayer qui leur semblait la plus pénible. L'ouvrier agricole peut facilement changer de maître, tandis que le métayer se trouve lié à sa terre, à sa maison, alors que tout cela est bien aléatoire et, de plus, il faut qu'il s'occupe du bétail et de la propriété. Bien sûr, les revenus d'un métayer sont plus importants que ceux de l'ouvrier, mais la différence n'est pas assez sensible pour que cela en vaille la peine.

Les théories leur passaient au-dessus de la tête, mais les faits étaient cependant clairs.

– Et alors, qu'arrivera-t-il ? Il faudrait une loi !

– Quelle vie, si nous n'avons rien qui nous protège !

Quand Halme remarqua que les gens écoutaient plus volontiers Hellberg, il se montra d'accord avec lui pour l'essentiel et ne disputa plus que sur des questions d'interprétation. « La base » avait toujours eu sa sympathie profonde, mais le socialisme ne lui était qu'une idée un peu abstraite servant principalement pour les revendications ou les doléances. Il en parlait comme s'il était renseigné sur la question, mais se lamentait en lui-même de son manque de connaissance. Il ne supportait pas que quelqu'un en sache plus long que lui.

Hellberg lui promit de lui prêter les écrits de Salin, Tainio et Kurikka²⁹ pour étayer leurs discussions et Halme accepta avec un air d'indifférence.

– Pourquoi pas ?... Je prendrai volontiers connaissance de leurs avis.

Mais, une fois chez lui avec les écrits qu'avait apportés Hellberg, il se lança à corps perdu dans leur lecture. Hellberg lui avait prêté tout ce dont il disposait, et Halme avait pris le paquet en semblant n'y attacher aucune importance.

– Tu peux en apporter davantage ! Si tu commandes de leurs livres à Helsinki, commandes-en un second exemplaire pour moi... Je n'ai guère le temps de lire ces choses en ce moment, je suis déjà engagé dans d'autres lectures... Des livres d'histoire... Mais je peux toujours les parcourir à mes moments perdus !

Ce soir-là, Halme lut jusqu'tard dans la nuit.

Peu à peu les hommes du village se mirent à écouter davantage Halme.

– Il peut répondre à toutes les questions comme le Moi-même !

L'intelligence assez vive et la bonne volonté naturelle de Halme lui permirent d'être rapidement au fait des questions les plus diverses, et bientôt il connut mieux les fondements du socialisme que le lourd Hellberg. Les divergences d'opinion étaient maintenant d'une nature différente, car Halme était, déjà avant, proche des positions socialistes, sans trop le savoir. Et puis, il semblait qu'il eût toujours compris les questions de langue et de nationalité, au même titre que les questions de classes sociales.

Personne ne remarqua que, Hellberg absent, Halme se présentait comme un socialiste encore plus rigide qu'en sa présence. Et on l'écoutait lorsqu'il venait passer un moment sur le chantier.

Un jour qu'il discourait avec quelques hommes, les propriétaires de Töyry et de Village-Benoît arrivèrent au moment où Antoine hoquetait :

– Ouais... Ben merde... Faudrait qu'elle vienne, ta démocratie... Ou alors, on n'en finira jamais de notre servage...

– J'ai l'impression, dit Töyry en riant, que ce travail n'est que l'occasion de réunions contre la faim !

– La faim des métayers de malheur, elle finira pas de sitôt !

Le propriétaire se mit à équarrir une poutre à grands coups de hache et, entre chaque coup, dit :

– Chez... nous... per... son...ne... n'est... en...co...re... mort... de... faim...

Tous se remirent en silence au travail, la plupart dissimulant mal leur sourire et prenant un air absorbé par la contemplation des troncs, des poutres, ou du fil des scies. De sa canne, Halme frappait un tronc à

petits coups.

– Quoi qu'on en dise, il serait grand temps de procéder à la réforme électorale. C'est la seule solution qui ouvre quelques perspectives.

– Halme devrait siéger à la Diète ! Là-bas, les autres n'y connaissent rien ! Ils n'ont pas appris la sagesse des livres de Hellberg, eux !

– Je n'ai pas besoin de la sagesse des livres de Hellberg !... La nécessité de la réforme électorale crève les yeux sans qu'il soit besoin de la moindre explication ! Le simple examen scientifique, dirai-je, de la situation dans notre région le prouve assez !

Un nouveau silence s'appesantit sur le groupe. Otto, qui se trouvait sur le mur, considéra le tranchant de sa hache et ajouta :

– Y a bien des projets... Mais si j'étais à la Diète, moi, la première chose que je ferais, ce serait d'examiner la situation des femmes !

– Affaire particulièrement importante !

– Tais-toi donc ! Suffit de mettre la marchandise sur son lit ! C'est par ce paragraphe que je commencerais !

Halme avait bien compris les intentions d'Otto mais, d'un mur à l'autre, les répliques affluèrent, et les allusions sur la bonne entente pratiquée de Hanko à Petsamo³⁰ fusèrent.

Le propriétaire de Village-Benoît rit d'un rire tonitruant de vrai propriétaire terrien et s'exclama :

– Mais, dis... On t'écoute, parle ! On est sur un chantier que diable ! Hé... hé... hé...

Seul Halme se contenta de sourire légèrement et Preeti Leppänen, qui avait remarqué sa contrariété, ne crut pas devoir se joindre aux autres. Halme lui avait promis de prendre son fils chez lui, comme apprenti-tailleur. Preeti était marié à Henna, une gardeuse de poules du domaine. Ils étaient aussi peu efficaces l'un que l'autre, ce qui ne les empêchait pas d'avoir deux enfants : un garçon et une fille. Leur situation était des plus pitoyables et la faim ne leur était pas inconnue. De son côté, Halme n'avait pas d'enfant et Emma voulait en adopter un, ce à quoi il s'opposait sous prétexte de vouloir s'occuper d'un apprenti. Valenti Leppänen était encore trop jeune pour pouvoir être considéré comme apprenti, mais Halme était cependant décidé à le prendre, pour des raisons fort diverses. D'abord, cela relevait son rang social et lui épargnait les menus travaux domestiques dont il aurait aimé se débarrasser : confection de fagots, approvisionnement en bois, etc., toutes choses qu'il ne faisait qu'à contrecœur. Non par paresse mais pour la simple raison qu'il ne pouvait s'imaginer portant des bûches dans les bras. Et puis, les livres prêtés par Hellberg avaient d'une certaine manière accru sa sympathie à l'égard des déshérités et, si cela restait assez théorique, il n'en affirma pas moins à sa femme qui doutait fort de la validité de ses arguments :

– C'est justement parce qu'il est sale et affamé que nous devons le

prendre ! L'eau et le savon feront disparaître ta répulsion et nous pourrons ainsi sauver au moins un être humain de la faim et des poux ! Nous pouvons lui dire de venir, nous en avons les moyens, qu'il soit ou non capable d'un point de vue professionnel.

Pour les Leppänen, cette opération était aussi une réussite car elle était une promotion sociale – ne les remarquait-on pas enfin ? – en même temps qu'un grand allègement ! Ils eurent cette chance qu'à la même époque, la mère de Henna mourut de faim. La vieille était tombée malade dans sa petite cabane où elle vivait solitaire en bordure du village. Henna lui apportait bien ce qu'elle pouvait, mais ce n'était pas d'un réel secours et la vieille finit par mourir de faim. Pour l'enterrement, quelques villageois vinrent en aide à Henna, la commune n'ayant pas voulu se charger du convoi sous prétexte que les héritiers existaient. C'est vrai qu'il y eut un héritage : trois poules en mue qui, naturellement, ne pondaient pas.

– Mais, dit Preeti, laissons-les un peu devenir de vrais animaux !

Quand elles le furent, elles ne pondirent pas davantage. Elles en étaient au stade de collection de musée et vivaient en marge de toute économie domestique.

On vint à bout de l'école. Otto se tira à merveille de l'inspection et reçut une belle somme pour les poêles. Il eut même le droit de prendre un aide et on lui accorda que ce fût son fils aîné. Le garçon qui, physiquement, était le portrait craché de son père, fit donc, littéralement, son école. Il ne faut pas oublier d'ajouter que ce fils avait, comme le disaient les villageois, la langue bien pendue du père.

Les fils Kivivuori se distinguaient d'ailleurs facilement des autres enfants du village. N'étaient-ils pas les seuls à tutoyer leurs parents ? Et les seuls aussi qui n'aient jamais reçu de fessée ! Le père se refusait à les battre, et la mère, trop tendre, ne le pouvait pas. C'est pourquoi on pouvait, sur le chantier, entendre Yanne crier :

– Hé, le père ! T'as besoin de boue ?

Halme s'était, par l'entremise de Hellberg, abonné au *Travailleur* ; et chaque jour davantage il parlait du socialisme. Hellberg, pour sa part, semblait peu à peu laisser toutes ces questions de côté. Le socialisme de Halme se teintait de nombreuses conceptions qui lui étaient toutes particulières et qui s'opposaient aux principes rigides de Hellberg. Il lui arrivait de parler dignement des réformes nécessaires dont « les classes dirigeantes comprennent parfaitement la nécessité, et qu'elles sont tout prêtes à reconnaître publiquement comme je le dirais entre nous ».

Cela faisait rire ironiquement Hellberg, mais son rire résonnait maintenant comme un coup de couteau émoussé sur une pierre.

Les auditeurs changeaient peu à peu d'avis en ce qui concernait Halme que, jusque-là, ils avaient considéré avec quelque amusement,

surtout lorsqu'il parlait de sa réforme électorale. Il leur arrivait de dire :

– C'est quand même un homme diablement sage ! Il en remontre même à Helperi à l'occasion ! Pour en savoir, il en sait ! Y aurait pas eu beaucoup de gars pour parler comme il l'a fait, l'autre fois, sur la colline, à la dame du pasteur pendant l'enterrement ! Ah, y a bien cette canne ! Mais pourquoi qu'on n'aurait pas le droit nous aussi de nous promener avec une canne, hein ?

Un jour, en revenant du chantier, Antoine Laurila demanda à Halme :

– Est-ce que le gel n'a pas touché les fanes de tes pommes de terre ?

– Ben, je ne peux pas dire avec sûreté ! Mais je sais que de toute manière, il faut que j'en achète !

– Viens en chercher chez nous, à l'automne... Elles poussent bien... Si j'arrive à les arracher à temps...

– Merci de ton offre... Mais c'est contre argent, bien sûr. Toi aussi tu as tes difficultés.

Jusqu'à ce jour, Antoine s'était toujours montré fort brutal pour Halme.

Halme allait souvent voir le couple du presbytère et discutait là-bas de plus en plus fréquemment des affaires sociales. Mais toutes les paroles ne touchaient qu'aux théories et les discussions se déroulaient dans une bonne entente. Halme pouvait ainsi paraître, pour certains, le trait d'union nécessaire entre le presbytère et le peuple.

III

Ce n'est que tard dans le courant de l'automne que l'école entra en activité.

Il y eut tout d'abord la fête d'inauguration, à laquelle tous les bourgeois de la bourgade furent conviés. Les propriétaires terriens furent aussi invités et on vit, en plus, un certain nombre de gens moins puissants.

Le propriétaire Yllö avait été chargé de prononcer le discours et de remercier les constructeurs mais, s'il parla, le vrai discours fut cependant fait par la femme du pasteur, qui saisit cette occasion pour développer les thèmes fennomanes, démontrant que chaque nouvelle école devait accroître le fonds de culture finnoise, qui elle-même était la base nécessaire à l'extension du front fennomane et devait, petit à petit, atteindre les plus hautes couches de la société.

Chacune de ses phrases était un coup porté au baron qui, assis à une place d'honneur, ne semblait rien remarquer ni même comprendre ce qui se disait. C'était en partie vrai car, s'il comprenait relativement bien le parler et les dialectes de ses valets ou de ses métayers, la belle

langue finnoise lui était, dans sa pureté, totalement inconnue.

Youssi aussi était présent, sur le banc du fond où il essayait de passer inaperçu. Il aurait préféré être n'importe où ailleurs, mais il était cependant venu sur les instances du pasteur qui lui en avait fait un devoir moral, tous les constructeurs devant se retrouver à cette cérémonie. Seule la peur de voir le contrat se modifier dans un mauvais sens l'avait fait abandonner toute autre activité. Ne lui refuserait-on pas le renouvellement du contrat s'il n'obtempérait pas aux désirs du pasteur ?

Halme buvait du café avec les maîtres. Les gens le regardaient et murmuraient :

– Regarde donc Aatou ! Merde alors, l'est comme un monsieur !

Les longs doigts élégants de Halme décrivaient de grandes arabesques qui l'aidaient à parler. Gestes et paroles manifestaient chez lui une recherche soigneuse et son long corps assez sec, ses jambes trop longues même, tout parvenait, par l'attention qu'il mettait à chacun de ses mouvements, à une harmonie certaine. Il savait mettre en évidence son beau front bombé, ses doigts savaient saisir avec élégance et sûreté la tasse de café, le pot à crème ou un morceau de gâteau.

Si le pasteur discutait surtout avec le baron, sa femme au contraire ne parlait guère qu'avec Halme des beuveries, des bagarres et du manque de culture de la jeunesse. Toutes choses que Halme caractérisait d'une phrase :

– Les rapports moraux varient selon l'angle sous lequel on les considère.

La dame lui dit alors son intention de fonder un club des jeunes, mais Halme ne voyait pas cela ainsi.

– La proposition de madame mérite une attention très soutenue. Mais il me semble que la réalisation d'une telle entreprise ne laisse pas d'être discutable. Trop de culture d'un coup serait plus nuisible que bénéfique. Je connais ces gens et je pense qu'il faut les nourrir peu à peu. Mais peut-être vaudrait-il mieux examiner la possibilité de création d'un corps de pompiers. C'est là une organisation active et vigoureuse qui intéressera certainement les jeunes gens et, comme c'est d'eux qu'il est surtout question... Pour les jeunes filles, il faut considérer l'affaire différemment, car elles sont, tout naturellement, à un niveau plus cultivé ou pour le moins plus civilisé !

– Ho ! ho ! Les femmes vous remercient pour ces mots, Monsieur Halme. Mais alors, vous avez déjà décidé de tout ce qui doit être !

– Retenons donc cette idée du corps des pompiers ! Elle peut être utile si l'on pense à tous nos toits de bardeaux !

Le baron se montra enthousiasmé par cette nouvelle idée et promit son aide économique, en dépit du peu de remerciements qu'il avait

récolté pour les dons faits en faveur de l'école. Plutôt que des remerciements, il avait eu droit à des aboiements, mais sa mauvaise compréhension de la langue lui avait été d'une grande aide pour se tirer de cette affaire.

– Mais vous ! Vous que voilà, Halme ! Vous viendrez, n'est-ce pas ? Moi, j'amène tous les hommes du domaine !

– Oui ! Il faut que vous veniez, vous avez de l'influence sur les gens du peuple !

À cette affirmation de la dame, Halme répondit assez rudement :

– J'ai essayé, avec mes moyens, de répandre la culture dans mon entourage, mais encore aujourd'hui le puukko est, plus que le livre, familier à la main du jeune homme. Bien. Pourquoi ne pas entreprendre ce travail quand il est justement nécessaire ? Il faut d'abord toucher les âmes pour pouvoir atteindre les corps. Une fois cela fait, il faudra alors se mettre à réformer notre société !

– Bien sûr ! Je vois déjà clairement comment, de ce Nord, nous ferons un nouveau foyer de culture ! Et alors le passé ne sera plus qu'un conte !

C'est ainsi que, l'école terminée, on décida de fonder un corps de pompiers. De cette affaire-là, Halme était, sans conteste, la cheville ouvrière.

Les fêtes viennent, les fêtes passent.

Les mioches du village auraient vivement souhaité que l'école brûlât. Mais cela ne se fit pas et le maître d'école arriva. Un drôle de petit bonhomme. Il avait des lunettes et une barbiche.

Axel Koskela dut aller à l'école. La joie née des nouvelles bottes et des habits de bure ne parvenait pas à chasser l'inquiétude que ressentait ce fils de colon à se mêler à la troupe des villageois. Il avait rarement eu affaire aux autres enfants et seuls les fils Kivivuori lui étaient connus. Il avait surtout confiance en Oscar qui était plus jeune que lui. Il se méfiait un peu de Yanne qui s'isolait facilement, se moquait des autres et demeurait incompréhensible.

Oscar était plus spontané que son frère et, dans sa solitude, Axel s'en empara. Il connaissait assez bien les Kivivuori, Otto et Anna étant ses parrain et marraine. Pour cette école naissante, l'âge n'avait guère d'importance si ce n'est du point de vue de l'organisation. Un enfant de sept ans pouvait se trouver à côté d'un élève de plus de dix-sept années. Il n'y avait aucune obligation et on pouvait venir aux cours aussi longtemps que le désiraient les parents. Youssi avait inscrit son fils pour une période de deux années.

La journée scolaire commençait par des psaumes chantés avec lenteur et entrecoupés de moucherries et de tousseries. Le nez s'était, dès le premier jour, manifesté comme une position culturelle des plus importantes, de l'avis du maître d'école. Il avait semblé indigné de

voir des doigts pour mouchoir, et avait exigé que l'on vînt à l'école avec quelque chose qui éviterait de se moucher par terre. Les mouchoirs furent coupés dans de vieux draps, des pans de chemise ou toute autre guenille. Cela avait paru sans importance lors de la première inspection, mais il n'en fut pas toujours ainsi, car on l'entendit bientôt gronder contre la qualité des étoffes, quand les enfants présentèrent une loque de nature indéterminée, noire de poix à ski, de poussière des poches, ou d'avoir essuyé tous les menus objets qui normalement prennent place dans la poche d'un garçonnet.

On lisait, non sans quelque difficulté, *Le Bouleau et l'Étoile*, le front se plissant sous l'effort, le rire s'étouffant et les phrases étant dites au petit bonheur la chance. Toute cette activité faisait que le nez avait des fuites et, le naturel revenant au grand galop, une manche savante passait sur la lèvre supérieure.

– Comment nettoies-tu ton nez ? Du calme ! Bande de sauvages ! Je vous enseigne les belles manières, progéniture de porteurs de moufles !

Si jamais le maître d'école avait, autrefois, eu le sens de l'humour, il avait dû le perdre à la guerre, où il avait été voici peu de temps. Quand il voyait les regards sournois et les grimaces à peine dissimulées, il perdait contenance. Mais, comme dans cette masse se trouvaient des garçons qui étaient presque des hommes, il fallait prendre garde à ce que la situation ne devienne pas intenable. Svelte, mais de taille moyenne, l'instituteur essayait – et réussissait car en général il ne rencontrait pas de forte résistance – à entraîner l'un ou l'autre dans un coin. Là, les enfants se contentaient habituellement de taper des pieds, les jambes bien écartées pour ne pas perdre l'équilibre. Une fois, un garçon qui se trouvait dans cette posture se permit de dire :

– Qu'est-ce que c'est que ce vent qui fait trembler les pierres ?

– Aux arrêts ! Aux arrêts ! Deux heures chaque jour ! Toute l'école, sans exception ! Vous n'êtes que des dévergondés ! Vos parents ont trimé pour que vous ayez cette école et vous vous conduisez comme des bêtes sauvages... Vous êtes la honte de la société, graines de hooligans... Je vais dire à vos parents que vous avez tous besoin d'une bonne fessée !

Le plus rouspéteur était Yanne, mais le maître devait bien reconnaître qu'il était un élève brillant. Il étudiait facilement, sans aucune peine, et ses connaissances étaient d'autant plus étonnantes qu'on ne le voyait jamais rien apprendre. À la maison, son sac serait chaque jour demeuré fermé s'il n'avait fallu, le matin, y mettre les provisions.

Yanne apprenait ses leçons en écoutant les autres. Il était virtuose de la fraude et si, par hasard, il ignorait tout de la question posée, il se

lançait avec force détails à expliquer quelque chose d'approchant, d'un air si sérieux que l'instituteur ne pouvait que remarquer :

– ... Bien... très bien... Tout à fait exact... Mais ce n'est pas la question que j'ai posée !

Axel au contraire était sage et somme toute assez quelconque. La seule matière qui lui permît de briller un peu était le calcul, mais cela était insuffisant pour compenser ses faiblesses dans les autres disciplines. Ses rédactions, en particulier, étaient si sèches et si tristes qu'il arrivait que l'instituteur en lût des passages pour montrer ce qu'il n'aimait pas voir écrit.

Par deux fois, il dut chanter seul devant toute la classe réunie. Cela n'avait rien d'extraordinaire, car chaque élève devait le faire à son tour. Axel attaqua sa chanson avec d'autant plus d'ardeur qu'il était intimidé et que les autres ne l'aidaient pas.

– Je regarde ton beau scintillement...

– Arrête !... Arrête !... Va t'asseoir !

Au printemps, pour la composition, il fut de nouveau invité à se produire mais, avant qu'il ait eu le temps d'ouvrir la bouche, le maître se souvint des grincements de la fois précédente et, lui faisant signe de la main, il l'interrompit d'un :

– Assieds-toi... Assieds-toi... Tu as déjà une note.

Si sa façon de lire semblait assez indolente, sa manière de réciter les leçons apprises par cœur était pire. Mot à mot il bégayait l'histoire de la guerre de Finlande.

C'est ainsi qu'un jour :

– ... Partout... les fusils... tiraient !... Partout... le sang... ruisselait !... Et... et... et... on s'habillait de... guenilles... Souvent... le pain... manquait... et... et... et... les gens... mouraient de... faim... Mais... toujours plus... menaçants... les fusils... tiraient et... et... et... l'armée a... a... approchait du... lointain Nord...

Au milieu de cet ânonnement la classe se mit à rire, Yanne secouait son menton et grimaçait dans le dos de l'instituteur. Se tournant brusquement le maître vit la cause de ces rires : Yanne n'avait pas eu le temps de retrouver son impassibilité.

– Toi ! Vau...rien... de Kivivuori !

Et il le frappa de sa longue baguette.

– Ah !... Ah !... Sale grimacier !... Encore toi !... Ne pourrais-tu pas écouter ? On parle de tes aïeux ! Des hommes qui savaient... qui savaient se sacrifier !... Mais toi... Tu sais tout juste grimacer comme un singe !... Tu n'es pas digne du titre de Finnois !... Où va notre pauvre pays avec des êtres pareils ?... Graine de vagabond !

Le lendemain, Yanne arriva à l'école l'air souffrant et le dos de travers.

– Qu'est-ce que tu as ?

– J’ai mal au dos
– Pourquoi ?
– C’est parce que le maître m’a frappé !
– Tu mens ! J’ai tapé tout doucement ! Ça ne peut pas te faire encore mal !

– Ça m’a pas fait mal sur le coup. Ni de tout hier... C’est seulement cette nuit que cela a commencé... Ça me fait mal quand je remue... On dirait que j’ai la colonne vertébrale cassée... Mais père a dit qu’elle ne l’était sans doute pas !

Le maître d’école était un peu inquiet et il évita de reprendre sa baguette pour n’avoir pas la tentation d’en frapper à nouveau Yanne. À la récréation, l’enfant semblait guéri.

Celui qui reçut la rossée suivante fut Axel. Il n’avait été ni méchant ni pervers mais il fut rossé pour une dispute dont il n’était pas réellement responsable. Tout avait commencé avec Oscar. Axel n’avait pas de skis. Il ne savait pas comment s’en fabriquer lui-même, et son père ne faisait que grogner contre ces inutilités, lorsque l’enfant les lui demandait. Oscar lui avait prêté les siens pour faire une descente et, quand ce fut au tour du propriétaire des skis de se lancer sur la glissade, un garçon plus grand écarta l’enfant et se mit à sa place. Axel considéra de son devoir de défendre les droits d’Oscar.

– C’est le tour d’Oscou. Mon tour ne compte pas, même si c’était avec les skis d’Oscou !

Il n’y avait que cette colline qui fût munie d’un tremplin et l’affluence était naturellement grande. D’où l’organisation tacite de ce tour.

- Qu’est-ce qui te prend ?
- C’est le tour d’Oscou !
- Oui ! Mais c’était pas le tien ! Ton nez te démange ?
- Laisse-le faire !

Axel était encore calme mais déjà son tempérament coléreux prenait le dessus.

- Braille pas trop ! T’es pas aussi fort que tu crois !
- Je te trouverai quand je voudrai !
- Pauvre con ! Si seulement t’avais à manger chez toi !

Axel avait à différentes reprises entendu des allusions à l’avarice de son père. Il avait toujours fait semblant de ne pas comprendre. C’était là une question délicate. Mais cette fois, c’était dit si clairement, si publiquement, qu’il ne pouvait pas se permettre de passer outre. Il frappa.

Ses coups n’étaient pas ceux d’un petit garçon. Il ne visa pas le corps mais la tête, le visage. L’autre n’eut guère le temps de réagir et, lorsqu’il tomba, Axel frappait encore.

- Faut pas taper quand l’autre est à terre !

Les autres le tirèrent en arrière et Axel reconnut facilement qu'ils avaient raison. Il nettoya ses poings avec de la neige et, soufflant lourdement, il s'en fut.

Les disputes de ce genre s'arrêtaient là, du moins en général. Celui qui avait perdu prenait la rossée à son compte, car une dénonciation aurait entraîné une nouvelle bagarre, cette fois contre tous les autres réunis. Mais les traces de cette rencontre-là, nez écrasé, lèvres fendues, étaient très visibles et le maître d'école chercha longtemps qui pouvait être l'autre partenaire.

– Qui t'a battu ?

– Personne !

– Que t'est-il arrivé alors ?

– Je suis tombé sur un arbre !

C'était de la haute fantaisie et une fille, d'un seul coup, annonça brutalement :

– Il s'est battu avec Axel Koskela !

Axel était debout, le regard fixé au plancher, comme si les criailllements du maître l'avaient pétrifié. Les filles qui se tenaient loin du lieu de la dispute en ignoraient toutes les causes. L'instituteur eut donc recours à Arvo Töyry. Arvo se trouvait dans une situation un peu particulière. Il était le fils du gros propriétaire et, de ce fait, devait se comporter mieux que ses camarades. D'ailleurs, il les fréquentait assez peu, comme s'il avait déjà voulu marquer et protéger ses prérogatives de paysan libre. Aux questions qui lui furent posées, il répondit avec exactitude et sans un mot de trop.

– Il avait pris la place d'Oscar Kivivuori et alors Axel a protesté.

– C'est à moi qu'il faut dire ces choses-là ! Vous ne devez pas régler ces affaires entre vous ! Toi, tu es impossible ! Regarde comment tu as arrangé la figure de ton camarade ! Demande-lui pardon !

L'enfant fixa encore plus intensément le plancher et ses lèvres se serrèrent davantage. Le maître le saisit par les épaules mais, comme le garçon s'obstinait dans son silence, il se mit à le frapper. Grimaçant et grinçant des dents, Axel supporta les coups. Si le maître avait eu connaissance des rossées que Youssi avait administrées à son fils, il aurait compris l'inanité de ses efforts !

Ne parvenant à rien, il s'empara de sa baguette qu'il brisa finalement sur son pupitre tout en criant d'une voix enrouée :

– Et c'est de vous que je dois faire des êtres humains ? Chiots de tigres !

Le soir de cette séance, il dit à sa femme :

– C'est trop exiger que vouloir conserver foi en l'avenir de ce peuple ! Le foyer du Nord ! C'est ce que nous disions au séminaire ! Que Dieu nous aide !

Axel avait été puni de deux heures de retenue, chaque soir de la

semaine, et ainsi l'histoire parvint fatalement aux oreilles de sa famille. Youssi ne frappait plus, il lui suffisait de gronder mais, cette fois, il le menaçait de ne pas lui donner à manger de plusieurs jours.

– Il est trop coléreux ! s'exclamait-il. S'il ne passe pas sa vie en prison, c'est que Dieu le protège !

Ces malheurs ne furent cependant pas sans compensation. Otto Kivivuori lui fabriqua une paire de skis. Ce n'était pas une conséquence directe de la bagarre mais Anna, ayant appris que Youssi n'en ferait pas, il lui sembla normal qu'Otto en confectionnât : n'était-il pas son parrain ?

Il arrivait que, sur le chemin de retour de l'école, Axel fit un détour par la maison Kivivuori. Il s'asseyait sur le banc à côté de la porte d'entrée, et y demeurait, timide et silencieux. Ici, les garçons étaient chez eux, toujours affairés et lui, il restait assis dans son coin tel un orphelin. Il ouvrait de grands yeux à tout ce qu'il voyait et s'étonnait toujours de sa tante. Elle lui semblait tout à fait exceptionnelle. Sa maison était toujours propre et nette et il y avait des tapis par terre. Chez lui, à Koskela, il n'y avait pas de tapis.

Il ne parlait que si on le questionnait. Simplement, il était heureux de ses skis mais en même temps gêné de ce qu'ils ne lui eussent pas été donnés chez lui. Cela le chagrinait un peu. Il lui arrivait de chercher à dissimuler son sourire au spectacle qui lui était offert dans cette maison. La tante rouspétait presque sans arrêt, soit après le père, soit après les garçons, tantôt pour leurs mauvais mots, tantôt pour leur malpropreté ou pour toute autre raison. De leur côté, les hommes ne se privaient pas de l'exciter et de l'énerver de leur mieux. Seule, la fille Elina était sage et soignée. Dès qu'ils étaient hors de vue de leur mère, les garçons chichaient leur sœur, la pinçaient ou lui tiraient les tresses. Et chaque fois la fille poussait un cri qui paraissait affecté.

Deux ans plus tôt, ils avaient même, pour se venger d'une punition infligée par la mère – et c'était toujours la privation de beurre durant plusieurs repas –, barbouillé de goudron le dos d'Elina. Anna ne voulut pas battre ses fils, mais le lavage des loques fut sans doute la pire des travaux que jamais elle eût effectué.

Quand il estimait en avoir assez vu, Axel s'en retournait chez lui et alors il s'abandonnait complètement à la joie des skis. Les raisons de cette possession ne l'ennuyaient plus. Il les avait oubliées.

Alma aussi était heureuse de le voir sur ses planches et elle disait parfois à Youssi :

– Tu aurais bien pu lui en faire !

– Qu'est-ce que tu veux dire ? On n'a pas d'argent à jeter par les fenêtres !

Pourtant, Youssi avait de l'argent – dans le tiroir de la commode de la chambre derrière l'entrée. Cette chambre était propre, avec des

rideaux aux fenêtres et des tapis par terre. Mais personne n'y logeait. La porte était fermée à clef. On ne chauffait que rarement la pièce. Juste assez pour qu'elle se conserve en bon état.

IV

Le pasteur et sa dame avaient plusieurs fois promis aux Koskela de leur rendre visite. Ils ne vinrent cependant qu'au printemps. Dès que, par la fenêtre, elle les vit paraître, la calme Alma perdit la tête.

– Jésus, Seigneur !... Voilà qu'ils arrivent. Ils... Ils...

Au début, on fut un peu cérémonieux et emprunté. Mais la glace fondit bientôt grâce à la gentillesse du couple des messieurs-dames. Les enfants subirent l'épreuve du feu des présentations et, à la question ordinaire concernant leurs âges, ils disparurent derrière le poêle. C'est de ce lieu qu'ils observaient gravement les étrangers, manifestant ainsi leur remarquable capacité de courage si particulière aux enfants élevés dans les forêts.

La conversation ne tarda pas à porter sur la naissance de cette métairie et la dame ne cessait de s'étonner de ce qu'elle apprenait.

– Vous seuls avez établi cette métairie ?

– Ben oui... On peut le dire... Personne d'autre, sauf un peu pour la construction elle-même...

– Et cela vous a pris combien de temps ?

– Oh... Ça va faire seize années à l'automne que je suis venu ici pour la première fois

Le pasteur regardait le marais qui se déployait devant la fenêtre.

– Nous devrions demander la médaille des paysans défricheurs pour Koskela !

– Tu as raison ! Il faut le faire immédiatement !

Youssi se frotta les coudes sur les genoux et ce bonhomme de quarante-cinq années se mit à rougir.

– Ben... c'est-à-dire... Ce Benoît... Le propriétaire... Ce vieux qui est mort il y a plusieurs années... Il a eu quelque chose comme ça dans le temps... Mais il en a fait... Il a mis en valeur quarante hectares... Dans sa vie... Mais, ici... c'est pas si grand... Alors...

– Cette médaille est rare bien sûr ! Mais vous devez recevoir une récompense pour votre travail ! C'est ainsi que nos terres incultes et désertiques de Finlande sont mises en valeur... Et, à part cela, y a-t-il eu de gros gels ?

– Ben... pas tellement gros. Au début, pour sûr, quand le marais était encore tout mou et que les eaux de fond étaient encore froides !... Quelquefois, ça taquine encore l'avoine, à l'automne... Mais, maintenant, ça peut aller... Une fois, ça a mis bas tout le seigle... Il en est même pas resté assez pour le cochon !

– Il en a toujours été ainsi avec les nouveaux établissements. Paul Saarijärvi³¹ le montre bien. Juhani Aho aussi en a fait d'excellents tableaux.

– Oui... C'est bien comme ça... On ne peut pas en rire !

– Mais maintenant, la situation ne doit pas être mauvaise pour vous, avec toutes ces terres

Youssi eut un léger tressaillement. Le vieil instinct de métayer se réveilla.

– Ben... Oui... On peut avoir assez de pain... Si on travaille dur... Sans ça... J'ai jamais mendié mon pain... Mais j'en ai pas été bien loin... C'est des terres plutôt pauvres... Sur ces anciens marais, l'eau de printemps est toujours à se bousculer... On peut même pas essayer le seigle... Il vient comme de l'herbe ! On dirait qu'on a semé du trèfle !... C'est comme ça avec nos ennuis !

– Bien sûr, il doit y avoir des difficultés mais, nous autres, les Finnois, nous y sommes habitués ! On ne se laisse pas abattre par ces bagatelles ! Aucune race ne tiendrait là où nous sommes. Le sort ne nous a sûrement pas gâtés mais c'est la raison pour laquelle notre peuple est si dur et si opiniâtre. Il ne doit pas y en avoir beaucoup comme nous. Et vous, les petits, futurs défricheurs, ne restez donc pas derrière le poêle ! Venez ici !

La dame sortit de sa poche trois sucreries.

Alma invita les garçons à remercier gentiment et ceux-ci firent l'inclination du buste comme ils le pouvaient. Akou eut même droit à une tape amicale sur la joue.

– Bien ! Il est agréable de penser que vous serez les continuateurs de l'œuvre de votre père. La patrie attend beaucoup de vous et je crois que nous n'avons pas tort en vous faisant confiance !

La dame n'accepta pas de café.

– Nous ne voulons pas vous ennuyer davantage ! Nous reviendrons une autre fois pour le café... Il fait si beau, nous allons en profiter pour faire quelques pas... Le chemin est si agréable !

– Oui... Oui... L'est bien encore un peu rocailleux... J'essaye de l'égaler un peu plus chaque hiver !

Le couple partit, laissant derrière lui un haut sentiment de joie tranquille. La médaille ! On pouvait sourire maintenant ! C'était une belle consécration – unique même ! Et si le pasteur était bien disposé... une médaille, ça pourrait impressionner le conseil paroissial !... Dans quelques années, je pourrai mettre tout cela en mouvement... Dès que j'aurai un peu plus d'argent...

Le couple s'en retournait doucement vers le presbytère. La dame s'appuyait au bras de son mari et admirait cette belle soirée printanière. Ils avaient parlé de la famille Koskela et le pasteur, qui avait craint cette rencontre, s'en félicitait maintenant que tout s'était

bien passé et qu'on ne pouvait dire que du bien de ces gens. Puis sa femme se mit à parler du presbytère, ce qui n'était pas entièrement nouveau.

– Apparemment ils ont une situation meilleure que la nôtre ! Le presbytère a besoin de revenus plus élevés !

– Oui... Mais avant d'entreprendre quoi que ce soit, il vaut mieux en terminer avec nos travaux d'installation...

– Ce n'est pas de cela que je veux parler ! Ce qui m'inquiète, ce sont les revenus ordinaires et je constate chaque jour que nos fonds diminuent alors qu'ils devraient s'accroître. Ilmari sera bientôt en âge d'aller à l'école, puis ce sera au tour d'Ani et leurs scolarités nous reviendront cher ! Nous ne pouvons pas les laisser à la charge de mon frère, même s'ils habitent chez lui à Helsinki.

– Bien sûr... C'est évident !

Le pasteur était ennuyé et aurait voulu reporter l'examen de la situation à plus tard. Il tentait de se persuader que, pour délicate qu'elle fût, la question n'était pas si importante. Mais, et cela il ne pouvait se le cacher, la plus grosse partie de leurs frais d'installation avait été payée sur l'héritage du domaine familial que gérât maintenant le frère d'Hélène. Lui, il ne possédait presque rien et c'est bien ce qui était la cause de tous ses tourments. Non le fait que l'argent fût fourni par Hélène, mais son incapacité à subvenir aux besoins essentiels. C'était donc Hélène qui, le plus souvent, tranchait ces questions. Et puis, ici, dans ce presbytère, il fallait faire preuve de connaissances économiques et en même temps avoir une réelle expérience dans le domaine agricole.

Les incertitudes, ou inquiétudes, du pasteur ne faisaient que renforcer les allures et les phrases définitives et tranchantes d'Hélène. La conversation pouvait aborder n'importe quel sujet, la jeune femme semblait toujours au courant de ce qui était débattu. « Il faut que nous nous attachions de toutes nos forces au développement de notre cheptel ! Tous les spécialistes actuels en viennent là... L'avenir économique de la Finlande repose essentiellement sur le bétail ! »

« Actuellement »... « On est parvenu à cette conclusion... », ces mots étaient dits sur un tel ton d'autorité que le pasteur n'osait pas demander quelles étaient les bases « actuelles » de ces penseurs. Hélène était une femme moderne qui se moquait volontiers des bourgeois dépassés par les événements et ignorant tout de l'économie politique. Ces gens-là n'étaient guère capables de dépasser le seuil de leur cuisine ! Son père, qui s'intéressait de façon très abstraite à la répartition des charrues de fer et des semences, l'avait vaguement initiée à ces problèmes au nom du féminisme bien compris. Elle-même, ne sachant pas à quoi employer utilement son temps, s'était attachée à vouloir comprendre ces questions. Et maintenant, l'avenir

se dessinait clairement : les difficultés n'allaient pas tarder à se manifester. Il fallait faire quelque chose.

– Combien de jours de corvée font les Koskela ?

– Comment ?... (Le pasteur était brutalement arraché à sa rêverie.)

Tu le sais bien ! Deux avec cheval et un sans !

– N'est-ce pas trop peu ?

– C'est normal... Les loyers des métairies prêtes au contrat sont évidemment différents.

– Elle est prête maintenant.

– Que rapporte-t-elle en réalité ?

– Ne t'inquiète pas ! Elle ne doit pas être de mauvais rapport ! Ils n'ont plus besoin de défricher et, ainsi, nous pourrions augmenter un peu leurs journées !

– Ce serait un peu difficile... répondit le pasteur mal à l'aise. Ce ne serait pas convenable et... de toutes manières...

– Qu'est-ce qui ne serait pas convenable ? Ils comprendront bien eux-mêmes si nous leur présentons l'affaire amicalement ! Le presbytère ne peut continuer à vivre ainsi...

– Mais pourquoi faudrait-il que, justement, ce soit eux qui en supportent les conséquences ?

– Pas eux seuls ! Il faut aussi revoir les salaires des valets et des bonnes. J'étais trop inexpérimentée et nous avons trop laissé faire ! Il n'est pas question de leur demander beaucoup... Quelques jours en été ! Peut-être même n'est-il pas nécessaire d'augmenter les vrais jours de redevance... Ils ne font ni les journées de coupes ni celle de pacage... On ne voit cela nulle part ! Tu verras qu'ils comprendront parfaitement et qu'ils seront tout prêts à nous les offrir !

Le pasteur n'osait pas dire le fond de sa pensée. C'eût été critiquer Hélène trop ouvertement ! De Helsinki, ils avaient amené une bonne d'enfants et un contremaître. Ici, à la campagne, ils avaient embauché une cuisinière, une femme de chambre, des gardiens pour le bétail, d'autres valets encore et, maintenant, en plus de tout ce personnel, Hélène avait l'intention de prendre un cocher ainsi qu'un palefrenier. Certes, les indemnités perçues pour cette charge – n'habitait-on pas une paroisse mère ? – étaient assez rondelettes mais, le pasteur en était persuadé, ce n'était pas une raison pour vouloir vivre comme sur un domaine seigneurial !

Et pourtant, il n'en pouvait pas parler – il pouvait, tout au plus se retrancher derrière des raisons morales.

– Bien sûr, ils feront ce que nous leur demanderons ! Vois-tu, ils n'ont jamais rien refusé et c'est ce qui m'ennuie ! Ils me font pitié ! Il a le dos très malade et s'efforce de le cacher, car il a peur ! C'est pourquoi il est très difficile de leur demander des journées supplémentaires.

Hélène commençait à s'énervier et toute amitié avait disparu de sa voix lorsqu'elle lui répondit :

– Crois-tu que Koskela n'acceptera pas de faire des journées payées ? Et puis, il y a les journées de femme pour Alma ! Elle pourrait bien en faire ! Sans compter que, d'ici deux années, le fils aîné sera en mesure de faire lui aussi ces journées de femme ! Pourquoi doutes-tu d'eux ? Ils sont compréhensifs et admettront parfaitement que le presbytère ne peut pas se maintenir s'il a des revenus anormalement bas ! Tu ne sais pas voir la réalité en face. Penserais-tu que j'aie un cœur de pierre ? Ce n'est pas notre situation particulière qui me guide mais je sais que d'ici quelques années nous aurons les mains vides, qu'il nous faut réagir dès maintenant ! Comment allons-nous élever et instruire nos enfants ? Ils peuvent bien faire quelques jours en plus ! Ils ont six vaches !

– Ecoute... Un coucou !

Ils s'arrêtèrent et le pasteur compta.

– Un, deux, trois, quatre, cinq, six... Six fois ! Tu as entendu ?

– Oui... C'est étrangement beau !... Le coucou et le printemps ! Tous deux font partie du paysage finlandais et leur beauté rend toute chose plus sensible !

Le pasteur, se réjouissant de la tournure que prenait la conversation, enchaîna :

– Tout à fait juste ! Ils sont d'une extraordinaire légèreté !

– Quel beau pays !... Mais écoute ! Il nous faut leur parler amicalement et je suis certaine qu'ils comprendront ! Ils verront bien que nous y sommes obligés. Ce sont des gens si corrects !... Parmi les meilleurs que l'on puisse trouver en Finlande !

Le pasteur fixait obstinément le sol, toute sa joie avait disparu et il demanda lourdement :

– À combien de jours pensais-tu ?

– Six !

Ce nombre était venu à la bouche d'Hélène sans qu'elle y réfléchisse, et elle l'avait dit.

– Ce n'est pas tellement ! Et l'aide qui nous sera ainsi donnée est si insignifiante qu'on pourrait tout aussi bien s'en passer !

– Ne recommence pas ! Ce n'est qu'une partie d'un tout ! Les autres aussi devront nous aider !

Le pasteur était las de se disputer et il demeura longtemps silencieux.

– La réunion pour la formation d'un corps de pompiers se fera la semaine prochaine, finit-il par annoncer. Halme y viendra-t-il ?

– Certainement ! Ainsi que les valets et les métayers du domaine qui s'y rendront sur l'ordre du baron... Ce tailleur commence à m'inquiéter... Il reçoit *le Travailleur* !

– Oh !... Quelle importance cela peut-il avoir ? Ce n'est qu'un enfantillage... Le socialisme n'est pas applicable à notre pays !

La dame ne craignait absolument pas le socialisme, il lui était antipathique.

– Nous n'avons pas besoin de ces enfantillages-là !

– Naturellement, mais tout n'est pas mauvais, chez eux !

– Il en est quelques-uns pour n'être pas mauvais, certes ! Mais as-tu lu ce qu'écrit un certain Kurikka ? Et ce Salin ? Un cordonnier ! Celui-là tient d'ailleurs du prodige ! C'est lui qui avait organisé la grève des ouvriers cordonniers de la capitale ! Un agitateur remarquable ! Et il parle !... Comme il boit d'ailleurs !

– Ce sont des types originaux !... Mais je voulais te dire autre chose... Quand nous rencontrerons le baron pour discuter des questions du corps des pompiers, mets une sourdine à tes ressentiments ! Nous n'avons aucune raison d'envenimer nos rapports personnels. Je te demande pardon mais il est de tes réflexions qui me choquent.

La main d'Hélène s'agita sur le bras de son mari.

– Ah oui ? Comment cela ? Je ne lui ai fait aucune réflexion le concernant lui personnellement ! S'il est ce que je pense, je sais bien que je ne pourrai pas le faire changer !

– Je voulais seulement dire... Il ne faut pas toujours critiquer !

Il sentit la main qui de nouveau s'agitait, plus nerveusement, sur son bras et se repentait d'avoir entamé une nouvelle dispute. Il savait que, sur ce chapitre, Hélène ne pouvait être que violente.

– Je n'ai rien envenimé, moi ! Qui donc envenime la situation ? Ce sont ceux qui parlent suédois, pas les autres ! Ils n'ont jamais rien voulu céder et à toutes nos demandes ils ont répondu avec dédain et arrogance... Ils traitent ceux qui parlent finnois comme s'ils avaient affaire à des sauvages, se moquent de nous, nous méprisent... depuis toujours... et encore aujourd'hui... Comment dirais-je ? Ils ont été ici comme... comme des colons sur leurs plantations... Quelle civilisation peut sortir de chez Koskela ? Aucune... C'est un homme dur et humble et nous pouvons nous demander quand il sera touché par le progrès ! Et à qui la faute ? Mais j'entends derrière moi des milliers de pas... C'est toujours ce que disait mon père... Et bientôt, nous verrons bien que nous avons raison !... Pourquoi donc ne t'enflammes-tu jamais ?

– Je brûle, tu sais !

Le pasteur prit sa femme dans ses bras et l'embrassa. Presque attendri, il souriait et reprit :

– Ton zèle, parfois, m'amuse. Il t'arrive de parler et de t'enthousiasmer comme une enfant ! Ne perds pas cet enthousiasme, mais emploie-le à bon escient !

Hélène sourit à son tour d'un air délibérément enfantin et lui rendit

son baiser. Les témoignages de tendresse se poursuivirent encore, comme cela arrivait chaque fois que son mari l'embrassait ou la cajolait. Alors, elle se blottissait à la fois contre lui et en elle-même, et le sentiment de tendresse et d'amour qu'elle éprouvait semblait se diriger vers son corps à elle. Son être se pénétrait de sa propre chaleur et s'épanouissait dans une sensation d'euphorie ronronnante.

Ils firent le reste de la route tendrement enlacés. Le soir printanier retentissait du pépiement des oiseaux invisibles à l'orée de la forêt. Les groupes d'insectes bruissaient au-dessus du chemin. Quelque part, non loin mais déjà dans les sous-bois, murmurait un ruisseau. Le soleil n'était pas encore couché.

Ses occupations le retenant à l'extérieur de la maison, Axel soudain s'écria :

– Le coucou coucoule... Je l'ai entendu... Six fois !

– Six fois... Eh bien, il aurait pu continuer, murmura Youssi. Le voilà bien pingre maintenant ! Il aurait pu chanter encore un coup !

V

Quand les deux années du contrat arrivèrent à expiration, Youssi décida de son propre chef d'aller trouver le pasteur et de lui parler du loyer. Le pasteur n'avait pas pensé à la question dans son détail et il répondit par des phrases assez vagues qui pouvaient être interprétées dans un sens ou dans un autre.

Youssi sentait, aux généralités que lui opposait le pasteur, que quelque chose était sous roche.

– Tenez, dit le pasteur en riant, j'ai pensé que Koskela pourrait peut-être venir à notre aide... Tous deux, nous sommes des paysans mais, je dois bien en convenir, à côté de Koskela, je suis totalement inefficace... Koskela peut vivre et cultiver sa métairie. Il y réussit parfaitement, mais cela n'est d'aucun secours pour le presbytère ! Pour ma part, je suis au bout du rouleau... Qu'en pense Koskela ? Puis-je, dans ma détresse, lui demander de me tendre la main ?

Le pasteur parlait de tout cela comme si vraiment il était ridicule et que dans cette situation seul Koskela pouvait lui venir en aide. Il espérait faire rire Youssi. Après tout, il ne lui déplaisait pas de paraître un peu ridicule, il pourrait plus facilement demander à son métayer de faire des jours de redevance en plus. Il continua ainsi quelque temps pour montrer que, le pasteur ne pouvant se tirer seul d'affaire, il fallait bien que les employés du presbytère y mettent du leur.

S'il riait toujours, son rire était plutôt jaune. Youssi le regardait de travers se demandant ce qui allait suivre.

– Ben ! Quelle aide qu'il vous faudrait ?

– Oh !... Rien de spécial... Je parlais comme cela... Par jeu... Mais si l'on regarde sérieusement ces affaires, je me demande si Koskela serait vraiment très opposé à ce que j'augmente un peu le nombre des jours de corvée... Pas beaucoup... Seulement en été, des jours payés d'ailleurs... Si on disait... Six jours de femme ?

Youssi regardait le plancher. Toutes sortes de pensées se mêlaient dans sa tête. C'est toujours en été qu'on a le plus besoin de temps et, bien sûr, comme par hasard, c'est à ce moment-là qu'on vous demande de venir faire des corvées supplémentaires !

– Si le pasteur pense comme ça... Faut bien croire que je les ferai...

– Non, non... Je ne veux pas que vous croyiez à un ordre ! Cette demande, ce n'est pas de mon plein gré que je vous la présente... Il me faut aussi voir que le presbytère exige beaucoup et que nous devons tous nous y mettre... Nous sommes pour notre part obligés de réduire grandement nos dépenses... Peut-être Koskela, l'agriculteur, comprend-il aisément cela. La réalité est parfois pénible... Mais nous subissons tous la même loi... Et, comme il est entendu que notre contrat ne peut se faire que par entente mutuelle, je ne veux point vous donner d'ordre ! C'est une prière que je vous présente...

Et Youssi pensait : Ah ! Ouiche ! Tes prières, mon patron, c'est des ordres que tu n'oses pas donner !

– Ben... Faudra ben qu'j'essaye !... On fera de not'mieux... Ça aidera pas tellement... Si on peut s'y faire...

Le pasteur prit un air presque offusqué affirmant que, naturellement, si la situation s'améliorait, alors les jours de corvée seraient réduits immédiatement.

– Et comment voulez-vous que nous renoncions à Koskela ? Où trouverions-nous un métayer qui le vaille ?

« Six jours ! C'est pas le diable... mais c'est un mauvais signe. Après ça, on peut s'attendre à tout. » Et puis, l'estomac lui brûlait maintenant, en plus du dos... « Père doit prendre sa potion... Soyez gentils les garçons... Il faut que votre père se repose... »

C'est aussi à partir de cette époque qu'on put entendre Youssi tenir d'amers propos sur le couple du presbytère et toute l'amitié déployée par le pasteur n'y pouvait mettre fin. Le métayer voyait assez bien ce qui se passait :

– C'est cette dame qui gouverne. L'homme, il est pas capable d'avoir sa tête ! Il n'arrive même plus à avoir honte ! À son avis, ça doit être comme ça qu'il faut faire !

– Ouais... Probablement qu'il faut encore aller soutenir le presbytère ! Sinon, ils vont à la faillite ! Mon dos, il est encore bon pour porter les bourgeois ! Et toute leur bande de servantes par-dessus le marché ! Paraît qu'il cherche une paire de bêtes pour son attelage... Des longs cous noirs, hein ! Ah ! Il s'y connaît... Feu Valleen, lui, il

prenait les bonnes femmes sur son traîneau pour aller au temple et lui, il marchait à côté, mais tout ça... On va rouler carrosse maintenant...

– Eh ! murmura Alma, on n'ira pas au temple, voilà tout !

Elle aussi était assez découragée. Ce n'était pas ces six jours qui l'ennuyaient le plus mais l'amertume de Youssi car, pour elle, elle était solide et ne craignait pas le travail. Elle pouvait encore tenir quelques années et, après, Axel serait assez grand !

– Oh, c'est pas pour toi non plus les balades au temple !... Et puis, à ce qu'on dit, faut promener les enfants en voiture, pour le plaisir... J'ai entendu dire comme ça que les enfants doivent recevoir leur classe sociale en grandissant. Que c'est ça l'éducation... Je sais pas ce que les promenades ont à voir avec l'éducation... Mais il leur faut ça... Et vous, les gars, allez étaler le fumier dans le coin de la laîche ! Allez recevoir votre classe sociale en travaillant un peu... Et faut que ce soit fini avant la venue du soir !

Quand Youssi disait : « les gars », cela ne concernait qu'Axel. Le travail effectué par Alex et Akou ne comptait guère et si on les adjoignait à leur frère aîné, c'était simplement pour que Axel ne puisse pas se sentir défavorisé. En été, il arrivait qu'on lui confiât de lourds travaux, car en plus de ses six journées faites contre argent, Alma devait, tout comme Youssi, aller au presbytère chaque fois qu'on l'y réclamait.

À douze ans, Axel maniait la faux et ses frères râtelaiement. Quand ils n'étaient que tous les trois, les deux plus jeunes savaient vite qui était le maître. Akou râtelait par jeu et faisait ce travail aussi longtemps que cela l'amusait, d'autant qu'il faisait son ouvrage avec un râteau miniature que lui avait fabriqué son père. Axel le bousculait un peu pour le faire travailler plus sérieusement.

– Tu arraches !... Fais attention !

– Non j'arrache pas !

– Que si que tu arraches !

Et Akou, qui savait qu'Axel ne pourrait pas le contraindre à travailler (« C'est encore un enfant... on ne peut pas trop lui demander » avait dit la mère, et ce n'était pas tombé dans l'oreille d'un sourd), se moquait de son aîné jusqu'au moment où il partait, tandis qu'Axel grognait des choses indistinctes concernant les bébés. Une fois loin, Akou sifflait :

– Œil de cochon... œil de cochon... Chassieux de Koskela...

C'était ce qu'il avait trouvé de mieux pour son frère, mais il ne l'employait pas à chaque instant. Il se le gardait.

Axel fauchait. La faux était lourde et il ne savait pas bien la manier. Personne ne lui avait montré comment faire et il apprenait seul. Il devint un véritable virtuose. De son père, il avait hérité l'endurance, les colères cachées, l'acharnement au travail et, de sa mère, la

souplesse. On sentait toutes ces qualités dans le mouvement de ses bras, sa manière de les tenir à demi pliés, la précision que bientôt il apporta dans ses attaques. Il acquit le sens du rythme nécessaire à cet exercice et sa vitesse en fut nettement améliorée. L'excitation qu'il ressentait ne faisait que croître avec le travail, en se rapprochant du but et compensait l'énergie qui se diluait.

Le premier soir, il était vraiment éreinté. Et le père, qui s'en revenait du presbytère, l'emmena cependant avec lui travailler encore quelque temps. Il ne l'y avait pas obligé mais Axel s'était trouvé dans une situation assez semblable à celle que Youssi avait connue face au pasteur et il n'avait pas pu refuser de suivre son père.

– Tu en as bien assez fait aujourd'hui... Est-ce que ça te dit de venir râtelier un peu ?

Et, une fois sur le champ, comme il râtelait presque en dormant et que les champs étaient baignés de l'humidité de la nuit :

– Si tu faisais encore ce quartier ?... Ça avancerait ! Encore un coup... Je t'aiderai dès que j'aurai fini de faucher ce coin !

Il aurait préféré ne pas continuer mais il le fallait.

Dans la journée, il devait veiller à tout : donner à manger, au bon moment, aux cochons ; prendre garde à ce que les renards ou autres glapisseurs n'approchent pas des poules ; réchauffer les plats que la mère préparait le matin avant de partir... Durant le repas, on tenait des conversations étonnantes sur les choses de ce vaste monde – de ce monde qui commençait quelque part derrière la grange. C'étaient surtout les deux plus jeunes qui parlaient et Axel, qui était déjà allé à l'école, réglait les disputes qui pouvaient s'élever.

– Non, disait-il comme un juge un peu méprisant. Un bai, c'est un hongre... On dit dans les livres que... Et les messieurs-dames du presbytère parlent comme dans les livres...

– Ben ! Qu'est-ce que c'est alors un bai si c'est un hongre !

– Je te dis que c'est comme ça dans les livres !... Mais va ! C'est du tout pareil au même ! Te gratte pas comme ça ! Ici, il y a trois hommes, et toi, t'es que le troisième !

Un jour, Akou eut l'intention de secouer le joug de son frère mais, à ce moment des nuages noirs, menaçants, s'assemblèrent au-dessus de la grange. Ils les regardèrent assez inquiets et, au premier coup de tonnerre, se précipitèrent dans la maison. Axel vérifia que la clef du poêle était bien fermée afin que l'éclair ne vienne pas par la cheminée. Il installa ses deux frères dans les coins les plus éloignés des fenêtres et se mit en devoir de surveiller la situation. Les deux autres, recroquevillés sur eux-mêmes, n'osant pas allonger les jambes, demandaient craintivement :

– Où ça va ?

– Ça vient sur nous ?

Akou, toujours optimiste, déclara, bien qu'il ne vît rien :

– Non, ça va sûrement tomber sur le presbytère. Axel qui n'osait montrer son inquiétude se raccrocha violemment à cet espoir.

– Ben, probable que je vais le voir !

Soudain la pièce sombre fut violemment éclairée et les fenêtres se mirent à bruire. Les enfants se tapirent et se turent. Ils regardaient autour d'eux, n'osant se montrer leurs yeux. Le vent se mit à mugir et les premières gouttes frappèrent les vitres. Éclairs et coups de tonnerre se succédaient et les trois petits bonshommes, retenant leur respiration, semblaient trois bouddhas. Puis les éclairs et les coups de tonnerre diminuèrent, s'espacèrent, s'éloignèrent et ils purent parler, libérés. Peut-être que le père et la mère allaient revenir, comme ça au milieu de la journée. On peut pas faucher le foin mouillé !

C'est ce qui se passait, parfois. Mais ce n'était pas agréable, car la journée inachevée restait due et il fallait la recommencer complètement ! En général, Youssi arrivait à se faire trouver un travail qui lui permettait de terminer la journée sur place, mais il n'en allait pas de même pour Alma qui, le plus souvent, devait rentrer à la maison.

Ce jour-là, Youssi fabriqua une maison de poupée pour la fille du pasteur. Quand il eut terminé, Ilmari, qui avait observé cette construction, exigea que Youssi lui fasse une maison de pain d'épice.

– Ah ! Ça ! Moi, je sais pas le faire ! Comment que c'est ?

– Il y a un toit en crêpes et des volets en sucre !

Youssi essaya de transformer sa colère en sourire. Il y avait vraiment beaucoup de choses dans ce monde que Youssi ne savait pas approuver et l'imagination débridée en était une. Le gamin rechercha l'aide de sa mère et d'une voix plaintive la dame murmura :

– Je vais à ma perte avec cet enfant ! Il a plus de fantaisie que nous n'avons de forces !

La dame paraissait si malheureuse que Youssi préféra faire semblant de comprendre et abonda dans son sens, comme s'il avait été au courant de tous les ennuis domestiques ou maternels qu'elle pouvait éprouver.

– Bien sûr... Ça, il faut en savoir des choses.

– Collez donc des morceaux de pain d'épice sur des cartons et vous les attachez ensuite. Cela fera des murs !

Youssi se mit à l'œuvre et fit ainsi une maison en pain d'épice. L'enfant voulait absolument prendre les outils, au grand mécontentement de Youssi qui, prudent, lui dit :

– Donne... Ça vient d'être aiguisé... Tu peux te blesser !

Et quand, une deuxième fois le garçon s'approcha et voulut prendre un outil, Youssi le regarda par-dessous et se mit à siffler :

– Prends... Mais prends-le donc ! Dans ta main... J'ai jamais vu de

mioche pareil... Jamais.

Ilmari n'était pas tellement exceptionnel mais Youssi n'admettait pas qu'on laissât les enfants faire ce qu'ils voulaient. La plupart des autres employés, au contraire, aimaient bien ce garçon. La petite demoiselle, Aino, était d'un naturel plus calme. Les deux enfants portaient des prénoms finnois, tirés du *Kalevala*³² ! Ce qui n'empêchait pas qu'on appelât souvent la fille Annie ou Ani.

Dans la journée le pasteur donnait à son fils quelques notions scolaires. Quand il appelait Ilmari pour travailler, les gens pouvaient voir l'enfant se plier en deux pour disparaître, en courant, dans l'aunaie. En général, valets et servantes l'approuvaient et ne disaient rien.

Entre autres choses, l'enfant apprenait l'histoire de l'Enseigne Stool³³. Un jour, tandis que les hommes travaillaient, l'enfant se déguisa avec la vieille veste rapiécée de Youssi, enfilant une manche et laissant l'autre ballottante. Il se percha sur la pierre qui avait servi à retenir la veste sur le sol, salua les travailleurs d'un large coup de casquette et s'écria :

– Mes amis ! Hommes et femmes ! Y a-t-il ici des auditeurs pour le vieux chant de grenadiers ?... Mes mains, une est restée à Uumaja³⁴ et l'autre, vous la voyez trembler ici...

– Qu'est-ce qui lui prend encore ?...

Un autre jour, et en raison de l'histoire de la maison en pain d'épice, Alma dut s'occuper des enfants. La pluie venait d'arrêter le travail et, voyant que le contremaître n'avait rien trouvé pour elle, le pasteur prit un air geignard.

– C'est bien triste !... Tout le monde est-il vraiment occupé ?

– Eh oui !

Il n'y avait plus qu'à s'excuser et lui dire de revenir un autre jour quand Ilmari arriva auprès de son père, exigeant qu'on lui trouve une sorcière pour jouer avec lui.

– Je ne peux pas, lui avait répondu sa mère, va demander à Emma !

– Je ne veux pas d'Emma, elle ne sait rien faire ! Elle ne sait pas parler et ne fait que rire !

C'est alors qu'il avait aperçu Alma et qu'il demanda qu'on la lui donnât.

– Vous pouvez bien y aller, lui dit-on non sans avoir, avant, repoussé la demande de l'enfant. Restez-y aussi longtemps qu'il vous le demandera, ça ne dure jamais et disons qu'ainsi vous complétez votre journée... Ce serait dommage d'être obligé de tout recommencer demain.

– Mais, est-ce que je saurai ?

– Allez, allez, dit la dame, riant et applaudissant, vous n'aurez qu'à vous asseoir, sans bouger et comme cela, de mon côté, j'aurai la paix

quelques instants !... J'en ai assez de jouer les sorcières !

Un peu honteuse, Alma suivit l'enfant. Il lui semblait voler sa journée de redevance. Mais elle fit ce qu'on lui dit. Hannu et Kreeta étaient assis dans un coin, elle dans un autre. Les enfants mangeaient des morceaux de gâteau qu'elle leur partageait non sans omettre, à chaque bouchée, de vérifier si les doigts du garçon étaient toujours aussi raides et arqués. Il fallait aussi s'étonner, par de longues phrases, de ne pas les voir grossir.

Puis Ilmari exigea que sa sœur pleure. Ce qu'elle refusa de faire.

– Je ne peux pas pleurer !

– Pleure ! Tu as peur des vieilles, et tu pleures !

– J'ai pas de larmes !

– Tout de suite, Lady ! Allez !

La dame appelait fréquemment sa fille « Lady » en raison de son tempérament flegmatique. Ilmari la surnommait ainsi par jeu. Le garçon fit tant qu'Ani pleura sans que les sorcières en soient la cause. C'étaient plutôt les pincements du frère qui étaient responsables des larmes et Alma gronda Ilmari, comme une métayère peut gronder un enfant de maître – ce qui n'allait pas très loin. Ruisselante de pleurs, Ani partit rejoindre sa mère et Alma attendit inquiète la suite des événements. La dame ne lui fit cependant aucun reproche, se contentant d'annoncer à Ilmari que, puisqu'il en était ainsi, elle ne jouerait plus avec lui de tout le jour et, qu'en plus, il n'aurait pas droit à l'histoire du soir. Il y avait eu assez de sorcellerie pour la journée.

Elle dit quelques mots amicaux à Alma, affirmant que cela arrivait aussi quand elle les surveillait elle-même. Elle lui donna même à emporter, pour ses enfants, les petits pains qui restaient. Rentrée chez elle, Alma rit bien de ces corvées puis, se tenant la tête dans les mains :

– Ils en ont de drôles de jeux ! Manger les gens !

Chapitre V

I

Halme ne fut pas nommé chef du corps des pompiers mais seulement président de la société de garantie, tandis que le chef des manœuvres fut le cocher du domaine, poste qui lui convenait mieux qu'à Halme. Le baron, qui fournissait l'argent, aurait bien voulu se dispenser de cette société qui avait à charge la diffusion culturelle et l'organisation des soirées et des veillées, mais Halme, secondé par le pasteur et la dame, était trop persuadé que, sans idéal, ce corps n'avait aucune signification pour acquiescer aux désirs du baron. Pour le

reste, le baron disposait d'une décision souveraine, les valets du domaine composant l'essentiel de la troupe dont les seules tâches étaient les exercices physiques.

On fit une fête qui fut annoncée par des affiches punaisées sur plusieurs murs et divers pins du bord des routes. C'est la dernière ligne de cette affiche qui retenait le plus l'attention des gens : « Entrée gratuite ». Même ceux qui ne se sentaient nullement attirés par le corps des pompiers se rendirent à cette fête. Ce n'est pas tous les jours qu'on a gratuitement quelque chose !

Preeti et Henna vinrent eux aussi.

– Puisqu'on n'a pas besoin de billets ou d'autres choses !

Henna surtout se démenait, désordonnée, parlant de tout et s'occupant de plusieurs choses à la fois.

– On est venu pour voir Halme... Il va parler... Qu'il a pris notre gars... Mes souliers me font mal... Sont mauvais... Le maître-tailleur devient un homme important... Si on s'asseyait ici !... Des gens pareils... Où est-ce qu'on va s'asseoir...

En réalité, les parents de Valenti craignaient un peu de rencontrer Halme. Leur fils, à l'imagination débordante, s'était persuadé qu'il était un cheval et il lui arrivait de mordre un mors imaginaire, de hennir ou de ruer. Et quand il jouait avec les autres gamins, il se refusait à parler. A-t-on déjà vu un cheval parler ? Mais les dernières manifestations chevalines de l'enfant étaient encore plus tristes. Valenti s'était, sur la colline de Mäenpää, complètement déshabillé et s'en était allé par les chemins, marchant à quatre pattes, retroussant ses lèvres et faisant ses besoins tout comme un vrai cheval. Otto Kivivuori, arrivé par hasard derrière le garçon, à cet instant crucial, avait été étonné de ce cul nu imprévu qui avait rapidement disparu vers le bois, non sans que la tête poussât quelques puissants hennissements.

Otto, bien sûr, broda en racontant l'histoire et le cheval en question dut subir une leçon de maintien infligée par Halme qui ne lui administra aucune rossée sous le prétexte que : « Nous voulons toucher les cœurs, et non les culs ! »

La crainte de Henna et de Preeti n'était guère fondée. Ils auraient déjà dû savoir qu'en de tels instants Halme ne prêtait aucune attention à ces questions, tout occupé qu'il était de l'organisation du maigre programme qu'il avait à offrir. Il y avait d'abord son discours d'ouverture, puis les lourdes explications du cocher sur la nécessité et les moyens de lutter contre les incendies, explications qui étaient soigneusement ponctuées de « ainsi », enfin un poème dit par une écolière et, pour terminer, le vrai discours de Halme.

La fête avait lieu dans la grande salle de la maison d'école et Halme trônait derrière le bureau de l'instituteur. Devant lui, aucun papier ! Il

avait bien écrit son discours à plusieurs reprises mais, ayant lu dans *le Travailleur* que Salin avait fait ses plus brillantes interventions sans brouillon, il avait laissé tous ses papiers à la maison. Il promena un lourd regard sur l'assistance, leva les yeux vers le plafond et les premiers mots tombèrent.

– Pour mieux frapper nos esprits, nos aïeux nous ont légué leur immense expérience acquise au cours de siècles et de millénaires, en de clairs proverbes. Ils nous disent : le feu est un bon valet, c'est un mauvais maître ! N'avons-nous pas pu observer, à maintes reprises, dans notre propre paroisse, la sagesse profonde de nos ancêtres ? Innombrables sont les nuits qui virent, par les champs couverts de neige, sur les chemins pris par les glaces, de pauvres familles fuir le feu dévorant la maison – cette maison d'autant plus chérie qu'elle était petite, que la famille était pauvre, comme notre grand Topelius l'a si bien montré ! Mais comment peut-il en être autrement dans notre pays où tous les toits, que ce soit pour les hommes ou pour les bêtes, sont faits de bardeaux ? Et c'est ce qui explique que le désir d'un corps de pompiers soit si fort au cœur de notre peuple ! Ici même, aujourd'hui, nous avons cette glorieuse troupe, ce dont nous devons remercier Monsieur le Baron, ainsi que notre très digne pasteur et sa dame. Nous autres, simples villageois, manifestons notre joie et notre reconnaissance à nos personnes de qualité. Eh oui, c'est, pour le prolétariat, une grande joie de voir que tout n'est pas toujours oublié...

Ici et là, il y eut des gens pour tressaillir à ce mot de « prolétariat », mais la politesse de Halme fit bientôt oublier le léger pincement ressenti par les gens de bien. Le discours était long et l'esprit en était d'un bon fennomane. Parfois, quelque personne aisée montrait qu'elle s'impatiait à l'entendre parler des rapports objectifs de ceci ou de cela, mais il fallait cependant bien reconnaître que c'était un vrai discours de fête, avec de belles envolées, et qui se termina magnifiquement par :

– Des siècles durant, ce peuple a dormi. Mais voici qu'il s'éveille. Faisons de notre rêve une réalité, qu'il envahisse les cœurs comme les courants printaniers s'enflent, mugissants, sur les terres qu'ils fécondent. Construisons le bonheur et l'avenir de notre lointaine patrie nordique ! Pour cela, il nous faut grandir, nous fortifier, nous élever en même temps que cette noble idée du corps des pompiers ! Vive le corps des pompiers !

La dame du pasteur, tordant sa bouche et évitant de regarder Halme, se mit à applaudir et l'assistance qui attendait un signal se joignit avec zèle à cette manifestation nouvelle. Halme s'en retourna à sa place et, tandis que les applaudissements se poursuivaient, la dame se leva et s'approcha de la table.

– Je tiens ici à remercier monsieur Halme pour ses belles paroles.

Je voudrais aussi faire remarquer qu'il a passé son action personnelle complètement sous silence, alors qu'il est le véritable promoteur de ce corps des pompiers. Et, en le remerciant, je remercie aussi tous ceux qui, librement, participent à ce travail hautement culturel et dans lequel nous leur souhaitons de nombreux succès.

On applaudit à nouveau. La fête se termina là-dessus et les gens commencèrent à se disperser. Les joues de Halme étaient tout enflammées : pour la première fois il avait fait un discours public et il se sentait soudainement grandi. Il essaya cependant de se montrer aussi calme que possible en discutant de quelques affaires courantes avec les messieurs présents. Il était déjà question de construire une maison pour le corps des pompiers, maison qui disposerait d'une grande salle des fêtes, plus propre à recevoir les assemblées diverses que cette salle de classe. Cette maison pourrait en même temps être destinée aux manifestations de culture populaire.

Laurila qui, depuis quelque temps, montrait sa sympathie envers Halme, ne put s'empêcher de grogner en partant :

– Ben merde alors ! On se serait bien passé de tous ces remerciements. Ce corps des pompiers... c'est pas une bonne affaire pour les pauvres... Qu'est-ce qui brûle chez les pauvres ? C'est pas nos loques qui nous feront aller chercher des pompiers !

– C'est pourtant ce qu'il a dit dans son discours... C'est bien clair...

Au presbytère, on échangea quelques remarques anodines à propos de l'exhibition de Halme. On en sourit et on s'en félicita. Il était difficile d'adopter une attitude définitive face à cet homme qui, bien souvent, était un peu ridicule mais qui n'était pas que cela.

– Il a fallu que dans son discours il place des mots pêchés dans son *Travailleur* !

La dame ne put s'empêcher de faire cette remarque d'une voix un peu agacée et le pasteur, qui ne répondit pas, pensa qu'il aurait tout aussi bien pu dire la même chose.

Deux événements nouveaux retinrent l'attention des villageois. Töyry et Laurila se disputèrent, ce qui n'avait rien de nouveau, mais leur querelle s'envenima tant qu'on attendait une suite aux premiers accrochages.

Laurila faisait une journée de redevance et fauchait de l'avoine. Arvo, le fils de Töyry, lui donna par mégarde un coup de râteau dans les jambes, qui fit que Laurila heurta sa faux contre une pierre. Il venait juste de l'aiguiser et ce faux mouvement le fit jurer.

– Merde... On fait de son mieux... Pourrait pas ôter ces pierres ?... Chaque jour ils sont plus emmerdants...

Laurila jeta la faux sur son épaule et alla s'asseoir un peu à l'écart, montrant bien qu'il avait décidé de cesser le travail. Il prit sa pipe, sa

blague à tabac et commença à bourrer le fourneau avec tant de violence qu'on aurait pu croire qu'il allait le fendre. Ennuyé, Arvo continuait à râtelier et ne réagissait pas à la colère de Laurila. Cette impassibilité mit le faucheur hors de lui.

– Va dire à ton père que l'autre est assis et fume sa pipe, lui cria-t-il.

– Qu'est-ce qu'il fera si je le lui dis ? répondit Arvo à mi-voix.

– J'en sais rien, mais s'il t'a mis là, c'est pour nous espionner, non ?

Arvo poursuivit vigoureusement son travail, Laurila vida sa pipe à demi fumée en frappant le fourneau contre la tige de sa botte, si fort que des flammèches s'envolèrent. Il n'y avait aucun danger d'incendie mais Antoine écrasa soigneusement les petites braises éparses, comme s'il avait eu à faire à une portée de jeunes rats.

– Mer...de ! Tout du pareil... T'as sûrement un casse-croûte bien beurré tandis que les valets... Hier, Tehpa avait deux malheureuses boîtes... Y avait un pauvre bout de fromage dans la première et dans l'autre, un morceau de cochon qui puait... Je me demande ce que tu peux bien venir espionner, fils de pute ! Faut en suer pour faucher cette avoine... Vrai alors...

C'est alors que Töyry lui-même l'apostropha.

– Pour la dernière fois, je t'avertis d'avoir à te tenir avec les gars ! Tu sais ce que je t'ai déjà dit depuis longtemps !

– Ouais ! Bien sûr que je le sais que j'ai assez de jours de corvée comme ça ! Mais toi aussi tu peux bien te souvenir que quand t'as reçu cette maison de ton père, t'as promis la métairie à vie !

– Oui ! Je m'en souviens de cette promesse ! Mais j'ai dit aussi que cela serait tant qu'elle serait bien entretenue ! Ça aussi tu le sais !

Ce jour-là Antoine se calma comme il le put. Mais les heurts devaient se reproduire un peu plus tard. Même sans cela, Antoine était nerveux. Son fils aîné, simple d'esprit, avait tant grandi qu'on ne pouvait plus le laisser seul un instant. Il n'était pas réellement dangereux mais il lui arrivait de mettre à exécution de bien mauvaises idées et alors il cassait tout ce qui lui tombait sous la main. Comme par hasard, ses périodes de crise arrivaient juste quand Antoine ne pouvait pas s'occuper de lui en raison du grand nombre de travaux qu'il avait à faire. Alors il scella une chaîne dans le mur, y lia son fils qui désormais vivait et beuglait le long de cette paroi.

Les messieurs du conseil municipal eurent vent de ce qui se passait chez Laurila – on disait même qu'Antoine battait son fils – et ils voulurent s'occuper de ce garçon. On venait de construire une maison pour les pauvres sur le domaine de la paroisse qui, à peine achevée, se trouva archicomble. Antoine refusa avec hauteur et violence d'y mettre son fils sous le prétexte qu'il ne voulait pas donner « cet ennui au garçon ». Et les choses n'allèrent pas plus loin.

– Ils veulent aider, qu'ils disent... Y a dans ce coin des gens qui vivent gratis sur notre dos...

Antoine n'avait pas totalement tort. Certes, il lui était arrivé de frapper l'enfant, mais cela cessa une fois que le déshérité fut enchaîné et, dans cette maison pour les pauvres, le gamin risquait de trouver pire. Le traitement de base appliqué aux demi-fous et aux simples d'esprit consistait essentiellement en coups de bâton car le directeur, grand psychologue, déclarait :

– Ils ne sont pas fous du tout ! Ils sont retors !

La situation des Laurila était d'autant plus difficile que la menace d'expulsion planait sur eux. Antoine se disputait souvent avec son patron qui finit par lui dire

– J'en ai assez dit, non ? Alors, tu vas être correct ?

– Cause toujours... Moi, je pars pas !

Quand le baron expulsa un de ses métayers, Antoine se prit à avoir peur et fit ses journées de redevance sans plus élever la voix et sans rechigner. Ce qui ne l'empêchait pas de bouillonner, intérieurement.

Sans que l'on puisse dire pourquoi, le baron était soudain devenu très regardant. Il s'était intéressé aux allées et venues de ses métayers et avait placé un garde-forestier pour les empêcher de prendre du bois. Ils ne pouvaient plus aller se servir comme ils l'avaient fait par le passé et devaient, souche après souche, tronc après tronc, débiter. Le métayer expulsé avait volé du bois de bouleau pour en faire un traîneau pour son fils qui venait de s'établir dans le village voisin et qui ne pouvait pas demander cela à son propriétaire. Le baron n'en était pas à deux ou trois bouleaux près, mais il avait décidé de faire un exemple.

– Tu voles ! Pourquoi ne demandes-tu pas ?

– Je croyais pas que c'était si important !

– Important ! important ! Je sais bien ce que disent les métayers quand quelque chose disparaît du domaine ! Ils disent que c'est pas leur affaire à eux, que ça les regarde pas ! C'est de la crapulerie... Rien d'autre !... Pourquoi que tu faisais un traîneau pour une autre métairie ?

– Je pensais faire comme un cadeau !

– Ben, alors ! T'as pas à offrir le bois du domaine ! Tu sais plus demander et tu te sers... Moi, j'ai plus besoin de compter sur toi... Tu pars... Ça servira de leçon aux autres !

Le métayer congédié lambina lors de sa dernière journée de redevance, cassa tout ce qui pouvait l'être et causa plus de dommage que d'avantage. Le baron était si colère que, lorsque son métayer alla pour s'embaucher ailleurs, il avertit le propriétaire du genre d'homme que c'était et le métayer disparut de la région sans obtenir de place.

On parla beaucoup de cette histoire et Halme plus que tous les

autres, le mot de « prolétariat » revenant encore plus souvent dans sa bouche. De plus, il tint des discours d'un genre assez nouveau, où le socialisme était toujours plus apparent et les « réformes entre nous » laissées de côté.

Töyry vint à entendre les dires de Halme et s'empressa d'aller les répéter au couple du presbytère, qui en fut tout étonné et très irrité. Ne venait-il pas d'apprendre qu'à Helsinki, juste à cette même époque, il y avait des grèves et que certaines personnes s'étaient permis des discours menaçants ? Les associations de travailleurs se séparaient de plus en plus de ce qu'on appelait le « wrightisme [35](#) » et se révélaient chaque jour plus intransigeantes. La dame essaya une fois de parler de ces questions avec Halme. Elle se voulait calme mais ne put cacher sa violence.

- Croyez-vous qu'on ait le droit de voler le baron ?
- Madame oublierait-elle que le baron hait les Finnois ?
- Grands dieux ! Cela n'a rien à voir avec les questions de langue !
- Excusez-moi, mais il m'avait semblé comprendre que madame prenait parti pour le baron et je m'en étonnais ! Cependant, je ne dirais pas que ce métayer est un voleur au sens propre du terme. Il a légèrement dépassé les limites de ses droits, sans plus.
- C'est ce que Monsieur Halme apprend dans *le Travailleur* ?
- Il n'est pas besoin du journal pour le comprendre ! Ces pensées viennent d'un simple sentiment de justice sociale.

Ni l'un ni l'autre ne tenaient à se disputer et on se sépara amicalement. Mais la dame garda rancune à Halme de n'avoir pas abondé dans son sens et d'avoir détruit l'idée qu'elle se faisait de lui. Certes, elle avait eu le tort de le considérer un peu comme un meuble et, de son côté, Halme se sentait blessé. Il ne tenait pas à être considéré comme le saute-ruisseau de la fennomanie. Il était grand temps de se mettre à la lecture des livres prêtés par Hellberg.

- C'est bien ça ! Les gens n'acceptent pas encore la construction d'une société où tous les hommes seraient égaux en droits. On peut dire ce que l'on veut, tout est encore à faire !

II

Un jour de février, le pasteur lut, dans le *Suometar*[36](#), une déclaration du tsar qui commençait comme toutes les autres.

« Nous, Nicolas II, par la Grâce de Dieu, Tsar de Toutes les Russies et Grand-Duc de Finlande... »

Il n'accorda pas une attention particulière à cette publication, si bien qu'il n'en comprit pas immédiatement toute la portée. Ce n'est qu'en en lisant les commentaires qu'il saisit ce qui avait pu se passer.

Le même soir, le téléphone, instrument tout nouveau au presbytère,

sonna. C'était le frère aîné d'Hélène, celui de Helsinki, qui appelait. Il expliqua l'événement dans son détail et donna des informations qui ne se trouvaient pas dans le journal.

– Mais c'est un véritable coup d'État !... La loi fondamentale se trouve abrogée !

– Mais oui ! Il ne faut pas tellement s'en étonner. Il y a longtemps que nous en étions menacés. Cependant, il ne faut pas se soumettre sans protester. Plusieurs réunions patriotiques se sont déjà tenues à Helsinki et nous avons décidé de former un front commun. Pour l'instant nous n'avons aucun plan précis mais il est clair que, partout, nous devons être prêts à tout, à chaque instant ! Il faut que le peuple se dresse contre cet édit !

– Mais que pouvons-nous faire ? Comment pouvons-nous agir ?

– Il faut défendre nos droits ! Je ne sais pas encore ce que nous pouvons faire, mais les projets ne vont pas tarder à être mis sur pied et alors je te communiquerai toutes les informations utiles. Pour aujourd'hui, je ne voulais que t'avertir afin que vous soyez prêts à toutes les éventualités. Nous aurons besoin de tout le pays.

Hélène, au contraire du pasteur qui se sentait très abattu, était tout excitée, et rongea ses ongles, ce qui ne lui arrivait que dans ses moments de grande nervosité.

– Il faut faire un complot ! Aller chercher des armes à l'étranger !

– Oh ! Que veux-tu dire ? Nous avons contre nous toute la grande armée du tsar !

– Tu veux te soumettre ?

– Ce n'est pas cela... Mais des armes... Qu'en ferons-nous ? Et puis, la situation n'est peut-être pas aussi désespérée que tu le crois ! Il peut encore se rétracter !

– Si tu comptes là-dessus... Voici longtemps que nous pouvions nous attendre à ce genre de chose !

Hélène marchait de long en large, nerveusement et, ne pouvant supporter les enfants, les envoya au lit plus tôt que de coutume.

– En cet instant, déclara-t-elle soudainement tout en se tordant les mains, je déclare rompu mon serment de fidélité. Le tsar-grand-duc a rompu le sien et cela me libère du mien. À partir de maintenant, il faut considérer que la Finlande n'a plus de maître. C'est une république. Une république indépendante !

Entendant cela, et voyant le spectacle qui lui était offert, le pasteur partit à rire sans bouger du coin où il était assis.

– N'arranges-tu pas tes affaires un peu trop simplement ?

– Non... Il n'y a rien d'autre à faire... Il faut déclarer notre pays république indépendante ou bien se choisir un roi. Les Romanov ont perdu leurs droits sur la Finlande en reniant leur serment. Je ne vivrai pas sous la domination d'un parjure !

– Et si les Romanov ne veulent pas renoncer à leurs droits de domination ?

Hélène poursuivit ses allées et venues, cherchant une réponse puis, s'asseyant brusquement sur le sofa, elle éclata en sanglots, le visage caché dans ses mains.

– Mon pays... Mon cher pays... Où vas-tu ? Que devons-nous faire ! Que nous faut-il organiser... Allons-nous devenir russes ?

Le pasteur alla s'asseoir à côté de sa femme, lui releva le visage et essaya de la consoler.

– Allons ! Ne prends pas cela ainsi... Tout espoir n'est pas perdu ! Tu sais bien que nous ne serons jamais russes... Nous trouverons bien un moyen de faire revenir la loi et de préserver nos positions ! Mais, en nous abandonnant, nous égarerions notre âme... La situation n'est jamais aussi mauvaise qu'on peut vraiment le croire... Attendons un peu que tout s'éclaircisse...

Hélène renifla, chercha un mouchoir, s'essuya les yeux et se calma peu à peu. Quand ses yeux furent secs, elle reprit de plus belle :

– Jamais... Jamais... Ils ne détruiront jamais ce peuple ! Quoi qu'ils fassent... Les esclaves du tsar et leurs esclaves inspirent de la pitié... Des barbares et des rustres... Ce peuple ne se soumettra pas ! Il ne pliera pas ! Son âme !... Ils ne nous absorberont pas... Comment pourraient-ils le faire ! Nous, peuple civilisé, alors qu'ils ne sont que des misérables... Les esclaves du monde... Un manifeste³⁷ ?

Hélène se mit à rire hystériquement jusqu'au moment où elle fondit en larmes et ainsi la soirée passa en alternances de pleurs et de menaces. Le pasteur la consolait comme il le pouvait mais ses mots étaient sans grande portée : Hélène semblait profondément émue.

La journée suivante fut plus calme. Les travaux quotidiens avaient cependant une allure un peu différente. On téléphona à Helsinki pour savoir ce qui s'y passait et quand on sut qu'il y avait une adresse populaire destinée au tsar, qu'on en connut le contenu, l'agitation reprit quelque peu. Cela allait peut-être faire réfléchir le tsar !

Le soir, quand les enfants furent couchés, le couple discuta âprement. Hélène passait toujours par des moments de désespoir bientôt suivis d'instant d'exaltation alors que le pasteur, toujours calme et paisible, essayait de lui montrer qu'il n'y avait pas encore lieu de se laisser aller au désespoir.

– Cette adresse fera peut-être comprendre au tsar que la Russie ne tirera aucun profit de cette histoire ?

– Tsar ne s'intéresse pas à cela ! Il n'a pas la moindre volonté personnelle. Ce sont ces panslavistes qui font tout. Il est même possible qu'il essaye, lui, de rester sur le chemin du droit et de la vérité ! Mais il est incapable de gouverner ! Le tsar a-t-il à tenir compte des avis de son entourage ? N'est-il pas grand-duc de Finlande

tout autant que tsar de Russie ? De quel droit agit-il en tsar, quand il est grand-duc ?

– Ses droits sont étendus !

– Il a prêté serment ! Il a signé, tout comme ses prédécesseurs, une déclaration solennelle... Cela ne signifie-t-il rien ? Par sa signature, il a renforcé nos droits et voici qu'il rompt le contrat ! Que c'est vil ! Et vulgaire ! Les faibles ne devraient pas avoir d'autres droits que celui de se soumettre à la volonté du peuple !

– Le droit triomphe toujours ! Dieu ne permet pas que l'injustice se perpétue

– Depuis combien de jours, reprit Hélène qui, dépitée par le calme qu'affichait son mari, en devenait presque haineuse, depuis combien de jours vis-tu comme si tu n'étais pas dépouillé de tes droits nationaux ? Comme si ton pays n'était pas piétiné ? Comme si l'arbitraire ne nous gouvernait pas ?

– Je sais tout aussi bien que toi ce qui nous arrive ! Mais je suis prêtre et ne puis imaginer que cela se fasse sans la volonté de Dieu.

– La dénonciation d'un serment n'est pas la volonté de Dieu ! C'est mal de penser que Dieu se livre à d'aussi viles besognes !

– Tu n'as jamais été réellement croyante !

Hélène ne voulait pas croire, et elle le dit sans y mettre aucune forme, que la volonté de Dieu soit mauvaise. Ce serait le pire de tout !

– Si, en donnant ta parole, tu mentais, crois-tu que Dieu t'approuverait ?

– Bien sûr que non. Mais je veux dire très exactement que Dieu n'accepte pas le désespoir. C'est comme l'irréligion ! Tu as perdu ta confiance, et c'est mal !

– Je n'ai pas perdu ma confiance en Dieu, mais ma confiance dans le tsar est morte. Le droit a fait place à l'arbitraire !

Un peu plus tard, en se déshabillant, comme elle faisait passer sa robe par-dessus sa tête, elle affirma au moins dix fois, le visage ainsi enfoui dans ses vêtements, le droit à l'indépendance et la perte des droits de Nicolas II en tant que grand-duc de Finlande.

III

Le cheval trottait de façon assez désordonnée tout en cherchant à atteindre le galop. Vikki Kivioja était dans le traîneau et brandissait son fouet.

– Putain de Timotéi ! T'as sûrement jamais mis les pieds dans une diligence ! R'garde comme vont les pattes ! Deux et vingt que j'l'ai payé et Lammilainen est resté avec le fric dans la main que le Vikki avait déjà mis le trotteur dans les brancards !

Vikki revenait en traîneau du marché et Timoféi, le colporteur

carélien qu'il avait trouvé en route, l'accompagnait. Timoféï, qu'au village on appelait Timotéï, essayait de se protéger le visage de tout ce qui s'envolait de la route, et hoquetait dans son mauvais finnois des recommandations de prudence et des prières pour faire ralentir la course. Victor dut penser qu'il en avait assez fait ; il s'assit et laissa le cheval aller à son pas. N'ayant plus à s'occuper de la conduite, il sortit une bouteille de sa veste.

– Vodka de Finlande ! La nôtre ! Goûte !

Timoféï goûta prudemment car il avait des marchandises dans son sac et ne tenait pas à s'enivrer.

– Merci... Bonne vodka... saleté d'alcool !

– Chante, Timotéï... Chante !

– Coucou-ou, coucou-ou, tous coucou-ou, les chalands virent...

– Allez !... Tu chantes toujours la même chose... T'es rien qu'un sale Russe ! T'achètes des soies ? J'en ai ! Les porcs sont comme des hérissons cette année... Regarde le cheval ! Il trotte rudement ! Vrai que le ciel est bien sombre et qu'il y a une bonne tirée jusqu'à la maison !... Pourquoi qu'on l'a mis en prison ? Hein ? Et pourquoi qu'on le mettrait aux fers ? Il a rien fait de mal !... J'ai joué aux cartes, mais j'ai gardé mon argent pour boire !... Chante aussi, Timotéï... Vas-y ? Comment ça va ? T'as mal à la tête ?... Hé... Hé... Paraît qu'on devient russe ! Et alors ! T'es marchand ! Tu vas encore voler les gens cette fois ? J'ai des propositions à te faire...

– De l'alcool... de l'alcool... Pas d'alcool ! Timoféï, c'est un doux Russe !... Rien d'autre...

– Pourquoi pas une goutte ? Juste une toute petite goutte... Tralalla-lalla... Mais regarde, Timotéï ! Regarde comme on va !

Ça, on pouvait le voir ! Et il fallut que Victor relance le trot de son cheval. Timoféï provoquait toujours de grands mouvements dans le village et son arrivée signifiait de bons marchés. Il s'installa chez Kankaanpää où on aimait bien le colporteur même si le baron le voyait d'un mauvais œil. Les raisons de mécontentement du baron n'étaient pas nationalistes, mais morales : ces colporteurs, c'était des gens douteux ! On racontait qu'une femme avait eu toute une pièce de drap sans avoir à payer... en argent ! Pourtant, Timoféï n'était pas de ce genre-là. Il était marié et bien souvent languissait après sa famille. Ces jours-là, il distribuait quantité d'objets aux enfants, sans rien leur demander, comme s'ils avaient été ses enfants.

La foule afflua chez Kankaanpää. Nombreux étaient ceux qui n'achetaient rien mais s'émerveillaient à la vue des marchandises. Pour sa fille, Anna Kivivuori acheta un beau morceau d'étoffe. Bien cher. Et si elle n'en parla pas, tout le monde le sut. Halme aussi acheta de l'étoffe. En abondance. Mais lui, il en avait besoin pour les « engoués », comme de la doublure ou autres affaires du même genre. Il

acheta aussi de l'étoffe pour se faire un costume pour lui.

– Et encore une chose ! J'ai entendu dire que le tsar a l'intention d'abroger la loi fondamentale de la Finlande !

Timoféï leva ses épaules jusqu'à la hauteur de ses cheveux.

– Ça, je sais pas... Je peux rien dire... Qu'est-ce qu'un petit Timoféï ?... La loi de Russie, c'est autre chose ! Il n'y a pas de loi fondamentale... Seulement une loi agraire... Les terres louées reviennent aux agriculteurs. Mais les princes de Finlande n'en veulent pas, de cette loi !

– Quelle loi de Russie ?

– Cette loi agraire ! Le tsar l'a donnée, et les barons finlandais n'en veulent pas. – Que l'agriculteur reçoive la terre qu'il cultive...

Timoféï expliqua ce qu'il pouvait expliquer, mais sa mauvaise connaissance de la langue affaiblit considérablement ses dires et ses explications en restèrent à un stade fort incertain. Et puis, ce n'était peut-être là que son interprétation à lui ! Quand la discussion porta sur la loi fondamentale et le Manifeste dont beaucoup de gens entendirent parler pour la première fois ce soir-là, par Halme, Timoféï leva les mains en les agitant. La loi fondamentale, « un petit Timoféï » n'en connaissait rien, n'en avait jamais entendu parler. Mais le tsar voulait donner une loi agraire et cela, les barons de Finlande y étaient opposés.

L'intention du tsar aurait-elle été de donner l'indépendance aux métairies ? Cela semblait très improbable et Halme dit :

– Il faut attendre un peu pour pouvoir prendre position car il doit y avoir autre chose dans cette loi.

– Qu'est-ce que j'en sais ? C'est sûr que ça lui coûte rien au tsar de donner des terres ! Mais c'est clair que les bourgeois sont contre ! Maintenant, faut voir venir !

– L'affaire s'éclaircira vite quand j'aurai des nouvelles des camarades du côté de Helsinki...

On discuta longtemps chez les Kankaanpää ce soir-là. La discussion ne porta pas seulement sur la loi agraire mais sur de nombreux autres sujets, car ces colporteurs étaient de véritables journaux ambulants, en cette époque où les nouvelles essentielles parvenaient aux oreilles des gens sous forme de rumeurs ou de plaintes.

On rit de la bonne volonté de Timoféï à vouloir parler finnois et on essaya d'imiter les manières de parler des Russes. En dehors des colporteurs, il arrivait que quelque Italien, joueur d'orgue de Barbarie, se perdît vers ce village. C'étaient là les seules rencontres des villageois avec le vaste monde et, en général, ces étrangers étaient bien accueillis et aussi bien traités que, par exemple, les animaux domestiques. On s'amusait de leur entrain et de leurs mimiques, on s'étonnait de leur rapidité et de leur habileté, mais on disait aussi,

lorsque l'étonnement devenait trop flatteur :

– Ouais ! Mais comment que tu ferais pour placer un pin tout entier sur un traîneau ? Et si on t'envoyait dans la forêt, la neige t'étoufferait !

Quand le visiteur était un chemineau jeune et agréable, il éveillait les mauvaises pensées des femmes et il y avait toujours un jeune gars du village pour remarquer :

– Y'a des gens qui aiment à faire sortir les couteaux de leur gaine et qui peuvent pas s'imaginer comme la vie s'en va vite !

Personne ne voulait faire porter de pin à Timoféï et il n'avait à craindre aucun puukko. Il était déjà d'un certain âge et tout le monde le connaissait. Il venait souvent au village et on aimait blaguer et rire avec lui. Il y en avait quelques-uns pour tenter de parler russe avec lui, et de temps à autre il refaisait son numéro : Coucou-ou, coucou-ou, tous coucous-ou, les chalands virent...

Le fils Kankaanpää, Elias, vraie graine de grand filou, possédé du diable comme l'on disait, fit aussi de son mieux. Il contrefit Timoféï et lui vola des marchandises, chose que le défiant colporteur vit d'un assez mauvais œil, bien que le gars lui eût tout rendu par la suite.

Le lendemain Timoféï partit, laissant derrière lui un certain nombre de marchandises et, ce qui était moins ordinaire, une rumeur qui alla de métairie en métairie, de cabane en cabane. La loi de Russie va être appliquée et toutes les terres, on les aura. Les métairies seront libérées sans contrepartie et, à ceux qui n'en ont pas, on donnera les terres des domaines et des grandes fermes.

Halme fit couper court à ces bruits et dit aux villageois ce qu'il pensait des événements.

– Je veux avoir la tête froide ! J'attends de plus amples informations et, à mon avis, il faudrait que Hellberg aille à Helsinki !

Halme n'avait pas une imagination aussi débordante que celle de son élève et, s'il avait voulu faire quelque chose, *le Travailleur* l'arrêtait en tout, car Kurikka protestait contre l'adresse, les représentants des travailleurs n'ayant pas été invités à participer à sa rédaction.

Le tailleur avait entendu dire que le couple du presbytère préparait quelque chose et invitait des gens. Halme, pour sa part, était persuadé que son invitation n'allait pas tarder à arriver. Cela se serait fait si les écrits de Kurikka n'avaient pas provoqué une véritable tempête chez les fennomanes et si les cancans n'avaient pas rapporté au pasteur et à sa dame que Halme avait approuvé ces articles.

Mais il y avait surtout que les incidents entre les métayers du baron et de Töyry et leurs patrons étaient trop récents. Halme avait alors dit ce qu'il en pensait et, comme le baron et Töyry allaient venir au presbytère, il n'était pas convenable que Halme y soit aussi. Le baron

se moquait bien des désirs et pensées du tailleur, mais il n'en allait pas de même pour Töyry.

Cette réunion se tint, à demi secrètement, et les gens qui s'y rendirent passèrent par la paroisse. La querelle des langues était, pour cette fois, oubliée et le baron y alla. Le pasteur et la dame l'accueillirent au milieu de la cour enneigée, honneur qu'il fut seul à recevoir, les autres n'étant reçus que dans le vestibule. Halme avait été oublié. Il était resté chez lui et, dans son dépit, lisait *le Travailleur* et des livres prêtés par Hellberg. Au cours de la soirée, il déclara à Emma et à Valenti :

– Les bourgeois de ce pays ne semblent pas vouloir tenir compte des sentiments patriotiques du prolétariat ! Il est amer de penser que moi, patriote, je sois laissé de côté sous prétexte que je m'intéresse au prolétariat ! J'ai essayé de leur ouvrir les yeux, car notre situation est désespérée et, s'il doit jamais y avoir un pays et un peuple, c'est maintenant ! Ainsi, les meilleurs d'entre eux semblent rechercher notre perte à tous... Oui, on peut le dire : chère patrie !

Il se leva et marcha quelque temps de façon désordonnée.

– Écoute bien, Valenti ! Avec tout cela, il ne faudrait pas que tu sèmes le désordre dans mes affaires ! Il y en a suffisamment !

La voix de Halme était si tranchante que le gamin se mit à bafouiller.

– Je n'ai pas pris les outils du maître... Qui est-ce qui a donc pu tout mélanger ? Pas moi ! Je n'y ai pas touché de toute la journée... Je n'ai fait que ce que le maître a dit !

– Tu sais que Mère n'y touche pas et tu sais aussi que je ne laisse rien en désordre ! Et les étrangers ne les approchent jamais ! Ça aussi tu le sais ! La conclusion logique est que le seul responsable ne peut être que toi ! S'il faut t'en croire, à tes qualités de désordre, il va falloir ajouter celle de menteur ! Et cela, je le tiens pour très méprisable, aussi je te demande de faire en sorte que, à partir d'aujourd'hui, les discussions de ce genre ne soient plus nécessaires entre nous !

Le visage inquiet de l'enfant – bien ressemblant à celui d'un perroquet – montrait une telle candeur que Halme fut rassuré sur la réalisation de ses espoirs, et il oublia l'affaire en plongeant son regard par la fenêtre vers les feux du village et, plus loin, vers l'avenir, la destinée.

Au presbytère, on discutait ferme. Chacun proposait un lieu de réunion dans le village et on fut longtemps avant de se mettre d'accord. C'est la dame du pasteur qui, finalement, fit porter le choix sur la propriété des Benoît.

On laissa ceux de la bourgade s'occuper de leur propre secteur

mais, de toute manière, c'étaient les messieurs-dames qui commandaient à tous, les paysans ne faisant que représenter le peuple, de façon assez raide et peu « causante ». Le propriétaire de Village-Benoît regardait souvent ses bottes, comme s'il était étonné de les voir à ses pieds. Töyry rougissait chaque fois qu'il parlait et essayait de paraître le plus incolore possible. Cette chicane avec le tsar n'était pas une affaire de tous les jours ! Et qu'est-ce que c'est que cette rumeur sur la loi de Russie ?

Les terres et tout le reste doivent être donnés si le tsar se fâche ? Les maîtresses de maison du village buvaient leur café timidement et sans rien dire. Il leur était déjà difficile de croire qu'elles pouvaient boire devant les messieurs – sans parler du baron qui était là ! C'était bien la première fois qu'elles voyaient le baron assis parmi eux, comme s'il avait été un vrai être humain. Autrement, c'était un monsieur de belle prestance, à la parole brève dans les affaires courantes. Il n'avait jamais de temps à perdre ! Il avait une barbe opulente et c'était un bien bel homme ! Dans son mauvais finnois, il expliqua qu'il ne voulait donner ni « un seul pouce, ni la moindre parcelle d'un pouce ! La loi demeure ! Elle se garde d'elle-même, elle régit tout ! Même le tsar ! Le tsar n'est pas mauvais ! Ce sont les ministres qui sont mauvais ! Ce sont eux qui font tout... »

Cette appréciation était largement acceptée : le tsar était aveuglé par ses ministres ! Et maintenant, avec l'adresse, on allait lui ouvrir les yeux sur la volonté populaire. Et il changerait, c'est sûr !

Le baron avait d'autres raisons pour parler ainsi : il avait de proches parents dans l'armée du tsar. Mais ils officiaient pour le grand-duc et non pour la Russie et ainsi, il était plus commode d'imaginer que ce n'était pas le tsar qui voulait cela, mais ses ministres !

Toutes les difficultés ne furent pas aplanies d'un coup. On en arriva cependant à un point délicat : choisir le porteur de l'adresse au tsar. La dame du pasteur aurait bien aimé être chargée de cet office, mais cela se heurtait, naturellement, à des sentiments de préséance bien niais qui affirmaient qu'une femme ne pouvait assumer de fonction sociale. Dans ce village, il manquait encore une association : la société féminine !

Elle put tout à son aise y rêver, tandis que le baron emportait facilement tous les suffrages. Une des raisons importantes de son choix, aux yeux des paysans, était que s'il y allait, il payerait lui-même son voyage et qu'il ne serait pas nécessaire de procéder à une collecte, comme cela eût été le cas si l'un d'entre eux avait été préféré.

Quand tous ces détails furent réglés, on parla de la situation désespérée de la patrie.

– Avez-vous entendu parler de ce que propage la rumeur ? On

partagerait les terres !

– Oui ! J'en ai entendu parler !

– C'est un Russe de Bobba³⁸ qui a dit cela ! Il veut tout embrouiller ! Mais on ne marchera pas !

– Ce qui est bien plus étonnant, c'est ce Kurikka ! Il a, dans *le Travailleur*, écrit contre l'adresse et l'a dévoilée avant son temps ! Ce serait terrible si on le suivait ! Mais, heureusement, la classe ouvrière ne l'écouterait pas et les autres socialistes vont lui taper sur les doigts !

– C'est un demi-fou ! Et puis ? Est-ce qu'il n'a pas été mis à la porte d'Arkadia ?

– Il faut pénétrer davantage les couches populaires et les éduquer ! Ces rumeurs de partage sont dangereuses pour les esprits des gens simples !

– C'est bien vrai... Il ne faut pas que les hommes deviennent des loups pour les propriétaires !

Maîtresse Töyry était tendue et silencieuse. Parfois, elle tentait de placer un mot. La dame du pasteur, hôtesse courtoise, allait d'une maîtresse à l'autre et trouvait les mots qui convenaient à chacune d'elles.

– Il nous faudrait, dit-elle à maîtresse Töyry, fonder une association de femmes dans notre village. La situation exige que nous aussi nous soyons toujours prêtes !

– Oui... Bien sûr... Ces associations... Ça peut aider... Comme cette association intellectuelle des jeunes...

Cette réunion libérait les esprits, montrant qu'il y avait quelque chose à faire et cette activité à venir les fortifiait. On croyait aussi que l'adresse allait tout régler et quand, à une heure bien avancée, les invités s'apprêtèrent à partir, le pasteur entonna le *Notre Pays* ³⁹. Les messieurs-dames se joignirent à lui avec empressement, mais peu de paysans le connaissaient.

En ce même instant, pieds nus dans ses souliers d'écorce de bouleau, un des valets du presbytère était en train de tomber culotte derrière la salle des corvéables. Il entendit ce chant puissant qui sortait du bâtiment principal, recouvrit précipitamment ses traces avec de la neige et se précipita dans la pièce où les autres dormaient :

– Bon Dieu de bon Dieu... Les messieurs que v'là ivres ! Y font tant de vacarme que les vitres tremblent !

IV

Le cheval du presbytère, pelage noir et pattes blanches, trottait de métairie en métairie. Le cocher était assis sur son siège et, derrière, la dame s'enfouissait dans sa fourrure de voyage.

Elle se rendit d'abord chez les Koskela. Youssi avait déjà fait ses

redevances et la dame devait donc aller le voir à sa métairie. Les sonnailles se secouaient tant que les enfants en oublièrent leur timidité pour sortir voir cette merveille. C'était autre chose que les simples geignements de la voiture de la métairie ! Sur chaque bretelle de cuir fin, il y avait des clochettes qui tintaient joliment et longtemps au moindre mouvement du bel animal racé ! Villpou semblait bien quelconque à côté de cette bête ! Les enfants n'avaient encore jamais vu Étoile d'aussi près et ils purent l'examiner à souhait. Il avait de beaux yeux bleu-noir qui brillaient et un museau rose et sensible.

Alma prit la clef pour ouvrir la porte de la chambre.

– C'est bien un peu froid ! Si la dame supporte...

– Merci ! Mais ne vous dérangez pas, on sera aussi bien dans la salle commune.

Les Koskela, qui vivaient en marge du village, n'avaient naturellement pas entendu parler de l'adresse et la venue de la dame les inquiétait sérieusement.

– Chers voisins, je viens pour une affaire qui nous touche tous intimement.

Youssi battit des cils comme s'il s'attendait à recevoir un coup. La crainte et la suspicion qu'il éprouvait à l'égard de cette dame avaient tant grandi que, chaque fois qu'il la voyait, il pensait instinctivement à quelque menace planant sur la métairie. Cette crainte était si forte que lorsqu'il travaillait au presbytère, il faisait tout pour éviter de rencontrer sa patronne, de peur qu'elle ne se mette à lui parler de sa maison à lui ! Pour tout dire, non seulement le contrat était plus mauvais et les jours de redevances plus nombreux mais, en plus, Youssi avait entendu dire que la dame jugeait les terres et les pâturages du presbytère insignifiants et elle avait aussi décidé, paraît-il, d'établir une laiterie pour le seul presbytère, ce qui ne rimait à rien étant donné le bétail existant alors.

La dame poursuivait son discours. Youssi comprit bientôt qu'il n'était pas question de lui, Koskela, mais de la Finlande. Alors, il respira, joyeusement soulagé, et se sentit plein de bons sentiments envers cette dame.

– Vous avez certainement entendu parler du mauvais coup qui vient d'être porté au pays !

– Oh, on en a bien parlé quelquefois... Mais ici, on n'apprend pas bien les choses !

– C'est pour cela que nous avons décidé de présenter au tsar une adresse nationale qui lui montrera le véritable sentiment populaire. Je suis venue vous voir pour que vous veuillez bien mettre votre nom ici, sur ce papier.

Youssi agita un moment ses pensées et finit par sortir :

– Bien sûr que oui, mais... Comment c'est fait ?... Oh, ça fera pas

une grande dépense, c'est sûr... S'il le faut, alors... Mais si quelque chose...

Le visage de la dame changea d'expression et sa voix fut mi-sèche, mi-doucereuse quand elle dit :

– Cela ne coûte rien... Et, de toute manière, ce n'est pas une question d'argent ! C'est tout différent !

– Oui, oui... Bien sûr... De ce côté-là...

À nouveau Youssi était inquiet. Alma avait comme lui remarqué le changement qui s'était produit chez leur visiteuse et elle s'empessa de déclarer :

– Naturellement pas ! Quand il est question de telles choses... Ce sont de grandes choses où le tsar se trouve lui aussi...

Ils écrivirent leur nom et Nicolas II put ainsi apprendre que Youssi et Alma Koskela pensaient qu'on ne peut quand même pas coloniser le monde par des tours de passe-passe et que, très respectueusement il faut bien le reconnaître, ils demandaient à sa Très Haute Autorité de bien vouloir respecter ses propres lois.

En s'en allant, la dame les remercia chaleureusement.

– Les gouvernants doivent comprendre qu'ils ne peuvent pas agir contre la volonté d'un peuple tout entier ! Et vous, les garçons, vous grandissez et vous serez bientôt des hommes ! Souvenez-vous alors que la patrie a besoin de défenseurs inflexibles !

Les garçons approuvèrent craintivement, tout en essayant de se trouver une cachette mais, voyant que la dame partait, ils la suivirent dehors.

– On va écouter ses sonnaillles grelotter !

Étoile piaffait tandis que la dame s'installait dans le traîneau, et le tintement argenté des grelots aida le cheval à se mettre en route. Il arracha les patins de la glace où ils s'étaient enfoncés, secoua violemment la tête, et les yeux des enfants de la forêt s'animèrent en voyant le beau départ et en entendant la musique céleste des grelots.

Les propriétaires avaient déjà apposé leur signature au bas du manifeste lors de leur réunion. C'est pourquoi la dame se contentait d'aller dans les métairies et les cahutes. Laurila était le deuxième sur son chemin et elle pénétra dans sa cour, un peu inquiète. Elle avait entendu dire des choses très contradictoires sur cette famille appartenant à la ferme Töyry. Il semblait que le métayer fût plus porté aux coups qu'à la diffusion de la culture dans les couches populaires.

Ici, personne ne se précipita pour la recevoir et la dame dut ouvrir elle-même la porte. Antoine était assis sur le banc du poêle de la salle commune et fabriquait une sorte de brancard en écorce de bouleau. Dans un berceau dormait une petite fille tout récemment baptisée, si bien que la dame se souvenait encore de son nom : Elma. C'est elle qui

le lui avait donné, persuadant les parents qu'on ne pouvait l'appeler Sophie, comme ils le voulaient, car ce n'était pas un prénom finnois. Antoine avait accepté cette modification de dernière heure. Il n'attachait aucune importance à toutes ces histoires.

Antoine regarda la dame, la dévisageant de ses yeux noirs qui ne l'observaient jamais directement, répondit à ses salutations et l'invita à s'asseoir. De l'autre côté de la porte, on entendait des voix qui venaient du fournil, et c'est de là qu'arriva Aline escortée de ses fils de six et de cinq ans : Arvi et Uuno.

Aline salua comme l'avait fait Antoine, l'air inquiet et se demandant ce qui pouvait bien se passer. Elle avait à peine plus de trente ans, bien que son fils aîné, celui qui était enchaîné au mur, eût largement dépassé sa dixième année. Elle s'était mariée alors qu'elle était en âge d'aller au catéchisme, pour la seule raison que la venue d'un enfant oblige souvent au mariage. L'événement avait été très remarqué en raison même de la jeunesse d'Aline. Depuis, les sempiternelles disputes avec Antoine l'avaient vieillie et rendue quelque peu acariâtre et rebutante. Les salutations étant faites, ou plutôt murmurées, Aline s'empara d'une couverture et disparut derrière le poêle.

Une atmosphère désagréable envahissait la pièce mais la dame, sans vouloir en tenir compte, entreprit de leur parler sur un mode amical.

– Je suis venue chez vous pour cette affaire patriotique. Vous avez certainement entendu dire que le tsar a publié un manifeste par lequel il veut supprimer les droits fondamentaux de notre pays ? En réponse, nous avons décidé de lui envoyer une adresse nationale et je viens vous demander d'y joindre votre nom.

Antoine avait écouté tout cela sans cesser de travailler et c'est tout en affûtant son puukko sur son épaule qu'il répondit :

– Ah ! ah ! Je sais pas faire de signature ! On n'a pas appris ça !

– Mais Laurila sait écrire ! Je l'ai vu.

– Des fois on sait, des fois on sait pas ! Moi, je sais pas ce qu'elles nous font ces lois fondamentales ! J'en ai jamais tiré aucun profit !

– Êtes-vous bien certain de n'avoir pas tiré profit de cette loi fondamentale ? Mais c'est elle qui est la vraie protectrice de la liberté nationale et des libertés individuelles !

– En tout cas, ça ne m'a pas protégé !... Peut-être que les autres... Faut savoir comment elle est, cette situation ! Il va venir la loi de Russie et avec elle le partage des terres ! On n'a pas besoin d'autre chose, quand on sait dans quelle misère on est !

– Qui vous a dit de pareilles choses ? s'exclama la dame franchement étonnée.

– Je sais pas... Quelqu'un... Quelqu'un qui sait !

– Je le sais moi ! C'est ce que fait dire Bobrikov. Il veut égarer le peuple et semble y avoir réussi en partie ! Mais comment pouvez-vous croire de pareilles sottises ?

– On peut tout aussi bien croire à celles-là qu'aux autres, répondit la voix d'Aline.

– Vous pensez donc que je vous mens ?

Les casseroles et les chaudrons furent agités d'un endroit à un autre et il fut un peu difficile de saisir le sens du murmure :

– On discute pas... On peut dire ce qu'on veut... De toute manière, faudra partir ! Le tsar et les lois fondamentales, c'est pas des choses humaines ! Notre loi fondamentale, à nous, c'est les mots du vieux Töyry : partez sur la route !

La dame, qui ne supportait guère les contrariétés, respirait avec difficulté et trouvait qu'il y avait là de quoi la faire bouillir plutôt deux fois qu'une.

– Vos affaires avec Töyry sont une chose qui n'a rien à voir avec cette question ! Je viens vous parler de la patrie !

– Eh oui ! C'est justement de notre patrie que nous parlons !

– Je n'ai pas l'intention de me disputer avec vous. Je souhaitais seulement que la détresse commune dans laquelle nous nous trouvons vous touche aussi ! Mais si vous ne voulez pas comprendre, il vaut mieux que je parte !

Hélène se leva et toisa Antoine d'un regard méprisant qui faisait encore mieux ressortir ses beaux yeux à fleur de tête. Elle qui se tenait naturellement droite se redressa encore quand, ouvrant la porte, elle déclara en guise d'adieu :

– La patrie ne mendie pas de créances ! Elle les exige !

En traversant l'entrée, elle entendit remuer des chaînes, des pas se précipiter et un rire grondant déferler.

À son allure, le cocher devina qu'il valait mieux qu'il l'aide à s'installer dans le traîneau, le plus courtoisement possible. Mais la dame agit comme si elle ne l'avait pas vu et il demeura les bras ballants.

Et on se remit en route, le cocher se couchant presque pour offrir le moins de prise possible au vent – ce qui le rendait bien ridicule ! Le hasard voulait que, par malheur, la cabane suivante fût celle de Gustave-le-loup. Le premier mouvement de la dame fut de ne pas s'y arrêter. Mais il le fallait. Et elle entra. Comme chez les Laurila, Gustave resta assis à son travail, dans un coin de la pièce, filant une longue lanière dont l'extrémité était fixée au coin opposé.

– Bonjour.

– Oui.

– J'ai dit : Bonjour !

– C'est bien ce que j'ai entendu !

– Je suis venue vous demander de signer l'adresse nationale qu'on envoie au tsar...

– Ça, j'y mets pas mon nom !

– Pourquoi ?

– On écrit pas contre le tsar ! C'est clair comme de l'encre !

– Mais le tsar a rompu ses engagements et c'est pour cela que nous rassemblons des noms sur cette adresse !

– Rassemblez ce que vous rassemblez ! Le tsar peut rompre ce qu'il veut. C'est le tsar très puissant, et le grand-duc ! Et on peut toujours dire ce qu'on veut, mais quand le tsar a parlé, on est de la paille hachée ! Il a même le droit de nous couper la tête si ça lui chante !

– Alors, vous pensez que le tsar peut rompre son serment ?

– Ben ! J'en sais rien ! J'attends de le voir pour discuter un peu de ça !

– Le voir ? Où ?

– Par ici ! Il m'a fait comme ça savoir qu'il allait venir pêcher avec moi !

Gustave continuait de tordre sa lanière tout en la fixant attentivement du regard. La dame ouvrit la porte.

– Adieu !

– De même.

Quand on arriva près de chez Kankaanpää, la dame dit brusquement :

– Pourquoi le cheval se secoue-t-il ainsi ? Ne savez-vous plus le diriger ?

Le cocher ne comprit pas ce qui se passait car le cheval semblait aller normalement. L'humeur de la dame se transforma à nouveau

chez les Kankaanpää : là, on écrivit très volontiers les noms. D'autant plus volontiers que Gustave était un peu sous l'effet de l'eau-de-vie de fabrication familiale, habitude qui lui était ordinaire les jours de gel quand il n'avait rien à faire. En ses instants perdus, il faisait des mélanges d'eau-de-vie familiale et de différents liquides. Il alla même jusqu'à s'emporter contre les Russes et tous leurs tsars qui n'avaient pas « besoin d'autre chose qu'une bonne volée de coups de hache ».

D'autres noms s'ajoutèrent au fil des mesures. Vikki Kivioja s'appliqua à tracer de longues lettres sur le papier, disant :

– C'est une écriture claire ! Le tsar pourra voir ce que Vikki pense comme ça !

C'est chez les Kivivuori que la mauvaise humeur de la dame disparut complètement. Enfin des gens respectables ! La maison était propre et ordonnée, et on pouvait s'asseoir sans avoir à regarder si la chaise ne portait pas un morceau de pain enduit de la bave d'un enfant ! La dame du pasteur s'extasia jusqu'aux larmes en voyant cette maison, Anna et la petite fille déjà si bien élevée et qui faisait de si jolies révérences !

Ce spectacle rendit la dame bien bavarde. Anna craignait que son mari ne dise des mots inconvenants mais elle se trompait sur les qualités d'Otto qui sut se montrer fort civilisé. Qualité qui ne l'empêcha pas d'argumenter sur l'adresse qui, à son avis, était totalement inutile.

– Mais le tsar ne peut cependant pas ignorer l'avis de tout un peuple ! protesta la dame.

– On voit bien que si !

– Mais... quel genre d'homme est-ce, ce Gustave-le-loup ? Serait-il russophile par hasard ? Il a refusé de signer et même d'entamer la moindre discussion !

– Bah ! C'est un gueulard !

– Un gueulard ?... Qu'est-ce que cela veut dire ?

– C'est un peu pareil qu'un rouspéteur !

– Rouspéteur... Est-ce un mot, rouspéteur ? Gueulard et rouspéteur ! Ce sont des mots populaires, n'est-ce pas ? Les emploie-t-on souvent ?

– De temps en temps ! Cela dépend des cas et des gens...

– Gueulard, c'est quelqu'un qui ne parle pas sérieusement et... pas très poliment...

– Gustave, se mit à rire Otto, est au moins cela... Ce que vous avez dit en dernier ! Mais il est autre chose aussi ! Laconique, comme on dit.

– Laconique ? Mais cela veut dire qu'il ne parle pas beaucoup ! Le laconique n'a pas besoin d'être impoli !

– Gustave est les deux... Il était déjà comme ça quand il n'était encore qu'un gamin. Quand sa mère est morte, il aurait eu besoin de gâteries... Autrement, il est comme n'importe qui !

Puis la dame discuta affaires domestiques avec Anna qui avait pris son visage le plus dévot et le plus mélancolique. La dame du pasteur était là. Il fallait bien se montrer encore plus religieux que d'ordinaire ! Et puis l'admiration que la dame manifestait pour Elina faisait fondre Anna de plaisir. On parla aussi un peu du royaume de Dieu.

Alors qu'elle avait déjà dit au revoir, la dame revint sur ses pas pour ajouter :

– Il faut mettre cette enfant à l'école ! Nous avons besoin d'enfants bien élevés et jusqu'à maintenant... Cela ne vient pas seul ni de soi-même... Je pourrai vous aider s'il le faut ! Nous verrons cela de près !

Anna s'apprêtait à approuver chaleureusement la dame qu'elle avait écoutée le regard humble, lorsqu'Otto la devança :

– On ne la mettra pas à l'école avec ces marmots mal embouchés !

Alors qu'elle était déjà dans l'entrée, la dame put encore entendre les protestations d'Anna :

– Oh !... Ne parle pas ainsi... Pense à Lönnrot et à Alexis Kivi... Et c'est sac au dos que la classe cultivée est, dans sa jeunesse, allée à l'école ! Il suffit de croire... Une épaule de mouton et une couronne de pain dans la musette...

Halme était accroupi à côté de sa table de travail et cousait des manches de chemise. Valenti, qui n'avait pas encore commencé à l'aider véritablement dans son ouvrage, coupait des restes de vieilles étoffes pour que Emma fasse un tapis avec les meilleurs morceaux. Quand le traîneau attelé à l'Étoile du presbytère tourna dans la cour, Valenti reçut l'ordre de ranger rapidement les effilochures de tapis et d'aller ensuite s'asseoir dans la cuisine d'où on l'appellerait si c'était nécessaire, à moins qu'on ne l'envoie dehors. Halme se leva et, bien en vue sur la table, il disposa deux livres prêtés par Hellberg. Les titres brillants : *Courte introduction à Marx* ne manqueraient pas d'attirer l'attention.

Puis le maître-tailleur enfila rapidement sa veste, noua un cordon noir autour du col de sa chemise et alla à la rencontre de la dame.

– Bonjour. C'est un grand honneur, inattendu, que vous faites à mon humble logis.

La courbette de Halme était fière et distinguée. La dame lui répondit en souriant :

– Bonjour. Votre logis n'est pas si humble que vous le dites ! Vous appartient-il ?

– Oui.

– Ah ! ah ! Mais je vais directement à ce qui m'amène. Vous avez

certainement entendu parler de cette adresse.

– Heum... Je suis au courant de cette affaire grâce à mes relations de la capitale... Comment l'aurais-je été autrement ?

La dame ne prêta aucune attention au ton ni à la manière dont Halme parlait, elle était trop occupée à ôter son manteau de fourrure, avec l'aide du maître-tailleur. Cela fait, ils entrèrent dans la salle commune.

– Oui, je suis venue vous demander de bien vouloir mettre votre signature sur ce papier.

Halme avait avancé une chaise pour la dame et il s'assit aussi, regardant par la fenêtre en toussotant.

– En principe, je suis favorable à cette adresse. Mais il a été commis une erreur dans sa rédaction : le prolétariat a été totalement tenu à l'écart de cette question. D'ailleurs, l'écrivain Kurikka n'a pas manqué de souligner cette anomalie vis-à-vis de ceux qui sont les victimes directes de cet acte arbitraire.

La dame était plus étonnée de la violence de la voix que des raisons invoquées.

– Que voulez-vous dire ? Toute la journée je suis allée de maison en maison et n'ai vu que des travailleurs. D'ailleurs, nous demandons aussi bien aux travailleurs qu'aux autres de signer.

– Je ne parle pas des signatures, mais de l'organisation. Les hommes de confiance du prolétariat ont été totalement laissés de côté pour cette action.

– Mais aucun parti n'a participé à l'élaboration de ce texte ! Ceux qui l'ont fait, c'est en leur nom personnel ! Pas au nom d'un parti ! Comment pouvez-vous imaginer que, pour une chose aussi importante, on laisse quelqu'un de côté ? Au contraire, ce que nous souhaitons est que tout le peuple y participe. Ce n'est pas parce qu'il écrit au *Travailleur* que Kurikka a été tenu loin de l'organisation, mais parce qu'il était contre l'adresse.

– Heum ! Excusez-moi, mais mon avis diffère. Kurikka n'est pas contre l'adresse mais contre la manière dont elle est faite. Il a seulement écrit qu'il ne voit pas pour quelle raison le prolétariat s'y joindrait, puisqu'on ne le juge pas digne de le faire.

– Bon, bon ! Ceci est tout à fait superflu ! Ce peuple est déjà assez petit comme cela, sans qu'on en exclue une partie alors que la bataille à livrer va être rude !

– C'est bien ce qu'il me semble. J'ai toujours considéré que la patrie était le plus haut idéal, et je me suis senti assez découragé quand j'ai constaté qu'on voulait nous exclure de notre propre patrie !

La dame essaya de cacher son sourire, elle prit ses papiers, les étala sur la table.

– Je pense que nous sommes d'accord sur l'essentiel. Alors, vous

pouvez bien signer !

– En tant qu’individu, je le ferai très volontiers, mais je voudrais pouvoir lire le texte de l’adresse avant.

– En voici la copie.

Halme avait déjà lu ce texte dans les journaux qui n’avaient pas manqué de le commenter, mais cela ne l’empêcha pas de le lire soigneusement de bout en bout.

– Il y aurait bien quelques mots à changer... Mais il est sans doute trop tard !

Il prit sa plume et dessina son nom de sa plus belle écriture calligraphiée et appliquée.

– Je ne signe, naturellement, qu’en tant qu’individu et non comme membre du prolétariat ou même responsable d’organisations !

La dame le remercia et s’apprêta à partir :

– Ce n’est pas en tant qu’individus que nous signons mais bien comme les représentants du peuple de Finlande. Mais où est madame Halme ? Elle aussi doit signer !

Son mari ne lui ayant pas donné l’ordre d’être présente, Emma, toujours aussi calme et effacée, était restée à la cuisine. Elle était si respectueuse de l’autorité de son mari qu’elle n’avait pas cru devoir venir saluer la dame sans y être invitée. Cela ne signifiait pas que Halme fût un tyran, mais Emma se subordonnait tout à fait à ce qui semblait être son désir. Le maître-tailleur alla la chercher à la porte de la cuisine.

– Mère !

Emma vint, écrivit son nom, répondit calmement aux politesses de la dame et disparut vers sa cuisine en faisant la révérence.

Halme accompagna la dame jusqu’à son traîneau, l’aida à mettre la couverture en place et, en guise d’adieu, lui dit :

– Quand viendra le prochain coup, j’espère qu’on aura compris que seul un peuple uni peut résister !

– C’est bien ce que je veux dire... Nous sommes bien d’accord là-dessus !

La dame lui avait crié cette réponse comme si, en se jouant, elle avait voulu faire oublier de mauvais souvenirs. Halme rentra, ôta sa veste, défit le ruban de son col, remit les livres à leur place. La dame ne les avait même pas remarqués ! Puis il s’assit à son ouvrage. Valenti put sortir de la cuisine pour reprendre son travail, mais il resta assis, silencieux.

– La dame, demanda-t-il après un temps, d’une voix poliment timide, a-t-elle demandé au maître de s’occuper de l’affaire ?

Halme élevait une aiguille à hauteur de ses yeux et il approchait le fil du chas.

– Personnellement, lui répondit-il tout en se concentrant sur ce

travail de précision, ce n'est pas ce que j'ai déduit de ce qu'elle a dit !

Puis, le fil étant passé, il poursuivit sur le même ton :

– Ce qui n'est pas un malheur pour moi... Mais pour eux ! Et c'est bien triste pour la patrie !

Il ne lui restait plus à voir que Leppänen et, là encore, la dame faillit renoncer. Une fois de plus, le sentiment de sa haute tâche l'incita à pénétrer dans cette mesure d'ouvrier agricole partiellement payé en nature. Cette bicoque à l'allure si triste avait cependant ceci d'étonnant que les morceaux restaient liés les uns aux autres. Ce qui se remarquait le plus étaient son toit de perches et les planches qui manquaient au mur d'entrée.

À l'intérieur, il faisait très sombre. Preeti ne se trouvait pas là, ce qui n'avait aucune importance puisqu'il ne savait même pas écrire son nom !

Il y avait Henna et sa fille d'une dizaine d'années, Aune, ainsi que deux des poules reçues en héritage, la troisième ayant été tuée par un chien du baron. La table était parsemée de restes de repas, d'épluchures de pommes de terre, de morceaux de pain et d'une sorte de mangeoire où gisaient des étoiles de lait caillé. Une odeur écœurante d'eau de vaisselle et de détritux amoncelés monta à l'assaut du nez de la dame. Henna s'énervait, poussait les restes, torchonnait le banc, faisait voler les poules qui fuyaient en caquetant.

– Que vous soyez bénie... s'essayait-elle à dire. Entrez donc, maintenant !... Et bonjour !... Je disais tout juste qu'il y avait des gens de qualité qui allaient venir ! Je le savais ! Mes oreilles tintaient dur ! C'est pas bien propre, j'ai pas eu le temps de tout nettoyer... Mais la dame peut s'asseoir ici... C'est vrai que ces sièges... c'est pas du bien confortable...

– Merci ! Je n'ai pas le temps de m'asseoir. Vous avez sans doute entendu dire que le tsar veut abroger la loi fondamentale. Je suis venue vous demander de mettre votre nom sur l'adresse nationale. Nous allons l'envoyer au tsar. À cause de son manifeste !

Les épluchures dans les mains, la tête penchée de côté, Henna resta un temps sans trop savoir ce qu'elle devait faire, craignant qu'on ne lui annonce qu'elle était expulsée et, à cause de cela, tâchant de faire taire les poules qui n'arrêtaient pas de jacasser, comme si elles avaient voulu commenter les paroles de la dame et la situation qui en naissait. Henna comprit cependant, après avoir bien réfléchi, de quoi il était question.

– Oh ! oh ! Le tsar veut renverser la loi ! Mais qu'est-ce qu'il y a à renverser, quand on est si puissant ? Un tsar si vaillant... Mais des noms comme les nôtres... Il n'en a pas besoin... Des noms pareils... Tout ce qu'on peut faire, c'est aller au temple remercier le tsar ! C'est

mieux pour tout le monde !

– Il n'est pas question de remercier le tsar, mais de lui montrer ce que veulent les gens !

Henna ne savait vraiment plus que dire. Tout devenait terriblement embrouillé. Aune qui, les pantoufles paternelles déchirées aux pieds, s'était assise sur la table, ouvrit une bouche énorme et flasque pour déclarer :

– C'est pas pour ça, l'adresse. C'est pas pour remercier qu'on te dit qu'il faut signer !

Aune qui allait à l'école avait déjà entendu parler de cette histoire et elle se trouvait mieux au courant que sa mère.

– C'est cela ! Le tsar a rompu son serment !

– Il a fait une chose pareille ? Ben ! Les gens bien, ils peuvent en faire des choses !... Il a rompu son contrat ?... Oh, ces poules ! Elles se fourrent partout ! Mais on n'a pas d'écurie pour les mettre ! Ben ! Alors !... Un si gracieux tsar !...

– Vous ne voulez pas mettre votre nom ?

– Si la dame veut ! Mais des noms comme ça !

Henna eut bien du mal à écrire et la plume de la dame dut s'étonner qu'il existât des gens semblables.

– C'est pas bien beau... Mais pour des noms pareils, ça suffit bien... Puisqu'on n'est rien d'autre que de la poussière et des cendres...

La dame s'empessa de ranger ses papiers et son écritoire dans son sac et s'en alla en remerciant Henna qui dévida :

– Que vous soyez bénie... V'là la porte... J'vas vous l'ouvrir ! Vos belles mains, des vraies mains de dame du beau monde. Mais je le disais bien... Mes oreilles qui tintaient... Ça, ça ne ment pas... Des gens bien qui allaient venir... Dans un endroit pareil...

En s'installant dans son traîneau la dame put encore entendre un chapelet de phrases qui bientôt fut recouvert par le bruit des sonnaillles et du martèlement de la course.

– Qu'on a écrit au tsar ! Même le cheval qu'est comme un ange du bon Dieu... Sous un toit comme ça, du beau monde... Ça doit être un cheval de bonne famille... Va pas te fourrer dans la cour quand on ne sait pas qui y a... Et vous ! venez pas chier sur la porte des fois que la dame rouge et blanche... Toi ! sans-queue d'enfer, si tu restes ici...

V

Le tsar ne reçut pas les porteurs de l'adresse mais, néanmoins, consentit à leur faire savoir qu'il ne leur en voulait nullement de leur démarche.

Quelqu'un observa des traces de lièvres et dit :

– Ainsi, voilà tout !... Faudra mettre une pièce à ce trou dans la

clôture.

Mais la neige recouvrait les traces. De nouvelles furent faites. Le siècle s'achevait et mourait de sa belle mort.

Le printemps s'installa à son tour à Pentinkulma.

Le corps des pompiers s'exerçait comme il le pouvait. Le cocher avait été suivre des cours qu'il répétait ensuite à ses élèves. Le baron avait offert à chacun des pompiers un tablier blanc, une ceinture blanche et un casque blanc. Le dimanche, si on le leur demandait, ils se mettaient tout cela sur le dos.

Le lundi matin on allait aux corvées.

Au milieu de l'automne, on fit de grands fauchages. Ils échurent aux métayers et ce fut tout pareil à un infernal esclavage. Au domaine, on en fit un concours.

Le contremaître avait délimité les lots de telle manière qu'il fallait, pour s'en sortir, amener toute sa famille, ou faucher toute la nuit. Et le baron était heureux. C'était un beau concours. Il allait sur le champ et manifestait sa bonne humeur :

– Ben ! mon brave... C'est comme ça qu'on devient des hommes ! Mauvais... Tu vas t'évanouir en route... Pas bien...

Et, pour l'honneur, on y allait, et le soir on était éreinté, on avait la gorge sèche et les yeux cernés de noir. Puis il fallait faire son propre ouvrage. La lune d'août éclairait les grises crèches des métairies où dormaient déjà les jeunes enfants mais, sur les champs éloignés, on entendait les faux crisser. Parfois, l'acier recourbé rencontrait une pierre et alors une bordée d'injures jaillissait, montrant bien que le faucheur était finlandais. D'autres fois, on entendait naître une discussion.

– Non, tu vas pas te coucher ! Tu mets en javelles aussi longtemps que je fauche.

– Je peux plus.

– Merde ! Faut pouvoir. Ici, faut pouvoir comme moi ! La nuit, comme le jour

Puis, au cœur de la nuit, on se traînait à la maison et s'il y en avait de plus dispos que les autres, il leur arrivait de s'attarder sur la cour à regarder la lune qui éclairait le paysage. Le « soleil des métairies » brillait et apportait ses illusions. Peut-être bien que la lune a été créée tout exprès pour les métayers ! Mais il y en avait aussi qui espéraient que jamais plus elle ne se lèverait.

La fatigue pesait. Les pieds heurtaient les marches de l'entrée. Il fallait encore tirer la porte.

Sur le lac battaient des avirons.

Gustave-le-loup ? Si tard ? Encore debout ?

Ce n'était pas Gustave. Ce qu'on entendait, c'étaient des voix de femmes. Les invitées du presbytère. Une voix d'homme réclama un

chant et, après une confusion de mots et un silence, on entendit une femme se mettre à chanter doucement.

*Les drapeaux des barques flottent
Sur les ondes qui s'écoulent
Mälari au soir se dore
Et les avirons clapotent
L'appel du trompette roule...*

Une porte de la métairie grinça. Les heures bénies du sommeil commencèrent.

*Encore lointaine
Est l'aube prochaine
Maintenant Erik
Prends ton Kantélé
et joue...*

Chez les Koskela, les redevances semblaient plus légères maintenant qu'Axel commençait à remplacer Alma en quelques travaux, que les journées de femme n'avaient pas été augmentées et demeuraient au nombre de six. Le pasteur sentait bien que les gens de cette métairie ne le portaient pas en leur cœur, et il essayait de s'excuser tout en demandant :

– La maîtresse de métairie pourrait-elle venir demain ? Le contremaître a battu tout le village pour trouver des gens, mais ils sont tous à faire des jours de bois au domaine. Si vous pouviez venir une journée, on pourrait peut-être bien se débrouiller seuls après !

Mais la journée se répétait tant qu'on s'amusait à parodier le pasteur. Chaque matin, en partant pour son travail, Youssi déclarait très sérieusement

– On y va encore une journée ! Après, on se débrouillera tout seul pour faire notre travail par nous-mêmes cette nuit !

Et, une fois que le pasteur demandait à Youssi si sa femme pourrait venir, le métayer lui répondit sans rire :

– Ou...i ! Peut-être bien... que... pour une journée... on pourrait bien se débrouiller !

La seule consolation apportée était l'argent qu'on recevait pour ces travaux, et la participation d'Axel à ces activités améliora encore la situation économique. Il avait bien du mal à se plier aux exigences des travaux qu'on lui demandait de faire mais, comme on le félicitait rarement, il s'éreintait à l'ouvrage et, si par hasard on le complimentait, il se donnait encore plus de mal. Il arriva que le pasteur le remarqua et lui fit quelque compliment, ce dont il fut peut-être moins fier que Youssi. L'enfant conduisait déjà seul le cheval, en dépit de son père qui affirmait qu'Axel ne ferait jamais un bon voiturier.

– Il s'enflamme trop ! Sa nature, elle est pas bonne pour cette sorte

d'affaire-là ! Il cassera trop d'outils à chevaux dans sa vie !

Si, en compagnie des autres, Axel paraissait timide, il y avait pourtant du vrai dans ce que disait son père. Quand le traîneau s'empêtrait dans des racines ou dans des pierres, Axel, sans chercher à comprendre ce qui se passait, essayait de soulever seul la charge qui pouvait atteindre plusieurs centaines de kilos, et les « merde de bon dieu de merde » étaient dits avec une telle sincérité que Youssi, qui jamais n'aurait toléré ces mots chez lui, laissait faire, permettant à son fils d'exhaler sa colère et de manifester son courage.

La fréquentation scolaire et le travail champêtre du presbytère éveillèrent l'intérêt d'Axel pour le village et sa vie. Il prit l'habitude de rejoindre les autres gars de son âge, le dimanche, malgré les grincements de dents de son père.

– C'est tout juste bon à user des souliers et des vêtements ! Et puis, quels tours d'adresse tu vas donc apprendre avec ces graines de chenapans ?

Si son fils se rapprochait du village, Youssi ne pouvait donc que s'en éloigner et en considérer les gens et les habitudes comme un peu plus méprisables. Cependant, il dut bien consentir à laisser Axel faire ce qu'il voulait : son travail lui permettait d'avoir quelques distractions et lui offrait une certaine indépendance.

L'accrochage le plus sérieux eut lieu pour l'année nouvelle. Oscar avait invité Axel ainsi qu'un certain nombre d'autres garçons de leur âge pour fêter le Nouvel An chez les Kivivuori. Le « barbon » avait, paraît-il, donné la permission à tout ce monde de venir.

– Qu'est-ce qu'il y a d'étonnant à cela ? À cet âge, on ferait sauter tout le village !

Comme il y avait peu à faire, le père consentit finalement à laisser aller Axel mais, sachant qu'Otto voulait aller à l'église, il ordonna à son fils de lui rapporter un morceau de menthe de Loas de la pharmacie.

– Tu payeras toi-même et je te rembourserai !

Du coup, Axel fut tout honteux de partir alors que son père souffrait de son dos voûté et de travers. Mais il promit et s'en alla.

Il était tombé de la neige mêlée de pluie et, derrière le rideau de nuages, la lune commençait à percer. Les branches des pins, recouvertes de neige, formaient une voûte au-dessus du chemin de la maison et, en passant devant le pin à Mathieu, Axel ressentit un petit pincement. Quand il était plus petit, c'était cet endroit qu'il ne devait pas dépasser.

Il y avait d'abord les lumières du presbytère et, plus loin, celles du village. L'enfant se hâta de dépasser le presbytère. Il n'avait pas envie que quelqu'un de cette maison le vît aller si tard vers le village. La cabane de Gustave-le-loup n'était pas éclairée ; Gustave ne dormait

sûrement pas et la maison devait être vide d'habitants.

On entrevoyait au loin les lumières du domaine. Pas celles du bâtiment principal, qui était caché par les arbres du parc, mais celles des autres constructions.

– Dans ce bâtiment du centre, il doit bien y avoir des invités ! Peut-être même qu'il y a ce lieutenant qui, chaque fois qu'il a bu un coup, se met à courir après les servantes. Paraît qu'il a pas son pareil. Mais il se cache du baron ! Et les servantes, elles n'osent rien dire. Oncle Otto, lui, il dit qu'elles ne veulent pas toujours, qu'elles veulent pas faire des petits lieutenants ! Même que Vappu Mäkelä elle a dit, elle, que s'il venait la farfouiller, eh bien, elle le laisserait faire et puis elle lui pisserait dans la main !

Oncle Otto dit toujours des cochonneries ! Tout comme Yanne et Oscar ! Ces histoires le tourmentaient et il en avait honte ! Certes, ce n'était pas devant eux qu'on donnait des détails, mais on ne se gênait pas pour parler de l'accouchement des bêtes, et même si on les avait empêchés de voir la vache se faire grimper dessus par le taureau, il l'avait bien vu, lui ! En se cachant il est vrai.

Ces mystères continuaient à le travailler. Paraît même que Yanne est allé faire un tour dans le con d'une servante du domaine. Il en parle en cachette avec Oscar et il lui raconte ses tours et ses malices, là-bas. Oncle Otto, ça le fait rire, et il dit que Yanne, il a fait que de la chatouille !

Les autres garçons étaient déjà chez les Kivivuori et Axel les salua en murmurant timidement. La tante aussi l'impressionnait. Pourtant, elle l'avait toujours accueilli gentiment. Et puis, il y avait cette affaire de médicament qu'il ne devait pas oublier. Il en parla immédiatement à Otto qui, à son tour, ordonna à Anna de lui en faire souvenir quand ils partiraient à l'église.

– Le dos de ton père est plus mal ?

– N...on... Mais... ça l'élance...

– Ah ! On peut bien prendre ce qu'on veut, quand on a mal au dos, c'est un malheur !

Axel émit un petit rire gêné. L'oncle Otto avait sûrement tâté de la bouteille avant que le fils Koskela n'arrive ! Ce fut une chose certaine au cours de la soirée, Otto allant de temps à autre faire un tour au fournil et, chaque fois, il en revenait plus joyeux. Et chaque fois aussi, le regard de la tante Anna se faisait plus sévère.

Yanne s'apprêtait à partir au village. Il avait de nouvelles bottes, un nouveau blouson et marchait de long en large sans rien dire aux garçons plus jeunes que lui. Ainsi il avait fière allure.

– Vieux ! Donne-moi un peu de ta cervoise que ça fiche pas tout le camp dans ton sale gosier !

– Et qui fera le travail ? dit immédiatement Anna.

– Oui, ajouta Otto, si tu veux de la cervoise, fabrique-t-en toi-même.

Yanne n'avait dû en demander que par jeu. Il craignait encore sa mère et si, au village, il lui était arrivé de s'enivrer de cervoise, personne n'en avait soufflé mot à Anna.

– Reste donc ! lui dit sa mère qui regrettait de le voir partir. Ce n'est pas des manières, si chacun va de son côté pour le réveillon ! Il faut que tu penses un peu à cela...

– Que ce siècle naissant te fasse riche en enfants ! s'exclama Otto.

Yanne rit tandis qu'Anna ne pouvait plus cacher son air scandalisé. Mais chacun savait que ces allures n'étaient plus que des manifestations de formalisme, et il lui arrivait parfois de se laisser aller à rire en entendant le père blaguer avec son fils aîné. En dépit de sa jeunesse, Yanne savait éveiller l'intérêt des dames et sa ressemblance avec son père était, en cela, très frappante. Anna ne pouvait échapper à ce charme. Et s'il avançait sa lèvre supérieure sur sa lèvre inférieure, cachant quelque diablerie sous une allure débonnaire, la mère se sentait heureuse.

– Reviens vite ! lui dit-elle quand il partit.

– Souviens-toi de ne pas te déshonorer, lui conseilla son père.

La soirée des garçons fut assez lente à démarrer : ils étaient en visite. Otto réussit, petit à petit, à les dégeler et il leur promit de faire éclater la vieille année avec un tuyau de fer rempli de poudre de mine.

Les jeux de force ne durèrent pas. Axel gagnait à tous les coups, trop facilement semblait-il. Il était plus vieux que les autres, c'est vrai, mais il était de toute façon le plus fort. Otto gesticulait pour arbitrer et faisait autant de bruit que les enfants. Il se comportait avec eux comme il le faisait lorsqu'il était avec des adultes, peut-être parce qu'il ne prenait pas les grandes personnes très au sérieux ?

Il discuta avec Valenti Leppänen en essayant de le faire sortir de ses gonds, et Valenti mentit tant qu'il put, changeant d'avis sans en avoir l'air et sans perdre contenance. N'importe quelle explication lui était bonne.

– Eh bien ! Tu dois pouvoir nous lire le plomb ! finit par dire Otto⁴⁰.

On fit fondre le plomb et d'étonnantes images en naquirent. Les explications fournies par Valenti firent impression, tout en laissant la porte ouverte à de nombreuses possibilités.

– Voici un homme sur le dos d'un cheval blanc.

– Comment sais-tu qu'il est blanc ?

– Ça se voit clairement... C'est ainsi...

– C'est pas forcé !

– Si ! Les chevaux blancs ont des pattes plus faibles que les autres.

– À Hollo, il y avait un cheval blanc et il avait les mêmes pattes que

les autres !

– Non ! Si tu fais bien attention ! Et même si le cheval de Hollo est comme ça, en général, c'est comme je dis.

– Tu te défiles encore ! Et pas très joliment, vilain diable !

– Laisse faire ! C'est un cheval blanc, non ! Ça se voit encore mieux si tu clignes un peu les yeux !

Personne ne voulait réellement se disputer avec Valenti et on le laissa parler d'autre chose. Des mines d'or d'Afrique du Sud. Là, il y a des possibilités immenses... D'autant plus que Valenti était le seul à lire *le Travailleur* que recevait Halme, et il pouvait en rajouter.

– Et si ça se trouve, eh bien, Valenti, sait-on jamais, il partira là-bas... Quand il sera un peu plus grand... Là-bas, il y a la guerre des bou-oures⁴¹, et il ira comme volontaire.

Mais minuit approchait et il fallait s'occuper de ce feu d'artifice. Otto remplit de poudre un tuyau de fer, en matelassa les extrémités et fixa une mèche. Les garçons ramassèrent des pierres dans la cour des Kivivuori – c'était ce qui manquait le moins – on en trouva une qui avait une belle crevasse qui conviendrait parfaitement pour une explosion et, en attendant que la pendule sonnât ses douze coups, on écouta ce qui se passait du côté du village.

– Le Nouvel An que v'là... Trois fois : Cra-Cra-Cra !

– Hé ! Vous ! Les cochons de Pentinkulma !... C'est ici qu'ils sont, les bons outils pour le siècle à venir !...

Puis les cris augmentèrent et diminuèrent. Dans la douce lumière nocturne du ciel de Finlande qui se courbait tendrement sur ses enfants et emportait leurs âmes vers des sommets inconnus, le siècle s'approcha par l'est, tinta un instant au-dessus de leurs têtes et ils ne l'auraient jamais su si les pendules ne les en avaient pas avertis.

Les enfants allèrent se cacher derrière un pan de mur, Otto mit le feu à la mèche et il y eut une sourde explosion, quelques petits éclats de pierre crevèrent le ciel, mais les bords de la crevasse tinrent bon. Cela avait été comme un coup de feu en bordure du village, et tout de suite après, on vit des fusées vertes au-dessus du domaine et on entendit siffler la mitraille du côté des villages voisins.

– L'An Mil Neuf Cent après la Naissance du Christ...

– Le monde entier crépite ! Hourra !

– Laisse crépiter ! Y'a d'autres sortes de tir !

– Hourra les gars ! Tirez fort ! Les salauds de Russes vont foutre le camp !

Après avoir calmement allumé sa mèche et s'être retiré derrière le coin de sa maison, Otto avait déclaré :

– Mes petits gars, ça fait un drôle de bout de temps que vous êtes ici ! Même que j'ai eu le temps de boire un petit coup ! On a terminé le dernier siècle et on a commencé le nouveau ici ! Eh bien, les géants,

faut aller voir au bercail ! Comme de bons pieds fendus !

Axel s'en revint tout doucement vers la maison, écoutant les chants et les cris des ivrognes. Un couple bien enlacé se trouvait sur le chemin. Dans ces cas-là, vaut mieux faire comme si on voyait rien. C'est Vappu Mäkelä... et Yrjö, le valet du domaine ! Au carrefour des chemins, devant le presbytère, il y avait un attroupement. Ou plutôt, c'étaient deux bandes. Dans l'une, il y avait des garçons et des filles et, dans l'autre, seulement des garçons et c'est de cette dernière que quelqu'un cria :

– C'est-y pas Dieu possible que le fils au Youssi soit si tard dehors ? Et tout seul, qu'il a pas été fichu de se trouver une tourterelle dans cette forêt !

Cela fit rire les autres et allonger le pas d'Axel. Il se sentit tout d'abord honteux et décontenancé mais, après quelques pas, il faillit répondre. S'il ne le fit pas, ce n'était pas par peur d'un adulte, mais bien parce qu'il est interdit de crier la nuit ! Le mieux était de poursuivre sa route tout en sifflotant un peu comme un vieillard :

– Fais attention aux prochains nouvel an à venir. Tu pourrais bien recevoir des coups sur ton nez !

« Oui ! Ils peuvent se moquer de l'avarice du père. C'est connu ! Mais faudra que ça change ! Et quand je serai grand, il n'y en aura pas un pour oser me commander !

Ou alors, je pars faire le travail du flottage !... À travers le monde ! Mais c'est sûr que les gens n'oseront même pas crier ! »

La marche fit peu à peu disparaître son dépit et quand il se retrouva dans la cour de la ferme, le silence le surprit et le gêna, comme s'il s'était cru épié. Il s'arrêta un instant pour jouir de cette chaude grisaille, écouter Villpou qui se secouait et grondait dans l'écurie, le souffle de la vache au ventre plein dans l'étable, les bruits de chaîne remuée par la bête. Et sans savoir pourquoi, l'enfant se sentit profondément heureux de vivre.

Il se coula prudemment dans la maison. Le père geignait doucement sur son lit. Il ne dormait pas encore.

– Te revoilà donc ici ? Et alors ? Les courses des gamins, ça se fait au pas ?

– Ben... oui... Vous avez encore mal à votre dos ?

– Qu'est-ce qui pourrait bien aller mieux ici ? T'as apporté ce morceau de menthe ?

– Oui.

– Et alors, qu'est-ce que vous avez fait ?

La voix du père semblait un peu plus douce.

– On a joué aux barres de bois et on a fait une explosion ! Oncle Otto a fait la charge et l'a allumée !

– Hum ! Oui ? On en fait des choses ! Tâche de pas trop en recevoir

des explosions, dans ta vie !

Axel alla à l'armoire pour y prendre quelque chose à manger et, pour détourner l'attention de son père, demanda :

– Alors, c'est maintenant qu'il commence, le nouveau siècle ?

– Oui... Mais laisse le plat de viande... C'est pas le moment de le griller ! Ce siècle aussi faudra manger, à ce que je crois !

Chapitre VI

I

D'abord, on s'attacha à améliorer le bétail. Puis on eut besoin d'une laiterie. Comme la laiterie fournissait quelques revenus, il fallut une casse d'épargne.

Aux premiers temps de ce siècle, la paroisse débordait vraiment d'activités. Yllö, Mellola, Pajunen, propriétaires du bourg, étaient particulièrement actifs. Parmi les dirigeants de la laiterie et de la banque, il y avait aussi Töyry de Pentinkulma. Le baron s'occupait bien de ces affaires-là lui aussi, mais il ne tenait pas, tant en raison de sa mauvaise connaissance du finnois que de la querelle des langues, à y apparaître dans un rôle influent.

À Pentinkulma, le corps des pompiers, et surtout sa société de garantie, se démenaient tant et plus. Les gens grognaient bien contre Halme, qui organisait toutes ces fêtes pour lesquelles les marmots venaient sans cesse quémander des pièces de cinq ou de dix centimes, mais le maître-tailleur écrasait toutes les récriminations de ses phrases bien tournées, justes et précises, par lesquelles il faisait reconnaître l'utilité collective de ce brassage des couches sociales.

– Comme vous l'aurez sans doute remarqué, et comme le disent si bien les avis les plus autorisés, ce sont ceux qui ont le plus besoin de l'apparition rapide du corps des pompiers pour sauver leurs maigres biens qui protestent le plus, jusqu'au jour où ils sont dans l'obligation de l'appeler !

C'était au moins une bonne réponse à tous ceux qui affirmaient que les pauvres gens n'avaient rien à donner à manger au feu ! Et ainsi les fêtes se poursuivaient. Les garçons couraient dans des sacs, montaient aux mâts de cocagne et, comme le disait le père Youssi Koskela en accordant la permission demandée par ses fils, « s'usaient à bien d'autres travaux imbéciles ! »

Au cours d'une de ces fêtes, Halme prononça un discours dans lequel il dit très clairement tout le mal qu'il pensait du tsar et des mesures de russification. Il fit tant que ses paroles arrivèrent aux oreilles du juge, qui l'accusa de crime de lèse-majesté et d'appel à

l'insoumission à la conscription. Halme dut se rendre à la convocation du juge et alla au temple où devait avoir lieu l'interrogatoire. Il répondit à toutes les questions, l'air grave et comme s'il avait été certain de sortir de là pour aller tout droit à la potence en raison de l'importance de ces affaires d'État.

Le maître-tailleur fut bien déçu ! Il n'alla même pas en justice et le juge se contenta de le mettre en garde, tout en se montrant le plus amical qu'il put, ne se fâchant que lorsque Halme le critiqua.

– Je vous avais donné la permission de parler en public, mais il me semblait aller de soi que tout ce que vous pourriez dire ne devait concerner que le corps des pompiers ! Et voilà que vous vous mettez à traiter des affaires d'État ! Si jamais ces histoires-là parvenaient en haut lieu, nous serions perdus tous les deux ! Je ne pourrais plus vous protéger, même si je le voulais... Vous savez bien que, personnellement, je suis pleinement d'accord avec vous, mais je suis aussi fonctionnaire et il ne m'est pas possible de vous laisser agir ainsi !

– Monsieur le juge, j'ai dit publiquement ce que chacun ici pense tout bas ! Si vous estimez qu'il y a lieu de me déférer en justice, me voici !

Le juge se tortillait sur sa chaise. Ce tailleur, si calme, si imposant, si paisible... Et qui avait des allures de vouloir tout juger !

Halme avait sur les bras un sac de voyage en étoffe, dans lequel il avait fourré des sous-vêtements, son nécessaire à écrire et quelques vivres, comme s'il se fût déjà trouvé en route vers une prison...

– Je ne veux pas vous mettre en prison ! Mais il faut que vous compreniez que je ne pourrais pas très longtemps me voiler la face à toutes ces histoires !

– Monsieur le juge, le sort a voulu que, dans mon insignifiance, j'aie reçu quelque enseignement et quelques connaissances... Je suis au courant de vos obligations et sais que vous devez, tout le premier, vous soumettre à la loi. Je vous prie de m'excuser mais, en cette affaire, il n'est pas de troisième voie !

C'est alors que le juge se fâcha. Il injuria Halme qui ne faisait que lui compliquer la tâche et lui rendait sa position impossible.

– Quel profit pouvez-vous tirer à répandre ainsi vos idées sur ces gens qui, d'ailleurs, ne doivent pas comprendre un traître mot de ce que vous leur racontez ?

– Monsieur le juge, il m'est difficile d'évaluer l'importance qu'il faut accorder au profit que les gens auront tiré de mes discours. Mais la vérité et la justice appartiennent à ces choses qui participent de la sauvegarde nationale. Comme le déclara le grand Zola à l'époque de l'affaire Dreyfus : *« Un jour la France me sera reconnaissante de ce qu'il se trouva un homme pour sauver son honneur en disant la vérité. »*

Le juge était ahuri. On se serait cru au Jugement dernier.

Mais, loin d'apprécier cette harangue, il s'en trouva plus irrité et mit fin à leur conversation en lui disant :

– Rentrez chez vous ! Mais je ne vous perds pas de vue !

– Monsieur le juge, ne vous inquiétez pas pour moi ! Vous ne devez pas douter de me trouver toujours prêt à me rendre à votre convocation puisque le sort m'accorde l'honneur de travailler pour la justice, la patrie et le peuple de Finlande !

À la fête suivante, il n'y eut pas l'habituel discours de bienvenue de Halme. Le tailleur restait assis, calme, devant l'assistance. Après un long moment d'attente, il finit par déclarer :

– Pour certaines raisons, je ne puis pas vous souhaiter la bienvenue, aussi vous réciterai-je le poème *Le Préfet*. Vous voudrez bien, cependant, m'excuser de si mal vous interpréter ces vers du grand Runeberg.

On put voir et entendre qu'il était très réellement ému quand il prononça ces vers :

Vous avez vaincu

Et vous avez la puissance.

Pour moi, je fais ce que l'on veut,

Mais la loi avant moi est née,

Et, après moi, demeurera.

Il se refusa à expliquer pourquoi il n'en disait pas plus, tout comme il refusa de donner des explications sur sa rencontre avec le juge.

Les bourgeois du presbytère acceptaient mieux les sentiments socialistes de Halme et ils avaient bien ri du paquet qu'il portait sur les bras, tout prêt qu'il était à se rendre à la prison. Le juge leur avait raconté cette rencontre, ajoutant en conclusion :

– Oui... Cet homme a malgré tout le sentiment fondamentalement finnois de la justice...

Le pasteur n'avait pas oublié la médaille des défricheurs promise à Youssi et, si le métayer ne l'avait pas encore reçue, cela venait de ce qu'une telle médaille ne pouvait être décernée que très officiellement, et qu'il fallait organiser une vraie fête en cette occasion. Il fut décidé qu'on la lui remettrait lors de la prochaine exposition agricole locale où, bien sûr, Youssi ne voulut pas se rendre.

– Mais il le faut ! C'est là que vous aurez votre médaille !

C'était bien pour cela que Youssi ne voulait pas aller à l'exposition ! Tous ces messieurs ! Sans compter les badauds ! Il fut soudainement si malade qu'il était bien vrai qu'il ne pouvait se rendre nulle part.

Mais la médaille vint quand même. Cela se trouva imprimé sur le journal, afin qu'on n'en pût pas douter, et les gens se firent un plaisir d'apporter ce quotidien à Youssi. D'ordinaire, aucun papier imprimé ni autre n'arrivait jusqu'à la maison des Koskela. Les bourgeois

profitèrent de la parution de cette annonce pour organiser une « réception d'honneur ». Des gens furent invités, on but du café, et Youssi dut, à nouveau, revêtir les habits de l'enterrement de Valleen. La dame accrocha la médaille au revers de la veste et fit un discours.

– Ceci est la croix des chevaliers du travail et Youssi appartient à cette haute noblesse. Par cette médaille, le peuple de Finlande rend honneur à la race des défricheurs et nous rappelle que ce travail est sacré. La patrie est menacée de nombreux dangers. On veut briser ses lois, les abolir mais, quoi qu'il arrive, les fruits de ce travail demeureront. Personne ne peut les faire disparaître. Ce travail a transformé les landes incultes en de magnifiques paysages, et c'est là la calme et inébranlable réponse du peuple de Finlande à ses détracteurs.

Le pasteur se sentit ému par Youssi, chez qui il ne restait nulle trace de solidité, et qui ne semblait rien d'autre qu'un métayer grognon mais appliqué, faisant chaque jour de la semaine le travail qui lui était demandé. Arraché à son train-train quotidien, Youssi était tout décontenancé et ne savait quelle attitude prendre.

En arrivant à la maison, il avait encore les joues toutes rouges. Il montra la médaille aux garçons puis alla la ranger dans le tiroir de la commode, avec les papiers des bonbons du feu pasteur. Puis il s'assit, sans se changer, gardant ses beaux habits dont il caressait les basques.

– C'est une belle étoffe ! Pas un accroc !

– Oui... Garde-les encore un peu sur ton dos !

– Mais, s'étonna Youssi après avoir réfléchi quelque peu, si on pense à ce qu'avait fait le tsar ! Trente hectares qu'il avait défrichés !... Ici, ça ne fait pas lourd !... C'est vrai qu'on a fait ce bâtiment et qu'il y a toutes les redevances... Mais le tsar, il avait tout bêché ! Personne d'autre aurait fait ce travail... Bien sûr, il aimait pas faire le maître de maison... Mais c'était un homme... On n'en trouvera plus des pareils...

Il y eut aussi des villageois pour venir jusqu'à la métairie. C'était une chose rare. Il fallut leur montrer la médaille et il aurait bien fallu aussi leur offrir du café mais ça, non ! De la médaille, on en avait, mais du café, il n'y en avait pas !

– Ça, le Tsar Benoît... nasillait Youssi. Alors, pour cette médaille... Oh, il était de bon conseil !... Il pouvait bien faire courir les gens ordinaires, lui !

Quand il n'y eut plus personne à venir le déranger, il recompta son argent, en cachette.

– Faudrait peut-être bien le porter à la caisse d'épargne... Ouais ! On sait jamais ! Les affaires de Mellola, elles sont pas si brillantes ! Alors, si un matin on se réveille et qu'il y ait une banqueroute ! Si on veut un petit morceau de bois en plus, il faudra bien compter dans les dix mille ! Quand j'aurai deux mille de plus, j'oserai aller demander...

Hélène avait tant rongé ses ongles qu'on aurait pu croire qu'ils étaient inexistants. Le pasteur passait nerveusement d'une pièce à l'autre. Seule, Ani demeurait calme et inexpressive. Ilmari, lui, était déjà à l'école à Helsinki et sa sœur l'y rejoindrait l'année suivante.

– Comment allons-nous faire pour nous sortir de là ?

Hélène regardait son mari comme si elle en avait exigé une réponse immédiate.

– Personnellement, je ne vois qu'un moyen. Il faut que nous réduisions nos dépenses. Et tout d'abord, il faut réduire le nombre des domestiques. Il y en a trop à la maison ! On ne peut pas nourrir tout ce monde... et ce n'est pas nécessaire !

Hélène réfléchissait.

– Nous pourrions nous séparer de la femme de chambre... Emma fera bien son travail, maintenant que les enfants sont grands ! Mais c'est une goutte d'eau dans la mer, et ce n'est pas avec de pareils moyens que nous parviendrons à quoi que ce soit !

– Nous avons engagé tant d'argent !... Les machines et les outils reviennent cher !

– Oui, mais cela nous a permis de diminuer la main-d'œuvre. Le seul argent que nous recevions nous vient de ton salaire et de tes droits d'auteur... La maison ne nous rapporte absolument rien... La raison en est qu'elle est trop petite ! Nos comptes, à la laiterie, sont ridicules si on les compare à ceux de Töyry par exemple...

– N'est-ce pas naturel ? Töyry a un gros troupeau ! Et puis, il faut aussi se souvenir que cette maison est en réalité une charge ecclésiastique, et l'agriculture ne peut y être considérée que dans un but familial et non lucratif...

– Cela compte pour partie dans ton salaire et, en réalité, la maison ne nous occasionne que des dépenses... C'est nous qui avons donné de l'argent à la paroisse... Et non l'inverse... Nous avons remis cette maison en état, alors qu'elle était aussi mal entretenue que la dernière des cahutes, et que ses champs étaient le plus souvent recouverts de buissons ! À mon sens, pour nous sortir de cette situation, il nous faudrait quatre vaches de plus. Quatre vaches, cela fait, à raison de trois mille litres de lait par tête et par an, douze mille litres et, au prix actuel, cela fait annuellement un revenu de quinze cents marks... Sans compter que ce prix va, si l'on en croit la laiterie, être relevé ! Et ce serait un revenu net puisque nos frais n'augmenteraient pas. Les vachères pourraient bien s'occuper de quatre nouvelles vaches ! Et cette somme, c'est ce qu'il nous faut pour payer les études des enfants,

qui ont la chance d'être logés et nourris chez mon frère...

– N'est-ce pas beaucoup ?

– Comment cela ? As-tu calculé ? Les frais scolaires, les vêtements, l'argent de poche et toutes les autres dépenses nécessaires dans la capitale !

– Oui, oui... Cela fait bien de l'argent... Mais comment pourrait-on augmenter le nombre de nos vaches ?

– Avec ce dont nous disposons actuellement, cela n'est pas possible. Il y a cependant un moyen... Et ce n'est pas commode !

– Lequel ?

– Le presbytère a une métairie qui est presque aussi grande que le presbytère lui-même... Si nous pouvions faire revenir une partie des terres ?

– Ce moyen ne va pas, dit le pasteur en secouant la tête.

– Alors, il te faut en trouver un autre. Tu sais bien que nous ne pouvons pas continuer ainsi !

La dame ne poursuivit pas ce jour-là et le pasteur eut le loisir de pouvoir reprendre l'affaire du début, en examinant tous les aspects jusque dans leurs derniers retranchements. Hélène revint à la charge quelque temps plus tard et le pasteur tenta vainement de parvenir à un accord maintenant le *statu quo*. La malheureuse phrase : « À moins que l'intérêt de la maison domaniale ne l'exige... » lui liait maintenant les mains vis-à-vis de sa femme. Il avait cru mettre cela en préambule du contrat comme une simple clause de forme, pouvant satisfaire les membres du conseil paroissial, et voilà qu'Hélène lui démontrait que ce retour des terres au presbytère était une affaire parfaitement réfléchie et légale.

– Ce paragraphe signifie que nous avons une totale liberté de décision. Il n'est nullement question d'abroger le contrat des Koskela mais seulement de récupérer des terres pour le bien du presbytère. Je pense que Koskela pourra le comprendre, si tu le lui expliques !

– Je doute fort qu'il comprenne ! Il est trop âpre au gain ! Les terres qu'il a ne lui suffisent déjà pas, alors... il n'acceptera pas qu'on lui en ôte !

Ils discutaient de cela à table. Avant de répondre, Hélène avala un morceau puis, l'ayant dégluti, elle releva la tête en la secouant, comme si elle avait voulu ainsi chasser tout ennui.

– Et pourquoi, reprit-elle d'une voix assez sèche, nous faudrait-il tenir compte des sentiments de ce Koskela ? Il ne peut en aucun cas croire qu'il possède quelque droit sur ces terres ! J'ai l'impression que tes beaux sentiments s'appuient sur une fausse position. Il sait bien lui-même qu'il nous loue des terres qui ne lui appartiennent pas et qu'il lui faudra, un jour ou l'autre, nous les rendre ! Töyry a bien raison de dire que, si l'on veut avoir des métayers, il faut bien se

garder de les établir pour un temps un peu long. Parce qu'ils entretiennent des terres, ils se croient des droits dessus ! Quelle sottise !

La gorge serrée, le pasteur ôta sa serviette. Les années de mariage lui avaient appris à connaître sa femme et, rien qu'à son ton, à ses gestes, il savait que la bataille s'engageait maintenant et qu'il faudrait aller jusqu'à l'abdication totale de l'un des protagonistes. Hélène avait posé ses conditions, le plus clairement qu'elle le pouvait.

– Il me semble, au contraire, qu'il a quelques droits ! Ceux au moins qui lui viennent du défrichage !

Hélène releva ses sourcils d'une façon qui lui était très particulière.

– Aurais-tu donc défriché les terres du presbytère ?

– Comment ?... Que veux-tu dire ?

– Il faut que tu rétrocèdes immédiatement les droits sur ses terres à ceux qui les ont défrichées ! Il faut rechercher quels furent ces défricheurs, et les réinstaller chez eux !

– Sophisme ! Tout cela ne vaut rien !

– Sophisme ? Nullement ! Les droits de possession s'acquièrent par cadeau, héritage ou achat. Depuis le Grand Partage⁴², les droits de conquête ont disparu. D'après ce que tu sembles dire, ceux qui possèdent les terres ici, ce sont ceux qui les ont défrichées ?

– Hélas non ! Et c'est bien une raison de plus pour que nous ne fassions pas grossir la troupe de ceux qui, ayant défriché, sont chassés de leurs terres...

– Oh !... Que ne faut-il pas entendre ! J'ai l'impression que tu te rends en cachette chez Halme pour y lire *le Travailleur*...

Le pasteur ne rit pas bien qu'Hélène eût dit cette phrase sur le ton le plus anodin qui fût.

– *Le Travailleur* n'a rien à voir ici. Cette question n'est en rien juridique ! Je prendrais cette métairie tout entière sans aucun remords si les métayers étaient autres que les Koskela. Au cours des années que nous avons passées ici, j'ai appris à l'admirer pour ce travail qu'il a fait et il ne nous a jamais, en quoi que ce soit, été une gêne. Il craint la pluie tout autant pour ses champs que pour ceux du presbytère et a toujours été prêt à nous aider, chaque fois que nous le lui avons demandé.

– Eh bien ! dit Hélène d'un air de bonne volonté, voilà de bonnes raisons ! Mais qui va souhaiter qu'il pleuve sur les champs de son voisin ? Et l'aide qu'il nous a donnée, je pense que c'est plutôt en songeant au salaire qu'il allait en tirer qu'au plaisir qu'il nous donnait !

– De toute manière cela ne change pas le fait qu'il est très difficile de lui proposer ce dont tu parles !

– Bien sûr que c'est difficile ! Je n'ai jamais dit le contraire ! Mais

tu sais bien que nous devons faire quelque chose ! Tu le sais !

Eh oui, il le savait ! La situation financière n'avait jamais été aussi mauvaise et ce n'était pas l'achat d'une faucheuse ni d'une batteuse qui, malgré l'importance de la dépense, était la source de toutes leurs difficultés. Les menues dépenses, faites sans compter, participaient pour une bonne part de leurs difficultés présentes. Il y avait aussi les fréquents voyages à Helsinki, Hélène ne voulant pas perdre de vue les gens qu'elle avait connus autrefois, et puis encore les salaires des domestiques qui absorbaient tout ce que la maison pouvait rapporter. Il leur était même arrivé de ne pas pouvoir les payer ! N'avait-il pas fallu, une fois, emprunter à Emma ? Et c'est pour tout cela que la question était maintenant posée.

Le pasteur s'imaginait très bien le moment où il parlerait de cette affaire à Youssi. Il se le représentait avec tant de netteté qu'il se refusa d'y penser davantage et sa réponse n'en fut que plus amère.

– Nous ne pouvons pas continuer à vivre ainsi. C'est incompatible avec mon état et je dois bien être le seul prêtre de Finlande à disposer d'un attelage.

– Quelle audace ! De quoi oses-tu parler ? As-tu l'intention de te promener dans une fourrure de peau de mouton, une ceinture de corde nouée autour de la taille, comme ces prêtres piétistes de Laponie ? Tu ferais bien de prêter attention au fait que cet attelage ne vient pas de ton salaire mais d'une part d'héritage que j'ai reçue de mes parents !

Le coup était dur, mais le pasteur l'encaissa bien.

De son côté, malgré son caractère superficiel, Hélène était parvenue aux mêmes conclusions que le pasteur. De plus, elle était énergique et, quand elle avait une idée en tête, il était bien rare qu'elle ne parvînt pas à la faire aboutir. Elle reparla encore quelquefois de cette question, mais de moins en moins souvent, et elle prit garde à ne plus mentionner les terres de la métairie. Mais toute leur vie fut imprégnée de cette hantise. Le pasteur aurait souhaité vivre paisiblement et modestement, se contentant volontiers de son entourage familial. Il se trouvait qu'Hélène désirait exactement le contraire. Son énergie fébrile la poussait à toujours remuer, à se trouver de nouveaux centres d'intérêt, et les disputes se faisaient toujours plus fréquentes et énervantes. Ils ne se parlèrent plus durant plusieurs jours, et Hélène se mit à pleurer de plus en plus fréquemment. La vie devenait insupportable, d'autant plus que la présence des domestiques exigeait du pasteur et de sa femme une tenue en opposition avec leur humeur. Le coup frappé à la porte et l'entrée d'un domestique amenaient sur les visages des sourires qui recouvraient de plus en plus mal les moues irritées.

C'était le pasteur qui souffrait le plus de cette situation. Il n'avait

jamais pu supporter de vivre dans une atmosphère de discorde et, à diverses reprises, il essaya de discuter avec Hélène qui se hâtait, dès les premiers mots prononcés, de fondre en larmes. Puis, un soir, au lieu de rejoindre son mari pour la nuit, elle demeura dans la chambre des enfants où elle dormit en compagnie d'Ani.

– Hélène, lui dit sévèrement le pasteur le lendemain matin, cela commence à devenir ridicule ! Les domestiques ne vont pas tarder à deviner quelque chose...

– Ridicule ? Oh ! Et... et... Moi qui ne peux même plus pleurer ! Je suis seule... Seule avec mes enfants... qui bientôt n'auront même plus de toit sous lequel reposer leur tête ! Ils n'ont plus que ma bonne volonté...

Et Hélène continua de dormir à part, de couvrir Ani de ses soins et de sa tendresse, n'hésitant pas à lui dire en présence de son père :

– Ma chère enfant... La petite fille à sa mère... Laisse-toi tresser les cheveux... Ta mère ne t'oublie pas, elle...

La fraîche petite fille acceptait tout cela, sans trop comprendre pourquoi, soudainement, sa mère l'entourait de tant de prévenances. Un soir, au moment d'aller se coucher, Hélène entra dans la pièce où se trouvait le pasteur las et abattu. Au début de leur mariage, le pasteur s'était toujours émerveillé de voir Hélène, en vêtements de nuit, dénouer sa belle tresse et la laisser tomber jusqu'au milieu de son dos. Sa chemise, serrée à la taille, laissait deviner les formes de ce corps dont plusieurs fois, au fil des nuits, le pasteur avait dit, à l'oreille d'Hélène :

– Chérie, on dit le corps humain divin, mais quelle arme n'est-ce pas pour Satan !

Elle avait atteint la trentaine et sa plus opulente beauté. Il la regardait. Elle bougea à peine la tête, mais toute sa chevelure se mit en mouvement. Il semblait que chacun de ses gestes était nettement prémédité.

– Hélène... Parlons sérieusement... Nous sommes mari et femme... Pourquoi ne veux-tu pas consentir à me comprendre ?

– Je comprends tout ! Mais quand il est question de la vie et de l'avenir de nos enfants, j'attends de mon mari qu'il soit notre soutien.

Hélène partit et le pasteur demeura la tête enfouie dans les mains.

– Dieu... Aide-moi à être ferme...

Les jours passèrent.

Le pasteur cherchait, mais ne trouvait rien.

Il écrivait des brouillons de sermon, mais n'aboutissait à rien. Il voulait parler de la bonne volonté et de l'entraide humaine et la réponse qu'il trouvait était : la guerre russo-japonaise. Et puis, le brouillon se couvrait de chiffres : une vache donne tant de litres de lait par jour. La laiterie paye... Et à la fin de l'année, cela fait un beau

revenu...

Si Koskela voulait bien rétrocéder la moitié des terres ? Cela ferait un beau champ ! Et on lui diminuerait ses redevances : on enlèverait un jour avec cheval pour en faire un jour sans cheval ! D'ailleurs, il se fait vieux, il est malade, et cette métairie, c'est trop de travail pour lui ! Sa vie en serait bien plus facile ! Les garçons n'ont rien défriché et, pour eux, la chose est claire ! À vrai dire, ce serait même un service à rendre au vieux Koskela ! Il pourrait vivre plus longtemps, s'il en a le temps... Il a déjà cinquante ans... Il a bien le droit de se reposer sur ses vieux jours. Mais il est si avare. Il ne se décidera pas tout seul, puisqu'il veut encore maintenant agrandir sa métairie. Oui, une plus petite lui suffira et c'est un service à lui rendre.

Oui... oui... c'est ça le problème. D'ailleurs, ce n'est pas dans mon intérêt personnel que je le fais, mais dans l'intérêt supérieur de la paroisse. Il me faut veiller à la bonne marche de cette maison.

Mais l'idée de voir Koskela chassait tout courage.

Le pasteur dormait toujours seul, remuait la question dans tous les sens, veillait tard.

Dans la journée, le couple échangeait quelques mots pour les affaires importantes, mais il n'était pas possible d'aborder cette question sans que la querelle ne renaisse immédiatement. Et chaque jour Hélène semblait plus belle aux yeux du pasteur. Les pleurs augmentaient encore son charme et le pasteur, de plus en plus souvent, se sentait emporté par une houle de tendresse.

– Oui... elle lutte pour ses enfants... Elle fait ce qu'elle croit être le mieux pour eux... Comment ne pas l'aimer ? Comme je l'aime encore...

Deux jours plus tard, alors qu'il était l'heure d'aller au lit, ils se trouvaient encore dans la salle commune avec Ani qui demanda à sa mère de jouer quelque chose avant de gagner la chambre. Hélène alla au piano et se mit à jouer. Le pasteur voyait sa femme de biais et ce même sentiment d'amour et de douceur l'envahit à nouveau. Il arrivait qu'Hélène chantât en jouant, et c'est ce qu'elle fit. La voix était pure, parfois un peu dure et le pasteur n'aimait pas cette manière qu'elle avait de prononcer les voyelles trop fermées, et d'amincir sa voix jusqu'à en devenir désagréable. Mais c'était le chant qu'il lui avait si souvent entendu chanter quand ils étaient fiancés.

Le brumeux soir se fendit

Du vol d'un cygne chanteur

Qui se posa sur le lac.

Sur l'argent il chante et nage.

Il chante : « Toi, joie céleste,

Chère terre de Finlande.

Jours sereins et nuits d'oubli... »

Le pasteur ne se souvenait pas des temps passés mais il voyait

Hélène et la mélodie creusait encore plus sa tendresse.

Bonheur encore plus cher

Si l'on aime...

– Elle vit pour ses enfants... C'est la mère qui pense en elle... Le désir de possession de Koskela ne saurait être aussi pur...

Et si ta vie n'est qu'un rêve

Il suffit que tu atteignes

Aux rives de la Finlande

Et que pour elle tu chantes...

Hélène se leva avec l'intention d'aller dans la chambre des enfants, mais le pasteur l'arrêta en lui disant à voix basse :

– Hélène !

– Que désires-tu ?

Hélène fixait un regard interrogateur sur son mari qui sentit une boule rouler dans sa gorge, des images se mêlaient dans sa tête et ranimaient la douleur de nouvelles nuits solitaires. Seule la présence d'Ani l'empêchait de prendre sa femme dans ses bras.

– Hélène ! Finissons-en ! J'ai pensé à cette affaire... Peut-être serons-nous d'accord...

Ani s'étonna un peu de ce que sa mère ne vienne pas dormir avec elle.

– Ma fille chérie, mère dormait dans ta chambre parce que tu étais enrhumée ! Mais, maintenant, tu vas mieux... Bonne nuit ma petite. Et maintenant, embrasse ton père !

Une fois couchée, Hélène se remit à pleurer.

– Il m'est pénible de penser que tu puisses me croire un être sans cœur dénué de scrupules. Je comprends ta position et lui rends hommage, mais ce n'est pas juste... Nous ne prenons rien d'autre que ce qui nous appartient ! Crois-tu donc que j'aie été amenée à de telles pensées sans en rechercher le bien-fondé ?

– Oui... (Il l'embrassait tout en lui séchant ses larmes.) La vie quotidienne ne nous permet guère d'atteindre aux plus grands idéals. Chérie... Ne crois pas que tes pensées ne t'honorent pas... Nous ne sommes pas meilleurs que les autres ! Comment pourrais-je sous-estimer ce que tu fais ? Tu as bien dû le remarquer au cours de ces dernières années... Tu es ma moitié... Ces jours l'ont bien prouvé...

Cette conversation était dominée par l'amour refoulé durant deux semaines qui put enfin s'assouvir et, dans une certaine mesure, cette nuit-là fut assez semblable à une nuit de noces, à cette différence près que le savoir-faire la fit un peu plus brutale.

Au matin, le pasteur était complètement vide. Peu à peu les pensées chagrines l'envahirent et, dans la solitude de son bureau, il se répétait

– Fondamentalement, je suis un libéral... Ma raideur ne m'appartient pas... C'est le fruit de mon éducation familiale...

éducation familiale...

Puis ses pensées se raffermirent et il ne trouva pas que, légalement, l'affaire fût si difficile. Tout était dans la manière dont il allait la présenter à Koskela. Hélène, de son côté, enveloppait le pasteur de ses soins et de ses douceurs, s'occupant de la maison et lui demandant son avis pour les choses les plus futiles.

– Qu'en penses-tu ? Si nous faisons ainsi ?... Comment le veux-tu ? Maman ne sait pas, il faut demander à Père... Il le sait, lui... Dis-moi ce que tu veux à déjeuner...

À vivre ainsi, le pasteur avait l'impression de se sentir dans la main de Dieu, et il lui semblait que toutes les difficultés quotidiennes fussent écartées.

Il parla des affaires du presbytère avec Töyry qui lui fit la joie de soutenir si clairement ses propres aspirations qu'on aurait pu croire que c'était le propriétaire terrien qui en avait eu le premier l'idée.

– La métairie est bien trop grande ! L'intérêt immédiat de la paroisse est qu'une partie au moins des terres en soit rattachée au presbytère ! Il n'aurait pas fallu accepter une telle situation au moment où elle se créa, mais nous n'avions pas voulu nous opposer à Valleen...

Le pasteur se sentit bien soulagé et il put réexaminer toute la question sous un jour nouveau, se disant que ce n'était pas là une décision appartenant au pasteur, ou émanant de lui, mais bien du conseil paroissial.

Quand, par la suite, Töyry vint demander au pasteur l'autorisation de patente pour que son frère puisse ouvrir une épicerie, c'était une démarche bien inutile, le résultat était acquis d'avance.

– C'est l'intérêt du village tout entier d'avoir une épicerie ! J'ai toujours été étonné de voir que personne ne s'en occupait. Vous pouvez compter sur mon appui et j'espère bien que je ne serai pas le seul à vous soutenir !

– Nous avons déjà l'assurance du baron, et de quelques autres... Le marchand du bourg s'y oppose, bien sûr, mais cela n'a guère d'importance...

– Et où votre frère a-t-il l'intention d'établir sa boutique ?

– Nous avons pensé que la croisée des chemins où se trouvent actuellement les Laurila serait un bon emplacement. Pas seulement à cause de la boutique... De toute manière, je l'aurais fait ! Ce sont des terres excellentes et c'est le coin le plus proche du village.

– Oui... Hé ! hé !... Bien sûr... Il faut naturellement se placer le plus près possible des acheteurs ! Mais, comment dit-on ? Si Mahomet ne va pas à la montagne, il faut que la montagne aille à Mahomet ! C'est bien cela, n'est-ce pas ! Eh bien, je ferai tout mon possible pour que votre frère réussisse ! Cette affaire nous concerne tous et pas

seulement votre frère ! C'est un nouveau pas en avant... Mais pourriez-vous, de votre côté, parler de cette histoire Koskela à Pajunen et Yllö ? Il serait bien que j'aie l'avis du conseil paroissial dans sa totalité ! Ce n'est pas une affaire qui m'est personnelle, n'est-ce pas ?

– Oui, et je peux vous dire tout de suite qu'ils seront d'accord ! Ils sont tout à fait favorables à ce projet.

III

Le pasteur avait demandé à Youssi de venir le trouver le soir et, en l'attendant, il marchait nerveusement de long en large. Il se sentait à la fois inquiet et intimidé.

Ani lui demanda quelque chose et il lui répondit distraitemment sans avoir prêté attention à sa question. Il en venait à douter de lui-même et à se faire des reproches, se disant : je n'ai pas su tenir dans ce combat, je n'ai pas su tenir... Tout reste comme autrefois, les manières de vivre ne changent pas... Mais pourquoi changeraient-elles ?

Il avait besoin de faire des mouvements violents, comme pour s'étourdir et s'engourdir.

Le téléphone sonna et Hélène alla répondre. Aux politesses échangées, le pasteur comprit que l'appel venait de Helsinki. À peine les salutations avaient-elles cessé qu'Hélène poussa un cri d'étonnement.

– Comment ? Qui ? Est-il mort ? Depuis combien de temps ? Que va-t-il arriver maintenant ? Ah, c'est magnifique... On trouve donc encore des héros...

Le pasteur s'approcha de sa femme.

– Quoi ?... Quoi ?... Qu'est-ce qui est arrivé ?

Hélène lui tapota les mains pour lui ordonner de se taire et manifesta nettement qu'elle ne voulait pas qu'il la dérangeât maintenant. Le pasteur dut se contenter d'attendre, curieux, la fin de cette conversation et, quand Hélène eut raccroché, elle put enfin lui dire :

– Bobrikov est mort. Il a été tué... Dieu me pardonne, mais je Te remercie !

– Tué ? Qui l'a tué ?

– Un dénommé Schauman... Eugène Schauman... Le fils du général ! Il s'est tué immédiatement après et, dans sa poche, on a trouvé une lettre adressée au tsar. Il lui demande de mettre fin au régime d'oppression...

Ils se mirent à étudier rapidement la situation et Hélène, qui ne pouvait tenir en place, s'écriait parfois de sa voix claire :

– La tyrannie est morte... La tyrannie est morte...

Le pasteur aussi était heureux mais, son état ne lui permettant pas

d'approuver un meurtre, il déclara fermement :

– Nous n'avons pas le droit de supprimer des êtres humains... Mais il a lui-même payé son forfait et cela change tout... Il y a là quelque chose de saint... quelque chose qui, moralement, est bien...

Mais il souriait en parlant ainsi, essayant, bien en vain, d'accorder son air à ses paroles et bientôt, il ne cacha pas qu'il était tout aussi enthousiasmé qu'Hélène.

Ils discutèrent longtemps, jusqu'à ce que le pasteur se souvienne de Koskela. La pensée de la venue prochaine du métayer l'assombrit un instant, mais cette tristesse ne dura pas : cette histoire est vraiment sans importance.

Youssi était assis, inquiet et incertain de la tenue qu'il devait adopter. Cet entretien devait certainement concerner la métairie, sinon on ne lui aurait pas demandé de venir !

Le pasteur, lui, ne tenait pas en place et parlait tout en marchant.

– Bien que, dans le principe, un meurtre soit toujours un meurtre, le cas est ici différent. Ce n'est pas un attentat ordinaire à la manière des Russes, mais un acte profondément moral.

Youssi surveillait les allées et venues du pasteur et dit, comme s'il n'attachait pas grande importance à toute cette histoire :

– Ouais ! C'est comme ça avec les grands fonctionnaires !... Ils vivent jusqu'au moment où ils se font tuer !

– Lui-même est mort sur le coup, mais Bobrikov a vécu encore un peu...

– Ben... C'est bien s'il a pas souffert...

Youssi, qui comprenait fort bien qu'il n'avait pas été invité à venir discuter du meurtre de Bobrikov, se désintéressait assez de cet incident. Le pasteur le sentit et, bien qu'il fût toujours aussi exalté, il se fit plus sérieux.

– Et comment va la santé de Koskela ?

– Ben... C'est toujours pareil... Le dos va comme ci comme ça et le ventre fait des siennes !

Le pasteur était si plein de la pensée des récents événements que les discussions sur les affaires quotidiennes l'ennuyaient et il désirait y mettre fin le plus tôt possible. Toutes ces insignifiances...

– Qu'est-ce que Koskela penserait... ? lui demanda-t-il le plus amicalement qu'il put. Le conseil presbytéral a pensé que le presbytère devrait recevoir en retour quelques terres de Koskela... Oh, pas beaucoup... Juste un peu...

– Ah ! fut la seule réponse de Youssi.

– Je sais, se décida alors le pasteur en se jetant à l'eau, que l'affaire présentée ainsi, brusquement, ne peut être que douloureuse au cœur de Koskela... Mais il n'est pas question de beaucoup ! Seulement de la partie du marais situé en bordure de la forêt... À partir du fossé de

décharge... Il est absolument évident que la maison domaniale ne peut continuer ainsi... Qu'en pensez-vous ? Cela fait à peu près quatre hectares, seulement... Pas plus...

– Ça fait plus du tiers des terres de la métairie... Et c'est plus de la moitié des meilleures !

Le pasteur toussa. La voix de Youssi lui parut particulièrement plaintive et offensante – lui qui avait espéré que Youssi se contenterait de se taire et de ruminer son silence...

– Vraiment ? Mais les meilleures terres ne sont-elles pas celles qui se trouvent en bordure du ruisseau ? Le marais est, bien sûr, une bonne terre à foin et à avoine, mais on ne peut quand même pas y cultiver le seigle !

– Ben, non... Mais on peut semer du seigle au long du fossé... Et si on nous enlève ça, faudra supprimer les vaches !

– Mais il en restera encore bien assez pour Koskela ! Et je crois même que ce serait mieux pour Koskela ! Moins de travail et, avec votre santé...

– Ben, tenta Youssi qui se voulait direct et réaliste, peut-être que oui... Mais faut encore voir... Il y a les garçons qui grandissent... Et si on m'enlève ça, j'ai plus rien à espérer... c'est, je pensais seulement... comme c'est moi qui ai fait tout ça... Mais j'y peux rien... si on m'enlève...

– Koskela sait bien que je ne suis moi-même qu'une sorte de métayer du conseil paroissial ! Ce n'est pas à moi qu'il appartient de prendre les décisions... Ils ont probablement pensé que c'était nécessaire à la bonne marche du presbytère...

Comprenant que toute discussion était inutile, Youssi se leva, essayant d'être calme, et dit :

– Alors... quoi... faut faire un nouveau contrat...

– Ce n'est pas nécessaire... Regardez... Nous ne changeons pas l'accord puisqu'il n'y avait rien de tel dedans... Simplement, vous nous rendez une partie des terres...

– Ah... Alors on laisse comme cela...

– Oui... Plutôt, non... j'allais oublier... Nous devons naturellement changer l'accord. Si on diminue les terres, il faut bien diminuer aussi le loyer et j'ai pensé qu'on pourrait transformer un jour avec cheval en un jour sans... Nous pourrions faire cela plus tard... Les terres ne seront rendues que lors des prochaines récoltes et alors, nous changerons tout au printemps !

Youssi partit. Le pasteur l'accompagna jusqu'au perron en essayant encore de lui expliquer que la situation serait plus légère pour le métayer et que, de son côté, il ferait en sorte que les journées de redevance lui soient plus faciles.

– Car vous en avez bien assez fait dans votre vie !

Il regarda Youssi s'éloigner, le front barré de rides. Il s'intéressa aux ramilles sèches de la treille puis rentra apprendre d'Hélène la suite des événements.

– Oui, il est sûrement mort, mais il n'y a encore rien d'officiel à ce sujet.

– Les tyrans ne se dressent pas seulement contre les gens, mais aussi contre Dieu, et la main de Dieu est lourde, dit le pasteur.

– Et qu'ils se débrouillent avec leur maison du corps des pompiers ! Nous, on n'y va pas ! Et qu'ils en pensent ce qu'ils voudront... Les terres nous sont volées... On ne peut plus perdre grand-chose !

C'était ainsi.

Et on ne vit pas Youssi Koskela sur le chantier de construction de la maison du corps des pompiers. Axel non plus n'y vint pas, malgré ses dix-sept ans et son envie. Père l'avait interdit.

Certes, le jeune homme n'était pas à un âge auquel, habituellement, les questions de terre ou de maison ont quelque importance ! Mais la récente histoire l'avait profondément touché et, quand il vit sa mère pleurer et s'essuyer les yeux de son tablier en se cachant derrière le poêle, il sentit naître sa haine. La détresse de son père ne le touchait pas autant. Il n'appréciait guère le désespoir du père et pensait qu'il n'était pas impossible que cette aventure fût le résultat de la cupidité et de la pingrerie qu'il avait toujours manifestées.

Il aurait bien voulu consoler sa mère, mais il avait dix-sept ans, était fils de métayers du Häme et ne pouvait manifester sa tendresse que par des mots coléreux et méchants.

– Pourquoi que tu chiales ? Ça arrange rien !

– C'est pas pour ça, lui répondit Alma en s'essuyant les yeux. Mais pour ton père... Tu ne vois donc pas qu'il n'est plus capable de fermer l'œil de la nuit ?

– Je crois pas, lui répondit-il en grognant et en la regardant tout étonné, que ça s'améliorera en veillant ! Quand c'est parti, c'est parti...

– Oh, tu peux parler... Mais si tu avais créé cette métairie comme l'a fait ton père... Si tu en avais fait tous les chemins, tu ne dirais pas cela... Je l'ai vu depuis le début, et je sais... Mais toi, tu ne sais pas ce que c'est que cette métairie... Tu ne l'as pas faite...

Le reproche de la mère n'était pas très justifié. Axel aimait cette métairie où il était né et elle lui appartenait sans doute plus qu'à ses parents. Il y avait vécu toute sa vie ! Et c'est ainsi que, par sa brusquerie naturelle, ce qu'il aurait voulu consolation devenait sujet de dispute. La mère quitta son escabeau, se sécha une dernière fois les yeux et, de sa voix redevenue sereine, lui dit encore :

– Il faut apprendre à accepter cela calmement. Dieu l'a voulu et les disputes n'arrangeront rien... Ce qu'il veut doit se faire !

– Va pas chercher Dieu ! s'embrasa le garçon. Dieu a pas besoin de notre marais... C'est pas Dieu qui envoie du lait à la laiterie... Ce salaud de pasteur, c'est lui qui a tout pris ! Faut pas tout mettre sur le dos de Dieu !

– Ne jure pas ! Toi aussi tu apprendras qu'il faut se soumettre à la volonté de Dieu... Il y a bien ce Hellper qui dit que Dieu, ça n'existe pas du tout, et Halme aussi dit la même chose... Tu ferais bien d'aller moins souvent au village, ça t'éviterait de telles conversations...

– J'ai jamais entendu Halme parler de Dieu ! Alors, je sais pas ce qu'il en pense... Mais je sais que c'est pas la peine de mettre Dieu à toutes les sauces et d'expliquer ainsi toutes les scélératesses. On sait bien où est la vérité... finalement... Mais à partir de maintenant, la casquette du gars qu'est là, elle se lèvera pas devant le pasteur de cette paroisse... Ça sera comme ça, sacré bon Dieu de bon Dieu !

– Ne commence pas à manifester ainsi ce que tu penses... Ou alors, ce sera bien vite notre fin... Et tu jures vraiment trop ! Il faut que tu apprennes à te calmer... Ou tu n'auras pas un bon avenir...

– Arrive que pourra ! Mais ce travail, on ne le fera pas avec entrain ! Moi, je peux bien vivre ailleurs. S'il le faut, avec une couronne en poche, j'arriverai bien à me débrouiller !

– Oui... Et tu abandonnerais ton père qui est malade !... Tu ferais bien de penser aussi à cela...

– En tout cas, je te l'affirme, la nuque de ce gars, elle ne s'inclinera pas devant ce voleur de terres. C'est une chance que j'en aie fini avec cette école du catéchisme ! Au moins, je n'ai plus besoin d'écouter ce mouton bêlant du diable !

– Allons... Laisse cela... C'est Dieu qui régit tout !

– Hum... Foutu mauvais régisseur !... C'est plutôt un régisseur du diable !

Il sortit et vit son père qui, aidé des deux plus jeunes, taillait des pieux à foin. Youssi contempla son aîné en hochant la tête.

– Tu as déjà fini ton travail ?

– Pas tout à fait... Mais ça sera vite fait... C'est pas la peine de se crever pour les autres...

C'était bien ce que pensait Axel, mais Youssi avait bien assez de ses propres soucis. Tout en aiguisant le fil de sa hache, ce qui faisait un bruit strident, il grogna :

– Ouais... Ça m'avance pas d'arrêter... C'est maintenant qu'il faut s'y mettre... Ils peuvent bien encore nous voler, même les cendres du poêle... Mais ça m'aide pas de me relâcher...

Alex – il avait douze ans maintenant – taillait soigneusement son pieu et essayait de garder tout son sérieux pour ne pas irriter le père, mais Akou souriait en cachette des grognements du vieux.

Axel prit la bêche et s'en fut vers les fossés pour les dégager des

terres du printemps et on ne tarda pas à entendre, de derrière l'étable, ses puissants ahans.

Il se donnait au travail avec encore plus d'ardeur que d'habitude. Sa mâchoire inférieure, ourlée de duvet, se serrait sur sa mâchoire supérieure et, chaque fois qu'il se relevait pour jeter la boue sur le talus, on entendait comme un cri de rage.

Chez les Koskela, le travail ne ralentissait pas.

IV

– Et souviens-toi de ne pas t'amuser là-bas... Sinon, on se retrouvera bien vite sur la grand-route...

Axel partait pour sa première journée de redevance. Le pasteur avait annoncé que, désormais, il pourrait remplacer son père, et présentait cela comme une compensation au tort qui leur avait été fait. En réalité, si Axel pouvait remplacer Youssi en de nombreux travaux, il y en avait un certain nombre où il valait mieux que son père.

Axel ne répondit pas et partit sans dire un mot. Les parents le regardèrent s'éloigner, la mère essayant de le défendre.

– Il est très probablement blessé ! Depuis son enfance, il n'arrête pas de travailler comme un esclave et maintenant, il doit aller là-bas...

– Oui... Mais ça n'arrange rien de ronger son frein comme il le fait ! Faut pas trop faire confiance aux manifestations d'amitié des propriétaires et nous, on avait pris la vie du bon côté, on croyait que tout allait continuer ainsi...

Dans l'écurie du presbytère, le garçon harnachait le cheval quand le pasteur se présenta.

– Bonjour... Il va faire une belle journée...

De l'autre côté du cheval, aucune voix ne répondit. Le jeune homme se contentait d'atteler le cheval le plus vite possible.

– Bonjour !

Axel tira les guides et sauta dans la carriole. Il rougit mais serra les lèvres et sa manière de tenir la tête était assez provocatrice. Le pasteur en fut tout étonné en même temps que choqué.

– Pourquoi Axel ne répondit-il pas ?

– Je ne sais pas... Mais dire bonjour, ça ne fait pas partie des redevances !

Le pasteur en eut tout d'abord le souffle coupé. Il ne tarda pas cependant à lui rétorquer fermement :

– Non, bien sûr... Mais cela fait partie des bonnes manières !

Le pasteur savait bien d'où pouvait venir cette attitude mais il ne la comprenait vraiment pas. Si encore Youssi lui avait répondu ainsi, passe... Mais son fils... De quel droit ? Après tout, ce n'est encore

qu'un gamin...

– J'attends d'Axel qu'il se conduise correctement ! Ne serait-ce que pour ses parents ! Si Axel a l'intention de se conduire ainsi, la vie va devenir difficile !

Le garçon secoua les guides et partit. Le pasteur le suivit du regard et rentra dans le bâtiment principal, où il raconta à Hélène ce qui venait de se passer. Elle se mit immédiatement en colère et déclara qu'il fallait en avertir les parents.

– Je ne veux pas de mal à ce vieux Koskela, mais il faut qu'il fasse comprendre à son fils ce que sont les bonnes manières. Si le vieux Koskela est irrité, on pourrait le comprendre, mais le fils ? Qu'a-t-il à voir là-dedans ? La métairie ne lui revient en aucun cas ! Si quelqu'un peut prétendre à quelque droit que ce soit, c'est son père, pas lui... Il ne faut pas qu'il puisse croire en un héritage !

– Je ne pense pas que ce soit cette histoire de terres qui le rende méchant ! Il a toujours été difficile... Qui donc a écrit que la nature de l'homme se révèle à la manière de traiter les chevaux ? J'ai remarqué que ce garçon les rudoie assez facilement. Je me souviens même l'avoir vu en frapper un. C'est une nature violente, et je crains bien qu'il ne nous occasionne des ennuis dans l'avenir ! Il sera sage de nous méfier et de ne pas signer de contrat avec lui, mais plutôt avec son frère, le deuxième, qui est convenable, lui... Si toutefois nous poursuivons avec les Koskela...

Le pasteur ne fit pas ce qu'il disait, pour la simple raison qu'il évitait de signer des contrats à long terme. Et puis, petit à petit, Axel, tout en grognant, se mit à saluer le pasteur, ce qui n'empêchait pas le maintien de rapports tendus. Seul le travail du garçon militait en sa faveur, car il y donnait toutes ses forces et bien souvent dépassait les hommes du presbytère. Ce qui les faisait enrager.

– Pourquoi que tu te démènes comme ça ? Faut rester avec les autres !

– On devient pas des bourgeois, même en travaillant comme toi !

Et lui, il ne faisait que ressentir un peu plus de colère contre eux tous. Si une connaissance le croisait et lui demandait :

– Comment va ?

Il répondait :

– À Port-Arthur !

De telles réponses étonnaient, car elles étaient rares.

Puis sa fougue s'apaisa et son amertume décrut. Elle ne fut plus ostensible, mais latente et le pasteur, qui la ressentait encore, finit par dire :

– Il est pénible de voir que nos rapports se soient détériorés ainsi, mais, à cause du vieux Koskela, il nous faut bien les supporter !

– Je n'ai pas l'intention de supporter toutes ses impudences,

répondit Hélène. Si jamais il s'y frotte, il apprendra ce que sont les bonnes manières !

– Il se comporte mieux ces derniers temps. Et il faut bien constater que c'est un travailleur digne de tous éloges. Digne de son père et peut-être meilleur que lui !

Une nouvelle faucheuse allégea les travaux. Le contremaître aimait à la conduire, mais il ne savait pas changer les lames tandis qu'Axel, précis de nature, comprit très vite et s'intéressa tant à la machine qu'il la connut bientôt dans ses moindres détails.

– Tu peux la conduire puisque tu comprends si bien comment elle marche !

C'était une permission d'autant plus exceptionnelle qu'elle s'adressait à un jeune homme à une époque où les machines agricoles étaient encore rares. On les confiait d'ordinaire à des hommes d'âge et cette distinction fit sensation au village.

– Le gars Koskela, il conduit une faucheuse au presbytère... Y en a pas beaucoup de son âge qui sont capables de comprendre ces choses-là ! Mais ça change rien à ses affaires... C'est seulement pour les redevances... Et les terres, on les lui a prises ! Combien de temps encore on aura les nôtres ?

La joie et la fierté changèrent les manières de voir d'Axel. Le pasteur, qui s'intéressait aussi à la machine, le suivit dans son travail, lui demanda des explications et, à un moment, Axel en arriva même à dire :

– Sur ces terres sans pierres, ça marche tout seul !

Ilmari était en vacances et comme il avait réussi à monter de classe, ce qui un temps avait semblé incertain, son oncle lui avait offert une bicyclette. Le garçon n'était pas un très mauvais élève et l'oncle lui avait présenté cela comme un pari que l'enfant avait finalement gagné. Il pédalait avec entrain au long des chemins du village, faisant peur aux vieux qui se tiraient précipitamment de côté et qui marmonnaient longtemps après son passage.

Ilmari proposa à Axel de faire un tour sur son engin, mais le jeune métayer n'osa pas.

– Est-ce qu'on peut faire de la bicyclette à Helsinki ?

– Oui... Mais, avec mes camarades, nous allons plutôt nous promener dans la campagne. Les rues ont des pierres grosses comme des patates et c'est pas bon... Ça secoue...

– Des pierres grosses comment ?

– Comme ça ! Comme deux poings ensemble, l'un à côté de l'autre.

– Tu as vu quand on a tué le Poprikof ?

– Non, bien sûr... Ça s'est passé dans la maison du Sénat ! Mais après, les cosaques ont patrouillé dans tous les sens et les gens n'osaient plus sortir de chez eux. Nous, on est quand même allé faire

un tour et on jetait des pierres sur les cosaques... Ils ne pouvaient pas passer par-dessus les clôtures et on se sauvait d'une cour à l'autre... Mais n'en parle pas à mes parents !

– Non... Pas de risque que je fasse des choses comme ça !

Axel rêvait à ces rues où il y avait des pierres grosses comme des poings. Il faudrait aller dans une ville... Mais ça n'arrivera pas de sitôt ! Père ne voudra jamais donner de l'argent pour cela !

Cet été-là, on construisit la maison du corps des pompiers. Axel aurait bien aimé y aller, mais il y avait cette histoire des terres et, malgré l'interdiction du père, il s'y serait rendu s'il n'avait lui-même été pris de colère en y pensant. Halme lui avait demandé de venir à plusieurs reprises.

Les exercices aussi les intéressaient. Surtout ceux avec la pompe. Il lui arrivait parfois d'avoir envie de s'en saisir !

Mais... C'est encore une affaire pour ces messieurs ! Halme parle du socialisme, ce qui ne l'empêche pas d'être cul et chemise avec ces gens du presbytère ! Oh, il se dispute bien quelquefois avec eux, mais qu'est-ce que ça veut dire un flot de paroles ? Ils n'arrêtent pas de se faire des politesses et des courbettes ! Je vais pas aller à leur remue-ménage ! Ça ne libère pas les métairies de gesticuler dans ce corps des pompiers ! Les gars du domaine écoutent les discours de Halme et disent que, bien sûr, le socialisme, c'est comme ça qu'on va libérer les terres, mais dès qu'ils voient la barbe du baron, ils se précipitent pour se mettre leurs loques et prendre une belle position avec le casque sur la tête. Et Halme va au-devant du baron en balançant sa canne et puis ça recommence avec les gens du presbytère... Le monde entier peut bien brûler ! Je laisserai faire jusqu'à ce qu'il n'y ait plus que des tisons !

Au printemps suivant, une clôture fut posée au long du fossé de décharge. C'était la barrière-frontière. Le pasteur fit faire ce travail par les hommes du presbytère, les Koskela ayant refusé. Le pasteur s'en sentait tout triste. Il essayait de se montrer amical envers Youssi et Axel, mais l'attitude froide du jeune homme rendait toute approche impossible. Le pasteur était bien obligé de constater que la calme amertume des Koskela ne faisait que s'approfondir, s'enraciner. Parfois, il lui semblait être libéré de toute cette affaire et, dans ces moments-là, il se sentait l'offensé. N'avait-il pas toujours fait de son mieux ? Comment traitait-on habituellement le peuple ? Comme s'il n'existait pas, comme une race inférieure ! N'était-il pas allé plusieurs fois à la métairie ? N'avait-il pas discuté d'égal à égal avec Youssi ? Ne lui avait-il pas expliqué la situation le plus gentiment possible ?

Au conseil presbytéral, il proposa qu'on versât une certaine somme à Youssi pour le travail qu'il avait fourni, ce qui serait une sorte

d'indemnité pour les terres qui lui étaient enlevées. Certains le soutinrent, mais la majorité s'y opposa.

– L'accord prévoyait-il quelque chose de semblable ?

– Non.

– Alors, il n'y a rien à faire. Le conseil ne peut accepter pareille chose sans que cela risque de devenir dangereux. Les propriétaires terriens se verraient alors dans l'obligation de racheter leurs propres terres... Koskela a vécu sur ces terres durant vingt années. Cette métairie ne lui a pas été donnée et, s'il le faut, il doit la restituer... Et puis, il en garde encore la plus grande partie...

Ils n'avaient rien contre Koskela, au contraire ! Et chacun d'eux aurait été prêt à lui verser quelque chose, mais ils étaient tous propriétaires terriens. Ils avaient tous des métayers et, ce qui comptait encore plus, on parlait de nouveau du problème des terres, si bien que cette affaire devenait une question de principe dans laquelle il ne fallait pas se laisser embarquer maladroitement.

– Les gens des métairies commencent à être sérieusement excités ! Si nous nous montrons faibles, nous ne tarderons pas à être la proie des pillards !

Et on ajouta, pour satisfaire tout le monde :

– Si le pasteur veut donner quelque chose, il le peut ! Mais de sa propre bourse ! C'est son affaire !

Le pasteur en parla à Youssi.

– J'ai essayé d'obtenir une indemnité, mais le conseil n'a pas accepté...

– Tiens... Ça existe donc... ce conseil ?...

Youssi se remit à son ouvrage.

Le pasteur le quitta en remâchant :

– Comme la vie quotidienne est pénible ! Comme les gens sont basement attachés aux choses de cette pauvre terre !... Et moi, je ne suis pas une exception...

Puis d'autres pensées vinrent... Sa sensibilité s'était émoussée, sa délicate conscience paralysée. Les « arguments objectifs » pesaient chaque jour davantage dans ses interprétations.

– Tout cela n'est pas de ma faute... C'est à l'origine qu'il y a quelque chose qui ne va pas ! Les terres appartiennent au conseil et cette situation ne mène à rien ! Les hommes du conseil trouvent cette métairie trop grande et il ne fait aucun doute qu'à la première occasion, lors du changement de pasteur, par exemple, ils lui auraient retiré des terres ! Pourquoi me mettre martel en tête ? Au fond, ce qu'il y a chez Koskela, et qui gâte tout, c'est son âpreté au gain, son avarice... Peut-on l'approuver ? Non... Non... En aucun cas ! Pourquoi vouloir introduire des aspects moraux ici ? Cette conception vient de ce qu'ici nous vivons mieux qu'ailleurs ! En Mandchourie, par

exemple... On massacre des milliers d'hommes, et ici... Allons ! Nous serons tous libérés en même temps ! C'est... c'est... La propriété... La question des terres... La solution est ailleurs. Dans notre cœur... Si nous vivions selon les préceptes du Christ, ces questions n'auraient aucune importance... La cupidité n'amoindrit que celui qui s'y adonne...

Le baron, dont le domaine était en bon état et que les élèves des écoles agricoles venaient visiter au cours de leurs promenades, lui avait promis une vache pleine. Son troupeau était cité en exemple, et le pasteur devait bien reconnaître que le niveau de l'agriculture du domaine était supérieur à tout ce qu'il connaissait.

Au presbytère, la situation s'améliorait. Les terres étaient en meilleur état, le bétail grandissait et le marais rapportait sa bonne part de fourrage. Cela, nul n'en pouvait douter.

V

En Extrême-Orient, les Russes se firent battre. Tout le monde le sut, bien que les journaux n'aient pas eu le droit d'en parler. Halme en fut informé par Hellberg qui avait ses sources particulières, et il s'empessa de répandre la nouvelle.

– Je peux vous annoncer d'heureuses nouvelles : le despotisme a encore perdu une dent. On peut se réjouir des progrès japonais ! Leurs victoires, c'est un peu comme si la Finlande les remportait.

Et, balançant sa canne, Halme déclamaient un mot impossible dont la signification échappait à tous et qu'il se refusait d'éclairer :

– Banzaï !

Valenti se fit une joie d'expliquer ce mot à tout un chacun. Il imitait de plus en plus son maître, dans ses manières et ses discours, et apparemment Halme n'en était pas fâché. D'un autre côté, il avait fallu que Valenti fasse son deuil de devenir un jour maître-tailleur. Halme ne lui donnait à faire que les travaux les plus simples et il fallait bien se rendre à cette évidence que le garçon n'était que le spectateur nécessaire aux représentations de Halme. Il aurait même pu devenir son camarade de discussion si son imagination n'avait pas battu la campagne.

Les garçons du village passaient leur dimanche après-midi au centre du village, à une croisée de chemins. Ils avaient quinze ou seize ans et restaient toute la demi-journée dehors, rentrant chez eux à une heure encore convenable. Les jeunes gens un peu plus âgés ne rentraient que plus tard et, en général, se retrouvaient dans les pinèdes proches. Personne ne s'inquiétait d'eux,

Axel aurait pu se joindre à l'un ou l'autre groupe, mais l'amitié qui le liait à Oscar l'attachait au groupe des plus jeunes. Il existait encore

un troisième groupe, celui des « boxeurs ». C'étaient plutôt de petits coqs, qui se dressaient contre leurs aînés, et il fallait parfois leur donner une correction. On enfermait alors le « sönsäri⁴³ » dans un cercle, on le saisissait au collet, et on lui demandait :

– Bœuf ou hâbleur ?

On le secouait assez longtemps : juste ce qu'il fallait pour bien voir qu'il était hâbleur et non bœuf. Uuno Laurila se montrait parfois très dur dans cette sorte de jeu et une fois il s'empara de Oskou Kivivuori, le secoua tant et tant que le pauvre garçon en perdit le souffle, sans toutefois consentir à reconnaître qu'il n'était pas bœuf mais hâbleur. Il fallut bien le laisser partir sans qu'il eût fait amende honorable, il semblait absolument à bout. Alors Oskou s'éloigna rapidement et, quand il fut à quelque distance, il déversa une pluie de pierres sur son aîné, tout en lui criant :

– Petit merdeux... Fais gaffe... Quand je serai plus grand... Tu vas recevoir une bonne raclée...

On se tenait, on se battait, on se donnait des coups de pied, on discutait d'une foule de choses. Les petits tours d'adresse, les luttes en tout genre faisaient aussi partie des activités permanentes. Valenti parlait du vaste monde. Banzaï ! Vous ne savez pas ? Banzaï ! C'est le cri de guerre des Japonais. Ce sont de petits hommes d'un mètre et demi de haut, ils sont tout jaunes et ils ont des yeux obliques.

– Dis pas des menteries ! Des choses comme ça, c'est pas possible !

Mais Valenti savait expliquer ; il connaissait des choses, car Halme recevait *le Travailleur*, et le maître-tailleur avait, en plus de ce journal, une importante bibliothèque que Valenti pouvait consulter tout à loisir, sans demander la permission. Même que, puisqu'il était apprenti, il devait lire et il se promettait bien, publiquement, d'avoir un jour sa place dans cette bibliothèque, ce qui finalement ne se fit pas car Valenti n'apparut pas dans la vie culturelle de la Finlande.

L'association féminine nouvellement fondée par la dame du pasteur fut aussi un bon sujet de conversation pour les garçons qui commentèrent longuement les activités qui y étaient déployées : tricotage et bavardage. Les chaussettes qui étaient faites au cours de ces réunions avaient un but visible et immédiat, tandis que les conversations soigneusement choisies avaient d'autres visées. Et les garçons ne se privèrent pas de broder autour de ces conversations qui leur permettaient d'inventer de nouvelles saletés.

Cette association avait aussi pour résultat de mieux mettre en valeur les jeunes filles et de renouveler ainsi les conversations que l'on pouvait avoir à leur sujet. Comme les garçons, les filles allaient encore en groupe et les amourettes ou chatouillages en étaient encore au stade collectif. Si, par hasard, un garçon osait montrer qu'une fille, en particulier, éveillait son intérêt, il était de bon ton de déclarer :

– C’est une belle pouliche !

Axel se tenait à l’écart de ce genre d’activité car il était plutôt raide et renfermé, surtout dans ces occasions-là. Si, et cela arrivait, une fille le regardait avec plus d’insistance que les autres, il posait un masque de dureté sur son visage et dissimulait du mieux qu’il pouvait le trouble qui l’envahissait. Il avait dix-sept ans et les filles les plus grandes s’intéressaient volontiers à lui, non de leur propre chef ni parce qu’il avait une stature avantageuse, mais plutôt parce que les mères de ces jeunes filles les y poussaient.

– Ce fils Koskela, il est bien différent de ces autres garnements ! Il conduit les machines du presbytère... Et... S’il sait conduire tout cela... Il va bientôt être en âge de se marier... La fille qui l’épousera... Elle aura de la chance... Manquera pas d’argent... Quand Youssi partira les pieds devant...

La richesse de Youssi Koskela était devenue une sorte de légende parmi les gens du lieu :

– Mais oui, vous pouvez en être sûr ! On en trouvera de l’argent dans son nid...

Si on leur avait dit combien il avait en réalité, ils n’auraient pas voulu le croire et auraient ri au nez de l’impudent.

– Hé... Hé... Pas la peine de me dire de pareilles choses... Ça, seul Youssi le sait... Il lui suffit de se souvenir de l’endroit où il cache tout cela...

Les mères parlant ainsi, les filles ne pouvaient plus s’empêcher de voir ce qu’il en était ou en serait pour elles. Après l’avoir approché, il s’en trouvait toujours pour déclarer – cela n’a d’ailleurs rien d’étonnant si l’on en croit la réputation de versatilité féminine :

– Peuh... Il est pas extraordinaire ! Il se tient tout aussi drè qu’une idole de bois de l’église de Piikkiö... Il est toujours comme s’il venait de manger quelqu’un et s’apprêtait à manger une autre personne... Pourquoi qu’on s’agite tant autour de lui ? Il n’a même pas de bons habits !

C’était bien vrai, et cela lui pesait. Il avait pu se faire faire un habit pour sa communion, mais maintenant, le costume était trop petit et il était mis de côté pour Alex. À toutes demandes, son père répondait :

– Faut te débrouiller ! Le peu d’argent qu’on a, faut l’économiser pour si on était jeté sur les routes !

C’est Otto qui finalement lui vint en aide. Il faisait à ce moment-là un travail à forfait pour Village-Benoît : un magasin à grains en brique, et il était pressé de terminer. Ses fils l’aidaient bien, mais cela ne suffisait pas et il demanda à Axel de se joindre à son équipe, le payant à forfait, comme les autres. Mais Axel dut le faire en sus de tous ses travaux domestiques et des redevances du presbytère.

Ses différentes activités l’obligèrent à faire cet ouvrage de nuit et il

y travailla presque tous les soirs, et parfois la nuit complète, sans prendre aucun repos. Son jeune corps arrivait à le supporter, mais ses paupières s'alourdissaient, sa bouche s'empâtait, et ses pommettes saillaient. Otto le paya largement, mieux sans doute qu'il ne l'aurait dû, se contentant de lui dire assez rudement :

– Toi, mon gars, t'es impossible !

C'était agréable de s'entendre dire cette phrase, même si on ne pouvait pas montrer la joie qu'on en éprouvait.

Il donna une partie de l'argent à sa mère, s'acheta de la bonne étoffe, et il lui resta encore quelque chose.

– Cet argent que tu me donnes, c'est pour l'entretien ?

– Je vous le donne à vous, pas à la maison ! C'est pour vous-même ! Qu'au moins une fois vous ayez quelque chose !

– Oh... Oh... Cher enfant... De quoi ai-je donc besoin ? J'ai tout ce qu'il me faut !

C'était faux et Axel le ressentait douloureusement. Il l'obligea à s'acheter de l'étoffe elle aussi et, bien que le père n'eût pas voix au chapitre, cet argent ne lui appartenant pas, on l'entendit grogner. Son ventre allait plus mal, les commissures de ses lèvres blanchissaient d'un coup lorsqu'il « prenait la mouche ».

Axel porta l'étoffe à Halme. Le maître-tailleur tira un fil de ce drap, le brûla avec une allumette et déclara :

– Tu n'as rien à craindre, c'est de la belle étoffe ! Je le sentais déjà au toucher !

Et à nouveau il entreprit le jeune homme sur le chapitre du corps des pompiers.

– Je sais ! Faut aller éteindre les feux que les bourgeois allument ! Ils prennent les terres, alors, on peut bien les laisser brûler jusqu'au dernier !

– Écoute donc ! Tu comprends le socialisme tout de travers !

– Qu'est-ce que c'est alors ?

– C'est une vaste question... Difficile aussi... Pour ce qui est de cette affaire, je dis seulement que l'important n'est pas que ça brûle, que ça disparaisse, mais de créer et de protéger. Le corps des pompiers est un chaînon essentiel, indépendamment des bourgeois... Et puis, c'est un moyen d'organiser le peuple, de l'entraîner... Ce qui viendra ensuite avec le socialisme... La question primordiale, c'est justement cette affaire de locations des terres !

Et Halme parla longtemps. Le garçon l'écouta et, bien qu'une grande partie de ce qui était dit échappât à sa compréhension, il y avait assez de choses claires pour l'inciter à réveiller son zèle.

– Il faut le dire ! Tout cela montre bien que l'achat des terres, ce n'est que de la merde ! Qui donc vendra les terres si, déjà, ils ne veulent pas les louer ?

Puis Halme revint à ce corps des pompiers auquel Axel promit de se joindre après qu'il lui eut encore dit :

– Tu es solide ! C'est de gars comme toi que l'on a besoin !

Lorsqu'il revint pour les essayages, la conversation reprit et porta surtout sur le socialisme et sur la question des terres.

– C'est une chose bien claire ! On ne peut en finir autrement que par la libération générale de tous ! Trois vaches qu'il va falloir supprimer ! On ne peut pas louer de terres à foin et pendant ce temps, le prêtre augmente son bétail ! Ils peuvent dire ce qu'ils veulent, ils ne pourront pas me tromper !

– Je suis heureux de constater que tu vois ces questions générales sous cet angle. Je place de grands espoirs en toi... Pour l'avenir du pays...

Au cours des exercices des pompiers, ils parlaient souvent de ces questions mais, en été, lorsque les fêtes reprirent et que Halme semblait oublier Axel pour aller parler avec les messieurs-dames, le jeune homme doutait fortement du maître-tailleur et se disait :

– Ben merde ! Voilà qu'il leur fait des courbettes ! Ça avance à rien ces histoires-là !

Halme fit le costume du garçon avec un soin tout particulier si bien qu'Axel, si précis et si sérieux, ne put que se montrer enchanté de ce travail.

– Ben, lui dit Halme, ça fait plaisir de se voir ça sur le dos ! Il m'était souvent arrivé de soupirer après les tailleurs finnois et je les ai souvent plaints d'avoir à fabriquer des costumes pour des gens si rachitiques ! La faim et la maladie sont choses si courantes que, si je n'avais pas d'idéal socialiste, cela m'y obligerait. Le rêve de chaque tailleur, c'est de pouvoir habiller un corps d'athlète, et tu approches de cet idéal ! La poésie de notre temps s'intéresse surtout à la mode féminine, mais j'ai lu que les Grecs considéraient que le corps de l'homme est le plus complet... Moi, je suis de leur avis ! Oui. Et puis, il ne faut pas oublier que la nourriture n'est pas seulement nécessaire à la formation du squelette mais qu'un corps sous-alimenté ne peut pas avoir une âme saine... J'ai lu quelque chose là-dessus... Oui... Je te demande de m'excuser d'avoir fait ce costume selon mon goût... Le travail du tailleur peut, à un degré supérieur, atteindre à l'art ! Il faut être tout aussi sensible et exigeant... Où tu iras avec ce costume, je n'aurai pas à rougir de moi...

Le commun était tant accoutumé aux guenilles que le costume éveilla de nombreuses remarques chez les villageois et qu'on alla regarder ce nouveau vêtement, comme on était venu voir la médaille de Youssi. « On va voir le costume d'Axel Koskela », disaient les gars et même des villages voisins il vint des connaissances. On le regardait et on constatait :

– Oui ! Ça a de l'allure ! Mais le valet de Hollo en a eu un pour moins cher à Tampere ! Il l'a acheté à un Juif. Il est entré, dès le lundi matin, dans la première boutique et il a payé sans discuter... Les Juifs, ils ne font jamais de profit sur la première vente de la semaine, et c'est pour ça qu'il l'a eu pour rien...

Il s'en fait des choses dans ce vaste monde !

Le dimanche qui suivit, Axel se montra plus que de coutume dans le village et il alla avec Oskou chez les Kivivuori. Yanne ne put s'empêcher de dire quelque chose mi-figue mi-raisin mais Otto et Anna ne dissimulèrent pas leur admiration.

Dans cette maison, Axel pouvait faire abstraction de ce qu'il avait sur le dos. Il savait que si on avait quelque chose à lui dire, on le lui dirait, d'une manière ou d'une autre.

Quand il s'en revint à la maison, il ne put s'empêcher, dans la solitude des bois, d'ouvrir le bouton de sa veste et d'en laisser les pans flotter. Seuls les pins purent voir comment la pauvreté, d'un rien, enrichissait la vie : un fils de métayer finlandais avait un costume.

À la maison, on avait vendu une vache. La négociation avait été longue car l'acheteur, Tilta de Vuori, le village voisin, s'y connaissait lui aussi. On avait examiné la production de lait, vanté l'animal et douté de lui. Youssi finit cependant par obtenir ce qu'il en voulait non pas tant par adresse que par fatigue. Il discuta tant et tant que Tilta jugea préférable de céder bien qu'il ne pût tout payer d'un coup. Tilta était valet chez Hollo et son salaire ne lui permettait pas de se payer une vache. Une partie du prix provenait d'une vieille vache qu'il avait menée au boucher et le reste, eh bien, il faudrait que Youssi attende à l'automne pour le recevoir. Tilta avait un porc et à l'automne, il en vendrait la moitié.

– Comment est-ce chez vous pour la nourriture des bêtes ?

– On peut cultiver les fossés, ça nous coûte douze jours de femme mais ça fait quand même pas mal de foin ! Et au printemps dernier, il a tant plu que j'ai dû faire dix-huit jours ! Pourtant, qu'est-ce qu'on deviendrait si on n'avait pas notre vache ?

– Nous, on n'a plus rien !... Faut encore en faire disparaître une couple... On a bien sûr une porcherie, mais comme on va avoir moins de lait... Et on pourra plus mener au taureau !

Tilta partit, Muguet derrière lui. Alma tapota le flanc de la bête en disant au revoir à Tilta.

– Si vous avez un peu de farine d'avoine... Quand elle en a pris... Elle est meilleure...

Muguet disparut par la barrière derrière la grange et on put l'entendre encore meugler. Alma rentra en s'essuyant le coin des yeux avec son tablier. C'était une habitude qu'elle avait prise ces derniers temps et, sa santé jusque-là vaillante présentant quelques failles, il lui

arrivait de pleurer tout doucement en parlant de Dieu et de la mort d'une voix plus ferme qu'autrefois. Elle se chantait souvent, en cachette, des versets, et les commères, qui savaient qu'elle approchait de la cinquantaine, déclaraient que sa vieillesse commençait.

Youssi ne soupira pas après la vache vendue. Il compta combien il faudrait de temps à Muguet pour rembourser son prix d'achat.

– ... Voilà les sous des pauvres... Que va-t-il arriver maintenant ?

Axel était si plein de son costume qu'il ne songea pas à prendre part à l'affaire.

Akou rit très discrètement pour avoir osé dire :

– Ça, personne ne peut dire ce qui arrivera... Le cul suit toujours le reste !

Youssi toisa son fils cadet et lui dit méchamment :

– Fils, ne plaisante pas ainsi... Que va-t-il aussi advenir de toi si tu plaisantes hors de raison ?

Le village semblait s'intéresser davantage à Axel et le jeune homme se dégageait petit à petit de la vie de la métairie et de son isolement. Le costume ne retint pas très longtemps l'attention, sauf par hasard celle des jeunes filles. Et, on ne sait comment, Axel communiqua un peu de son inquiétude aux gens du village. Tandis que ses camarades, de plus en plus fréquemment, disparaissaient de son groupe pour des promenades en forêt – divertissement qu'il jugeait d'un sourire hautain – il s'adonna davantage au corps des pompiers et s'afficha plus souvent avec Halme.

Il fut bientôt remarqué lors des exercices et le cocher, qui n'était qu'un gros paresseux, le prenait souvent comme adjoint. Les raisons du zèle d'Axel étaient loin d'être idéalistes. Simplement les réunions de gamins à la croisée des chemins ne lui convenaient plus, tandis que parmi les hommes il pouvait montrer ses capacités.

De temps à autre, les pompiers du village allaient au bourg concourir contre les pompiers de ce lieu. Ils en revenaient généralement battus et cela faisait récriminer Axel qui s'écriait :

– Pourquoi donc qu'on va là-bas, si on ne fait rien ? Ça ne sert absolument à rien !

– T'énervé pas ! C'est pas si important !

Le garçon n'ouvrait plus la bouche, ce qui ne l'empêchait pas d'être de mauvaise humeur durant tout le trajet du retour, et Halme lui disait :

– Quand tu auras un peu vieilli, on examinera ta situation ! Entre nous, celui qui est censé diriger cette troupe n'en connaît pas le sens profond, il ne fait qu'obéir aux ordres du baron. Je puis t'affirmer que mon influence n'est pas négligeable. Quand l'obstacle de ton jeune âge aura disparu, je m'arrangerai pour que la direction des exercices te

revienne. Pour l'instant, instruis-toi au mieux et travaille en vue de ces changements ! Mais garde cette pensée pour toi seul et, quand le temps sera venu, ma main fera ce qu'il faudra...

Le gars ne prit pas cette promesse au sérieux. Il pensa que ce n'étaient que des mots et il n'avait aucunement tort.

Il ne fut jamais dirigeant des pompiers, mais dirigeant des rouges, ça oui, il le fut !

Chapitre VII

I

Tard par un soir de novembre, Valenti Leppänen courait de cabane en cabane, de métairie en métairie, et ne reprenait souffle qu'aux portes des maisons en déclamant :

– Je viens pour le service du maître-tailleur ! Il vous invite à une grande réunion de tous les citoyens... Demain soir, à la maison du corps des pompiers... à sept heures... Il y aura de grandes choses à discuter !

– Eh ! Quelles choses ?

– De grandes choses... Il y a grève générale ! Le pays tout entier fait grève et on a comme l'intention de faire grève par ici aussi... On veut exiger une nouvelle Assemblée... et le partage des terres et la libération des métairies...

– Raconte pas des histoires... Qui a dit ça ?

– Le maître l'a lu dans un journal et il est allé téléphoner !

– Où elle est cette grève ?

– Dans les villes... les gens marchent dans les rues et ils chantent. Souvenez-vous de venir ! Le maître a ordonné de dire que quand la patrie appelle, les rhumatismes et les cheveux gris c'est pas une excuse pour rester à la maison !

Tout cela n'était pas une vraie surprise. On savait qu'en Russie, il y avait des grèves et de l'agitation et, au cours des derniers jours, Halme avait prédit que cela pourrait bien gagner aussi la Finlande.

– On partage les terres et on libère les métairies ! Il faudrait faire des élections où les pauvres puissent voter... Pas seulement ceux qui ont des terres et de l'argent !

– Halme cause, bien sûr... Mais qu'est-ce qu'ils disent, les propriétaires ? Voilà...

Les nombreux discours de Halme avaient naturellement remué les gens et éveillé leur intérêt mais, quand les villageois réfléchissaient à la puissance et à la richesse du baron, les dires de Halme étaient mis en doute.

– Maintenant, s'était immédiatement exclamé Axel quand Valenti leur avait apporté la nouvelle, on fait la grève ici aussi ! Pas un coup de fourche avant que les métairies soient libres !

– Tu ferais bien de commencer par mettre un bouchon à ta bouche ! C'est pas difficile de faire du vent et voilà que tu te mets à imiter les discours d'Aatou ! On a beau parler du partage des terres, elles restent ce qu'elles sont...

– Peut-être ! Mais si le peuple se met en mouvement, ce sera quand même bien étonnant si cette barrière ne tombe pas !

Halme, qui avait de la grève une conception assez différente de celle d'Axel, était, pendant ce temps, allé discuter au presbytère des modalités de ce mouvement. Les réponses qui lui avaient été faites étaient hésitantes mais on lui avait promis de venir à cette réunion.

– Comment pouvons-nous faire grève, ici ?

– Cette grève est générale et il est de notre devoir de l'appuyer !

– Bien sûr ! Nous viendrons à la réunion, et le mieux sera de prendre les décisions à ce moment-là !

Halme s'en fut satisfait. Cette grève générale ouvrait, d'un coup, des possibilités jusque-là ignorées et, bien que ses rapports avec le couple du presbytère eussent quelque peu fraîchi ces temps derniers, il voulait organiser cette grève avec eux. C'était une situation tout à fait remarquable et son zèle social et patriotique se développait sous ces deux aspects. Quand il apprit que la bourgeoisie s'unissait à cette grève, il décida d'agir très vite. Que les bourgeois rejoignent la grève, fort bien ! Mais la direction ne leur en appartient pas ! Et sur le chemin du retour, comme il venait de quitter le presbytère, il se murmurait déjà les premiers mots de son discours.

– Citoyens... De grands événements...

Lors de la réunion, une surprise attendait les gens : on avait parlé du partage des terres et voilà que les propriétaires et le pasteur étaient là eux aussi ! Il ne manquait que le baron, et les gens se demandaient :

– Que font donc ici les propriétaires et le pasteur ? Ils n'ont rien à voir avec le partage !

De plus, Halme alla au-devant de chacun d'eux et s'assit sur le premier banc en compagnie des bourgeois, après avoir renvoyé les jeunes un peu plus loin en arrière.

Il ne savait pas qu'au presbytère on avait eu, après sa venue, une longue conversation téléphonique avec Helsinki. Le correspondant de la capitale avait décrit les tumultes nés de la grève et exposé les possibilités que cela ouvrait. On espérait ainsi parvenir à l'annulation du Manifeste de février – ce qui serait une première bonne chose –, en revenir à l'organisation légale existant avant et, après, peut-être, on envisagerait les réformes à faire. Les mots d'ordre appliqués ou lancés par les ouvriers donnaient à réfléchir. Une garde civique 44 était

fondée ayant pour tâche de contrer l'action de l'organisation ouvrière qui avait pour elle la force du nombre. La situation était donc assez critique et, de plus, si l'on pouvait considérer que le renouvellement de la Diète était un fait positif, il fallait que ce soit selon l'ancien processus d'élections par ordres.

– Citoyens ! (Halme se tenait bien droit derrière la table.) De grands événements nous assaillent de toutes parts ! Le sanglant despotisme qui, à Saint-Pétersbourg, répondit aux doléances populaires par des coups de fusil, a fait déborder la coupe et des grèves importantes naissent dans le pays tout entier ! En s'unissant à ces mouvements, le peuple de Finlande a les possibilités de se rétablir dans les droits qui lui furent supprimés ! Mais ce n'est pas là notre unique but ! Cela doit aussi aboutir à des changements dont l'urgente nécessité est connue de tous...

Nécessité du suffrage universel, loi sur les métairies, loi sur le droit au travail, tout cela fut expliqué et le discours s'imagea de la description d'une pauvre dont Halme avait eu la visite le jour même, du moins il l'affirmait, ce qui n'était pas très exact puisqu'elle était venue la semaine précédente.

– ... Citoyens ! Tandis qu'aujourd'hui je réfléchissais à cette lutte que livre le peuple de Finlande pour la conquête de ses droits, j'ouvris prudemment ma porte et une jeune pauvre entra, craintive. Vous connaissez bien ces petits que vous ne voyez que trop souvent ! Je savais ce qu'elle voulait, mais cependant le lui demandai. Elle resta silencieuse dans sa robe déchirée qui pouvait avoir appartenu à sa grande sœur, sa veste loqueteuse qui devait provenir de son grand frère, son fichu qui avait dû être à sa mère. Ce n'est qu'après un long temps qu'elle parvint à souffler : « Un peu de pain... pour aider des pauvres ! »

« Citoyens ! Vous dire combien j'étais honteux en remplissant son sac ! Du fond de mon cœur, je n'osais économiser le moindre morceau de pain et je lui dis : “Aujourd'hui, le peuple de Finlande se lève et lutte pour la défense de ses droits ! Pas seulement pour ses droits nationaux, mais pour les tiens aussi ! Ton chemin amer est encore long, mais tu peux le parcourir d'un pas plus léger car bientôt tu verras le résultat de cette lutte ! Ainsi... Et... Et...” Chers auditeurs, vous pouvez imaginer avec quels yeux cette fillette me regarda et vous pouvez être certains que, de retour chez elle, elle a parlé de ce monsieur qui lui a dit des choses insensées... Qu'aurait-elle pu y comprendre ? Mais un temps viendra où elle comprendra car cette grève va nous permettre de faire tomber les barrières qui nous enferment dans cette situation désastreuse, elle va nous permettre de mettre fin aux injustices qui créent ces petits dépenaillés... Avec la liberté nationale, vient la libération sociale et alors, nous n'aurons

plus à supporter ces regards douloureux !

« Citoyens ! En cet obscur mois de novembre, nous voyons le soleil de printemps se lever dans le ciel de notre patrie ! »

Halme termina là-dessus et fut bien déçu, dans son exaltation, de constater que les marques d'approbation qu'il reçut n'étaient guère enthousiastes. On l'applaudit, bien sûr, mais prudemment et calmement. Il ressentit comme un échec, toussota d'un air entendu et, remarquant que l'assistance regardait tour à tour dans sa direction et dans celle des propriétaires, il comprit que leur présence pouvait être un sujet d'étonnement. S'inclinant vers le pasteur, il dit :

– Cette grève est celle du peuple tout entier ! Je demande au pasteur de vous dire quelques mots, lui aussi.

Le pasteur alla derrière la table et, de sa chaude voix des sermons :

– Chers amis ! Qui de nous ne serait touché des malheurs de notre peuple et de notre patrie ? Cette grève est nationale. Tous les groupes sociaux s'y retrouvent, même les fonctionnaires ! Cependant, pour nous qui sommes ici, il vaut mieux attendre de voir comment évolue la situation. La grève ne nous serait, dans notre village, d'aucune utilité. C'est autrement que nous devons soutenir cette grève. Tous les partis sont d'accord pour dire qu'il est grand temps que nous ayons un autre mode de scrutin, mais cela il faut l'obtenir légalement. Pour aboutir à ce résultat, il faut tout d'abord que l'ancienne Assemblée par ordres recouvre ses droits et qu'elle prépare son renouvellement. Comme j'ai pu l'apprendre tout récemment, nous sommes en droit d'espérer cette réforme et c'est pourquoi nous n'avons pas de raisons particulières de nous joindre à la grève. Ce n'est en fait que lorsque la légalité aura été rétablie qu'il nous faudra veiller à ce que tout le nécessaire soit fait.

Puis il développa les arguments en faveur de l'amour fraternel qui doit servir de base à l'édification du pays et termina par ces mots :

– Chrétiens, nous devons demander à Dieu de nous prêter son aide dans ces jours de difficultés, car seules ses volontés peuvent faire fructifier notre travail !

Halme avait écouté ce discours avec un étonnement croissant et il comprit peu à peu que les propriétaires avaient décidé de tourner la grève. Tout son bel enthousiasme s'effondra. Il n'eut même pas le courage de se joindre aux maigres applaudissements, tandis que l'assistance était encore plus désorientée que lui et ne savait plus du tout ce qu'il fallait penser de cette grève.

Alors Laurila se leva. Balançant sa casquette, hochant la tête, il se mit à parler sans même avoir demandé la parole.

– Ben ! Je pourrais peut-être demander quelque chose ? Et ce que je demande c'est comment on fait la grève si on commence pas à la faire ? Et puis, je voudrais encore bien demander autre chose... Si on peut

savoir ! Si les propriétaires se mettent en grève, qu'est-ce qu'ils vont faire ? Est-ce qu'ils vont se mettre au travail ? C'est ça que je veux dire... Ou alors qu'est-ce que c'est, la grève ? À mon avis, on peut pas faire grève en se mettant à un travail qu'on a jamais fait avant ! Ça c'est mon avis et je comprends pas. Si un propriétaire bien placé pouvait nous expliquer ? Et aussi, ce propriétaire bien placé, il pourrait peut-être nous dire quand les conditions seront légales pour les contrats de métairie ? Parce qu'une loi qui dirait comme ça que les métayers doivent pas être jetés sur les routes comme des pauvres malheureux... Pas plus que les autres pauvres gens... Si quelqu'un veut bien répondre... Si je peux demander tout ça !

Antoine fit deux révérences et s'assit. Puis, dans le fond de la salle, on entendit le gros rire d'Otto, suivi de quelques autres éternuements. Axel émettait des sons approuvateurs que seul son entourage pouvait entendre. Comme les rires vite étouffés augmentaient, la dame du pasteur alla derrière la table.

– On a posé une question : comment les propriétaires feront-ils grève ? La réponse est simple ! Ils cesseront d'entretenir leur domaine et se porteront en avant des exigences populaires ! ils seront plus que tous les autres exposés et sacrifieront en particulier leur avoir, leur avenir et leur liberté ! Leur grève est très possible ! La question est en réalité de savoir ce que fera le despotisme russe ? Va-t-il vouloir s'emparer de nos bois non coupés ? Non, il est certain que si le pays tout entier s'arrête, les Russes ne pourront rien faire ! La grève est ici inutile car elle ne gênera personne d'autre que nous et si certains veulent cependant la faire, c'est pour d'autres raisons, dans d'autres buts ! Ce qu'ils veulent, c'est introduire l'anarchie et l'inquiétude, et cela ne saurait être que nuisible à notre pays !

L'intervention de la dame du pasteur avait jeté un froid sur l'assistance et les gens attendaient que Halme reprenne la parole. Pour sa part, il n'avait pas encore retrouvé son équilibre et n'était pas tellement enclin à s'opposer à la volonté des propriétaires. Il pensa qu'après tout, il était toujours possible de faire cette grève sans les propriétaires, mais il rejeta bien vite cette idée.

Le lourd silence exigeait pourtant qu'il parlât et, comme on le sentait manquer de confiance en lui, l'attente se faisait plus tendue. Il émit deux faibles toussotements, frotta le plastron de sa chemise à diverses reprises, se leva enfin et d'un pas raide alla se placer derrière la table.

– Citoyens ! L'essentiel de ce que je vous ai dit tout à l'heure réside dans le fait que nous devons former un peuple uni. Je suis tout étonné de constater que les avis diffèrent sur ce que nous avons à faire. Il me semble évident que le moment de nous mettre effectivement en grève n'est pas encore venu et c'est pourquoi je pense qu'il faut maintenant

mettre fin à cette réunion tout en nous refusant à laisser croire au gouvernement que nous cessons la lutte. Nous suivrons avec attention l'évolution de la situation et, pour ma part, je vais sans retard me mettre en communication avec nos amis afin de rassembler tous les éléments d'information. D'ores et déjà je vous convie à une nouvelle réunion durant laquelle nous pourrons examiner l'état de la situation à la lueur de ces développements. Mais, pour bien montrer que nous sommes ici comme des sentinelles prêtes au combat, je vous inyite à chanter *Ô mon pays*.

Dans sa fermeté, le visage de Halme montrait tout son mécontentement. Les propriétaires regardaient le plancher, le pasteur était tout rouge. Les gens se levèrent et le chant commença.

– ... ys.. ii... erre...

On entendait à peine le beau baryton de Halme tandis que dans son coin Valenti, la tête de travers, chevrotait sentimentalement. Les vieillards qui entendaient ce chant pour la première fois ne disaient rien et les jeunes, qui l'avaient appris à l'école, n'osaient pas faire entendre leur voix. Le chant fit cependant disparaître la déception de Halme en même temps qu'il faisait naître en lui une colère de repentir. Il aurait dû oser demander la grève en dépit des propriétaires.

Le chant terminé, les voix et les pieds bruient et le pasteur s'approcha de Halme pour lui expliquer de sa voix la plus douce :

– Pour notre part, nous en sommes venus à la conclusion qu'une grève serait, ici, parfaitement inutile, ne serait-ce qu'au regard de la situation de l'approvisionnement. Mais Halme a-t-il entendu dire qu'à Tampere, Yrjö Mäkelin prépare un manifeste exigeant un nouveau gouvernement et réclamant la réunion d'une Assemblée nationale ?

– Je l'ai entendu dire...

L'air grave, Halme regardait par-delà les gens qui sortaient. Battant des cils, il poursuivit sans essayer de cacher sa déception :

– Il semble que les raisons de faire grève leur étaient claires ! Ils ne se satisferont pas du retour à l'ancien état mais veulent quelque chose de nouveau... Moi aussi d'ailleurs... Que signifierait tout notre travail s'il n'en sortait rien de neuf ? Heum... La patrie ne saurait se contenter du retour au passé...

– Mais, dit l'instituteur qui s'était levé et se balançait d'avant en arrière, reposant tantôt sur les talons tantôt sur la pointe des pieds, on ne peut quand même pas former le gouvernement sur la place publique !

– La place de grève est un lieu révolutionnaire ! C'est du moins ce que l'on comprend partout et c'est ce que j'ai lu ! Cette lutte s'écarte des formes habituelles et c'est ce qui fait que le gouvernement peut fort bien être formé sur la place publique. Toute la difficulté vient de ce que certains voudraient retrouver leur position d'avant quatre-vingt-dix-neuf, d'avant le Manifeste. La classe ouvrière, elle, va de l'avant !

– Monsieur Halme se trompe, gazouilla la dame du pasteur qui avait bien remarqué que Halme était blessé jusqu'au fond du cœur. Ce que nous voulons est tout simplement progresser par des voies légales et si nous désirons que l'ancienne Assemblée soit rétablie dans ses droits, ce n'est que dans un but très clair : il lui faut préparer une nouvelle loi électorale. Après, elle sera dissoute !

– Pourquoi madame pense-t-elle que cette Assemblée de

portefeuilles procédera à des changements ?

– Eh bien ! Vous et moi, monsieur Halme, sommes tous deux des radicaux. Nous battons le même fer ! S'il le faut, au cas où cette nouvelle loi électorale ne viendrait pas, nous ferions une nouvelle grève !

– Chère dame, lui répondit Halme assez méchamment, j'ai tendance à croire que seuls les vrais radicaux sont capables de faire grève et ici, il n'y a qu'un seul radical. C'est moi !

Durant cet échange, les gens s'étaient massés dans l'entrée, devant les clous du vestiaire. Ils étaient tous indécis ne sachant ce qu'il leur fallait faire pour cette grève et tendaient l'oreille à ce qui se disait.

– Mais, finit par dire Kankaanpää, comment est-ce donc, cette grève ? On fait la grève contre le tsar et, en même temps, contre les patrons d'usine ? Si on fait grève contre le tsar, pourquoi la fait-on dans les usines ? Les usines ne sont pas au tsar ! Et si on fait la grève contre les patrons, qu'est-ce que cela veut dire ? Les patrons ne sont pas des tsars !

– Les bourgeois font la grève contre le tsar et les ouvriers contre les patrons ! Seulement, voilà, c'est arrivé en même temps !

C'était Otto qui lui avait répondu et sa phrase avait sonné si clair que le pasteur jugea utile de dire :

– Non, les buts principaux de la grève sont communs. Ce sont des buts nationaux ! La grève se fait contre le despotisme.

– Il y en a de toutes sortes !

Tout en souriant le plus amicalement du monde, voulant sans doute manifester ainsi sa bonne volonté, Janne imitant son père dans ses manières avait lancé cette réponse comme un coup de fouet. Il était appuyé au chambranle de la porte et tournait en tous sens sa casquette à oreillettes comme s'il n'avait su en quel sens se la poser sur la tête.

Le maître de Village-Benoît, qui se trouvait lui aussi dans l'entrée, lui répondit de son air simple et puissant :

– Non ! La grève, ici, c'est pas juste ! Ça peut pas aider les agriculteurs ! Hein ! Les vaches, faut bien les traire ! Et les affourager... Dans le vaste monde, c'est une autre affaire...

– Putain !... gronda Laurila en sortant, mais de manière qu'on l'entendît bien. La grève, c'est non et non si ça touche à la bourse de ces messieurs de Finlande !

Quelques rires et sourires gênés se manifestèrent dans le groupe des messieurs que Halme avait abandonné. Il s'était habillé en silence et en sortant déclara d'une voix forte :

– Bon, comme je l'ai dit, maintenant on va s'occuper de savoir quelles sont les nouvelles et ce qu'il y a à faire !

De son côté Preeti Leppänen enfilait ses mitaines neuves, tapait le bout de ses pouces l'un contre l'autre et disait :

– Ouais... Vaut mieux voir ce qui vient que le décider ! C'est comme ça les grandes choses ! Nous autres, faut qu'on regarde de ce côté-là !

Puis les groupes s'enfoncèrent dans l'obscurité de la nuit de novembre, se défaisant et se dispersant au long du chemin, à la croisée des sentiers. On discutait, on se disputait et les jeunes surtout marmottaient leurs avis.

– Tout ça, c'est rien que du vent !

– Vouais ! confirmait Manta Hailu.

– À bas Ute Koskinen et Yalmari Tanielsson !

– Banzaï ! bon Dieu ! Faut leur taper sur la gueule, aux Russes !

À la maison, la femme de la cabane ou de la métairie demandait à son homme :

– Qu'est-ce qu'il y a eu ?

– Ils ont tout mélangé, vingt dieux ! Halme et les propriétaires avaient plein leurs malles de mots et ils ont dit un tas de choses sans queue ni tête... Mais des terres, rien ! C'est sûr qu'il y a quelque chose sous roche, on dirait que les messieurs ont peur ! On sait rien, mais sûrement que c'est pas mauvais pour le pauvre monde !

Axel accompagna Otto et ses fils jusque chez eux. Il était découragé.

– Après le discours de Halme, on ne sait plus rien ! Sans les patrons, on aurait décidé la grève et je me demande bien pourquoi on les a traînés là ! Si jamais on se met en grève pour les affaires des métairies, c'est sûr que c'est pas au pasteur à venir dans ces réunions. Halme aurait bien besoin d'une barrière comme on en a une !

– La grève, rit Otto, ne viendra pas comme cela ! Pour les métayers se serait l'expulsion et ça en ferait réfléchir plus d'un ! En tout cas, j'y ai réfléchi et la grève, c'est un peu comme la corde autour du cou d'un pendu ! Plus la situation des métayers est difficile et plus la peur de l'expulsion est grande. Plus on parlera de nouveau partage des terres et plus les propriétaires feront disparaître de métairies !

– Ils ne peuvent pas faire cela ! Où iraient-ils donc tous ?

– Tu crois, réfléchit Oscar, que les propriétaires voient si loin ? Qu'est-ce que ça peut leur faire que les gens soient sur les routes ? En Finlande, les routes sont déjà pleines de mendiants, alors... Dans le contrat de Kankaanpää, il y avait trois kilos de laine par an, et comme le baron n'en avait plus besoin, il les a remplacés par cinq jours ! Ça fait cher la laine ! Ils pensent à rien, je te dis ! C'est pas la peine de chercher !

– Faut pourtant bien faire quelque chose !

Et Axel bouillonnait en le disant.

– Va gentiment faire tes redevances demain et, si on a un jour le droit de vote, alors on pourra picoter ces messieurs ! Ça fera peut-être réfléchir le baron ! Paraît qu'on a entendu ce pinceau barbu grogner

que je tiens mal la métairie !

– Pas si mal que ça si on peut en dire les défauts ! rit Yanne.

– Qu'est-ce qui lui prend ? lui répondit Otto riant à son tour. C'est pas vrai... Mais le contremaître a été se plaindre pour sûr ! L'autre jour, il a frappé mon cheval et l'a traité de paresseux ! J'ai pas pu faire autrement que prendre ça en main et je me suis mis à secouer le contremaître. Il a bien failli rendre l'âme et c'est de là que sont venus tous ses racontars ! Mais moi, je me suis contenté d'être objectif et de le secouer !

– Ce diable de bonhomme, faut qu'il mente au baron et qu'en plus on déménage !

On se sépara à la porte des Kivivuori et, en arrivant chez lui, Axel avait oublié son abattement. Les rumeurs de grève l'avaient mis en mouvement et il avait cru, le bel innocent, que tout allait arriver d'un coup !

Mais il y avait quand même de quoi se fâcher contre Halme !

– Sacré bon Dieu !... Faut que moi aussi je me mette à lire ces livres et ces journaux !

C'est bien en vain qu'il se mettait martel en tête ! Par les chemins obscurs et boueux, Halme, accompagné de Valenti, s'en revenait vers son foyer. Le garçon aurait bien aimé parler de ce qui venait de se passer, mais le silence du maître-tailleur l'impressionnait si fort qu'on n'entendait que le bruit des pas et des souffles. Halme prenait conscience, non sans répugnance, qu'il avait été le bouffon de la soirée. Il se souvenait avec plaisir de l'histoire de la petite mendiante – ce qui les avait fait rire. Mais quand même... Sa pensée se faisait incertaine... Sa foi en un socialisme patriotique venait de rencontrer son premier échec, de manifester sa première fêlure et par cette fente suintaient les premiers germes de l'amertume. Deux obscurités se faisaient : la nuit de novembre et l'esprit de Halme.

Il parla peu à Emma qui sentit que quelque chose de pénible avait dû lui arriver. De son côté, elle ne dit rien mais essaya de le consoler à petits gestes.

En se mettant au lit, Halme lui déclara d'une voix lourde de conséquences :

– Demain, j'irai voir le camarade Hellberg. On a à se parler !

II

Il n'y eut pas de grève. Axel fit gentiment ses redevances.

Youssi était épouvanté à l'idée que ces obligations pouvaient rester sans être faites et il avait décidé d'y aller lui-même si son fils s'y refusait.

– S'il y a grève, vous n'irez pas vous non plus !

– Comment que tu veux m’en empêcher ?
– Ce serait pas convenable d’y aller à ce moment-là !
– Pendant cinquante ans, j’ai fait ce travail chaque jour et j’ai promis de le faire aussi longtemps que je le pourrais !

Le soir, Axel ne pouvait plus rester à la maison. Il s’en allait retrouver, même en semaine, ses camarades qui s’assemblaient par groupes et qui colportaient les rumeurs les plus extravagantes. Chaque jour il y avait quelque chose de nouveau.

– À Helsinki, le capitaine Kokki a pris le pouvoir ! Les lèche-culs des Russes ont été foutus à la porte... On peut dire que les gars de là-bas ont la main drôlement lourde !

– À Oulu on a fondé la République ! et les gendarmes ont mis les voiles !

– De pleins bateaux d’armes nous arrivent de l’étranger ! Et maintenant, avec ça, c’est sûr, on établit d’abord le suffrage universel, le partage des terres et après, on s’en va à Piter⁴⁵. On colle les papiers sous le nez du tsar et on lui dit d’écrire son nom là-dessus sinon, il a déjà entendu son dernier chant du coq !

– Quels papiers ?

– Ben, la loi du peuple ! La loi de l’Assemblée... Et les autres aussi, celles des métairies, et puis celle pour que les valets des domaines aient aussi leurs parts, et puis pour que les salaires soient augmentés, et les horaires diminués, et que quand il fait noir on ne doit pas travailler !

Halme qui n’avait jamais parlé de cela était allé voir Hellberg avec qui il avait eu une longue conversation. Il s’était, au bourg, passé la même chose qu’à Pentinkulma : les messieurs et les propriétaires avaient empêché la grève de s’étendre au travail de la terre et seuls le personnel de la scierie de Hollola et celui de la gare avaient cessé le travail.

– On voit clairement, dit Hellberg de son petit rire amer et hoquetant, qu’ils ne nous suivront pas jusqu’au bout ! Leurs buts sont politiques, les nôtres politiques et sociaux, et c’est là que nous nous séparons !

– J’ai l’impression qu’une grande partie de la bourgeoisie exige elle aussi le renouvellement de l’Assemblée...

– Hé... Hé... Faut bien... Qui donc, aujourd’hui, oserait demander le contraire ? Ils peuvent en dire, des choses... Mais, une fois que la vieille Assemblée des portefeuilles se sera de nouveau réunie comme elle le faisait autrefois, et que les cosaques patrouilleront à cheval dans les rues, ils étudieront sans doute la situation pour voir si elle convient pour de telles modifications à long terme ! Notre bourgeoisie attend toujours le moment opportun pour faire quoi que ce soit ! Souviens-t’en !

– Alors, que faut-il faire ?
– La garde de Kokki devrait mener l'affaire à son terme.
– Bon. Mais la violence est pourtant un moyen étranger à la classe ouvrière !

– Ecoute donc, lui répondit Hellberg en le fixant de ses petits yeux aigus. Si elle veut parvenir au pouvoir, tous les tours sont permis à la classe ouvrière !

Cette phrase déclencha une longue dispute durant laquelle Hellberg se montra tour à tour emporté et ironique, se moquant sans s'en cacher de la puérilité de Halme qui se défendait calmement, s'étonnant seulement que son camarade fasse tant de citations tirées de la littérature socialiste.

– Il semble, à mon avis, qu'il ne soit pas logique de demander le renouvellement de l'Assemblée et en même temps d'appuyer la garde de Kokki.

– Hum... Quel est l'avenir réel des mouvements ouvriers ? Kalle Silander a déclaré ici, devant le porche de l'église, que les coopératives mènent au socialisme, qu'il faut fonder des coopératives et y faire tous nos achats et qu'ainsi la bourgeoisie mourra d'elle-même.

– Hum... C'est sûrement un bon moyen !

– Ouais ? Et que font les gens ?

– Cela dépend... La vieille peur agit toujours. Les employés du domaine sont parmi les plus prudents, mais j'ai pourtant tendance à croire que mon petit travail commence à porter des fruits !

– L'incertitude qui se manifeste chez les habitants de ton village provient de ce que tu es toi-même indécis. Tu dois fonder une section de la société des travailleurs et te mettre à secouer sérieusement ton coin, sur la base du programme du parti.

Les paroles de Hellberg blessaient Halme d'autant plus qu'il le voyait mâcher des miettes de pain qui se trouvaient sur la table tout en lui parlant. Mais ces directives précises accrurent encore la raideur et le mécontentement du maître-tailleur.

– C'est bien dans mes intentions de fonder cette association ouvrière et de l'incorporer au parti, mais il faudra d'abord que le programme du parti soit approuvé ! Et je pense que tu me permettras de te rappeler que, dans mon insignifiance, je t'ai toi-même aidé à discerner de grands manques de clarté dans le programme du parti !

Ils furent finalement d'accord pour dire que, si la grève n'était pas immédiatement réalisable, il fallait chauffer les esprits et les orienter sur le renouvellement de l'Assemblée. Hellberg prononça quelques paroles enthousiastes et Halme tint bon pour son travail d'éducation populaire. Cependant il demeurait certain qu'il fallait fonder cette association ouvrière même si, au début, elle ne rencontrait pas toute la

sympathie qu'on pouvait espérer.

Halme partit et, quand il fut déjà loin, Hellberg émit des grognements de mécontentement. Il savait que des troupes russes étaient en marche sur Helsinki et que la grève devait s'arrêter à mi-chemin.

Oui, oui... les messieurs arrangent leur galette... Mais que va-t-il se passer avec cette association ouvrière si c'est ce marguillier du diable qui la fonde ! Il est vrai que, dans son coin, c'est le seul dont nous puissions disposer !

Halme écrivit le discours qu'il avait l'intention de prononcer le dimanche suivant dans la maison du corps des pompiers. Valenti courut à nouveau pour porter les invitations, mais cette fois-ci les messieurs et les propriétaires furent laissés à l'écart.

Pourtant, un peu avant la réunion, Halme eut droit à une visite étonnante : le pasteur vint le trouver, porteur de nouvelles stupéfiantes : la Diète, cette vieille Assemblée, était invitée à se réunir pour discuter du droit de vote et le Manifeste de février était retiré. Du coup, la grève allait se terminer et le pasteur, tout joyeux, dit au maître-tailleur :

– Ainsi, monsieur Halme, nous avons gagné !

Sans prendre part à sa joie, et après s'être enquis des nouvelles les plus importantes, Halme répondit au pasteur :

– Vous avez obtenu tout ce que vous désiriez mais la victoire de la classe ouvrière n'en est encore qu'à l'état de promesse !

– Comment cela ? Le communiqué dit clairement que la tâche de la Diète est d'établir un nouveau mode de représentation !

– Vous savez tout aussi bien que moi, Monsieur le Pasteur, que le consentement de tous les ordres est nécessaire pour cela et vous connaissez le sens réactionnaire de cette Assemblée !

Le pasteur affirma avec emphase que les ordres ne pourraient pas empêcher cette réforme et que d'ailleurs :

– Demain, nous tiendrons une réunion patriotique à la maison communale ! Venez, et vous verrez !

Halme sentait une amère douleur envahir son esprit. Pourquoi aller là-bas ? Ah, la fête aurait été grande s'ils avaient tous fait grève et si ensemble, maintenant, ils fêtaient leur victoire ! Et puis, ces changements de dernière heure faisaient que son discours ne valait plus rien et il fallait tout recommencer !

Les gens vinrent en grand nombre à sa réunion et il lui fallut expliquer tout ce qui venait de se passer.

– Eh bien, citoyens ! Nous pouvons sans doute nous réjouir mais cela n'empêche pas qu'un goût un peu âcre demeure ! Les espoirs de la classe ouvrière se trouvent toujours situés dans un avenir incertain. Nous espérons que le mur tomberait d'un seul coup, mais cela ne s'est

pas fait et c'est pourquoi il faut nous préparer à poursuivre notre lutte. Il est temps que notre village ait, lui aussi, son association ouvrière et nous ne tarderons pas à l'établir. Mais, si toutes nos espérances ne se sont pas réalisées en une fois, il n'en demeure pas moins que le rétablissement des anciens droits est une grande chose pour laquelle nous pouvons nous lever et chanter notre chant national.

Après le chant, de nombreuses questions d'ordre particulier furent posées à Halme. Comme il n'avait été mis au courant que par le pasteur, et de façon imprécise, il dut en laisser un grand nombre sans réponse. Pour celles-là, il promit d'obtenir tous les renseignements nécessaires.

La source de ces renseignements, c'était Hellberg. Le lundi soir, Halme gagna le bourg en agitant fébrilement sa canne. Hellberg avait depuis déjà longtemps réuni les dirigeants de l'association ouvrière du bourg. L'association avait été créée au cours de l'automne et son activité n'avait fait que poursuivre ce qui avait été fait avant par le seul Hellberg.

Halme arriva au milieu d'un groupe assez excité. Ici, au moins, Hellberg ayant le téléphone, on avait des informations de première main. Quand Halme salua en disant :

– Ben, la grève est finie !

Hellberg l'apostropha d'un :

– La grève des messieurs, oui ! La nôtre, non ! Eux ils ont eu ce qu'ils demandaient, pas nous ! Alors, on continue !

– Mais les trains marchent ! J'ai entendu...

– Ouais ! Les trains marchent ! Avec leurs histoires, les messieurs ont tout embrouillé ! Mais je viens juste d'être averti qu'à Helsinki au moins la garde rouge n'a pas consenti à arrêter la grève !

– Est-ce que le comité de grève de Tampere ne sait pas ce qui se passe ?

– Eux aussi reçoivent les informations au compte-gouttes. Mais je vais encore essayer !

Il prit le téléphone et après une longue attente la communication fut établie.

– Est-ce que Mäkelin est là ?... Ben, Salin... Tous à Helsinki !... Ici, c'est seulement Hellberg... Est-ce qu'on sait quelque chose de nouveau sur la grève ?

On lui demanda d'attendre et durant ce temps, il eut le temps de dire :

– Ils sont tous partis à Helsinki. Ou bien, pour mieux dire, ils n'en sont pas encore revenus !

Puis on parla de nouveau à l'autre bout du fil et les réponses de Hellberg permirent aux autres de comprendre en partie ce qui se passait. Il remit l'écouteur en place, marcha de long en large un

moment, l'air sombre, et finalement se mit à rire à petits coups :

– Ben, les gars, la grève a pris fin de notre côté aussi ! C'est une belle victoire pour les bourgeois ! Le gouvernement est formé sur la base de la loi fondamentale, c'est-à-dire sur l'union de la bourgeoisie finnoise et suédoise. Un certain Kari est pris là-dedans, comme socialiste, mais sans l'accord du parti et, à Helsinki, un garde-étudiant a menacé de tuer un garde-rouge qui arrêta la circulation... Ah, merde ! On n'a pas peur du sang quand il est question d'empêcher les revendications ouvrières d'aboutir !

On parla et on se disputa. Halme et Silander s'opposèrent à la colère de Hellberg, en exprimant que le suffrage universel ouvrait des possibilités nouvelles.

– Il faut réveiller les endormis, faire comprendre l'importance de cette question, élever les esprits et, quand les ordres se réuniront, il faudra faire en sorte que le droit de vote arrive pour tous. Cela a un bon côté car à présent nous savons nettement où sont les railleurs ! Il y a eu suffisamment de discours pour ce renouvellement et maintenant, quand le second mouvement se déclenchera, ce sera avec les fusils !

– Ils se réunissent à la maison communale. Si on y allait ?

– Qu'ils fêtent seuls leur victoire, répartit Hellberg, les yeux étincelants, nous fêterons la nôtre une autre fois et je crois qu'à ce moment-là la bourgeoisie ne criera pas hurra ! Depuis quelque temps, ils s'excitent contre moi parce qu'ils ont remarqué que l'association rassemble du monde ! Eh bien ! Ils vont voir ! Il en viendra encore plus et plus longtemps elles mettront à venir, ces améliorations, plus il en viendra, du monde !

Hellberg par moments arpenta la pièce et, même s'il n'avait rien de spécial à dire, il s'emportait par bouffées, expliquant son raisonnement, comme s'il l'avait fait pour lui, sans tenir compte de ses camarades.

Il n'était pas originaire de la paroisse mais y était venu dans sa jeunesse et on ne savait rien d'autre de lui que ce qu'en disaient les racontars. Lui-même ne parlait jamais de l'époque qui avait précédé son arrivée. Tout ce qu'on pouvait conclure de ce qu'il disait était qu'il avait été ouvrier dans la construction. Quand il était venu ici, il avait un peu d'argent et s'était construit cette maison. Puis il s'était marié avec une fille du bourg. On pensait qu'il était un enfant adultérin à qui un prêtre avait donné ce nom de Hellberg et, comme il fallait bien qu'on s'expliquât d'où il avait tiré cet argent, on disait qu'il lui venait de sa mère. Du moins, c'est ce qu'on chuchota lorsqu'il eut attiré l'attention en éveillant l'intérêt des gens pour le socialisme. Cette mère aurait été la fille d'un grand propriétaire d'une manse de cavalier d'un village voisin et son père un contremaître – ambulant – de flottage, ou

peut-être était-ce un garde-forestier ? Toujours est-il que la fille avait disparu de sa maison avec son fils, et qu'on n'avait plus entendu parler de l'homme.

Plus tard, elle serait rentrée en grâce auprès de sa famille et elle aurait pu mourir chez ses parents, laissant quelque argent à son fils qui se serait alors vu obligé de partir – ce qu'il aurait fait volontiers sans omettre de flanquer une bonne rossée à son oncle qui avait, disait-on encore, traité sa mère de prostituée et lui-même de vaurien.

Et maintenant, il était dans cette pièce. Il refrénait son ardeur, mais sa force était écrasante et il fixait les autres de ses yeux perçants, sans aucune de ces discrétions que les hommes ont d'ordinaire pour leurs semblables.

Cela mettait Halme mal à l'aise. Il ne pouvait, foncièrement, aimer Hellberg. Les discussions qu'il avait avec lui étaient toutes différentes de celles qu'il aimait et son opinion semblait sans valeur si Hellberg ne l'approuvait pas. Et puis il arrivait que, pour toute réponse, Hellberg lui décochât son rire qui lui retroussait légèrement le coin des lèvres. Mais Halme ne cédait pas. Il savait ce que disait Kautsky et ce qu'écrivait Taine !

Bien sûr, il était agréable d'être assis avec les dirigeants ouvriers et d'écouter crisser, l'une après l'autre, les carrioles, qui allaient vers l'église en emportant leur chargement de gens à la fête qui allait se tenir à la maison communale !

La maison communale était aussi pleine qu'une bonne masse de forgeron. On fit des discours et on chanta. Tous les notables voulurent parler, on demanda au pasteur de faire une courte prière – ce qu'il fit – et sa dame, elle aussi, parla.

– Il est important qu'avec la nouvelle Assemblée vienne le droit de vote pour les femmes ! Le peuple de Finlande a lutté pour le retour des libertés et il est juste que les femmes aient elles aussi leur part de liberté. Elles forment encore maintenant une caste sans aucun droit et, si nos socialistes parlent des injustices sociales, il faut bien voir que c'est là la plus grande de toutes les injustices et non, comme ils le prétendent, les différences entre les classes sociales. Dans ce pays, chaque citoyen est libre. Seule la femme ne l'est pas ! Et aujourd'hui, quand toutes les forces sont nécessaires pour la défense des libertés, il est essentiel que les femmes puissent participer à ce combat !

Le vrai discours de fête fut dit par l'instituteur du bourg. C'était un Jeune Finnois – ce que savaient les constitutionnels – et il ne cacha pas sa joie triomphale. Il railla un peu les fennomanes, ce qui lui amena une réponse du médecin du bourg qui, lui, était Vieux Finnois. Tous les discours avaient manifesté le mécontentement que l'on ressentait à l'égard des socialistes et certains avaient même mentionné

la bagarre qui avait eu lieu au coin de Stockmann. L'instituteur ne manqua pas lui aussi d'aborder ce chapitre :

– ... Le prolétariat a, dans cette lutte, pris une part appréciable. Mais il est en son sein des personnes qui ont voulu pêcher en eaux troubles ! Est-ce l'heure de développer la haine de classes alors que nous pouvons justement espérer le suffrage universel ? Cependant, nous pouvons nous féliciter de voir que, dans sa majeure partie, notre classe ouvrière est paisible et légaliste. Pour elle, la question patriotique est plus importante que les disputes de classe et elle sait bien que les dirigeants de notre pays sont favorables à un renouveau raisonnable qui ne peut provoquer aucun mécontentement social. Les avis différents qui se sont fait jour durant la grève doivent être oubliés afin que tous ensemble, par notre travail constructif, nous participions au mieux-être de notre pays !

Après chacun des discours, on chantait, et ce n'est que tard qu'on s'en retourna à la maison, emplis d'un fort sentiment patriotique.

Le couple du presbytère était dans sa carriole et, en arrivant en haut d'une montée, la lumière du falot de la voiture éclaira des jambes dont le mouvement s'accompagnait du balancement d'une canne. La lumière laissait encore le haut du corps dans l'ombre, mais en approchant, l'homme tout entier put être vu.

– Bonsoir !... Vous êtes quand même venu ! Nous ne vous avons pas vu !

– Bonsoir. Vous aviez raison de constater mon absence. Je n'étais pas à la fête !

– Pourquoi ?

– J'avais d'autres affaires !

– Montez donc dans la voiture !

– Merci, mais la marche, par cette fraîche nuit, est bien agréable !

– Nous avons suffisamment de place !

– Merci, merci ! La marche nocturne est loin d'être mauvaise, elle éveille le sens philosophique... Hé... Hé...

Le ton froid de Halme fit comprendre au couple qu'il valait mieux ne pas insister et la voiture poursuivit sa route. En prenant de l'avance, ils virent les jambes qui s'élevaient et s'abaissaient mécaniquement, puis ils n'aperçurent plus que la ferrure de la canne qui scintillait à chaque balancement, et enfin tout leur devint nuit.

III

Le nom donné à l'association ouvrière fut : A.O. Riento.

Il n'y eut pas grande affluence pour la réunion constitutive et on remarqua surtout l'absence des employés du domaine. Halme fut naturellement choisi pour président après qu'il eut longuement insisté

sur la signification de la démocratie et dit sa joie de sacrifier un peu de ses forces pour la société dont il se contenterait d'être simple membre. Valenti fut élu secrétaire sur la proposition de Halme :

– En raison des circonstances particulières que vous connaissez, il est, me semble-t-il, important que le président et le secrétaire aient la même habitation.

Au début, on manquait de membres pour pourvoir au bureau directeur et, malgré l'opposition de Halme, Antoine Laurila fut élu en raison de sa capacité de parole. On proposa aussi Otto Kivivuori qui s'empessa de refuser ce poste lors de la première réunion. Ce n'était pas la crainte du baron qui le faisait agir ainsi, mais il lui déplaisait d'appartenir à ce comité de direction. Il fut bien surpris de constater que son fils Janne insistait comme les autres et il trouva étonnant ce zèle soudain manifesté par son aîné en faveur du socialisme.

– Vas-y donc ! Pense un peu ! Si on a le droit de vote, les gens vont donner leurs voix à quelqu'un et la société est importante dans cette histoire !

– Qu'est-ce qui te prend d'un seul coup ?

– Qu'est-ce qui me prend ? Rien du tout ! Mais si on a la majorité, ça arrangera bien les histoires des métairies et on en aura fini avec toutes ces redevances. Y'a rien du tout qui me prend !

– T'en as pourtant pas fait lourd, jusqu'à maintenant ! Tu connais plutôt les jours de congé et, pour le travail, tu serais davantage porté sur les travaux de nuit en compagnie des servantes ! Dis-moi un peu, est-ce que le mioche de la Lyyti est ton œuvre ?

– Sûrement pas ! Je l'ai jamais touchée ! Ces joies-là, elle les a réservées à d'autres !

– En tout cas, c'est facile de savoir procréer ! Mais ça met vite un fil à la patte des gars ! Pour l'instant, si les associations ouvrières n'y veillent pas, les redevances tarderont pas à augmenter !

– T'as rien à craindre pour moi ! Je suis trop mauvais pour faire une famille, mais qu'est-ce qu'on fait ? On devient socialiste ?

Anna s'opposa à cette idée autant qu'elle le put mais Otto décida finalement de donner son adhésion à l'association. C'était un geste de grande portée puisqu'il décida de la participation de Kankaanpää et de Mäkelä et qu'ainsi le bureau directeur put être formé. Pratiquement, l'importance qu'il fallait accorder aux décisions prises par le bureau était à peu près nulle car Halme dirigeait généralement seul sans se préoccuper de ses collègues.

Peu à peu les membres se firent plus nombreux et, que l'on fût indifférent ou méfiant, on allait quand même aux réunions. Le succès de la grève générale donnait de bons sujets de discours à Halme et il y avait toujours quelqu'un pour venir lui dire :

– Ben, marque aussi mon nom ! Si vous pouvez attendre jusqu'au

prochain salaire, pour la cotisation !

– Il n’y a pas urgence et nous ne voulons pas faire de la question financière une obligation si ce paiement vous crée des difficultés ! Nous avons plus besoin de gens que d’argent. Ce qu’il faut, c’est se mettre tous ensemble pour faire ce qui doit être fait ! Nous voyons bien maintenant que les hautes classes de notre pays ne veulent pas remuer le petit doigt et nous devons nous occuper nous-mêmes de ce qui nous revient.

– Ah, on a bien ri pour la grève, mais si quelqu’un était pas bête à ce moment-là, c’était cet homme.

C’est ce qu’on entendait dire de plus en plus fréquemment de Halme.

Henna et Preeti se disputèrent presque à cause de la nouvelle position de Valenti. Le second sujet de leurs préoccupations était le costume qu’il fallait faire pour Aune leur fille. Elle était en âge d’aller au catéchisme et si elle n’était pas encore complètement femme, on voyait très nettement ce qu’elle allait devenir. Du moins, de nombreux regards l’avaient observé. Bien sûr les parents avaient encore quelques autres sujets d’ennui, comme par exemple cette vache qu’ils ne parvenaient pas à acheter, mais, heureusement, Halme venait à leur secours en les libérant de Valenti et en prêtant parfois la main à la confection du costume d’Aune. On ne pouvait pas dire qu’il les tînt en une estime particulière, mais il ne manquait pas de bonne volonté !

Les réunions de l’association se tenaient dans la maison du corps des pompiers et, comme cette maison appartenait de fait au baron, Halme considéra comme normal de lui demander la permission de l’utiliser à cette fin. En dépit de toutes les coutumes, le maître-tailleur se permit d’arrêter le baron au cours d’une de ses promenades et de lui présenter son affaire, sans en avoir auparavant parlé à l’intendant. Il est vrai que cet intermédiaire n’avait rien à voir là-dedans et c’est pourquoi Halme avait fait fi des us.

Le baron s’arrêta, toisa Halme et lui demanda brutalement :

– Vous voilà socialiste, maintenant ?

– Monsieur le Baron, j’admets que je suis enclin à me situer dans la ligne socialiste.

– Tous en enfer ! Tous des gueulards ! Qu’est-ce qu’une servante ou un Leppänen peuvent bien comprendre aux affaires de l’État ? C’est rien que des Huns ! La disette, voilà ce qu’ils savent faire ! La faim ! Mélangent tout ! Jamais les nobles ne consentiront !

Halme, tout surpris d’une telle offre de discussion, poursuivit :

– Monsieur le Baron, ni Leppänen ni quelque servante que ce soit n’auront à s’occuper des affaires de l’État. Leur représentant en sera chargé ! En fondant cette association ouvrière, mon intention première est justement d’élever leur conscience pour leur permettre, dans la

faible mesure de leurs moyens, de prendre part aux affaires concernant l'État. Pour ce qui est de la disette et de la faim, je suis aussi d'un avis différent du vôtre, et je pense que le travail légalement régularisé fera justement disparaître ces fléaux !

– J'ai tout lu ! Les socialistes suédois : mêmes discours, mêmes écrits. La loi, cela ne veut rien dire ! Ici, en Finlande, c'est la révolution ! Si les gens des métairies reçoivent les terres, il n'y aura plus de pain ! Maintenant, ils cultivent si je les y oblige dur ! Paresseux et mollassons ! Les bois, ils les coupent ! S'ils reçoivent les bois, ils coupent tout, ils vendent les arbres abattus, et ils ne font plus rien, tant qu'ils ont de l'argent ! Le désordre ! La ruine pour tous !

Halme avait du mal à attendre la fin du discours du baron. Il sentait que ce n'était pas le moment de faire des phrases ronflantes et bien balancées ; l'occasion offerte par le baron était trop belle et il allait pouvoir développer ses thèmes favoris :

– Monsieur le Baron a si bien gouverné son domaine que les étudiants viennent le visiter. Mais comment serait-ce si ce domaine n'appartenait pas en propre à Monsieur le Baron ? La mauvaise tenue des métairies vient du fait qu'elles n'appartiennent pas en réalité aux métayers ! Les menaces incessantes qui planent sur eux, comme les expulsions par exemple, influent sur leurs vies ! Ils aiment, naturellement, leurs métairies mais ils ne reçoivent aucune contrepartie lorsqu'il leur faut les quitter ! Tenez, chez nous aussi nous avons un bon exemple : le métayer du presbytère a transformé un désert glacé en métairie et, lorsque tout fut en état, il lui a fallu abandonner une partie des meilleures terres. Aucun zèle ne peut se manifester dans de telles conditions !

Le baron jeta un rapide coup d'œil en direction du presbytère et, un instant, il parut incertain de ce qu'il allait dire.

– Ces gens qui parlent finnois, causent du droit de vote... À cause de la langue... Mais les métairies n'en valent pas mieux ! Quand l'homme est bon, pas d'expulsion... Mais les chicaneurs paresseux et les voleurs... au diable ! Le bon métayer, pas au diable ! Et ses enfants prennent sa suite dans la métairie !

Le baron mit brutalement fin à la conversation. Il sentait sans doute qu'il n'était pas convenable de parler du pasteur avec Halme. En reprenant sa promenade, il lâcha brièvement :

– Vous avez la permission pour la maison des pompiers ! Les conditions : pas de vacarme, pas de bagarres, pas de cris ! Pas de discours pour la révolution... Seulement ce qui est légal !

Le baron partit et la conversation qui s'annonçait si bien tourna court. Quand un peu partout on sut que la permission avait été accordée, le courage des serfs grandit et ils prirent l'habitude d'aller régulièrement aux réunions, « d'aller à la maison ». Axel Koskela était

de toutes les réunions, assis et se manifestant rarement. Il écoutait. Tout. Youssi était bien inquiet de ce qu'on dirait au presbytère, mais aucune remarque ne lui revint aux oreilles.

Le pasteur n'en parla qu'une seule fois, à Axel.

– Axel sait-il si Halme a l'intention de poursuivre les activités du corps des pompiers ? Avec cette association ouvrière qu'il a fondée...

– Il a dit comme cela que les exercices allaient reprendre au printemps.

– Ah !... Eh bien... C'est bien qu'on continue à savoir éteindre les incendies... Surtout quand il est devenu si commun d'en allumer !

Qu'est-ce que cela pouvait bien vouloir dire ? Axel y réfléchit longuement en se demandant ce que cette phrase pouvait bien cacher.

Lors des réunions, on suivait avec attention ce qui se passait à la Diète, car on attendait avec impatience que la nouvelle loi électorale fût publiée. Enfin, un soir, Halme annonça :

– Camarades ! La dernière opposition est brisée ! La noblesse a consenti à reconnaître la nouvelle loi électorale. Camarades ! Dressons-nous fermement et, maintenant, *Allons enfants de la patrie...*

On était habitué à ce genre d'activité et c'est ce qui explique que la maison du corps des pompiers de Pentinkulma retentit bientôt du

Allons enfants de la patri... i... e.

Quand, au cours des réunions, on parvenait à cet instant qui voyait « sauter le bouchon », Otto demeurait grave et muet à sa place. Son regard se promenait lentement sur la salle et s'il lui arrivait de rencontrer un autre regard qui manifestait sa joie, le sien glissait de côté et seules les commissures de ses lèvres manifestaient une légère vibration. Il était bon chanteur mais ne prenait pas part aux chants. Par contre, Antoine Laurila, qui ne savait pas chanter, battait lourdement la mesure de la masse de ses épaules et Axel, qui lui aussi se tenait coi, sentait les paroles de ce chant résonner profondément en lui :.

C'était surtout *Marchons marchons, qu'un sang impur abreuve nos sillons...* qui l'émouvait.

Halme avait écrit un court article pour le *Journal du peuple*, qui lui répondit en lui demandant d'en faire d'autres. On le flattait un peu et on le priait de devenir le correspondant local du journal. C'est ainsi que Halme devint le représentant de ce journal auquel il s'abonna, en plus du *Travailleur* qu'il recevait déjà. À d'autres, le *Journal du peuple* suffisait largement mais pour lui, qui voulait être tenu au courant des grands événements, il lui fallait recevoir l'organe central du parti. Il obtint quelques abonnements gratuits pour les plus pauvres et en aida d'autres à payer le leur. Il pouvait le faire car il gagnait bien sa vie. Les messieurs de la paroisse lui faisaient faire leurs costumes et Halme

se tenait au courant de la mode, commandant des patrons et des modèles chez les meilleurs tailleurs. Il aimait les beaux vêtements et, depuis qu'il avait fondé l'association ouvrière, en plus de sa canne, son équipement personnel s'était complété d'un pince-nez fixé au revers droit de son veston par un ruban noir. Un rêve secret habitait cet homme calme : le parti le présenterait-il aux élections ? Il essayait de repousser cette illumination. C'était un fait mathématiquement impossible, Hellberg serait certainement ce candidat.

Quand le premier exemplaire du *Journal du peuple* arriva chez les Koskela, les garçons le lurent avec une grande attention, tandis que Youssi le considérait comme la source de nouveaux tracas. C'est avec l'argent qui lui restait qu'Axel avait payé l'abonnement, mais c'était bien la seule chose qu'il eût pu s'offrir !

– Auriez mieux fait de vous acheter un livre ! Tant qu'à lire, ça aurait été plus utile ! Et puis, où va-t-il cet argent ? Bien sûr c'est votre affaire de savoir ce que vous semez ! Mais il y a quand même de meilleurs endroits ! Le jour, on écrit des inutilités pour les gens et le soir, on va boire l'argent des imbéciles !

Les garçons ne disputèrent pas leur père et Alma avait une opinion différente de celle de son mari vis-à-vis du journal. Elle le lisait avec plaisir lorsqu'elle en avait le temps.

Parfois, elle demandait à Axel de le lui lire à haute voix et, colonne après colonne, il lui lisait les articles, sans marquer d'interruption et d'une voix si inexpressive que tout se mêlait assez facilement. Youssi, qui écoutait aussi tout en prenant son air le plus indifférent, s'intéressait parfois à ce qui y était écrit et son allure méprisante n'était plus qu'un masque.

« Nous pensons que la situation de la paysannerie pauvre ne pourra se clarifier qu'en menant l'affaire à son terme. Les déclarations de notre bourgeoisie sur la libre acquisition des terres et sur l'établissement légal des contrats n'aboutissent qu'aux expulsions et sont dénuées de toute signification positive. C'est ce qui explique que nous ne puissions plus faire confiance aux proclamations de bonne volonté de cette bourgeoisie qui, généralement, se contente de faire des promesses sans jamais les tenir. Il faut aussi considérer que, étant donné le prix qu'atteindrait la terre, sur un marché libre permettant le rachat des métairies ou de tout autre domaine, l'acquisition des champs par ceux qui les travaillent est un leurre. Et nous ne parlons pas de l'incertitude dans laquelle nous nous trouvons quant au désir de vente des propriétaires terriens ! Aussi, quand des milliers de métayers sont menacés d'expulsion, quand ils ne peuvent demeurer sur leurs terres qu'avec les contrats de servage qu'avaient leurs aïeux, tout discours portant sur le libre marché des terres est une cinglante ironie. Il n'est qu'une solution : l'obtention d'une loi par laquelle les métairies pourront être rachetées selon un barème fixé par le gouvernement et avec

l'aide financière de l'État. »

– Ouais ! Des discours pareils, ça suffit peut-être à quelques-uns ! Mais c'est certain que les choses vont rester comme elles sont !

– Si on laisse faire, c'est sûr ! Mais si on peut voter, quand il y aura des élections, c'est une autre paire de manches !

– J'aurai de quoi voter ! Sûr !

Youssi sortit mécontent. Cela l'ennuyait d'avoir à reconnaître que le journal voyait nettement la situation et, d'un autre côté, il ne pouvait l'approuver pour toutes les conséquences qu'entraînaient de tels articles.

Un autre jour, on lut dans le journal que « *nos prêtres savent bien expliquer que les riches de ce monde ont bien du mal à gagner le royaume du Ciel et, pendant ce temps-là, ils ne se privent pas de voler pour leurs églises et vont jusqu'à dépouiller une pauvre veuve de son unique vache* ». Cette fois-là, ce fut Alma qui se fâcha le plus.

– Il ne faut pas écrire de pareilles choses ! Voilà qu'ils se moquent de Dieu dans ton journal !

– De toute manière, ironisa Axel, c'est bien ce qui arrive ! Alors pourquoi ne le dirait-on pas ?

Une longue dispute s'ensuivit qui se termina comme les autres : Axel en colère sortit de la pièce peu après son père.

Le Journal du peuple parla longuement de la grève de Laukko et quand, quelques jours plus tard, Töyry avertit Antoine Laurila qu'il devrait au printemps suivant quitter sa métairie, l'annonce arriva à un moment où les gens étaient bien préparés. Antoine fit savoir qu'il ne partirait pas et, au contraire, exigeait un contrat à long terme, faute de quoi il se mettrait lui aussi en grève.

Le comité directeur de l'association ouvrière prit cette affaire en main, mais Antoine était si échauffé qu'il ne voulut entendre aucun avis contradictoire et ne fit que menacer de se mettre en grève. Otto Kivivuori essaya de lui expliquer que sa situation était sans issue :

– Tu as un contrat oral et il y a tant de raisons d'expulsion que, quoi que tu fasses, il te mettra dehors. Et puis, une grève faite par un seul homme, ça ne peut pas marcher !

– Par un seul homme ? Eh ben ! Que les autres s'y mettent ! Sinon, qu'est-ce que c'est que cette bon Dieu de merde d'association, si ça ne nous vient pas en aide ?

Il n'y avait pas moyen de lui faire comprendre que les serfs du domaine ne se mettraient pas en grève contre Töyry. Antoine vitupérait tout le monde et il fut décidé que l'association essayerait de trouver un compromis après qu'Otto, une fois de plus, eut mis Antoine en garde contre ses excès.

– On va essayer de discuter et si ça ne marche pas, on essayera

d'aller en justice, mais ton histoire de grève, ça ne tient pas !

Le dimanche suivant Otto et Halme passèrent chez Laurila d'où ils devaient, tous les trois, s'acheminer vers la maison de Töyry. En gravissant les marches de la métairie, ils entendirent Antoine beugler :

– Bon Dieu ! T'as pas fini d'emmerder ce dingue ?

Les vociférations étaient entrecoupées de grondements. La porte du fournil s'ouvrit et Uuno, le fils de onze ans, en jaillit, immédiatement suivi d'Antoine qui bouscula les arrivants et se lança à la poursuite de l'enfant qui s'était réfugié dans la pièce. Du côté du fournil on entendait encore les geignements d'Aline, la mère, qui de sa voix larmoyante et irritée psalmodiait :

– Ben merde alors, quelle vie qu'on nous fait ! Suffit plus d'un fou, faut encore qu'les autres aient plein de gros mots dans leurs sales gueules ! Qu'est-ce que j'ai bien pu faire au bon Dieu ?

Chaque fois que Halme était témoin de tels emportements il ne pouvait s'empêcher de prendre un air encore plus grave que de coutume. Tout cela le choquait et il manifestait son mécontentement par de petits grognements de fond de gorge. Otto s'avança pour voir ce que devenait Laurila. Dans la pièce, Antoine continuait à jurer tout en se saisissant d'un gourdin, dont il menaçait l'enfant.

– Laisse-le, lui cria Otto, ça n'arrangera rien !

– Merde de merde, maugréa Antoine en se tournant vers lui, j'ai encore jamais vu ça ! J'vais l'arranger que ses conneries, il pourra plus les souffler !

On s'installa mais en raison de ce qui venait de se passer l'atmosphère était plutôt tendue. Aline, de son côté, ne cachait pas son ressentiment de l'action des médiateurs.

– Ça sert à rien d'aller rouspéter ! Sûr qu'il faudra qu'on parte ! Il veut faire une boutique pour son œuf pourri de frère ! Y'a pas si longtemps qu'une fois que j'étais au sauna, il a voulu me sauter ! Je le lui dirai bien encore à sa vieille ! Il est venu comme un taureau et l'a voulu me renverser mais j'lui ai bien montré que j'l'attendais pas pour baiser !

– Ça sert à rien d'expliquer ça maintenant ! S'il a essayé, c'est qu'il avait déjà dû t'le faire avant ! lui répondit Antoine qui était si en colère qu'il ne tenait nullement compte de ses visiteurs et n'hésitait pas à reprendre une dispute.

– Quoi... Salaud... J'ai pas besoin d'ça à mon âge...

Halme, qui balançait sa canne d'un air ennuyé, se mit à parler, les lèvres pincées.

– Oui, cela ne sert à rien... Mais il faut aller là-bas, c'est peut-être un moyen ! Il est inutile de regarder en arrière et tout doit être mis en œuvre pour l'avenir.

– Pour ça, on lui doit rien ! Des journées, on lui en a trop fait ! Il le

dira pas, bien sûr, et i'dira pas non plus qu'les jours que j'lui ai faits, z'étaient rudement pleins !

Une fillette d'une demi-douzaine d'années jouait sur le plancher de la cabane. C'était Elma qui, les cheveux non peignés lui tombant sur les yeux, leva son regard vers les visiteurs et les examina longuement. Otto se mit à rire et demanda :

– Est-ce que cette petite fille s'amuse à se cacher derrière ses cheveux ?

Aline releva sa fille, lui arrangea les cheveux et on put voir une jolie frimousse bien sale.

– Nous, on bichonne pas nos mômes du matin au soir comme y en a d'autres !

C'était une attaque bien claire contre Anna Kivivuori qui couvrait sa fille. Les habitudes d'Anna étaient connues et Otto n'attacha pas trop d'importance à la pointe d'Aline.

– Ben, quand on a un joli minois, vaut mieux ne pas mettre de masque par-dessus ! Et puis, il vient toujours un temps quand les garçons veulent voir la figure, alors vaut mieux la montrer sans rechigner !

Aline mit alors sa fille au lit, lui tira les cheveux bien en arrière et, au grand étonnement de tous, se mit à pleurer en même temps que sa voix geignarde fondait.

– Vers quel enfer qu'on va ? À qui qu'on peut donc faire confiance ? De qui qu'il faut se méfier ?

Et elle sembla se briser, toute secouée qu'elle était par les pleurs.

Halme qui ne savait plus quelle attitude prendre, précipita le départ.

IV

Chez les Töyry, on fêtait dimanche. La maison était si grande que les serviteurs avaient leur propre bâtiment de l'autre côté de la cour. Une étable en pierre remplaçait l'habitation des maîtres d'autrefois et cette construction avait vu un des plus grands hommes du passé. L'édifice principal était long, ses poutres étaient peintes en rouge et il avait deux porches.

La maîtresse de maison se trouvait dans la grande pièce, devant sa table, et chantait des versets.

« Tu... u... u me prends la... a... a main Sei... ei... ei... gneur. »

Le dimanche, lorsqu'elle n'allait pas à l'église, elle avait l'habitude de chanter ainsi quelques versets. Le maître de maison ne prenait pas part à ces chants mais les écoutait en se balançant dans son fauteuil à bascule. Il avait juste terminé de lire la feuille paroissiale et pensait à la prochaine réunion de la direction de la caisse d'épargne.

Il avait entre quarante et cinquante ans, était assez grand et vigoureux. Antoine Laurila l'appelait « Gueule en biais », car l'une de ses joues était plus creuse que l'autre.

Tous deux furent pareillement étonnés d'entendre frapper à leur porte. C'était une chose si rare que le maître dut tout d'abord avaler sa salive avant de pouvoir crier :

– Entrez !

L'étonnement s'accrut encore à la vue des visiteurs.

– Asseyez-vous !

– Merci. Vous avez repeint les bancs depuis que je suis venu pour la dernière fois...

– Ben, on les a faits comme ça... C'est plus facile à laver ! Est-ce que Halme a complètement abandonné ses tournées chez les particuliers ? Cela fait des années qu'il n'est pas venu ici.

– Je trouve plus agréable de travailler chez moi.

– Pourquoi donc ?

– Comme ça ! Mais il faut que je vous dise pourquoi on est venu... Comme vous le savez, nous avons fondé une association ouvrière dans le village. L'un des buts de cette association est d'essayer de régler à l'amiable les disputes qui peuvent naître entre les personnes travaillant dans notre village. Comme vous vous êtes un peu disputé avec Laurila qui est membre de notre association, nous avons considéré de notre devoir de venir vous voir pour en discuter avec vous... On pourrait peut-être trouver un moyen qui mettrait tout le monde d'accord et c'est je crois ce qui serait le mieux pour les deux !

De petites taches rouges se montraient sur les joues du maître de maison dont le pied avait ralenti le balancement du fauteuil. À la fin de la tirade de Halme, le pied relança le mouvement.

– Ouais... On peut pas vraiment dire qu'on se soit disputé ! Je lui ai dit de partir. J'en ai bien le droit ! Et puis, comme je n'ai pas l'intention de changer d'avis, toute discussion est inutile !

Antoine s'agita mais, se souvenant de la promesse qu'il avait dû faire à Halme – ne pas ouvrir la bouche avant que tout ce qui était possible n'ait été tenté –, il se tint tranquille.

– Est-ce vraiment nécessaire ? La boutique n'a peut-être pas besoin d'être installée juste à la place de cette cabane ! Nous comprenons bien qu'une boutique a tout intérêt à se trouver le plus près possible du village, mais il y a bien de la place pour deux...

La maîtresse de maison ouvrait déjà la bouche pour placer son mot, mais son mari fut plus prompt qu'elle.

– Oui... Il y a la place ! Mais il faut aussi penser que je dois donner un peu de terre à mon frère ! Il faut qu'il puisse récolter suffisamment de pommes de terre pour lui et qu'il ait aussi de quoi nourrir ses vaches !

Il fit une petite pause, relança son fauteuil, et reprit :

– Et puis, j'ai l'impression qu'il y a trop de monde qui vient mettre le nez dans mes affaires... De toute manière, il y aura cette boutique... Cette vie devient impossible... Je ne veux plus écouter toutes ces chicaneries... Si on regarde ça en homme... Mais j'ai décidé que je ne voulais plus entendre parler de mes anciens métayers...

– Ceux qui rient de nous, c'est pure méchanceté... renchérit la maîtresse de maison.

– Merde ! (Antoine avait devancé les tentatives conciliatrices de Halme.) J'en ai marre de vous voir tous jouer avec moi ! Je me demande qui pourrait bien avoir le courage d'écouter tous vos grognements ! Tantôt c'est mon cheval qui ne se tire pas d'affaire à côté de ceux de la maison, tantôt c'est moi qui ne fais rien ! Le gamin court en tous sens pour m'espionner qu'on dirait une mouche ! Pourtant, tu le sais bien toi-même que je fais mon travail tout comme les autres et que t'es jamais venu me tirer de mes ennuis ! Alors, je vois pas ce que tu as encore à gueuler ! Tes vieux, qu'étaient bien différents de toi, ils disaient qu'il faut pas exiger des autres ce qu'on ne ferait pas soi-même ! Si le maître venait une fois aux foin, les métayers se défileraient sûrement pas ! Mais le plus souvent, t'es pas venu, alors, y'a rien d'étonnant à ce que tu trouves que j'en fais pas assez !

Tous commençaient visiblement à s'énerver et, si elle avait réussi, comme les autres, à se contenir jusqu'alors, la maîtresse de maison manifesta son mécontentement en étirant son tablier à petits coups et en demandant à la cantonade :

– On ne sait donc plus se tenir maintenant quand on va en visite chez les gens ? Est-ce qu'on ne peut pas laisser les gens en paix chez eux ?

Le maître de maison cessa de se balancer, posa ses coudes sur les accoudoirs et, essayant d'être aussi calme qu'il le pouvait :

– J'ai dit ce que j'avais à dire ! Je ne veux pas recommencer à me disputer avec toi ! Faut que tu partes au printemps ! Je fais avec mes terres ce que je veux, comme bon me semble !

– Non ! Tu feras pas ça ! On ira en justice ! Tu sais bien que c'est la part que ma mère a reçue de son grand-père et, en justice, on sera bien obligé de dire que c'est à moi, comme par héritage ! Et en plus, comme c'était promis, j'ai fait toutes mes redevances...

– Comment est-ce, exactement ? demanda Otto Kivivuori qui, jusque-là, s'était tenu à l'écart de la conversation. Est-ce comme une métairie héréditaire ?

– Elle a été donnée au mari de la fille de la maison, dit Töyry, mais comme métairie ordinaire. Si elle lui avait été donnée en propre, il y aurait eu des papiers signés. Moi, j'ai fait comme mon père. Ils n'ont

aucun droit de propriété mais peuvent rester sur cette métairie aussi longtemps qu'ils donnent satisfaction dans la manière de la tenir. Du temps de la fille de la maison, le loyer n'était pas très élevé, et c'était bien compréhensible. Depuis, il a été augmenté et de nouveaux paragraphes ont été rajoutés au contrat de location. L'un d'eux dit que si la métairie est mal tenue, le tenancier peut être expulsé sur-le-champ et un autre prévoit que si le propriétaire le désire, il peut récupérer l'aire de la métairie en prévenant six mois à l'avance. Allons en justice, je veux bien ! Pour ma part, je n'ai pas besoin des avocats de l'association ! Je veux bien écouter ce qu'on dit, mais les étrangers n'ont nul besoin de se mêler de mes affaires ni de celles de mes métayers ! J'ai toujours été régulier, maintenant aussi. Au jour dit, tu partiras et si tu ne veux pas partir, les gars aux boutons dorés se chargeront de vider tes affaires !

Au fur et à mesure qu'il parlait, le propriétaire se laissait emporter, son menton s'était mis à trembler et son souffle se faisait court. Arvo, le fils en âge d'aller au catéchisme, était venu s'accoter à la porte de la cuisine et regardait les interlocuteurs d'un air inquiet.

Halme balança une jambe par-dessus l'autre.

– Nous savons bien que, légalement, nous n'avons aucun droit pour nous mêler de vos affaires. Mais nous ne sommes animés que par le souci de voir toute dispute disparaître entre les membres de notre village et je crois qu'en réalité, dans cette affaire-ci, il s'agit beaucoup plus d'une vieille querelle dont il n'est plus possible maintenant de savoir qui, au début, en assumait les torts ! Vous savez comme un mot en appelle un autre, puis un autre encore. Pourtant, il me semble qu'en ce qui concerne notre intervention ici, il existe encore une possibilité. Le système de redevances fait que les frictions naissent facilement et, apparemment, vous ne pouvez plus vous supporter. Si, au lieu de compter en journées de travail, on évaluait la location en argent ? Ces heurts, nés de contacts humains, disparaîtraient puisqu'il n'y aurait plus de rencontre et, au lieu de se compliquer, les choses s'éclairciraient petit à petit !

– J'ai déjà dit ce que j'avais à dire ! J'ai donné l'avis d'expulsion, et il est temps d'en finir ! Je suis ici chez moi et j'ai le droit de faire ce que je veux ! Je ne vous ai pas priés de venir...

– Ben, dit Otto, c'est pas qu'on soit tellement venu de nous-mêmes. Mais j'ai un peu comme l'impression que Laurila a quand même quelques droits sur cette métairie ! Et si, dans ce bas monde, chacun se met à faire ce qui lui passe par la tête, ça va pas être très drôle de vivre sur cette terre !

– Depuis quand, dit la maîtresse de maison qui se fâchait tout de bon, Kivivuori est-il avocat ? Kivivuori devrait avoir assez à faire avec sa propre maison pour ne pas s'occuper des autres ! Pendant combien

de temps va-t-il encore exciter les gens du domaine ? S'il a envie d'être expulsé lui aussi, il n'a qu'à continuer ainsi et ça ne tardera guère !

– Le socialisme, lui répondit Halme qui scandait ses paroles en frappant le plancher de sa canne, a montré, au cours de la récente grève, quelle était sa force et, à la fin des fins, il faudra bien que chacun la reconnaisse pour ce qu'elle est ! Nous n'excitons personne mais cherchons simplement, dans notre association, à protéger les intérêts des pauvres qui, c'est assez visible, ont bien besoin d'être défendus ! Laurila a le droit de nous demander notre aide. Il est membre de notre association et, de plus, c'est une question qui appartient déjà au socialisme !

– Mais moi, dit le maître de maison en se levant, je n'appartiens pas à cette association... Dans cette maison, poursuivait-il sans plus chercher à cacher son irritation, on ne connaît pas de pareille maladie. Alors, arrêtez vos discours ou partez ! On veut bien que les villageois viennent ici, pas les mendiants ! Si je ne peux plus me faire entendre chez moi, il faut croire que le monde est déjà bien bas ! C'est mon dernier mot !

Antoine, qui se trouvait tout auprès de la table, se mit à fouiller ses poches revolver, tiraillant les pans de sa veste en se déhanchant. Il finit par sortir un sac d'où il extirpa dix marks qu'il fit sonner sur la table.

– Je pose ça, c'est clair ! Voilà, c'est dix marks pour la semence d'orge que j'avais en dette ! Fourre-les dans ton gilet et les perds pas ! Y a des étrangers ici qui pourront servir de témoins et, pendant que ces étrangers à nos affaires sont ici, je peux te dire que je veux pas de ton expulsion et que, si ça continue, tes histoires, je me mets en grève ! Je veux un contrat écrit et s'il ne vient pas, moi je ne viens pas au travail ! T'as compris ?

– Si tu ne viens pas au travail, alors tu seras expulsé selon la loi avant la date prévue ! Mais, de toute manière, au printemps, c'est dit ! Et maintenant, la porte, c'est là-bas ! C'est par là qu'il faut que tu passes !

Halme et Otto se levèrent. La maîtresse de maison fit un geste comme si elle avait eu peur d'Antoine et Arvo s'avança dans la pièce. Les autres enfants, plus jeunes, qui étaient arrivés sans qu'on y prît garde, se tenaient sur le pas de la porte, intimidés et grognants.

– Pas la peine de discuter, dit Halme en sortant, vous êtes tous trop nerveux ! Allons-nous-en ! Mais je veux encore dire une fois que l'association ne saurait rester étrangère à cette question ! Nous aiderons notre adhérent par tous les moyens dont nous disposons et je crois que même dans cette maison on apprendra à reconnaître cette « maladie » qu'on appelle socialisme ! Excusez-nous de vous avoir dérangés. Nous ne voulions pas vous importuner ! Hum ! Nous

respections votre maison, parce qu'elle est grande et ancienne, et nous avons cru que nous pourrions avoir avec vous une conversation plus utile. Adieu ! Mais tout ne se termine pas sur ces mots !

La maîtresse de maison qui, jusque-là, ne s'était pas trop manifestée, se mit à déverser un flot de larmes tout en se lamentant :

– Est-ce que la police ne pourrait pas intervenir quand on voit de pareilles bandes de braillards chez nous ? On ne peut même plus être au calme chez soi... On pousse les gens paisibles à bout... Est-ce que Dieu aussi voit ces persifleurs ?...

– Ne vous tourmentez pas, maîtresse, lui dit Otto avec son sourire le plus charmant, le gouverneur va, au nom de la loi, de la patrie et de Dieu, vous envoyer ses cosaques ! Il suffit que vous lui envoyiez un mot et ils arriveront comme un vol de sauterelles !

Il sortit à son tour, suivi d'Antoine qui continuait à jurer et qui, donnant un coup de pied dans le chambranle de la porte, s'exclama :

– Pour trouver des merdes d'œufs pourris, on en trouve ! Tout ce que je peux récolter sur la grand-route, c'est des charognes ! Et pendant des années j'ai engraisé son porte-monnaie... Et v'là qu'il me jette sur les routes, à présent !... Ben non !... Non... Et encore non... Sûr que de discuter, ça sert plus à rien... Vaut mieux se servir de ses mains... Aïe ! Aïe ! Mais c'est sûr aussi que les trompettes de la gloire vont pas sonner pour cette affaire-là ! Y a qu'la gueule qui peut aider !... Mais l'avare, c'est comme le diable !... La seule différence, c'est qu'l'avare, sa gueule, il la garde pour lui !...

Otto et Halme tentèrent de calmer Antoine en s'en revenant vers la métairie. Tous leurs raisonnements furent vains, le métayer ne parlait plus que de se mettre immédiatement en grève. D'ailleurs, il l'avait officiellement annoncé, et devant témoins qui plus est !

Aussi, lorsque Halme et Otto se rendirent compte qu'Antoine allait irrémédiablement commettre la sottise de se mettre en grève, ils tombèrent d'accord pour dire qu'il fallait de toute façon le soutenir jusqu'au bout.

V

Antoine Laurila se mit en grève.

En retour, il reçut l'ordre de quitter immédiatement sa métairie. Comme il semblait vouloir ignorer cette annonce non officielle, le commissaire de police vint à son tour la lui apporter.

– Tirez-moi par les pieds si vous le voulez ! Vous pouvez tout culbuter ici, les mioches et tout le reste, mais aussi sûr que vous me voyez, je pars pas !

Le commissaire parla de l'emploi de la force et Antoine fit alors appel à la justice.

La cause était tout à fait sans espoir mais l'association ouvrière en prit les frais à sa charge et paya un avocat. Une quête fut faite pour collecter les fonds nécessaires et les gens étaient si remués et si échauffés qu'on eut tout l'argent désiré. Axel n'avait pas un sou et il savait qu'il était inutile d'en demander à son père. Il emprunta à Otto.

– Je ferai un travail à forfait quand ça se présentera. Comme l'autre ! Autrement je ne pourrai pas te rembourser.

– Tu travailles gratis, chez toi ?

– Oui ! Père ne donne rien ! Mais si jamais Laurila gagne son procès, alors moi je mets aussi notre affaire en justice et faudra bien que les barrières soient enlevées !

Otto jeta un rapide coup d'œil au jeune homme et le vit tout honteux et troublé.

– Ouais mon gars ! T'es solide, tu fais deux fois le travail sans salaire ! Au presbytère et chez ton père...

Il sembla alors qu'Axel perdît toute contenance. Mais Otto acheva de le désarçonner en lui disant aussi doucement qu'il le pouvait :

– Bon, tu auras ton argent et tu feras ce qui se présentera quand ça se trouvera ! Mais surtout ne va pas t'imaginer que les barrières seront levées grâce à la loi ! Antoine va le perdre, son procès !

– Alors, à quoi elles servent, les lois ?

– Elles servent à bien montrer ce qu'il en est des métairies ! Quand on n'est pas content, on va en justice et tout ce qui s'y dit montre bien que tous les discours sur le servage des métayers, c'est la stricte vérité !

Axel ne comprenait pas toute cette comédie qui lui semblait parfaitement inutile, mais après tout, c'était peut-être ce qu'il y avait de mieux faire ! Il donna à Halme l'argent emprunté, et le maître-tailleur lui déclara, en guise de remerciements :

– Tu as subi les mêmes injustices qu'Antoine et tu comprends bien la situation. Il m'est venu à l'idée d'aller jusqu'au presbytère pour demander aux gens de là-bas un peu d'argent pour notre affaire...

Le visage de Halme s'éclaira d'un sourire légèrement canaille qui lui était assez rare et qui semblait inconvenant à ses manières si sérieuses.

– Ou...i... Eh ben... Si vous y allez... Dites-leur que c'est un peu en compensation de ce qu'ils ont fait à leur métayer !

– Il ne convient peut-être pas de mélanger toutes les affaires ! Ce n'est sans doute pas nécessaire !

L'histoire d'Antoine avait réellement réveillé le village. Les Laurila n'étaient pas particulièrement appréciés des autres villageois mais cette expulsion semblait tous les concerner et tous s'en occupèrent. Même Preeti donna deux marks, expliquant bien qu'il ne lui était pas possible de faire plus cette fois-là. Halme prit l'argent et lui dit avec

toute la discrétion voulue :

– L'argent n'est que secondaire ! Le procès lui-même n'a d'ailleurs qu'une valeur symbolique. On est sûr de perdre ! Les dons aussi sont symboliques et c'est pourquoi je vous remercie d'autant plus de votre offre qui est plus respectable que celle de bien d'autres !

Par la suite Preeti, non sans fierté, déclarait à qui voulait l'entendre :

– J'ai donné moi aussi... Bien sûr, c'est pas un homme qui... mais faut voir l'avenir... Quand on pense... De tels étrangers... Je me souviens plus de ce qu'on a dit mais le fils lui... Il travaille chez le maître-tailleur... C'est son second... son bras droit en quelque sorte... Il doit bien savoir tout ce qu'il y a là-dessous...

Petit à petit, l'affaire Laurila devint une grande chose dans cette paroisse. Ce n'était pas la première expulsion que l'on y faisait, mais c'était la première qui se ferait alors que Hellberg avait fourni un avocat – par le parti – et de plus, c'était juste avant les élections !

Quelques messieurs importants et autres gros propriétaires du bourg vinrent trouver Töyry pour lui demander de repousser la date de l'expulsion après les élections. Mais il était aussi entêté que son métayer et ne voulut rien savoir. « J'ai dit ce que j'avais à dire ! » hoquetait-il à tout un chacun, et il en restait là. Certains l'appuyaient car c'était pour eux une affaire de principe sur laquelle on ne saurait céder.

– Si on commence, disaient quelques propriétaires, à mettre de tels droits en question, où va-t-on ? Et s'ils déclaraient que les métairies leur appartiennent ? Qu'est-ce qu'on dirait alors ? Et si on n'y met pas le holà tout de suite, c'est certain qu'ils le feront ! Pour ma part, je ne supporterais pas de telles paroles chez mes gens !

Quand Halme vint au presbytère et demanda à parler au pasteur, le couple devina qu'il s'agissait de l'expulsion – question pour laquelle ils se sentaient fin prêts ! Et ils le montrèrent d'entrée !

– Nous n'approuvons pas les expulsions en soi ! À notre sens, c'est une erreur mais nous sommes encore moins d'accord pour que ce soit utilisé à des fins électorales ! Les affaires particulières ne doivent pas être généralisées !

Cette tirade irrita Halme qui se mit à lisser ses moustaches du bout des doigts. Il aurait bien eu envie de se lancer dans une belle discussion avec citations littéraires à l'appui, mais il lui sembla que ce n'était pas de mise, qu'il était venu – bien qu'il fût assis dans un fauteuil – en tant qu'agitateur socialiste et que s'il pouvait éviter la grossièreté alerte et coutumière dont on taxait ordinairement ces personnes, il lui fallait cependant parler fermement sans omettre de se placer d'un point de vue patriotique. Et puis, il avait quelque peu envie de choquer ces gens-là !

– Nous comprenons cette affaire d'une manière peut-être très différente ! Monsieur le Pasteur avance l'idée cas isolé ! D'un point de vue moral comme du point de vue de la justice, on ne peut rejeter les cas isolés... Prenons, par exemple, un cas aussi évident que celui d'un meurtre suivi de vol. Son caractère criminel n'est pas amoindri par le fait qu'il ne touche pas au bonheur de tous. Et quand bien même il n'y aurait qu'un seul cas de ce genre par siècle, nous penserions normal de déférer le coupable en justice !

– Certes ! Mais cela n'a rien à voir avec ce dont nous parlons ! Je veux dire que, pour lamentables que soient ces expulsions, elles n'en sont pas moins des exceptions sur lesquelles on ne doit pas s'appuyer pour développer la haine envers la société ! D'autant plus qu'il y a toujours moyen, par le biais des lois, de parvenir à un accord et même à un statut légal en ce qui concerne les métairies !

– Il ne faut pas oublier de dire que, du côté de Laukko aussi, les expulsions se font en nombre de plus en plus important. Le cas de Laurila n'est pas unique. Il en est de même dans le pays tout entier, si bien que nulle part nous n'avons, en fin de compte, affaire à des cas particuliers, et j'étais venu vous voir pensant que vous accepteriez de contribuer à la constitution de la somme qui nous est nécessaire pour aller en justice !

Le pasteur qui, déjà, était mécontent, s'irrita bien davantage quand il comprit le but de Halme. Il se renfrogna mais la dame, qui était plus rapide que lui, dit avec son sourire amical :

– Très volontiers, mais encore faut-il que les bases en soient différentes ! Si monsieur Halme laisse son association en dehors de cette affaire, je suis toute prête à me joindre à vous. Mais, de grâce, ne mêlons pas le socialisme à cette affaire ! La justice est une si grande chose que nous ne devons pas y introduire la politique. Si, fondamentalement, la société de secours créée pour Laurila est neutre, nous venons avec vous, sinon... Non ! Nous ne voulons pas alimenter les fonds électoraux socialistes !

Dressant son doigt d'un air menaçant en direction de Halme, la dame poursuivit :

– Que dirait monsieur Halme s'il m'arrivait de lui demander son aide pour mon parti ?

Le pasteur souriait, soulagé. Hélène savait s'y prendre ! Halme se redressa légèrement.

– Si le parti de la dame prenait en main la défense des intérêts du prolétariat, j'y adhérerais aussitôt, et très volontiers !

– Mais il les a pris ! Son programme prévoit la distribution de terre à ceux qui n'en ont pas, mais par des voies légales et volontaires ! Car, si nous reconnaissons que le métayer a des droits sur les terres qu'il cultive, il faut bien reconnaître que le propriétaire lui aussi en a !

– Hum ! Il a au moins le droit de faire expulser les gens !

Longtemps on se disputa, mais Hélène sut si bien faire que jamais l'atmosphère ne fut trop tendue. Cependant Halme repartit les mains vides. Il s'y était attendu – et puis, la conversation avait été bien agréable !

Pourtant, les mots blessants ne lui avaient pas été particulièrement épargnés. Il avait amené, intentionnellement, l'affaire Koskela dans la conversation. Pouvait-on comparer ce qui s'était passé avec ce métayer et ce qui était en cours avec Töyry ? Koskela n'était pas expulsé !

– C'est Axel, disait le pasteur, qui, justement, envenime toute la situation ! Le père a fort bien compris la chose, mais pas le fils ! Lui, au contraire, est plus fermé que jamais. Le socialisme le rend enragé ! Personnellement je n'ai nullement à me repentir de ce qui a été fait. Ce qui est injuste c'est de voir ce garçon s'obstiner comme il le fait ! Il est vrai, d'autre part, que son aide nous est précieuse, mais toute cette situation n'est pas très bonne !

– Oui, convenait Halme, les temps sont bien difficiles ! Mais qu'est-ce que ça leur fait à la fin des fins ? Ils mangent comme avant, vivent comme avant. Seul le travail a diminué et je ne vois vraiment pas comment on pourrait associer cette récupération des terres à ce dont il est question chez Töyry ! Les Koskela habitent toujours leur métairie, et ils y sont en paix ! Le socialisme d'Axel n'y peut rien... Je crois que c'est plutôt une question de nature, pour lui.

– En partie, oui. Mais son éducation aurait dû corriger ce défaut ! Ah, ce ne doit pas toujours être facile au vieux Koskela ! Lui, il est discipliné et organisé et ce doit lui être un bien lourd souci ! D'ailleurs, nous aussi, nous avons de quoi nous inquiéter avec notre fils Ilmari !

– C'est l'âge difficile ! Je ne saurais y trouver de mal ! Qu'il vienne me dire son avis sur l'anarchie, mais qu'il ne s'amuse pas à tout corrompre ! Il est sauvage, c'est vrai, mais il semble avoir le sentiment de la justice et il paraît s'être amélioré depuis qu'il est allé à l'école !

– Peut-être va-t-il trouver son équilibre ? Mais cette croissance semble bien pénible. Et la haine et les disputes, loin de l'aider, ne font que compliquer la situation. Au début, j'ai éprouvé une grande sympathie pour le socialisme car il s'y trouve de nombreuses choses que tout honnête homme doit reconnaître pour juste. Mais il y a cette haine... Et, en tant que prêtre, je ne puis que condamner cette inclination que j'avais ressentie. Tout ce mouvement se trouve maintenant en des mains douteuses. Il ne peut rien faire d'autre que conduire à l'anarchie...

– Tu parles encore de ça ? intervint Hélène. Voici longtemps que tout cela est clair ! Emma... Emmaaa... Soyez gentille, Emma, et

mettez immédiatement la table !

– Merde alors, j’lui dis aussi au juge que, moi vivant, je quitte pas la métairie ! Et je demande à la grande justice de me dire ce que c’est que ce métier-là ! Pourquoi qu’ils disent pas tout simplement que le vol des terres, c’est permis ! Je dis merde à la grande justice, je connais pas ses paragraphes, mais mes redevances, je les ai faites ! Et quand cette grosse nuque de porteur de paragraphes m’a dit encore que j’étais expulsé, j’lui ai dit moi que devant le Töyry, j’m’incline pas ! Je fais mon travail, mais je me mets pas à plat ventre ! Et voilà-t-il pas que ce con d’avocat vient me seriner dans la pièce à côté que je parle de travers ? Qu’il faut être bien correct et que le plaignant, c’est toujours lui qu’a la mauvaise lumière ? Mais moi je leur dis à cette bande de têtes de linotte que c’est pas la peine de chercher midi à quatorze heures, alors il me dit que je suis impossible et moi je lui dis encore qu’ils peuvent tous aller boire leur pisse ! Faut que tous, on vienne m’aider !

Antoine avait perdu. Tout simplement. Il faillit même écoper une amende. Le juge l’en dispensa sous prétexte que Laurila était irresponsable. Et puis le juge n’était pas très sûr de lui. De toute façon, son jugement avait été conforme à la loi !

On tint des réunions assez houleuses à la maison des pompiers. On y dit ceci et cela et Axel, pour la première fois, parla :

– On va chez Laurila et on reste sur les marches, si bien que les policiers, faudra qu’ils commencent par nous sortir !

Halme s’opposa à toutes les manifestations violentes et proposa son propre plan : le jour de l’expulsion, on se tiendrait à portée de la métairie mais pas tout près car c’est légalement interdit. En y allant, on porterait le drapeau de l’association et une fois à proximité, on resterait immobile tout en chantant des chants révolutionnaires !

Il y en eut bien pour grogner que les chants, ça n’empêcherait pas l’expulsion mais Halme, secouru par Otto, parvint à calmer ceux qui voulaient tout casser. Pour mettre au point les questions relatives à la légalité, Halme prit Yanne Kivivuori à part et lui demanda de se renseigner sur ce sujet essentiel à la vie de l’association.

– Il est bon qu’on les connaisse. Je n’ai pas l’intention de les approfondir moi-même, mais toi, tu es rapide, et c’est une chose qui te conviendra.

Ce qui fut le plus étonnant, ce fut de voir Yanne prendre le livre de lois et se mettre à le lire avec zèle. Otto, qui ignorait tout, se demandait ce qui pouvait bien passer par la tête de son fils et finit par lui dire :

– Te voilà donc à examiner le code du mariage maintenant ? Ça devient donc bien important que tu baisses conformément à la loi de

Finlande ?

Le jeune homme fut bientôt au courant de nombreuses questions et il expliqua à Halme que l'on pouvait fort bien organiser une manifestation sans que cela soit considéré comme une entrave à l'application de la loi. Ce qu'il fallait, c'était ne pas crier à propos de l'action en cours. On pouvait chanter, mais il n'y avait aucune raison pour s'engager sur la propriété de Töyry. Il fallait même rester suffisamment éloigné de la métairie pour que, au besoin, on puisse dire que cette manifestation n'avait rien à voir avec l'expulsion. Le plus sage serait de se tenir à la limite intérieure du domaine, sans aller sur les terres de Töyry. Et puis, il valait mieux éviter aussi de se trouver sur la route. Y'a une colline qui pourrait fort bien convenir !

On y alla et le jeune homme de loi dessina une carte qui devait servir à indiquer l'ordre de marche. De son côté, Antoine se refusait à chercher une nouvelle habitation et rien que de penser au départ il se mettait en colère. Les membres de l'association s'étaient cependant mis d'accord pour que la famille Laurila puisse loger dans une cabane vide appartenant au vieux Kankaanpää, tandis que le bétail serait réparti dans plusieurs étables de différentes métairies. Axel Koskela dut demander à Youssi de prendre les moutons de Laurila chez eux, ce qui fit grogner Youssi contre les marches et les drapeaux. Mais il ne pouvait pas refuser son aide à un métayer en difficulté. Yanne insista pour que cette aide ne se manifestât qu'à la dernière minute. Ce n'en serait que plus éclatant. On emmènerait le bétail une fois qu'il serait sorti de l'étable. De même pour les gosses – et ce fou, faudra le mettre sur un traîneau à part. Si ça marche, on pourra même le faire sous le nez des flics !

Halme regardait le garçon avec une légère inquiétude. Quel intrigant ! Otto, lui, approuva le plan de son fils :

– Tu iras loin, mon gars ! Il te faut encore étudier un peu les livres de loi et le diable même y perdra avec toi !

– Ou...i... pourquoi pas ?... je peux être d'une bonne aide !

Halme se demandait déjà quelle place il allait falloir réserver à Yanne, mais le jeune homme ne s'inquiétait nullement de se trouver une activité suivie. La vie se chargerait bien de lui fournir ce dont il avait besoin, et ce livre de loi, était peut-être le départ décisif ! Quarante années plus tard, il arriva qu'à l'emplacement où se trouvait la boutique, un vieux monsieur digne s'arrêta et les hommes qui se trouvaient dans la cour dirent :

– Voilà le conseiller communal Kivivuori qu'est venu regarder d'où il est parti !

– Ouais ! Un vrai bâtard ! C'est grâce aux voix des ouvriers qu'il s'est fait élire, celui-là !

Mais il y avait encore du chemin ayant d'en arriver là !

Maintenant, ce qui importait, c'était de donner de l'éclat à cette manifestation. On apprit une nouvelle qui fit battre tous les cœurs : le commissaire de police ayant eu vent des préparatifs de l'association, avait demandé à être accompagné par dix policiers à cheval. À toutes fins utiles !

– De mieux en mieux ! De mieux en mieux !

Il n'y avait plus qu'à attendre le jour de l'expulsion.

On en parlait à chaque réunion et c'était le souci principal de l'association. Halme ne se lassait pas de souligner l'importance de la discipline pour l'organisation de la manifestation.

– Il le faut d'abord pour l'honneur de notre association, pour en montrer la valeur mais aussi parce que des actes indisciplinés entraîneraient sûrement des difficultés et peut-être même l'interdiction de l'association ! Je suis prêt, comme président de l'association, à aller en prison à n'importe quel moment, mais encore faut-il que ce soit pour une bonne cause et, maintenant que nous sommes en période électorale, nous n'avons pas besoin de cela !

C'est à cette époque qu'on commença à parler d'Axel Koskela comme d'un « socialiste dur ». L'histoire du marais l'avait profondément touché et il la voyait partout, si bien que l'expulsion de Laurila lui semblait être un peu la sienne. Il avait en cela une vue bien différente de celle de son père, qui se contentait de détourner les yeux de cette nouvelle barrière derrière laquelle s'étendaient des champs qui lui avaient appartenu et qui fleurissaient pour d'autres que lui.

Pour Axel, c'était le signe même de l'injustice et de l'illégalité et tous les événements nouveaux ne faisaient que raviver son incessante inquiétude.

Il ne pouvait tenir en place et ne supportait que difficilement de rester chez lui. Encore plus souvent qu'avant, on le trouvait chez les Kivivuori. Cela le gênait bien un peu, d'autant plus qu'Otto se moquait toujours de lui et lui parlait de ses histoires de femme, ou plutôt de leur absence ! Mais, à part cela, il aimait l'entendre parler et puis, où pouvait-il aller ? Le mal au dos du père ne cessait d'empirer et l'atmosphère familiale devenait irrespirable !

En raison de son habileté manuelle, Otto avait été chargé de fabriquer une hampe pour le drapeau ; lui faisait le reste. Un soir, alors qu'Axel se trouvait chez les Kivivuori et qu'Otto s'appliquait à façonner cette hampe de son mieux, l'ouvrier déclara très sérieusement au jeune homme :

– Je fais le manche de l'idée ! Bientôt, mon gars, on va y accrocher, pour lutter contre l'oppression, la combinaison rouge d'Emma Halme !

Axel, qui manquait quelque peu d'humour, faisait de grandes restrictions quant aux sentiments socialistes d'Otto. Yanne non plus ne semblait pas prendre ces choses-là très au sérieux et, plutôt que de

continuer ce qu'il avait entrepris dans la voie socialiste, il s'intéressait davantage aux autres aspects de la vie villageoise. S'il allait au village, c'était pas pour discuter ! Ça, les frères comme le père trouveraient facilement à se placer si on cherchait des gars forts en gueule !

– Je pars en luge, dit Yanne. On va voir les servantes !

– Qu'est-ce que tu vas faire ?

– Ben, rien d'extraordinaire ! On joue à former des paires...

On rit, comme des hommes, mais Otto, remarquant la présence de sa fille, s'arrêta net :

– Axel devrait veiller sur notre fillette ! V'là que sa blouse commence à se redresser !

Elina, qui n'avait que quinze ans, rougit jusqu'aux oreilles et dit, presque pleurant :

– Oh, père... tu es... im...pos...sible...

Oscar n'hésita pas à mettre son grain de sel :

– Regardez donc comme elle rougit, notre gamine !

Axel, bien ennuyé qu'on taquinât Elina en raison de sa présence dans cette maison, se mit à rire en se forçant. Elina se troubla plus encore, secoua la tête avec colère et sortit.

Anna gronda Otto. Elle comprenait bien le trouble de sa fille, le sentait profond et devinait que le père touchait à la sensibilité de cette enfant en qui naissait la femme et dont les changements ne pouvaient qu'éveiller l'inquiétude et la confusion.

Elina ne reparut pas de la soirée. Elle s'était réfugiée dans la chambre de derrière le vestibule et elle attendit pour en sortir d'avoir entendu la porte se refermer sur ceux qui allaient s'amuser. Quand Axel partit, à son tour, il l'avait complètement oubliée et il fut bien étonné de la rencontrer dans l'entrée, la voyant à nouveau se troubler à la pâle lumière du falot qui brûlait sur la cuve. Elle l'évita, et se précipita de nouveau dans sa chambre, comme si elle avait voulu le fuir.

Axel fut à son tour troublé. « Qu'est-ce qu'il y a ? On ne peut quand même pas croire un traître mot de ce que dit Otto ! C'est encore qu'une gamine ! »

Mais, pour la première fois, il pensait à elle en la considérant autrement qu'une enfant... « Elle est encore comme un veau qui ne serait pas sevré... Mais ça fera une belle fille ! Elle ressemble à sa mère et à Oscar... Et elle a des mains drôlement fines. »

Le garçon fronça les sourcils, en colère contre ses propres pensées.

« Est-ce que je porterai le drapeau ? »

VI

Le jour de l'expulsion d'Antoine Laurila arriva.

C'était en fin de semaine et les métayers étaient nombreux à avoir fait leurs redevances. Il y eut même des gens du domaine pour dire qu'ils espéraient bien pouvoir se libérer de leur travail, mais Halme affirma qu'il y en aurait bien peu pour oser venir et, de fait, ils ne furent pas très nombreux.

On se retrouva tous à la maison du corps des pompiers, et Axel eut effectivement à charge de porter le drapeau. Halme saisit cette occasion pour faire un petit discours :

– Axel Koskela ! Je te remets le plus beau drapeau de notre association ! Porte-le bien haut, aujourd'hui, en l'honneur de notre première lutte !

Et Axel prit le drapeau tandis que Halme, satisfait, expliquait ce qui avait été prévu et ce qu'on allait faire. Le drapeau était rouge, bien sûr, et, au milieu, il y avait une couronne cernant l'inscription brodée à la main : « A.O. Riento ». Ça, c'était en vert.

On avait encore discuté avec Antoine, et Halme avait demandé à Yanne ce qui allait arriver au métayer s'il refusait d'obéir aux ordres du commissaire. Le jeune légiste socialiste lui répondit qu'il serait mis en prison, et qu'il le savait ! Halme se demandait s'il ne ferait pas mieux d'aller voir encore une fois Antoine avant l'arrivée des policiers, et de lui conseiller d'obéir aux ordres du commissaire, mais Yanne pensait qu'il valait mieux laisser les policiers faire usage de leur force. Cela serait plus frappant ! Et une condamnation à quelques mois de prison, c'était pas si terrible !

Halme alla cependant voir Antoine.

– Même si j'ai plus que mes ongles, je me bats, comme je l'ai dit !

C'est ce que lui répondit Laurila et le maître-tailleur commença à prendre peur. Il regarda vers le coin de la porte pour voir si la hache s'y trouvait.

Il n'y avait plus qu'à attendre. Les hommes commençaient à s'énervier. On y va ? On n'y va pas ? Par quel chant qu'on commence ?

Elias Kankaanpää, qui avait été posté à la croisée des routes, arriva en courant :

– V'là un monsieur dans un traîneau du bourg ! Mais il vient par ici et pas vers le chemin de Töyry !

C'était la vérité ! Le cheval de poste approchait et un homme à l'aspect citadin était assis au fond du traîneau.

– Bonjour ! Pourrais-je voir le camarade Halme ?

– Il est là ! Halme...

– Voilà Halme !... Hé ! Dis !

Halme s'approcha, le monsieur salua et se présenta :

– Je suis envoyé par le *Journal du peuple*. Le camarade Hellberg m'a conseillé de vous voir ! Je veux faire un reportage sur l'expulsion et sur la manifestation... Pourrais-je, au début, être avec vous ? J'irai

ensuite sur les lieux de l'expulsion.

Un correspondant de presse, cela raffermait les courages ! Maintenant, cette affaire aurait bonne allure ! Ça allait être quelque chose de grand, de puissant ! Halme souhaita la bienvenue au journaliste. Il ne pouvait, pour l'instant, rien demander de plus à la vie. Et puis, ce journaliste, il avait un appareil à photos !

– Bienvenue ! Je suis heureux de voir que le parti ne nous oublie pas dans notre lutte solitaire !

Puis, *sotto voce* :

– Je pensais que le camarade Hellberg viendrait, lui aussi ! Mais, à ce que je vois, il n'a pas voulu qu'un candidat député soit mis en danger ! Bon ! Alors je conduirai seul la lutte ! Je n'ai pas de semblables raisons pour me tenir à l'écart !

Eh ! oui ! Là-bas, à Tampere, on n'avait pas du tout tenu compte de Halme quand on avait désigné les candidats !

Le correspondant affirma que les policiers n'allaient pas tarder à arriver, qu'il était parti du bourg juste avant eux, qu'ils étaient dix à cheval et que, dans les traîneaux, il y avait le commissaire et deux agents de police. Elias, qui était retourné à son poste d'observation, cria :

– Les voilà... Sur la colline de Mäinpää ! Des cavaliers et deux traîneaux... Merde alors ! Ils en ont de beaux chevaux !

– Rangez-vous derrière le drapeau ! Axel, avance à pas lents. Les enfants, derrière ! Avec les femmes ! S'il arrive quoi que ce soit, ne vous énervez pas ! Et surtout pas un cri !

De son côté, le correspondant criait :

– S'ils approchent de vous, n'ayez pas peur ! Ils approcheront, c'est sûr, mais ils n'attaqueront pas ! Surtout, du calme, du calme !

– Dire, bougonna Vikki Kivioja enfoui dans une grosse fourrure, qu'il faut pas sauter sur les chevaux ! J'aurais bien voulu faire un tour sur ces bourrins ! Ils en ont... Et ils sont beaux !

– Camarades ! Pour la vérité ! Pour le droit ! En avant !

Crispé, Axel se mit en marche et essaya de faire flotter le drapeau. Mais il n'y avait pas de vent, et le drapeau pendait, flasque.

On tourna à la croisée des chemins de Töyry, là où les policiers étaient déjà passés. Ce chemin menait aussi au presbytère. C'est à la fourche de séparation que se trouvait la métairie de Laurila.

Halme se mit à chanter doucement. Tous étaient tendus. Jamais on n'avait fait de choses semblables auparavant et la peur étreignait les cœurs.

Quand on en arriva à

... Le droit du pauvre est un mot creux

C'est assez languir en tutelle...

le chant prit de l'ampleur.

À cet instant, Gustave-le-loup apparut, une nasse jetée sur l'épaule.

– Gustave ! Viens avec nous ! Allez, viens !

– Allez-y donc, bande de cons !... Là-bas, on effeuille les pieds fourchus à coup de sabre !...

On n'entendit pas ce que disait Gustave maintenant que le chant donnait à plein, mais on devina que ce n'était rien de bon et il y eut quelques hommes pour s'écrier :

– Qu'est-ce qu'il grogne, le Gustave ? C'est-y les travailleurs qui lui plaisent pas ?

– Sûr ! Quel con alors, faudrait peut-être bien lui éclaircir un peu les idées ! Le monde lui parle et le voilà à lever sa merde !

Il y eut encore quelques murmures et quelques jurons quand Gustave croisa la troupe, mais il poursuivit seul sa route, la nasse sur l'épaule, et la colère au visage.

Le correspondant de presse courut en avant de la troupe et prit quelques photos. Halme s'était placé à côté du porte-drapeau et quelques autres essayèrent de se faire voir. Deux fois de suite on recommença. Puis, on arriva en vue de la maison de Laurila. Le cortège décrivit une belle courbe et s'avança sur la croûte craquante de la neige, gravissant la petite colline repérée à l'avance. D'en haut, on voyait bien la cour d'Antoine.

Quand la troupe se fut bien installée et que les chants retentirent à nouveau, on put constater que cela provoquait quelques mouvements dans la cour.

Le commissaire se précipita vers un agent et Halme fit cesser le chant. Après avoir quelque peu observé ce qui se passait là-bas, Halme dit aux autres que le commissaire se contentait de parler.

De loin, le commissaire les héla :

– Que veut dire ce rassemblement ? Avec la permission de qui faites-vous cette réunion ?

Halme fit quelques pas en direction du commissaire, le salua en levant bien haut sa casquette et lui déclama de sa plus belle voix :

– Monsieur le Commissaire ! Ce rassemblement se fait afin de voir selon quel processus vous faites disparaître le foyer d'un de nos camarades ! Et la permission nous a été accordée par la loi finlandaise dont nous sommes respectueux !

– La loi prévoit aussi que toute réunion doit être annoncée à l'avance et je n'ai reçu aucun avis concernant celle-ci !

– Monsieur le commissaire ! Cette réunion n'a aucun caractère officiel ! Les gens ont l'habitude de se réunir pour les feux de la Pentecôte et alors, on chante aussi ! Il n'y a rien de légalement répréhensible !

– Ce n'est pas la Pentecôte ! C'est donc bien une manifestation !

Le commissaire observa quelques instants la troupe. Tout le monde

resta silencieux. Puis il annonça sa décision.

– Je veillerai soigneusement à ce que vous ne veniez pas entraver l'exécution de notre travail ! Je vous interdis de vous approcher davantage des lieux de l'expulsion, sinon, il vous faudra répondre de ce qui s'ensuivra !

– Monsieur le Commissaire ! Nous ne venons pas pour troubler votre travail ! Nous ne voulons que manifester notre désaccord en ce qui concerne ces méthodes qui déshonorent notre pays !

Le commissaire les observa encore quelque temps mais, comme il les vit tous l'air grave et ferme – sans le moindre soupçon d'ironie – il s'en fut tout en répétant :

– Je vous préviens encore une fois ! Le plus petit incident vous fera répondre de l'accusation d'entrave à l'exercice d'un fonctionnaire dans l'exécution de ses fonctions !

Le commissaire se retourna vers la cour des Laurila. La famille était à l'intérieur de la maison et les policiers n'attendaient plus que l'arrivée de Töyry pour commencer l'expulsion. Cette présence était nécessaire car le propriétaire devait être témoin de l'ordre d'expulsion. Le journaliste s'approcha de la cour et le commissaire lui demanda :

– Que faites-vous ici ?

– Je suis journaliste ! Voici ma carte. Je viens suivre l'expulsion !

– C'est bon ! Restez, vous aussi, à l'écart des événements ! Vous voulez sans doute écrire un article dénigrant les actes officiels ?

– Le rédacteur en chef répond de la légalité de mon activité, comme le commissaire doit d'ailleurs le savoir !

– Je rappelle aux agents, cria le commissaire à ses policiers, qu'ils sont responsables du maintien de l'ordre !

Töyry arriva à son tour. Maîtresse Töyry l'accompagnait, car elle n'avait pas su vaincre sa curiosité, même si l'action risquait d'être déplaisante. Mais, tandis que son mari s'approchait des agents, elle demeura assise dans le traîneau.

Le commissaire discutait à voix basse avec le chef du détachement de police et, après leur entretien, le commandant des policiers à cheval ordonna à deux de ses hommes de se placer à l'entrée de la cour, face aux manifestants. Töyry salua le commissaire. Il était sombre et nerveux mais trouva assez de forces pour dire d'une voix décidée :

– Maintenant, à l'intérieur.

La famille Laurila était assise dans la pièce commune : les garçons et leur mère se tenaient à côté du poêle et Antoine, sur le banc proche de la table. Le commissaire les salua sans obtenir de réponse. Les regards qu'on lui jeta ne firent qu'effleurer ses bottes. Il sortit un papier de sa poche, lut l'ordre d'expulsion, se tourna ensuite vers Töyry :

– Le propriétaire exige-t-il l'exécution de cet ordre ?

– J'ai dit ce que j'avais à dire et je le maintiens !

– Antoine Gustave Laurila, je vous demande, à vous et à votre famille, de quitter ce bâtiment et d'emporter tout ce qui vous appartient, tant en mobilier qu'en bétail ! Je dois vous informer que, si vous ne vous rendez pas volontairement aux ordres, la loi m'ordonne de faire procéder à cette expulsion par les policiers m'accompagnant !

– Tuez ! Tuez donc ! Tuez tout le tas ! Les mioches et tout le reste ! Mais moi, je pars pas de ma maison ! C'est mon dernier mot !

– Laurila ! Afin que tout soit bien clair, je vous précise que, s'il me faut employer la force pour procéder à cette expulsion, vous serez alors accusé d'opposition à fonctionnaire dans l'exercice de ses fonctions !

Aline se mit à rire, d'un rire heurté et hystérique qui laissait cependant deviner la proche venue des pleurs.

– Comme on n'a de maison nulle part, vaut mieux être en prison que sur les routes !

– Écoute donc, Antoine, dit Töyry rouge de colère, je te donne encore une chance ! Si tu promets maintenant de tout enlever d'ici trois jours, alors, je laisse faire et tu peux rester jusque-là ! Tu trouveras bien une maison en cherchant un peu !

– Non ! Même que tu dirais trois ans, tu sais bien, sale voleur, que je partirai pas ! Même pour un palace !

– Eh bien, alors... Il n'y a plus qu'à laisser faire la loi, si l'homme ne veut rien entendre ! Heureusement qu'il y a encore des lois dans ce pays ! Quoi qu'on dise !

Le commissaire pensait bien que toute discussion était inutile mais, en raison de la présence du journaliste, il reprit :

– Je vous demande de me dire où vous voulez que soient mis vos meubles et votre bétail. Si vous ne le dites pas, nous serons obligés de les laisser dehors !

– J'ai pas d'endroit ! Portez-les sur les grand-routes de Finlande ! Là, les pauvres peuvent encore s'y retrouver ! Si on salue gentiment les messieurs qui se trouvent sur votre chemin !

– Raitamo et Sakari ! Prenez vos outils et faites sauter les fenêtres et les portes ! Détruisez aussi le poêle, qu'il soit inutilisable ! Demandez à deux policiers à cheval de porter les affaires dehors. Hé ! La maîtresse ! Habillez vos enfants ! Et ne faites pas de chambard !

– Va te faire voir ! Je me demande ce que ça peut bien foutre, des êtres pareils ! Qu'ils aillent donc tous ensemble au diable !

Aline éclata en sanglots, prit Elma sur ses genoux et resta assise, le corps agité de soubresauts et cachant son visage derrière sa fille. L'enfant se mit à pleurer à son tour, tandis que les agents sortaient leurs outils, tout intimidés par les pleurs d'Aline. Töyry demanda s'il

pouvait partir, maintenant qu'on n'avait plus tellement besoin de lui, mais le commissaire, qui commençait à perdre patience, lui répondit avec une certaine violence :

– Vous, restez ici ! Ce travail, il est fait à votre compte et vous devez le surveiller ! La police ne fait qu'appliquer vos ordres en cette affaire !

Les destructions opérées avaient pour but d'empêcher Laurila de venir se réinstaller dans la métairie une fois les policiers partis, et le commissaire veillait à ce que ce fût Töyry lui-même qui donnât les ordres de démolir telle ou telle chose.

L'une après l'autre, les fenêtres furent brisées et l'air froid se précipita dans la pièce. Quand les portes furent ôtées, on entendit le chant de la colline :

...Où flotte notre drapeau... eau... eau...

gardien de l'honneur de notre pa... y... ys...

Les policiers descendus de leur cheval se mirent à transporter les affaires à l'extérieur. Il n'y en avait pas beaucoup mais, quand on entreprit de vider le fournil, des hurlements et des cliquetis de chaînes en jaillirent.

Les chaînes étaient scellées dans le mur et, à l'autre bout, un être étrange pouvait atteindre son grabat. Ce malheureux avait un nom : Antti. Sa barbe et ses cheveux jamais soignés lui donnaient un air terrible. Il portait au front, à l'endroit que l'on appelait « la ride de la folie », une marque de naissance et des chiffons lui entouraient les poignets pour que les chaînes ne les blessent pas.

Quand les policiers emportèrent la cuve à fermentation et le pétrin, le fou marcha à leur suite en secouant ses chaînes et en riant. Il avait manifestement le désir de les suivre, de ne pas les quitter et, entre ses rires, on l'entendait gronder :

– Ahahahah... Antti... le pétrin... le pétrin...

L'un des policiers demanda au commissaire ce qu'il fallait faire de cet être.

– Il faut le détacher et l'habiller. Ensuite, puisqu'ils sont sans abri, on l'emmènera, lui, à l'asile !

– Mais est-ce qu'il ne faut pas une autorisation spéciale ?

– On ne peut pas le laisser en liberté et, dans ce cas, la permission n'est pas nécessaire ! Ils ne peuvent pas en prendre soin !... Allons ! à l'ouvrage !

Pendant tout le temps que dura l'opération, Antoine resta assis sur son banc sans prononcer un seul mot. Il essayait même de sourire, goguenard, mais ses dents grinçaient et Aline, de son côté, pleurait toujours sur l'épaule d'Elma, tandis que les deux garçons avaient trouvé refuge derrière son dos.

Bientôt il ne resta plus que la chaise sur laquelle Aline était assise

et le banc d'Antoine.

– Laurila ! Levez-vous de ce banc ! On l'emporte !

– Tu comprends peut-être pas qu'il va rester sous mon cul ?

– Une dernière fois, levez-vous !

– Tue-moi si tu veux !

– Agents ! Emportez cet homme dehors ! Mettez-lui sa casquette sur la tête, et dehors !

Un policier prit la casquette et voulut la poser sur la tête d'Antoine qui la jeta aussitôt par terre, et l'agent la ramassa pour recommencer. Deux autres policiers tentèrent de prendre Antoine, mais le métayer se débattit et rua tant qu'il put pour se libérer.

– Seigneur Jésus... Qu'ils me mettent en prison s'ils veulent, mais vont le payer !... Bon Dieu... Qu'ils aillent au diable ! Toute la bande...

Elma se mit à hurler, Aline à injurier le commissaire, les policiers à essayer de conserver leur calme. C'étaient deux hommes bien solides, mais Antoine se démenait tant que les montants de la porte tremblèrent quand les agents le mirent dehors.

– Emportez-le dans le traîneau, passez-lui les menottes et liez-le avec la corde, qu'il puisse pas s'enfuir !

Un policier à cheval apporta les menottes et la corde, et on saucissonna Antoine. Maîtresse Töyry, dans son traîneau, se mit à pleurer et à geindre et son époux, qui marchait nerveusement de long en large dans la cour, bougonnait par instants :

– Comme je l'ai dit... contre la loi, rien à faire... Et ce que j'ai dit, c'est dit...

Antoine jurait et rugissait tant qu'il pouvait mais, les menottes aux mains et la corde autour du corps, il n'avait guère d'autres possibilités !

Du haut de leur colline, les manifestants suivaient les péripéties de l'expulsion et parfois, entre les chants, on pouvait entendre :

– Qu'est-ce qu'on leur fait ?... On va quand même pas les tuer ?... On les bat, c'est sûr !...

Les femmes commençaient à prendre peur et certaines à sangloter. Axel, grinçant des dents, alla se placer à côté de Halme. Il lui tendit le drapeau.

– Non... Je peux plus voir ça ! Arrive que pourra... Mais j'y vais !

– Reste ici !... Souviens-toi de ce que j'ai promis !

Otto vint se placer à côté d'Axel et, tout en secouant la tête, lui grogna :

– Gars, gars, gars... Garde la tête froide !

– Merde !... On frappe les gens là-bas !

Les femmes s'en mêlèrent à leur tour.

– Halme, crièrent quelques-unes, allons-y... C'est pas possible... Regarde donc ce qu'on leur fait !

Halme, craignant que sa troupe ne lui échappât, lui fit face, leva les mains et, la voix sifflante et tremblante :

– Bon Dieu, camarades !... Restez calmes... Autrement, ce sera terrible !... Il y a des enfants avec nous et vous voulez marcher contre les cavaliers !... Chantons... Vous entendez, camarades ?... *Allons enfants de la patrie... i... e*

Et la troupe commença à décharger sa mauvaise humeur dans la *Marseillaise*. Halme, qui surveillait la situation du coin de l'œil tout en chantant, put encore souffler à Axel :

– Tu rends les gens nerveux... Je te demande de m'écouter !

– Qui peut vraiment ?...

– Il le faut... essaye de comprendre... ce qui viendrait... ça ne serait pas beau... Il y a des enfants derrière... de petits enfants !

La voix chaude de Halme mit un frein à la nervosité d'Axel et l'étonnant arriva : Axel, puissamment mais, aussi, atrocement faux, mêla sa voix à celles des autres.

– ... *Contre... e... e... nous de la tyraaanni... e...*

Dans la cour, le spectacle se poursuivait. Antoine, attaché sur le traîneau des policiers, criait :

– Sales culs merdeux... Les mioches... Faut aussi les jeter dehors ! Prenez aussi le dingue... Tuez tout le tas...

Les vaches furent sorties, l'étable et l'écurie furent vidées et le bétail commença à beugler et à soulever la poussière ici et là. Le taureau, après avoir beuglé quelque temps avec les autres animaux, se mit à gambader en tous sens et la neige se soulevait en nuage derrière lui. Les moutons ne tardèrent pas à bêler.

Le banc d'Antoine fut sorti, il ne restait plus que la chaise sur laquelle Aline était assise. Elle ne provoqua pas de bagarre, acceptant de se lever quand on l'en pria et, après avoir entortillé Elma dans du feutre, elle sortit, suivie des deux garçons. Elle pleurait en arrivant dans la cour mais, voyant maîtresse Töyry qui gémissait dans son traîneau, elle lâcha sa fille et se mit à aboyer dans la direction de son ancienne patronne :

– Putain... R'garde donc !... R'garde comme on fout les mêmes dans la cour !... Ris donc, salope !... Ris... Tant que tu voudras !... J'te crèverai les yeux pour être si sans cœur... merluche... girouette... Ton cul, il est comme deux sous de biscottes dans son paquet... Mais j'vas t'montrer le mien ! Et tu verras...

Et, joignant le geste à la parole, Aline releva ses jupes et, pleurant de rage, elle lui montra son cul.

– C'est pour toi, r'garde... Moi aussi j'ai deux trous... R'garde, lequel tu veux ?...

Maîtresse Töyry cacha son visage dans les mains, mais d'entre ses doigts fusèrent des cris affolés.

– Obscène... obscène... Quelle obscénité,... Regardez...

La profanation atteignait la maîtresse !

Maître Töyry eut une claire vision de la situation. Il courut au traîneau, le tourna vers la route, tendit les guides à son épouse et lui ordonna de retourner à la maison.

En revenant, il cria au commissaire :

– Ça suffit !... Est-ce qu'on peut tolérer que de telles impudences se fassent tandis que la force publique remplit son office ?

Mais Aline avait dépassé les limites où d'ordinaire s'arrêtent les gens, elle tourna son arrière-train en direction du commissaire qui, un instant, fut si ahuri qu'il ne sut que faire, mais reprenant ses esprits, il cria :

– Journaliste !... Venez vite... Vous avez quelque chose à photographier !

Le journaliste qui, jusque-là, avait pris des notes sans cesser de sourire, ne se déplaça pas pour prendre cette photographie et se contenta de répondre au commissaire :

– Intéressant, n'est-ce pas ?... N'avez-vous pas honte ?

– Ah ! ne venez pas m'ennuyer dans mon travail ! Sinon, vous partez ! Je vous demande un cliché pour mon contrôle !

Aline mit fin à son exhibition, se précipita sur Elma qui hurlait à gorge déployée, l'emporta dans ses bras et lâcha une bordée d'injures au commissaire.

– Sale voleur de sabre... T'as rien d'autre à faire que jeter des enfants dans la neige !... Crains que l'enfer te tire par tes boutons !

– Madame... nettoyez votre bouche...

Mais Aline continuait à pleurer et à jurer, tant et si bien que le commissaire finit par ordonner à deux policiers de la calmer. Les deux garçons, qui n'avaient pas ouvert la bouche jusque-là, se mirent, quand ils virent les policiers saisir Aline par les bras, à remplacer leur mère. Des paquets de neige durcie, des bouts de bois et du crottin gelé se mirent à pleuvoir sur la tête des policiers.

L'un d'eux fit quelques pas en direction des enfants qui s'enfuirent et, tout en courant, Uno criait :

– ... Sal...le... le... le... sale con !... mer... mer... mer... merde !

Les vaches, les moutons, le béliet et le taureau beuglaient et bêlaient toujours, les gens criaient, on se battait, on cassait des affaires et on tempêtait. On amena Antti recouvert de la fourrure d'Antoine. Le demi-fou riait et grognait, secouait ses chaînes et s'amusait de tout ce qu'il voyait.

– Portez-le au traîneau !

Alors Aline poussa un cri effrayant, échappa aux mains des policiers et, voulant s'approcher du traîneau, heurta le taureau qui se trouvait sur son chemin. L'animal souffla bruyamment, et frappa la

terre de ses pattes arrière. Le policier qui portait Antti se tourna pour voir la bête et, ce faisant, desserra son étreinte. Le simple d'esprit s'échappa en beuglant et courut vers le taureau. Au printemps, sa plus grande distraction était de se trouver mêlé aux bêtes, dans leur enclos, et il s'était longuement exercé à meugler. Les chaînes heurtant la terre, il courait après le taureau et le policier, plus lourd à remuer, ne parvenait pas à l'incroyable rapidité de l'innocent qui, la fourrure sur le dos, les cheveux au vent, poursuivait le taureau qui lui échappait toujours comme lui-même échappait au policier. Les hurlements, les beuglements, les jurons et les pleurs se mêlaient aux ordres de plus en plus nerveux que jetait le commissaire, qui finalement enjoignit aux policiers à cheval de s'emparer du fuyard. Et, par-dessus tout cela, de la colline, parvenaient les voix aiguës des femmes qui scandaient lourdement :

Combien de nos chairs se repaissent

Mais si les corbeaux, les vautours

Un de ces matins disparaissent

Le soleil brillera toujours...

Tout cela fit que le commissaire perdit patience.

– Lieutenant Grönberg ! Faites-moi disparaître cette troupe de braillards ! Ordonnez-le leur d'abord paisiblement ! Mais s'ils ne veulent pas comprendre, employez la force ! Mais seulement dans la mesure nécessaire !

– En selle ! Au trot !

Un cavalier demeura derrière le fou, les neuf autres trottèrent en direction de la petite troupe, passant par un pré et une pente avant de l'aborder.

– Les cosaques...

Là-haut, sur la colline, on s'agita et les femmes s'effrayèrent. Halme savait que les cavaliers ne les attaqueraient pas avant d'avoir, au préalable, donné l'ordre de se disperser et il cria à ses gens de rester calmement à leur place.

Le lieutenant arrêta aussi ses hommes à une trentaine de mètres et cria en mauvais finnois :

– Le troupeau, disparaître ! Tout de suite ! Chacun va à sa maison, calmement... Si vous n'obéissez pas à cet ordre unique, je cavale vers vous !

– Laissez venir... Ils ne tuent pas... Les femmes, éloignez-vous !

Halme subissait là une rude épreuve. Il comprenait bien qu'il valait mieux partir mais il ne voulait pas le faire sans répondre. Il fit quelques pas en avant et cria :

– Monsieur l'officier ! Notre groupe est paisible et reste discipliné ! Cela ne trouble nullement votre affaire !

Le lieutenant en conclut qu'on lui opposait un refus et, comme lui

aussi était inquiet et énervé :

– En avant ! Vous savez !

Quand les cavaliers se mirent de nouveau en route, on entendit les femmes crier. Quelques manifestants se mirent à courir vers la route, mais ceux qui se trouvaient le plus en avant ne bougèrent pas. Axel serra la hampe du drapeau contre sa poitrine, enroula son bras autour du bout de bois et se plaça de côté, vers le plus proche cavalier. Halme, pâle, ne fit pas un mouvement, comme s'il s'était attendu à ce que les cavaliers s'arrêtassent en arrivant à sa hauteur. Sa pensée hésitait sur plusieurs décisions à prendre, mais il ne savait plus que dire. Il avait espéré en une conversation qui leur permettrait de se retirer la tête haute mais la décision trop rapide de cet officier changeait tous ses plans ! Il sentait qu'il était indispensable de partir mais la peur des violences corporelles, qu'il craignait grandement, le paralysait. Sa crainte naturelle lui ordonnait de quitter les lieux, mais l'idée d'une fuite honteuse réveillait sa fierté. Il ouvrit la bouche pour donner l'ordre de se retirer mais, au même instant, il vit Axel renversé par le premier cavalier. Halme retint son souffle, ferma les yeux et se tourna à son tour de côté, vers le cavalier le plus proche. Il ne pouvait plus partir, maintenant que le porte-drapeau résistait ! Il sentait déjà l'haleine du cheval sur son visage quand il entendit Yanne crier :

– L'hymne, les gars !... On chante pour les valets des Russes !...

Halme ouvrit les yeux. Devant lui il vit la bouche grande ouverte d'un cheval et il lui sembla un instant que l'animal allait unir sa voix à celle de Yanne :

Ô mon pays, ma Finlande, terre natale...

Les chevaux bien dressés marchaient en faisant de jolis petits pas et en pesant doucement sur les manifestants, comme s'ils avaient bien pris garde de ne pas écraser les orteils des gens. Ceux qui se trouvaient le plus loin étaient déjà sur la route et de là chantaient. Les femmes piaillaient :

– Jésus Seigneur... Ils piétinent... Venez...

Là par la charrue, l'épée, la pensée

ils guerroyaient...

L'officier de police essaya de couvrir le chant de ses ordres, mais personne ne l'écoutait.

Tu es la floraison et de son écorce...

Le chant se faisait moins clair car les voix des hommes les plus exposés se brisaient et s'essoufflaient, tandis qu'ils tentaient de résister à la pression qu'exerçaient les chevaux.

Ma terre patrie, tu es le plus doux écho...

Vikki Kivioja saisit la bride d'un cheval, juste à la hauteur du mors.

– T'as un beau hongre ! Vends-le ! Je t'en donnerais bien dans les soixante-quinze !... Descends de ta selle, et je te les compte net !

– Au large... Tout de suite...

Le policier leva sa cravache et le coup frappa Vikki. Pendant ce temps, Elias Kankaanpää, qui s'était légèrement retiré, bombardait les policiers de ses boules de neige, dont une atteignit l'officier à l'épaule. Du coup, lui aussi se mit à frapper ! Quand Halme reçut un léger coup sur sa casquette, sa peur disparut totalement. Maintenant, on en arrivait au cœur de l'affaire et ce n'était pas si terrible que ce qu'on avait pu imaginer avant ! Mais, en même temps, le coup lui permit de rassembler ses esprits et de décider qu'il fallait se replier. Il venait de remporter comme une victoire morale et, d'une voix un peu douloureuse, il cria :

– Camarades ! Allez sur le chemin... Axel ! Axel ! Porte le drapeau sur le chemin ! On nous donne des coups de cravache !

Axel grimaçait en cédant, pas à pas, à un policier qui l'obligeait à reculer. Il sentit qu'on le saisissait par l'épaule et entendit la voix d'Otto lui dire :

– Porte le drapeau sur la route... Les autres suivront...

– J'pars pas !

– Vas-y tout de suite... Ça ne sert à rien de rester ici... De toute façon on sera bientôt dispersé...

Le garçon partit en emportant son drapeau et les hommes le suivirent à l'appel de Halme. Les enfants faisaient des grimaces à l'adresse des policiers et certains les raillaient ouvertement. Halme, qui pataugeait sur le chemin, les fit taire et l'officier de police comprit qu'il fallait laisser à ces gens le temps de se remettre en ordre. Il ordonna à ses hommes de rester sur la colline et alla lui-même en direction de Halme.

– Vous, le chef ?

– J'ai l'honneur de bénéficier de la confiance de mes camarades !

Halme fit cette déclaration d'une voix encore un peu essoufflée mais en redressant sa taille et en regardant l'officier droit dans les yeux.

– Vous emmenez votre troupe tout de suite ! Vous pouvez aller avec le drapeau si tout va bien !

– Nous partirons avec notre drapeau, mais je tiens à protester contre les méthodes employées par la police ! Pour la première fois aujourd'hui j'ai pu voir comment, avec des cravaches, on bat le peuple libre de Finlande !

– On ne vous a pas battus ! Juste un peu effleurés ! La police s'est conduite selon les règles ! Mais vous vous opposez à la police ! Je vous informe qu'il viendra pour vous des citations en justice pour opposition à la police !

– Nous les recevrons, soyez-en certain ! Camarades ! Retournons à la maison du corps des pompiers ! Il faut aller chercher des chevaux et

venir en aide à cette pauvre famille abandonnée sur la neige !

On se remit en ordre et en route puis, de façon presque provocatrice, on entama à nouveau *l'Internationale*, le plus fort que l'on put.

Les policiers attendirent que la troupe fût suffisamment éloignée et quand ils furent certains qu'elle n'allait pas revenir, ils s'en retournèrent vers la métairie. Antti avait été rattrapé et il se trouvait solidement fixé sur le même traîneau que son père. Aline était assise sur le lit, au beau milieu de la cour, les garçons se terraient derrière l'étable, Antoine menaçait de tuer Töyry.

– De telles paroles, finit par dire le propriétaire au commissaire, sont de trop, surtout pendant que la police fait son travail... Il faut les apprécier pour ce qu'elles valent ! On ne sait jamais ce qu'il fera !

– On va l'emmener pour l'interrogatoire. Mais, après, à supposer qu'il cesse ses menaces, il sera libre !

Le commissaire ordonna au journaliste de lui remettre ses plaques photographiques, mais le correspondant refusa de les lui confier, faisant remarquer que cela lui était tout à fait impossible, les négatifs pouvant être ainsi détériorés, et la loi sur la presse prévoyant que, pour toute publication, le rédacteur en chef du journal était seul responsable. Il tenait aussi à conserver ses photos car il n'en avait pas de la manifestation se désagréant.

Puis on se mit en route. Aline resta avec les enfants et les affaires, au milieu de la cour. Antti sautait sur le traîneau et criait de joie des mots à demi formés :

– Antti... Antti... bruit... beugle... bien...

Töyry put partir quand les hommes de l'association vinrent chercher le bétail et les affaires. Les vaches se laissèrent facilement approcher mais il n'en fut pas de même pour le taureau qui fit longtemps courir et jurer. La famille fut emmenée chez les Kankaanpää, ainsi que les vaches à lait. Le reste du bétail, comme les moutons, fut réparti entre différentes métairies.

Les dernières charges quittèrent la place au soir tombant, quand l'obscurité recouvrait la cour de la grise métairie. Les bourrasques de neige envahirent la maison par les ouvertures béantes. Peu à peu les traces des trots furent à leur tour recouvertes sur les champs et dans la cour.

Chapitre VIII

On parla beaucoup. Töyry resta longtemps enfermé chez lui.

Quelques hommes avaient, disait-on, menacé de lui descendre le pantalon et de lui donner les verges. Au presbytère, dans les maisons, au domaine, on parlait aussi de cette affaire.

– Toute l'histoire a été causée par cette association ouvrière. Le vrai coupable, c'est cet agitateur et ses aides ! Laurila serait parti comme convenu s'il n'avait pas été poussé à résister ! Certes, personne ne peut soutenir les manières d'agir de Töyry, bien qu'il ait naturellement le droit d'expulser qui il veut de ses terres, mais il faut bien avouer que ce n'est guère avisé de choisir cette période électorale pour le faire si rudement ! Maintenant, on va voir jusqu'où cette association peut aller ! Laurila devrait être libéré et il faudrait que ce soit l'association qui soit déférée en justice ! Est-ce qu'ils ne se sont pas servis de lui ? Le correspondant du journal socialiste a si bien fait qu'ils utilisent sans aucune retenue le malheur de cette pauvre famille à leurs fins électorales ! On voit bien où est leur humanisme !

Ce qu'on pensait, dans les métairies et les cabanes des serviteurs, on peut facilement l'imaginer. L'amertume s'était faite haine et les coups de cravache étaient devenus une affaire absolument horrible. Beaucoup d'entre eux avaient reçu le fouet alors qu'ils étaient déjà grands, mais cela ne les avait pas blessés ! Tandis que ces quelques petits coups donnèrent la mesure du monde !

– On nous a battus comme des esclaves !

Halme élevait son regard vers le ciel et, la main sur son épaule, affirmait :

– Le coup n'a pas frappé ici...

Et alors il plaçait son autre main sur le cœur et ajoutait :

– ... mais là !

Il n'y en avait qu'un pour ne pas prendre l'affaire au tragique : Otto Kivivuori. Il était d'ailleurs suivi par ses fils et Vikki Kivioja. La seule inquiétude de Vikki venait de ce qu'il se demandait comment il avait bien pu proposer le chiffre de soixante-quinze pour l'animal. Otto n'avait pas été touché par les coups qui, en définitive, n'avaient atteint que Halme, Vikki et Oscar Kivivuori.

Le numéro du *Journal du Peuple* où se trouvait le reportage sur l'expulsion – gros titres et photos – provoqua des réactions diverses. Pour dire la vérité, les photos étaient presque toutes grises, mais, en y mettant du sien, on finissait par voir quelque chose.

– Me voilà !... À qui elle est cette tête-là ? Il a pas pris de photo du cul d'Aline !

Cet épisode de la lutte fut bientôt connu de la paroisse tout entière et on s'en amusa, chacun à sa manière, selon le cercle auquel on appartenait. Halme, un peu choqué, finit par déclarer :

– On peut s'attendre à voir le bon sens disparaître de la raison d'une mère frappée par le malheur ! Il n'est cependant pas convenable

d'en faire un exploit ! Le dénudement de la partie mentionnée de ce corps n'appartient pas aux principes socialistes ! Il est vrai que, durant des siècles, nous avons été accoutumés à voir les femmes de notre pays se moquer les unes des autres, mais ce n'est là que la manifestation flagrante d'un manque d'éducation et je vous demande de bien vouloir ne plus parler de cet incident ! Cela ne nous fait pas honneur, pas plus qu'il ne convient de le rappeler à la face de cette chère femme accablée par le malheur !

C'est ainsi qu'un sujet aussi intéressant dut disparaître de certaines conversations car Halme, dépité, avait pu vérifier la justesse de la phrase qui affirmait que l'humour est, de tous les idéaux, le pire ennemi.

Le plus gêné par les photos fut Axel. Sur l'une d'elles, on le voyait marcher en avant des autres manifestants, portant le drapeau, et la légende disait : « *Le drapeau du socialisme flotte fièrement, porté par les mains d'acier d'un jeune héros du travail.* »

Le père regarda la photo et gronda :

– En v'là bien un héroïsme particulier ! Porter une pareille chose ! Quelle utilité ça avait d'être là ? On vidait une métairie ! Et comme te voilà sur les journaux, on tardera pas à vider la nôtre aussi !

Alma, à son tour, regarda la photo et elle ne sut que dire :

– Tu es bien sur cette photo, mon fils ! Pour le reste, c'est comme on veut ! En tout cas, c'est bien pris !... Oui, il faudra qu'un jour vous alliez au bourg vous faire photographier... Qu'au moins il vous reste des souvenirs de votre jeunesse !

Mais le texte expliquant la situation ne pouvait que faire croître le trouble d'Axel.

« *Les travailleurs de la région, révoltés par cet acte inouï de violence, s'étaient rassemblés d'un commun accord. Le drapeau de l'Association ouvrière se trouvait à la tête de cette petite troupe qui, en chantant, se rendait sur les lieux de l'expulsion. Les chants patriotiques alternaient avec les chants ouvriers, et le cortège s'avancait conduit par le camarade Halme, président de l'association locale. Notre camarade Halme est connu de toute la région car c'est lui qui a coordonné tous les mouvements de défense des intérêts des travailleurs et des intérêts nationaux. Il a lutté sans crainte et sans peur contre l'oppression et s'est constamment dévoué pour la sauvegarde des travailleurs. Il allait, calme et serein, et derrière lui le nombre des manifestants ne cessait d'augmenter. Le beau drapeau était porté par un jeune travailleur, ouvrier vaillant et énergique, juste image de ce que doit être le porte-drapeau du prolétariat : fier, sérieux, inflexible.*

.....

« *La métairie fut dévastée par la force, elle qui avait été construite à la sueur du front et cette injustice était exécutée sur l'ordre de ce propriétaire au cœur de pierre qui avait obligé son métayer à travailler des années*

durant tout comme un esclave. Le métayer, lui, se refusait à abandonner de bon gré ce qui avait été son foyer et c'est avec mépris qu'il répondit aux policiers : « Ma maison est ma forteresse et il vous faudra me passer sur le corps pour la vider ! »

« Le cœur se serrait à voir pleurer les enfants. Deux garçons, pouvant avoir dix et douze ans, se tenaient, graves, auprès de leur mère et leurs yeux désespérés semblaient demander : “ Pourquoi détruit-on notre maison ? ” La petite fille, réfugiée dans les bras de sa mère, ne savait plus que pleurer. Elle ne comprenait pas pourquoi on sortait le lit bien chaud dans la cour, ni pourquoi sa mère se lamentait, et les menottes que l'on passait aux mains de son père lui étaient des objets incompréhensibles. Quelle douleur s'installait dans ces cœurs d'enfants !... Mais le pire était encore à venir. Cette famille avait un fils simple d'esprit qu'en dépit de son dénuement elle s'était essayé à élever dignement. Il leur avait fallu l'attacher afin qu'il ne s'enfuie pas et s'en occuper seuls car l'aide aux pauvres, dans la paroisse, ne s'était pas préoccupée de leur prêter son secours. Cet innocent trouva le moyen d'échapper aux mains des policiers et on vit alors le spectacle que l'on peut imaginer... Le bétail se trouvait déjà dans la cour et, quand il l'aperçut, le simple d'esprit voulut s'approcher du taureau. Ce pauvre enfant ne comprenait pas pourquoi le bétail se trouvait dehors et, dans sa candeur, il voulut faire rentrer le troupeau à l'étable. Ce spectacle des animaux dans la neige lui était si inhabituel, si contraire à tous les usages, que jamais il n'aurait pu imaginer que cette pagaille était préméditée.

Et il voulut s'emparer du chef du troupeau : le taureau ! Quelle scène !

« Il y a, dans le cœur d'un innocent, plus de sens de la justice que dans celui d'un propriétaire foncier finlandais ou que dans celui des policiers !

« La femme du propriétaire était, elle aussi, venue assister à cette expulsion qu'elle suivait de son magnifique traîneau et, femme sans cœur, elle riait à ce qui se déroulait sous ses yeux.

« Aux dires des gens de la région, c'est une femme particulièrement dure avec ses employés. Elle convient donc parfaitement à son époux, ce propriétaire intransigeant qui jette ses gens dans la neige, ce membre du conseil paroissial, trique du parti Vieux Finnois qui, au même titre que d'autres propriétaires et maîtres d'argent de Finlande, s'est distingué « dans les affaires de la patrie ».

« Sortie de sa demeure, la femme du métayer s'approcha du traîneau et dit : “ Ris et vois comme on jette les enfants dans la neige ! Et après cela, va à l'association féminine du village et essaye de défendre la justesse de cette affaire ! Va raconter ton œuvre héroïque et expliquer comment tu protèges l'enfance ! ” Et, avec mépris et fierté, la femme du travailleur tourna le dos à la propriétaire.

.....

« Les policiers s'approchèrent, à cheval, de la troupe des manifestants. Durant tout le temps que durait le travail de destruction, les gens

rassemblés sur la colline avaient chanté des couplets de L'Internationale. Ces gens ne pouvaient que regarder ce qui se passait et offrir au ciel de Finlande – qui n'abrite nul dieu ni rien qui y ressemble – leur chant de colère et de douleur. Dieu, c'est pour les propriétaires ! Le pasteur du bourg qui, lui aussi, est membre de ce parti Vieux Finnois, l'a déclaré.

« Mais les manifestants, sans sourciller, attendent les policiers. Ils se dressent noblement face aux chevaux et soudain éclatent les paroles de Notre Pays.

« Le groupe des travailleurs, entonnant le chant national, s'oppose aux policiers du gouvernement envoyés pour la protection des propriétaires. Ce n'est pas un conte, ni un reportage sur les révoltes paysannes allemandes, non ! Cela se passe dans le grand-duché de Finlande en ce début d'année 1907. Ces métayers, ces travailleurs exaspérés, n'ont pris ni gourdin ni serpes : ils appartiennent au prolétariat organisé ; ils se tiennent derrière leur drapeau, chantent leur chant national et regardent, sans crainte, s'approcher les cosaques avec leurs cravaches et les naseaux couverts d'écume des chevaux. Quelques femmes prennent peur, mais la ferme voix du camarade Halme les rassure et la ligne de front, bien que bousculée, résiste stoïquement. Le chant faiblit car il est pénible de chanter et de maintenir la poussée des chevaux, en même temps que sifflent les cravaches. Tout cela n'est pas nouveau, nous l'avons déjà vu dans les rues de la capitale mais, ici, les cavaliers de l'oppression étrangère fouettent le peuple, et les traces ne se cicatriseront pas ! Comme le dit si bien notre camarade Halme, les coups n'ont pas atteint les dos mais les cœurs et, à cela, il n'est besoin de rien ajouter.

« Mais à quoi se heurtent ces cosaques ? Au mur des poitrines des ouvriers et des héros, mur qui ne se rompt pas. Les fouets se déchaînent et frappent aveuglément, et ce n'est que sur l'ordre du camarade Halme que les travailleurs se retirent calmement sur le chemin et se regroupent derrière leur drapeau. Toujours chantant, les manifestants se replièrent en bon ordre, sans jamais s'enfuir tandis que, sur leurs chevaux transformés en misérables rosses, les policiers s'en retournaient se soumettre aux désirs du propriétaire, vers cette cour où la malheureuse famille voyait ses affaires jetées en tas sur la neige.

« Afin que nos lecteurs ne se méprennent pas, nous tenons encore à préciser que tout ceci s'est passé en Finlande, au mois de janvier 1907. Selon toute vraisemblance, ce n'est là qu'une répétition générale pour les prochaines expulsions qui doivent se dérouler à Laukko. Ce propriétaire, usurier du parti Vieux Finnois, et ce vampire, baron de langue suédoise, ont entre eux quelque différence : celle de la langue. Le baron a besoin d'un traducteur pour jeter ses métayers sur les routes, tandis que ce propriétaire pourrait s'en passer.

« Et Toi, tu es notre Patrie, Finlande très chérie, terre de miracles de beauté que, des presqu'îles aux vallons, nous voudrions édifier ! »

Qu'est-ce qu'il raconte pas !

– Ben ! Il peut quand même pas approfondir chaque cas particulier ! Mais, en général, c'est un article impressionnant... Oh, il y a bien sûr quelques inexactitudes comme, par exemple, ce qui concerne mon travail d'organisation... Il est cependant possible que mes efforts n'aient pas été faits en pure perte ! Et puis, j'ai pensé aussi qu'il valait mieux économiser nos forces. Ce travail a une signification particulière et, à la réflexion, en dépit de ses grandes connaissances et de ses capacités, le camarade Hellberg, candidat député, n'aurait pas été à sa place sur ce champ ! Surtout qu'il est d'un naturel plutôt raide !

Le jeune ouvrier, ce noble héros aux mains d'acier, était en colère. Otto Kivivuori s'étant à diverses reprises moqué de ces fameuses mains et Akou ayant, à la maison, fait des allusions du même genre, Axel éclata :

– Ce n'est tout de même pas ma faute s'il a écrit de pareilles conneries !

Et Vikki Kivioja, qui ne pouvait supporter qu'on traitât ces chevaux de rosses, s'exclamait :

– Ce monsieur journaliste, je voudrais bien le voir sur le dos d'une de ces bestioles ! Sûr qu'il n'y resterait pas cent mètres ! Qu'il écrive ce qu'il veut sur les métairies, mais qu'il se mêle pas des chevaux ! Il doit même pas savoir en mettre un entre une paire de brancards !

La plus grande partie des manifestants était satisfaite, surtout ceux qui pouvaient se voir sur les photos. Sur l'une d'elles on voyait la moitié de la tête de Preeti. Il découpa soigneusement le papier et le colla avec du jus de pomme de terre sur un mur.

Halme fut invité à venir au domaine. On ne précisait pas les raisons de l'invitation, mais il était certain qu'elles avaient trait à la récente manifestation. Il s'habilla avec un soin tout particulier, cira légèrement ses moustaches et, lorsqu'il se mit en route, nul étranger n'aurait été étonné si on lui avait dit que cet homme était un sénateur en vacances.

La canne oscillait, accrochée au creux du coude, et la gorge émettait une petite toux rauque. Le promeneur n'était cependant pas aussi rassuré qu'il le montrait. En dépit de son séjour à Tampere et de sa position actuelle, Halme sentait l'inquiétude naître en lui et, en s'approchant des communs du domaine, il lui sembla même qu'il n'était rien d'autre qu'un des serviteurs qui habitaient là. En arrivant au bâtiment principal, il était tout aussi désespéré qu'un métayer isolé au cœur de cette sombre aristocratie. Il cherchait à garder tout son calme, se répétant qu'il avait déjà discuté avec le baron, qu'il avait bu du café à la même table que lui dans la maison du corps des

pompiers et que, s'il venait ici, c'était en tant qu'homme politique.

L'entrée, en forme de hall, était grise et calme. La jeune servante qui vint ouvrir lui parut étrangère dans ce cadre, alors qu'il la connaissait bien, et elle-même semblait ennuyée de se trouver dans cette situation. Derrière une porte, on entendait grogner des chiens qui saluaient les visiteurs à leur manière : ici, ils n'avaient même pas le droit d'aboyer !

La salle de travail était de taille imposante. Étagères de livres, armes et, sur les murs, les inévitables cornes de cerf. Les portraits des aïeux se trouvaient, eux, dans la salle de séjour. Le plus remarquable était sans doute le portrait du vieux major de guerre, pauvre barbouillage réalisé par quelque peintre ambulancier de ce temps-là. Tout était bien comme on pouvait s'y attendre.

Halme attendit dans la salle de travail. Des pas lourds et rapides ne tardèrent pas à annoncer la venue du baron.

– Bonjour.

– 'Jour ! 'jour ! Chaise ! Là... Oui !

Ils s'assirent. La belle barbe opulente du baron était déjà grise, mais la tête se tenait toujours aussi droite, plus qu'avant même. Il demeurait semblable à ce qu'il avait été toute sa vie. Vie simple et peu active en fait. Le baron n'avait guère quitté son domaine, même pour aller à l'école. La faible instruction qu'il avait, il la tenait d'un précepteur et, plus qu'à l'étude, il aurait aimé se consacrer aux travaux de force. Du temps de sa jeunesse, il avait souvent étonné les valets et les métayers d'alors en montrant sa force et sa puissance. Il lui arrivait d'aller passer une journée complète dans les champs au moment de la fenaison et il se débrouillait fort bien. Il aimait surtout les concours opposant les différents faucheurs, et c'est avec les valets qu'il avait appris le peu de finnois qu'il savait. C'est ainsi qu'il avait pu acquérir une bonne réserve de jurons qu'il ressortait, une fois à la maison, sans jamais trop bien savoir ce qu'ils signifiaient.

Une fois homme, il s'était consacré entièrement à son domaine et, comme le couple n'avait pas eu d'enfant, l'héritier était le fils de son frère. Le jeune homme pouvait rester loin de ses futures terres aussi longtemps que le baron serait en vie : un seul maître suffit. La grande force physique et la simplicité morale du baron en faisaient un propriétaire petit despote, qui refusait tout compromis. Ses ordres étaient brefs et sans appel. Et, même s'il devait constater que son autorité s'était exercée à tort – à ses dépens –, il ne modifiait jamais ce qui avait été dit. Il était significatif qu'il honorât grandement Alexandre III et moins Nicolas II, avant même que ce dernier n'ait entrepris sa russification.

Le souvenir de son grand-père qu'il n'avait jamais vu, mais dont il avait beaucoup entendu parler, était d'une grande importance pour le baron. Le vieillard avait réellement été soldat dans la guerre de Finlande et les gens l'avaient alors surnommé le « major de guerre de Finlande ». Il était craint et haï car, tout propriétaire qu'il fût devenu, il n'en continuait pas moins à se comporter en soldat, jurant, tempêtant et même cravachant. Il était, dans l'imagination du baron, un homme droit, franc luron et épris de justice. Cette idéalisation provenait pour une part des histoires de *l'Enseigne Stål*. Runeberg n'avait jamais parlé du grand-père du baron, mais il semblait au petit-fils que certaines phrases de ce livre étaient écrites pour ce major de Finlande, comme, par exemple : « noblesse de l'esprit et aussi sensibilité du cœur, sang ardent... » Il y avait bien des circonstances qui, dans l'histoire, ne correspondaient pas à la réalité, et le baron en était attristé. Ses serviteurs n'étaient pas comme il aurait fallu qu'ils soient. Où était ce « Matti qui était aussi droit et aussi vaillant que son maître » ? Où était-il ce Matti qui savait tout aussi bien boire que se battre ou même donner des ordres ? Les Matti d'ici n'étaient qu'une vague grisaille entêtée qui ployait bien sous la contrainte mais toujours en rechignant ! Ces Matti-là, ils gaspillaient les bois, paressaient dans les champs, faisaient paître leurs bêtes sur les terres du domaine et buvaient comme des diables. Bien sûr, il arrivait que, de temps à autre, se présentât un Matti qui disait : « Je rue bien ! Je suis un bel étalon et je rue ! » Un tel Matti pouvait rassembler ses affaires et partir...

Mais ce tailleur ! Dès le début, dès qu'ils s'étaient rencontrés pour les questions de l'école et du corps des pompiers, le baron avait ressenti un léger mépris envers Halme. Cela tenait à plusieurs raisons. Tout d'abord, il y avait la richesse de l'homme, et son apparence physique. Et puis, il fallait ajouter sa manière inconvenante de s'habiller. Enfin, le pire, c'était son érudition ! Certes, un éleveur, un agriculteur ne donne pas la meilleure part de son temps à la lecture des livres et c'était déjà une bonne raison pour que le baron ne

supportât pas Halme, mais toutes ces raisons réunies faisaient frémir le baron. Et puis, maintenant, il y avait, pour couronner le tout, cet événement qui annonçait la fin du monde ! Ses hommes à lui, les hommes du domaine, avaient quitté leur travail sans sa permission pour aller se bagarrer avec les policiers ! Et la cause de cet acte inimaginable, c'était Halme ! C'était ce tailleur ! Le baron le regarda quelques instants sans rien dire et en roulant des yeux, le soupesant comme s'il avait voulu prendre la juste mesure de son interlocuteur, comme s'il avait voulu connaître d'un coup les secrets de ce grand échalas ! Mais en vain... Le visiteur, après quelques instants d'étonnement, avait recouvré ses esprits et il ne se sentait nullement ébranlé. Si le baron était, avant même la venue de Halme, irrité à l'idée de la rencontre, cette vue le faisait sortir de ses gonds ! Jamais personne – du moins personne de ceux qui avaient été convoqués ici – n'avait pareillement répondu à ses regards ! Bien sûr, Halme n'était pas un de ses serviteurs mais cela ne changeait rien !

– Vous emmenez les hommes se battre contre la police !

– Monsieur le Baron ! La police est responsable du désordre et non les paisibles manifestants ! La manifestation a été causée par cette expulsion et, à mon sens, aucun être humain doué du moindre sens de la justice ne peut dire que nous ayons agi à tort !

Halme avait volontairement employé le terme finnois pour donner son titre au baron⁴⁶. Il y avait longuement réfléchi en chemin, et ce fut au tour du baron à se racler la gorge.

– Ça, ce n'est pas mon affaire ! C'est une histoire à Töyry ! Et ce n'est pas mon affaire non plus si vous allez là-bas ! Je ne suis pas juge dans cette histoire ! Moi, ce que je veux dire, c'est ceci : mes hommes ont quitté le travail sans ma permission ! Ça, c'est mes affaires à moi ! Vous les avez entraînés par vos discours ! La deuxième chose, elle est ainsi : vous utilisez la maison du corps des pompiers comme une maison du socialisme ! Elle a été faite pour les pompiers, pas pour le socialisme ! J'ai dit qu'en respectant la loi, vous pouvez vous y réunir ! Mais vous y excitez les gens et vous y organisez des bagarres ! Je ne suis plus avec vous pour le corps des pompiers ; vous partez ! Moi, je m'occupe du corps des pompiers et le cocher est le président !

– Monsieur le baron, si l'on considère que le bâtiment a été construit avec vos poutres et votre bourse, si l'on tient compte du fait que l'argent nécessaire à son entretien vient lui aussi de vous, vous avez sur cette maison de grands droits. Mais, si nous considérons qu'elle a été construite par des travailleurs bénévoles, il faut bien reconnaître que, le plus grand nombre de ces ouvriers étant membres de l'association ouvrière, l'association a, elle aussi, quelques droits sur cette maison !

– Travail bénévole ? Comptez-moi tout ce qui a été fait ! N'oubliez

rien ! Je payerai. Tous dehors ! C'est dit ! Je ne veux plus voir une seule fois mes hommes quitter leur travail pour aller chanter le long des routes ! Et avec un drapeau ! Ou alors, ces hommes-là, ils quittent leurs métairies et leurs cabanes ! Compris ? Vous êtes le chef et c'est pourquoi je vous avertis ! Vous êtes responsable de ces hommes. Si vous les enlevez encore à leur travail, je parle plus fort ! Souvenez-vous-en !

Plus le baron élevait la voix et plus Halme se faisait doux et calme. Il répondit en parlant de la liberté de réunion, ce à quoi le baron opposa son refus de laisser ses hommes quitter leur travail ; et il en avait sans doute le droit ? Halme amena la discussion sur le terrain des principes, mais le baron refusa de discuter de la situation des métairies ou de la question agraire de façon abstraite. Les bons métayers, on les garde ! Les métayers paresseux, bagarreurs, voleurs, ceux-là, ils peuvent partir, on ne les retiendra pas ! Des journées de travail plus courtes ? Mais alors, les ouvriers auront encore plus de temps pour boire, jouer aux cartes et faire mille autres vilenies ! Halme sut si bien briller que, sans nul doute, le baron eut honte de l'éducation qu'il avait reçue à domicile. Mais ce dut être bien bref ! Les théories socialistes, ça n'existe pas puisque les journaux que je lis n'en parlent pas ! Halme, qui ne comprenait pas toujours tout ce qu'il lisait, en savait cette fois-ci bien assez pour pouvoir discuter avec le baron et, de plus, il avait fait de nombreux progrès au cours de ces dernières années, depuis qu'il pouvait lire des traductions, et qu'il lisait tout sans exception. Le baron s'intéressait davantage à la littérature traitant de l'élevage ou de l'économie agraire, et sa vision du monde s'arrêtait aux éditoriaux des journaux de langue suédoise. Halme se sentait bien tenté, pour une fois qu'il avait l'occasion de discuter avec un monsieur, de lâcher des noms comme : Spencer, Saint-Simon, Comte, Marx, Kautsky, Bebel, Ingersoll... Après s'être éclairci la voix, il finit par dire :

– Comme l'écrit si bien le grand Tolstoï...

– J'ai lu ces livres idiots. Pourquoi parle-t-il toujours de la question agraire ? Faut pas s'occuper de ce qu'il dit ! Les paysans lèvent le coude et ça n'a rien à voir avec la question agraire de Tolstoï ! C'est pas Tolstoï qui fait le travail de mes hommes quand ils vont chanter ! L'affaire est claire !

Finalement, les éclats de voix se firent de plus en plus nombreux, le baron mêla de plus en plus de suédois dans ses phrases et n'hésita plus à remplacer les mots qui ne lui venaient pas immédiatement par des « merde de merde ».

Cela devait s'entendre d'assez loin car la porte s'ouvrit et, sur le seuil, apparut le visage inquiet de la baronne.

– Magnus...

Le baron regarda sa femme qui semblait tout apeurée, de cette violente conversation. Il y eut quelques minutes de silence jusqu'à ce que le baron lui dise d'une voix impatiente :

– Va-t'en !

La dame disparut et la conversation reprit, plus calme. On n'aboutit cependant à aucun accord et, en se levant, Halme dit, tout rougissant :

– Monsieur le baron, en dépit des lourds horaires de travail, nous trouverons bien le temps de nous réunir la nuit. Pour ce qui est du corps des pompiers et de la maison qui lui appartient, que votre volonté soit faite. Je ne parle pas de la société de garantie, mais de l'ensemble et je suis bien certain qu'après votre décision, les membres de l'association ouvrière ne prendront plus part à vos exercices. Nous trouverons sans doute un arrangement pour nos réunions... Je vous demande de bien vouloir m'excuser de ne pas pouvoir me ranger à l'avis de Monsieur le Baron en cette affaire. Adieu !

Halme ne prêta aucune attention à la servante qui lui tendait sa canne et son chapeau. Il était encore tout à la discussion qu'il venait d'avoir et, s'il se sentait blessé par les dires du baron, ce n'était pas pour l'aspect général de la question mais pour ce qui le touchait personnellement. Chemin faisant, son énervement se calma. C'était un homme pur qui s'en retournait vers sa maison. Le Premier ministre revenait de ses dernières tentatives de conciliation. Il avait échoué auprès du tyran entêté et se rangeait totalement aux côtés des révolutionnaires.

– Qu'est-ce que peut bien faire Halme, habillé en dimanche un jour de semaine ?

– R'garde comme sa canne se balance !

Ceux qui se tenaient en bordure du chemin n'eurent pas plus droit à un regard que la servante dans le hall du baron.

Arrivé à la maison, il demeura longtemps silencieux et ce n'est qu'en se mettant à table pour le repas du soir que Valenti osa poser quelques questions. Le baron était-il réellement en colère ?

– Il me semble que la lutte se resserre ! Il a pesé de toutes ses forces contre l'association et il a tout particulièrement insisté sur la dépendance dans laquelle se trouvent ses employés. C'est là un point qu'il ne faut pas négliger ! Prenons-y garde ! Temporairement, il va falloir nous soumettre, jusqu'à ce qu'une nouvelle Assemblée se réunisse et, à ce moment-là, on votera sûrement une loi qui nous permettra d'échapper à la pression que de pareils êtres peuvent exercer sur nous ! Oui ! Il nous faut, une fois de plus, constater que Dieu a frappé ces gens de cécité ! À leur impudence, il n'est qu'une seule médecine : la lutte doit se durcir ! Les changements obtenus par accord mutuel sont toujours du domaine de l'irréel... Un rêve de plus repose dans son linceul !

En se mettant à manger, il ajouta :

– *Alea jacta est.*

Valenti enfonça cette phrase du mieux qu'il put dans sa mémoire, afin de la ressortir de la même manière lorsqu'il rejoindrait la troupe de gamins. Le seul ennui était qu'il n'osait pas demander ce qu'elle voulait dire. Il essaya de poursuivre la conversation, en partie parce qu'il n'attachait pas une grande attention à ce qu'il y avait dans son assiette, mais Halme qui, maintenant, mangeait à sa faim, avait gardé de son enfance affamée un désir insatiable de viande et de beurre. Le garçon bâfrait comme un lapin, avalant rapidement, reluquant les écuelles des autres, comme s'il avait voulu finir avant eux de crainte qu'ils n'engloutissent sa part aussi.

– Le maître a peut-être reçu quelques informations sur la venue d'Edouard Salin ?

– Rien n'est encore décidé ! Georges Mäkelin est une autre possibilité ! Hellberg exige que quelqu'un d'important vienne parler à cette réunion... Il veut qu'une grande réunion soit organisée dans chaque village, et la seule question que nous ayons à résoudre est de savoir où nous allons la faire. Cela n'a pas beaucoup d'importance pour nos membres, mais peut en avoir pour les nouveaux adhérents !

– Oui ! Le maître d'école a dit que le maître-tailleur est un orateur de premier plan et que Mäkelin, comme Salin, pourraient en prendre de la graine.

Les fourchettes plongeaient dans les assiettes. Le regard du maître rencontra un morceau de viande qui se plantait au bout de la sienne. Il hésita un instant et piqua une pomme de terre.

II

Comme autrefois, on s'asseyait sur le bec du traîneau quand on transportait des poutres, du fumier ou du gravier. Comme autrefois, on suivait des yeux l'ondulation rythmée de la croupe du cheval.

Mais les pensées étaient autres. De nouvelles idées, de nouvelles interrogations tournoyaient sous les bonnets à oreillettes. « Cette chose ouvrière » avait apporté avec elle des événements nouveaux, le baron avait chassé les adhérents ouvriers de la maison du corps des pompiers, un gros bonnet appelé Éétou Salin viendrait bientôt pour parler des affaires, Antoine Laurila était en prison, des citations à comparaître étaient arrivées pour des manifestants. Ceux-ci avaient noms : Halme, Otto et Yanne Kivivuori, Axel Koskela, Victor Kivioja et aussi Kankaanpää. On disait que seuls les plus mauvais seraient poursuivis en justice, mais Halme avait ajouté que les grandes expulsions de Laukko et l'excitation qui en était née rendaient les messieurs prudents.

La citation jeta un froid chez les Koskela. Youssi et Alma ne comprenaient pas ce que cela voulait dire. La loi et la justice étaient pour eux un objet de terreur, et les parents étaient saisis d'épouvante à l'idée que leur fils devait aller en justice et, qui sait, en prison ! Axel, lui, se souciait peu de cette nouvelle et les parents se calmèrent quand Otto vint leur expliquer qu'il n'y avait pas véritablement crime en l'occurrence. Tout provenait de la hâte des policiers et il ne pouvait faire de doute que ça se terminerait par une décision de liberté pure et simple.

– On ne met pas encore tous les gens en prison pour de pareilles histoires ! Si on avait voulu nous y mettre, on nous y aurait emmenés immédiatement !

Cela ne supprimait pas toutes les inquiétudes. Qu'allait-on en dire au presbytère ? C'est le pasteur qui bientôt apporta la réponse à Axel.

– Alors, Axel ! Y aurait-il une convocation pour cette histoire ?

– Ou... i... Y'a bien une citation qu'est arrivée !

Le garçon regardait par-dessous et répondait en bougonnant. Le pasteur se raidit un peu.

– Je ne pense pas qu'il en sorte grand-chose mais il faut reconnaître que c'est bien d'une tête folle que d'aller se mêler à de vaines manifestations !

– Ou...i... Ça se voit... Ils vident les métairies de Laukko aussi ! Et les fouets des cavaliers sifflent aussi là-bas !

– On exagère à cause des élections qui viennent ! La conduite du baron de Laukko est certes bien blâmable mais, d'un autre côté, il a la loi pour lui ! Ce que l'on peut conclure de tout cela, c'est qu'il faut modifier la loi et non frapper ceux qui s'y opposent ! La question des métairies doit être, elle aussi, repensée. Dans les cercles Vieux Finnois, nous l'avons reconnu et le parti prend ces questions en considération.

Le garçon regardait le sol, se contenant avec peine. Il parvint à dire d'une voix assez neutre :

– Ou...i... les temps sont bien comme vous dites !

Le pasteur quitta l'écurie avec l'impression que les réponses du jeune homme cachaient, sous la politesse apparente, une amertume et une froideur anciennes. Il en était encore plus accablé. L'expulsion de Laurila puis celles de Laukko lui avaient remis en mémoire ses rapports avec Youssi – rapports qu'il avait oubliés depuis quelque temps. En même temps, il se sentait soulagé : l'affaire Koskela était insignifiante au regard de ce qui se passait maintenant, et il pouvait se dire : « Ils sont parfaitement au calme chez eux ! Et leur vie ne se trouve pas le moins du monde compliquée par nos décisions ! Comment ce garçon serait-il si fort s'il avait été élevé dans la misère ? Les autres vont chercher des états quand le traîneau bascule tandis que lui, il se contente d'en saisir le bord et de le redresser ! Ferait-il cela

s'il était affamé ? Sûrement pas ! Ils ne manquent de rien et ce marais ne pouvait pas leur être d'une bien grande utilité ! Leur amertume ne vient que de leur avarice... C'est bien cela... Les ai-je expulsés ? Non ! Et j'ai toujours été fort amical envers eux en dépit de la grossièreté du fils qui en aurait rebuté plus d'un à ma place ! »

Le pasteur marchait au long du chemin qui bordait le lac, il regardait l'étendue glacée et ce jour de janvier était si clair, si ensoleillé que l'esprit lui-même se sentait libéré, allégé.

« Il y a déjà du printemps dans cet air-là ! On le sent ! C'est sûrement de cela que parle Aho lorsqu'il dit « de printemps en printemps »... Mais comment passent-ils cette rivière avec les chevaux ?... N'est-ce pas dangereux ?... Tiens ! Gustave-le-Loup ! Je ne savais pas que la pointe de cette île était poissonneuse ! Mais qu'en est-il de son catéchisme ? Ah ! comment l'obliger à y venir ? Quelle beauté... Quelle clarté !... »

Antoine sortit de prison après l'interrogatoire. Comme on pouvait craindre qu'il ne s'abandonne à la violence, Halme et Otto se hâtèrent d'aller lui parler. Antoine s'était quelque peu calmé, dans sa cellule, mais il menaçait encore de ne pas laisser les choses où elles en étaient. Les autres lui affirmaient que tout s'arrangerait avec le temps mais que surtout il ne fallait plus faire de tapage pour l'instant. Il avait passé quelque temps en prison et il y avait gagné une couronne de martyr !

– Tu auras, en fin de compte, ce qui te revient de droit, mais il ne faut pas gâter ton affaire ! Tu es trop fougueux pour te permettre d'administrer une rossée à Töyry. Ça ne ferait qu'aggraver ton cas bien que, moi qui suis plutôt d'un naturel paisible, cela ne me déplairait pas de voir ce propriétaire recevoir une petite correction ! Mais il faudrait que ce soit comme la chiquenaude que les pères donnent à leurs enfants...

Antoine ne promit rien mais on sentait qu'il comprenait la situation, même s'il continuait à montrer sa mauvaise humeur. Halme procura un logement à la famille. Il y en avait un libre sur la propriété de Village-Benoît et le propriétaire accepta de le laisser aux Laurila.

– Bien sûr que les gens doivent avoir un toit sur leurs têtes ! Hein ! La terre, ça, je peux pas en donner ! Sauf un champ à pommes de terre et un champ à foin, pour une vache !

Il fallut vendre le bétail mais Antoine garda quand même son cheval. Il voulait travailler dans les bois durant l'hiver. Il lui fallut acheter du foin.

Le procès ne tarda pas à avoir lieu. Beaucoup de gens s'y rendirent et il y en eut pour tous. Antoine eut droit à six mois de prison pour opposition à la justice, mais Aline fut plus délicate à juger. On avait dû drôlement suer pour arriver à écrire un acte d'accusation qui évitât

tous les termes grossiers. C'était un texte d'accusation qui pourrait certainement servir de modèle pour d'autres procès !

«... Les agents de police se trouvant sur les lieux certifient l'accusation selon laquelle ladite Aline Marie Laurila a présenté la partie charnue du bas de son corps à la face du commissaire veillant à l'exécution de l'expulsion, qu'après avoir, de son plein gré, dénudé la susdite partie, elle est restée sans la recouvrir durant un temps suffisamment long afin de manifester clairement ses intentions de dénigrement de l'autorité, intentions hautement diffamatoires. De plus l'accusée doit répondre du chef d'injure et d'emploi de mots désobligeants à l'égard du même commissaire, mots tels que "homme de sabre", "bouton rigide", et autres... »

Trente marks d'amende pour Aline !

Et comme elle ne comprenait que lentement cette langue un peu bizarre qu'employait le juge, elle regardait d'un air qui eut le don de mettre le bras de la justice mal à l'aise. Il n'aimait pas qu'on lui rie au nez, et c'est ce qu'il craignait.

Halme parla au nom de tous les manifestants. Ce fut un long discours dans lequel il évoqua fréquemment les « questions publiques et universelles », et il termina en disant :

– Bien que nous niions tout acte illégal, le haut tribunal appréciera s'il faut ou non nous punir. Mais il doit bien être clair que je suis seul responsable en cette affaire, que mes camarades n'ont fait que m'accorder leur confiance et m'ont demandé de les guider. Certes, notre organisation est, au plus haut point, une organisation démocratique, mais il n'en reste pas moins que, moralement, la responsabilité m'incombe à moi seul. Et le Tout-Puissant sait combien cette responsabilité m'est légère à porter ! J'espère qu'en sortant de cette salle, chacun pourra partir l'âme aussi sereine que moi !

Halme eut trente marks d'amende et les autres vingt marks, sauf Vikki Kivioja qui, lui, écopa de vingt-cinq marks. Les cinq marks de différence provenaient du fait qu'il avait porté la main sur la bouche du cheval du policier et c'était là un acte d'opposition active. Du moins, on le dit !

Les juges furent modérés dans leurs jugements, car il fallait bien reconnaître que les policiers n'avaient pas clairement donné l'ordre de dispersion. On avait bien sûr parlé des cris « les cosaques arrivent », mais l'affaire n'ayant pu être éclaircie, on n'en fit pas un acte d'accusation. Quand cette phrase fut prononcée par un juge, Janne Kivivuori regarda innocemment vers la fenêtre. Le rédacteur en chef du *Journal du peuple* fut lui aussi condamné à une amende pour avoir laissé imprimer dans son journal le terme de « cosaque » pour désigner des policiers finlandais à cheval, ce mot étant considéré comme une insulte.

Vikki Kivioja fouilla dans sa bourse pour y trouver de quoi payer son amende. Il en tira une vingtaine de marks qu'il fit sonner sur la table du juge.

– J'ai gratté tout ça ! Monsieur le juge, fourre ça dans ta poche. Vikki, c'est un de ces hommes qui répond de ses cris !

On lui expliqua qu'il devrait payer au commissaire quand celui-ci apporterait les papiers officiels.

– Ça va ! Mais moi, pour l'heure, j'ai envie de pisser !

– Ne faites pas de tapage ici ! Cette manière de parler convient peut-être chez un postillon, pas dans une salle de justice !

– Monsieur le juge, j'm'excuse ! Les bonnes manières, c'est faiblard chez moi ! Mais si vous voulez, j'vous remplace ce manque par une belle coupe de foin !

– Sortez !

– Pis dehors, j'vas pisser un bon coup !

Halme pensait que sa condamnation avait été trop légère. Il aurait bien volontiers été en prison pour deux mois. La terreur qu'avait exercée Stolypine sur la Russie avait mis une sorte d'auréole sur les têtes révolutionnaires et il suffisait de se retrouver en chemise de bure, et le cou mal placé, pour faire figure de héros. Et lui... On lui faisait verser une misérable amende !

– Tu as eu la même chose qu'Aline !

Il fallait bien qu'Otto le lui fit remarquer. Pour toute réponse, il toussa.

– Était-ce trop ? Qu'en pense Aline ? Trente marks pour tout son faste !

– Ça, les messieurs s'y entendent pour taxer ! Ils fixent le prix à tant la putain ! Ils ont pris mon cul pour trop bon marché ! S'ils en veulent, faudrait qu'ils payent un peu plus !

– Si tu lui avais dit, au juge ?

– J'y ai pas pensé ! J'aurais pas eu honte... Maintenant, tout est prêt !

Aline dit tout cela le plus sérieusement du monde et, sans l'ombre d'un sourire, s'assit dans le traîneau.

Mais elle ne resta pas longtemps aussi calme. Tout à coup elle saisit le coin de son tablier, le porta à son visage et éclata en sanglots.

– Comment que je vais faire pour payer ! Le bonhomme qu'est en prison... pis moi toute seule avec les mioches...

On eut beau lui expliquer que l'association payerait l'amende et prendrait soin de sa famille aussi longtemps qu'Antoine serait en prison, elle continua à pleurer pendant un bon bout de temps. Puis elle se calma, son air revêche réapparut et le voyage se termina sans que personne n'osât plaisanter.

Il semblait que sur ce chemin de retour chacun était comme

engourdi.

À nouveau il fallait de l'argent.

Axel ne demanda rien. Il se contenta de dire qu'il avait été condamné à vingt marks d'amende.

Youssi se ramassa sur lui-même, gronda, rouspéta, disparut dans la chambre derrière le vestibule, en rapporta vingt-cinq marks.

– Les cinq marks, c'est pour toi.

Axel fut bien étonné. Il s'était attendu à de longues discussions et à des reproches amers et voilà qu'il recevait cinq marks en cadeau, comme si Youssi voulait ainsi lui marquer son approbation tacite. Axel lui dit d'une voix soudain très douce :

– J'en aurais pas tellement besoin !

– Je sais pas, lui répondit Youssi en s'asseyant sur le banc et en regardant le plancher. J'avais pensé te céder la place bientôt mais je te laisse te débrouiller seul la prochaine fois... Si ça recommence... Je continue pas... Y'aura bientôt pas plus de métairie sur cette colline que sur une moufle !... D'abord, on chante, après on va en prison... Et il restera rien de tout mon travail... Sacrés sales temps... Hé !... Autrefois, je pensais acheter tout ça... Mais avant peu, ça sera notre tour d'être obligés de partir... C'est ce qui va arriver, il me semble...

C'était la première fois qu'Axel entendait de pareils discours. Jamais Youssi n'avait parlé de lui céder la métairie et, au contraire, Axel avait toujours eu l'impression que le père était trop attaché à cette terre pour y penser. Il ne voulut pas prendre la chose trop au sérieux et il lui répondit d'une voix qui se voulait indifférente :

– Bien sûr qu'on en fait du travail ici, même si c'est en votre nom !

III

L'abattement de Youssi n'était que passager. Quand Axel lui demanda le cheval pour aller chercher Salin au bourg, le père se remit à grogner :

– Te voilà donc fait cocher ! On n'est pas un relais de poste ici ! Toutes sortes de vagabonds viennent manger et il leur faut en plus des cochers ! Tu ferais mieux de chanter... Maintenant, le monde entier chante ! De mon temps, y'avait que les chantres pour s'égosiller !

– J'ai besoin de rien d'autre que du cheval ! Je prends le traîneau de fête de Kivivuori.

– Ha ! C'est donc un monsieur si important qu'il peut pas aller dans un traîneau ordinaire ?

– C'est pas du tout un monsieur, c'est un cordonnier !

– Hum... Ben... Il fait vraiment un travail de cordonnier ?

– Je sais pas s'il le fait encore... Mais c'est sûr qu'il l'a fait !

Youssi s'adoucit un peu quand il eut appris que Salin était

cordonnier. C'était donc un homme raisonnable, un travailleur manuel et pas un vagabond ni un chanteur.

Halme avait demandé à Axel d'aller chercher Salin au bourg où il avait, la veille au soir, participé à une réunion électorale. Vikki Kivioja s'était offert pour faire le cocher, mais Halme avait pensé que Vikki ne pouvait pas le faire convenablement : le visiteur aurait eu une mauvaise impression. Du coup, Vikki ne prêta pas son cheval.

En arrivant dans la cour de Hellberg, Axel vit qu'on l'observait par la fenêtre et il n'entra pas. Il était assez intimidé car, si Salin avait bien été cordonnier, il n'en était pas moins un des plus grands messieurs du prolétariat. C'était même le fondateur de toutes les organisations ouvrières !

Bientôt des hommes sortirent en grand nombre de la maison. Axel ne connaissait pas tous les dirigeants de l'association ouvrière du bourg et il ne put pas deviner qui était Salin. Il connaissait Hellberg et Silander mais, à différents discours et attitudes, il devina vite qui était l'invité. Un homme osseux, légèrement voûté, n'ayant nullement l'allure d'un monsieur, descendit les marches. Un bonnet rond à oreillettes, comme on en fait dans la région de Pori, se tenait de travers sur sa tête, les ailes sur le devant du visage. L'homme portait une longue veste très ordinaire, en gros drap, et aux pieds, il avait des bottes de feutre. On se dit au revoir, et merci. Hellberg s'approcha avec Salin tandis que les autres allaient vers leurs chevaux. Axel salua en soulevant sa casquette, et ouvrit sur le côté la couverture du traîneau. Il vit qu'un regard le transperçait, un regard aux yeux injectés de sang, des yeux ivres, et il entendit une voix enrouée lui dire :

– Ah ah... Ah ah... C'est donc toi le cocher ?... Bon... Quel traîneau de noces c'est donc là ! Un vrai traîneau pour une noce, hein ? T'aurais pas eu un traîneau plus petit ?... Avec un truc pareil, on doit vite avoir les os brisés !...

La timidité d'Axel avait disparu au son rauque et assez ordinaire de cette voix lançant des insignifiances communes. Libéré, il répondit :

– On l'a pas mesuré... Mais y'a pas de crainte à avoir avec ce traîneau-là...

– Bon, bon... Eh bien... Adieu donc... En route... Écrase pas le dos des vieilles et passe pas sur le corps des mioches, sinon, on risquerait de verser ! Pas la peine de faire que la terre de la contrée devienne rouge !... Allez... Hue !

Autrefois, Hellberg avait entendu dire que Salin ne supportait absolument pas les boissons fortes mais l'ex-cordonnier était arrivé au bourg pourvu d'une bonne provision d'alcool et maintenant, il hoquetait et était ivre. Cela n'avait été d'aucun ennui au bourg car il n'avait levé le coude qu'une fois la réunion finie, et entre quatre murs,

jusqu'à ce qu'il ne reste plus une goutte de ce qu'il avait apporté. Le fanatique Hellberg n'avait pas vu cette conduite d'un bon œil, mais il ne pouvait rien y faire...

Au début du trajet, Salin resta assis à réfléchir dans son coin. Du moins, il ne disait rien. Il était même probable qu'il ne pensait à rien du tout mais simplement soupirait dans son ivresse. D'un seul coup, il parut s'éveiller et demanda à Axel :

– T'es le fils de qui ?

– De Koskela !

– Ah !... Tiens ! De Koskela !

Le ton de Salin laissait supposer qu'il connaissait bien Koskela. En tout cas, il avait l'air de sous-entendre que la chose était claire, même si la réponse d'Axel était peu explicite.

– Le fils de Koskela ?... Valet ou métayer ?

– Je suis fils de métayer.

Hellberg vint à la rescousse.

– Le métayer du pasteur de cette paroisse.

– Ah oui ! Vraiment... Le métayer du prêtre !... Ben, c'est bien les pires diables de tous !... Dis, gars, qu'est-ce que tu penses des affaires des métairies et du mouvement ouvrier ?

– Ben... Faudrait sans doute que les métairies soient libérées !

– Et comment ?

– Par décision de l'État !

– En achetant ou pas ? Propriétaires ou locataires de l'État ?

– Propriétaires... Ça n'avancera à rien si on devient les locataires de l'État ! Pas moi en tout cas !... Un paiement légal, mais seulement le prix de la terre inculte pour ceux qui l'ont mise en valeur comme nous.

– Ah ah !... Et quand tu seras propriétaire de ta métairie, est-ce que tu voteras encore socialiste ?

– Oui... bien sûr... Autrement, les autres, ils la reprendraient !

– Ils ne la reprendront plus jamais après ! Oui... Oui... Problème ardu... Mon gars, quand tu auras ta métairie à toi, tu ne voteras plus pour moi !

Puis Salin se tourna vers Hellberg.

– Tu as entendu ? Ils n'ont pas d'autre aspiration que celle-là... Ils sont membres accidentellement, rien d'autre. Dans cette affaire, nous agissons contre le socialisme en les conduisant vers leur affranchissement !

– Laissons-les métayers de l'État et organisons-les constitutionnellement !

– Ils... Si on les sépare de leurs propriétaires pour les rattacher à l'État, ils seront tout aussi mécontents. Et quand ils auront perdu leurs propriétaires, ceux-ci seront prêts à les aider contre l'État et ils se

ligneront contre nous. Oui... Ben... Quoi... Faire disparaître le servage agraire... Oui... Le gars a-t-il une fiancée ?

– N...on... J'suis pas embobiné !

– Embobiné... À cet âge ! Écoute, elles sont bien, les filles ! Pas de fiancée ? Ben... Fils Koskela... Oui... Dès que je t'en trouve une bien mignonne, je me fais ton porte-parole. C'est promis et c'est bien le diable si je t'en décroche pas une à ta convenance ! Quelle honte !... Engueule-moi si tu veux... J'ai tété une goutte, c'est bien vrai... C'est ça la faute... C'est ça la faute... Qu'est-ce que je radote ? Quand j'étais en prison pour crime de lèse-majesté, je pensais alors que je ne pourrais plus, une fois libre, choquer mon verre !... Disons que Dieu regarde nos tentatives comme un mérite !

– Oui... À l'époque de la loi sur la prohibition et des ligues d'abstinence, c'est un véritable mérite que réussir à boire !

Hellberg riait, mais son rire n'était pas celui que l'on aurait pu attendre, c'était un rire accusateur.

Salin produisit quelques grognements :

– Oui... Faudrait pas interdire... Faut pas... Hé ! Gars ! Est-ce que t'es d'accord ?

– Oui !

– Ah... Bon...

Puis, de nouveau, ce fut le calme... L'esprit d'Axel était un peu embrouillé. Est-ce que la libération des métairies n'était pas une affaire claire ? Ou alors, pourquoi pose-t-il cette question ? De toute manière, il lui semblait bien que ces dirigeants n'étaient pas tout à fait comme il les avait imaginés.

Il est vrai que l'homme du peuple ne peut pas avoir d'idées sur les questions d'ensemble !

Puis on arriva au village. Des visages se montrèrent aux fenêtres et il y eut quelques personnes pour courir sur les marches de leurs cabanes.

Quand le cheval tourna dans la cour de Halme, le maître-tailleur sortit, Valenti sur les talons. Salin se leva et s'empara des guides. Il cherchait sans doute à cacher sa mauvaise conscience, et sentait qu'il était visiblement ivre.

– En tant que président de l'association ouvrière de notre village, je vous souhaite, camarade Salin, au nom de toute notre association, la bienvenue ! Vous êtes, du fond du cœur, le bienvenu.

– Ha ! Merci... Merci bien, Halme... Bon... Ben, salut. On est venu, en dépit de ce sacré vent !... Qui c'est, ça ?

– Mon secrétaire... Ou plutôt... le secrétaire de l'association !

– Bon... T'as un peu l'allure d'un poète. Du moins, tes cheveux ! C'est pas comme pour Kurrikka. Il lui en manquerait plutôt, à lui ! Bon... Entrons...

Halme regardait son visiteur avec un étonnement non dissimulé. Ce bonnet à oreillettes, ces bottes de feutre, ce bavardage enroué... Cela ne convenait guère à un grand dirigeant du prolétariat ! Mais quelque chose de puissant se dégageait de cet homme, quelque chose d'ouvert, de direct et d'intéressant dans le regard.

Axel partit pour ramener le traîneau chez les Kivivuori. En chemin, on sortait des chaumières pour lui demander :

– Comment qu'il est ?

– Qu'est-ce qu'il dit ? Il a parlé des métairies ?

– Oui, bien sûr qu'il parle... Comme ça... C'est un grand bonhomme !

– Y a des hommes du domaine qui sont venus à votre rencontre... En portant du fumier... Ils disent qu'il branle les bras comme ça en marchant...

– Oui... Il s'évente...

Chez les Kivivuori aussi on lui posa des questions et il put dire ce qu'il pensait de l'homme. Puis il alla ranger le traîneau de fête sous le hangar et attela son cheval à son traîneau. Elina vint avec sa luge tirant un baquet d'eau et s'arrêta à l'étable. Depuis qu'Otto s'était moqué d'elle et d'Axel, elle avait évité le jeune homme. Cette fois-ci encore elle ne salua Axel qu'en passant et se mit en devoir d'enlever le baquet de sa luge. Axel s'approcha, prit les anses des mains de la jeune fille et lui dit :

– Laisse faire le père !

Elina rougit et sourit tout en même temps.

– J'aurais pu le faire !

– T'aurais aussi bien pu le laisser sur place !

Et Axel souleva le baquet en essayant de cacher qu'il lui fallait faire un effort, portant sa charge à bout de bras et la déposant soigneusement à terre de façon qu'on ne puisse pas dire que le baquet avait glissé par maladresse. Les yeux de la jeune fille souriaient malicieusement et, en prenant de l'eau, elle lui dit :

– Tu portes ça facilement, mais c'est pas étonnant quand on a des mains d'acier !

Ce fut au tour d'Axel de rougir. Mais lui, c'était de dépit. Il n'en fallait guère plus pour qu'il se remette en colère contre ce journaliste. On n'arrêtait pas de se moquer de lui, même ici ! Ah, s'il l'avait eu sous la main, il lui aurait flanqué une belle raclée !

– Ne ricane pas !

– Oh non... Mais n'était-ce pas ce qui était écrit dans le journal ?

– Y avait un tas de choses dans ce journal !

La jeune fille le quitta, légèrement confuse, mais souriant de façon un peu provocante. Axel la regarda s'éloigner et remarqua que ses épaisses nattes blondes ne flottaient plus sur son dos mais étaient

maintenant tordues en chignon et que c'était bien joli à voir.

Un sentiment diffus de dépit fit sauter le garçon dans son traîneau et s'enfuir. Il mit aussitôt le cheval au galop, enfonça une main dans sa poche, ne tenant les guides que de l'autre. Le traîneau sautait et faisait des embardées, mais le jeune homme se maintenait fermement en place, son corps se balançant au rythme de l'attelage, portant tantôt sur les orteils, tantôt sur les talons et la bouche sifflotait vaguement quelque chose.

IV

L'après-midi, il sembla que le village était en fête. Salin était chez Halme. « C'est un homme qui a discuté avec les messieurs... » Les gens posés, et beaucoup d'autres, qui d'habitude ne s'arrêtaient pas devant la maison du tailleur, passèrent et regardèrent, prudemment, intéressés. On ne voyait qu'Emma qui vaquait à ses occupations. Une fois, tout courant, Valenti alla jusqu'à la clôture et en revint aussi vite, une serviette roulée sur les bras.

Comme on n'avait pas pu avoir d'autre lieu de réunion, il allait falloir se contenter de la maison de Halme. Si on y consacrait toutes les pièces, y compris l'entrée et le couloir, peut-être que tout le monde pourrait se caser, pensait Halme. Par les portes ouvertes, on entendrait bien les discours de pièce en pièce !

À la nuit tombante, les gens commencèrent à s'approcher. On venait jusque dans la cour, mais on n'osait pas encore entrer. Chacun avait mis ses meilleurs vêtements, mais tous n'étaient pas encore là ! On entendait des conversations animées. C'était vraiment comme une fête et c'est bien ce que tout le monde pensait.

– Ben, toi aussi te voilà parti pour la fête ?

– J'ai pensé venir regarder un peu ce chef rouge !

– Le grand Manou, il peut rien ! Même quand il donne pas sa maison des pompiers, on peut bien faire la fête !

C'était tout récemment que le baron avait reçu ce sobriquet. Les serviteurs s'étaient bien effrayés lorsqu'il avait menacé de chasser ceux qui s'occupaient de politique, mais en cachette on ne se privait pas de l'injurier. Comme les gens étaient de plus en plus nombreux dans la cour et que personne n'entrait, Halme sortit sur les marches.

– Entrez donc un peu plus ! Il y a bien assez de place. Remplissez d'abord cette pièce !

Les premiers à entrer seraient sans doute restés sur le seuil si ceux qui les suivaient ne les avaient pas poussés. La pièce commune, qui était aussi la salle de travail de Halme, était assez vaste. Et puis, il y avait encore de la place dans la cuisine et dans la chambre. L'entrée intérieure pouvait elle aussi recevoir quelques personnes et les autres,

celles qui ne pourraient pas entrer, elles resteraient dehors ! Par bonheur, il ne gelait pas trop fort, si bien qu'on trouvait qu'il faisait à peine froid.

On entendait une discussion animée qui venait de la chambre où étaient déjà réunies les personnalités cachées à la vue des auditeurs. Des petits garçons allèrent se placer sur les marches du grenier, comme des poulets sur leurs perches. Une bousculade se fit entendre du côté des marches d'entrée.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– V'là Gustave-le-loup !

– Dis pas des conneries !

– Oui... Même qu'il a son manteau de pêche sur l'épaule !

C'était bien Gustave. Il s'appuya au chambranle de la porte et regarda ce qui se passait à l'intérieur. Otto arrivait de la cour et, en passant à côté de lui, il lui demanda :

– Gustave viendrait-il à l'association ?

– À l'association, j'lui dis merde !

La réponse de Gustave aurait en toute autre occasion entraîné une belle dispute, mais Salin était là, de l'autre côté de la porte, et sa présence retint les gens. Halme se montra et annonça :

– La direction se rassemble en avant. Ce banc doit être laissé libre pour nos invités.

Puis il s'en retourna vers la chambre et les gens tendirent le cou pour voir les invités. Les personnalités ne tardèrent pas à se montrer dans la pièce commune, Halme devant, puis Hellberg et enfin Salin. En dernier venait Valenti, tout fier de son nouveau costume qu'il avait fait lui-même, avec l'aide de Halme. Deux doigts d'une main enfoncés dans la poche du gilet, le garçon avançait, le cou tendu, et essayait de prendre des airs de personne responsable de grandes choses.

Tous essayaient de voir les fameux visiteurs, sauf ceux du premier rang qui, au contraire, tentaient de s'éloigner. Halme dit bien fort :

– Écoute donc, Éétou, assieds-toi devant cette table !

Il le tutoyait !

Puis Halme se tourna vers l'assistance.

– Camarades ! J'ai la joie, l'honneur et la responsabilité de vous présenter nos glorieux invités ! Le camarade Hellberg, vous le connaissez tous ! Chacun de vous le connaît, d'une manière ou d'une autre, comme chacun de vous a déjà entendu parler de notre invité de ce soir ! Il est l'un des fondateurs de notre mouvement ouvrier. Orateur renommé, éveilleur du peuple, le camarade Edouard Salin ! Je tiens, une fois encore, en notre nom à tous, à lui souhaiter la bienvenue.

Salin gronda :

– Bonsoir.

Aussitôt des mains applaudirent et, des marches, on demanda :

– Qu'est-ce qu'il dit ? Vous avez entendu ce qu'il a dit ?

– 'Soir, il dit... Commencez pas à gueuler, merde alors !...

Applaudissez !

Salin leva la main et, aussitôt, les applaudissements cessèrent.

– Camarades ! Je vous remercie pour votre accueil mais je crois que si vous applaudissez avec vos mains, c'est qu'on est tous bien d'accord ! Alors, chantons ! Ça rapproche ! *Debout les damnés de la terre...*

Ceux du fond furent les premiers à s'unir au chant. Ceux des premiers bancs s'enhardirent sur la fin. À cause de la cohue, on se tenait comme des sardines en boîte et on se regardait l'un l'autre de côté, car il était difficile de se dévisager et de chanter en même temps.

Le chant libéra les esprits et, une fois terminé, on entendit des chuchotements et plusieurs têtes se tournèrent en tous sens pour mieux voir les autres. Salin salua les membres de la direction avant que Halme ne commence son discours de bienvenue. Le maître-tailleur se laissait emporter par son verbe, il lui fallait bien montrer à Salin comment on se battait ici ! Mais les gens s'impatientsaient. Ils étaient venus pour Salin et c'était l'aura de la notoriété qui les avait attirés. On en arrivait même à oublier qu'il devait vivre comme les autres hommes et lui seul comptait. Halme, on l'avait déjà entendu et il avait trop souvent pris les mesures pour un pantalon, la bouche pleine d'épingles !

Éétou était assis face à l'assistance durant le discours de Halme. Parfois, il rencontrait un regard et le sien laissait alors voir un petit sourire. Une jeune et jolie fille reçut un clin d'œil, mais c'était un signe très paternel, ainsi qu'il convenait à un homme approchant de sa pleine maturité, comme Salin. Il put bientôt oublier ce qui se disait en s'intéressant aux visages qui se trouvaient là. À la montée de ton de Halme, on devinait qu'il approchait de la fin et, du coup, Salin comme les autres se mit à écouter, tout en gardant le même air sérieux qu'il avait eu pendant tout ce temps.

– ... Ce soir, nous allons avoir la joie d'entendre parler du socialisme par la bouche qui, dans notre pays, a été la première à prononcer ce mot. Il a été le vrai promoteur de ce qui devait devenir le mouvement ouvrier. Les tentatives des messieurs étaient d'appriivoiser le prolétariat de Finlande et de briser, en même temps, son avant-garde ! Je me souviens parfaitement de ces temps qui ne datent que de quelques années. Quand, ici, de mon poste d'observation reculé du vaste monde, il me fut clair qu'un renouvellement de la société était absolument nécessaire, je pus en même temps voir qu'ailleurs, d'autres hommes avaient mûri des pensées identiques. L'un de ces hommes, c'est toi Éétou et ce m'est aujourd'hui une joie toute particulière que de pouvoir te remercier

pour le soutien personnel que, dans ma lutte solitaire, tu m'as accordé, par tes articles et tes nombreux livres. Toi, Éétou, tu as eu la joie et l'honneur de te trouver à la pointe de notre combat et tu peux être assuré qu'ici, ce soir, tu es entouré de la chaude sympathie de tous nos gens...

– T'entends ce qu'il lâche ?... C'est rare qu'on vante tant Éétou !

L'interruption de Salin fit tousser Halme par deux fois, mais l'assistance était bien contente de cette diversion. Halme poursuivit en essayant de rire aussi :

– Tu as été la cible de nos ennemis et, bien sûr, tu n'as guère pu les entendre te louer ! Mais ici, tu es parmi des amis qui t'honorent et t'admirent ! Oui ! Tu vois ici de nombreux visages jeunes ! Je devine tes sentiments. Nous, les vieux, les vétérans solitaires, nous voyons cette nombreuse jeunesse garante de l'avenir ! La semence que nous avons jetée, toi sur les grandes terres et moi, ici, sur ces métairies en marge du monde, ces semences ont donné de bons fruits ! Mais il faut que je fasse taire mon galoubet, pour donner la place à ta trompette de guerre qui fait frémir de joie le prolétariat de Finlande au cœur si longtemps endormi !

Cependant le deuxième orateur était Hellberg. Il était candidat député et c'est pourquoi il lui fallait parler. Ce n'était pas un orateur extraordinaire mais ce défaut fut compensé par le fait qu'il parla d'une affaire claire : la libération des métairies, la diminution légale des horaires de travail et la loi communale. À la fin de son discours il parla aussi, mais tout à fait inutilement, des possibilités de l'Assemblée à venir. À ce moment-là, la tête de Salin se releva. Il avait été plusieurs fois près de crier quelque chose mais s'était chaque fois retenu.

À la fin du discours de Hellberg, Halme annonça qu'on allait faire une suspension de séance :

– Les fumeurs pourront satisfaire leur désir qui, je pense, doit être sérieux !

Plusieurs partirent mais un certain nombre s'approchèrent, pour voir de leurs yeux et entendre mieux. Halme en présenta quelques-uns à Salin.

– Voici notre jeune légiste ! C'est le fils d'un membre de la direction !

Yanne était assez intimidé.

– Ah ah !... Tu étudies le droit ?

– Non... Je lis un peu les livres...

– Je lui ai donné pour travail d'étudier les lois finlandaises car je pense que cela peut être utile à l'activité de notre association !

– Sois un érudit !... Mais ne sois pas un pharisien !

– Ben, dit Otto, c'est pas qu'il lit pour apprendre la loi, mais plutôt

pour savoir comment faut faire pour la tourner !

Salin se mit à rire.

– Juste !... Je te prédis mon garçon que tu iras loin si tu continues dans cette voie-là ! C'est ainsi qu'on domine dans ce pays !

– Ben, comment sont donc les moyens légaux des conditions de la révolution ? demanda Hellberg. Tu as pourtant bien dit hier soir qu'on pouvait faire la révolution par des voies légales !

– Je n'ai pas dit qu'on pouvait toujours la faire ! J'ai voulu dire que si le prolétariat obtenait la majorité par des voies légales, alors oui, à ce moment-là, ça marche ! Et seulement dans ce cas-là ! Actuellement nous n'avons aucune raison de défendre les lois ! Elles ne nous servent à rien, à nous ! Mais si nous obtenons légalement les pleins pouvoirs, alors l'affaire est différente ! C'est ce que j'ai dit, ne mélange pas tout !

– Oui, oui... Mais qu'appelles-tu les pleins pouvoirs ? Si, par les voies légales, nous sommes en minorité à l'Assemblée, ce qui ne convient pas à la juste représentation du prolétariat, faudra-t-il se soulever ?

– Évidemment ! Sinon, nous retombons dans la dictature !

– Marx en tout cas suppose cela !

– Hah ! Marx n'a rien déterminé, il n'a fait que pronostiquer ! Et il suppose justement cette situation : quand le prolétariat n'obtient pas ce à quoi il a droit par des voies légales !

Alors s'éleva une dispute à laquelle Halme prit part contre Hellberg. Le candidat député commençait à s'échauffer et l'assistance à écouter avec intérêt la dispute des notables ! Les gens ne comprenaient pas de quoi il était question, mais c'était quand même agréable de pouvoir écouter quand de grandes questions étaient en jeu ! Vikki Kivioja se tenait dans l'entrée et quand, au milieu du bruit, il entendit les bribes de phrases prononcées par la voix enrouée de Salin : «... Je n'ai pas de point de vue absolu... les circonstances, naturellement... Mais j'affirme que ces chiots de pasteurs se pavanent un peu trop... » Alors Vikki se frappa le dos d'une main dans la paume de l'autre et s'exclama :

– Chiots de pasteurs... Il les met rudement à leur place, les messieurs !...

Axel aussi avait entendu ces mots de « chiots de pasteurs » et ils avaient immédiatement éveillé son intérêt. Il le savait, lui, que ces gens-là, ça ne servait à rien – et ici aussi on le savait ! Preeti entra dans la maison, et alla en direction des personnalités, en bousculant les gens.

– Rangez-vous les gars... Allez les gamins...

Preeti alla jusque vers Valenti, qui était assis à côté des gros bonnets et les écoutait, sans oser prendre part à la conversation malgré le désir qu'il en avait. Son père lui dit à mi-voix :

– Viens donc demain à la maison... Y’aura quelque chose...

Le garçon baissa les yeux par deux fois, rapidement et lui répondit :

– Je viendrai.

Puis il se détourna et un air un peu ennuyé passa sur son visage. Sur le revers de la veste du père luisait un reste de repas, les manches étaient déchirées et les coudes bien lustrés. Est-ce qu’il n’allait pas partir ? Mais, comme si ce qui venait d’être dit ne suffisait pas, Preeti ajouta :

– Alors, viens sur le soir !

Et, s’adressant à Halme

– Ce gars-là... S’il pouvait venir à la maison demain...

Le maître-tailleur toussa avec insistance sans rien répondre et Salin dévisagea Preeti, puis de nouveau se tourna vers Hellberg et, après un arrêt d’un instant, sa phrase se poursuivit.

– ... Ce qu’il faut adopter, c’est un changement radical... Il faut élever le faible et le petit. C’est à partir d’eux que nous devons disposer nos forces ! Le socialisme...

– Les faibles ne peuvent pas commander... Le socialisme est aussi une manifestation de force et c’est aussi un moyen de commandement !

Comme Preeti était toujours là, Halme souffla :

– Range-toi un peu... C’est étroit ici...

Preeti s’éloigna humblement sans remarquer le mécontentement qui pointait dans la voix de Halme. Il s’en retourna vers l’entrée où se tenait Henna :

– Qu’est-ce qu’il a dit ? Est-ce qu’il t’a rien dit ?

– Rien d’extraordinaire... Il a seulement parlé du socialisme !

Quelques visages firent la grimace mais Preeti ne remarqua rien tant il était innocent sur ces questions-là.

Axel était toujours appuyé au même mur au fond de la pièce, en dépit des appels de Halme qui l’invitait à se rapprocher. Il était d’autant plus intimidé qu’il avait déjà rencontré Salin, qui peut-être le croyait un vrai cocher !

À côté de lui, Oscar s’intéressait à Aune Leppänen qui poussait de petits cris et chuchotait :

– ... Ben... toi... alors...

De temps à autre, Oscar jetait un regard sournois autour de lui et s’assurait que personne ne l’observait. Puis, de nouveau, il tripotait Aune. Axel ne comprenait pas les raisons précises du bourdonnement de la jeune fille, mais il s’y intéressait par instant. Halme se leva et finalement invita les gens à reprendre place. Au milieu du brouhaha on entendit Hellberg et Salin se disputer mais, quand le tohu-bohu cessa, eux aussi se calmèrent et Halme put parler.

– Eh bien, chers camarades ! La meilleure part pour la fin !

Maintenant, la parole est au grand Salin ! Toutefois, avant cela, le secrétaire de l'association va vous dire un poème qu'il a écrit. Cela vous étonne, hein ? Mais il en est pourtant ainsi ! Et pourquoi le grand arbre de la culture ne pousserait-il pas aussi sur nos champs ? N'est-ce pas à nous de faire que cette semence devienne forêt ?

Personne ne s'étonna de ce que Valenti écrivît des poèmes, mais bien de ce qu'il osât les dire en public ! D'ailleurs, oserait-il ?

Eh bien oui, il osait ! Oh, il devait bien être un peu effarouché ! Non, même pas ! Au contraire ! Sans la moindre apparence de trouble il se plaça à côté de la table, une main dans le sein de son gilet, l'autre sur le plat de la table. Il ferma les yeux, pencha la tête en arrière.

Après quelques instants, il redressa légèrement la tête, ouvrit les yeux, puis la bouche :

*Oh, Liberté, sublime flamme
Ton accent sauvage retentit
Lorsque nos esprits s'enflamment !
Il parle de la démocratie
Et voit les lourdes chaînes de l'esclavage !
Oh, Liberté, soleil du matin
La nuit et l'obscurité s'enfuient
De honte la réaction se meurt
Et vers la lumière s'avance
Le renouvellement de l'Être.
Oh, Liberté, force des pauvres
Pareille à la crue printanière
Qui soulève les poitrines
Tu es la joie du prolétariat.
Et la consolation des affamés !*

Les mains battirent dès que les gens eurent remarqué que les gros bonnets applaudissaient. Valenti s'inclina, secoua la tête et la modestie de son salut ne venait pas de sa fierté de poète mais de la valeur de l'instant. Puis il retourna à sa place et, à l'exemple de Halme, prit un visage absolument impassible. Hellberg grognait des choses incompréhensibles en regardant le plancher, Salin se leva et éructa :

– Ouais... Bien... Gars... Comme ça... Mmmm...

Il regardait au loin et se concentrait en prenant la place réservée aux orateurs. Halme se mit à applaudir et tout le monde aurait continué aussi longtemps que chacun en aurait eu la force si Salin ne les avait pas lui-même interrompus.

– La liberté, comme vient de le dire le jeune poète, est vraiment la première lumière qui brille sur cette terre grise ! Mais elle ne nous apparaît encore que comme un faible rayon qui fend les nuages et guide le voyageur dans l'obscurité. Après les jours de clarté de la

grande grève, la nuit de la réaction s'est de nouveau appesantie sur nos têtes, et la vie publique en Finlande ne s'éclaircit toujours pas ! Quelque chose cependant demeure acquis ! C'est le droit de vote pour tous, le droit de vote à bulletin secret. Et cela, c'est quelque chose qui compte ! C'est la possibilité de faire tout le reste !

Les gens écoutaient sans faire le moindre bruit. Les mots tombaient avec une force tranquille et précise, et ce n'était pas la renommée de l'orateur qui était efficace mais bien sa personnalité puissante !

Le discours se poursuivit d'abord sur des questions d'ordre général, mais s'intéressa bien vite à la vie des auditeurs. Axel écoutait attentivement, en observant les longues mains de Salin qui commençaient à s'agiter violemment. Il sursauta et, intimidé, regarda par terre quand il entendit l'orateur dire :

– ... Parmi vous se trouve un homme qui, toute sa vie, a durement travaillé à arracher sa métairie aux froids marais. Quand tout fut en état, on lui enleva la meilleure part des terres qu'il avait pratiquement créées. Qui le fit ? Une personne qui devrait veiller à ce que nul au monde n'agisse ainsi ! Une personne qui représente, ou plutôt devrait représenter, la justice et la vérité parmi les hommes...

Axel sentit de nombreux regards se tourner vers lui et il se mit à observer le sol avec plus d'obstination encore. C'était pas la peine de parler de ça ici... Voilà que tout le monde le regardait... Mais il se sentit soulagé lorsque Salin poursuivit :

– ... Un autre homme refuse de quitter la métairie que lui, et son père avant lui, avaient cultivée ! Les cavaliers du gouvernement de Finlande ont jeté sa famille dans la neige, et cet homme n'est plus désormais parmi vous. Il est en prison, accusé du crime d'avoir refusé de quitter sa maison ! Quand vous, ses camarades, avez montré ce que vous pensiez de cela, vous avez, vous aussi, été traînés en justice !

« Ne lisez-vous pas les écrits de notre bourgeoisie ? La Finlande est un pays précurseur ! Ici, vit un peuple libre ! Ici, la démocratie est centenaire, plusieurs fois centenaire ! L'esclavage n'a jamais existé chez nous, la culture populaire atteint à un haut degré, tout le monde sait lire et écrire. Et toute la suite... Et qu'avez-vous à écrire ? Des contrats de métairies qui vous lient à la terre comme des esclaves ! Mais les ouvriers et les valets agricoles, qu'ont-ils à écrire, eux ? Rien ! Eux, ils n'ont absolument rien à écrire ! Bon, ne vous a-t-on pas appris à lire l'heure lorsque vous étiez à l'école primaire ? Mais vous n'avez pas de montre ! D'ailleurs, pourquoi en auriez-vous ? Le point du jour vous annonce que vous devez vous mettre au travail, et la nuit noire que vous pouvez rentrer chez vous ! Les récits de Topelius et les poèmes de Runeberg, on vous les enseigne aussi... C'est une morale pour beau monde ! C'est fait à la gloire des messieurs, et tout ce que vous avez à retenir de ces histoires est que le peuple, simple et

sérieux, doit regarder ses maîtres avec humilité et respect. L'humilité, il en a bien fallu jusqu'à maintenant ! Mais le respect... Quelle erreur !

»

Salin leva soudain la main. On voyait que, maintenant, il oubliait où il était, à qui il parlait. Il frappa son poing sur la table et poursuivit selon des voies qui devaient lui être habituelles.

– Qui les honorerait ? Ils envoient leurs fils dans l'armée russe pour servir les ennemis du pays. Merde alors, n'est-ce pas là une honte pour notre pays ?

Il y eut quelques rires dans l'entrée, mais Salin n'y prêta pas attention.

– ...Et ici, ils courent avec leurs fusils à plomb au long des bois avec des troupeaux de chiens aboyants ! Le baron de Laukko a expulsé deux cents métayers parce qu'on s'était moqué de lui, et les diables eux-mêmes ne doivent plus oser prononcer ce nom exécré ! Et nos messieurs Vieux Finnois et Jeunes Finnois, et nos propriétaires, tous, tous font la même chose ! Peut-on dire qu'ils aiment la patrie ? Si je parle un bon finnois, je dois dire NON ! Les fils de nos domaines font les paons du côté du Palais d'hiver et multiplient leurs courbettes au tsar, qui n'est pas seulement la tête du gouvernement le plus réactionnaire du monde, mais aussi une pleine nullité. Il a à peine pris une décision qu'il en change ! Ce qui lui convient, c'est le champagne et c'est là que va votre travail, dans les boutiques à vin de Pietari et pour les filles de joie !

Il y eut soudain comme une petite incertitude dans la voix forte et chaude de Salin. Il sembla un court instant hésiter à poursuivre, mais reprit presque aussitôt :

– ... Votre écuelle n'est pas toujours pleine, mais celles de leurs chiens le sont toujours ! Quand le paysan ne peut plus travailler, il meurt dans son coin, dans sa cabane délabrée. Mais si, quel malheur ! le petit chien de la dame est enrhumé, on invite trois vétérinaires. Et les enfants prient aussi pour que le cher carlin guérisse vite ! Il ne faut pas oublier ce bichon dans la prière du soir ! Mais comment dirais-je ? Ah, vous, les aïeux, les fondateurs de notre langue, vous nous avez donné un bel instrument mais il y a encore des mots qui ne sont pas adaptés à leurs fonctions ! Viens donc nous aider, Toi, Libérateur des Anciens, Démon du démon !...

Halme se tenait droit sur son banc, relevant périodiquement le pan de sa veste et jetant de sévères regards sur l'assistance qui par instant pouffait. Mais en même temps que les gens commençaient à trouver cela assez drôle, les marques d'approbation se firent plus nombreuses, il y en avait pour taper des pieds et le plus grand nombre pour applaudir longuement. Salin s'éveilla, se tut, puis reprit plus calmement :

– Bon, j’ai dû me laisser un peu trop emporter. Mais vous comprenez bien qu’on puisse se laisser aller quand on parle de ces choses-là ! J’oubliais pourtant que, maintenant, nous avons un mot utile. C’est le trait ! Le trait rouge⁴⁷ ! Ne l’oubliez pas ! Et souvenez-vous qu’il ne faut pas laisser une seule voix inemployée. Il vous faut éveiller vos voisins ! Après des siècles de silence, le prolétariat de Finlande va parler et sa volonté va être jetée à la face de ces arrogants fanfarons ! Souviens-toi, camarade paysan, qu’on attend beaucoup de toi. Tu dois combattre sur deux fronts : contre l’oppression locale et contre l’oppression étrangère. Toutes deux se donnent la main, bien sûr, comme Pilate et Caïphe. Prends l’avenir de ce pays dans tes mains et porte-le haut, au-dessus de ta tête, plus haut que toi-même ! Lève le drapeau rouge au-dessus de ces vieilles mesures grises qui n’ont, jusqu’à ce jour, jamais rien entendu d’autre que les apaisements d’un Dieu bougon, qui doit bien être un bon bourgeois, à moins que ce ne soit un vieillard aveugle et sourd !

« Camarades ! Sous vos guenilles, votre cœur rythme les temps à venir ! »

Salin essuya la sueur qui coulait de son front. Dehors, on frappa des pieds et on cria, bien qu’on n’eût pas très bien entendu le discours lui-même. Axel aussi applaudit. Il n’arrivait pas à comprendre tout ce qu’avait dit Salin, mais cet homme était d’une force efficace.

La tempête des applaudissements se poursuivait. Du milieu de ce tapage, Axel entendit Aune qui murmurait à côté de lui :

– Chatouille pas... Écoute donc un peu...

Il regarda ce qui se passait à côté de lui et vit le bras d’Oscar enroulé autour de la taille d’Aune. Il vit aussi les doigts de son camarade qui couraient sur la poitrine de la jeune fille, et il comprit alors qu’Oscar devait certainement approuver tout ce bruit.

– Quelles mains impossibles...

Aune rougissait et Axel détournait son regard. Il vit Halme serrer la main de Salin. Sûr qu’il était en train de le remercier ! Puis il s’intéressa de nouveau aux activités d’Oskou.

Le bruit diminuait et on put saisir des lambeaux de ce que disait Halme.

– Nous avons pu constater que ta réputation d’orateur n’était pas surfaite... Toi... Ééé... du peuple de Finlande... le véritable tribun populaire...

– Écoute, tu m’attends à la croisée des chemins, en partant... Mais faut pas qu’on nous voie...

Les gens commençaient à se presser autour de Salin qui souriait et parlait.

– Ben... je sais... c’est bien mieux ainsi...

Tout le temps, Gustave-le-Loup était demeuré silencieux. Ses gros

sourcils relevés, il était resté debout sans jamais prendre part aux manifestations et lorsque les gens s'avancèrent, pour essayer de mieux voir Salin, il grommela :

– Mange-les maintenant... Ils applaudiraient même dans ton cul !

– Qu'est-ce qu'il murmure, le Gustave ?

– Qu'est-ce que t'as entendu ?

– Ici, même dans le vestibule, on veut entendre des paroles et pas des murmures ! Je te le dis même si tu as quelque chose contre ! Je crois bien que j'ai envie de t'enfariner la bouche !

– J'ai pas décidé pour qui je vote et peut-être bien que je vote pas du tout !

– Alors, pars d'ici ! On n'a pas besoin de toi parmi les travailleurs ! Si ça t'amuse de flatter les bourgeois !

– Tout ça, ça sent la merde ! Moi je pars ! Y'a qu'à voter pour son propre cul !

Gustave partit en s'accompagnant d'un grognement menaçant. Halme, qui avait remarqué que quelque chose n'allait pas, fit signe à Otto qui s'approcha de l'entrée. Il ordonna de se tenir tranquille.

– Merde, non ?... Faudrait être bon... Pourtant, c'est pas une raison pour prendre n'importe qui dans la fête des travailleurs...

– Ouais... Mais faut pourtant pas toujours en faire à sa tête ! Maintenant, en Finlande aussi on a la liberté ! Alors on peut plus dire n'importe quoi !

– Y'en a qui se conduisent de travers !

– Allons, ne te mets pas à te disputer avec Gustave !

Otto dut expliquer ce qu'avait dit Salin et il réussit ainsi à ramener le calme. Preeti lui vint en aide, en pesant de tout son poids de père de poète.

– Alors, dit-il, ça rapporte pas lourd... Mais c'est vrai que l'ouvrier en entend de toutes les couleurs de nos jours !

– Il a remercié comme ça, susurrerait Henna à son entourage. Je l'ai entendu, il a remercié not'gars !

Salin leva la main.

– Et pour finir, *la Marseillaise* !... *Allons enfants de la...*

Et on chanta de nouveau.

Quelques pointes de botte battaient la mesure et, pour compenser leur anxiété du début de la réunion, tous chantaient maintenant, à gorge déployée. On sentait que la réunion approchait de sa fin, que c'était la chute, le retour à la maison et de nouveau la solitude. Et on se serrait un peu plus les uns contre les autres. On leur avait montré de grandes choses. Ils avaient vu Salin et il leur avait expliqué tous les problèmes. « Il était allé apprendre le socialisme à l'étranger ; et même qu'il parlait des langues étrangères ! C'est le fils d'un savetier et il est savetier lui-même ! Est-ce qu'un homme du peuple ne peut pas être un

monsieur ? *Marchons, marchons...* Et jusqu'à la mort ! »

Puis, avec bien des hésitations, on s'apprêta au départ. On remarqua que les membres de la direction restaient chez Halme.

– Mais pourquoi que ce fils Kivivuori reste lui aussi ? Il est pas de la direction, lui ! Otto, bien sûr, c'est autre chose !

Emma avait préparé une table à café dans la chambre et le comité de direction resta, avec les invités, pour boire le café et discuter des affaires électorales. Yanne n'était pas là sous l'aile d'Otto mais à la demande de Salin. On s'assit autour de la table et on se mit à raconter des histoires. Salin agita les mains.

– Tu as fort bien arrangé tout cela, Emma !... Oui, oui... Allons, un ban pour Emma !... Cela fait si plaisir que la forêt doit en résonner !...

Emma rit de contentement, de son rire calme et on commença à parler avec animation des élections prochaines. Certains parlaient encore de la réunion. Bientôt Salin se fatigua, ses paroles se firent moins entraînantes et son regard s'égara ici ou là.

– Écoute, gars, dit-il à Yanne après lui avoir fait signe. Si tu veux étudier la loi, j'ai là un bon livre où on explique tout ! Viens donc le chercher !

Le sac de voyage de Salin était resté dans l'entrée et Yanne y suivit Éétou qui prit le livre, le feuilleta et lui dit doucement :

– Écoute... Je prendrais bien une petite goutte ! Tu peux pas organiser ça ?

Yanne réfléchit.

– Je vois pas... Faudrait aller si loin qu'on en aurait pour jusqu'à demain matin !

Salin geignit un instant.

– Bon... Ben... S'il n'y a pas moyen ! Laisse courir ! C'est pas tellement nécessaire après tout ! Mais pas un mot de ça !... Ils sont si enfants de chœur pour ces affaires-là ! Ou bien, quoi... T'as compris ?...

– Je dirai pas un mot...

Salin cacha sa déception et ils s'en retournèrent vers la chambre où Salin se mit à parler avec flamme en lui donnant le livre. Yanne était obéissant, ce qui ne l'empêchait pas de surveiller secrètement Salin. À observer ainsi les gens importants, un doute filtra dans son esprit et il lui sembla comprendre qu'il n'était pas toujours nécessaire de parler de grandes choses pour mettre les hommes en mouvement. C'étaient plutôt les affaires déjà connues qui retenaient l'attention et si Hellberg s'excita à nouveau sur les manières de parvenir au socialisme, Yanne vit bien que cela venait des répliques sarcastiques de Salin qui maniait tout un chacun selon son humeur. « C'est cela la force et la gloire de ce diabolique Salin ! »

Les gens, pensait Yanne, font de tout dans ce monde ! Ils

marmottent leurs histoires comme les petits garçons parlent d'alcool ! Certes, Hellberg, en dépit de cette obscure dispute, est un homme droit et simple, et père aussi qui s'évertue à être plus drôle que d'ordinaire pour se faire remarquer ! Vraiment, il y a bien des manières de se montrer homme dans cette vie !

Et il eut alors comme un début de conscience de ce qu'il pourrait lui aussi, à sa manière, devenir un homme.

Les gens s'en retournaient chez eux par cette soirée transparente de mars. Axel allait seul. Devant et derrière lui, des groupes cheminant discutaient encore.

– Ça, t'as entendu quand il a parlé des montres ?

– Et les chiens et les fusils de chasse...

– Mais qu'est-ce qu'ils peuvent bien jurer, les gens des villes !

– Pourquoi qu'ils jureraient pas ? On peut toujours dire merde, non ?...

– Ça, le vieux, il en a dit des beaux, de merde !... Les messieurs doivent pas être à leur aise quand un gars comme ça leur tombe dessus...

Axel approchait d'un croisement où naissait ce qu'on appelait le sentier de la source. Il oubliait peu à peu les discours de la réunion pour ne se souvenir que des activités d'Oskou, et il lui prit l'envie de se cacher dans un coin pour voir ce qui allait arriver. Il eut en même temps un peu honte de le faire mais ce chemin, il mène tout aussi bien que l'autre à la maison ! Il avait bien le droit de faire un petit détour ! Est-ce qu'il avait déjà été avec elle, avant ? Aune a dix-sept ans... Oui... Sûr qu'ils vont ensemble depuis un bout de temps... Ça se voit...

Le sentier se divisait à nouveau, et ce n'était plus qu'une sente de loups, que les pas de deux marcheurs avaient marquée. Probablement quelques gars qui cherchaient des bois à brancards ! Axel n'avait plus aucune raison de tant s'éloigner de sa maison, mais il le fit cependant, s'avança un peu, au long de cette sente, et s'arrêta dans l'ombre pour voir ce qui allait se passer.

Ils arrivèrent. Murmure indistinct et rires. Diable d'Oskou ! Ses mains farfouillaient la poitrine et la taille !

– Arrête un peu !... Je suis pas comme ça, moi...

– Sûrement... T'es sûrement autrement...

– Y a de la neige dans ma moufle... Même qu'on va m'acheter des souliers, des vrais, si seulement Valenti devient écrivain dans un journal !

– Tu crois ?

– Ça s'peut... hihi... Toi... T'es...

Les voix s'éteignirent et, en traînant, Axel s'achemina vers sa maison. Cela faisait un bon détour, et pas facile ! Mais il ne pouvait

pas revenir sur ses pas ! Il fallait être correct ! L'image du corps d'Aune emplissait son esprit. Oskou est plus jeune que moi et il la renverse comme un rien ! Yanne aussi ! Ouais... On doit bien pouvoir aussi... C'est vrai qu'elle se creuse pas beaucoup la tête... Est-ce que ça va durer longtemps ? Sûrement pas... C'est un peu idiot...

Le garçon se redressa, avança de quelques mètres, s'arrêta pour écouter le calme bruissement de la forêt. Puis une question lui vint à l'esprit : « Qu'est-ce que je peux bien foutre ici ? Sur cette piste à loups ? »

On entendit un cri geignard :

– Un gros homme... ici...

Le jeune homme, visiblement mécontent, se mit à patauger vers la maison. « Oui, là-bas, il a aussi parlé des contrats des métairies ! À part cela, on n'a pas besoin de savoir écrire !... Voilà les bois du grand Manou... Il est bien foutu de nous dépouiller tous... D'ici qu'ils exigent que les mioches aillent aussi travailler la tourbe... Mériteraient tous une bonne rossée ! »

V

La réunion électorale des Vieux Finnois se tint à la maison du corps des pompiers.

L'orateur était venu de Helsinki.

C'est le presbytère qui organisa tout et Axel dut, cette fois encore, faire le cocher. Pour cet orateur, il fallait aller jusqu'à la gare. Le monsieur, un juriste, était un ami du frère de la femme du pasteur. Il demanda gentiment à Axel de lui donner des nouvelles de sa maison mais, par malheur, ne les relia pas à la politique. Axel chassait-il ? Est-ce qu'il y a beaucoup de lièvres par ici ?

De temps à autre, le monsieur se taisait. Pour réfléchir. Une fois, il demanda des nouvelles des élections. Est-ce que le cocher était allé écouter Salin ?

– Oui que j'y suis allé !

– Ah ah !

Il ne développa pas plus avant.

On arriva dans la cour du presbytère. On se serra les mains et même, on s'embrassa.

– ... Ça fait longtemps... Tu n'as pas changé... Nous t'attendions avec impatience, il faut bien le reconnaître !...

– Tu as un beau presbytère... Voilà une lettre de ton enfant... Très bien...

Il n'y avait pas tellement de monde à la maison des pompiers ! Il n'y avait que trois propriétaires, mais heureusement, il y avait des gens des villages voisins.

Quand Halme arriva dans la salle, on le dévisagea avec étonnement et tout le monde fut soudain très intéressé.

La dame du pasteur se hâta d'aller à sa rencontre.

– Monsieur Halme ! Soyez le bienvenu... Venez donc vous asseoir devant !

La dame reçut le meilleur salut que Halme sut faire.

– Merci beaucoup mais il pourrait en résulter quelque incompréhension !

– Oh oh... Vous êtes un socialiste si connu que personne ne peut s'y méprendre! Je vous présente notre orateur... Certainement aussi bon que monsieur Salin ! Mais il ne sait sans doute pas aussi bien jurer que lui !... On dit que Salin a soufflé toute la haine qu'il a pu ! Est-ce vrai?

– Hum ! C'est une technique oratoire ! Il a choisi le défaut de la langue pour mieux montrer les inégalités sociales !

– Notre orateur, lui, montre aussi les possibilités d'amélioration... Enfin, vous allez bientôt l'entendre... Et, de plus, ce qu'il propose est parfaitement réaliste !

Halme s'avança vers le premier banc et salua gravement l'orateur. Ils échangèrent quelques mots sans aucune importance tandis que dans la salle on chuchotait :

– C'est drôlement bien d'avoir un juge avec soi ! Même que c'est un avocat et que c'est plus important qu'un juge !

L'instituteur fit le discours d'ouverture. Il présenta l'orateur qui se leva et s'inclina pour remercier des applaudissements, puis on chanta *Notre Pays* – et Halme joignit sa voix aux autres –, enfin après le chant, le pasteur prononça « quelques mots ».

Il se tint un moment silencieux, la tête baissée comme il en avait l'habitude pour ses prières et, du coup, plusieurs auditeurs baissèrent la tête eux aussi, ce qui vida leur esprit de toute pensée.

– Chers amis. Le peuple de Finlande vient de recevoir le droit de manifester sa volonté pour des questions d'ordre général et c'est pour cela que nous nous trouvons ici réunis. Différents partis se sont jetés dans cette lutte électorale, et ils l'ont fait avec des programmes différents, par des voies différentes. Qu'il en soit ainsi. Mais, avant tout, souvenons-nous que nous sommes chrétiens et finlandais et que ce n'est qu'en troisième lieu que nous appartenons à un parti. Les grandes questions ne peuvent se résoudre que dans le calme, dans le souffle de cette paix que Notre Seigneur Jésus-Christ nous a enseignée. Des dissentiments se sont pourtant manifestés chez nous aussi. L'amertume, la haine, l'égoïsme et la lutte pour la victoire, tout a été mis pêle-mêle dans nos discussions et nos disputes. Aussi, il est nécessaire qu'avant tout nous revenions à cette source dont naît tout le bien ! Que la volonté de Dieu soit faite, dans ce travail de direction

de l'État, et nous serons certains que les fruits en seront profitables à tous. Je ne voulais vous dire que ces quelques mots afin que nous ne l'oublions pas. Que Dieu bénisse nos aspirations, et soyons dignes de Lui !

On applaudit, assez fraîchement, car on ne savait pas s'il convenait d'applaudir le nom de Dieu, même s'il était question de Lui en dehors de toute cérémonie religieuse.

Les Vieux Finnois n'avaient pas de poète à eux, mais la fille du propriétaire de Hollo déclama un poème que toutes les élèves des grandes classes de la ville connaissaient. Cette enfant était la fille du frère de maîtresse Töyry, et il n'était pas difficile de remarquer la fierté de cette propriétaire à la présentation d'un membre de sa famille.

Au cœur du lac, sur une île aux sombres forêts

Vivait Paavo

Courageux il soignait ses terres et espérait

En Dieu.

.....

Il partage le pain

Et du gel ennemi protège les semailles.

Pendant que les applaudissements crépitaient, l'orateur murmura au pasteur :

– Comment faut-il dire ? Paysan ou agriculteur ?

– À mon avis, on peut employer l'un ou l'autre, mais y a-t-il des métiers et des valets ici ?

– Je ne vois pas de métayers, du moins de ma connaissance. Mais il y a quelques valets et quelques servantes ! Le terme : agriculteurs est certainement celui qui convient le mieux !

Le monsieur alla derrière la table, arrangea son nœud de cravate et commença :

– Chers auditeurs ! *Courageux, il soignait ses terres et espérait en Dieu...* Ce poème de Runeberg, si bien déclamé par notre jeune fille, décrit la rude vie de l'agriculteur finlandais. Cette terre belle mais glacée a, durant des siècles, été creusée par nos agriculteurs qui, humblement, ont laissé Dieu présider à la croissance des récoltes. Ce poème nous montre bien ce qu'est le peuple de Finlande ! Il croit au travail ! Il croit en la terre ! Mais il est humble et soumis aux décisions de Dieu ! Oui, c'est ainsi qu'est le paysan finlandais !

« Avec nos droits politiques, la question la plus importante est justement celle des terres ! Nos socialistes en ont fait une véritable provocation, sans avoir le réel désir d'améliorer la situation existante. Le parti Vieux Finnois, au contraire, en a fait un point important de son programme. On y voit en effet un paragraphe concernant la possibilité d'acquisition des terres par les populations qui n'en ont pas.

Mais ces achats concernant aussi bien les métairies que les terres d'État doivent se faire selon des méthodes légales. L'effort principal des socialistes porte sur les possibilités de semer la discorde entre travailleurs agricoles et propriétaires. Cela ne doit pas réussir, car il est évident que les intérêts des uns et des autres sont étroitement unis. Quand les injustices existant actuellement seront supprimées, légalement je le répète, il n'y aura plus jamais de question agraire dans notre pays. Que ceux qui veulent semer la haine et la discorde viennent donc voir, dans une semaine, la réponse que les paysans finlandais vont leur donner ! Ce leur sera sans doute amer ! Qui oserait nier que des modifications soient nécessaires ? Personne ! Nous, Vieux Finnois, avons été les premiers à les reconnaître, à les préconiser, et les moyens que nous voulons employer sont véritablement les seuls qui permettront d'aboutir ! Il est facile de détruire mais plus difficile de construire. La décision de bâtir du neuf, nous l'avons prise. Nous avons déjà bien avancé dans cette voie et sommes décidés à faire plus encore.

« N'est-il pas connu que, dans ce pays, le pauvre a toujours éveillé la sympathie ? Le paysan partage son pain avec lui ! C'est ce qu'il fait toujours quand le malheur fond sur ses voisins. Cette loi non écrite est toujours respectée : le mendiant reçoit le gîte et le couvert, où qu'il soit. Et le travail bénévole en équipe lui aussi est une des belles manifestations de nos coutumes... Ne se trouve-t-il pas toujours des hommes de bonne volonté pour aller éteindre les incendies ? J'ai dit et je le répète, le métayer, le paysan ont toujours cultivé honnêtement leurs terres et ce ne sont pas quelques rares exceptions qui peuvent changer cette règle générale !

« L'amour unit ces hommes. L'amour de ces tourbières pierreuses. Et maintenant, une classe cultivée de langue finnoise est née, un fonctionnariat de langue finnoise s'est créé. Leurs membres resteront toujours indissolublement liés au peuple dont ils sont issus et leurs buts seront toujours identiques : le bonheur, la prospérité de cette terre. Cette terre, cette chère tourbe, cette sainte écorce terrestre, nos aïeux l'ont arrosée de leur sueur et de leur sang et c'est ce qui nous soude tous les uns aux autres. Nous sommes frères et nous sommes sœurs ! Sainte est cette terre dont presque chaque mètre carré est arrosé du sang de nos héros, sainte est cette terre parsemée des tombeaux de nos braves... Oserait-on croire que quelque question puisse réellement nous séparer ? Qu'ont demandé nos pères en versant leur sang ? Rien ! Les seuls mots qu'ils durent prononcer sont : Seigneur, protège cette terre ! Et c'est la leçon que nous devons retenir. Le gars de Pori, celui de Lapua, ont-ils, sur le champ de bataille, demandé à qui appartenait ce morceau de terre où ils avaient la joie et l'honneur de se battre ? Le chasseur du Savo a-t-il demandé,

lorsqu'il se trouvait loin de tout, quel était le propriétaire de la terre qui buvait son sang ? À Lützen, le fendeur de tête a-t-il cherché où se trouvait le paysan qui cultivait cette terre où il est tombé ? Non ! Ils n'ont rien demandé ! Ils savaient seulement que, loin dans le nord, se trouvait ce pays pour lequel ils se battaient et mouraient. Un pays isolé et uni. Et c'est pourquoi il ne peut, dans ce pays, naître ni discorde ni haine. »

Jusque-là Halme avait écouté sans rien manifester mais comme l'orateur cherchait un papier pour pouvoir poursuivre – temps durant lequel s'installa le silence – Halme se leva :

– Je vous prie de m'excuser. Je sais qu'il n'est pas dans les habitudes d'interrompre un discours mais vos points de vue élevés m'incitent à vous rappeler que nous avons, dans notre village, expérimenté l'amour que les propriétaires portent à la terre. Sans même aller chercher le baron de Laukko, nous savons ce que veut dire cet amour. Il est triste de constater que les métayers n'ont pas le droit d'aimer leur terre, ou du moins de manifester cet amour car, s'ils le font, ils reçoivent pour salaire six mois de prison. Le sang et la sueur ! Cette terre en est humide. Mais notre cher orateur a jusqu'à maintenant omis de parler du troisième mode d'arrosage : les larmes. Encore une fois, mille pardons...

Les joues de Halme s'étaient légèrement colorées. Il se détourna et gagna la sortie. La salle fut d'abord très calme puis, soudain, il y eut un gros bourdonnement naissant de toutes parts. L'orateur dit de sa voix bien claire :

– Dommage que ce monsieur soit parti ! J'aurais volontiers discuté de ces choses-là avec lui, c'est justement ce que nous souhaitons ! Mais il est vrai que ce genre d'argument se trouve quotidiennement dans *le Travailleur*. C'est le socialisme ! Mais, sans vouloir m'attarder sur cette question ni désirer que l'on m'accorde trop d'importance, je ferai seulement remarquer que le baron de Laukko n'appartient pas au parti Vieux Finnois. Il représente la vieille classe nobiliaire de langue suédoise qui n'a rien à voir avec le peuple.

L'orateur revint à son texte qu'il n'avait d'ailleurs pas écrit lui-même. Il travaillait dans une banque de Helsinki, ignorait tout des questions campagnardes, et avait demandé à un spécialiste de lui rédiger ce discours.

Après avoir chanté *Notre Pays*, les messieurs remercièrent l'orateur qui serra la main de quelques propriétaires et de leurs épouses.

La récente interruption donna naissance à la discussion.

– Faire ça... Interrompre le discours d'un juge !

– Et la dame qui avait même pris la peine de lui souhaiter la bienvenue... Oui, il savait déjà ce qu'il faisait lors du tapage contre la police...

– Ah ! Il a changé... Je n'aurais jamais cru cela de lui ! Je me souviens, quand il était enfant... Il était si maladroit !... Si la maîtresse de Benoît ne l'avait pas envoyé étudier, il n'aurait pas le plus malheureux bout de pain à se mettre sous la dent !

– Combien de temps encore les messieurs du bourg vont-ils lui donner des costumes à faire ? C'est avec leur argent qu'il achète sa littérature !

– On dit qu'il veut le téléphone... Que le socialisme lui vienne même par les fils... Paraît que l'appareil doit leur faciliter leurs décisions... Et pour faire des discours comme il en fait ! La direction décisive, l'union... Où donc a-t-il pu apprendre à parler ainsi ?

Maître Töyry ne prenait pas part aux conversations car les allusions de Halme l'avaient blessé et il ne voulait plus entendre parler de tout cela. Mais sa femme parlait pour lui !

– Dire des choses pareilles ! Dans une belle assemblée ! C'est lui qui a monté Laurila... Il était derrière ! Et si on se met à monter les pauvres, c'est ce qui arrive ! Jusqu'à maintenant, jamais un mendiant n'est parti les mains vides de chez nous ! On a toujours donné un morceau ! Vrai de vrai ! Juste comme l'a dit le juge ! Mais si on veut s'amuser comme ça, moi, je ne donne plus une miette ! Bientôt, ils ne viendront plus demander... Non ! Ils sont bien capables de nous prendre tout...

Les messieurs ne prenaient pas l'affaire au tragique. Il était souvent arrivé qu'une réunion soit interrompue par l'un ou par l'autre et que des disputes naissent à propos des discours ! L'ennui, c'était que Halme fût parti sans donner à l'orateur la possibilité de lui répondre.

– Ce n'est pas qu'il soit mauvais dans les discussions ! Il serait même assez intelligent ! Et il n'a certainement pas pensé à mal ! Mais Dieu qu'il peut être ennuyant quand il se lance dans de grands discours ! Il porte toujours avec lui tout ce qu'il a pu lire et cet enseignement ramassé de bric et de broc le rend un peu ridicule !

– Mais quel va être le travail fourni par l'Assemblée avec des types de ce genre ? Ils n'ont guère de gens bien élevés en dehors de ces socialistes de novembre qui ne sont rien d'autre que des fils de bonnes familles dévoyés à leur contact !

– Ils ne sont guère à craindre ! Ils ne rassembleront les voix que de quelques gardiens de vaches et l'ensemble du peuple ne les suivra pas du tout !

– Il va leur arriver la même chose qu'aux candidats de langue suédoise ! Je pense que nous aurons une bonne centaine de sièges... Le peuple est en train de s'éveiller !

Les personnes les plus importantes étaient invitées à venir au presbytère et, cette fois, les Jeunes Finnois du bourg, comme le baron suédois, n'avaient pas plus d'importance que les socialistes de Halme.

En l'honneur du visiteur, il y avait un souper. La dame avait beaucoup de questions personnelles à poser. Elle était avide de connaître les cancons de la capitale, tandis que les invités paysans se tenaient tout raidés sur leurs chaises en essayant de respecter les belles manières. Le pasteur, voyant l'embarras de ses hôtes, se comporta avec la plus grande délicatesse pour les mettre à leur aise et il se fit aussi ordinaire qu'il le put.

– Prenez, prenez... La faim est une bonne chose... faut que tout cela soit mangé !

– Oui... Hé hé... C'est comme ça... Mais les temps de travail, c'est bien de tirer ça au clair... Le travail de la terre, c'est comme la montre, c'est du lever au coucher du soleil ! Si les faiseurs d'idées socialistes veulent qu'on parle de ça, ben... le pain, il se lèvera pas de sitôt sur cette terre !

– Le fils Koskela semble vouloir s'activer dans cette association et Monsieur le Pasteur ferait bien de prendre garde ! C'est une belle tête de mule ! Si on lui laisse la métairie, il y aura sûrement des disputes... Maintenant il est encore aux ordres de son père et il lui obéit, mais quand il prendra de l'âge, on verra ce qui arrivera...

– Oui ! Je ne peux pas encore me faire d'opinion ! Je pense cependant qu'il se calmera en vieillissant. Il est jeune ! D'un autre côté il est certain que c'est un travailleur comme on en rencontre peu... Un courage...

– Oui... De ce côté-là... Mais pour ce qui est du marais... Il grogne auprès des autres...

Le pasteur était gêné. Il coupa sa viande avec ardeur. Il avait espéré qu'avec l'âge, il perdrait l'habitude de rougir ainsi pour un oui ou pour un non et, maintenant, il s'acharnait sur son bout de viande afin de cacher sa confusion.

– J'en ai entendu parler... C'est bien triste... Bien triste... Je n'ai fait qu'être l'interprète des désirs du conseil paroissial ! Il faut reconnaître que la perte n'a pas été bien grande pour eux. Ils ont encore bien assez de terres, pour presque rien qui plus est !... Après tout ils n'avaient pas besoin de creuser ces fossés ! Pourquoi vouloir assécher ce marais ?... De toute façon, ce n'est pas le fils qui peut parler de cela... Le père a bien compris les choses... Mais... Maîtresse, du lait ?

Töyry qui, toute la soirée, avait été plutôt taciturne, demanda d'un air tendu :

– Alors, est-ce qu'il ne va plus y avoir de loi pour protéger les propriétaires ? Bientôt, les gens vont se mettre à exiger que je donne de mes terres, alors qu'il y en a bien plus au domaine ! Si chacun se met à faire selon son plaisir, moi aussi j'aurai bien des exigences à présenter ! Faudra qu'à l'Assemblée on veille à ce que la loi n'embrouille pas tout. Et il faudra faire attention aussi à ce que

chaque cas particulier soit examiné !

L'invité assura que les droits des propriétaires ne seraient pas piétinés car l'intention des Vieux Finnois n'était que d'uniformiser la législation des métairies, afin de mettre fin à l'arbitraire d'un côté comme de l'autre. Mais l'indépendance, pour ces métairies, on n'y pensait absolument pas ! On allait cependant créer un fonds monétaire spécial permettant aux métayers de racheter leurs terres, mais par de libres accords avec les propriétaires et ce afin d'éviter toute contrainte !

– C'est autre chose... Chacun vend la terre, s'il le désire !

Le juge discutait surtout avec la dame du pasteur. De temps en temps, on l'entendait prononcer des noms comme Machelin, Danielson, Castrén... Disait-il ainsi ?... Était-il réellement pitoyable ?... En raison des Russes, je me suis toujours montré plus dur que la ligne officielle... Je suis, depuis le début, contre la servitude... Non... Les parents y consentiront-ils ? Oui... L'Esplanade est un lieu dangereux... C'est souvent là que s'échangent les premiers clins d'œil...

Au moment du départ, le juge remercia encore une fois tous les invités.

– Nous pouvons attendre calmement les élections. L'important est que tout le monde vote et c'est là votre tâche essentielle : bien montrer à vos serviteurs que ces élections sont d'une grande portée. Notre avenir est dans les mains de la paysannerie de notre pays !

– Oui... Faut essayer de faire de son mieux...

Les servantes commencèrent à faire la vaisselle. La dame était quelque peu mécontente, car elle estimait que le service n'avait pas été à la hauteur des événements ni des convives.

– Je sais qu'il n'est pas facile à des paysans d'acquérir brusquement de bonnes habitudes, mais ce n'est pas une raison pour nous mettre dans une situation fâcheuse !... Notre invité part tôt demain matin. Emma, veillez donc à ce qu'on puisse lui servir un déjeuner léger dès huit heures !

Puis la dame rejoignit le pasteur et leur ami qui s'étaient retirés dans une pièce voisine. Son air mécontent se transforma en un joyeux sourire.

– Braves gens... Ce Töyry semble être solide ! Il sait ce qu'il veut ! C'est, me semble-t-il, le type même du propriétaire terrien finlandais. Il ne s'embarrasse pas de fioritures mais dit ce qu'il a sur le cœur, sans détour !

– Oui... Il a expulsé son métayer... Mais cet homme était impossible et la situation devenait intenable... Il a d'ailleurs braillé comme un diable...

– Il est certain que la patience ne convient pas toujours !

– Quand deviendras-tu pasteur doyen ?

- Pas avant longtemps ! Je ne suis pas assez ambitieux !
- Ce sont les mérites qui font attribuer les dignités, et non l'ambition !
- Bien sûr, bien sûr... Mais, vois-tu, je suis heureux ! Je commence à me sentir à mon aise dans cette paroisse...
- Quand le résultat des élections sera acquis, je reviendrai ici voir ce Halme et nous tirerons les conclusions de ce scrutin ! Ce sera intéressant d'entendre son interprétation.

Quand Halme quitta la maison du corps des pompiers, il eut quelque peine à recouvrer ses esprits et à se calmer. La joie l'enivrait : tout avait mieux été qu'il n'avait pu l'imaginer, l'orateur avait lui-même fourni l'occasion recherchée !

Halme oubliait déjà qu'il n'avait pas trouvé ses mots quand il s'était levé. Cette interruption, il l'avait préparée et en avait prévu les moindres détails. Il ne fallait pas être très sorcier pour deviner ce qu'allait dire ce juge et on pouvait être certain qu'il parlerait de l'amour de la patrie... Heureusement, les larmes, elles sont arrivées au bon moment...

Cette fébrilité s'apaisa peu à peu et fit place à un haut sentiment de satisfaction personnelle. Pourquoi ne serait-il pas, lui aussi, représentant à l'Assemblée ? Un homme comme lui y a bien sa place ! Il serait si connu lors de la prochaine campagne électorale qu'on ne pourrait pas faire autrement que le choisir comme candidat !

Un sentiment de bonheur l'habita durant tout le reste du chemin. Il sentait sa poitrine puissante respirer l'air vivifiant de la nuit. Il se sentait heureux de tout le corps.

*Et les travaux d'Ilkka vécurent longtemps
Dans la mémoire du peuple...*

VI

Youssi Koskela avait acheté un poulain. C'était moins cher qu'un cheval fait mais il fallait le dresser.

Alma aussi vint sur les marches regarder la première mise de harnais. Youssi les avait sortis de l'écurie mais, dès qu'ils effleurèrent son dos, le poulain se mit à sauter et à ruer. Il réussit à se dégager. Youssi qui tenait bon la longe tomba et fut traîné à la suite du cheval.

– Seigneur Jésus ! Garçons ! Courez vite... Le père s'est fait mal !

À voir Youssi rouler derrière la jeune bête, la calme Alma perdait la tête. Axel saisit le cheval tout près des naseaux et pesa tant qu'il l'obligea à baisser la tête. L'animal, furieux, s'était arrêté de ruer. Il tenta de s'échapper de nouveau tandis que, haletant, Youssi se relevait lentement.

– Quel animal... dit-il à Axel en clopinant vers la bête. Jamais vu de pareil !... Ne le serre pas tant ! Tu vas lui briser la mâchoire !

– Comment faut-il le tenir alors ?

– Il va être tranquille maintenant.

– J’crois pas... Mais vous savez probablement lui parler...

Youssi serra les lèvres sans rien dire.

– Oui, murmura-t-il après quelques instants, j’arriverai encore bien à dresser un cheval !

– Ben, en voilà un !

Youssi prit les lanières de bouche en main et tapota gentiment le flanc du poulain.

– Bon, bon, bon... Pokou... Pokou va venir... oui... bien... bon...

Le poulain suivit en soufflant. Il se laissa guider vers le traîneau mais, lorsque de nouveau les harnais effleurèrent son dos, il recommença à se débattre. Youssi parvint à le maintenir en place. Pokou ruait, bronchait et il n’était pas possible de le harnacher correctement. Youssi s’énervait, Akou souriait en détournant la tête, Axel fit une nouvelle et vaine tentative.

– Baisse-lui la tête contre le poitrail ! Tiens-le bien comme ça ! Serre le licol !

– Comment que j’appuye ? Il est si énervé... Jamais vu de pareil ! Je crois bien... Ce doit être sa race...

– Pas du tout...

Axel lui aussi s’irritait.

– Ben, viens toi-même !... Si tu crois que tu feras mieux...

Axel saisit la sous-barbe et la muserolle.

– Allez-y les gars !... Levez les brancards... Va de l’autre côté Akou !

Du haut des marches, Alma cria :

– Père ! Viens donc ici !... T’as été assez malmené... Laisse faire les gars !

Youssi geignait et soufflait. Il espérait que les garçons ne réussiraient pas à mettre le poulain dans les brancards et fut bien déçu de voir les harnais en place. Mais à peine Axel relâchait-il son étreinte que le poulain se remettait à ruer et à souffler. Cependant il ne réussit pas à se sauver de nouveau : les harnais étaient bien fixés !

– Bon... Dieu !... Voilà un cheval qui aurait besoin de courir un peu dans les bois !... Maintenant, la longe... Alex !... Tiens les guides prêtes et passe-les moi !

Tout fut mis en place et, si le cheval faisait trembler le sol de ses coups de pied, il demeurait cependant entre ses brancards. Axel donna un petit coup des guides qu’il tenait fermement et sauta dans le traîneau à l’instant où le cheval se lançait en avant. Tout se mit en route en même temps !

Youssi continuait de geindre et de grogner.

– Pourquoi j’ai si mal au dos ? Sûr qu’il lui a fendu la bouche, au cheval... L’a fallu que je me relève tout seul... Peuvent bien conduire pour l’heure... Sont comme ça maintenant...

Et puis soudain, anxieux en dépit de sa douleur :

– Pourquoi qu’ils reviennent pas ?...

– Ils sont magnifiques tous les deux, lui répondit Alma en souriant furtivement... Le garçon semble être à son affaire !

– Hum... À son âge... Ah, si seulement je pouvais avoir un autre dos...

– Laisse... Tu n’as plus besoin de t’occuper de ces histoires-là !

– Hé hé... occuper... Un cheval n’est pas dressé parce qu’on a réussi à lui mettre des harnais sur le dos !

Youssi entra dans la salle commune en regardant le sol. Alma le suivit. Il avait toujours son air souffreteux.

– Tu t’es fait mal ?

– Qui sait ?

Youssi regardait toujours le plancher. Il n’osait pas lever les yeux sur Alma qui pourtant l’observait d’une manière si douce que ce regard lui aurait certainement été d’un grand réconfort.

Pokou galopa d’une traite pendant trois kilomètres, sans se préoccuper des tentatives de direction qu’Axel essayait de lui imprimer. Le jeune homme serrait tant les guides qu’il ne sentait plus ses mains, et il finit par desserrer les poings.

– Bon, vas-y, fais-en à ta tête... Faudra bien que tu t’arrêtes !

Ils traversèrent le village et les gens se retournèrent pour les regarder. Axel se sentait en même temps violemment calme et joyeux. Les paquets de neige s’envolaient de sous les sabots du cheval et retombaient sur le jeune cocher comme une tempête. Le traîneau tanguait.

Finalement le cheval ralentit, souffla. Il écumait et se soumettait.

Le chemin de retour se fit plus calmement. Le père et les frères les attendaient dans la cour. Youssi ne se déplaça pas pour enlever les harnais et, comme Axel allait droit à l’écurie, il lui cria :

– Faut pas terminer comme ça ! Il faut d’abord le faire marcher un peu !

Obéissant, le garçon fit faire quelques tours au cheval. Youssi se sentit rassuré. Ça pourrait aller, même sans lui ! Alors il s’approcha, tâta les muscles de l’animal et, adouci, dit :

– Tu peux apprendre... Tu m’as fait attraper un sacré mal de dos... Mais t’es une bonne nature... C’est bien ce que j’avais pensé en t’achetant... Bonne race...

On sortit le fumier. Alex conduisait Vilppou et Axel, Pokou. Le père et Akou préparaient les charges et, entre-temps, coupaient des branches. Pokou eut encore des mouvements désordonnés qui mirent

le traîneau en travers du chemin, mais il n'y eut aucun dégât. Lors du premier transport la main de Youssi se leva comme s'il allait prendre les guides, mais le geste demeura inachevé et Axel convoya la charge.

– Faut sans doute mener cette troisième-là sur le même quartier. Il en a besoin... Est-ce que ça suffira ? Qu'est-ce que tu en penses ?

Axel réfléchit quelque temps avant de répondre. Il lui semblait bien que cela devait suffire, mais le ton humble de son père le laissait perplexe.

– Je saurais pas dire... Mais ça en fera déjà pas mal et on pourrait compléter au printemps s'il le faut !

Akou, qui maintenant avait douze ans et était encore écolier, avait congé ce jour et Alma avait dit qu'il pouvait bien faire ce qu'il voulait. Youssi ne l'entendait pas de cette oreille :

– C'est pas les bavardages qui vont lui apprendre quelque chose ! Il m'aidera seulement aux charges !

Akou, qui avait un humour dont les autres membres de la famille étaient assez dépourvus, avait rarement eu l'occasion de le manifester chez les Koskela. Il lui arrivait souvent de rire en cachette des apostrophes de son père et il s'amusait parfois à provoquer ses frères jusqu'à ce qu'ils le menacent d'un meurtre sanglant. Mais cela n'allait pas plus loin. Il se surveillait ou se contenait. Il s'entendait assez bien avec Alex qui, lui, allait au catéchisme et était calme et sérieux. Le deuxième fils était moins robuste que les deux autres. Il arrivait qu'Akou lui racontât des histoires si absurdes qu'à la fin, au moment où le plus jeune s'éloignait de crainte d'une repartie trop brusque, Alex le regardait de son air candide et crédule, lui disant doucement :

– Tu mens !

Pour ce transport de fumier, Akou resta avec Axel car Alex suffisait pour Vilppou qui avait déjà près de vingt ans. Il y avait longtemps qu'on aurait dû le faire disparaître, mais personne n'en avait le cœur, et puis, il marchait encore... Mais charge après charge, Axel accompagné de Pokou laissait la vieille bête en arrière.

– T'es déjà en retard de quatre, dit Akou à Alex.

Alex se mit à compter avec application, nullement blessé par cette remarque, mais seulement pour voir si, une fois de plus, Akou ne lui racontait pas des histoires.

– Oui... De quatre...

Le père ne lui faisait aucun reproche. Il n'y avait pas de raison de lui en faire.

De temps à autre, les garçons faisaient une petite pause et alors le père allait avec eux et les encourageait.

– Est-ce qu'on va semer de l'avoine, du côté du presbytère ? demanda Axel en regardant le marais.

Youssi regarda le marais, suivit des yeux le bras de fossé

d'écoulement qui suivait la barrière frontière. Elle ne le touchait plus autant qu'autrefois, mais il lui en restait une petite douleur renaissant chaque fois qu'il tournait son regard dans cette direction.

– ... Savoir... pas d'importance... peuvent bien faire ce qu'ils veulent...

– Halme a dit qu'à l'Assemblée, on essaiera d'avoir une loi rétroactive pour que les anciennes expulsions soient annulées... Ça serait bien !... C'était bien en 1902 ?... Si on avait eu une loi à ce moment-là...

– Hum... Crois pas des choses pareilles !

– On peut bien espérer, si on a des députés... Irez- vous voter ?

Youssi n'avait pas encore ouvert la bouche pour répondre lorsque Vikki Kivioja arriva dans la cour.

– Salut Youssi... Quelle licorne y'avait devant le traîneau de ton gars, l'autre jour ? On dirait que c'était quelque chose comme un poulain... On fait le marché ? Je l'ai déjà vu, pas la peine de le ressortir ! Je te l'achète ! Ou on l'échange...

Youssi regarda Axel.

– Moi, je vends pas... J'lai déjà promis au gars... Demande-le-lui !

– Alors, gars ! Ton premier maquignonage... Montre-le ton poulain !

Surpris, Axel regardait son père se demandant si cette promesse valait un vrai acte de propriété. Il s'était imaginé qu'il pouvait conduire le poulain, mais pas plus. Le père gardait son air sérieux, semblant même se désintéresser de ce qui allait se passer et Axel put répondre avec bienveillance :

– Regarde-le si tu veux... Et on fait le marché... Mais avec un bon petit tas de billets de la Banque de Finlande !

– Ha ha ! Mon gars !... C'est un vieux qui regarde...

Vikki examina, chercha les défauts.

Axel souriait fièrement.

– J'te le prends pour deux ! Topons-là !

– On n'est pas dans un conte pour enfants, ici ! Fais un vrai marché ! Pas des histoires !

– Ha ha ! Je suis sérieux, mon gars ! Tiens, je te rajoute dix marks ! Mais pas un centime de plus !

– Au-dessous de trois et demi, il part pas ! Et encore ! Je crois bien que je le donne pas ! De l'argent, on en fabrique tant et plus, c'est pas si compliqué ! Suffit d'aller à Helsinki ! Mais les bons chevaux, c'est un cadeau du ciel !

Le père observait son fils du coin de l'œil, s'amusant des allures mâles qu'il prenait face à Vikki, et il l'approuvait. Les marchandages de Vikki lui avaient toujours déplu. Ce jour-là, Youssi se rendit compte qu'Axel devenait un homme. Il parlait à Vikki comme à un égal, tandis

que le maquignon perdait pied, s'emportait, éclatait de rire... Le prix était insensé !

C'était bien la vérité. Axel n'avait aucune envie de vendre Pokou, son cheval à lui, et tout l'argent du monde ne pourrait pas compenser ce sentiment agité et tendre qui naissait à voir devant soi onduler la fine crinière !

Vikki ne tarda pas à comprendre que le cheval n'était pas à vendre et il parla d'autre chose. Lui, il irait voter. Paraît qu'à la réunion des messieurs, Halme leur avait dit quelque chose ! Mais quoi ?

Axel, qui était au courant, raconta ce qu'il savait et Vikki s'exclama :

– Ben merde !... Dire ça aux messieurs ! Il a vraiment osé ? Oh là là... Dans six mois... Ben moi, j'm'en réjouis de ce socialisme !

Youssi grogna quelque chose dans sa barbe en regardant Vikki et quand le maquignon lui demanda s'il irait voter, le métayer lui répondit d'une voix si grave des choses si compliquées qu'il était bien difficile de savoir ce qu'il ferait. En tout cas, cela ressemblait plutôt à un refus. On ne s'attarda pas trop à ces questions. Vikki était venu pour le cheval et, le marché ne pouvant se conclure, il n'avait plus envie de rester.

Quand il fut parti, Axel dit d'une voix douce et égale :

– Vous devriez y aller avec la mère. Il ne peut en venir que du bon, même si ce n'est pas grand-chose !

Youssi prit les guides, les secoua à petits coups, d'un geste plus sec que d'ordinaire.

– Oui, les traits sur les papiers, c'est comme des ordres... Mais quelle utilité ça a ?

Axel reprit ses explications aussi calmement que possible mais l'opposition que manifestait son père commençait à l'irriter sérieusement. Youssi n'était pas un idiot, loin de là, mais il semblait se refuser à vouloir comprendre la signification de ces élections. Il traitait ce geste avec le même mépris que celui qu'il accordait aux « vagabondages » et estimait que les socialistes n'auraient jamais assez de sièges pour pouvoir faire quelque chose en faveur des métairies. Et puis :

– Moi, je sais pas voter ! J'ai jamais fait ça ! Comment que je saurai où il faut mettre le trait ? Est-ce qu'on le met sur le nom de ceux qui savent le mieux ? Et au presbytère, qu'est-ce qu'ils vont dire ?

– C'est un vote secret ! Personne ne saura ce que vous votez ! Et il y a Halme dans la commission du vote. Il saura bien comment il faut faire, lui ! Faut souligner le nom de Hellberg. C'est tout !

– Non, je vote pas comme ça pour lui ! S'il y a des hommes mieux que lui, il doit pas être élu !

– Qu'est-ce qu'il y a qui ne va pas avec Hellberg ?

– Mmmmm... Ben y'a... Pourquoi qu'il a construit cette tour pour le monsieur de la gare ?

Akou se mit à charger rapidement le fumier dans le traîneau, tout en s'éloignant de son père. Axel aussi avait envie de rire, mais il se retint, craignant que le père ne le prît mal.

– C'est le monsieur qui l'a voulue. C'est pas de la faute à Hellberg ! Y'a bien d'autres choses... Le socialisme, ça n'a pas de rapport avec ça !

Le père avait lui-même remarqué la faiblesse de son argumentation et il se remit au travail d'un air maussade.

Axel n'insista pas pour cette fois.

Un peu plus tard, il reprit l'affaire. Il ne voulait pas que tous ses efforts aient été faits en vain.

– Pensez donc ! Si on avait la journée de travail de dix heures, ça diminuerait les redevances ! Et, avec une telle loi, on ne serait plus obligé d'aller aux travaux obligatoires en plus des redevances ! Les métayers ne seraient plus obligés d'accourir dès qu'on le leur ordonne ! Si seulement on a assez de députés, il viendra bien un jour où il y aura une loi pour le rachat des métairies !

Oui, oui. C'était vraiment extraordinaire de pouvoir imaginer tout cela, mais ces temps bénis viendraient-ils jamais ? L'autorité du garçon était devenue si évidente que Youssi l'écoutait. Il fallait bien le prendre plus au sérieux qu'avant !

Ça aussi, c'était dur à avaler.

Quand, au soir du second jour des élections, Youssi s'apprêta à partir, Axel commit une erreur : il se proposa pour conduire le traîneau.

– Tu crois que j'ai besoin d'une nourrice ?

Il ne voulait pas encore du garçon pour le guider et il partit, sombre et tourmenté. Alma n'était pas d'accord avec son mari, mais elle l'accompagna.

Halme vint à leur rencontre, plus poli que jamais. Il savait ce que pensait Youssi et le fait qu'il se déplaçât jusqu'à l'école – qui servait de bureau de vote – lui donna la certitude de la victoire des socialistes. Il fit avec eux ce qui devait être fait, et Hellberg eut deux traits de plus. C'est ainsi que vota Youssi.

– Eh bien, Youssi ! Voilà que toi aussi tu prends part au gouvernement ?

– Mmmmm... Je sais...

Youssi s'en alla immédiatement. Il n'avait pas envie de rester à blaguer avec Halme qui, ainsi que le maître d'école et quelques propriétaires, faisait partie du bureau de vote. Il sembla à Youssi qu'il avait fait quelque chose de mal et il avait hâte de se retrouver chez lui, dans son monde à lui, loin de ces « vagabonds » suspects.

Mais il avait voté, et cela le soulageait.

Avec Henna Leppänen, le bureau de vote avait eu quelques difficultés. Après avoir longtemps parlementé, elle avait tendu le crayon à Halme et lui avait dit :

– Faites le trait où vous voulez... Ça n'a pas d'importance...

Mais son bulletin aussi avait sa valeur.

Quand les journaux titrèrent en gras : « GRANDE VICTOIRE ÉLECTORALE POUR LES SOCIALISTES : QUATRE-VINGTS DÉPUTÉS », la dame du pasteur déclara :

– Faut-il s'en étonner ? Inutile de s'exciter ! Pour que ces élections aient un sens, il aurait tout d'abord fallu éduquer les gens ! Ces Leppänen font une mascarade de ce vote !

Le pasteur réfléchit longuement.

– Surprenant... Surprenant... Mais dangereux aussi... Des forces trop inexpérimentées. Ah, ils peuvent se réjouir maintenant !

Axel déchargeait une charretée de bois devant la remise du presbytère. Le pasteur marchait autour de la maison. Il se décida finalement à s'approcher du jeune homme.

– Bonjour. Voilà de belles bûches !

Le garçon n'interrompit pas son ouvrage mais répondit aux salutations. Le pasteur se lança dans des généralités sur l'état des chemins et finit par demander à Axel de venir faire une journée supplémentaire, qu'il lui payerait, pour qu'on en termine avec les transports du bois. Le garçon accepta sans murmurer : il n'y avait pas grand-chose à faire à la maison en hiver, et ce n'était pas très fatigant ! Enfin le pasteur demanda :

– Et que pense Axel de ces élections ?

Le garçon mit une nouvelle bûche sur la pile.

– Ben... Je crois que les voix ont été décomptées. Le pasteur se mit à rire. Il lui était pénible de parler de ces élections et il essayait d'en plaisanter.

– Certainement ! Mais les électeurs ont-ils bien réfléchi en votant ? Vous avez gagné maintenant mais attendez les prochaines élections et vous verrez ! Nous allons nous organiser mieux que nous ne le sommes ! Vous, vous avez tout mis en œuvre et ce qui nous manque, c'est une organisation semblable à la vôtre !

– Le résultat ne vient pas d'une question d'organisation ! C'est le nombre de prolétaires... et tout ce dont on a besoin...

Le pasteur avait essayé de plaisanter, mais le visage du garçon était toujours aussi sérieux. Du coup le pasteur se fit plus grave. La réponse l'assombrit et il répondit sèchement :

– Oui... c'est vrai.. Mais souffler la haine n'arrange rien ! Il est clair comme le jour que cela ne peut, au contraire, qu'envenimer tous les rapports. Il serait temps de se mettre d'accord pour corriger ce qui

doit l'être. Personnellement, je ne suis pas opposé aux modifications raisonnables et évidemment nécessaires ! Le centre de gravité des questions humaines ne se trouve pas là... C'est l'entente entre les hommes, et le socialisme peut très bien commencer par cela ! Les changements dans les conditions de vie ne signifient pas grand-chose si l'homme lui-même ne change pas !

Axel se remit à empiler ses bûches. Après quelques instants de silence, il répondit sans interrompre son travail :

– Oui... Bien sûr... Faut savoir pourquoi on vote... Mais sûr et certain que les voix ont été bien comptées... Je sais... cette affaire... J'ai pas mis de trait ni de point...

Le pasteur se croisa les mains dans le dos, regarda le ciel et dit en partant :

– Non, naturellement. Alors, Axel me fait ces transports jusqu'à la fin de la semaine !

Sa colère grandissait. Il tapa des pieds pour faire tomber la neige de ses souliers, mais en frappant si violemment le sol qu'il sembla que les marches et le perron en tremblaient.

– Ah, oui ! Ils se réjouissent ! Il est bien difficile, après une pareille histoire, d'éprouver de la compassion pour ces gens-là ! Ne soyons pas injuste ! Pas seulement parce qu'il est métayer... Mais il a de mauvaises habitudes... Pourquoi vouloir rassembler tous les rameaux ?...

La charge fut rapidement vidée. Bûche après bûche, le bois s'empila, la sueur coula sous le bonnet à oreillettes.

– Le centre de gravité... On sait où il est ici... Merde alors ! Viens donc décharger une charrette... Et tu verras où il est le centre de gravité !

Chapitre IX

I

Il a vingt ans, un costume presque neuf, des bottes neuves. Et un chapeau. La casquette appartient au passé.

Et il a aussi son cheval. À lui.

Le père a finalement consenti à acheter, dans une vente aux enchères, une vieille carriole de fête encore en bon état.

Et à l'Assemblée, il y a quatre-vingts députés socialistes sur deux cents !

En plus de tout cela, c'est la Pentecôte et le deuxième fils va être confirmé. Alors, il ne faut pas s'étonner si l'homme flatte son cheval en le mettant entre les brancards ! Quand il le conduit vers la barrière,

Pokou secoue la tête et, ainsi, fait grincer les guides et le mors. Les pattes se lèvent haut et retombent comme si elles voulaient s'enfoncer en terre. Si on le laissait faire, on peut imaginer ce qui arriverait !

Le père et Auguste restent à la maison, mais la mère vient avec eux.

En l'année 1907, le matin de la Pentecôte fut un moment de joie particulièrement légère chez les Koskela. Il arrive que la vie soit ainsi !

Le bétail était déjà sorti, les portes de l'étable et de l'écurie ouvertes. Il était encore tôt, mais le soleil avait déjà commencé à réchauffer les marches du porche et le père pouvait y rester les pieds nus et regarder s'il n'y avait pas quelque sac de tête pour le cheval dans cette carriole. « Bien possible que le gars ait encore chapardé de l'avoine ! Il lui donne à manger comme si c'était un animal extraordinaire ! »

Mais il n'y avait pas de sac dans la voiture. Du moins, aucun sac qui se vît ! La vérité était qu'Axel, de temps à autre, ramassait une poignée supplémentaire pour Pokou. Il ne volait pas vraiment, mais le faisait en cachette pour ne pas entendre le vieux rouspéter.

– Tâche de pas conduire comme un fou !

Axel ne répondit pas. Quand le père avait donné son accord pour l'achat de la voiture de fête, il avait tendu l'argent et n'en avait plus reparlé. Mais, parfois, on l'entendait encore grogner :

– Faut veiller à tout... Bien sûr, c'est de la fatigue ! Mais qu'est-ce qui arriverait si on n'avait pas l'œil à tout ?

Il le disait surtout lorsqu'il se sentait mauvaise conscience, car, insensiblement, il laissait aller les choses et prenait les événements moins au tragique. Il faisait les voyages au moulin, coupait les ramilles, liait les javelles. On ne s'était pas entendu préalablement là-dessus, mais c'est ce qui se passait.

Il arrivait qu'Axel l'accompagnât au moulin. Pour transporter les sacs, Youssi devait, avant de les charger, se trouver une petite élévation où il posait son fardeau puis, prudemment, le faisait basculer sur son dos malade. Le gars arrivait, prenait le sac qui se trouvait déjà en place sur le dos et disait quelques mots.

– ... Pas la peine... ça... je le jette...

Et vraiment, il jetait les sacs sur son dos, les prenant à deux mains, les soulevant puis, ensuite, les faisant basculer d'un coup dans la carriole.

– Fends pas le sac !

– Non !... L'est pas fendu... C'est ceux-là que vous emportez ?

Et, les uns après les autres, ils semblaient voler pour le plaisir du garçon qui se réjouissait d'un tel exercice. Il avait bien sûr du mal à faire l'arraché, mais savait cacher son effort et conserver suffisamment de forces pour que le jeté soit d'un style pur.

Voyant cette aisance, Youssi grognait comme il le faisait

maintenant que, du haut des marches, il surveillait le départ pour le temple. Faut quand même pas que le gars croie qu'il a les mains libres parce que j'y suis pas ! Mais son grognement était plutôt bienveillant.

– Est-ce que la sous-ventrière est pas trop libre ?

– Il faut qu'elle le soit un peu... Avec lui... Il gonfle en renâclant, ce diable, et il y arrive à sa sous-ventrière !

Alex sortit. Il avait l'ancien costume de confirmation d'Axel et s'y trouvait fort bien, ce grand timide ! Il y avait dans ses mouvements et sa démarche quelque chose de plus raide qu'à l'ordinaire : c'était sa manière de montrer qu'il était à la fête !

Puis la mère, petite et ronde dans ses atours, descendit les marches en ramassant sa robe sur le côté pour ne pas marcher dessus. De sa main libre, elle portait un mouchoir enroulé autour d'un psautier.

– Ce rosier a bien vieilli !... Faut demander à Anna comment on doit le tailler... Oublie pas de donner aux cochons !... Comment que je vais faire pour monter dans cette carriole ?

En dépit des dures années qu'elle avait passées – et des peines qu'elle avait eues – Alma avait un air bien portant, florissant. Elle avait légèrement grossi et on le remarquait immédiatement étant donné sa petite taille. Son pied ne pouvait pas atteindre le marche-pied et Axel l'aida, bien que cela l'ennuyât un peu. Il n'avait, au cours de son enfance, que peu prêté attention à sa mère, sauf dans le malheur, et il lui semblait que lui venir en aide pour une chose pareille était une familiarité assez inutile, comme une caresse accordée à quelqu'un qui n'en aurait plus l'âge. C'est aussi pour cette raison qu'il s'empressa de la faire monter le plus vite possible.

– Que Dieu te bénisse !... Mon livre est tombé...

Alex s'installa sur le banc de derrière et, quand Pokou sentit la charge prête, instinctivement il se mit à taper du sabot et à secouer la tête. Auguste arriva à son tour sur les marches pour assister au départ.

À l'instant où Axel, ayant déjà un pied sur le marche-pied, leva l'autre, Pokou, libéré de toute attache, se mit en route. Ses premiers pas n'étaient pas très cadencés, mais il ne tarda pas à trouver son trot habituel et, les ressorts se gonflant et se tassant, le voyage au temple commença. On passa d'abord par le chemin bien sablé et bien égalisé des Koskela où, par places, il y avait des tas de graviers charroyés au cours de l'hiver et prêts à être répandus.

Alma se tenait fermement d'une main. Ses yeux bruns cillaient aux secousses et, si on les avait regardés, on aurait pu y voir défiler le paysage de pins et les taches brillantes du soleil.

Le lac, un instant, miroita au bord du chemin. Puis on dépassa le presbytère qui s'élevait sur sa rive. Quelques serviteurs allaient et venaient dans la cour. On atteignit la croisée des chemins de Töyry où se voyait un amas de planches et de poutres. C'était tout ce qui restait

de la métairie des Laurila. Au bord du chemin, soigneusement empilées, il y avait de nouvelles poutres. La construction de la boutique allait bientôt commencer.

On dépassa quelques autres promeneurs. Pokou, comme s'il avait compris les intentions de son maître, accéléra doucement, sans précipitation, dépassait les autres chevaux et reprenait bien vite sa course au même trot. C'est à peine si Axel avait besoin de le tenir.

Près du bourg, on vit que la voiture du presbytère était juste devant.

– Bien, bien, Pokou...

Le trot s'accéléra. Ils atteignirent puis dépassèrent la voiture du pasteur. Axel se contenta d'incliner la tête pour saluer. Cette fois, il ne pouvait pas faire plus, il lui fallait tenir les guides à deux mains. Le salut d'Alma se réduisit à un mouvement très légèrement ascendant de son derrière qu'elle décolla du banc, et cela ne pouvait pas se voir.

– Mais comment faire quand on va à une allure aussi insensée ?

Ilmari et Ani se trouvaient eux aussi dans la carriole du presbytère. Le garçon allait être confirmé. Il était écolier à Helsinki, mais on s'était mis d'accord pour qu'il soit confirmé par son père, dans sa paroisse.

Un plaisir enfantin envahit le visage d'Axel. Il serrait et secouait les guides. Ça suffisait largement pour le cheval. Le cou se releva et, après deux pas incertains, Pokou se mit à son meilleur galop et l'air siffla. Ses sabots frappaient la route à un rythme endiablé et joyeux. Le vent coulis faisait monter les larmes aux yeux d'Alma qui ne voyait plus rien.

– Doucement maintenant... Que Dieu nous garde...

Mais Pokou continua ainsi, longtemps. Lorsqu'ils furent certains que la voiture du presbytère ne pourrait plus les rattraper, Axel commença à calmer le cheval. Quand ils atteignirent le haut de la colline, le garçon se pencha par-dessus le garde-boue et appliqua deux claques sonores sur la croupe de Pokou.

– Pokou sait ce dont les messieurs ont besoin.

La mère fit quelques remontrances, légères. Il ne faut pas aller si vite et puis, il ne faut surtout pas dépasser les voitures des messieurs, cela ne se fait pas... Il aurait fallu rester derrière !

– Eh ! On va comme on peut !

Une fois à la barrière du temple, on ne fit pas à Axel les remarques auxquelles il s'attendait. Il y avait beaucoup de monde et de nombreux poulains assez fougueux. Peu de gens regardèrent le sien.

Axel resta longtemps avec Pokou à redresser ses harnais et arranger sa crinière.

La Pentecôte et la confirmation faisaient venir un plus grand nombre de fidèles et l'on remarquait surtout les chevaux des riches

maisons. Bien nourris, ils tiraient de belles voitures de fête aux roues rouges et jaunes. Le propriétaire et son épouse se tenaient sur le banc de devant et, sur celui de derrière, il y avait le fils ou la fille qui au retour – et pour toujours – aurait désormais le droit de s’asseoir sur celui de devant. Quelques personnes vinrent à pied et firent de leur mieux pour disparaître dans la foule sans se faire remarquer. Ceux-là n’avaient rien à montrer.

Alex Koskela se tenait entre sa mère et son frère, intéressé par tout ce qu’il voyait.

Seul l’inquiétait son comportement au cours de la cérémonie à venir.

Le propriétaire de Yllö arriva, accompagné de sa femme et de son fils. Eux aussi étaient venus à pied – leur maison n’était qu’à un jet de pierre du temple – mais la foule s’ouvrait devant eux, leur laissant le chemin libre comme si l’ordre en avait été donné. Uolevi Yllö allait être confirmé et, en passant devant Alex, il cligna de l’œil et souffla :

– Bouh... Bouh...

Alex, essayant de cacher sa joie, lui fit un signe de tête en réponse. Mais la mère rayonnait de fierté : le prince héritier du bourg les avait salués. Sans s’arrêter et comme un bourgeois... Mais quand même... Au catéchisme, Uolevi avait été plutôt moyen mais on l’aimait bien car, si le père était un homme puissant, le fils savait, malgré tout, plaisanter.

Arvo Töyry arriva escorté de ses parents. Lui aussi venait se faire confirmer.

Puis ce fut au tour du petit cheval prune des Kivivuori de faire son apparition. Il tirait une toute petite carriole transportant Anna et Elina sur le devant tandis que, debout derrière, Oskou tenait les guides et qu’assis, le menton sur les genoux et les fesses dans une position encore plus confortable, Otto attendait la fin du voyage.

Oskou attacha le cheval à la barrière et Otto dit assez fort :

– Laisse la longe un peu libre... Ses voisins ont du foin !

La mère et la fille se tirèrent rapidement de côté. Anna avait habillé son visage de l’air triste et soumis qui lui semblait convenir tout particulièrement pour aller au temple. Mais, en cachette, elle comparait la robe d’Elina à celles des autres jeunes filles. Quand les Kivivuori virent les Koskela, ils allèrent les rejoindre et Anna prit un air encore plus dévot.

Même les familiers, ceux que l’on voyait souvent, avaient ce jour-là droit à la poignée de main pour salut. On le faisait instinctivement, parce qu’on se trouvait sur la colline de l’église et qu’on était en habits de fête. D’abord ce furent Anna et Alma qui se serrèrent la main, mais, le geste ayant été fait une fois, on le reprit et les mains se joignirent de tous côtés. On fut un peu étonné d’entendre Axel dire à Elina :

– Ben, on se serre la main maintenant... Faut bien un

commencement.

La jeune fille lui sourit gentiment.

C'était la première fois qu'il serrait la main d'Elina et ce geste était le début d'une nouvelle manière de se conduire pour le garçon. Il en eut du moins le sentiment. Jusque-là, il lui parlait avec une certaine brusquerie, comme on le fait à la petite sœur d'un camarade, sans lui accorder une trop grande attention. Et puis, il y avait aussi le fait qu'elle ne lui avait pas fait la révérence, mais lui avait serré la main comme à un égal, en secouant légèrement la tête. C'était nouveau. Axel observa la jeune fille sans qu'on le remarquât. Il la vit sous un jour nouveau et fut presque effrayé de comprendre que c'était une femme. De plus, une jolie femme !

Elina avait beaucoup changé en devenant jeune fille et maintenant on pouvait deviner ce qu'elle serait. Ses membres étaient encore trop maigres, comme ceux des jeunes veaux, mais sa taille et ses hanches bien dessinées, et la poitrine pointait sous le châle de confirmation en soie noire brodée.

Cette cérémonie faisait rayonner Elina d'une ferveur intérieure. Elle se sentait bien un peu inquiète et décontenancée ; l'austérité de cette fête ne se trouvait pas en harmonie avec la joie immense qu'elle ressentait. Soumis à ces deux courants : joie et austérité, son visage se modifiait sans cesse. Ses yeux souriaient et ses lèvres esquissaient une moue amusée mais, si son regard rencontrait celui de sa mère ou d'Alma, elle se faisait soudain sérieuse. Cela ne durait qu'un instant comme si, dans la clarté du jour, était passée l'ombre d'un fugitif nuage.

L'éducation soignée donnée par Anna n'était pas sans avoir porté des fruits. La surveillance exercée par la mère pouvait faire penser à celle des infirmières dans les hôpitaux. Elle avait veillé sur Elina comme sur la prune de ses yeux. Il ne fallait pas que l'air de Kivuvuori, où les merde, cul et compagnie volaient comme des mouches, souillent la fille unique. Et Anna avait réussi : la fille était totalement étrangère aux habitudes de son père et de ses frères.

Elle dissimulait de son mieux sa coquetterie. Elle aimait les vêtements qu'elle portait et qui avaient coûté beaucoup d'argent et de soins. Mais cela, il ne fallait pas le montrer. Cependant, quand Alma remarqua la fine chaîne qui entourait le cou, il fallut bien sortir la montre.

C'était donc pour cela qu'Anna était allée à Tempere ?

– Est-ce vraiment de l'or ?

– Non... La chaîne est en or, mais la montre est en argent. C'est seulement doré...

Elina avait sorti la montre par l'échancrure de sa blouse et, comme les autres, Axel la prit dans sa main pour la mieux admirer. Il sentit qu'elle était toute chaude et il ne put s'empêcher de penser que cette chaleur venait de la poitrine de la jeune fille. Il tendit brusquement la montre, inquiet de ses propres pensées.

Il se souvint de la confusion d'Elina, l'hiver passé, lors des jeux de mots douteux de son père et il aurait aimé qu'elle lui dise ne pas l'avoir associé à ces histoires-là. Le fait d'avoir été la cause accidentelle de ces plaisanteries le tourmentait.

La jeune fille semblait avoir tout oublié de l'hiver. Elle le regardait, souriante, heureuse.

Axel pensa soudain que, peut-être, les autres se rendaient compte de ce qui le préoccupait et il se tourna vers les hommes, parlant d'une voix dure de choses futiles avec Oscar et Otto.

Les gens commençaient, pareils à un courant, à pénétrer dans le temple. On entendait des voix chanter des psaumes dans le cimetière où on enterrait quelqu'un. Les cloches se mirent en branle et, comme c'était par un calme matin d'été, les habitants des villages éloignés purent entendre cet écho qui pénétrait tout le paysage. Les vieilles savaient ce que les cloches signifiaient, que ce soit glas ou services divins.

Les confirmands allèrent se ranger en avant car ils avaient droit aux premiers bancs. Elias Kankaanpää arriva juste au dernier instant. Il avait obtenu d'être lui aussi confirmé, malgré les fréquentes menaces du pasteur qui lui avait certifié que cela ne lui arriverait jamais.

– Non seulement tu ne sais rien, mais tu n'apprends rien et, par-dessus le marché, tu déshonores les choses sérieuses par ton air effronté.

Quand Elina partit rejoindre sa place parmi ses camarades, Anna lui souffla quelque chose à l'oreille dont les autres ne purent saisir que :

– ... que... ce serait prêt... à l'autel...

Et elle rajusta la robe de sa fille.

Elina avait pris son air d'obéissance et sa tête s'inclina un instant comme pour une révérence. En arrivant auprès d'une de ses compagnes, cet air avait disparu et la joie éclairait de nouveau son visage. Les deux jeunes filles lancèrent tout d'abord un coup d'œil à la robe de l'autre, puis à la leur et toutes deux eurent l'air satisfait de cet examen. Elias et Alex partirent à leur suite. Le fils Koskela était tendu et il rit de façon guindée lorsque Elias lui dit :

– Je prends le bord du gobelet avec mes dents et j'appuie tant que j'avale tout leur mélange de café et d'eau-de-vie !

Le sermon du pasteur fut plus solennel et plus sentimental que d'ordinaire. Cela tenait en grande partie au fait que son fils se trouvait parmi les confirmands et qu'il avait surtout pensé à lui en écrivant son texte. Il y disait presque clairement ses espoirs et ses craintes personnels. Le couple avait voulu qu'Ilmari reçoive sa confirmation dans le temple de la paroisse familiale. C'était là un geste symbolique : le berger des âmes était aussi le père d'un nouvel « appelé », et cela devait marquer tous les autres enfants de la paroisse.

Le pasteur prêchait de sa voix la plus chaude, essayant de retenir l'attention de ses auditeurs. Il savait d'expérience que sa voix avait tendance à trop monter dans les forts moments de piété et il voulait se garder de ce défaut. Il y réussit cette fois quand il parla de toute son âme.

– ... Chers enfants. Les dangers et les joies de la vie vous attendent. La vie, épreuve terrestre de l'homme, est plus facile à conduire dans le mal que dans le bien. Mais, si vous gardez pour guide ce sentiment qui vous habite maintenant, votre vie deviendra pure. Gardez-le quel que soit votre sort ! Sans Dieu, vous ne pouvez atteindre à la pureté ! Agenouillez-vous côte à côte pour recevoir la plus haute récompense de l'homme, le souffle saint qui vous unit dans le corps du Christ. Vivez avec ce souffle, vivez par cet amour. Hommes et femmes, soyez frères et sœurs pour le plus grand honneur de Dieu, pour le bonheur et l'avenir de la patrie.

Les garçons et les filles reçurent séparément la communion car tous n'auraient pas pu tenir en même temps au pied de l'autel. En dépit des nombreuses répétitions, il y eut encore quelques erreurs. Alex se trouvait entre l'Ilmari du presbytère et Arvo Töyry. Ilmari le regardait de travers et son air semblait vouloir lui dire : t'excite donc pas ! L'été précédent Alex était allé travailler au presbytère et, comme Ilmari s'y trouvait en vacances, ils s'étaient souvent rencontrés. En une autre circonstance, il eût sans doute été heureux des attentions du fils du monsieur, mais justement il ne se sentait nullement disposé à s'exciter, comme il ne trouvait pas non plus son âme en état de péché. D'ailleurs, que la vie tout entière soit un péché, c'était une chose évidente ! Mais était-ce une faute ?

Il était beaucoup plus préoccupé par la pensée de ne pas avoir l'air trop idiot. La fine hostie se colla à son palais desséché et le vin coula un peu aux commissures de ses lèvres lorsque le pasteur-adjoint, qui distribuait les parts, lui retira un peu trop vite la coupe des lèvres. La tête penchée, Alex se lécha les lèvres, espérant que les autres ne pourraient pas le voir.

Quand tout fut terminé, il observa autour de lui. Il attendait de voir

ce qui allait se passer avec Elias, mais ne vit rien. Pourtant l'air sérieux de ce garçon était bien divertissant.

Il regarda alors le tableau de l'autel qu'il voyait de près pour la première fois. C'était, pensa-t-il, bien grossier. La peinture se fendillait et le pâle visage de Jésus était froid et sans vie.

De son banc, Axel veilla à ce que son frère ne fasse pas de sottise ni ne commette de bourde au moment de la communion. Puis il s'intéressa au groupe des jeunes filles. Au milieu des autres Elina ne semblait plus aussi exceptionnelle que quelque temps auparavant lorsqu'il la voyait dehors. Mais quand elle reçut la communion, l'inclination de sa tête le charma tant que le garçon pensa : «... Bientôt... belle allure... la montre entre les seins... »

À côté de lui, Anna baissait la tête en s'appuyant sur le dossier devant elle et essuyait ses larmes avec son mouchoir. Elle se répétait sans cesse la même prière : «... Prends sa main... sur le chemin de la vie... Veille à sa... pureté... pareille aux fleurs des champs... Jésus, prends sa main... à travers la vie... »

Anna pensait tout particulièrement à cette question car, pour le plus grand nombre, la confirmation signifiait que l'être humain ainsi marqué pouvait se marier. Les jeunes eux-mêmes pensaient qu'après cette cérémonie ils pouvaient se conduire en hommes ou en femmes, selon le cas, que c'était un droit. Et puis Anna pleurait car elle voyait quelque image imprécise lui présentant Elina avec un homme. Otto détourna la tête. Il n'avait jamais pu s'habituer aux pleurs de sa femme et elle pleurait chaque fois qu'elle venait au temple. Otto pensait à autre chose. Il avait le corps tout engourdi et envie de fumer.

À la fin des psaumes, des gens commencèrent à disparaître, en cachette, et bientôt ils furent suivis de tout un flot qui se pressait aux portes. Les esprits se trouvaient libérés. L'heure passée sans bouger et la cérémonie avaient pesé sur les esprits et, dès le seuil franchi, on se mettait à parler bruyamment, joyeusement, en même temps que les premières pipes fumaient. On rencontrait encore quelques connaissances, on blaguait un instant, puis on allait à ses affaires, chez le pharmacien, chez le corroyeur ou vers d'autres « boutiques fermées ». Le marchand ambulant, venu lui aussi à l'église, vendait ses gâteaux.

La cloche sonnait, mais les gens n'y prêtaient nulle attention, s'en retournaient chez eux et reprenaient leurs activités quotidiennes.

Axel ralentissait le train de Pokou pour que le prune des Kivivuori ne restât pas trop en arrière. De temps en temps le jeune homme tournait la tête pour échanger quelques mots avec Oscar et, chaque fois, il en profitait pour regarder Elina. Ils parlaient de Pokou et Axel était heureux.

– Oui... Père n'aurait jamais pensé à l'acheter... Il ne savait rien de

ce poulain...

– Hé ! Alex ! Si on allait voir les filles ? cria Oskou.

– Qu'est-ce que tu ferais si j'y allais ?

Alex avait dit cela sans y penser et ce n'est qu'une fois la réponse donnée qu'il se rendit compte de ce qu'elle pouvait vouloir dire. Après avoir jeté un coup d'œil sur sa sœur, Oskou reprit :

– Si tu venais plutôt voir notre fille à nous ? Maintenant, elle est prête, corps et âme !

Anna protesta, Elina mécontente frappa le visage de son frère, Alex rit d'un air légèrement ennuyé. Il ne répondit pas à cette proposition tandis qu'Oskou, par-dessus le dossier du banc, frappait doucement le bras d'Elina avec les guides.

– Arrête, tu salis ma robe...

– Que fait encore ce garçon ?

– J'apprends à la fille à craindre pour son cul ! Faut bien qu'elle ait un peu peur !

Elina voulut donner une gifle à Oscar, mais le garçon rejeta la tête en arrière tout en riant. Anna menaça de lui donner une correction mais ne leva pas le petit doigt, se contentant de geindre doucement.

Dans la voiture Koskela, on avait aussi entendu l'échange de mots et les soupirs d'Anna :

– C'est pire que le plus mauvais des charretiers... Est-ce possible d'entendre de pareilles choses ?... Comment peut-on supporter cela ?... On ne sait jamais ce qui peut arriver !

Otto, assis au fond de sa carriole, se laissait balancer par les mouvements de la marche, sans rien dire. Il souriait béatement, faisant rouler sa cigarette d'un coin de la bouche à l'autre. Il semblait satisfait des outrances du garçon.

Axel riait, mais en se forçant. La remarque lui semblait méchante et trop grossière, surtout pour Elina et pour ce jour de lumière.

Le visage d'Alma montra tout d'abord son étonnement mécontent puis elle se mit à rire tout doucement en disant à mi-voix :

– Mais... où donc... a-t-il pu apprendre... de pareilles choses...

Et elle fut de nouveau secouée par son petit rire.

Elle essayait de le dissimuler pour ne pas choquer Anna qui maintenant pinçait les lèvres et n'ouvrit plus la bouche jusqu'à la fin du voyage, sauf, à la croisée des chemins lorsqu'elle dit adieu de sa voix douce et grêle. Elina oublia vite cette histoire et, quand les voitures se séparèrent, elle agita longuement la main. Jusqu'au dernier instant, Axel suivit des yeux la voiture des Kivivuori.

de l'ouvrage en abondance. Les vêtements des villageois ne rapportaient pas grand-chose, surtout qu'il fallait de temps à autre se montrer généreux et faire meilleur marché, mais les habits pour les messieurs compensaient ce manque à gagner. Avec eux, il ne fallait pas hésiter à faire cher, non seulement parce qu'ils pouvaient payer mais aussi pour leur montrer qu'on n'a rien pour rien ! Et puis, à leurs yeux, un prix élevé était garantie de bonne facture ! Les clients venaient de toute la paroisse et il y eut même un monsieur pour proposer à Halme de s'établir en ville, idée que le maître-tailleur repoussa avec hauteur.

Dans la ville, il se serait trouvé avec les autres. Ici il était seul et savait ce que cela représentait. La ville ne lui était point nécessaire !

Quand les messieurs venaient payer leur costume, Halme parlait de choses et d'autres et annonçait son prix avec une légère toux, en regardant ailleurs. Souvent on lui déposait son salaire sur sa table : Halme n'aimait pas prendre l'argent de la main à la main. Il n'aimait pas non plus les discussions financières. C'était vil et abaissant.

La société des téléphones du bourg consentit à lui louer un appareil. Le conseil de direction s'était réuni à ce sujet et la discussion avait été longue. Certains membres voulaient le lui refuser.

– C'est rien que pour son association et ses manifestations qu'il le veut ! Il n'en a pas vraiment besoin !

– C'est pas une raison suffisante pour le lui refuser ! affirmèrent les autres.

Finalement l'accord se fit : il aurait sa ligne sur les mêmes poteaux que celle du presbytère. La dame ne manqua pas de faire méchamment remarquer que, ma foi, les Vieux Finnois étaient bien libéraux !

– Ils laissent poser des fils sur leurs poteaux... Tout ça pour se faire combattre plus tard !

– Hé hé !... Il faut bien admettre qu'ainsi les partis les plus importants se trouvent représentés ! Les poteaux portent aussi la ligne du domaine... Il était juste que la voix populaire puisse les emprunter ! Et, maintenant, nous pourrons tous les trois nous disputer sans nous voir ! Oui... Il faut y penser... Trois directions politiques sur les mêmes poteaux ! Il ne manque plus que les Fennomanes Constitutionnels qui ont eux aussi obtenu quelques résultats aux élections !

– Si seulement, dit le pasteur, nous pouvions nous souvenir de ces poteaux ! Les lignes peuvent être différentes, les poteaux sont les mêmes !... Quel symbole...

Comme Halme était redevable au pasteur, il l'approuva. Et quand le maître-tailleur quitta le presbytère en balançant sa canne au long du chemin, le pasteur dit à sa femme :

– Ce n'est pas un mauvais homme, au contraire ! Et si l'on faisait un

peu abstraction des idées, nous parviendrions vite à nous entendre.

– Dès que ses fils seront posés, les gens vont recommencer à se disputer. Son orgueil m'irrite. Nulle part je n'ai vu quelqu'un aussi sûr de soi ! On peut lui dire n'importe quoi, il se contente de s'incliner sans baisser les yeux et se met à vous expliquer la situation telle qu'il la voit !

Le téléphone fut en état de fonctionner avec la venue de l'été. Les premiers temps, Halme téléphona à Silander – qui remplaçait Hellberg à la direction de l'association du bourg – pour un oui ou pour un non. Maintenant qu'il était député, Hellberg se trouvait le plus souvent à Helsinki, mais il ne voulait cependant pas abandonner la direction de l'association locale et Silander n'était en fait qu'une sorte de fonctionnaire. Les coups de téléphone de Halme l'énervaient. Mais, peu à peu, ils s'espacèrent et se firent plus officiels.

Quand son téléphone fut installé, Halme fit passer une petite annonce dans le journal de la paroisse :

J'informe mes clients et fournisseurs
qu'ils peuvent utiliser mon téléphone
pour toute affaire professionnelle ou autre.

Appel nominal ou :

Pentinkulma – deux sonneries.

Respectueusement

A. Halme

maître-tailleur.

Quand le téléphone sonnait, Valenti se précipitait, s'il n'avait rien d'autre à faire, pour répondre. Mais il ne pouvait jamais parler bien longtemps. Il lui fallait aller chercher le maître. Le tintement de la sonnerie du téléphone rompait la monotonie de la vie domestique. Il était comme un coup de gong qui frappait les oreilles des gens. On pouvait parler de n'importe quoi, il pouvait arriver les pires ennuis, cette sonnerie modifiait immédiatement l'atmosphère. Halme se levait, posait son ouvrage, allait à pas lents vers l'appareil, prenait un air grave et important. Il se saisissait du cornet d'une allure réfléchie, le plaçait à son oreille et, après un instant de recueillement, on entendait :

– Halou-ou... Halou-ou... Ici Halme !

Par la porte ouverte, les villageois pouvaient voir Halme, planté devant l'appareil, le cornet contre l'oreille et les doigts de l'autre main dans la poche de son gilet. Si, par hasard on pouvait entrer dans la chambre et s'approcher du téléphone, il était possible de lire sur la tablette une inscription merveilleuse :

« Ericson – Stockholm ».

Revenant à son travail, Halme s'attardait un instant encore pour savourer ce sentiment de plénitude que lui donnait son appareil, et si

un client cherchait à avoir quelques précisions sur les nouvelles, il ne recevait que des réponses vagues.

Les curieux n'avaient droit qu'à des informations fragmentaires sur ce qui se passait de par le vaste monde.

Au cours d'une réunion, Halme déclara que, « tout bien considéré, il serait grandement temps que l'on ait le courage de reconnaître que notre village a besoin d'une Maison des travailleurs ! Quelles que soient les difficultés ! Sans lieu de réunion, nous ne pouvons pas faire le travail auquel nous sommes appelés ! »

Halme obtint un prêt de la Caisse d'épargne. Le comité de direction de cette caisse s'était lui aussi réuni, et disputé à son sujet. Pouvait-on avancer de l'argent à des socialistes ? Ils allaient s'en servir pour préparer des troubles, c'était certain ! Mais l'argent n'a pas d'odeur et la maison de Halme était une garantie suffisante !

L'emplacement fut plus difficile à trouver. On ne pouvait espérer louer de terrain ni au domaine ni à Töyry et ce fut finalement le propriétaire de Village-Benoît qui accepta de louer une colline pour trente années. Elle était à l'écart de sa maison mais il ne voulut pas entendre parler de la vendre.

– Tu comprends, c'est une terre héréditaire... Mais tu peux t'en servir... Seulement, faut pas faire la mauvaise vie...

Halme, choqué, protesta. Faire la mauvaise vie ? Il expliqua qu'au contraire, l'association voulait mettre fin à cette mauvaise vie parmi les jeunes. Le propriétaire était plein de bonne volonté et il n'avait rien de particulier contre l'association mais craignait un peu ses confrères.

Toute la construction se fit par travail bénévole en équipe. La main-d'œuvre ne coûta rien. Les arbres furent achetés sur pied et leur prix en fut moindre.

Axel prit Pokou pour faire des transports de troncs au cours de l'hiver. Comme ce travail n'était pas payé, le père se fâcha, tint des propos grossiers, mâchonna des grognements et essaya d'être railleur. Mais le plus clair de sa colère s'exprima ainsi :

– C'est-y donc ça les manières d'éduquer le peuple ? Travail bénévole après travail bénévole... Tantôt pour l'école tantôt pour les pompiers ou la Maison des travailleurs... Si on faisait autant de bruit pour les maisons des gens, les malheureux risqueraient pas de geler. J'me demande comment Aatou pensera à s'inquiéter des gens quand son association aura une belle maison ! Et comment ça va aller avec vos dettes ? Un jour, on te prendra ton cheval à toi... Est-ce que t'as autre chose, toi ?

– C'est pas mon cheval qu'on prendra si on paye pas... C'est la maison de Halme !

– Ah !

Le matin, Axel passait prendre les hommes Kivivuori. Otto et Yanne abattaient et Oscar ébranchait. Il lui arrivait aussi de servir d'accompagnateur pour les transports. Axel n'entrait que rarement chez les Kivivuori et les attendaient de préférence dehors. Depuis la Pentecôte, il allait moins souvent chez eux. Elina prenait des dimensions un peu trop importantes à ses yeux. Elle l'éblouissait tant qu'il lui était difficile de la regarder calmement ou de discuter en sa présence.

La jeune fille se comportait gentiment envers lui, le traitant sur le même pied que ses frères et parfois sa gravité et sa simplicité se joignaient à leurs rires.

Un matin, Anna lui dit d'entrer.

– Ils ne sont pas encore prêts !

En un sens, c'était vrai. Il était déjà neuf heures et s'ils n'étaient pas prêts, cela tenait tout simplement à ce qu'ils étaient en train de donner une leçon de danse à Elina. Oskou lui montrait les pas et le père, assis au bord du lit, « trillait ». Il avait bien déjà ses moufles aux mains et son bonnet à oreillettes sur la tête mais, au moment où il s'apprêtait à sortir pour aller au-devant d'Axel qu'il avait vu arriver, Oskou s'était écrié :

– Non, non... Encore deux tours, fillette !...

Elina avait voulu refuser, mais avait fini par y consentir. Elle releva sa chevelure d'un mouvement naturel de la main et on s'y mit. Elle était un peu intimidée par son frère et toute rayonnante de joie. Oskou passa le bras autour de la taille de sa sœur d'un geste très cérémonieux :

– Alors, barbon, tu la laisses couler, ta chanson ?

Otto s'assit sur le rebord du lit et battit la mesure de son pied. *Le souvenir de Vaipori m'est cher malgré le départ de mon seul amour enfui dans la mort... Tralallalalla-lalla !...*

Appuyé à la table, Yanne considérait ce spectacle d'un air légèrement ironique. Les moufles et le bonnet à oreillettes du père l'amusaient, mais il n'avait aucune envie de se moquer de lui, pour l'instant. Il avait, tout récemment, écrit pour Kankaanpää une supplique afin que ses impôts communaux soient abaissés et les gens commençaient à lui demander des services de ce genre.

– Puisque tu lis les livres de lois...

Ce livre n'était pas d'une grande aide en de telles occasions, mais Yanne avait trouvé des modèles de suppliques dans d'autres livres et le jeune homme gagna bientôt une renommée d'homme de plume. Halme lui-même vint le trouver pour lui demander de rédiger un document officiel dont l'association avait besoin.

Quand Axel entra, Otto le salua en inclinant la tête, sans cesser sa musique, tandis qu'Elina, confuse, tentait d'échapper à la poigne

d'Oskou qui la maintint et l'obligea à continuer.

Axel s'assit sur le banc d'entrée, appuya ses coudes à ses genoux et balança ses moufles. Sa bouche esquissait un sourire tandis qu'il essayait de prendre un air indifférent à ce jeu. « Axel est en route pour la forêt. Il va faire des transports d'arbres qui deviendront poutres pour la Maison des travailleurs. C'est une affaire sérieuse et importante. Il faudrait partir d'ici mais voilà, ici on danse ! Ben, après tout, y'a pas de mal à ça ! Faut savoir sourire des choses en leur temps ! En tout cas, voilà Oskou qui se livre à des occupations bien enfantines ! Elina, c'est différent... Elle a tout juste dix-sept ans, c'est encore une oie blanche ! »

En réalité, il était jaloux, obsédé par sa jalousie. On lui apprend à danser... À la Maison des travailleurs, il y aura des soirées et Elina ira, bien sûr ! Et ses pieds, à lui, ils n'ont jamais esquissé le moindre pas de danse !

Il lui était souvent arrivé, quand il était petit garçon, de s'asseoir sur ce même banc. À cette époque, il cachait honteusement sa casquette à gouttière dans son dos et cette fois aussi sa casquette le tourmentait. Elle n'était pas déchirée, non ! Au contraire, elle était toute neuve... Trop neuve ! C'était son bonnet à oreillettes des jours de fête. La mère, en le regardant partir, s'était étonnée de la voir sur la tête du gars. Elle m'est tombée sous la main... Ça veut rien dire...

Il portait ses meilleures chaussettes, tricotées à la main.

Et soudain, il avait honte de ces petites élégances.

Anna entra, portant un seau. Mécontente du jeu qu'elle voyait, son front se plissa. Mais elle ne dit rien et observa. Axel put alors remarquer comme les rides disparaissaient peu à peu et on pouvait penser que, somme toute, elle trouvait le spectacle agréable. Elle avait même l'air d'approuver.

Axel eut encore plus de mal à sourire. Il lui en voulait à la tante ! Voilà bien où mène cette maudite dévotion !

Elle semblait bien fière de sa fille ! Sûre qu'elle imaginait de grandes choses pour Elina !

Vraiment, la tante, elle valait pas lourd ! Et cet Otto ! Qu'est-ce qui lui prend de « triller » comme un simple d'esprit ?

La bouche d'Axel souriait toujours mais ses yeux se faisaient durs. Elle aussi a des chaussettes de laine. Mais elles sont bien plus élégantes... Elle sait pas encore bien tourner, mais elle est souple... Le plus important, c'est quand même le visage !

La légère excitation lui faisait monter le rouge aux joues. Ses yeux brillaient.

Otto s'arrêta. Oskou fit tourner plusieurs fois Elina sur elle-même, la poussa par les épaules et dit :

– Quel est le malheureux qui arrivera à te faire tourner ? Il

attrapera une sacrée suée à ce travail... T'apprendras jamais !

– Allons, faut pas trop en demander pour la première fois ! Tu peux être certain qu'elle y arrivera mieux que toi.

Anna était presque choquée des réflexions de son fils.

– Ouais, là aussi y'a du travail ! L'est comme les boucs ! Va juste à l'envers de ce qu'il faut !

Elina rajustait ses vêtements. Elle s'attarda à regarder un ourlet, parut satisfaite.

Otto se leva et demanda de la cervoise.

– À chanter comme un diable, j'ai la gueule toute sèche. La dame du pasteur pérore à dire que ces histoires-là, c'est les affaires des femmes, mais faut bien que les pères s'en mêlent. Et puis ça peut être utile, si on a besoin pour les vêtements et pour manger, c'est comme ça qu'on devient violoneux.

– Aksou, tu devrais t'y mettre toi aussi ! dit Oscar.

– Hé !... Viendra rien...

– Pourquoi donc ? Je vais t'organiser ça... Tu vas faire deux tours avec la fillette !

Axel se raidit en l'entendant. Il n'osait plus regarder Elina. Son sourire s'était enfui.

– Est-ce qu'il vaudrait pas mieux, dit-il d'une voix particulièrement sévère, aller construire cette Maison des travailleurs ? Il sera toujours temps de danser une fois qu'elle sera prête pour ça !

Le ton ferme d'Axel rappela à Anna qu'elle avait oublié son rôle et, à son tour, elle dit avec sérieux :

– Voilà qui est parlé !... Eux, ils ne pensent qu'à s'amuser... Il faut qu'Elina et moi allions chercher du bois ! Ils sont pas capables de penser à nous en préparer !

La rancune que quelques instants plus tôt Axel ressentait à l'égard de la tante disparut et il eut même envie de la remercier.

– Grand-mère, s'écria Oskou, faut fermer ta bouche, ou alors...

Et le garçon mit ses mains autour du cou de sa mère et serra doucement.

– Vas-y !...

Anna jeta avec colère le torchon à vaisselle qu'elle tenait mais, en même temps, lui sourit. S'il faisait cela, c'était par pure gentillesse !

On se mit en route. Les Kivivuori sortirent les premiers, Axel derrière eux. La tante était allée derrière le poêle et Elina se planta devant le miroir accroché au mur. Le jeune homme l'examina une dernière fois. Elle arrangeait ses cheveux que le mouvement avait emmêlés. Axel se sentait terriblement découragé. Elle regardait son image à elle et ne voyait rien de lui ! Ce monde est riche de promesses ; ne pourraient-elles donc pas se réaliser ici ?

Quand, après de grands efforts, ils parvinrent à terminer une charge

particulièrement lourde, Axel dit en tirant Pokou :

– Vous avez lu dans *le Journal du peuple* ce qu'ils disent à propos des locataires de terres ? Voilà qu'ils freinent maintenant... à l'Assemblée... Mais, bon Dieu, avec qui est-elle faite, cette Assemblée ?

– Comment ça, ils freinent ?

– Je comprends pas... Ils ont trouvé quelque chose de nouveau maintenant... Ils ont espoir qu'il y aura pas assez de temps avant la fin de la session... Vingt dieux ! s'ils osent pas ou s'ils ont peur du bruit des canons du tsar... Y'a rien d'autre à faire que prendre les haches !

Otto qui se tenait en un difficile équilibre sur la queue du deuxième traîneau du train pensait, en raison même de sa position, que la loi agraire était de peu de valeur. Il y avait suffisamment à faire sur le traîneau !

– Cette loi, elle est pas si terrible que ça !... Si la loi pour louer contre de l'argent est appliquée, ça change tout... On pourra aller travailler où on veut...

– Oui... Y a sûrement dans cette loi un paragraphe qui permet au propriétaire de se tirer d'affaire...

L'Assemblée avait commencé à se préoccuper des questions concernant l'amélioration de la situation des métayers et les mesures préventives contre les expulsions arbitraires. Il y avait déjà plusieurs mois qu'on en parlait sans que jamais on ne parvînt à aucun résultat. Les socialistes demandaient plus que ne voulaient accorder les bourgeois et la discussion sur la loi traînait.

Une grande réunion avait rassemblé les métayers de tout le pays et ceux du village avaient été représentés par Halme. Le retard apporté dans la promulgation de la loi enflammait les esprits, surtout lorsque l'on s'entendait dire par les patrons que l'on n'était que des incapables ou que le travail était insuffisant. Ce matin, Axel était particulièrement agité. Sa nervosité ne faisait qu'augmenter avec les jours et son père et ses frères se lassaient de son amertume.

Dans le bois, il y avait d'autres hommes. L'atmosphère était différente. Halme aussi était là sans rien faire. En revanche, Emma apportait souvent du café et des sandwiches. Malgré toute son habileté professionnelle, Halme ne parvenait pas à s'enrichir car tout son argent fondait dans les entreprises de l'association.

– Peut-être que vous, les jeunes, vous me donnerez un morceau de pain quand je ne serai plus capable de travailler. J'ai pas d'héritier, alors, c'est pas la peine que j'économise !

Halme frappa un tronc de sa canne et poursuivit :

– Mon enfant, c'est l'association. Je veux bien mourir n'importe comment, si je peux la voir grande et prospère !

Dix ans plus tôt, Otto aurait dit de sa plus belle voix, pour être sûr que tout le monde entende ce que maintenant il disait tout bas à

Halme :

– Cet enfantement semble être plus agréable que ceux du passé... Mais moi, je préfère l'ancienne manière...

Les lèvres de Yanne se resserrèrent jusqu'à former un sourire. Cette réflexion, comme beaucoup d'autres du vieux, ne valait pas un rire !

Les autres aussi donnaient tout ce qu'ils pouvaient dans toutes sortes de collectes, mais leurs dons paraissaient toujours insignifiants à côté des cadeaux de Halme. On savait aussi que le maître-tailleur venait en aide à Aline Laurila car les affaires d'Antoine allaient mal. Son emprisonnement s'était prolongé de six mois en raison de sa mauvaise conduite : il avait, au cours d'un repas, frappé un gardien sur la tête avec son assiette de métal. Le gardien lui avait fait une réflexion qui lui avait déplu et Antoine se retrouva en prison pour un temps égal à celui de sa première condamnation. Il n'avait plus que quelques semaines à tirer maintenant et on se demandait s'il y parviendrait sans esclandre.

Parfois, Halme essayait de se rendre utile dans le travail forestier.

– Attends, j'arrive, cria-t-il une fois à Axel qui soulevait un lourd tronc de pin pour le placer sur le traîneau.

Il posa sa canne en se baissant pour qu'elle soit bien rangée.

– ... Un grain de plus dans la soupe de pois... hé hé...

Axel poussa un cri grêle pour s'aider et aussi pour cacher son amusement. Il ne voulait pas blesser le tailleur qui semblait s'intéresser tout spécialement à lui depuis quelque temps. Le sérieux de ce garçon enchantait Halme qui pensait que lorsque Axel aurait un peu vieilli, il pourrait venir s'asseoir au comité directeur. Pour l'instant, il était encore trop jeune et les vieilles gens ne sauraient pas reconnaître sa valeur.

Son jeune âge ne l'empêchait pas d'avoir une grande autorité et, dans ces travaux, c'était lui qui entraînait les autres. Si un tronc se trouvait sur son chemin, le gars ne l'évitait pas, le soulevait comme si cela avait été tout naturel et, lorsque devant un tronc de grande taille on demandait : « Qui peut le soulever seul ? », Axel s'avavançait et le faisait puis se détournait modestement si un homme plus âgé disait : « Dans l'ancien temps, des corps comme ça, y'en avait, mais maintenant, faut chercher ! »

Cette force était aussi la raison qui faisait murmurer dans son dos – sans qu'il puisse entendre : « Comment a-t-il pu avoir assez à manger chez Youssi ? »

Durant les pauses, il s'asseyait à côté d'Oskou et, avec lui, parlait d'Aune Leppänen. Axel savait que le bout de conduite de l'hiver précédent n'avait pas été sans suite même si Oskou parvenait à cacher à tous ces rencontres. À Axel, il n'en parlait qu'en blaguant et par allusions, parvenant ainsi à le rendre encore plus curieux. Et Axel se

demandait si lui aussi n'aurait pas quelque chance, s'entretenant dans cette idée sans jamais oser faire le premier pas. Il prenait un air entendu lorsque Oskou lui parlait de ses aventures, se faisait plus grossier qu'il n'était d'ordinaire, comme s'il avait voulu prouver à son jeune camarade que, lui non plus, il n'était pas totalement inexpérimenté.

– Tu l'as bien eue, non ?

– Non... J'ai perdu mon temps à la peloter !

Le sourire d'Oskou dissimulait son mensonge mais Axel connaissait la vérité.

– Dis pas ça mon gars ! Tu sais quand même y faire !

Oskou esquissait un portrait un peu osé d'Aune en des termes si malpropres que Axel était contraint de rire.

Mais il y avait dans ces descriptions quelque chose de déplaisant : c'était le frère d'Elina qui les faisait. De plus un frère qui physiquement lui ressemblait. Il suffisait de regarder rapidement le visage d'Oskou pour que l'image d'Elina vienne à la pensée. Non, ces sottises-là ne lui convenaient vraiment pas ! C'était dégoûtant, répugnant même. Et Axel se levait :

– Ouais... On remet ça.

III

Les bois de charpente de la Maison des travailleurs étaient prêts. On les avait entassés sur la colline où ils attendaient le printemps et les cognées. Une partie du bois avait été emportée pour être sciée, une autre fut livrée aux rabots à bardeaux. L'essentiel des travaux se trouvait reposer sur les épaules des métayers, les valets et les ouvriers agricoles, membres de l'association, ne pouvant guère venir.

Le baron avait déclaré que les redevances étaient insuffisantes puisqu'on trouvait le temps de faire ces transports, mais lors des journées dues on lambinait et on jurait, tandis que pour conduire les troncs à la scierie, on riait, criait, courait à un traîneau puis à un autre pour assurer les charges.

Le baron parla de cette question avec le maître d'école qu'il avait rencontré sur la grand-route, et ce dernier convint bien volontiers que l'ancienne joie du travail s'était totalement corrompue. Autrefois, le seul honneur de l'homme, c'était le travail. Mais le socialisme était venu et avait posé sa marque sur les travailleurs... Et le maître d'école raconta au baron les réponses que ses élèves lui avaient faites quand il avait parlé de la possibilité d'une nouvelle période d'oppression russe.

– À ma question : « Qu'est-ce que cela peut représenter pour les paysans finlandais ? » un garçon m'a répondu, le plus sérieusement du monde : « Davantage de redevances ». Ces socialistes sont donc

parvenus à fausser totalement l'esprit des gens et même celui des enfants. C'est une menace très dangereuse pour l'avenir ! Pire que tout ce que nous avons pu connaître ! Stolypine est plus dangereux que Bobrikoff car il est plus intelligent et tout aussi cynique !

– Oui... Cette nouvelle Assemblée... Les fruits sont semblables à l'arbre. L'homme sème le vent et récolte la tempête. Si on s'incline devant le peuple, on n'a plus aucune puissance. Il n'a aucune reconnaissance, et se fait chaque jour plus arrogant ! Mon programme : ne fais pas le bien au peuple, fais-lui le juste !

Il sembla au maître d'école que le baron montrait trop de malveillance pour les fennomanes de la nouvelle Assemblée et il entreprit de les défendre.

– C'est un accident dans leur croissance ! Les partis bourgeois n'ont pas su pressentir le danger et se sont battus bien plus entre eux que contre les socialistes. La lutte électorale aurait dû être organisée contre eux. Il faut repenser ces élections et y porter remède ! De fait, le danger n'est pas encore bien grand ! Certes, les socialistes disposent de l'appui de quelques libéraux mais ils ont surtout besoin du renforcement du pouvoir du tsar grand-duc. Et puis, nombre de leurs revendications sont, au moins partiellement, rapidement réalisables !

– Pas une seule revendication ! L'homme d'honneur vit confortablement sur cette terre ! Il ne manque jamais de rien ! Seuls les paresseux, les fripons sont dans la disette et c'est leur faute !

Le baron s'éloigna en agitant vivement sa canne. Oui, ils vont accepter cette loi sur la location des terres ! Et après, ils feront ce qu'ils voudront ! Ce propriétaire de Village-Benoît leur a donné une colline ! Le vieux maître ne l'aurait pas fait, lui ! C'était un vrai paysan ! Le baron ne se rappelait plus que les manières du vieux tsar l'avaient toujours irrité et, maintenant qu'il était mort, il l'idéalisait. Toujours aussi mécontent, il passa devant la métairie des Kivivuori et se souvint que ce métayer était membre de la direction de l'association ouvrière.

Et puis, cet Otto ne travaillait pas énormément ! Le contremaître s'était plaint qu'il tenait mal la métairie et que pendant les journées de redevance, il faisait surtout marcher sa langue.

Elina revenait de la grange qui se trouvait de l'autre côté de la route et tirait derrière elle une charge de ramilles. Quand elle vit le baron, elle se rangea rapidement sur le rebord du chemin, aussi loin que les amas de neige le lui permirent, puis elle fit une profonde révérence, les yeux baissés et la colère du baron tomba. La révérence était gracieuse et le vieux bonhomme ne pensa plus à retirer la métairie à ce socialiste, ni même à le tenir d'une main de fer. Il fit un léger signe de tête à la jeune fille et alla jusqu'à lui adresser un sourire.

Cette fois, Elina avait sauvé son père.

La situation d'Otto se détériorait rapidement. Il était mauvais métayer, c'était vrai. Et vrai aussi que, dans les champs, ses mots avaient plutôt tendance à développer un mauvais esprit. Pour coiffer le tout, il était devenu membre de cette association et de son comité directeur.

La moindre étincelle pouvait suffire maintenant.

Si la loi de location des terres était adoptée, on ne pourrait plus l'expulser. C'était un fait.

À quelque temps de là, l'association imagina de faire une fête en l'honneur du retour d'Antoine Laurila.

Antoine avait, seul, réussi à se calmer et il put, sans autre bagarre, rentrer chez lui. On le reçut avec tous les égards voulus. Halme fit un discours et, en l'écoutant, Antoine roulait de gros yeux ahuris tout en regardant le plancher. Cette fête se fit chez Halme et la famille Laurila occupait les places d'honneur. Pendant que Halme parlait, Aline éclata en sanglots. Arvi et Uuno, les fils, qui maintenant avaient treize et douze ans, se détournèrent pour ne pas voir leur mère pleurer. Elma – elle avait huit ans – regardait les gens par-dessous, de ses yeux un peu effrontés, vifs et rusés.

– ... Sèche tes larmes, Aline. Maintenant, c'est du passé. Et toi, Antoine, souviens-toi que tes dures souffrances représentent le sacrifice consenti à un avenir meilleur. Au nom de la classe ouvrière de Finlande, je te remercie d'être revenu de ton chemin de Golgotha.

On but le café de fête et, bien que cela se passât chez Halme, Antoine ne tarda pas à être éméché. Dans le vestibule et dans les coins, on se régalaît malgré le maître de maison qui toussotait et jetait des regards mécontents.

– Putain !... ce crochet, i'm'gênait... pour ça qu'on s'est bagarré ! C'était comme une épée dans mon œil ! J'avais une écuelle de métal dans la main et j'ai pensé comme ça que si ça lui fend pas le crâne, ça le fera toujours tomber ! Quand j'lui ai mis le coup, ses genoux ont plié... « En cellule, le Antoine Laurila, qu'il a gueulé le directeur... V'z'êtes accusé de voies de fait sur un gardien ! – M'sieur le directeur, que j'lui ai dit, ben oui ! Toujours qu'on nous en remet ! Et pis qu'ils nous disent plein de grosses saletés de mots sans raison rien qu'pour nous emmerder !... – V'z'êtes dangereux et emporté, qu'il a encore dit... – Parle toujours », que j'lui ai dit moi ! Les fers aux pieds, c'est les vraies menottes de cette bondieuserie d'État... Que j'étais tout penché ! Même qu'i'en avait onze ! J'étais assis... Attaché au mur... Un mois qu'ça a duré ! Ben, gars, j'pensais que j'frais mieux d'être mort !... Un mois... C'est rudement long... C'est comme ça à la prison ! Mais quand le gardien pointait son sale museau par le mouchard, j'commençais à m'dire que toi mon cochon, j'vais t'arranger qu't'auras

une belle veuve !

Antoine prit Elma dans ses bras. L'enfant, un peu effrayée sans doute, ouvrait de grands yeux et essayait de s'éloigner de son père.

– J'm'ennuyais d'toi... Quelquefois... Ah, gamine, m'est arrivé de penser à toi !

Le menton d'Antoine tremblait. Le retour, le discours et l'ivresse, cela faisait trop de choses d'un coup.

– P'tite gamine à son père, j'pensais... Mais j'avais pas... L'soir j'm'appuyais à ces murs et alors, j'languissais drôlement... Chierie, j'pensais, cette gamine, peut pas donner les pantoufles à son père avec ce mur... As pas peur ! L'père, l'est à la maison maintenant !... Tout près d'la mère... Moi, j'aime les p'tits, les tout p'tits...

Antoine s'essuya les yeux et poursuivit le récit de ses expériences jusqu'à ce que, finalement, on le ramenât à la maison.

Deux jours plus tard, le hasard fit qu'il se trouva sur le chemin nez à nez avec Töyry. Antoine leva la main et beugla :

– Maintenant ! Pondeur de chaînes ! Nous voilà tous les deux sur la route ! Sale con joufflu de merde, on va voir... Tu chasseras pas le mendiant que voilà du milieu du chemin !

Le propriétaire se tira de côté. Ce n'était pas la peur qui le faisait agir ainsi car il était assez solide pour pouvoir répondre aux coups. Ils avaient le même âge et la viande de Töyry pouvait fort bien disputer la place aux os d'Antoine ! Mais sa dignité de propriétaire ne lui permettait pas de se battre. D'ailleurs, il aurait eu honte de se colleter avec Antoine, sur la route. Comme il n'avait pas peur, son refus de résistance ne lui paraissait nullement déshonorant et il put continuer à marcher la tête haute.

C'était une décision heureuse, car Antoine en fut si surpris qu'il prit cela pour une compensation.

– Merde alors ! Quand j'gueule, le vieux s'tire et couche ses cornes !

On sut bien vite que cela était faux, mais au moins il n'y eut plus de frictions.

Au début du printemps, on se mit à équarrir les troncs pour en faire les poutres de la Maison des travailleurs. Antoine aussi venait et racontait des histoires ponctuées de quantité de « alors je dis merde ! » Mais petit à petit les souvenirs de sa vie de prison disparurent et il redevint ce qu'il avait toujours été. Les disputes reprirent avec Aline et il se remit à rosser ses fils.

Yanne Kivivuori ne venait plus au travail volontaire. Il avait pour la première fois trouvé un travail de maçon au bourg et s'y rendait chaque jour. Comme il lui fallait faire le trajet de nuit, il finit par loger chez Silander, qui ne parlait que de monter une nouvelle coopérative pour lui. Ce ne serait certes qu'une boutique secondaire... on ne pouvait pas avoir deux coopératives au bourg ! Et bientôt on

murmura que sa fille courait de grands dangers, tant moraux que physiques.

On n'attachait pas une très grande importance à cette dernière nouvelle. Yanne n'avait pas seize ans quand il avait commencé à courir les filles et certains affirmaient, même, qu'il était le père d'un gosse du village voisin.

Quand, un jour qu'il était à la maison, on lui parla de ses relations avec la fille Silander, Yanne avança la lèvre supérieure sur la lèvre inférieure en son sourire habituel qui voulait tout dire et niait tout.

Ses parents espéraient vraiment que ces histoires avaient quelque fondement. Silander était un homme apprécié des villageois. Il avait un peu de terre et, si cette boutique marchait, il allait devenir un homme de premier plan au bourg !

Anna surtout escomptait que cette affaire « irait à bonne fin ». Cette Sanni avait été quelque temps à la ville et ce devait être quelqu'un de mieux que l'ordinaire d'ici...

Otto fit une de ses sorties effrontées et la conversation tourna court.

– En tout cas, le père fait seul les poêles de la Maison des travailleurs ! Oskou se débrouillera bien pour faire les redevances pendant ce temps-là et Axel servira d'aide !

– Comment qu'il va faire ?

– Entre ses redevances... Youssi et les jeunes gars feront les travaux de la maison...

– Qu'est-ce qu'il a à ne plus venir nous voir ?

– Il agite sa hache d'équarrissage chaque soir libre qu'il a ! Il est rudement à son affaire avec ce travail !

C'était vrai qu'il équarrissait rudement ! D'abord, il lui avait fallu apprendre, mais comme ce travail semblait lui convenir tout particulièrement, Otto avait eu moins de mal avec lui qu'avec les autres débutants. Vikki Kivioja façonnait ses poutres de travers et, une fois qu'il en avait fait une tout étroite par un bout :

– Quelle cale d'enfer t'es en train de nous fabriquer ?

Vikki regarda et constata qu'effectivement, ce travail n'était pas très beau.

– Ben... C'est mal allé pour le gars ! Ma poutre, faut croire que le vent du diable s'en est mêlé ! Moi, j'ai rien vu ! Mais Vikki paye le bois... Il va pas le laisser à la charge de l'association... Ouais, faut bien que chacun répare ses bêtises...

– Oh, c'est pas du perdu ! Ça pourra aller pour le toit !

Halme employait maintenant des mots nouveaux et des mots étrangers pour ses discours. Il les lisait dans ses livres et les ressortait de telle manière que plus d'un croyait qu'il appartenait à une secte nouvelle. On en fut inquiet quelque temps mais cette fébrilité disparut quand on vit que les mots ne changeaient rien au socialisme.

Un soir, après la fin des travaux, Axel passa chez Halme. Il faisait nuit noire.

Aune Leppänen se trouvait aussi chez le maître-tailleur. Elle était venue chercher des pantalons de Preeti que Valenti avait ravaudés.

Elle avait des bonbons.

Le frère de Töyry venait juste d'ouvrir sa boutique et chaque nouveau client avait droit à un sac de bonbons. Aune avalait gloutonnement ses sucreries qu'elle sortait avec dextérité de leurs papiers. C'était rare d'en avoir mais, cependant, elle en offrait aux autres.

Halme ne put pas s'empêcher de parler de ce qu'il avait appris dans ses récentes lectures.

– J'ai lu un livre d'une madame Blavatsky que j'avais commandé sans savoir ce qu'il contenait. J'avais déjà lu des ouvrages de ce genre et il n'a fait que me confirmer dans mes opinions. Notre âme n'est qu'une composante astrale qui influe sur notre état corporel, mais qui peut s'en détacher avant la mort elle-même. La mort, ce n'est jamais qu'un accident dans notre vie astrale.

Le front plissé, Axel écoutait Halme. Il ne comprenait strictement rien à ces propos mais se sentait très honoré de ce que le président de l'association locale les lui tint. Quelle sagesse ! C'était du si haut socialisme que le jeune homme n'en pouvait rien saisir.

Valenti martela la table du bout de ses doigts et déclama :

– Oui ! L'âme est la plus haute manifestation de la vie, et la poésie peut être un exemple de libération du corps.

Puis il se leva, marcha de long en large, les mains dans le dos, s'arrêta, leva une main en l'air et commença :

Quelle est cette rive où veille un homme

Au regard errant sur les flots mouvants ?

Lèvres menaçantes, yeux étincelants,

Pareil à un soldat, c'est un héros

Tenant en ses mains résolues un glaive !

Rythmant les vers, la tête de Valenti se balançait et quand il prononça les derniers mots, sa main retomba en une large courbe. La bouche d'Aune, qui était restée ouverte, se remit à fonctionner avec ardeur ; Halme regardait son apprenti un peu de travers. Vraiment, ce garçon lui ôtait les mots de la bouche et se mettait maintenant à donner des explications sur ses affaires à lui, Halme !

Axel n'avait pas bougé. Il n'avait rien à dire. Aune suçait ses bonbons d'un air distrait, se grattant de temps en temps le dos au dossier de la chaise. Depuis l'été, elle travaillait au domaine et, avec son argent, s'était acheté quelques vêtements. Elle avait même une veste. En dessous, elle portait une jupe noire et un corsage rouge qu'on voyait bien car elle n'avait pas boutonné la veste. Il manquait

un bouton au corsage et, par la fente ainsi ouverte, on devinait la chemise blanche qu'Axel savait bien sale pour avoir tourné ses yeux de ce côté-là plus souvent qu'il n'aurait fallu. Les discours d'Oscar lui revinrent à l'esprit et leur nature lui convenait parfaitement en cet instant.

Aune se leva pour partir. Les propos incompréhensibles de son frère et de Halme ne l'intéressaient nullement et lui donnaient envie de dormir. Axel décida de partir lui aussi, en même temps. Valenti venait de dire quelque chose qui avait dû choquer le maître-tailleur, car Halme répliqua d'un air fatigué, comme s'il en avait eu assez d'entendre de vains mots :

– Oui... Beaucoup de sages ont, avant nous, avancé d'erreur en erreur... L'homme est ainsi... Notre dépouille mortelle vit sur cette planète, tandis que notre corps astral tend vers des mondes inconnus. Oui... Vous partez ? Axel, voudrais-tu passer prendre de la chaux à la boutique ? Otto en a besoin et il dit que ça doit reposer quelques jours...

– Je sais, Otto m'en a déjà parlé !

– Ah bon ! Eh bien, merci de ta visite !

Aune était partie devant. Axel prit sa cognée dans l'entrée et se hâta à la suite de la jeune fille qui marchait sans se presser, profitant de l'obscurité pour se gratter le dos, ce qu'elle n'osait pas faire ouvertement chez Halme.

Axel arriva à la hauteur d'Aune qui lui tendit son dernier bonbon. Il la remercia et essaya d'entamer la conversation. Cette première tentative échoua. Le chemin était boueux et le soir printanier très nuageux. Il faisait sombre et les feuilles des arbres se découpaient plus noires sur le ciel qui, en dépit des nuages, laissait filtrer une légère pâleur laiteuse. On entrevoyait la terre sous la neige et, par endroits, cette terre s'extirpait de la neige et là les nuages se miraient dans les fondrières.

Axel suçà son bonbon d'un air concentré. Il sentait qu'il aurait dû parler, mais rien ne lui venait sur la langue. Ils allaient bientôt atteindre la croisée des chemins et alors, il faudrait se séparer, à moins que...

– J't'accompagnerais bien vers chez toi, mais j'ose pas ! Avec Oscar...

– Ha !. ha ! ha... Ha ! ha... Ha ! ha... T'en as des idées !

Aune s'éveillait. Elle n'était pas dupe et savait bien ce que voulait ce garçon. Elle lui répondit en relevant la tête et sa réponse pouvait être prise comme un accord.

– Oscar ! J'aime pas ! J'aime pas son genre ! dit-elle en faisant l'élégante.

– Quel genre que tu aimes ?

– Un autre... Qu'est un peu plus sérieux... Oskou, c'est qu'un farceur !

– Allons, tu l'aimes, l'Oskou !

– Non ! Vrai de vrai ! J'l'aime pas du tout ! Faut pas croire des choses pareilles !

Si Axel n'était pas très fort en psychologie féminine, il n'en sentit pas moins que les choses n'en étaient encore qu'à leur début. Il ravala sa salive.

– Si tu dis rien à Oskou, j't'accompagne. La hache, ça peut t'protéger !

– Ha ! ha ! ha... Ha ! ha... Pourquoi donc que t'as besoin d'une hache ! Ah, toi, alors...

La jeune fille, oubliant ses coquetteries précédentes, se remit à rire à gorge déployée. Le garçon se rapprocha, passa un bras autour de la taille d'Aune qui fit bien semblant de vouloir s'éloigner mais qui se laissa faire. Le contact faisait respirer Axel à grands coups. Il sentait Aune se rapprocher de lui, son allure mollir doucement et l'odeur de sueur et de cheveux sales atteignait ses narines. Normalement, cette promiscuité aurait dû l'éloigner. C'était ce qui lui avait été, jusqu'à ce jour, le plus étranger et il aurait dû avoir honte ! Mais au lieu de cela, sa main serrait davantage la taille et rapprochait encore les corps.

– Non... Tu es... Ha ! Ha...

– Qu'est-ce que... je suis... comme ça...

– Tais-toi... Tout le monde connaît ta voix !

On arrivait dans la cour des Leppänen. La maison était toute noire.

– Faut que j'rentre !

– Pas encore, l'est pas si tard

– Fait froid !

– Fait chaud dans le sauna !

– Y fait pas chaud... Pis, j'y vais pas...

– Viens donc !...

Axel entraîna la fille qui résistait avec mollesse. L'atmosphère du sauna était empreinte de suie. Il y faisait très sombre et l'air y sentait la rude fumée sèche, le savon domestique et les feuilles de bouleau pourrissantes. Ils s'assirent sur le banc. Par la petite fenêtre dont un carreau était remplacé par un mauvais sac, un peu de lueur venait du dehors. Axel posa sa hache devant la porte. Un moment, le silence de l'attente s'étendit. Le garçon ne savait pas comment commencer mais Aune se mit à ronronner à son oreille.

Le jeune homme finit par trouver en lui un peu de tendresse, et bientôt il rencontra des lèvres humides encore engluées de bonbon à la confiture. Ce n'est qu'après la troisième rencontre que les réponses se firent moins paresseuses. Et il eut vite droit à la vieille phrase murmurée si souvent dans les coins d'ombre :

– Va pas là... J'suis pas v'nue pour ça !... T'es terrible...

Il traîna, presque de force, Aune sur l'estrade et comprit que l'opposition qu'on lui présentait n'était qu'une peur naturelle. Il était tout incertain et maladroit en la renversant sur ces planches chancelantes. Et puis, ensuite, il se sentit presque découragé : qu'est-ce qu'un garçon de vingt et un ans, élevé dans une famille puritaine, peut bien connaître aux vêtements féminins ?

Mais, en 1908, dans les campagnes finlandaises, on s'habillait simplement : sous la robe et la chemise, il n'y avait rien.

– Non... pas... l'estrade... c'est froid...

– Mets l'pantalon d'ton père d'sous !

Quand ils retournèrent s'asseoir sur le banc, la jeune fille chercha à l'embrasser avec une passion bien plus grande qu'avant. C'était maintenant au tour du garçon de se sentir engourdi et de répondre paresseusement. Il pensait à autre chose. Mais comment partir tout de suite ? Aune fredonnait entre les caresses qu'elle multipliait et il sembla au jeune homme qu'elle aussi pensait à autre chose, peut-être que ses yeux voyaient un avenir chimérique. Il se sentait mécontent, ennuyé et, pourtant, se forçait à rendre caresse pour caresse.

– Tu viens samedi à Salmi ? Y a un bal là-bas !

– Non ! J'sais pas danser !

– Mais, pour le reste ?

– Non, j'peux pas !

– Ah... Tu viens pas avec moi... Tu vas à des endroits où il y a la gamine Kivivuori !

Axel sursauta.

– Moi !... avec elle... Qu'est-ce que...

Et il pensait : elle a remarqué... alors, elle sait tout ! En réalité, il se trompait. Aune ne savait rien et elle avait dit cela sans y penser. Elina n'attirait pas que les garçons mais aussi les filles. C'était une concurrente dangereuse et c'est sans doute parce que les filles en parlaient toujours ainsi qu'Aune l'avait mentionnée, sans rien imaginer d'autre. Mais Axel se tourmentait.

– Quoi donc ! C'est encore une gamine !

– Ben... Elle a déjà dix-sept ans...

– Qu'est-ce que j'ai affaire avec elle ?

– J'pensais seulement... Comme tu vas chez elle !

– J'vais voir les gars !

– Ouais... Vous tournez tous autour de la fille !

Axel se sentit soulagé, le ton même d'Aune montrait bien qu'elle ne savait rien et il se mit à parler d'Elina, aussi pénible qu'il lui fût de prononcer maintenant ce nom.

– Non, finit-il par dire, j'vais pas danser... Disons qu'on s'rencontre

quand c'est possible... J'peux pas dire quand j'ai des soirs libres avec ces travaux bénévoles... Mais j'te dis quand ça va...

Il lui sembla que cette promesse imprécise arrangeait tout et que, maintenant, il pouvait partir sans être impoli. Il prit sa hache, ouvrit prudemment la porte du sauna. Personne.

– Salut... À bientôt !

– Salut !

Aune rentra dans la maison. Le jeune homme s'en fut assez excité, vers sa métairie. Il n'était pas très heureux de ce qui venait de se passer. Durant des années il s'était exalté pour cet instant et voilà que la petitesse de la réalité brisait tout. Mais quand même, il se sentait satisfait. Certes, les méthodes employées pour atteindre à la virilité n'étaient pas très belles, et il n'y avait pas de quoi être fier ! Peut-être bien qu'il faudrait plutôt avoir honte... Ah ! merde...

En passant devant la boutique il accorda, un instant, une pensée aux précédents habitants du lieu.

Ce coin avait bien changé ! Une odeur de pétrole se dégageait d'un tonneau. Ses pensées changèrent à nouveau d'objet. Il se calmait peu à peu.

Il s'arrêta un instant, parut s'absorber dans ses réflexions, changea sa hache d'épaule et se remit en route.

IV

Le matin suivant, Axel s'éveilla l'esprit un peu brouillé. Il lui fallut quelque temps avant que les événements de la veille lui reviennent clairement à l'esprit et qu'il puisse s'expliquer les raisons de sa confusion. Il se leva rapidement et essaya d'oublier. Il aurait voulu pouvoir partir au travail sans tarder et ne pas avoir à rencontrer ses parents, mais sa mère lui demanda :

– Où t'es-tu donc tant attardé ?

– J'suis passé chez Halme.

Il ne fallait surtout pas que mère se doutât de quoi que ce fût. Mère et Aune ! Elles étaient tout à l'opposé l'une de l'autre.

Son assiette pleine de bouillie à l'eau, Axel continua à regarder le sol et ce n'est que lorsqu'Alma partit qu'il commença à manger.

Il avait l'impression que, d'une cachette secrète, sa mère avait tout vu.

L'après-midi, il souriait en pensant à la veille au soir. Le travail marchait bien et, le soir, il eut le sentiment que la mère ignorait vraiment tout. Au retour de son travail, il se mit à marcher dans la pièce commune, en chantonnant d'une voix voilée. Il se montra joyeux et se comporta fort agréablement envers tous, participant activement à la conversation familiale.

La grande presse du printemps avait commencé et tout s'organisait clairement dans son esprit.

– Qu'est-ce que c'est ? Rien du tout si on retrouve ses manches et si on se crache un peu dans les mains !

Trois soirs plus tard, tout remords avait disparu et il pensa à une nouvelle expédition. Aune lui paraissait, maintenant, attirante et, même, fascinante. En pensant à elle il avait un petit rire dédaigneux. N'avait-il pas été bien enfantin ? Il enfonce ses mains dans ses poches, prenait une allure dégagée et se disait :

– C'est vraiment pas grand-chose ! Et puis, l'herbe ne pousse pas sur les routes !

Sur le chantier, il montra à Mäkelä comment charpenter un coin et dit deux phrases qui manifestaient l'homme d'expérience, en ce qui concerne les femmes. Il fallait bien l'afficher là aussi !

Il prévint Elias Kankaanpää d'avoir à faire attention à ce qu'il racontait. Elias, rencontrant Youssi sur la route, lui avait crié quelque chose d'inconvenant. Axel avait toujours, jusque-là, laissé passer ces histoires de villageois, mais elles lui étaient pénibles. Il était temps d'y mettre fin et de montrer qu'il y a une limite à tout.

Youssi s'en revenait du moulin assis sur ses sacs quand il croisa Elias. Le jeune homme, sans s'arrêter, lui cria :

– Est-ce le médecin qui a recommandé à Youssi de s'asseoir sur ses sacs ?

Youssi avait réfléchi à ces mots et ne leur avait pas trouvé de sens caché. Pourtant, il devait bien y en avoir un sinon le gars n'aurait rien dit. Et il répondit, mécontent :

– Ferme donc ta gueule ! Enfonce-toi dans ton quartier domanial !

Il était rare que Youssi jurât, mais cette rencontre le fâchait et, une fois à la maison, il grognait encore :

– Quel rustaud !... Quoi... Son père, c'est du pareil... Alors...

Axel saisit la première occasion où ils se retrouvèrent seuls, Elias et lui.

– Je te préviens gentiment qu'il vaut mieux pas crier ! Regarde ! Je me fâche pas pour rire ! Alors, laisse le vieux tranquille... Si ça te démange, gueule après moi, hein, je pourrai toujours me débrouiller pour te répondre d'égal à égal... Mais lui, c'est un vieil homme malade ! Y a pas de gloire à crier après lui ! Si tu as quelque chose à dire, viens me trouver !

Elias, assez effrayé, essaya d'expliquer qu'il n'avait pas voulu ennuyer le vieux, mais Axel n'attendit pas la fin des explications, se détourna en haussant les épaules, et laissa tomber :

– En Finlande, y a la liberté de parole, mais y a aussi la liberté de répondre ! Je parle plus de ça mais si j'entends encore parler d'une histoire comme celle-là, alors, ça se corsera ! Ergote pas, l'affaire est

close !

Ensuite, il eut un peu honte car Elias était plus jeune et moins solide que lui mais, de toute manière, pour la première fois, il avait parlé « entre quat'z'yeux ».

Les nouvelles rencontres avec Aune furent faciles à organiser sauf que se cacher devenait plus difficile en raison de la clarté des soirées.

Aune ne se soumettait pas à ces mesures de prudence sans se montrer mécontente.

– Si je conviens pas à la lumière du jour, faut tout laisser !

Le mécontentement d'Aune disparaissait avec deux mots aimables mais alors, c'était le garçon qui avait honte de ces menées secrètes, comme il avait honte aussi quand, accroupi parmi les osiers derrière le sauna des Leppänen, il voyait Preeti aller et venir dans la cour en se grattant.

À la longue, il pensa que la bavarde Aune pourrait faire des allusions imprudentes et, cela, il ne le voulait pas ! Déjà que, quand ils se trouvaient en groupe, Aune le couvait avec des yeux !... Valait mieux cesser ces amusements !

Il ne pouvait plus l'entendre lui murmurer des mots doux ni, comme elle l'avait fait un soir, dire d'une voix recueillie :

– Oui... Qui aurait dit, quand nous étions à l'école, que nous pourrions nous mettre ensemble !

– Mmmm...

Quand Aune se lançait dans des sujets de cette sorte, il n'y avait qu'un moyen de lui faire changer d'avis : il fallait lui faire penser à autre chose jusqu'à ce que, dans une étreinte, on entendît :

– Ah ah... ah ah... Tu aurais dû te faire musicien... T'as des doigts... J'peux plus... Ne...

À écouter Oskou, Axel fut étonné d'apprendre qu'ils y allaient chacun à son tour. Il en fut bien soulagé et cacha sa propre situation à Oskou qui, comme lui, souriait, pour les mêmes raisons. Oskou n'ignorait rien non plus.

Oskou rappelait toujours Elina à Axel qui, avec les travaux volontaires et ses propres activités, n'avait plus le temps d'aller chez les Kivivuori tandis qu'Anna ne permettait pas à sa fille de se joindre au groupe des travailleurs volontaires. Elina s'était un peu effacée de son esprit quand, tard dans l'été, il retourna chez Otto. Dès qu'il la revit, son ancien sentiment se réveilla, un peu différent de ce qu'il avait été. Il n'était plus aussi incertain mais se faisait plus aigu et plus désordonné. Maintenant, Elina était une vraie jeune fille, blonde, bien proportionnée, d'une beauté sans doute pareille à celle de sa mère à son âge. Cette beauté paysanne portait des vêtements propres et soignés qui, par leurs couleurs, rehaussaient encore son éclat. Et l'amour oublié se mit à bouillonner en même temps que le jeune

homme doutait de ses propres possibilités : la jeune fille semblait insaisissable. Elle se lavait toujours les mains avant les repas. Au village, on disait qu'elle portait des culottes à dentelles. On les avait vues sécher sur le fil !

Elina se montra amicale mais ce lui était un mouvement spontané et indifférent. Cette joie de vivre, cet éclat rayonnant de la jeune fille, étaient pour Axel une source de jalousie. Il s'était assis sur le banc d'entrée, comme il l'avait toujours fait, et la regardait aller et venir avec son seau et sa vaisselle. On eût dit qu'elle dansait.

Il était difficile à Axel de conserver son calme. Les anciennes habitudes voulaient qu'il se conduisît ordinairement, banalement, mais son nouvel état d'esprit ne le lui permettait pas. Tout lui semblait clair, maintenant. Aune ? Ah, que c'était là une chose bien inutile ! Elina, au contraire, prenait une importance qu'elle ignorait et qu'il ne pouvait avouer. Il la mettait si haut qu'elle en devenait inapprochable. « Pourquoi ? Elle aussi c'est un être humain ! Elle est quand même pas si exceptionnelle... Même si la tante s' imagine... s' imagine... »

Elina était-elle un être ordinaire ou non ? Cela, Axel ne pouvait pas le savoir. Pour son « épreuve de virilité », Aune ne lui avait été d'aucune aide. Se souvenant des culottes ornées de dentelles, Axel tenta de rapprocher l'image d'Elina de la norme commune. « Les dentelles, ça n'y fait rien ! Dessous, c'est pareil que les autres ! » Les pensées grossières ne lui étaient d'aucune aide, elles non plus. Il ne pouvait voir en Elina rien de sale ni d'ordinaire. Elle était si différente des autres ! Le sourire de ses yeux bleus, le petit mouvement de ses lèvres, et sa légèreté, et sa poitrine... Tout en elle éveillait l'amour.

Il ne se rendit pas à un rendez-vous fixé à Aune. Elle était trop banale pour un Koskela. Et eux-mêmes ? Les Koskela ? Ils vivaient comme des sauvages ! La métairie des Kivivuori changea aussi dans son esprit. Elle était plus jolie, plus belle que la leur !

– Faudrait peut-être bien changer ces bancs de devant ! Ils sont même plus lisses !

– Rabote donc ! Mon derrière a pas encore ramassé d'écharde ! Mais si ton cuir peut pas les supporter, et ben, le rabot, il est dans la grange

Youssi était furieux, et Alma heureuse.

Axel alla à la grange et en rapporta le rabot.

Et puis, le garçon découvrit que le bâtiment principal était en train de se délabrer.

Ça serait pas de trop de passer seulement un coup de peinture sur les poutres. De la rouge ! Ou au moins de la blanche sur les montants des fenêtres !

– Hé ! hé ! Hé ! Te voilà bien tout nouveau maintenant ! Mais regarde autant que tu veux et repeins les murs si ça te chante ! Bien

sûr que les décorations c'est joli, mais ça rend pas l'habitation meilleure !

– C'est pas tellement à la vue que je pensais en parlant de la couleur ! Mais faudrait protéger ces poutres avant qu'elles soient toutes pourries !

– Tu peux déjà être content d'avoir un toit sur ta tête, mon gars ! Moi, j'ai pas assez d'argent pour faire ce que tu veux !

Regardant les barrières sur le marais et, par-delà, les terres à foin du presbytère, la vieille rancune se réveillait, plus forte qu'avant. Koskela avait des terres à recouvrir ! Mais ce n'était plus un sujet de conversation pour les villageois depuis qu'on parlait des nouvelles lois.

– Putain de pasteur ! C'est le diable que ce bonhomme ! Et sa jolie femme elle vaut pas mieux ! Sont pas capables de vivre sans affamer les autres ! S'il avait un peu regardé les besoins des autres, il se serait moins servi ! À quoi elle ressemble maintenant, cette métairie ? Elle est toute de guingois !

Oscar Kivivuori avait de nombreux amis nouveaux. Ils venaient les uns après les autres le voir chez lui et, s'il n'était pas là, les gars ne se hâtaient pas de partir à sa recherche. Il était clair qu'ils venaient tous pour pouvoir tourner autour d'Elina. Anna en fut violemment mécontente. Comme toutes les mères, elle avait déjà marié sa fille, en imagination. Du moins, elle l'avait fait avant que les premières manifestations de féminité n'apparaissent et que l'enfant ne devienne jeune fille. Anna considérait que sa fille valait mieux que toutes celles du voisinage et aussi que tous les garçons. Que des valets ou des fils de métayers tournent autour de sa fille, cela la choquait. Elle les regardait arriver d'un air méchant, parfois haineux. Quand Elina demanda la permission d'aller voir la Maison des travailleurs en cours de construction, Anna tomba des nues.

– Comment ! Tu veux aller là-bas ! Qu'est-ce qui t'arrive ? Déjà ! Je pensais que tu avais un peu plus de considération pour toi-même !

Et Anna achetait des culottes à dentelles et d'autres frivolités du même genre pour sa fille ! Les vieilles femmes du village ne parvinrent pas à faire changer ses manières, ni par leurs commérages, ni par leur jalousie.

Il arrivait qu'Otto, un peu par méchanceté, mît côte à côte la dévotion et la coquetterie d'Elina. Alors Anna soupirait :

– Je n'ai trouvé aucun verset de la Bible qui interdise aux gens d'être soignés !

– Sûr ! Mais y a pas d'endroits non plus où on dit qu'il faut coudre des dentelles sur les culottes !

– Tu ferais mieux d'observer la parole de Dieu dans les affaires plus importantes ! Voudrais-tu que ton unique fille se promène mise n'importe comment ?

Otto aussi avait remarqué les venues plus fréquentes des jeunes gens et si, après la visite de l'un d'entre eux, Elina rougissait et rayonnait de joie, le regard du père suivait la jeune fille en souriant de façon ironique et bienveillante. Elina fredonnait et vaquait, légère, à ses occupations. Si elle remarquait le regard fixe de son père, elle cessait de chanter. Comme Otto continuait de la suivre des yeux, elle finissait, écarlate, par lui jeter :

– Qu'a donc père à me dévisager ainsi ?

– Faut bien que mes yeux se posent quelque part !

Ce regard et ce sourire montraient à Elina qu'Otto voyait jusqu'au dernier recoin de son âme et la jeune fille quittait la salle commune. Elle s'enfermait dans sa chambre. La pièce derrière le vestibule lui avait été cédée au printemps, depuis que Yanne était parti s'installer au bourg. Oscar qui, jusque-là, partageait cette pièce avec son frère, en avait été sorti pour qu'on en fasse une chambre de jeune fille.

– Mère organise une nasse pour les roucoulements de la fille ! avait déclaré Otto.

Elina partie, Otto restait assis, seul. Et le vieux hâbleur regrettait sa méchanceté. Il avait un peu la même impression que lorsqu'il avait remarqué, pour la première fois, que la mère était enceinte.

– Oui... Une fois que ça a éclos, faut que ça éclate...

Parfois, il se souvenait des racontars colportés sur Yanne et la fille Silander.

– Le gars, il est comme l'ange de la mort avec sa faux, il va de lit en lit !

Là, Otto ne s'inquiétait plus et il souriait, presque fier. Mais Elina lui revenait à l'esprit et il pensait aux récents événements.

– On n'a pas besoin de tous ces diables tournoyant ici !

Mais cela ne les empêchait pas de venir. Axel réapparaissait de temps à autre, et alors parlait comme le faisait Oskou. Si ce langage grossier était ordinaire à Oskou, il ne l'était pas à Axel qui en souffrait. Elina n'appréciait pas ce nouveau genre et ne se gêna pas pour le montrer. Du coup le jeune Koskela se fit plus insociable et plus sauvage. Cette attitude dura peu et bien vite les raisons cachées de ses venues ne purent plus rester secrètes. Personne encore n'avait remarqué le changement qui s'était opéré en Axel. Seul, Otto n'ignorait plus rien.

Otto avait découvert les sentiments d'Axel un jour où il se trouvait dans la cour au moment où le jeune homme partait : au lieu de faire un petit détour pour passer par le portail de la cour, Axel sauta par-dessus la barrière. Il ne s'était qu'à peine élancé et s'était envolé avec facilité. Otto devina le sens profond de cette représentation. De l'autre côté de la barrière, Axel avait continué à courir avec souplesse comme pour montrer la puissance de son corps.

Au début, Otto pensa que cette affaire était désagréable. Ce gars-là était trop connu ! Bien sûr, Axel était solide, sérieux... Bien sûr... Et pourquoi pas, après tout... Si Elina était d'accord ! Mais Elina ne semblait pas vouloir prêter une attention particulière à Axel qui se retranchait toujours derrière son air bougon et ses grossièretés. Anna, elle, était bien incapable de voir cela, elle ne regardait même pas Axel ! Et puis, elle était trop préoccupée par Yanne.

Son premier chantier fini, Yanne ne revint pas à la maison mais se trouva un nouveau travail près du bourg et on continuait à dire que Yanne marchait toujours avec la fille Silander. Cette fois, on pouvait penser que c'était du sérieux. Quand on en parlait, Anna se prenait la tête dans les mains et soupirait :

– Ah ! Si ce pouvait être vrai ! Ce serait un souci de moins !

Anna acceptait facilement d'envisager une telle union en raison du père Silander qui était très estimé. La bru ne pouvait donc être qu'agréable, pensait Anna, qui n'avait aperçu la fille Silander qu'une fois, et de loin. Le père Silander était sellier, il possédait sa propre maison et avait des revenus tels qu'il avait eu le droit de vote communal. Il faisait partie de ces gais travailleurs manuels qui, les premiers, éveillèrent la campagne finlandaise à la « conscience sociale ». Il était membre de la direction de l'association ouvrière du bourg mais, pour lui, le socialisme était plutôt l'« idée coopérative ». Anna ne savait toujours pas ce que signifiait le socialisme. Par contre elle savait que Silander avait, un temps, été huissier-adjoint. La fille n'avait fréquenté que l'école primaire ; heureusement, elle avait poursuivi des études personnelles sous la direction de son père et avait même appris un peu de suédois. Suffisamment en tout cas pour pouvoir servir à la centrale coopérative de la ville.

– Est-ce que c'est pas une centrale importante ? demanda Anna à Otto qui connaissait mieux qu'elle la ville et les gens.

– Pas très !

Et puis, elle était aide-vendeuse au rayon de la lingerie... Elle avait sans doute envie de s'acheter un chapeau !

Quand Yanne venait à la maison, on essayait de savoir, mais il se contentait de répondre à toutes les questions par des sourires. Le secret disparut brusquement un dimanche matin quand Yanne et Sanni Silander arrivèrent à la métairie, à bicyclette. Le village tout entier sut bientôt qu'il y avait des engins à deux roues chez les Kivivuori et que Yanne était venu sur la bicyclette du père Silander. Il savait même la conduire !

Anna fut la première à les voir arriver. Elle se hâta de mettre la pièce en ordre et ordonna à Otto de se chauffer.

– Ah non, alors !

– Chausse tes pieds ! Tu peux pas continuer à rester assis les pieds

nus... Dépêche !

Otto alla, pieds nus, au-devant des visiteurs tandis qu'Anna perdait la tête et se fâchait.

– Bonjour ! Pourquoi n'as-tu pas averti, Yanne ? Asseyez-vous donc... Là... Je vous prie...

Sanni était un peu indolente et elle était surprise que Yanne n'eût rien dit chez lui. Ils étaient officiellement fiancés et leurs alliances étaient assez visibles ! La bienveillance mielleuse d'Anna fit bien vite disparaître la timidité de Sanni. Anna pleura un peu, de bonheur. Elina rayonnait.

On chuchota, on s'affaira. On fit du café et on parla de faire frire des beignets. On entendait, derrière le poêle, Anna et Elina murmurer les mots de beurre, œufs, sucre. Il fallut qu'Elina coure emprunter quelque chose à Emma Halme.

Toujours assis sur le bord du lit, Otto examinait cette future bru. Sanni se sentait dévisagée et remuait, mal à l'aise. Il était difficile de soutenir le regard souriant qui filtrait sous les épais sourcils d'Otto. Il donnait l'impression de vous déshabiller, de vous mettre à nu. C'était, pour la jeune fille, pour la bru, deux fois ennuyant ! Enfin, Otto posa des questions et Sanni put répondre.

– Quand c'est la noce ?

– Dès qu'on peut !

– Ah ! Bon ! C'est toujours comme ça !

Sanni essaya d'oublier l'allusion assez déplacée d'Otto. Yanne ne prenait pas part à la conversation, se contentant parfois de placer un mot entre les phrases des autres. La fiancée ne quittait pas Yanne des yeux et son regard montrait un amour et une admiration sans bornes. Pourtant, quand elle remarqua que le col de la chemise de Yanne était de travers, sa bouche se pinça, ses yeux se durcirent et sa main corrigea immédiatement ce défaut. Extérieurement, Sanni n'avait rien de particulièrement attirant. À côté de l'imposant Yanne, elle paraissait plutôt petite. Otto dit, plus tard, en parlant des yeux de la jeune fille, qu'ils avaient la même couleur que la fiente d'hirondelle. Les cheveux bruns étaient soigneusement torsadés en chignon. Tous ses gestes étaient d'une grande sécheresse. D'ailleurs, avoir été vendeuse dans une centrale, cela implique un certain nombre de choses !

Otto se demanda ce qui avait bien pu attirer Yanne, sans pouvoir le comprendre. Il lui sembla qu'au contact de la jeune fille, le garçon était devenu quelque peu formaliste. Il était là, muet et souriant, laissant Sanni parler.

– J'ai dû laisser la centrale après la mort de ma mère pour pouvoir m'occuper de l'entretien de la maison de mon père. Au début, j'aimais cette activité. Nous avons installé notre locataire en bas et père a

monté mon mobilier en haut.

Il y avait, dans la maison de Silander, deux mansardes mises à la disposition de Sanni qui en parlait volontiers comme de son « appartement ».

– Père est tout à fait maladroit. S'il restait seul, il mourrait sûrement de faim et c'est pourquoi il nous faut tenir son ménage. Il ne voit rien d'autre que ces questions d'association mais, enfin, il va avoir sa boutique coopérative à la limite du bourg. Il a dit que Yanne pourrait l'aider dans son travail. Il suffit que Yanne apprenne un peu le suédois... C'est absolument nécessaire si l'on veut développer l'activité de la coopérative...

À la fin de chacune de ses périodes, la bouche mince de Sanni se rétrécissait et sa main touchait délicatement le petit chignon. Otto aurait bien voulu rire, non par méchanceté, mais plutôt par amusement et sympathie. Cet air important et cette naïveté l'avaient désarmé.

On but le café et on mangea les beignets. Le jeune couple partit et le reste de la famille sortit dans la cour pour l'accompagner et regarder les bicyclettes. Yanne attacha le bas de ses pantalons avec des épingles à linge, pour qu'ils ne se prennent pas dans la chaîne. Il partit en jetant sa longue jambe par-dessus la selle tandis que, d'une main, Sanni retenait sa robe plaquée sur ses genoux. Ils saluèrent, chemin faisant, quelques villageois qui s'étaient placés en bordure de la route pour les voir passer.

– Le fils Kivivuori est venu avec sa fiancée. Et sur une vraie bicyclette ! Mais c'est pas la sienne à lui !

Anna était enchantée de sa future bru. Totalemment. Ce qu'Otto en pensait, il ne le dit pas. Oskou définissait la fiancée de son frère à sa manière.

– Oh, tu peux dire ce que tu veux, Yanne, lui, s'est assagi, Dieu merci !

– Il nous reste à voir ce que tu nous amèneras, toi !

– Ça sera sûrement un peu plus chaud ! Et mon col de chemise faudra pas venir le tirailler ! Eh ! Maçon Yanne Kivivuori ! Prenez garde à ne pas salir votre veston !

– Mon Dieu, je Te remercie les mains jointes J'ai, bien des nuits, été la proie de l'inquiétude... On ne sait jamais où ni avec qui...

Et Anna se remit à pleurer tout en poursuivant un peu à la manière biblique :

– ... Il a... trouvé... le lit du mariage... la chaleur du foyer...

– Oh !... À mon avis, cette fille, elle est tout ce qu'on veut, mais pas chaude ! Dans ce lit de mariage-là, on doit se battre contre les punaises et parler de la boutique coopérative de papa, si Yanne est bien sage !

Oskou en avait dit plus qu'il ne pensait car sa mère l'énervait. Mais ce fut Elina la plus choquée. Elle ne comprenait pas d'où pouvait venir l'accès de rage de son frère et le tira par les cheveux à l'en faire pleurer.

– Toujours... rien que... des saletés...

Quand ils se battaient ainsi, Oskou possédait une arme efficace contre sa sœur. Il approchait les mains de la poitrine d'Elina et la jeune fille se sauvait bien vite. C'est ce qu'il fit. Elle le lâcha, se protégea les seins et s'éloigna, effarouchée.

– Tu es dégoûtant. Je le dirai à tout le monde ! Tu ne respectes personne !... Mais... toujours... tes saletés...

Elle était réellement en colère et partit dans sa chambre. Les fiançailles de son frère permettaient à son cœur de dix-sept ans de donner un nom précis à l'amour idéal et le second frère rabaisait tout ! Cependant, elle ne savait pas être longtemps en colère. Elle oublia sa mauvaise humeur quand, dans l'entrebâillement de la porte, elle vit la tête d'Oscar qui, de sa voix douce, disait :

– Tip... Tipou... Tipou...

Elina saisit le premier objet qui lui tomba sous la main – une boîte d'allumettes – et l'envoya à la figure de son frère. La boîte cogna la porte et chut. La tête d'Oscar avait déjà disparu. Mais elle se montra de nouveau.

– Hou hou... Hou hou...

Et il s'éclipsa. Cette fois, il semblait bien parti et malgré son ennui, Elina lui pardonna. Puis elle se souvint de ce qu'on chuchotait : Oscar allait en cachette rejoindre Aune Leppänen... On disait même qu'Aune...

La jeune fille prit un air effrayé. Elle avait peur de ses propres pensées et de son imagination, et, seule dans sa chambre, elle se fit honte. Elle avait honte pour Oscar mais plus encore de l'excitation que cette pensée éveillait en elle. Alors, elle repensa à Yanne et Sanni. Elle sentit que l'amour qu'elle vouait à Sanni était tout à fait immotivé – elle ne l'avait qu'à peine vue, mais d'un coup, son frère aîné devenait acceptable.

La journée approchait de son terme et la lumière du soleil couchant rougissait le paysage aperçu de cette chambre en le modifiant sans cesse et en l'éloignant. Les pensées d'amour d'Elina quittèrent Yanne et Sanni pour prendre vie dans son entourage. L'imagination inventait un garçon idéal aux cheveux bruns et, sans doute, bouclés, aux yeux sombres et au sourire à peu près permanent. Ce garçon se tenait devant Elina, mais ne parvenait pas à la toucher. Un chaud sentiment envahissait la jeune fille.

La porte résonna d'un coup de poing.

– Hé ! Va aider mère à traire ! Dors donc pas !

Elina sursauta, comprit la cause de tout ce bruit, s'attarda encore quelques instants à rêver. Puis elle entreprit de changer de vêtements, machinalement, sans savoir comment les habits quotidiens parvenaient à se mettre à la place des habits de fête.

Dans la basse-cour, elle se retrouva aussi calme qu'une somnambule.

Yanne et Sanni venaient souvent chez les Kivivuori. Sanni aimait à pédaler au long de la grand-route en compagnie de son fiancé, car l'amour qu'elle lui portait le grandissait dans son esprit et elle était heureuse de montrer ce jeune homme à tous. Quand elle eut remarqué qu'Anna lui réservait une bonne place chez elle, ils vinrent parfois les soirs de semaine. Il arrivait qu'Axel se trouvât là et, dans ces moments, il se sentait de trop, comme rejeté. Il ne prenait que rarement part aux discussions et, s'il le faisait, ce n'était que pour dire des choses bien ordinaires.

Le premier soir, après le départ des fiancés, il dit en ayant l'air de comprendre soudainement ce qui se passait :

– Ben, v'là Yanne pris dans la nasse ! J'l'aurais pas cru !

Par bonheur, il ne vit pas le regard que lui jetait Elina. Il n'y avait pas de quoi en prendre peur mais, quand même, les yeux étaient bien chargés de haine ! La jeune fille aimait vraiment l'amour. Il lui arrivait souvent d'entraîner Sanni dans sa chambre et de lui poser les questions les plus naïves.

– Comment vous êtes-vous rencontrés ? Qu'est-ce que tu as pensé, à ce moment-là ? Est-ce que tu as tout de suite senti que Yanne serait ton mari ?

Sanni, qui était assez formaliste, lui répondait bien volontiers mais, plutôt que lui dire la vérité toute crue, elle pensait qu'il valait mieux adapter ses réponses aux désirs de cette jeune fille inexpérimentée.

– Non, pas immédiatement ! Halme avait téléphoné à père et lui avait dit qu'un garçon qui venait faire un travail de maçonnerie au bourg avait besoin d'un logement. Au début, Yanne passait ses soirées à discuter politique avec père mais, une fois, il m'a regardée dans les yeux et j'ai pressenti quelque chose.

Puis, sans raison apparente, Sanni se mit à rire à petits coups.

– Mais... Hi hi... hi hi... Une fois il... hi hi...

Elle porta sa main devant sa jolie petite bouche comme si elle avait voulu s'empêcher elle-même de parler.

– Hi hi.. il a tiré sur... je peux pas dire le nom... de mon... hi hi... soutien... hi hi...

Sanni n'avait pas remarqué l'ombre qui était passée sur le visage d'Elina, mais elle ne poursuivit pas la description de ce qui s'était passé et répété plusieurs soirs de suite et qui devait finalement aboutir

à une promesse de mariage.

– Une fois, il m’a pris la main et j’ai senti que c’était l’amour.

L’ombre disparut du visage d’Elina. Elle saisit la main de sa belle-sœur et regarda longuement ces doigts, les caressant. Dans cette chambre, elle osa demander :

– Parle un peu suédois.

Sanni sourit à cette demande enfantine et elle s’empressa de dire un peu plus vite qu’il n’aurait fallu :

– Du är en mycket vacker flicka.

– Qu’est-ce que ça veut dire ?

– Que t’es une bien jolie fille.

Le corps d’Elina fit un léger mouvement, puis elle se cacha la poitrine et dit en riant :

– Hé... Hé... Ne dis pas... des choses pareilles... Mes cheveux sont si laids...

Axel était jaloux de Sanni. Il la voyait prendre de l’influence sur Elina et cet ascendant que subissait la jeune fille l’éloignait encore plus de lui. Pour contrebalancer les sentiments manifestés par Elina, il se fit encore plus trivial, parvenant ainsi à se faire remarquer et à mettre Elina hors d’elle. Dans ces moments-là, elle le considérait avec toute la haine dont elle était capable et lui disait des choses méchantes. Alors le garçon se raidissait et se faisait encore plus grossier. Il se montrait désabusé et méprisant. On parlait plus souvent qu’autrefois de l’amour, en raison de Yanne et Sanni, et maintenant Axel se joignait volontiers aux discussions railleuses d’Otto et d’Oscar.

Il observait les rapports qui se nouaient entre la tante et sa belle-fille, discutait amicalement avec Yanne. Vendeuse dans une centrale, oui... Et Elina était de la même terre... N’y a-t-il donc plus rien à inventer ? Ne pourrait-on pas fabriquer de nouveaux gâteaux au poivre ? Ha ha ! La pâte est toujours la même ! Bon dieu, comment Yanne, ce grand garçon, a-t-il bien pu verser dans le fossé ? Mais, que veux-tu, il en est ainsi dès qu’on se met un peu à réfléchir...

Axel avait abandonné tout espoir pour les affaires de politique et de métairie. Qu’il y ait quatre-vingts députés socialistes ou zéro, cela revenait au même.

– Connerie de connerie, on ne peut pas vivre comme ça ! Ce Joonas Kastrein, tout indépendant qu’il est, se met contre la loi pour les métairies et contre toutes les lois pour les ouvriers. Vaut mieux partir vers les pays de l’Ouest ! Ici, c’est un tel fumier qu’un adulte peut plus vivre !

Une fois, il rencontra Aune sur la route et partit avec elle. Cette fois-là, il aurait souhaité qu’on les vît, mais personne ne les remarqua. Aune commença par manifester sa colère pour le récent passé, mais elle ne tarda pas à tout oublier. N’avait-elle pas déjà eu de nombreuses

occasions de montrer son mécontentement ? Ses tentatives de résistance se brisèrent comme des brindilles mortes. Après une faible opposition, elle consentit en riant à toutes les exigences du garçon, bien que ce qu'il lui disait ressemblât plutôt à des ordres qu'à des mots d'amour. Elle avait défendu à Axel de la toucher et elle se déshabilla elle-même. Elle dut se mettre dans des positions impossibles et en fut humiliée, si bien qu'à la fin elle refusa et affirma :

– Non... Plus jamais... C'est dit...

– Va donc...

Il lui avait répondu du même ton qu'il commandait à son cheval et il semblait que sa brutalité était délibérée. Il ne prêta aucune attention à Aune lorsqu'elle se rhabilla, alors qu'elle était encore toute décontenancée par ses bizarreries. En partant, ils se mirent d'accord pour de nouvelles rencontres. Axel, pour sa part, ne savait pas très bien s'il tiendrait sa promesse... peut-être que oui, si l'envie lui venait !

Quelques jours plus tard, il alla chez les Kivivuori plein d'une sainte colère contre la centrale et la langue suédoise.

Il se trouva qu'Elina et lui restèrent seuls. Oscar, qui était avec eux, avait dû partir, appelé vers on ne savait quoi. Immédiatement, l'atmosphère se fit tendue. Elina parla des noces de Yanne et de Sanni qui se feraient dans la Maison des travailleurs en même temps que l'inauguration.

– C'est bien que l'on commence par un mariage.

– Oui ! On commence par la guerre de trente ans !

– C'est pas forcément une guerre ! Tu es pareil qu'Oskou ! Vous ne pensez jamais à rien de beau... Rien qu'aux grossièretés... Je ne vous aime pas du tout !

Le garçon regarda par terre, puis il fixa la jeune fille droit dans les yeux. Son visage légèrement mongol se pétrifiait en se faisant rouge brique. La bouche se serrait fortement et, entre les lèvres, siffla amèrement :

– Ouais. Pour ces choses-là, je peux rien. Je sais bien qu'on est rien que des hommes ordinaires ici. Il peut rien nous arriver de pire !

Encore choquée, Elina trembla. L'air, le regard droit, douloureux et tendu du garçon l'effrayèrent. En même temps, elle en fut touchée et inquiète.

– N...on... Je ne... Mais vous parlez toujours... Je voulais rien dire d'autre...

– Allez, cherche pas... Regarde ! Faut pas essayer de péter plus haut que son cul !

La jeune fille pleurait presque. Elle voyait que Axel était très profondément blessé et elle ne l'avait pas voulu. Elle voulut s'expliquer, mais le jeune homme se leva, dit comme s'il n'attachait

aucune importance à ce qui venait de se passer :

– Bon... Et puis quoi ? On est comme ça ? Rien de plus ! Faut partir voir Alma Koskela !

Il était malgré tout visible que le garçon avait reçu un choc et, toute la soirée, elle eut mauvaise conscience. Elle aurait voulu pouvoir s'expliquer mais Axel ne vint pas durant toute une semaine. Elina, au cours de ces journées, pensa souvent à cette conversation et son remords lui fit voir Axel sous un jour plus sympathique.

– Il n'est pas comme il se présente, quoi qu'il en dise !

Et elle décida de se montrer très amicale avec lui.

Axel ne pouvait longtemps demeurer absent. Il revint et se conduisit comme si rien ne s'était passé. Elina fut très gentille avec lui et, du coup, il fut parfaitement calme. Il lui sembla même que, par son regard sérieux, elle lui demandait pardon et il s'en trouva tout joyeux. Quand il partit, la jeune fille l'accompagna dans la cour et lui dit en regardant par terre :

– Vous faites déjà le plancher, là-bas ?

– Oui... Tu vas pouvoir danser...

– N...on... Personne ne me demande...

Le garçon, bien que le portail fût encore ouvert, sauta par-dessus la barrière.

V

Otto labourait une jachère. Il faisait chaud et ses petits chevaux bruns suaient dur. Lui aussi. Il s'était mis un mouchoir noué aux quatre coins sur la tête, et c'était encore trop. Il avait les cheveux trempés et le dos de la chemise aussi.

En arrivant au terme d'un quartier, il s'assit sur la charrue. Kankaanpää, Mäkelä et d'autres hommes labouraient les autres quartiers. Eux aussi s'étaient arrêtés pour faire une pause mais ils ne purent guère la prolonger. Un cavalier approchait sur le chemin. Les hommes se levèrent pour reprendre le labour. Seul, Otto resta assis. Le cavalier s'approcha. C'était le contremaître. Quand il fut tout près, Otto ôta son mouchoir et s'essuya le front. Puis il se passa les mains sur les cheveux et les secoua pour en faire tomber la sueur.

L'intendant parlait un peu mieux finnois que son maître, bien qu'il fût né dans une vraie famille suédoise de Suède. Il était de ces hommes que les propriétaires de grands domaines étaient allés chercher en Suède pour qu'ils viennent appliquer de nouvelles méthodes de culture.

Le contremaître s'arrêta, regarda Otto et lui dit avec colère :

– Un homme est assis et tous les autres labourent !

– Ils sont en retard ! Et faut bien faire une pause de temps en temps

!

Le cavalier jeta un regard circulaire sur le champ et vit que le quartier d'Otto était le plus avancé.

– Lève-toi et travaille !

– Faut laisser souffler !

– J'ai dit : travaille !

– Et moi je te dis : faut laisser un peu souffler ! Fait très chaud ! On est en train de rôti ! Les flancs du cheval du contremaître sont aussi en sueur ! Avec un temps pareil, sûr que le seigle va pousser !

L'intendant n'insista pas. Il connaissait Otto de longue date et, au cours des années qu'il avait passées dans cette région, il avait appris à haïr ce métayer souple comme une anguille. Quand donc avait-il pu le prendre en tort ?

– À quoi tu penses ? Maintenant, faut y aller, ou alors, tu pars complètement !

Otto savait que, depuis longtemps, on s'intéressait un peu trop à lui et que ce n'était pas à son avantage. Il obéit mais lentement, alla arranger les harnais, les colliers, s'attarda à parler aux chevaux. Il revint à la charrue, saisit les mancherons, vit quelque chose qui n'allait pas dans l'attelage, retourna vers les chevaux. Le contremaître attendait avec impatience qu'il en finisse de ce jeu. Finalement, Otto se mit en route. L'homme du domaine resta un moment en haut du quartier, puis il avança à la suite d'Otto, le rattrapa, le dépassa. En arrivant à la hauteur des chevaux d'Otto, il les frappa de sa badine.

– Ça avance pas... Tous pareils ! Les hommes et les chevaux ! Rien que des paresseux !

Otto le regarda de travers, tout frémissant de colère mais sans cesser de sourire.

– Oui... On dirait qu'eux aussi lisent *le Journal du peuple* !

– Il serait temps de mettre fin à ces paroles ! L'homme ne sait-il donc pas qu'il est ?

– S'il ne le savait pas, il a pu l'apprendre ces temps derniers !

– L'affaire n'est pas close ! Elle aura une suite !

En guise d'adieu, le contremaître frappa encore les chevaux, comme s'il avait voulu suppléer Otto, et il partit au galop.

Deux jours plus tard, Otto reçut l'ordre d'aller voir le baron. Le propriétaire ne voulait pas mettre de vieux métayers à la porte – la famille d'Otto était là depuis trois générations – mais il fallait que cet Otto s'humilie, ou qu'il s'en aille !

Otto n'eut cependant pas à aller au domaine. En se promenant le baron passa auprès de la métairie et, sans plus attendre, fit lui-même le détour.

On vit le baron venir et on devina la cause de cette venue.

– Tiens ! V'là l'Manou ! C'est maintenant qu'on valse !

– Laisse valser ! Mais faut pas lui demander grâce !

Yanne aussi se trouvait à la maison. Anna s’effraya et exigea qu’on ne réponde pas mais, sans l’écouter, les hommes se mirent rapidement d’accord. D’ailleurs, tout était prêt depuis longtemps : s’il braille, on lui rend la monnaie de sa pièce ! On laisse tomber la métairie et on se met en équipe à des travaux de maçonnerie ! Anna et Elina s’opposaient à cette idée : elles ne voulaient pas quitter la Colline de pierres. Otto ne le souhaitait pas non plus mais Yanne le bousculait un peu et, avec le baron, la mesure était comble.

– ’Jour.

– Bonjour.

Anna et Elina, apeurées, firent la révérence tandis que les hommes restaient assis et répondirent sans bouger. Otto garda son bonnet à oreillettes sur la tête !

Pour se calmer, le baron regarda les femmes, mais il ne put se contenir longtemps en voyant les hommes paresseusement assis.

– Assieds-toi aussi, dit Otto.

– Reste assis, toi... Avec le contremaître, tu as dit des choses contre le domaine... Tes corvées sont mauvaises. Tu fais rien ! Tu sais que j’écoute pas ces histoires. J’ai donné la terre et la maison où vous êtes mais la coupe est pleine ! Si tu changes pas, tu as une année et, après, c’est un autre qui vient habiter ici ! Il y a des hommes respectables qui font le travail et montrent pas aux autres à paresser ni à mal faire au domaine ! Je te mets en garde ! Tu sais que c’est la dernière fois !

Otto hésita un instant. Anna le regardait, effrayée, de ses yeux implorants, mais la décision était déjà prise.

– Monsieur le Baron, les corvées sont surtout des forfaits si bien que la cadence du travail n’y fait rien. Ce qu’il faut, c’est faire le forfait ! Pour ce qui est des paroles, alors... Gars, va chercher ton livre... Est-ce qu’on ne dit pas que tous les habitants de Finlande ont la liberté de parole ?

Yanne alla rapidement chercher son livre mais il n’eut pas le temps de l’ouvrir. Le baron s’était remis à parler.

– Je ne veux pas de ton livre. Je veux tes corvées. Et je veux que tu entretiennes bien ta métairie. Tu ne fais rien ! Tu es tout le temps à faire des murs avec les gens et tu fabriques des maisons de travailleurs ! Tu n’es pas un paysan ! Ton seigle est encore tout vert, tandis que le seigle du domaine est déjà mûr !

– Dieu sait sans doute qui en a le plus besoin !

Otto dit cela avec candeur, sans y prêter attention, mais le sourire des garçons fit penser au baron qu’il y avait quelque chose de provocant dans les paroles du père. Manou chercha ses mots, mais sa langue était bloquée... À la fin des fins, ne sachant plus que dire, il se souvint de sa position et éructa :

– Devant moi, debout... Debout... Quand je suis sur mes jambes ! Vous aussi ! Pas de casquette sur la tête... Tu es dans une maison ! Est-ce que les habitudes humaines ne sont pas tiennes ?... Des houligans ! Pas bien... C'est pas bien... Vous, les faces de carême, debout ! C'est l'été. Une année... À partir d'aujourd'hui ! Le même jour, l'année prochaine, vous partez !

Yanne avait posé son livre et tournait une boîte d'allumettes dans ses doigts.

– Monsieur le Baron, vous semblez ne pas savoir ce que sont les houligans ! Chez nous, on a toujours dit que les houligans sont justement ceux qui s'introduisent chez les gens pour y faire du bruit !

Le baron essayait de deviner où voulait en venir Yanne quand Oscar vint lui éclairer sa lanterne.

– Autrement dit : le seuil est un lieu sacré qui ne saurait être franchi sans autorisation expresse. Cette coutume n'a pas été respectée ici, chez nous ! De ce côté-là, le droit est toujours pour les habitants des maisons !

Anna pleurait, Elina aussi. Tout s'était passé plus vite et plus mal qu'on n'avait pu l'imaginer au début. C'était parce qu'ils étaient restés assis après que le baron avait donné ses ordres. C'était ce refus d'obéir qui était la cause de tout. Le prétexte était mauvais, chacun était mécontent. Le baron fit un geste emporté mais, au même instant, se calma et s'inclina devant les dames.

– Je vous demande pardon, bonnes dames. Je vous demande pardon pour ma colère, j'oubliais que vous étiez là !

Puis il sortit.

– Toi qui es le maître, l'entendit-on dire en partant, tu as parlé debout... C'est trop... trop... Ça peut pas continuer...

Sur le pas de porte, il se tourna encore vers les dames, s'inclina profondément, et partit sans jeter un regard aux hommes.

Otto regardait ses fils. Anna et Elina sanglotaient, les mains sur les yeux.

– Faut... faut... quitter la mai...son... Où on va... aller...

– Arrête de gémir ! On t'en trouvera, un toit !

Elles n'en doutaient pas, mais la brusquerie de la décision les désarçonnait. Otto aussi avait le regard sombre.

– Ça aurait été un homme un peu plus jeune, dit Oscar, j'l'aurais flanqué par la fenêtre, comme un chiot ! Même que le cadre lui serait resté autour du cou !

– C'était la deuxième fois qu'ils battaient mes chevaux ! Que le diable l'emporte ! On se fait une maison au bourg et on se lance dans la construction ! En vendant le mobilier, on aura assez d'argent !

Otto essayait de se réconforter comme il le pouvait mais ce départ lui était pénible. Anna soupirait sans fin et accusait le père et ses fils

d'une conduite honteuse, de manque de réalisme et de provocation au départ ! Elina se retira dans sa chambre pour pouvoir y pleurer tout son saoul. Le père et le fils s'agitèrent, grognons et maussades.

Le soir chassa quelque peu la lourde atmosphère qui tout le jour avait pesé sur la métairie. Les habitudes reprirent le dessus et, quand Axel arriva, il vit les hommes en train de jouer aux cartes. La première phrase qu'il entendit fut :

– Hé ! Barbon ! Tu triches encore !

C'était Oscar qui parlait ainsi !

Aussi longtemps que les Kivivuori jouèrent aux cartes, Axel s'intéressa à suivre la partie. Mais le triste visage larmoyant d'Elina l'émut et ranima en lui la vieille question des métairies. Sa haine, en raison de la tristesse de la jeune fille, se fit encore plus forte. Il était cependant clair comme le jour que ce n'était là qu'un mouvement affectif ! Elina ne comprenait-elle pas la haine qu'il ressentait à cause d'eux, et surtout à cause d'elle ? Ce fut encore plus clair quand, pour la première fois de sa vie, elle prononça des mots aussi étonnants que :

– Les bourgeois sont affreux !... Ils frappent vos chevaux et il faut ensuite se rendre à leurs ordres !

Elle avait dit cela si candidement que tous éclatèrent de rire.

Elle fondit en larmes, on s'arrêta de rire et c'est alors qu'Axel osa s'approcher d'elle et lui dire des mots de consolation et d'apaisement.

Il lui parla longuement. Elina se faisait peu à peu à l'idée de ce départ. Cependant, elle se remit à pleurer quand Axel lui demanda :

– Tu viendras peut-être quand même voir les anciens voisins, quand tu seras partie...

– Sûr... Mais... c'était... Oui ! C'est affreux !...

– Ne pleure pas... Il fallait bien que tu partes, un jour ou l'autre...

Elina fut sensible à cette bonne volonté cachée sous des manières rudes et elle lui en fut reconnaissante. Axel lui fut tout soudainement très sympathique. Ce sentiment, loin de ralentir ses larmes, les précipitait tandis qu'elle parvenait à sourire tout en même temps. Elle était si attendrissante qu'Axel esquissa un geste pour la prendre dans ses bras. Il n'acheva pas son mouvement, mais Elina avait compris et, craintive, s'éloigna de lui.

C'était la première fois qu'elle voyait Axel sous ce jour et ses pensées en étaient toutes confuses. Et puis, elle avait peur de mal comprendre le geste du jeune homme. D'un seul coup, tout semblait irréal... Comment cet habitué de la maison pouvait-il changer ainsi ?... Plus elle y pensait et plus elle découvrait que c'était là le vrai Axel. Elle voyait les bons côtés du jeune homme, en rajoutait. Son besoin d'amour avait trouvé un objet et s'y accrochait avec, il faut bien le reconnaître, encore quelques hésitations.

Le désespoir né de l'idée du départ avait besoin d'un contrepoids.

Jusque-là, elle avait considéré Axel comme le garçon le plus ordinaire, le plus commun qui soit, mais cette image commençait à se modifier. Un mouvement de tête, une expression revenaient à la mémoire avec plaisir.

L'esprit d'Otto était préoccupé par d'autres choses. L'époque de la moisson arrivait. Un nouveau contremaître, homme jeune à l'aspect bovin, était arrivé au domaine. Il fut pris en haine dès le début car, pour montrer son autorité, il augmenta les forfaits des métayers. La coupe du seigle était la pire de toutes et les métayers essayèrent de faire dériver leur colère sur le concours. Otto n'était plus d'âge à participer à ces amusements mais Axel, qui était connu au presbytère comme un faucheur remarquable, voulut essayer.

Enfantillage, pensait Otto, mais, en raison de sa rancune, il accepta de le prendre dans son équipe.

Axel ne savait pas trop s'il se tirerait d'affaire.

– Mais si que tu peux ! Il est costaud, c'est sûr, mais il est raide comme un piquet et il arrive pas à se plier ! Tu feras ton quartier à ton rythme, Elina et Oscar lieront les gerbes et moi je ferai les meules.

Otto se souvenait des démonstrations d'Axel. Pas seulement du jour de la barrière, mais aussi de la fois où, devant Elina, il avait mis ses biceps en valeur, et ses pectoraux aussi... Il répéta un peu plus tard :

– Cette Elina pourra venir lier les javelles !

– Ben, j'essaye, mais faudra pas venir me faire des reproches après, si j'échoue...

Axel réfléchissait déjà sur la tactique à suivre.

– Au début, j reste derrière lui... C'est énervant de sentir l'autre sur ses talons... Et, à la fin, je bourre à fond !

Quand, le premier jour, il se présenta sur les champs du domaine, les faucheurs le regardèrent étonnés. Comment ! Le métayer du presbytère vient ici ? L'explication d'Otto laissa entendre ce qui était projeté.

– Depuis quelque temps, j'ose plus battre les chevaux et le travail avance pas ! Alors je paye ce gars et il les battra autant qu'il voudra ! Moi, je reste derrière à surveiller !

Cet été-là, Elina avait commencé à faire des journées supplémentaires pour les Kivivuori, et les jeunes gens du domaine aimaient à parader dans son voisinage. Ils regardèrent Axel un peu de travers. Tout le monde remarqua qu'il portait sa chemise blanche des jours de fête. Les manches retroussées laissaient voir ses bras bronzés et puissants.

Le contremaître aiguissait sa faux. Il se tenait un peu à l'écart, sentant sourdre l'hostilité des employés. En plus des métayers, il y avait tous les valets du domaine et leur air renfermé, à son égard, augmentait la lourdeur de cette journée de travail. Le soleil matinal,

qui brillait au travers d'un rideau de brume, était prometteur de beau temps. Un tonneau de cervoise avait été amené par une voiture et le petit verre traditionnel avait été offert avant le départ, dans la cour des valets. Autrefois, le baron était toujours présent lors de la distribution de la goutte d'eau-de-vie, et on levait le verre à sa santé. Mais, depuis quelques années, il s'était abstenu de se rendre à cette distribution. Il lui semblait que la haine le poursuivait. Ce n'était pas quelque chose de nouveau. Il y avait toujours eu des mécontents, mais maintenant ils semblaient vouloir s'organiser, s'unir et devenir unanimes dans leurs manifestations. Et puis, on pouvait entendre derrière eux les piétinements entraînés par *la Marseillaise* et *l'Internationale*.

Le contremaître commença la répartition des lots. Il prit le premier pour lui et plaça d'abord les valets du domaine. Otto, sans rien demander, se mit à la tête d'une travée et dit :

- Ne donne pas ce coin-là, c'est celui des Kivivuori !
- Ben ! Comment ça ? C'est partout pareil !
- Pas du tout ! Ici, il y a une ruine et on sait la prendre !

Il était vrai que dans ce lot se trouvait une vieille ruine. Cela n'avait aucune importance et le contremaître laissa Otto où il se trouvait. Il valait mieux ne pas commencer à se disputer !

- Prends-le donc !

Axel regarda discrètement le contremaître. Si le jeune homme n'avait pas su ce qui se cachait en réalité derrière cette histoire de coupe, il aurait renoncé. L'intendant avait vraiment une stature de taureau. L'extérieur tout au moins ! Pour le reste, on le savait un peu simple et enfantin. Et cette hostilité qu'il ressentait chez ces hommes le chagrinait vraiment.

Les premières heures se passèrent calmement. La première travée ne pouvait pas signifier grand-chose et on arriva au bout, bien groupés, comme d'un commun accord. On aiguisa les faux, on but de la cervoise. Les chemises fumaient déjà. La chemise de fête d'Axel était trempée. C'était bon signe : le corps se dégelait.

Il était si inquiet, si tendu, que l'épreuve à venir lui faisait oublier le bonheur qu'il aurait dû ressentir de la présence d'Elina. C'était pourtant bien agréable de penser que la jeune fille était là, au travail, et qu'elle faisait des journées supplémentaires pour le loyer de la métairie. Cela la rapprochait, la mettait au même niveau que lui.

On recommença. Otto regarda le ciel.

- Va faire chaud ! On va voir comment je me tire d'affaire quand ce gars s'y mettra réellement... C'est un peu comme ça... Il est peut-être bien venu pour nous montrer un échantillon de comment qu'on doit faire pour bien faucher...

Le contremaître lui aussi attendait l'épreuve et il sentait qu'elle

allait se dérouler entre lui et Axel. Il se mit à l'observer.

À mi-travée, il le vit se rapprocher, atteindre sa hauteur puis prendre une main d'avance. L'intendant s'activa et, cette fois, le garçon n'insista pas. Mais, en approchant de la fin, la lutte recommença. Les spectateurs remarquèrent l'air concentré des deux hommes. Petit à petit le contremaître se détendit tout en précipitant le mouvement. Axel, au contraire, relâcha son effort et, quand l'homme du domaine termina le premier, le jeune homme se contenta de regarder l'horizon d'un air distrait.

– Notre gars serait-il si effronté qu'il voudrait se mesurer à un adulte ! s'exclama Otto.

Les rires des autres fusèrent comme de la vapeur sur une pierre chaude. Oscar liait une grande part des gerbes d'Elina qui avait mal aux mains et dont le dos commençait déjà à ressentir les douleurs des courbatures. À ce moment Oscar se redressa et demanda :

– Qui est-ce qui a des ennuis ici ?

La pause fut courte. Le contremaître lança immédiatement ses coups avec force et régularité. Une voix calme s'éleva :

– V'là le grand Manou...

Eh oui, le baron venait. Il but de la cervoise comme le voulait la coutume puis il regarda les faucheurs. Il avait envie de prendre une faux et de se mêler aux faucheurs, de montrer ce qu'il savait faire... Mais les années de jeunesse étaient trop loin et, depuis, il avait appris à apprécier cette vérité populaire : « Le travail, c'est agréable à voir, mais c'est l'enfer à faire. »

Il savait aussi que le vrai concours ne commencerait que le dernier jour de coupe, car les faucheurs se réservaient encore. En sa présence, un calme total régnait sur les champs. Personne ne parlait et ce n'est que lorsqu'il tourna les talons qu'on entendit des voix s'élever.

– Magnousse le grand capre est venu jeter un coup d'œil !

– Ouais ! Faut bien inspecter la cervoise, des fois qu'elle serait pas bonne pour les hommes !

– C'était pour reluquer si l'agriculture de Finlande est sur la bonne voie...

– Le pionnier doit bien vérifier si les métayers taillent droit leurs chemins. L'avenir de la Finlande en dépend et faut bien veiller à tout !

Chacun essayait d'être plus ironique que les autres.

Il arriva que la pause du déjeuner se fit juste au sommet d'une travée. Axel avait mené dès le milieu de la rangée. Il ne tenait pas à s'emporter dès cette première matinée, mais il pensait que ce serait bien s'il pouvait être le premier à l'heure du déjeuner. Le contremaître releva le défi et, bien que tous deux essayassent de faucher aussi calmement que possible, l'écart grandissait entre eux, et surtout avec le reste des faucheurs. Le rythme n'était pas encore endiablé et Axel,

de son mieux, contenait sa nervosité. Ils fauchaient en silence et, de temps à autre, se retournaient pour voir où en étaient les autres. Ils s'arrêtaient un instant pour souffler et se remettaient vite au travail. Le contremaître perdait nettement et il prit encore du retard avec les derniers andains : sa travée se terminait par un coin où les tiges avaient été couchées par la pluie et leurs mauvaises positions retardaient les coups de faux. Cependant, ce n'était pas une excuse suffisante. Axel avait déjà fini et s'essuyait le front.

– Ben ! T'es déjà là ! J'y avais pas fait attention ! Les autres sont encore si loin...

Otto venait seulement de voir qu'Axel avait terminé et les raisons de sa venue étaient désormais claires pour tous. On se mit à regarder le contremaître en cachette. Il ne paraissait pas terriblement inquiet. Il est vrai qu'une travée, ce n'est pas grand-chose et cela ne décide pas du reste. Et puis, il y avait bien d'autres gars solides qui se trouvaient en retard ! Sans compter que ce seigle couché méritait d'être pris en considération. L'important, c'était de savoir qui, après-demain, tiendrait encore le coup.

Mais, cette fois, le concours se trouvait ouvert. Personne n'en pouvait plus douter et tous ceux qui n'aimaient pas le contremaître se mirent immédiatement à soutenir Axel.

La plupart des hommes du domaine allèrent chez eux pour le déjeuner. Les métayers avaient apporté leurs provisions. Ceux qui n'en avaient pas fini avec leur lot essayèrent de s'en débarrasser durant la pause. Ils devaient tous faucher le même nombre de travées, quel que fût le temps mis pour ce travail. Les lots étaient en général bien équilibrés et, sur ce champ très régulier, le partage avait été facile. Le métayer le plus à la traîne était, naturellement, Kankaanpää.

Axel était « dans le sac de la maison » et il mangea avec les Kivivuori. S'il était doux de recevoir le pain beurré des mains d'Elina, il était plus difficile de l'avalier ! Il avait très grande faim, mais la proximité de la jeune fille lui interdisait de s'empiffrer. Elina était si rayonnante qu'elle empêchait les autres de déborder selon leur coutume. Axel mâchait son pain avec ses dents de devant, sans faire claquer sa langue et la gorge ne laissait pas passer les bouchées. L'homélie quotidienne d'Otto était vraiment déplacée ! C'était choquant ! Ne déclara-t-il pas tout en mangeant :

– Te remplis pas l'estom... Y'aura sûrement un casse- croûte ! Bois pas trop de cette cervoise, elle scie les pattes quand on commence à suer !

L'« estom... » ! Comment peut-on dire un mot comme : « estom » ?

Depuis qu'Axel avait remarqué que la jeune fille le regardait avec des yeux amicaux, son habituelle grossièreté avait complètement disparu. Le moindre juron lui semblait superflu en présence d'Elina.

S'il avait pu se voir, il ne se serait pas reconnu ! Il avait purifié son langage et il adoptait des attitudes qu'il aurait, il n'y avait pas si longtemps, taxées d'enfantines et, pourquoi pas, de honteuses. Mais le moindre signe d'encouragement de la fille Kivivuori le payait de ses peines. Il lui semblait que ces signes se multipliaient, les derniers temps. Ce changement dans le comportement d'Axel avait aussi modifié les manières de voir d'Elina. Elle avait toujours présente à l'esprit l'image du garçon, blessé, et elle essayait de lui faire oublier ce mauvais moment. Elle y pensait souvent et, parfois, un sentiment véritablement tendre s'éveillait en elle quand elle remarquait les gestes maladroits mais déjà plus purs.

Aune Leppänen participait aussi à la moisson. En la voyant arriver, le matin, Axel avait craint une rencontre, mais Aune appartenait aux employés du domaine et resta avec leur groupe. Elle revint un peu avant les autres, à l'heure du déjeuner, et s'approcha des Kivivuori. Par bonheur, Oskou fut le premier à parler et il entraîna Aune pour lui montrer comment on aiguisait une faux.

Pendant ce temps, Axel pensait qu'il fallait mettre un point définitif aux rencontres avec Aune. Il avait un peu peur. Si Elina venait à savoir...

Elina se retira bientôt, quand Oskou et Aune furent de retour, car elle ne voulait pas subir les discours de son frère. Ils lui rappelaient trop les allusions qu'elle avait pu entendre et qui les concernaient tous les deux. Aune, de son côté, recherchait la compagnie d'Elina, qui lui permettait de faire meilleure figure. Seulement Oskou était là qui ne cessait de la plaisanter à sa manière. Même pour la moisson, Aune avait un costume de fête. Il serait sans doute plus exact de dire qu'elle avait le costume de tous les jours qu'elle mettait aussi lors des fêtes. Aune était de ces filles qui, dès qu'elles ont quelque chose de nouveau, se le mettent sur le dos. Faut ce qu'il faut !

Elina demeura un instant seule, puis elle alla trouver Axel.

– C'est tranchant maintenant ?

– Comme un rasoir !

– As-tu l'intention de battre le contremaître ?

– Si je peux.

– C'est fou ! Pourquoi donc faire toute cette histoire ?

– C'est pour montrer à cet enfariné de gros Manou que les métayers veulent pas de ses forfaits qui font suer sang et eau !

– Mais ce n'est pas comme cela qu'on pourra les faire diminuer, au contraire !

– Oui... Tu ne comprends pas... On crache un peu plus le sang, c'est vrai... Mais, en même temps, on lui fait baisser la tête, à ce diable !

– Le contremaître n'est quand même pas si méchant... chant...

– Allons ! C'est le suppôt de Manou et, qu'il soit méchant ou non,

c'est quand même lui qui maltraite les gens !

– Mais le baron ne t'a rien fait !

– À moi, non... Mais à toi...

C'était venu sans qu'il y pense et dès qu'il comprit ce qu'il avait dit, le garçon voulut parler d'autre chose. Mais c'était trop tard. Elina avait entendu, et bien entendu. Elle essaya de cacher son trouble en riant :

– C'est pour moi que tu fauches ?

– Pourquoi pas !

Elina retourna vers son père et Axel fut seul de nouveau. Il lui semblait, pour la première fois, que quelque chose de grand allait se produire.

Seigneur Jésus ! On recommençait. Axel se porta en avant. Il sentait que ce n'était pas une affaire de vitesse mais d'endurance et voulut ne plus se préoccuper de ce que faisait le contremaître.

Comment cela se passerait demain, et après-demain ?

Le troisième et dernier jour en était à sa moitié. L'atmosphère était lourde. Si le contremaître voulait sauver son honneur, il lui fallait terminer premier toutes les travées restantes. Il en avait déjà tant perdu que c'était le seul moyen de se rattraper. Le matin, on en avait fait trois et Axel en avait gagné deux. La troisième était l'une des plus mauvaises qu'il ait jamais eues à faire. L'intendant avait eu, lui aussi, de mauvaises travées mais cela ne suffisait pas pour excuser sa défaite.

Un peu plus tard, le baron vint sur le champ. On était toujours silencieux et ce n'est que pendant les pauses que les voix s'élevaient, déchargeant tout un tas de méchancetés sur le contremaître. Le bagou des faucheurs rendait ce concours inégal car tous se liguèrent contre l'homme du domaine et soutenaient Axel.

Quand le baron vint, le contremaître put constater que le patron accordait plus d'attention à Axel qu'à son employé.

Le baron se tenait sur le lot des Kivivuori, sans leur accorder un seul regard. Seul Axel l'intéressait.

– Tu fauches aussi au presbytère ?

– Oui.

Le baron fit un signe de tête approbatif. Puis il regarda son intendant et fronça les sourcils. Le domaine était en train de perdre.

Il ne restait plus qu'une travée et les deux seuls concurrents en présence étaient le contremaître et Axel. Les autres avaient abandonné. Certains même étaient en retard d'une travée tout entière, bien qu'ils eussent fauché la nuit précédente au clair de lune. Axel sentait qu'il commençait à faiblir. Ses pieds se traînaient et ses oreilles tintaient. Il fallait pourtant qu'il termine premier cette fois-ci encore, sinon ce ne serait jamais qu'une demi-victoire, et il avait l'impression,

par instants, qu'il allait s'écrouler sur place ! Les bras et les épaules lui brûlaient comme s'il avait porté un incendie sur le dos. Trois jours à se balancer... Il lui semblait entendre grincer les os de son bassin !

Il avait tant maigri au cours de ces trois journées que son visage avait changé. Ses yeux étaient cernés, ses lèvres droites comme un coup de hache. Le sourire d'Elina ne pouvait plus l'adoucir.

Le matin, il avait trouvé agréable d'entendre Otto parler derrière lui.

– Ben, voilà les faucheurs séparés et les ombres par-derrière... On balance drôlement bien la faux dans ce monde, même si on n'est pas un poumon de l'Europe !... Mais, bien sûr, ça prouve rien...

Otto, durant ces trois jours, n'avait pas cessé d'aiguillonner le jeune homme et si, parfois, le contremaître prenait un peu d'avance, on entendait Otto crier :

– J'aurais jamais cru ça de ce gars !... Eh, les filles, si vous voulez, je me fais votre porte-parole !

– T'en as déjà une à marier !

– Ça suffit pas... Ça suffit pas... Mais faut que je voie le derrière, des fois que je le présenterais !

Axel serrait le contremaître.

On était sur la fin et les fanfaronnades d'Otto devenaient désagréables. Il fallait laisser les choses se faire, sans vouloir biaiser. La moitié de la travée était fauchée et l'intendant se trouva en arrière. Mais lui aussi faisait sa dernière coupe ! Axel avait conservé un bon rythme et, en se maîtrisant, il devait pouvoir tenir et poursuivre ainsi. Il savait que si son adversaire perdait, la crainte inspirée par cet homme s'évanouirait d'un coup. Ce taureau avait bien des forces en réserve – on en pouvait être certain – mais il ne devait pas savoir les utiliser. Les lieurs de gerbes commençaient à murmurer que l'homme du domaine gesticulait un peu trop et qu'il faisait des plats.

Le baron se trouvait toujours là pour voir la fin du concours mais, maintenant, les employés ne se gênaient plus pour dire ce qu'ils pensaient. Ils excitaient Axel. C'était pour eux qu'il devait avancer et qu'Elina fût ou non derrière lui le laissait indifférent. Il regardait fixement devant lui, les yeux mangés par la sueur. Il entendait le sifflement de la faux et voyait l'éclair de la lame dans les pailles. Tout le reste lui était indistinct. Il se répétait sans cesse :

« Faut gagner cette travée... Faut pas s'éparpiller... Faut pas s'inquiéter... »

Il fut bientôt évident à tous qu'à moins d'accident, le gars devait l'emporter. Les paroles se firent encore plus claires, plus allusives et le baron ne put plus ignorer l'état d'esprit de ses gens.

– Marttila !... Pour l'honneur du domaine !... Le gars du presbytère est en avance... Il a déjà trop de travées... À vous la dernière !

Mais le contremaître avait fait ce qu'il avait à faire. L'hostilité latente des autres faucheurs l'avait peu à peu affaibli, miné, amolli et il ne se sentait plus capable de faire mieux qu'il ne faisait. C'est d'une voix blanche qu'il répondit au baron :

– J'ai... concours... essayé... faire mon travail...

Le baron fut sans pitié. Il avait honte car il comprenait qu'à l'arrière-plan du concours, il y avait ce métayer qui devait être expulsé et qui souriait, l'air innocent. Méprisant, le baron se détourna de son féal.

– Pas bien !

Les gens n'étaient pas plus délicats que le baron !

Kankaanpää finissait juste sa travée. Mais, comme beaucoup d'autres, ce n'était pas sa dernière, il lui restait encore à faire. Le père et le fils, Elias, avaient fauché à tour de rôle. Le fils terminait le premier de sa série. Il partit en courant boire de la cervoise et, tout en allant au tonneau, il aiguisa sa faux à grands coups. Pour revenir, il se mit de nouveau à courir tout en aiguisant et, en plus, il défit les boutons de sa braguette. Malgré les femmes qui se trouvaient là, il continua à courir, aiguiser et faire de l'eau.

– Maintenant, criait-il, les temps sont tels... Cet Axel va peut-être bien gagner si on ne se presse pas !...

Le baron lui tournait le dos mais, aux rires des gens, il regarda dans sa direction. La braguette était refermée mais les rires et les regards lui firent flairer quelque chose de pas très normal de la part de ce garçon. Elias se remit au travail en gesticulant déraisonnablement.

– C'est pas le contremaître qui m'inquiète... Mais cet Axel, faudrait quand même le rattraper !

Le baron faisait des yeux ronds.

– Hein ? Hein ? Qu'est-ce qu'il fait ce gars-là ?

Ceux qui se trouvaient près du baron se penchèrent sur leur ouvrage, prirent un air sérieux et attentif. Le baron souffla et laissa cette histoire en plan. Axel faucha le dernier andain et resta là appuyé sur sa faux. Il avait envie de se jeter par terre, mais il n'en fit rien : il fallait faire comme si de rien n'était. Le baron vint vers lui.

– Bien, garçon... Salement bien ! Je veux des hommes bien... Tu laisses le presbytère et tu deviens mon homme ! Je te donne une métairie !

Axel regardait le baron de ses yeux éteints et lourds. Il aurait aimé pouvoir lui dire ce qu'il pensait mais il n'en avait plus la force et lui répondit d'une voix basse :

– Je peux pas changer... J'ai personne pour faire les redevances.

– Tu es seul ? Pas de père ? Pas de frères ?

– Si... Mais père est malade et les frères sont trop jeunes !

– Si un jour tu veux, tu viens me voir... Pour toi, j'aurai toujours

une place libre !

C'est en entendant ces mots que l'intendant termina sa travée. L'homme qui avait tout tenté pour son maître n'eut pas droit à un regard.

Otto mit en place sa dernière gerbe et dit à la cantonade :

– Il était temps que tu finisses, gars, on n'a pas encore lu *le Journal du peuple*, même toi, l'Incorruptible ! Et dire qu'il y en a qui prennent le temps d'apprendre le socialisme à leurs chevaux !

– Qu'est-ce qu'il y a ? Qu'est-ce qu'il dit ?

– J'me parlais un tout p'tit peu à moi !

– Tu mens ! Chaque mot que tu dis, c’est des saletés ! Pars du champ ! Tu reviens plus !

– Même pour les redevances ?

– Non ! Jusqu’à ton départ l’été prochain, tu n’as pas de loyer ! Pas de redevances ! Je te veux pas sur mes champs ! Personne de chez toi... J’ai dit ! Pars !

– Monsieur s’en souviendra ? Vous avez tous entendu les gars ? J’habite la métairie jusqu’au bout de mon temps sans avoir de loyer à payer ! Si on change d’avis, je ferai les redevances qui resteront, mais pas celles du passé !

– Ma parole n’a pas besoin de témoins ! Ce garçon-là, c’est un bon garçon ! Toi, de la merde ! Va-t’en !

Ce fut pourtant le baron qui partit le premier. Quand il fut un peu plus loin, tous les faucheurs se mirent à jacasser en félicitant Otto. Il n’y en avait pas beaucoup pour oser parler comme lui ! Puis ce fut au tour du contremaître de recevoir la douche. Il alla chercher son bourgeron qui se trouvait sur un buisson et on put l’entendre grogner :

– J’ai une cabane pour ma tête... J’ai pas besoin... J’ai une cabane et si je veux... moi aussi... pour ma tête...

Les esclaves du travail continuèrent un temps à s’agiter. Éreintés, ils trouvaient encore la force de terminer leur ouvrage tandis que leur esprit se réjouissait de cette belle revanche. « Le monsieur de Finlande » venait de recevoir un bon coup dont il se souviendrait ! Sous les moustaches, les lèvres baignées de sueur et de cervoise grimaçaient un sourire.

Le vainqueur buvait. Il tenait le baquet à deux mains. Quand il l’eut vidé, la fatigue se mit à peser de tout son poids. Les mains nerveuses tremblaient. Les jambes ne voulaient plus porter le corps...

Le voyage de retour se fit en silence. Otto pensait déjà que tout cela n’était rien d’autre qu’un beau jeu de gosses et qu’il valait mieux ne pas trop s’en vanter. Oskou aussi était éreinté. Il avait, en plus de son travail, fait une partie de celui d’Elina qui se traînait, apathique. Ou approchait du croisement où on allait se séparer. Axel attendait un petit signe des yeux de la jeune fille. Elle le regardait mais demeurait tout à fait inexpressive, indifférente, épuisée. Axel remarqua qu’en cet instant, ce visage était bien ordinaire et quelconque. Elle n’était plus aussi belle qu’avant. La joie avait fui de ses yeux et de son visage. La fatigue avait tué cette flamme.

En le quittant, Otto lui dit :

– On se mettra d’accord après. Tu auras ta part, sois tranquille !

Oscar ne dit rien. Elina aussi demeura silencieuse.

Mais Axel n’avait plus la force de perdre espoir. La faux sur l’épaule il avançait lentement vers sa maison. Il dut s’asseoir, près du pin à

Mathieu. Il s'étendit sur le côté. Des flammèches de toutes les couleurs dansaient devant ses yeux. Il but une grande rasade de cervoise d'orge.

Chapitre X

I

Tout le village était en émoi. On allait à la ville, on empruntait des vêtements... On allait faire la noce ! Il allait y avoir de véritables noces ! La Maison des travailleurs était prête et Yanne Kivivuori voulait que son mariage avec la fille Silander se fît là !

Chez les Koskela, on se disputa. Youssi ne voulait pas consentir à donner de l'argent pour un nouveau costume. Axel finit cependant par obtenir la somme nécessaire à l'achat d'un chapeau neuf.

Depuis quelque temps, Axel prêtait une attention particulière à son aspect extérieur. Il se lavait soigneusement et se rasait très souvent. Deux fois il vint aider Alma dans ses travaux de nettoyage et elle en fut tout étonnée. Les jeunes frères recevaient de nombreux reproches concernant leur propreté.

– Est-ce qu'on ne pourrait pas tisser un tapis pour cette salle commune ?

La mère eut un costume pour ces noces mais c'est en vain qu'Axel déploya ses efforts pour l'habillement du père. Le jeune homme put dire ce qu'il voulait, l'irascible bonhomme marmonnait et restait le même. On pouvait le cajoler, le prier ou le gronder, Youssi n'avait qu'une réponse :

– Dis tout ce que tu voudras, ça te rapportera rien ! Faut que tu payes toi-même tes décorations !

On se disputa aussi à propos du cadeau de noces. Alma avait, dans le tiroir de sa commode, un beau fichu de belle étoffe dont on ne se servait pas, mais les garçons ne voulurent pas que ce fût là le cadeau des Koskela. Ils eurent gain de cause et rapportèrent, triomphalement, de leur voyage en ville, une coupe en verre fumé. Son prix étonnait un peu tant il était bon marché et on s'empressa de faire disparaître l'étiquette.

Axel était retourné chez les Kivivuori après le concours et avait reçu sa part de salaire. Tout d'abord il refusa, mais sans forfanterie. Elina fit celle qui ne voyait rien. Elle avait plutôt tendance à s'apitoyer sur le sort du contremaître et semblait vouloir s'intéresser à lui plus qu'aux autres. En dehors de cette réprobation manifeste, Axel eut droit à de nombreux mots amicaux et à bien des jolis sourires.

On avait passé plusieurs jours à préparer les noces chez les

Kivivuori et à la Maison des travailleurs. Emma Halme avait été nommée chef cuisinier et Anna l'aidait de son mieux. On faisait la noce chez le fiancé, à l'ancienne manière. La raison essentielle en était la place disponible ici. Et puis, cette noce, c'était une belle consécration pour la Maison des travailleurs !

– Tous deux, Yanne Kivivuori comme Sanni Silander, sont enfants d'hommes de confiance de la classe ouvrière ! disait Halme.

Youssi, Alma et les deux plus jeunes garçons vinrent ensemble à la Maison des travailleurs. Axel s'y rendit seul, de son côté. Il avait honte du père sans vouloir se l'avouer.

Les poutres du nouveau bâtiment n'étaient pas peintes. On avait nettoyé les alentours. On sentait que cette construction n'avait pas encore servi, bien que quelques boîtes à tabac fussent mêlées aux tas de saletés. Cependant, on ne voyait encore ni bouteille vide, ni papier à bonbon ; on ne pouvait ramasser ni jarretelle ni de ces boîtes en carton sur lesquelles se trouvaient l'image d'une femme nue et quelques mots en français. D'ici peu, tout cet attirail ne manquerait pas ! Ce bric-à-brac était l'une des constantes des environs des maisons foncières, des maisons de travailleurs, de pompiers, d'associations de jeunes ou de tout autre édifice élevé grâce aux travaux bénévoles, tout au long des collines de Finlande, et ce pour la plus grande gloire des associations idéalistes marquant de monuments historiques le chemin culturel de notre peuple.

Sans chercher à se rapprocher des Kivivuori, Axel se mêla à la foule. Il vit Oskou s'affairer, un manteau de femme sur le bras. Cette fois-ci, Oscar ne pouvait pas le rejoindre pour plaisanter avec lui. Il lui fallait suivre la famille Silander.

On annonça bientôt :

– V'là le pasteur... Laissez-le passer !

Le pasteur arriva, s'inclinant d'un côté et de l'autre. Il souriait gentiment sans pouvoir cacher son angoisse. Pour lui, comme pour les autres d'ailleurs, ces noces avaient un caractère politique. Il lui fallait présider à cette union dans la Maison des travailleurs et la préméditation de cet acte le tourmentait. Mais ce malheur n'allait pas sans consolation : le nom de Dieu serait présent dans cette maison-là aussi ! Otto et Anna allèrent à sa rencontre et le menèrent au banc d'honneur avec une politesse remarquable. Otto savait, quand il le voulait, se conduire comme un être humain !

Les violoneux, accordéonistes et violonistes, se préparaient quand on entendit murmurer :

– Les v'là !... Dégagez la porte !... Hé ! Tirez-vous de côté...

Le couple se présenta à la porte et les musiciens se mirent à jouer. On attendait surtout Yanne en se demandant quelle tête il pouvait bien faire maintenant. Il n'y avait pas d'erreur, il paraissait sérieux et

regardait droit devant lui en conduisant Sanni par la main. La jeune fille rougissait, tendue, en s'appuyant à son bras. Yanne était bien agréable à voir dans son nouveau costume et avec ses cheveux coupés, et plus d'une commère chuchota que la mariée ne le valait vraiment pas !

– C'est un beau gars ! On se demande ce qui a bien pu lui arriver !

Et ce fut la bénédiction.

Tout raide, son livre à la main, le pasteur se racla la gorge et commença. Il demanda à Yanne, devant Dieu et devant les témoins qui se trouvaient là, s'il voulait bien de cette Alexandra Mathilda Silander pour femme.

– Oui je le veux, répondit Yanne.

Et le père pensa : « Y'a des jours où faut bien répondre carrément !

»

Anna regardait le couple, un air angélique sur le visage. Puis son menton se mit à trembloter et il lui fallut bientôt se réfugier dans son mouchoir. Les pleurs de la mère firent pleurer Elina mais la jeune fille, elle, continua à regarder.

Axel n'avait pas quitté Elina des yeux – il ne s'intéressait absolument pas au couple des jeunes mariés – et de nouveau il lui sembla que la jeune Kivivuori était si lointaine qu'il ne pourrait jamais l'atteindre. Maintenant, elle se trouvait avec le troupeau des Silander...

Le pasteur fit un discours à l'adresse des jeunes amoureux et leur dit qu'il fallait fonder leur avenir sur un roc d'amour et d'honneur, paroles qui firent faire la moue à plus d'un garçon de l'assistance. Ils ne pouvaient s'empêcher de penser au Yanne qu'ils avaient connu. Mais Yanne se tenait raide comme un passe-lacet, la pensée vraisemblablement aussi vide que le visage.

Le pasteur souhaita bonheur et joie aux jeunes mariés et à ceux qui les imiteraient. Silander tapota la joue de sa fille et écrasa la main de Yanne dans les siennes en disant d'une manière un peu trop officielle :

– Soyez heureux ! Tu me prends mon seul bien, mais je te l'accorde bien volontiers !

Un idéaliste produisit un petit poème.

Plongée dans ses pleurs, Anna était bien incapable de parler. Elle embrassa sa bru, geste qui fut fort remarqué car, s'il n'était pas inconnu des paysans, il était rarement fait. On se demandait si elle allait aussi embrasser le gars, mais cette manifestation aurait été déplacée et elle dut le sentir. Anna se contenta donc de serrer la main de son fils. Elle s'éloigna et, à ce moment-là, s'essuya les yeux, chuchota quelque chose à Elina et, tout en battant des cils, se mit à regarder le plafond. Son air était redevenu tout à fait normal.

Les souhaits de bonheur d'Otto, on ne put pas les entendre. Mais la

tête de la mariée en disait suffisamment long et tout le monde était satisfait. On en savait autant qu'on pouvait !

Après Oskou, se fut le tour d'Elina. À côté d'Axel se trouvaient quelques jeunes invités, sans doute des gars de la famille Silander, et le jeune Koskela eut tout loisir de les entendre discuter.

– Aïe, aïe... Aïe... Diable, on doit pouvoir s'enivrer avec ça !

– Dès que la danse commence, j'lui tombe dessus !

– L'est bien roulée !

Axel s'éloigna. Cette journée était pénible. Il y avait des gars du bourg !

Il alla, à son tour, présenter ses souhaits et félicitations et, dès que ce fut fait, il se retira vers le fond de la salle. Youssi aussi y alla, un sourire ambigu sur les lèvres. Il s'inclina à plusieurs reprises en leur serrant la main. Axel détourna la tête pour ne pas voir ce spectacle.

Quand tout le monde eut salué et félicité, Halme se présenta devant les mariés.

– Sanni, Yanne ! Avant d'aller jouir des mets préparés par la maîtresse de maison – acte qui de tout temps a fait fuir la raison de l'âme – je voudrais, en tant qu'ami mais aussi en tant que votre parrain civil, vous dire deux mots.

« Nous voici, dans cette maison aux murs nus, aux fissures emplies de mousse. Les coups de hache se voient encore sur les poutres ! Mais songez avec quel zèle, quel amour, quel idéal ces murs ont été élevés ! Sanni, Yanne ! Jusqu'à ce jour, cette maison n'était qu'une construction anonyme mais, maintenant, voici qu'elle est autre. Elle est consacrée par son premier service et il m'est bien agréable de penser que cette inauguration est un mariage. Le mariage est une union ! Éternelle ! Indissoluble ! Et c'est pourquoi il est en pleine harmonie avec ce bâtiment qui est, qui sera toujours, pour nous tous, le symbole de l'union. Oui ! Sanni, Yanne ! Voilà un instant, je parlais de ces coups de hache que vous voyez. Quand vous commencerez à construire votre vie commune, faites-le avec le même amour, avec la même pureté idéaliste que ceux qui ont présidé à la construction de cette maison.

« Souvenez-vous que le mariage n'est pas seulement une union basement matérielle, mais aussi une union hautement spirituelle. Vos auras se sont rencontrées et c'est ainsi que vos corps astraux se sont unis bien avant que votre pensée n'y songeât...

– Ça devient du haut socialisme, murmura quelqu'un dans le fond de la salle.

Et un autre qui ne comprenait goutte à toutes ces paroles :

– Ces deux mots... ben... ça commence à s'étirer !

– Sanni, Yanne ! La Maison des travailleurs est le lieu même où vous vous deviez de fêter votre mariage ! Le socialisme est, comme

j'aimerais à le dire, le témoin de vos noces ! S'il ne l'était pas, tu peux être certain, Yanne, que je n'aurais pas demandé à mon ami Kalle de te trouver un logis. Je suis persuadé que notre conception de l'unification du monde a favorisé la rencontre de vos auras. Mais souvenez-vous que les idées les plus grandes sont sans cesse la proie de nombreux dangers. Cette aura, claire et pure, risque toujours d'être souillée, salie. Notre vie nous lie à cette surface de Tellus, mais, pourtant, elle est plus solidement rattachée à l'âme qu'au corps. Le chemin de l'homme est long et, en nous, il y a encore beaucoup du cannibale ! Cependant, peu à peu, l'idée du socialisme nous illumine et l'on peut déjà, par instants, entrevoir ce qu'est un être humain.

« Sanni, Yanne ! La roseraie de la vie vous attend. Avec ses fleurs et ses épines. Avancez donc sur ce chemin ! Faites-y naître cette nouvelle génération dont nous rêvons et que sans doute nous ne verrons pas ! »

Yanne claqua des talons et Sanni fit une très jolie révérence. Halme s'en retourna à sa place, au banc d'honneur, en toussant légèrement, comme il se doit lors d'une fête. En s'éloignant du couple, il déclara :

– C'est sans doute au tour de la maîtresse de maison maintenant.

Puis il fit pivoter son cou d'un côté et de l'autre afin de décoller la peau du col et cet exercice le fit un peu geindre. Enfin, il se tourna vers Silander, assis à côté de lui.

– Oui... Que devient donc ton idéal de coopérative ?

On offrit du café au pasteur qui était venu féliciter Halme pour son beau discours. Le maître-tailleur rit en se méprenant sur le sens de ce que lui disait le pasteur.

Le moment le plus critique était arrivé pour le jeune couple. Il lui fallait rester assis, face à la salle, sans plus bouger qu'une statue, tandis que toute l'assistance les contemplerait, que les gens de service iraient et viendraient et que tout le monde, sauf eux deux, pourrait chuchoter et s'amuser, produisant ce brouhaha sans lequel aucune fête ne peut progresser.

Puis on apporta le jus de fruit et les plateaux de gâteaux. Elina en portait un et Axel put voir les gars du bourg se hâter vers son assiette.

– Merci, mademoiselle !... D'abord moi... Ne donnez rien à celui-là, il est un peu fou...

– Eh !... Je peux prendre ce cœur ? Je veux dire, sur l'assiette ? J'oserais pas penser plus loin...

– Est-ce que la demoiselle ne me remarque pas ? Ces deux gars-là ramassent tout pour avoir de quoi manger chez eux...

Axel gardait la tête penchée.

– 'Parlent comme des donzelles !

Mais le pire, c'était de voir le sourire rayonnant qu'elle adressait à ces garçons ! Axel ne voyait pas qu'elle avait le même sourire pour tous les jeunes de cet âge et qu'aux vieux elle souriait aussi, mais avec

respect, comme en un hommage.

Axel s'éloigna d'Elina et se laissa offrir du jus par Emma Halme.

Les tables à café étaient alignées au long des murs et, comme le père Youssi n'avait rien, on le vit se servir sans l'aide de personne. Autrement, il demeurerait assis dans son coin, raide et solitaire, ayant l'air de ne rien avoir à faire dans cette Assemblée.

Les premiers accords des violoneux retentirent.

Après un premier essai, la valse de noce débuta réellement. Yanne se leva, prit la main de Sanni et ils se mirent en place. Le rythme de cette vieille valse faisait tourner le couple à une allure endiablée tandis que, tout autour de la salle, les mains battaient la mesure sans commettre d'erreur.

Un jeune homme déjà ivre – c'était le premier de ces noces – tapait le sol de son talon et chantonnait tout doucement :

Je connais une fille aux yeux bleus,

Aux lèvres pourpres, aux joues rouges...

Après la valse des mariés, ce fut la valse des beaux-frères. Oscar dansa avec la mariée et Elina avec un cousin de Sanni. On pensa qu'Oscar était un fin danseur car, parfois, il parvenait à faire des pas en surnombre ou bien agrandissait les cercles en de belles envolées. Et puis, il ne tenait pas la jeune fille la main tendue mais, contrairement à ce que faisaient les autres, cette main tournée vers son oreille.

Elina dansait encore avec incertitude, d'autant plus qu'elle était exposée aux regards de tous. Rouge de joie, elle essayait de suivre son cavalier qui, sans remarquer les bizarreries d'Oskou, s'appliquait à mettre en jeu tout son savoir-faire d'habitant du bourg.

Puis ce fut le tumulte de la danse générale, et les noces ne furent plus qu'un original vacarme où se mêlaient musique, murmures, heurts de vaisselle, piétinements.

Selon les bonnes habitudes, le pasteur était parti juste avant le début de la danse. Auparavant, il avait échangé quelques mots avec les hommes de valeur assis sur le banc d'honneur, c'est-à-dire avec Halme et Silander. On avait parlé de la Maison des travailleurs et le pasteur avait remercié Halme pour ses projets d'organisation de « soirées ». Il avait soufflé, tout en hochant la tête :

– Bonnes préoccupations... Bonnes préoccupations...

Mais il n'y avait nul entrain dans cette conversation ! Le temps de la maison du corps des pompiers était passé et on ne se regardait plus droit dans les yeux en se parlant des questions culturelles. Des deux côtés, on sentait clairement qu'on parlait pour ne pas se taire, pour faire quelque chose. Et comme on était des gens polis, on se résignait à cette situation et on prenait un air amical.

Quand le pasteur fut parti, on commença à entendre les hommes assis au banc d'honneur discuter avec animation.

– Bon dieu ! À quoi ça sert ce Sénat ? Il est dans de drôles de mains ! Et si la situation se fait difficile, l'Assemblée est dissoute... C'est comme ça... Faut plus parler de ces histoires-là, sinon on fera fuir toute la joie !... Mais quand on pense que les directeurs des usines vont jusqu'à Pietari pour faire approuver les nouveaux horaires ! Hellperi a dit, la dernière fois qu'il est venu nous voir, que ces messieurs se conduisent avec nous d'une manière bien cavalière ! Quand ils veulent pas que les revendications des travailleurs aboutissent, ils nous parlent de la patrie et le tsar a bon dos !... Le pire, c'est que les électeurs se fatiguent ! Ils croient que ça marche tout seul... Mais on essaye quand même d'obtenir quelque chose... Si la loi pouvait avoir un effet rétroactif, Otto aurait plus besoin de partir et toutes les anciennes expulsions seraient sans valeur ! Ça aussi on le trouve dans les propositions de ce Paasikivi⁴⁸ et même dans celle de ce fichu diable de Joonas Kastrein... Naturellement les maîtres suédois s'y opposent mais on les connaît et on sait qu'il faut se méfier avec ces gars- là !... Ouais, c'est du tout pareil aux histoires de la loi communale et paraît qu'on se bagarre dur au Sénat là-dessus... On dit... Faudrait peut-être prendre un bout de pain pour que les femmes s'énervent pas ! Pour une fois qu'elles ont de bonnes choses !

Le murmure de la discussion s'élevait sans cesse. Les « hommes de valeur » allaient parfois faire un petit tour dehors, par groupes de deux ou trois, et alors lampaient un peu d'eau-de-vie. Silander était considéré comme le plus important de tous, non seulement parce qu'il était l'invité mais aussi parce qu'il était secrétaire de l'association du bourg depuis que Hellberg était député, et que cette association était plus importante que celle de Pentinkulma.

De temps à autre ces hommes regardaient les danseurs et faisaient quelques remarques sur la jeunesse et sur « cet âge-là ». Valenti Leppänen demeurait avec le groupe des discuteurs et prenait parfois part à la conversation lorsqu'on le laissait faire.

– Ben, dit Silander d'un air indifférent. Est-ce que ce secrétaire pourrait pas se tenir sur le plancher ? C'est là qu'ils sont, ceux de son âge !

Valenti se refusa à cette invite en riant. Il ne dansait pas et les filles ne l'intéressaient guère ! Il ne les évitait pas mais adoptait à leur égard une attitude légèrement paternelle. Et puis, aujourd'hui, il se sentait plutôt découragé, le poème qu'il avait envoyé au *Journal du peuple* lui avait été renvoyé.

Sa sœur Aune, elle, ne quittait pas la piste de danse. Elle passait d'un cavalier à un autre et les garçons se la disputaient presque, surtout ceux qui étaient ivres, même ceux du bourg, car tous sentaient que sa langueur inconsciente était riche en promesses. Henna la regardait faire avec humeur et murmurait aux commères de son

voisinage :

– On s'arrache la fille... Elle a mis sa nouvelle blouse... C'est une belle... tststststs...

Axel restait près du seuil sans rien faire. Quelques garçons de connaissance lui dirent, en passant, des phrases banales auxquelles il répondit tout aussi banalement. Pour la première fois de sa vie il regrettait de ne pas avoir pris de leçons de danse. Il voyait Elina s'enivrer de joie dans le va-et-vient de la noce et si, au début, il avait essayé de n'y pas prêter attention, il ne put y demeurer longtemps insensible. Libérée de son service, Elina n'avait manqué aucune danse. Les nouveaux parents du bourg la considéraient comme leur et ce n'est que par hasard qu'un garçon de son village réussissait à la faire danser. Elle parvint peu à peu à vaincre sa timidité et elle put se délecter de l'attention qu'on lui portait. Elle n'était cependant pas la reine du bal. La fille du frère de Silander, une belle citadine de Tampere, remportait tous les suffrages, mais seuls osaient l'inviter quelques anciennes connaissances et Oscar qui ne s'encomrait pas de convenances. Pourtant, elle n'avait pas dix-sept ans, mais ne s'émerveillait pas de tout et de rien et ne remerciait pas à tout bout de champ ! Elina avait cet âge et faisait tout ce dont l'autre s'abstenait. La jeune campagnarde ne cherchait pas à savoir si elle devait ou non refuser les invitations à danser, même si les danseurs sentaient un peu l'eau-de-vie. Ce n'est que lorsque le cavalier, un air inquiétant sur le visage, fouillait dans la poche de son gilet pour y vérifier la présence de la bouteille interdite qu'Elina refusait l'invite à aller faire un tour dans la proche forêt. Le danseur acceptait ce refus avec le plus grand calme et le plus grand naturel. Le cavalier suivant faisait oublier la vilaine affaire.

Un instant, elle se trouva face à Axel et son air malheureux la frappa. Mais le moment d'après elle l'oublia.

Axel sortit. Il était en colère. Contre lui. Il était jaloux et furieux d'avoir à reconnaître que dans ce joyeux tohu-bohu, Elina oubliait tout, qu'elle était loin de lui. Mais avait-elle jamais été près ? Ne se trompait-il pas en accordant une telle importance à quelques signes amicaux ? Que pensait-elle réellement ? Rien... Elina ne riait-elle pas avec ces danseurs ? N'était-elle pas encore plus amicale avec eux ? Tout cela était bien amer !

Le gars enfonça ses mains dans ses poches et murmura :

– Bon début de belle pouliche ! Qui ne voudrait pas la chevaucher !

Il alla faire un tour et rencontra Oskou.

– Où donc as-tu été ?

– Là-dedans !

– Viens siffler un coup !

Ce n'était pas la première fois que Oskou l'entraînait mais ils

avaient réussi à ne jamais s'enivrer. Axel prit, cette fois, deux verres, coup sur coup. Il avait souvent eu le désir de boire ainsi mais toujours la présence du père ou de la mère l'en avait empêché. Après Oskou, ce fut Elias Kankaanpää qui lui offrit à boire. Et il n'en resta pas là...

– Prends ça, Koskela ! Toi, t'es notre meilleur gars. C'est bien ce que je pensais quand ce foutu contremaître suait sang et eau ! T'en as fait ce que tu voulais !... Regarde ! Pour un gars comme toi, j'aurai toujours une goutte... Je me priverai s'il le faut !... Pourtant, j'en ai fauché dans ma vie !... Bois encore un coup !... Tu sais, l'été est court en Finlande ! Tu trouves pas ça beau, ce ciel bleu ?... La lune... ben mon con ! Tiens, la voilà qui se lève !... Vas-y donc... T'es solide, toi !... Tiens, moi je retourne là-bas... Je connais une bonne frotteuse...

Et l'autre retournait vers la maison, en relevant les jambes de son pantalon et en soufflant.

Axel, qui sentait que l'eau-de-vie lui montait à la tête, partit faire un tour dans les bois. Par petits groupes, des ivrognes sirotaient, cachaient leurs bouteilles et se disputaient.

– Putain de bordel, les gars, moi j'ai jamais pensé lui en faire cadeau ! Faudra bien qu'un jour ce vieux Töyry me la rende, ma métairie ! Et s'il veut pas, ben alors, j'lui montrerai comment qu'les poules pissent. !

– 'Coute, Laurila... Grogne pas ! Tu sais bien qu'un jour, on fera ce qu'on veut ! Alors, hein, écoute, ce jour- là, le travailleur finlandais, faudra plus lui marcher sur les pieds ! Tous ces messieurs, ils ont voulu qu'on soit des serfs, mais on va leur montrer c'qu'ils font, les serfs ! Aatou Halme, il mange plus de viande mais, aussi avisé qu'il soit, bouffer des feuilles d'herbe, ça fait pas venir le socialisme !... Ouais, c'est un bien brave homme, l'Aatou...

Axel s'entendit appeler. Il alla vers le groupe d'où venait l'appel, et y fut reçu à bras ouverts. La défaite du contremaître du domaine avait fait de lui un homme apprécié.

– Axel, c'est notre homme ! Un des meilleurs ! Axel, ta main ! Tu sais que c'est une main de frère !

Axel dut serrer de nombreuses mains et boire tout autant de petits verres. Il s'ennuya bientôt dans ce groupe et reprit sa promenade. Il croisa deux jeunes filles qui n'étaient pas du village et leur dit :

– Qu'est-ce que vous avez à cavalier dans nos bois ?

– Sont rudes les gars de ce village !

Il les entendit rire derrière lui et, peu après, rebroussa chemin pour revenir vers la Maison des travailleurs. En passant à proximité du groupe où il avait bu quelques minutes plus tôt, il pensa :

« Là-bas, ils agitent leurs bottines comme ils peuvent ! Y a qu'à laisser faire ! Faudra bien qu'ils s'arrêtent quand on leur dira : Stop ! »

En arrivant auprès de la maison, il avait perdu son envie de brailler

et resta avec les demi-ivres qui se tenaient autour de la porte.

On avait allumé une grosse lampe à pétrole. Les fenêtres étaient ouvertes mais l'atmosphère était enfumée et une forte odeur de sueur se dégageait des groupes. Le plancher était rayé de longues estafilades faites par les souliers des danseurs. Oskou se promenait en éparpillant des copeaux de chandelle sur la piste.

Il y avait plus de gens ivres qu'avant.

Vikki Kivioja dansait avec sa petite femme grasse et la portait à demi.

– C'était pareil pour nous y a vingt ans ! Et toutes ces histoires ça a pas amélioré le Vikki ! Faut quand même que j'aille parler à ce Silander-là !

Otto était sorti avec Silander et tous deux discutaient avec âpreté de cette coopérative. Les deux beaux-pères n'étaient pas d'accord.

– C'est rien d'autre que du capitalisme ! Mais au lieu de le prendre comme une fin, on le prend comme un moyen ! On peut vendre meilleur marché parce qu'on ne cherche pas à faire de bénéfice. Et comme l'acheteur n'est pas fou, il vient chez nous. On n'a besoin de rien d'autre. C'est ce qu'il faut faire pour avancer la révolution mondiale.

Otto avait réussi à traîner Youssi Koskela sur le banc d'honneur et Vikki vint les rejoindre. Il saisit soudainement la manche de Youssi et lui dit :

– Ecoute c'que j't'dis ! On sait c'que c'est le commerce ! C'est rien que des trucs du diable !

Youssi tira sur sa manche pour la libérer. Il n'aimait pas qu'on le saisisse ainsi. Et puis, il avait envie d'aller chez lui mais les règles de politesse exigeaient qu'il restât encore un peu. On apporta des sandwiches et Otto invita tout le monde à se servir copieusement. Youssi considérait avec inquiétude les étages de couleurs différentes et finit, après bien des hésitations, par se servir. Halme en fit autant.

– Est-ce qu'il n'y a pas de sandwiches au fromage ? Je ne mange plus du tout de viande !

– Si, si ! Il y en a une pleine auge !

– Je n'en veux pas tant ! À l'origine, l'homme ne mangeait pas de chair et il me semble que l'une des causes de la mortalité humaine vient justement de l'erreur que nous commettons en mangeant de la viande. Je me sens bien soulagé, et bien plus pur depuis que je n'en mange plus !

On se moqua de lui en cachette.

À cet instant l'attention fut attirée par une petite bagarre du côté du buffet. Elias Kankaanpää se montrait méchant par là-bas. Il était ivre pour la première fois de sa vie et plaisantait les femmes qui travaillaient à préparer les sandwiches. Il agita les mains en des gestes

désordonnés, pinçait les lèvres et riait en secouant la tête. Il prit une fourchette, piqua un hareng, le leva devant ses yeux, comme s'il avait voulu l'hypnotiser.

– Salut !... Amitiés de la gent océane !... Hein ! Je sais qui tu es, va !... Toi, t'as voyagé sur les rives occidentales... T'es pas un cocher à fumier comme on en voit par ici... T'es la nourriture de l'homme... J'connais ton histoire ! Les Norvégiens te mettent en morceaux et te vendent aux messieurs de Finlande qui te mangent et font cadeau de ta tête et de ta queue aux pauvres... Est-ce que tu sais chanter ? Oui ? Alors on chante ensemble... Les damnés de la terre et tout le saint-frusquin... Les affamés... Aie pas peur, on n'a pas le ventre si creux qu'on va te manger...

Abandonnant soudain son hareng, Elias s'empara d'une chaise et se mit à danser avec elle.

– Ma chère amie... nos cœurs s'unissent dans le ciel... dans les hauteurs de l'azur...

On faisait cercle autour de lui et on riait. Il lâcha sa chaise, prit le bras d'une jeune fille.

– Viens un peu sur la croûte terrestre !... Y a clair de lune...

La jeune fille libéra son bras d'un brusque mouvement et Elias éclata de rire, se précipita vers le buffet, prit un pot de lait caillé.

– Chiche que j'me l'verse sur la tête !

Et il leva le pot au-dessus de sa tête et s'en versa la moitié du contenu. Le père Kankaanpää s'approcha.

– Sors d'ici !

– Qu'est-ce qu'il veut, le vieux ?

Oscar s'approcha à son tour. Il était chargé de veiller à la bonne tenue de tous. Au moment où Elias allait s'emparer d'un second pot, Oscar lui saisit le poignet et le père Kankaanpää lui demanda de mettre son fils dehors.

– Où tu m'emmènes ? demanda Elias en résistant. Pas la peine de me griffer...

– Avance, Elias !

Oskou n'avait pas envie d'employer la force car Elias était si sale, si souillé de lait caillé, qu'il en aurait eu lui aussi sur ses vêtements. Oscar aboya le nom d'Axel et le jeune homme qui se trouvait tout auprès prit Elias par l'autre bras. Il était toujours un peu ivre mais, loin de l'égayer, cette ivresse lui donnait un air plus farouche et Elias fit quelques pas sans protester ni résister. Le père Kankaanpää arrivait derrière, pressant les trois gars de sortir.

Pour aller plus vite, Oscar et Axel soulevèrent Elias, tout en prenant bien garde à ne pas se salir. Le jeune ivrogne riait et criait :

– Allez, allez... Venez donc, bande de sales portefaix !...

Il lança quelques grossières injures qui firent rire l'assistance. Tout

cela était bien sans danger. En sortant, Elias essaya encore de se raccrocher aux montants de la porte au moment où il gueulait :

– Douanes françaises ! Vos passeports !

Une fois dehors, ils eurent vite fait de convaincre Elias qu'il lui fallait aller dormir et ils le déposèrent dans le plus proche sauna, celle des Mäkelä. Les deux gardiens de l'ordre nettoquèrent leurs vêtements, burent deux petits verres et s'en revinrent vers la maison.

Durant leur absence, Gustave-le-loup avait provoqué un autre désordre. Il s'était approché de l'arrière de la maison, s'était agenouillé à côté d'une pierre, y avait déposé quelque chose et avait grogné des sons incompréhensibles tout en se frappant les mains l'une contre l'autre. Puis il avait disparu dans les bois et les gens s'étaient alors précipités pour voir ce qu'il avait bien pu faire. On trouva sur la pierre des méfentes en croix liées par un bout de fil de laine rouge.

Gustave était venu jeter le mauvais sort sur la Maison des travailleurs !

Pas besoin de longues explications pour le comprendre. Depuis quelque temps déjà, Gustave-le-loup s'adonnait à la sorcellerie. Il avait, peu de temps auparavant, déposé des serpents enduits de brai liquide sur la colline de Mäinpää connue pour ses nids de serpents. L'ensorcellement de la Maison des travailleurs ne réussit qu'à faire rire les gens.

– C'est pas bien de laisser ces diableries ici... déclara un ivrogne d'un ton important. C'est contre la classe ouvrière !

Mais cet incident aussi fut bientôt oublié, effacé par les autres événements de la soirée. Avec les petits verres bus en compagnie d'Oscar, l'ivresse d'Axel avait brusquement augmenté. Il se tenait toujours appuyé au chambranle de la porte d'entrée lorsque Alma lui dit, alors qu'elle partait en compagnie de Youssi et des deux plus jeunes fils :

– Le père est fatigué... Nous partons maintenant... Ne tarde pas trop toi non plus !

– Non... J'arrive bientôt...

La mère le regarda, légèrement inquiète, mais sans pouvoir déceler s'il était ivre ou non.

Axel se sentit soulagé par ce départ. Il s'avança un peu dans la pièce et se mit à parler fort, ce qui ne fut remarqué de personne tant le brouhaha était grand. Le jeune homme continua à s'avancer, traversa la pièce et parvint jusqu'aux jeunes mariés. Sanni lui lança un regard chargé de colère. Deux ou trois anciens camarades de Yanne étaient déjà venus le trouver et lui avaient murmuré des choses qu'elle n'avait pas pu entendre. Elle pensa qu'Axel venait à son tour faire des propositions de promenade et cette idée la raidit. Elle l'entendit demander :

– Eh ben, jeune barbon !
– Je commence à m’habituer à mon nouvel état !
– Ouais... Ta déjà la commère et la bicyclette... Te manque plus que la pipe...

Axel n’avait pas l’habitude de s’encombrer de formules de politesse et, sans insister davantage, il s’en retourna vers la porte, suivi du regard courroucé et choqué de Sanni.

Comme il regagnait sa place, Elina l’aperçut. Elle dansait toujours. Elle le regarda par-dessus l’épaule de son cavalier et, à la fin de la danse, vint le rejoindre.

– Où étais-tu ? As-tu eu ce que tu voulais ?
– Moi ? Eu quoi ? Oui... J’ai eu tout ce que je pouvais avoir !
Elina comprit qu’il était ivre. Son sourire disparut.
– Je parlais des sandwiches... Je ne t’ai pas vu !
– T’inquiète pas ! Tu m’as déjà vu si souvent que t’as pas besoin de me reluquer... Des sandwiches, j’en ai eu... Tout est bel et bien organisé !

Elina s’éloigna, blessée, et se demandant pourquoi Axel était rageur. Elle s’interrogeait tant sur les causes de cette colère que son cavalier n’eut pas droit à un seul sourire. À toutes les questions du danseur, elle ne répondit que distraitement. Les phrases d’Axel restaient obscures et, à la fin de la danse, comme il lui semblait qu’Axel avait quelque raison de se montrer mécontent, elle retourna vers la porte, mais il était déjà parti.

La fin de cette soirée s’éternisa. La joie que Elina avait tout le jour ressentie avait disparu. Mais son tourment lui fournit une source de bonheur : une certitude. Ce qu’elle avait cru deviner était donc bien vrai. Axel était parti, mais ce n’était pas pour toujours. Elle sourit de nouveau au danseur qui ne remarqua pas qu’elle n’entendait rien de ce qu’il lui racontait.

II

Le lendemain, Axel creusa un fossé. Il s’entendait encore dire : « Tu m’as déjà vu si souvent... »

La bêche s’enfonçait avec violence et le jeune homme grognait en pesant du pied sur l’outil :

– Mer...de... quel gamin... Tu grinces... Montre donc ce que tu penses...

Il creusa longtemps, sans faire de pause. Le travail lui était une véritable extase. Ses membres se délectaient de l’effort, le bain de sueur lavait l’âme comme le corps. On eût dit que les scories s’éliminaient avec le temps et qu’une force triomphale donnait des ailes au travail. Axel paraissant vouloir se moquer de la difficulté de

l'ouvrage, prenait le manche de la bêche plus haut que de coutume – cette position rendait les levers plus difficiles mais en même temps prouvait la force du bêcheur. Les mouvements du corps étaient souples. Les cheveux se collaient aux tempes, comme s'ils y avaient trouvé une place naturelle et, parfois, une oreille attentive aurait pu discerner les paroles d'un chant murmuré.

– ... Notre sacrifice... pour la Finlande... tous dans la lutte... du travail... tout cela... est nécessaire... comme la mort du pauvre...

Il n'oubliait pas ce qui s'était passé à la noce et se sentait un peu dérouté. Il ne voulait pas aller chez les Kivivuori, sachant bien malgré tout qu'il ne résisterait pas longtemps à cette tentation.

Quelques jours plus tard, il rencontra Oscar au village. Son jeune camarade lui demanda pourquoi on ne le voyait plus chez eux et Axel répondit en accusant le grand nombre de travaux qu'il devait faire.

Il était tour à tour abattu et joyeux et se demandait parfois :

– Qu'est-ce que j'ai à tourner comme un chat autour de son écuelle de bouillie ?

Il trouvait bien une réponse, mais elle ne le satisfaisait pas. Il avait trop de raisons à tourner ainsi. L'une d'elles tenait à ses liens avec la famille Kivivuori. Il était trop familier de leur maison et troubler l'atmosphère familiale par la révélation qu'il avait à faire l'ennuyait. Il craignait les réflexions que ne manqueraient pas de faire Otto et les garçons et ne savait pas ce que dirait la tante Anna. Cependant, la raison essentielle, mais inavouée, était son incertitude personnelle, sa crainte de prendre une décision. Depuis les noces, il ne savait plus très bien où il en était ni ce qu'Elina pouvait penser. Avant, tout lui paraissait clair, et maintenant...

L'automne venu, on put souvent voir Elina se promener sur les chemins du village. Elle était toujours seule et on ne la voyait qu'à des heures convenables. Peu à peu, elle se rapprocha du presbytère et de l'embranchement du chemin des Koskela, sans jamais toutefois s'engager sur ce chemin. C'eût été trop clair.

Il fallait fatalement que ces promenades aboutissent à une rencontre.

– Salut.

– Salut.

– Comment tu vas ?

– Comme ça.

– Où tu vas ?

– Nulle part. Je me promène.

La conversation porta sur les banalités habituelles. À tour de rôle ils arrachaient des brins d'herbe, les mâchaient, puis les jetaient au loin. De temps en temps, ils basculaient le poids du corps d'une jambe sur l'autre. Rien d'important ne fut dit au cours de cette rencontre, mais

on parla quand même de mariage.

On évoquait encore le mariage de Yanne chez les Kivivuori. On avait entendu dire différentes choses. Yanne avait, disait-on, fait par deux fois la bringue avec son beau-père mais, la troisième fois, la fête s'était vite terminée : sans un mot, Sanni avait cassé la bouteille et les verres ; et la nuit. Yanne dut dormir au grenier, la porte de la chambre restant fermée à clef. La jeune fille de la centrale semblait avoir bien pris les choses en main. Il était arrivé à Yanne de rester, appuyé à sa bicyclette, avec les jeunes gens du bourg. Si cette station se prolongeait trop, Sanni venait, l'air mutin, et disait d'une voix impérative :

– Le chocolat refroidit ! Viens le boire !

On vit de plus en plus souvent Yanne traverser le bourg pour « les affaires ». Maintenant, il ne sortait plus sans la cravate que sa femme lui avait nouée autour du cou, et les gens disaient : « V'là Kivivuori ! » alors qu'avant ils affirmaient : « C'est le gendre de Silander qui pédale ! »

« Les affaires » étaient celles de l'association ouvrière et de la boutique coopérative où Silander avait immédiatement trouvé une place pour Yanne.

– Il apprend aussi le suédois ! disait fièrement sa mère.

Axel s'amusait beaucoup à la pensée de Yanne enfin soumis à des jupons, mais cela ne l'empêchait pas de remarquer, sérieux :

– Oui ! Le Yanne a bien à faire ! Peut-être qu'il n'avait pas besoin d'autre chose que d'une femme à poigne !

Il parlait du mariage avec un respect particulier et la « guerre de trente ans » ne lui venait plus à l'esprit. Anna commençait à voir ce qui se passait et, peu à peu, proposa à Otto d'envoyer Elina dans une haute école populaire.

– À ma connaissance, on ne prend personne là-dedans à cette époque de l'année !

– Mais si elle suivait quelques cours ! Elle peut bien ! Faut bien penser à son avenir !

– Pour l'instant, y a rien d'autre à espérer que nos changements !

La situation des Kivivuori n'était plus tout à fait aussi mauvaise qu'avant. Ils avaient l'espoir que la loi sur les métairies serait prochainement appliquée et, alors, l'expulsion ne se ferait plus en raison de l'effet rétroactif de cette loi. Cette question avait bien lanterné, mais les socialistes avaient fini par obtenir l'annulation des expulsions décidées. Et Otto ne s'inquiétait pas de son déménagement.

Tout n'était pas encore réglé et c'est un peu en raison de l'incertitude de la situation qu'Otto repoussait les propositions d'Anna.

Après plusieurs tentatives, la mère dut dire franchement ce qui la préoccupait.

– N’as-tu rien remarqué ?
– À quel sujet ?
– Je parle d’Elina !
– Ha ! Elle est bien roulée... elle mange bien et elle est pas malade !
– Je parle de la chose... Axel vient nous voir pour ça... Et j’ai bien l’impression que, dans son inexpérience, Elina ne dit pas non !

Otto regarda sa femme de travers et se permit cette réflexion :

– Possible ! Et je suis pas contre.
– Mais, tenta Anna, Elina est bien trop jeune ! Ce n’est que l’instinct qui la pousse... Il faut qu’elle voie d’autres personnes... sinon... il va arriver un malheur...

– Ça fait un moment que ça vient ! Et je crois pas du tout que ce soit un malheur !

– Mais on ne peut pas donner Elina en mariage !

– Je ne l’ai pas encore donnée ! Je n’ai pas à intervenir dans cette affaire, et je n’interviens pas ! Ça arrivera en son temps !

Finalement, Anna avoua qu’à son avis Axel n’était pas le mari qu’il fallait à Elina, qu’il était trop insignifiant.

– Ça, s’exclama Otto, la grande responsable de toute l’histoire, c’est toi ! Tu as voulu garder ta fille au maillot et ça ne pouvait pas marcher, c’est sûr ! Mais, bon Dieu, qu’est-ce qu’il y a d’autre ici que des métayers ou des valets ? Tu voudrais la marier avec un monsieur ou un propriétaire ? Faut pas trop y compter et tu ferais mieux de laisser tomber tes idées saugrenues ! Si tu regardes bien les gars de par ici, le meilleur, tu sais bien qui c’est.

La discussion s’arrêta là, mais Anna continuait à espérer. Plus elle remarquait l’amour qu’Elina portait à Axel, plus elle haïssait le jeune homme. Bien sûr, il n’y avait rien de mal, mais... mais... C’était un rude coup porté aux anciens espoirs chimériques d’Anna qui décida de s’en ouvrir à Elina.

Elles étaient toutes les deux dans la salle commune. Elles lavaient, chantant chacune sa chanson. La mère un psaume, la fille une valse. La mère se mit à parler de choses et d’autres, faisant parfois allusion aux visites d’Axel. Elina répondait sans détour et la mère lui demanda soudain :

– Que penses-tu d’Axel ?
– Quoi... Vous le voyez bien vous-même comme il est...
– Je pensais seulement qu’on peut croire...
– Quoi donc ?
– Seulement... On cancanne si volontiers...

Elina comprit alors où voulait en venir sa mère, et Anna qui l’observait vit ce qui se passait en sa fille. Elina était manifestement troublée.

Après quelques instants, Anna reprit :

– Je ne voulais dire rien d'autre... mais il est bon de penser... C'est une affaire sérieuse...

– Je n'ai pas pensé... que... Je ne peux pas lui dire de partir...

La mère abandonna la conversation. Elle sentait que c'était un sujet pénible pour Elina et, de toute manière, elle n'avait pas besoin d'en savoir davantage. Restée seule, elle ne put retenir des larmes de dépit. Elle avait élevé et dorloté sa fille, la préparant à un avenir meilleur, et voilà... Ce n'était pas par ambition qu'elle avait rêvé un beau mariage mais il lui semblait que c'était une sorte de compensation qui lui était due, pour la vie aisée qu'elle n'avait pas su elle-même avoir. Et maintenant, le rêve tombait en poussière, s'effritait à cause de cette métairie forestière, la plus ordinaire qu'on puisse imaginer.

Ses larmes se calmant, Anna pesta contre Axel.

Durant plusieurs jours, une étrange atmosphère enveloppa la famille. On évitait de parler d'Axel. Oskou, qui avait eu vent de l'histoire, après en avoir éprouvé une petite déception, se réjouissait. Il ne jugeait pas Elina trop bonne pour Axel, mais il ne lui était pas facile d'imaginer son meilleur copain dormant dans le lit de sa sœur.

Petit à petit l'affaire mûrit et on n'attendit plus que la déclaration d'Axel. Elle fut longue à venir. Anna faiblissait peu à peu et Otto prenait à fond le parti du jeune homme.

– Haute école populaire ! Que diable ! Le soir, on va en costume national sur le bord d'un lac et on chante : « Oh, pour moi, les étés de Finlande ! » ou bien des choses aussi harmonieuses que le chant de « la rivière Aurore ».

L'affaire était claire mais le dénouement tardait. Tous savaient ce qui allait arriver. Cependant, l'événement devait évoluer selon son propre rythme. Simplement, il était bien que chacun fût prêt lorsque les mots ouvriraient les vannes.

C'est au Mardi gras que tout arriva.

Il y avait tout un groupe de jeunes qui s'amusaient à faire des glissades sur la Colline de pierres. Au début, on ne se servait que de la luge à eau mais Axel, estimant l'engin trop léger, alla chercher le traîneau qui était devant l'écurie. On pouvait s'y asseoir à plusieurs. On se tenait par la taille et, tout à fait par hasard, Elina se trouva dans les bras d'Axel. Le garçon sentit la jeune fille frémir, comme effrayée, puis s'appuyer si franchement qu'il répondit des bras.

La demande en mariage était faite.

Peu après, ils se retrouvèrent seuls. Oscar était parti avec les autres, ordonnant à Axel :

– Range le traîneau puisque tu l'as pris.

Axel se mit à tirer le traîneau et Elina lui proposa :

– Je vais le pousser, il est lourd...

– Va dedans !

– Tu pourras pas !

– Ce rameau sec ! Je te le tire comme un rien !

Il installa la jeune fille dans le traîneau et commença à tirer, s'évertuant à faire progresser la charge sans à-coups vers le haut de la colline, pour bien prouver que ce ne lui était pas si difficile. Il ne s'arrêta qu'une fois à l'écurie. Elina resta assise sur le bord du traîneau et Axel vint s'asseoir à côté d'elle. Le calme soir d'hiver était empreint d'humidité. On percevait parfois des cris indistincts. Dans l'écurie on entendait le cheval mastiquer puis s'interrompre et recommencer à broyer son foin. On eût dit qu'il tendait l'oreille à quelque événement qui devait se produire et qui n'arrivait pas. Une chaude odeur de fourrage et d'écurie venait jusqu'au traîneau. Les formes si communes de la métairie se dressaient noires sur la neige et contre le ciel. La bouteille coiffant une perche à houblon était maintenant recouverte de neige. Il n'y avait aucune lumière aux fenêtres de la maison.

Axel rassembla quelques branchillons et entreprit de nettoyer le traîneau. Elina serra ses jambes dans ses jupes.

– Tu as des pantoufles drôlement chouettes !

– Oh !

– Mais tu dois avoir des pieds bien petits pour qu'ils tiennent là-dedans !

Les pieds se cachèrent sous un pan de robe. Il n'y avait pourtant pas à en avoir honte !

– D'ailleurs, toi aussi, t'es petite...

– Non...

Elina se redressa.

– Eh bien, grand échalas... Regarde un peu !

Le garçon éleva son bras au-dessus de la tête de la jeune fille, puis laissa retomber sa main sur l'épaule d'Elina. Elle se laissa aller contre la poitrine d'Axel, tout en serrant ses bras contre elle comme si elle avait eu honte de s'abandonner ainsi. Une sorte de gargouillement sortit de la gorge d'Axel et seul le nom d'Elina fut clair.

La jeune fille eut un sanglot. Elle se leva précipitamment. Axel l'imita.

– Tu viens demain... à sept heures... à la croisée du chemin de Töyry...

– Je viens... mais...

Elina s'enfuit vers la maison, revint, embrassa encore une fois Axel, dit en sanglotant :

– Je viens... oui, je viens... mais je m'en vais... maintenant... faut que je parte...

Elle se sauva, s'arrêta un instant, puis repartit en courant, gravit les degrés, ouvrit la porte, redescendit quelques marches et chuchota :

– Bonne nuit...

Elle disparut comme absorbée par la nuit.

Axel restait à côté du traîneau, hébété. Il leva la main pour la saluer à son tour, mais elle avait déjà disparu. Sa main retomba mollement. Il ne pouvait pas répondre.

Après quelques instants il s'éveilla, se secoua, murmura des mots incompréhensibles et partit rapidement.

Elina s'était précipitée dans sa chambre.

Elle ôta sa courte veste, la jeta sur le plancher. Elle avait visé la chaise sans l'atteindre. Puis elle s'assit sur le lit, pleura un peu, sourit dans l'obscurité. Elle se leva, marcha de long en large, releva ses cheveux, alla se regarder dans le miroir obscurci par la nuit.

Elle ne réussit pas, en se déshabillant, à faire passer son jupon par la tête. Elle s'allongea sous les couvertures, garda les yeux grands ouverts, respira profondément, renifla et rit tout à la fois.

Quand le père partit, au matin, elle l'entendit et c'est alors seulement qu'épuisée, elle s'endormit d'un sommeil agité.

Crépuscules. Promenades appuyés l'un à l'autre. Baisers passionnés dans l'obscurité, sur les marches de Kivivuori, au moment de se quitter.

Quand il fallut dire la chose avec des mots, Axel déclara :

– Je suis tout simple, moi, je peux pas être autrement que sérieux !

Il fallait que ce fût dit ainsi ! Elina, qui n'avait plus honte de ses sentiments, se contenta de murmurer :

– Je sais...

On ne faisait aucun projet précis. Axel espérait que, maintenant, le père renoncerait à la métairie... Mais cela ne faisait pas une grande différence... Pour le reste...

– Qu'est-ce qu'on dit chez toi ?

– Rien !

On ne parlait jamais de cette affaire chez les Kivivuori. Un soir qu'elle avait veillé tard, Anna alla, au moment de se coucher, dans la chambre de sa fille. La lune brillait et la mère put tout à loisir regarder cette belle tête endormie. Les larmes lui montèrent aux yeux. Elle fit le signe de la croix et pria tout doucement :

– Jésus-Christ... S'il le faut ainsi... Bénis... Je ne suis pas... bonne... je ne suis pas fière non plus... Béni soit le Seigneur Jésus-Christ... Si... je ne souhaitais que le bien... Mais si tu crois... que tu sois béni, Seigneur Jésus-Christ...

Puis, calmée, elle s'éloigna de la chambre. Épaisse, belle et blonde, la tresse défaite pendait dans le dos. Aux pieds, elle avait les pantoufles d'Otto. Elle traversa l'entrée en s'essuyant les yeux avec application mais s'empêtra les pieds, glissa et tomba sur le froid plancher.

– On me frappe donc ainsi... siffla-t-elle. C'est rien... Tu es resté

assis ici des soirées entières... depuis que tu étais tout petit... Et tu te crois déjà homme...

Anna se glissa par-dessus Otto qui dormait déjà. Il avait l'habitude de tirer les couvertures à lui et de presque s'enrouler dedans. Elle tira rageusement la couverture et rouspéta contre son homme. Même dans son sommeil il semblait se moquer des gens ! Il était toujours le même et tout se brisait contre son inébranlable calme... Comme toujours... Anna ne pouvait rien contre lui.

Elle soupira, murmura encore une prière pour cet amour qu'elle ne pouvait faire taire et s'endormit.

Elina et Axel ne pouvaient éternellement se cacher. Plissant ses tempes, Otto demanda un jour à Elina :

– Mais où donc notre fillette court-elle tous les soirs ?

– Quelque part !

– Où ça, quelque part ? Je suis de ces hommes qui n'approuvent pas les courses de nuit !

– Vous le savez bien !

– Et comment le saurais-je ?

Le dimanche suivant, Axel vint dans la journée chez les Kivivuori. Elina lui avait dit qu'on ne pouvait plus attendre et qu'il fallait parler. Otto fit semblant de ne rien savoir et parla de choses et d'autres, tout aussi terriblement qu'à l'ordinaire. Puis il sortit et Axel disparut sur ses pas.

Otto était dans le box de l'écurie et mêlait de l'eau de son. Axel le regarda faire un petit moment puis :

– J'aurais une affaire...

– Ah... Alors faut parler ! On parle toujours des affaires...

– C'est l'affaire d'Elina et de moi...

Le seau à eau cogna le bord de la cuve. Le cheval s'agita et eut droit à un juron bien senti.

– Tiens ! Hein ! Qu'est-ce que c'est encore que cette affaire-là ? Quelles affaires vous faites donc tous les deux ?

Gêné, Axel rit.

– Vous le savez bien !

– Et comment le saurais-je ?... Merde alors, quel pays ! Faut que je sache tout ce qui se passe partout !

– On a pensé...

Le jeune homme releva la tête. Il était tout rouge mais déclara d'une voix ferme :

– J'épouse Elina !

Il était si ému qu'il n'avait pas pu faire autrement que prendre le taureau par les cornes. Il savait qu'Otto se moquait de lui car, étant au courant, le père Kivivuori était certainement conscient des difficultés qu'une demande en mariage présentait pour Axel. C'est à peine si le

prétendant osait respirer en attendant qu'Otto en finisse enfin avec son seau.

– Tiens, tiens... Ben... Tu me balances ça... ou alors... Bon... Mais quand même... Tu épouses... Un vrai mariage ?... Le gars coléreux se marie... Un grand garçon... Mais il oublie que là-dedans, moi aussi je suis intéressé... Elle a eu ses dix-huit ans la semaine dernière... Tu le sais ?

– C'est pourquoi je demande !

– Ah, bon !... Alors... Si tu le prends comme ça... Chaque homme a bien le droit de se marier... Faut voir les vêtements, la nourriture... Mon gars, c'est pas une occupation aussi facile que tu crois !... Mais si tu la veux, tiens... Je te la donne !... Vrai ! Tu l'auras !... Mais combien tu payes ?

Libéré, Axel se mit à rire.

– Quel est votre prix ?

– Est-ce qu'une bouteille d'eau-de-vie, ça serait trop ?

Il y avait encore Anna. Otto s'en chargea. Il jeta son bonnet à oreillettes sur le lit et dit :

– Le gars a acheté notre fille... Je la lui ai promise pour une bouteille d'eau-de-vie... Qu'est-ce que tu en penses, la mère ?

Honteuse, Anna fondit en larmes. Mais on pouvait tout aussi bien penser que c'étaient des pleurs dus à l'émotion. Ce qui était presque vrai !

On s'assit, on parla, mais plus de cette question. Elina ne s'approcha pas d'Axel, mais tout, dans la maison, chantait son bonheur. Ça sentait aussi le café d'Anna. Oskou donna sa bénédiction en tapant sur les fesses d'Elina et en disant :

– Ah ah... Alors, v'là qu'notre fillette va, l'année prochaine, transporter son trou du cul d'l'autre côté du chemin !

Oskou put entendre le rire forcé d'Axel qui essayait de cacher sa confusion.

III

Les jours de fin d'hiver s'allumaient et s'éteignaient comme des poèmes aux notes claires et limpides.

Cette poésie se conservait tout le jour, que l'on transporte le fumier au tas du presbytère ou qu'on aille traire dans l'étable sombre et basse des Kivivuori où le purin suintait sous les pieds. Ces travaux ne duraient jamais longtemps. Il fallait les faire mais on n'avait pas à s'y attarder. Le destin semblait avoir réellement entrepris de creuser un lit au bonheur. La loi sur l'affermage était renforcée et rétroactive, si bien que le baron était obligé de retirer son ordre d'expulsion. Si le métayer le voulait, il pouvait payer son loyer en argent et, pour éviter toute

querelle, un bureau des loyers était établi. Les propriétaires ne pouvaient plus, par des loyers arbitraires, obliger les métayers à abandonner leur métairie et la loi était en vigueur jusqu'en 1916. On espérait bien, inconsciemment, que la représentation socialiste s'accroîtrait suffisamment pour que cette loi soit prolongée, car on savait que les menaces des opposants n'étaient pas un vain mot.

On fit une vraie fête à la Maison des travailleurs. Axel se montra pour la première fois, officiellement, avec Elina. Il était déjà si heureux que l'adoption de la loi ne lui sembla qu'un ajout à son bonheur. Durant le discours de Halme, il prit la main d'Elina et, au lieu de suivre attentivement le développement de cette harangue, il s'amusa à relever les mots pour lesquels Halme était célèbre. Chaque fois que l'un de ces mots se présentait, il serrait la main d'Elina et la jeune fille lui répondait de la même manière. Mais ce passe-temps n'avait rien de malveillant.

On parvint aussi à régler les questions d'héritage chez les Koskela. Youssi annonça son retrait de la métairie en faveur d'Axel. Quand il en parla au presbytère, devant le pasteur et sa femme, le pasteur répondit :

– Oui, oui... C'est le fils aîné ? Bien sûr, on continue ! La loi, d'ailleurs, l'ordonne ainsi ! L'accord ne peut être dénoncé avant l'année 1916.

Le couple se regardait de temps en temps et échangeait quelques mots inaudibles aux autres.

– Ce n'est pas notre affaire, dit la dame, de savoir à quel fils Koskela Youssi abandonne ses droits. Mais en tant qu'aîné, Axel ne devrait-il pas chercher une place ailleurs ? Ne faut-il pas penser à l'avenir des plus jeunes ?... Cela me vient à l'esprit... Mais c'est votre affaire !

– Oui, c'est bien ainsi... Voilà des années que ce garçon fait les redevances, et c'est pas à proprement parler un héritage...

– Bien sûr... C'est, comme nous le disions, l'affaire des Koskela ! Pas la nôtre !

La métairie passerait à Axel après une année. Il lui faudrait payer un loyer plus important et, comme les possibilités de travail, dans cette paroisse, étaient minimes, il n'aurait pas assez d'argent pour pouvoir le payer. Le plus important était la suppression des travaux obligatoires. On pouvait, bien sûr, lui demander de venir travailler, mais il aurait toujours la possibilité de refuser s'il avait autre chose à faire.

L'avenir se montrait meilleur à bien des points de vue et le couple du presbytère discuta longuement du futur métayer.

– Je voudrais bien savoir comment il va se comporter, maintenant que la loi protège ses impertinences !... On dit qu'il fait la cour à la

filles Kivivuori... Pauvre fille...

– J’ai entendu dire qu’il avait déclaré à plusieurs personnes que « oui ! les messieurs sont bien fâchés » et il aurait poursuivi en disant d’une façon fort arrogante : « Maintenant y a plus de différence, les mendiants peuvent être ivres, eux aussi ! »

– Eh bien ! Voilà bien des manières de vaurien ! Certes, il remplit convenablement les exigences requises pour faire un métayer, du moins en apparence... Si jamais il s’écarte du droit chemin... Nous verrons en 1916 !

Axel pourtant se tenait particulièrement bien ces temps. S’il avait été parfois arrogant ou impoli, il était maintenant affable et déférent. Il semblait même avoir oublié le socialisme et quand, à l’association, on fit état de ses absences, Antoine Laurila, plus haineux encore qu’à son ordinaire – l’effet rétroactif de la loi n’allait pas jusqu’à lui restituer une métairie –, éructa :

– Son socialisme, l’est dans la chemise de la fille Kivivuori !

Halme se scandalisa.

– Hum ! Il faut laisser un temps à l’amour ! À mon avis, il faut accorder ces vacances à Axel. Ces jeunes gens vivent un grand moment de leur vie et cet amour ne peut qu’élever leur âme en les conduisant au mariage. Je comprends cette question comme étant la manifestation scientifique de la pureté de leur aura, et je vois avec plaisir ces jeunes s’unir et accepter les responsabilités que nous apporte la vie. Je dois aussi dire que je ne souhaite nullement voir soulever des questions vestimentaires lorsque nous parlons de cette union !

Après quoi, Halme produisit par deux fois sa petite toux, et Antoine regarda par terre. Halme avait une grande autorité sur lui.

Retournant chez lui, il grognait :

– Hum... faut balayer le gazon... pour retrouver le chemin... Merde alors ! Y en a qui récupèrent leur métairie, mais pas moi... ouais... ce monde, faut le démolir...

Mais chez les Töyry, on disait :

– C’était la volonté de Dieu que ça se fît en ce temps-là ! Aujourd’hui, on ne pourrait plus !

La loi semblait faite tout exprès pour Otto Kivivuori. L’expulsion était annulée et le loyer payé en argent lui laissait la possibilité de faire le maçon et d’avoir de bons gains. Dans sa colère, le baron annonça qu’il ne voulait pas du travail d’Otto.

– Veux pas te voir sur mes champs !

– Monsieur se fâche inutilement ! Je paye en argent ! Comme les redevances sont finies, vaut mieux oublier toute cette histoire !

– J’oublie rien ! Maintenant, il y a la loi ! L’expulsion, on la fera en 1916 quand il n’y aura plus de loi.

- Alors, il y aura une majorité socialiste et la loi sera reconduite !
- Paye au contremaître ! Veux pas te voir ! Va-t'en ! Pas bien !

Le dimanche des Rameaux arriva, clair à en donner le vertige quand le soleil étincelait sur la neige en la faisant fondre doucement. Axel alla à la rencontre d'Elina qui se rendait chez les Koskela pour sa première visite officielle. Elle y était venue plusieurs fois, mais c'était déjà autrefois et tout était différent ! Alors, elle se sentait parfaitement calme, normalement amicale. Aujourd'hui, elle était timide et confuse.

Youssi surtout l'inquiétait. On avait beaucoup parlé chez elle du comportement du bonhomme, mais elle débordait tant de bonne volonté qu'en la voyant arriver Youssi émit une sorte de gentil grognement :

– La fille est venue voir la place de son rouet ?

Il n'était pas facile à Youssi de renoncer à être le maître. Il lui fallait se battre contre ses propres aspirations et il livrait ce combat sans faire illusion à personne. Il savait qu'Axel était en mesure d'entretenir la métairie – chose dont Youssi n'était plus capable – et qu'il ne pouvait pas, se mariant, se contenter de la position qu'il avait jusqu'alors occupée dans la famille. Ou il aurait la métairie, ou il partirait.

Malgré ses allures de demoiselle, Elina ne lui déplaisait pas. Il savait qu'elle s'occupait du bétail chez les Kivivuori et que ses manières lui venaient d'Anna.

Alma, elle, était prête à prendre la plus mauvaise des brus pour pouvoir céder la métairie le plus tôt possible. À cause de Youssi. Tout était simple. Il y aurait bien quelques petites difficultés, mais on les supporterait calmement, en essayant de les oublier, avec l'espoir de temps meilleurs.

En l'honneur de la venue d'Elina, la chambre de derrière le vestibule avait été chauffée. Elle sentait le lin nouveau et son foyer froid dégageait de l'oxyde de carbone. Par la fenêtre aux six carreaux brillait le beau soleil de ce dimanche des Rameaux. Il faisait des taches claires et dansantes sur le tapis de chiffons, si peu utilisé qu'on pouvait le croire neuf. Elina s'assit et garda le sourire aux lèvres. Quand on lui posa des questions à propos du mariage, elle se contenta de regarder Axel, toujours en souriant et en ayant l'air de dire : « Qu'il explique donc cela. »

Elle répondit timidement et humblement à d'autres questions, sans jamais se vanter ni se mettre en avant. Les deux jeunes garçons étaient assis sur le bord du lit, heureux de voir cette jeune fille chez eux. Sa présence annonçait de grands changements, ne serait-ce que par le temps exceptionnellement long qu'on consacrait à sa visite. À dix-sept ans, Alex ne savait pas s'il pouvait prendre des allures d'homme et il

toussotait et remuait les pieds. Akou – ce n'était encore qu'un gamin de treize ans – se cachait derrière le dos de son frère, observait Elina en souriant et clignait de l'œil. Parfois, les deux frères s'agitaient sur le lit. C'était Akou qui pinçait Alex.

Le fiancé était assis sur une chaise et, de temps à autre, tirait ses pantalons, au-dessus des genoux. Il souriait lui aussi.

Ainsi qu'il est dit, on « parla maintenant de tout ce qui doit être entendu ! »

Prudemment, et sans trop vouloir s'avancer, Alma expliqua qu'on allait construire un nouveau bâtiment.

– C'est pas que j'aie peur de toi, mais faire notre ménage en commun, ça n'avancera pas ! Vaut mieux être chacune chez soi !

Elina trembla un peu mais vit que Alma n'avait aucune mauvaise intention. Il lui sembla que le soleil brillait encore plus.

Puis, ce fut le retour le long du chemin de Koskela.

On marchait en se tenant la main, ou bien bras dessus bras dessous, ou encore en s'appuyant tendrement l'un à l'autre. Chacun essayait de faire trébucher l'autre et de le faire tomber sur les amas de neige. Axel n'avait plus fait de choses semblables depuis son enfance. Son ancienne raideur avait disparu et il ne se souvenait pas d'avoir jamais été aussi léger, aussi détaché de tout, même durant sa petite enfance.

En approchant du village, ils croisèrent des gens et se lâchèrent. La plupart des personnes rencontrées leur souriaient gentiment et joyeusement. C'est du moins l'impression qu'ils avaient tous les deux. Derrière les demi-rideaux des cabanes, on apercevait des têtes, et il y eut certainement des bouches pour dire quelques méchancetés. Otto avait toujours parlé trop ouvertement et dit trop franchement ses pensées pour qu'on ne trouvât rien à redire à ce mariage.

– Ouais, ce diable-là, l'est drôlement avisé... Saute sur le gars ! Lui a fait faire des travaux dans le temps... I's'veillait déjà l'argent du vieux Youssi et il plaçait sa fille... L'est même pas parti de sa métairie... Où est-ce que ses manigances vont bien le conduire ?

Les gens qui disaient cela connaissaient bien mal Youssi ! Quand on commença à faire des allusions à l'abandon de la métairie par le vieux Koskela, Youssi annonça immédiatement :

– L'argent qu'il y a, l'est à moi ! Et pour ce qu'il prend, faudra qu'il paye leurs parts à ses frères !

Le jeune couple n'était pas touché par cette déclaration. Les amoureux n'en étaient encore qu'aux prémices de l'aurore.

Ils allèrent, en cachette des villageois, à Tampere pour acheter leurs cadeaux de fiançailles. Pour ce voyage, on avait attendu le printemps, profitant jusqu'au dernier moment des chemins encore praticables aux traîneaux pour les transports de poutres de la nouvelle cabane. Elina qui était déjà allée à Tampere guidait Axel qui, lui, faisait son premier

voyage en chemin de fer et essayait de se montrer désabusé.

En ville, ils ne furent plus que deux jeunes paysans, perplexes, à la recherche d'un bijoutier chez qui ils pourraient acheter tous leurs cadeaux. Intimidés, ils prirent malgré tout plaisir à leurs achats mais, comme Axel remarqua les regards ironiques des employés du magasin, il baissa le front. Peu après, ce fut leur tour de détourner la tête, cédant aux regards haineux que leur lançait le paysan.

– Ç'aurait été ailleurs, j'leur aurais serré l'sifflet et on aurait vu comment qu'ils chantaient !

Il fit cette remarque à Elina une fois qu'ils étaient dans la rue. Il ne fallait pas qu'elle croie qu'il était incapable de répondre à sa manière à ces trouble-fête ! Elina n'avait pas remarqué les yeux des employés. C'était sans importance.

On fit quelques autres achats et la première dispute du couple éclata à propos de la bouteille d'eau-de-vie – occasion bien banale !

– Non, il ne faut pas... Mère sera mécontente !

– Mais c'est le prix que j'ai payé pour toi !

– Tu sais bien que c'était façon de parler... Il ne faut pas !

– Je ne reviens pas sans la bouteille !

Elina fléchit et on se raccommoda quelques rues plus loin. Ils achetèrent des saucisses et du pain d'orge qu'ils mangèrent en se cachant dans un coin d'ombre.

Ils firent le voyage de retour en se serrant dans un coin de wagon et, à la gare, ils exultaient.

– On se les met aux doigts ?

– Oui... À mon avis ! Comme j'ai dit, faut faire ! Pas la peine de se cacher !

Les alliances étaient larges et épaisses. Elles pesaient plusieurs grammes et le plus important était de pouvoir y lire : dix-huit carats. « C'était pas une boutique de Juif, mais ils vous auraient quand même bien pris les yeux ! »

Le train partit, on oublia tout ce qui avait pu ne pas paraître grand ou exceptionnel. Pokou attendait dans la cour d'une cabane proche de la gare. Les gens qui habitaient là étaient des connaissances qui avaient bien voulu s'en occuper, lui donner à boire et à manger. En approchant de Pentinkulma, les jeunes gens se sentaient le centre du monde.

Anna put, à la vue de la bouteille, décharger sa rancune. Elle n'avait pas encore accepté son gendre et le fit sentir. Plus tard, le soir, elle dit à Elina, « entre quatre z'yeux » :

– Veille à ce que ça se reproduise pas trop souvent

– Il l'a apportée pour père.

– Oui... Je comprends pas comment on peut se mettre ça dans la gorge pour tomber dans le péché !

– Mais il ne s'en est pas mis dans la gorge !

Anna se tut. Une flamme nouvelle presque méchante s'était allumée dans les yeux d'Elina. La mère comprit que sa fille était partie. Irrévocablement !

IV

Les noces se feraient l'été suivant. Il y avait de nombreuses raisons pour qu'il en fût ainsi et, plus que tout, Anna l'exigeait.

– Tu n'iras pas dormir sans drap.

Le mariage d'Elina arrivait avant qu'Anna ait eu le temps de préparer le trousseau de sa fille. Il n'y avait pas de lin en réserve, ni de tout le nécessaire et, du côté d'Axel, ce n'était pas mieux. Il n'avait pas le moindre sou, les parents gardaient tous les meubles pour eux, ainsi que les outils, et Axel devait assurer l'entretien de ses jeunes frères. Tout était à faire. Youssi, tarabusté par Alma, donna cent marks à son fils. Il pensait lui faire un cadeau immense, mais le gars les prit presque à regret. Le père fit les partages selon son goût et estima tout au plus haut prix, non pas tellement par avarice que par crainte de léser les plus jeunes. Axel comprenait fort bien les raisons du père, mais la dette était lourde et rien encore n'était fait. Les garçons affirmèrent, naturellement, qu'ils n'avaient besoin de rien et qu'Axel avait tout son temps pour payer.

La construction supplémentaire se fit grâce à l'argent de Youssi, qui prit prétexte de sa participation financière pour ne pas prêter la main. On avait dû acheter les poutres, car le presbytère avait refusé que l'on fît cette maison à son nom. Cette bâtisse fut inscrite sur un contrat à part, elle appartenait en propre à Youssi et Alma, quel que fût le contrat de la métairie, si bien que, même s'il y avait expulsion, ils n'auraient pas besoin de partir.

Pour ses « droits » de succession, Axel reçut un nouveau coup. Il devait payer une pension à ses parents. Elle n'était pas énorme, mais ce serait quand même une gêne et, quand on parla d'un accord écrit, Axel dit assez méchamment :

– Y'a qu'à en faire un, puisque ma parole vous suffit pas !

Du coup, on n'en fit pas, sous le prétexte qu'on était en Finlande et qu'on réglait l'histoire entre Finlandais. Pour faire avaler le tout, Youssi et Alma promirent d'aider dans les travaux domestiques de la métairie.

– Aussi longtemps qu'on pourra... J'aiderai à l'étable, mais père ne peut plus faire que des travaux légers !

C'est ainsi qu'Axel devint maître Koskela – et se trouva endetté, avec cent marks en poche... Et puis, il était fiancé et n'avait pas d'autres meubles que les bancs fixés le long des murs de la pièce

commune et du fournil. À ce qui lui avait été laissé, il avait ajouté des crochets pour la cognée et des étagères à couverts. Il n'avait pas de couverts, mais la cognée était à lui.

Il avait surtout sa promesse qu'il continuait d'honorer grandement et vis-à-vis de qui il se sentait un complexe d'infériorité. Ce n'étaient plus les charmes extérieurs d'Elina qui lui procuraient ce sentiment, mais plutôt le fait qu'il était persuadé de n'être qu'un grossier personnage assez mal léché alors que la jeune fille était toute pureté et sensibilité. Dans ce mariage, il avait le sentiment d'être le plus comblé.

Après six mois de fiançailles, la jeune fille était encore vierge ! Il avait bien fait deux tentatives mais Elina s'était montrée si effrayée qu'il y avait renoncé, honteux et confus. L'image d'Anna veillait encore jalousement sur le lit de la chambre du vestibule des Kivivuori.

Craintive, la mère observait les allées et venues des jeunes. Elle avait plusieurs fois voulu parler de la « chose » à sa fille, mais ce lui était difficile et elle ne pouvait le faire que par allusions, après bien des hésitations.

– Il faut aller filer au village. On ne mendie pas... Ç'aurait été mieux si on avait pu repousser, mais tu ne veux sans doute pas attendre davantage...

– Non... Puisque c'est décidé pour l'été prochain...

– Faut essayer d'être prêt... Oui, ce temps des fiançailles est bien nécessaire... Oh, je sais, c'est difficile d'attendre, mais... tu as attendu plus longtemps, avant... Naturellement, cela comporte des risques... On en voit de toutes sortes de nos jours ! Faut te souvenir que le mariage est un sacrement de Dieu et qu'il faut s'y présenter pure de toute souillure !

Anna surveillait la réaction de sa fille. Elina était, de toute évidence, importunée par ces sous-entendus, mais il était clair que rien n'était arrivé. Puis les mises en garde se firent plus précises. Anna expliquait qu'il serait bien désagréable d'être obligé de dire aux villageois que la date des noces était avancée et ces allusions, loin de calmer Elina, ne faisaient que l'enflammer. Un corps de dix-huit années ne peut pas rester éternellement endormi, quand il se trouve quotidiennement en présence d'un homme, soumis à ses caresses et excité par les sous-entendus d'une mère. Si Axel n'avait pas éprouvé un grand respect pour Elina, il est certain que ce qui arriva un dimanche matin du début de l'été se serait produit beaucoup plus tôt.

Anna était partie pour le temple. Otto servait de cocher et Oscar, profitant de la carriole, était allé voir Yanne.

Axel était sorti de sa métairie, la tête et les pieds nus. Il voulait changer la longe de Pokou. Il irait dans la soirée chez les Kivivuori, c'était décidé. Le pâturage où se trouvait le cheval était un champ tout en longueur qui pointait dans la direction de la Colline de pierres.

Soudain, sans raison apparente, il s'en fut à travers bois dans l'espoir de voir Elina.

La fiancée fut bien étonnée de voir son promis arriver à cette heure, ainsi vêtu et lorgnant de tous côtés comme s'il avait voulu se cacher.

La chambre derrière le vestibule était fraîche. Ils s'allongèrent en silence sur le lit d'Elina. Par la fenêtre ouverte, on entendait les mouches bourdonner au-dehors, et par intermittence le chevrottement du cabri. Toute la pièce sentait l'été et le dimanche.

Elina était distraite. Parfois elle s'absorbait dans la contemplation du plafond, s'écartait d'Axel puis, sans plus d'explication, se jetait sur lui avec violence. Axel se demandait ce qui pouvait bien se passer en Elina, le devina bientôt. Il essaya de répondre à ses désirs, mais la jeune fille se blottit contre le mur, tendit les mains en avant comme si elle avait voulu s'en faire un rempart.

– Non... Non... Pas encore...

– Pourquoi ?

– J'ai peur...

– De quoi ?

– Nous ne sommes pas mariés...

Axel resta un moment sans rien dire, déglutissant à son habitude.

– Si tu veux... c'est comme tu veux... Si tu crois que ça a de l'importance... Je vois pourtant pas où est le mal... Je n'ai pas peur...

– Non... Je ne veux pas... C'est plus beau...

Elle ne tarda pas à revenir vers Axel et, quelques instants plus tard, à se retirer vers le mur.

La troisième fois, elle demeura contre le jeune homme, sans essayer de s'enfuir. Les yeux agrandis, elle fixait le plafond comme si elle y cherchait quelque chose, en attendait un signe particulièrement émouvant.

La trace d'un pleur disparut vite dans l'obscurité du coude du garçon.

Ils dirent quelques mots, mais laissèrent le fait à son propre isolement.

Puis ils allèrent vers le placard de l'entrée se faire des tartines de viande salée et revinrent vers le lit. Elina se releva, arrangea ses vêtements, se regarda dans la glace, et ne put supporter le poids de son regard.

Elle se rallongea dans les bras d'Axel, ne tardant pas à le caresser fougueusement. Si le garçon la regardait, elle se cachait le visage dans ses bras mais bientôt il put l'entendre rire doucement et la voir rougir.

Elle murmura toute une suite de noms chauds et bizarres à l'oreille d'Axel. L'âme et le corps s'étaient enfin rejoints.

Pour la première fois, ils parlèrent sérieusement des questions matérielles et Axel ne cacha pas qu'au début, la vie serait bien

difficile.

– Avec les gamins, il n’y a pas urgence... C’est pas nécessaire de les payer tout de suite ! Mais il va falloir trouver du travail à Alex et lui payer un salaire, au moins pour une partie de l’été ! Y’a la pension des vieux... Et c’est comme ça que j’ai pas le moindre sou... Père ne donne rien...

Elina écoutait avec sérieux ce que lui racontait Axel. Elle l’écoutait, attentive, seulement parce qu’il parlait gravement. Elle ne pouvait, elle, avoir tous ces soucis. Elle ne savait rien imaginer d’autre que son bonheur.

– Dans les bois de Hollo, finit par déclarer Axel, il y aura de grandes coupes cet hiver... Avec Pokou, on fera autant de transports qu’il le faudra pour nous débarrasser des jours de redevances !

Le gars semblait sombre et résolu.

Soudain Elina prit peur. « Imagine qu’ils arrivent ! Le café qui n’est même pas fait ! » Axel se leva, regarda ses pieds nus en souriant.

– Faut que je parte avant qu’ils reviennent !

– Pourquoi ?

– Comme ça... J’veais chercher une casquette et des souliers !

Ils se séparèrent dans le vestibule. Elina se dirigea vers la salle commune et Axel vers la porte de sortie. Au moment de franchir le seuil, Axel sentit deux bras enserrer ses épaules. Elina tourna autour de lui et il reçut une telle averse de caresses et de baisers qu’il eut l’impression d’avoir les paupières collées et d’être pareil à un hibou en plein jour, tout incapable qu’il était de répondre à ces marques inattendues de tendresse. Ils se quittèrent à nouveau, se retournèrent encore au moment de se perdre de vue, se regardèrent un instant. Elina rougit et sourit, de la même manière que peu de temps avant, sur le lit. Elle rit, comme elle l’avait fait alors et Axel l’imita par deux fois :

– Hé hé, hé hé...

Puis ils partirent.

Une fois dans la cour, Axel entendit, venant du coin du bâtiment, le cliquetis d’une longue chaîne. Le cabri était là observant le promeneur, comme s’il avait été curieux de savoir qui pouvait bien s’amuser ici. Il chevrota doucement.

Le gars eut un sourire moqueur, chercha quelque chose à ramasser, saisit une baguette et l’envoya à la tête de l’animal.

– Barbichette du diable !... Tu peux bêler...

Le cabri regarda la baguette voler à côté de lui et se mit en marche à la suite du garçon, aussi longtemps que sa chaîne le lui permettait. Arrivé au bout de son attache, il s’arrêta, secoua la tête et bêla comme s’il avait voulu affirmer une chose qu’il connaissait bien.

– Ta gueule, cabri !

Le garçon regarda ses pieds nus, rit, observa le chemin, dans les deux sens, le traversa et disparut dans l'aunaie.

C'était le plein été. Les journées de travail étaient dures et longues. Mais les jeunes gens parvenaient à se retrouver, certains soirs, pour peu de temps. Au printemps, avant les fiançailles, Elina se séparait d'Axel et passait de l'autre côté du chemin s'ils venaient à rencontrer quelqu'un. Maintenant, tout au contraire, elle pesait davantage au bras du jeune homme comme si elle y avait cherché refuge, lors des rencontres.

Habituellement, ils se rencontraient aux abords de la boutique d'où ils partaient ensemble vers le lac. Axel ne se souciait plus des gens et ne se cachait pas d'attendre. De l'ancienne métairie de Laurila il ne restait plus que la grange, toutes les autres constructions avaient disparu pour faire place à la boutique dont les poutres extérieures étaient passées à l'ocre rouge et les montants des portes et des fenêtres au jaune. Dans la cour se trouvait une barre pour les chevaux, et les rosses avaient déjà eu le temps d'y creuser des encoches. Les tonneaux de pétrole dégageaient une forte odeur qui se mêlait à celle de l'urine de cheval et aux relents des harengs saurs.

Sortant de son hangar, le marchand salua Axel d'un air moqueur plein de sous-entendus. Physiquement il ressemblait beaucoup à son frère, et les villageois marmottaient que, pour le reste, il tenait de son père, le vieux Töyry qui, à un âge fort avancé, cherchait à caresser le cul des servantes pour peu que ces rondeurs se présentassent sous un angle favorable et agréable dans les travaux auxquels il assistait. C'est d'une de ces caresses qu'était né le troisième frère, Gustave-le-loup, que les deux Töyry ne voulaient pas reconnaître.

Il était assez drôle d'entendre le fils du puissant Töyry parler, la voix mielleuse, à ses clients des cabanes.

– Que puis-je faire ? Ben... Prends donc un bonbon... Ça fait tout doux dans la bouche...

Ce gros homme bouffi était un mélange de paysan et d'agent commercial mais on savait que, derrière cette bonté enjôleuse, il y avait la même dureté, la même âpreté que chez son frère le propriétaire terrien qui, lui, ne les cachait pas !

Un peu gêné, Axel répondit au salut du marchand. Il n'aimait pas les allusions enjôleuses et tonitruantes de cet homme.

– Oui... hé hé... Axel veille sur la réputation de la fiancée... Ha ha... ha ha... Faut bien se réchauffer aussi en semaine !... C'est bon que les jeunes filles soient pas que des ignorantes !... Faut bien prendre ses mesures... Oui ! Vous voulez pas de la farine de froment ? Y'a d'américaine...

– Pas besoin...

La réponse était venue, sèche. Axel n'aimait pas ces discours pleins de sous-entendus, surtout lorsque Elina en était le sujet.

Le boutiquier rentra chez lui sans rien ajouter. Les Koskela n'étaient pas de bons clients et Youssi ne portait pas cette boutique dans son cœur.

– Les gamins courent là-bas et se fourrent le museau dans la réglisse sans même s'inquiéter de savoir si on aura de quoi acheter un morceau de pain...

La réglisse était pour le vieux Koskela le symbole de ce que la boutique avait pu apporter au village et il ne décolerait pas contre cette pâte noire dont il ne parvenait jamais à prononcer le nom du premier coup.

Elina arriva. Axel agita la main et s'achemina à sa rencontre. Il vit aussitôt que quelque chose n'allait pas. Elle ne le regardait pas droit dans les yeux, comme elle le faisait les jours passés, et jetait des regards craintifs et inquiets de côté et d'autre. Elle avait pleuré.

– Qu'est-ce qu'il y a ?

– Rien... Rien du tout... Allons...

Un peu désorienté, Axel n'osa plus poser de questions et ils se mirent en route en direction du lac. Ils virent Ani et Ilmari venir en sens opposé. Les enfants du pasteur se promenaient aussi. Ilmari était maintenant dans une classe supérieure de son lycée et Axel manifestait moins sa camaraderie à son égard. Il s'était mis à le vouvoyer, bien que Ilmari continuât à le tutoyer. Cependant le fils du pasteur, pour éviter l'une et l'autre forme, employait d'étranges détours pour lui parler, en rendant toutes ses phrases impersonnelles. Il n'était plus « le chiot du pasteur », ce petit garçon agité et sauvage de son enfance. Agité, il l'était toujours. La campagne ne parvenait pas à le calmer, mais sa fébrilité se manifestait par de calmes randonnées dans la région. Sa curiosité l'avait fait aller pêcher en compagnie de Gustave-le-Loup, mais il avait reçu une telle averse de jurons sur la tête qu'il n'avait pas pu raconter à ses parents, qui en riaient, la moitié de ce qui s'était passé. À le voir, il rappelait sa mère, avec des traits masculins.

Ani, à quatorze ans, était déjà une jeune fille. La jupe était encore bien courte et laissait voir le haut des cuisses que les bas ne couvraient pas. Un grand chapeau de paille se balançait derrière sa tête. Il était fixé par un ruban noué autour du cou.

Tous les deux avaient déjà félicité Axel, au presbytère. Cependant, c'était la première fois qu'ils le rencontraient en compagnie d'Elina et ils présentèrent à nouveau leurs félicitations. Ilmari considéra Elina d'un œil qui rappelait le jeune chiot qu'il avait été. Satisfait de son examen, il fit un clin d'œil approbateur à Axel. Ani fit la révérence et dit les mots d'usage, selon les meilleures règles :

– Je vous félicite et vous souhaite le meilleur.

Axel remarqua que ces souhaits ne semblaient pas toucher Elina et ne lui arrachaient qu'un sourire contraint.

Poursuivant leur promenade, il parla des enfants du pasteur et n'obtint que de froides réponses.

– Mais qu'as-tu donc ?

– Rien !

Quand ils se retrouvèrent assis sur la vieille petite pierre qui, dans la fraîcheur du soir, dégageait encore la chaleur du jour, Axel dit sévèrement :

– Tu as quelque chose... Est-ce que... vous avez des nouvelles de Yanne... que... ou bien...

Les épaules d'Elina furent secouées de sanglots, elle enfouit sa tête dans ses mains et, à travers ses pleurs, Axel put comprendre :

– Est-ce vrai... que... tu... tu as... été... le... promis d'A... d'Aune...

Et voilà ! Le coup tant craint, ce secret qui parfois remontait à la mémoire et tenaillait l'esprit, il était là ! Axel fit d'abord l'étonné.

– Promis ? Qui peut dire cela ?

– Aune... a dit... elle-même... que... que... elle t'aurait eu... si elle voulait... Tout le monde ment... Oscar et toi... Mais on a fait... des allusions... pour moi... et Aino Mäkelä raconté... Dis... C'est vrai ?

Le visage durci, Axel regardait le lac. Il respirait difficilement et eut l'intention de dire quelque chose mais, avant qu'il ne puisse répondre, Elina, qui le regardait sans pour autant cesser de pleurer, s'écria :

– Je sais... c'est vrai... pas la peine... pas la peine...

Axel prit Elina dans ses bras. Elle lui répondit par des cris et des injures mêlés aux pleurs. Confus, il s'éloigna et, à son tour, prit son visage dans ses mains. Elina qui continuait à pleurer et renifler demanda d'une voix à la fois douloureuse et curieuse :

– Où... allais-tu... avec... elle ? Dis... où...

– Dans le sauna des Leppänen...

– Qu'est-ce que tu as fait avec elle ?... Dis... tout... tout...

Les explications du gars vinrent en des mots rudes, montrant par là l'irrévocabilité de ce malheur.

– C'est comme ça... Et ça n'arrange rien...

Axel grinçait des dents et on aurait dit qu'il allait lui aussi se mettre à pleurer. Il éprouvait du remords, non de la chose faite mais de ce qu'Elina en eût connaissance et elle, elle continuait à pleurer.

– Je sais... avec Oscar... à tour de rôle... terrible... tous les deux... vous avez décidé cela ensemble... cochons... porcs... boucs... dégoûtants... et toi aussi...

À cet instant, Elina semblait le haïr. Elle se tordait les mains et finit par s'arracher la bague qu'elle portait au doigt, se leva, la jeta aux pieds d'Axel, et partit.

– Porte-lui... donne-lui à ton enivreuse... cette entortilleuse... Porte-

lui...

Elina pour une fois empruntait les mots habituels de son père et de ses frères. Elle en bafouillait.

Axel courut après elle, la prit de force dans ses bras et, comme elle se débattait, il hoqueta :

– Si tu pars... Pars pas... J'me tue... Si tu pars...

– Tu t'tueras pas... puisque tu vas avec cette paillasse... dans le sauna... Allez !... Vas-y... Vas-y donc...

– J'me tue... mmmm... J'me tue...

Effrayée, Elina le regarda et vit en lui une si grande douleur qu'elle comprit soudainement que ce n'était pas que des mots. Elle cessa de se débattre et, sentant que tout ce passé était irrévocable, elle se blottit, sans force, dans les bras d'Axel. Elle y pleura longtemps, désespérée, épuisée. Axel ne disait rien, caressait tendrement les cheveux de la jeune fille et regardait au loin, les yeux dans le vague.

On chercha la bague et quand Axel la remit au doigt d'Elina, la jeune fille le regarda tristement en reniflant et en séchant ses larmes avec son mouchoir.

– On peut plus rien contre ça... Je te demanderais bien pardon si ça pouvait arranger quelque chose mais... mais...

– Ne dis rien... ne parle plus... de ça... pas ce soir... plus tard... ne dis rien...

On se rassit, calmé.

– Est-ce que Yanne a envoyé un mot à propos des lits ?

– Oh... Oh... oui...

Les mots portaient encore des traces de sanglots.

Elina regardait le lac.

Le soleil était couché. Le paysage semblait dans la nuit plus vite que de coutume, caché qu'il était par les dernières larmes qui emplissaient encore les yeux. Puis ces larmes coulèrent le long du nez, s'éternisant sur le rebord des ailes.

La vie avait frappé. Une première fois.

V

Anna remarqua naturellement que quelque chose était arrivé.

– Qu'a donc Elina ? demanda-t-elle à Otto.

– Ben, z'ont dû se disputer !

– Ça commence déjà !

– Déjà ? Me semble que le beau temps dure depuis longtemps !
L'est temps qu'il pleuve un peu !

Elina avait du mal à oublier cette histoire en dépit des efforts d'Axel qui ne cherchait pas à se défendre et allait jusqu'à se condamner ouvertement. Une seule fois il tenta :

- Y en a bien peu qui n'ont jamais commis de méchancetés...
- Moi !
- Mais toi... T'es exceptionnelle !

Elina se trouva ainsi quelque peu consolée. Elle était autre chose qu'Aune Leppänen ! Au cours de l'automne, elle retrouva son calme et, s'il lui arrivait de pleurer, elle se mettait à chanter des psaumes. Peu à peu, ces chants se firent de plus en plus rares et la joie et le rire reprirent leur place.

Axel gagnait de l'argent. L'homme et le cheval étaient en pleine forme, jeunes, forts, fougueux. Parfois la forêt résonnait des « bavardages » d'Axel, lorsque la charge de troncs s'empêtrait dans des broussailles. Et tous deux, l'homme et son cheval, poussaient, tiraient, haletaient comme pour se préparer à de futures extases. Ou eût dit que Pokou comprenait qu'on avait besoin de lit, de table, de chaises, de matelas, d'assiettes, de cuillers, de pendule et de beaucoup d'autres choses. Autrefois, le gars essayait d'être le meilleur dans les transports forestiers, pour la gloire, pour le plaisir. Maintenant il lui fallait être le meilleur pour d'autres causes plus sérieuses, et personne, au cours de l'hiver, ne put lui contester la première place comme cela se produisait avant. Tout le poids de l'avenir pesait dans le sérieux qu'il mettait à son ouvrage.

Sa vie d'homme, il la commençait les mains presque complètement vides. Ce n'étaient pas les quelques hectares de terre à culture qui pouvaient lui être d'une grande aide, d'autant plus que cet héritage était plutôt amer !

L'homme qui, sur le chantier, soulevait les plus lourdes charges n'avait même pas un porte-monnaie où ranger son argent. Jusque-là, il n'avait pas eu d'argent à lui. Maintenant il mettait ce qu'il gagnait dans la poche de sa veste et, lorsqu'il était seul, comptait soigneusement ses gains. Le bouton de la poche n'était pas assez sûr et il le renforça par une épingle de sûreté.

Le père Youssi avait dit, il y avait bien longtemps, que ce gars-là briserait plus d'un harnais – et il avait raison. Quand la charge se trouvait prise, Axel ne cherchait pas la cause de l'arrêt mais tapait de sa fourche de bûcheron sur les guides ou sur les amarres et tirait avec Pokou.

- ... Hein... en...co...re...

Parfois Pokou déchirait ses harnais lorsqu'il tombait dans quelque trou caché et que les secousses violentes de son conducteur lui entamaient les commissures de la bouche.

Une souche se trouvait sous le patin du traîneau : plutôt que de tout décharger, Axel, dans la position la plus inconfortable, l'attaquait à coups de hache.

- Si quelqu'un survenait et demandait :

– Reste un coin ?

– Oui ! R'garde donc ! Où ça va pas s'cacher ! Pire que c'te sal'té d'Joonas Kastrein ! Des trucs pareils, faudrait les balancer sur un tape-cul !

Le pauvre Joonas Kastrein était devenu une sorte de croque-mitaine aux yeux d'Axel, et se trouvait derrière tous les ennuis qui pouvaient survenir. Peut-être parce qu'au Parlement, Kastrein avait été l'un des plus farouches opposants à la loi agraire ? C'est du moins ce que pensait Axel à la lecture des journaux.

Une fois que la souche-Kastreïn se trouvait installée sur le traîneau, il fallait arranger les harnais. Pokou semblait effrayé de tout ce remue-ménage et quand tout était à nouveau en ordre, Axel lui disait, comme pour s'excuser :

– Allez, mon gars... Faut encore essayer...

Les soirs de clair de lune, Axel ne rentrait que fort tard à la maison. Les garçons dormaient mais les parents veillaient. La mère à cause du repas et le père par fierté. Youssi ne voulait pas être au lit quand le gars revenait de son ouvrage. Et il se faisait humble et respectueux, lui disant d'une voix toute attendrie :

– T'inquiète pas pour demain matin, je m'occuperai bien de l'écurie !

Elina devait l'attendre toute la semaine. Axel allait la voir le dimanche, bien qu'il ne fût pas très en train. Il ne tardait d'ailleurs pas à s'assoupir sur le lit d'Elina et ronflait terriblement, sans que ce manque d'esthétisme parvînt à choquer la fiancée. Elle sortait doucement de la chambre, tirait la porte sur elle.

– Il est déjà parti ?

– Il dort.

– Ha ! Je prends part à son chagrin...

Elina prenait plaisir à défendre Axel, et Oskou eut droit à quelques remarques bien senties sur les hommes en général – les adultes, ce qu'ils sont et comment ils sont – et sur ceux qui veulent faire semblant de l'être en particulier !

Les noces se firent à la Saint-Jean, à la Maison des travailleurs.

Les exercices de valse commencèrent deux semaines avant ; il fallait faire au moins deux tours de piste ! Ce n'était pas tellement compliqué mais, ce qui était difficile, c'était la position qu'il fallait conserver !

– Putain de merde ! Un grand homme comme moi s'amuser à glisser sur les parquets !

Les difficultés éprouvées par le fiancé ne furent pas interprétées de mauvaise manière et sa lourdeur lui valut même bien des pardons. Le pasteur fit le discours de noces et dit combien il était heureux de ce

mariage.

– Je te connais depuis si longtemps ! Tu n'étais qu'un tout petit garçon... Je te souhaite tout le bonheur possible dans cette nouvelle vie que tu commences aujourd'hui !

La dame aussi était venue, car c'était dans ses attributions naturelles. Les messieurs-dames restèrent un peu plus longtemps cette fois, et ils étaient encore là quand on commença à danser ! Le père spirituel n'oublia pas de parler, bien sûr, et pour la première fois Anna considéra son gendre avec des yeux attendris. Les deux orateurs, le pasteur comme Halme, n'avaient pas hésité à déclarer publiquement qu'Axel était un homme exceptionnel. Le meilleur du discours de Halme fut cependant pour Elina qui, maintenant, serait jeune femme avant que d'être mère. Beaucoup de vieux ne se privèrent pas de remarquer, tout doucement, que « c'qu'il dit, ça doit bien être vrai puisque Emma a pas encore d'enfant... »

Le presbytère offrit pour cadeau de noce une bible de bon poids et cinquante marks. Anna débordait de tendresse pour son gendre : il semblait être dans les petits papiers du pasteur !

Le couple s'assit sur le banc d'honneur de la Maison des travailleurs. Tous deux étaient raides et intimidés, mais Elina n'était pas en colère contre les hommes un peu éméchés, comme Sanni l'avait été en son temps. Dès que le premier était venu en cachette faire à Axel des propositions, le jeune marié avait répondu, amicalement mais fermement :

– Une autre fois ! Pas maintenant.

Elina rit bien d'Elias qui, après avoir tourné un long temps autour d'eux, s'en fut raconter des histoires, à sa manière, à Halme.

Cette fois, Yanne demeura dans le fond de la salle, en cherchant à éviter Sanni. Il n'était plus le même. Il n'était plus Yanne fils de métayer, mais Yanne Kivivuori, maçon. En plus, il était aussi membre du comité de direction de l'Association ouvrière du bourg, membre du conseil de direction de la coopérative Aide, et secrétaire de la commission d'affermage de la paroisse. Cette rapide ascension lui avait naturellement été favorisée par le beau-père Silander, qui avait tout déblayé devant lui mais, dans ces différents comités, on avait déjà remarqué qu'il n'avait pas peur du travail et qu'en plus il savait se sortir de toutes les situations. On commençait à le savoir intelligent, intrigant et sans scrupules. Il y en avait qui déjà le craignaient car, en dépit de sa jeunesse, il savait, dans les disputes, se montrer complètement impassible, découvrir le point faible de son adversaire et frapper sans vergogne. Un homme qui le connaissait vaguement vint le voir avec une bouteille.

– Est-ce que cette bouteille de chez nous, demanda-t-il humblement, conviendrait à Kivivuori ?

Bien sûr ! Puis le donateur se mit en devoir de murmurer sa demande, et les yeux de Yanne parurent se couvrir d'un voile.

– C'est pour cette histoire de location... C'est à la commission ! Si Kivivuori voulait bien suivre un peu ça pour moi...

– On peut naturellement voir ce qui va venir, mais je ne suis que le secrétaire pour l'instant et je ne peux pas prendre part aux délibérations !

L'homme se confondit en remerciements, comme s'il s'était trouvé en face d'un important monsieur. Quelques instants plus tard, c'était au tour de Yanne d'être tout humble quand il souffla à Sanni :

– Oui... Comment c'est pour ce garçon, là-bas, avec le vieux ?

On échangea deux phrases rapides en suédois. L'emploi de cette langue n'était pas une manifestation d'élégance mais une nécessité. Il ne fallait pas que les autres personnes pussent comprendre.

Le jeune couple partit avant la fin de la fête chez les Kivivuori. Un départ triomphal ne leur convenait pas et, ayant salué les personnalités, ils se retirèrent sans bruit. Ils allaient dans la lumière de la nuit de la Saint-Jean. Peu à peu la musique de danse et les bavardages des ivrognes se firent plus diffus. Deux hommes ivres se trouvèrent sur le chemin. Elina et Axel, un sourire bienveillant aux lèvres, écoutèrent amusés les discours inutiles qu'ils leur tenaient.

– Ben, voilà, faut pas vouloir le mal ! On n'est jamais qu' des petits garçons... Mais ça fait rien, on vous souhaite bien du bonheur !

Ils leur serrèrent plusieurs fois les mains et il fallut se libérer en les bousculant gentiment. Au loin, un homme, ivre lui aussi, cria :

– Bon Dieu, les gars ! Dans la pinède retentit le beau chant suave du Kantélé de Väinö⁴⁹ ! Hein ! C'est comme ça, les gars...

La métairie se dressa devant eux, accroupie dans la lumière nocturne. La porte n'était fermée que par un bout de branche glissé dans le morillon. Les larges planches de l'entrée grincèrent.

Elina avait déjà passé deux nuits à Koskela quand on en était encore aux préparatifs du mariage et qu'il fallait veiller tard dans la nuit. Demain, elle s'y rendrait définitivement.

– Dernière nuit dans cette pièce, dit-elle en enlevant sa couronne de myrte. Ça ne donne pas envie de dormir !

– Alors, faut pas dormir !

Ils se couchèrent. Allongés sur le dos, ils se mirent, en chuchotant, à parler de la noce et des gens qui y étaient. Les paroles n'avaient aucune importance, mais elles permettaient de veiller. Elles n'avaient rien à voir non plus avec le sentiment qui habitait le couple. Les chuchotements d'Elina étaient rapides et longs et les murmures d'Axel courts et hachés. Au-dessus de la porte, le papier de la tapisserie s'éclaira des rougeurs de la prime aube. Les premiers coqs chantèrent.

On entendit des pas et le ronron d'un chant :

– Tempere Lempäälä Viialaa, Toijala Kuurila Iittaalaa, Parola Hämeenlinna Tuurenkiii, Leppäkoski Ryttylä Riihimäki, Hyvinkää Jokela Järvenpää, Kerava Korso Tikkuriii, Malmi Oulunkylä Preetikspeerii, et enfin, enfin seulement, Helsinki...50

Des pas résonnèrent dans l'entrée et la voix d'Anna gronda :

– Impie... Tu ne peux même pas te tenir pour les noces de ton enfant...

Elina et Axel se regardèrent et sourirent. Ils répétèrent ce sourire lorsque l'autre couple arriva. Cette fois on ne chantait pas mais il n'était pas difficile d'entendre les murmures coléreux de Sanni, même lorsque ce couple fut dans le fournil et que les crissemments de leur lit eurent pris fin.

Enfin Oscar arriva. Il ouvrit la porte et dit à mi-voix, comme pour lui-même :

– On baise dans tous les lits, ici !

Il farfouilla dans le placard, se remit à jurer : tous les fromages avaient été portés à la Maison des travailleurs. Puis il partit.

Les chuchotements reprirent dans la chambre.

– J'ai pensé que si on transporte le fourneau dans le fournil, on pourrait faire de ce coin une vraie cuisine et la grande pièce serait mieux... Une vraie salle commune pour les fêtes !

– Pourquoi pas ! Y a que le fourneau à changer de place !

– Faisons-le dès cet été ! Père viendra bien pour la maçonnerie !

– Et si on mettait des boiseries de revêtement à l'intérieur ?

– Oui... mais jusqu'à mi-hauteur ! Au-dessus, il faudra du vrai papier de tapisserie !

– Oui, c'est bien possible... mais on pourra pas cet été... Faut absolument que j'aie un nouveau traîneau double. L'hiver prochain, l'ancien ne tiendra pas le coup pour les transports !

– Bien sûr qu'on ne le fera pas avant d'avoir les moyens... Tu as vu comme la dame du pasteur gazouillait en nous faisant son compliment ? Elle sait bien être douce quand elle veut !

– Oui... Les messieurs ne montrent rien avec leur visage ! Toute leur vie ils apprennent qu'il faut mentir n'importe où et n'importe quand ! C'est leur politesse et on sait jamais quelle est leur vraie figure... C'est pas qu'ils soient diaboliques... C'est seulement pour faire les importants ! Faut pas te soucier... Tu dois faire six journées d'aide, si bien que t'auras quand même pas trop à être avec eux !... Mais comment ce sera en seize ?

– On verra bien ! Comment as-tu trouvé la robe de Sanni ? Ça devait être bien beau, mais à mon avis ça ne lui allait pas du tout !

– J'ai pas fait attention ! Mais t'avais belle allure dans ta robe de mariée ! Même si elle était pas si belle que la sienne !

Puis les gémissements de plaisir se confondirent avec le gazouillis

des hirondelles. La fenêtre était pleine de jour. Au-dessus de la commode reposaient la couronne de myrte d'Elina et le col dur d'Axel. Sur le dossier de la chaise gisait la robe blanche de la mariée, et les rayons du soleil s'amusaient à y mettre des reflets rougeâtres qui venaient des montants de la fenêtre que le soleil frappait de biais.

Les bruits pénétraient, assourdis, dans la pièce. Gazouillis des hirondelles, chants du coq, beuglements de la vache qui, derrière la colline de la cour, appelait la fermière à venir quérir le lait.

La belle saison de Finlande est merveilleuse. Mais courte.

FIN DU TOME I

- 1 Le Rapide se dit Koski, d'où dérive le nom de Koskela : le lieu du rapide.
- 2 La traduction exacte serait non pas métairie mais *tenure*, ce terme ayant le sens qu'on lui accordait avant la révolution de 1789 en France. *Métairie*, pour être moins précis, se rapproche cependant de ce type d'affermage et, comme il est plus vivant, nous l'avons préféré. La différence entre les deux conceptions de location provient essentiellement des « jours de redevance » qui peuvent être comptés à la semaine ou à l'année selon le cas et des « jours de corvée » dont il est fréquemment question au cours du roman.
- 3 Le mark de 1884 pourrait, sensiblement, être comparé au franc de la même époque.
- 4 Pentinkulma, prononcer Pène-tine-koule-ma : « Le coin des Benoît ».
- 5 La chambre du vestibule, ou chambre de derrière le vestibule : l'ancienne ferme, simple, comportait une entrée à double porte ou même, le plus souvent, deux entrées successives, une grande pièce commune servant tout à la fois de cuisine, salle de séjour, chambre à coucher et équipée d'un fourneau pour la cuisine et d'un énorme poêle de faïence (comme dans les isbas russes) ; un fournil où se trouvait aussi la cuve à fermentation pour la fabrication de la bière domestique, et une pièce sans affectation spéciale, réservée en général aux visiteurs et dite « du vestibule ».
- 6 Töyry, lire Teu-uru = Sommet.
- 7 Par semaine.
- 8 Kivivuori, lire Kivivou-ori = la Colline de pierres.
- 9 Années de famine : 1862-1865-1866-1867-1868.
- 10 Tampere : à l'époque, troisième ville de Finlande, très gros centre industriel.
- 11 Minna Canth. 1844-1897. Dramaturge qui joua un rôle assez important dans le mouvement féministe. Originaire de Tampere.
- 12 J.-L. Runeberg. 1804-1877. Poète de langue suédoise, devenu « poète national », auteur de l'hymne finlandais.
- 13 E. Lönnrot. 1802-1884. Médecin, philologue, folkloriste. Rassembla les poésies populaires de Carélie qu'il publia dans le *Kanteletar*, et dont il fit le *Kalevala* ; auteur d'un dictionnaire finnois-suédois.
- 14 Puukko, lire pou-ouque-ko, couteau finlandais servant en toutes occasions et réputé, encore maintenant, dans toute l'Europe du Nord et sans doute dans tous les ports où relâchent les navires à équipage finlandais. Bon instrument de travail pour les forestiers, arme terrible pour tous – surtout en état d'ivresse.

- 15 La communion-confirmation se fait généralement vers 15-16 ans. Dans les campagnes il n'était pas rare qu'elle se fit, à l'époque, à 17-18 ans.
- 16 Koskela, voir note p. 5, de Koski, le Rapide.
- 17 Sauna, prononcer sa-ou-na : salle de bains de vapeur (étuve) typiquement finnoise, pièce essentielle de toute construction, en Finlande.
- 18 Mämmi pascal : gâteau de pâte de malt qu'on ne fait et ne mange qu'à Pâques.
- 19 Les chevaux finlandais sont d'une race sans doute inconnue en France, dormant couchés en plein air.
- 20 Här hvilar... = Ci-gît... en vieux suédois.
- 21 Les termes « oncle » et « tante » ont sensiblement en Finlande la même valeur qu'en Russie. Toute grande personne est, *a priori*, pour les enfants, un oncle ou une tante.
- 22 Fennomane : partisan de l'emploi de la langue finnoise, comme langue officielle ; nationaliste finlandais prônant l'indépendance du pays et la culture populaire, s'opposant aux mesures de russification et surtout combattant les influences suédoises ou les tentatives de domination des suédophones.
- 23 Fennisation : abandon des habitudes – et de la langue – suédoises, pour des habitudes – et la langue – finnoises.
- 24 Z. Topelius. 1818-1898. Poète de langue suédoise, auteur de récits et contes pour enfants, fennomane connu.
- 25 Rouskis = Russes.
- 26 Häme : région du sud-ouest de la Finlande et dont le centre industriel est Tampere. Avec l'Ostrobothnie, l'une des régions naturelles les plus riches de Finlande.
- 27 Puukko : couteau.
- 28 *Le Bouleau et l'Étoile*, conte de Topélius, d'un style proche de celui de la comtesse de Ségur – encore très lu et connu de nos jours.
- 29 Edouard Salin, dit Éétou, 1866-1919, cordonnier, fondateur du parti social-démocrate, l'un des dirigeants « rouges » de 1917.
Taavi Tainio, 1874-1920, journaliste politique, socialiste.
Matti Kurikka, 1863-1915, socialiste utopiste, publiciste.
- 30 De Hanko à Petsamo est, à la Finlande, mais du sud au nord ce que serait à la France : de Dunkerque à... Tamanrasset.
- 31 Paul Saarijärvi, personnage de roman de J. Aho (1861-1921). Aho est surtout célèbre pour ses romans paysans idylliques : *Juba*, *La fille du pasteur*, *La femme du pasteur*, et son roman humoristique : *Le chemin de fer*.
- 32 *Kalevala* voir note Lönnrot p. 34. Épopée en vers publiée en 1835, complétée en 1849. Considéré comme l'épopée nationale et étudié comme tel dans toutes les écoles.
- 33 *L'Enseigne Stool* (en suédois – langue originale : Stål), poème patriotique de Runeberg, illustrant la guerre suédo-russe de 1808-1809. Classique finlandais.
- 34 Uumaja, en suédois : Umeå.
- 35 Wrightisme : mouvement fondé par Victor Julius von Wright (1756-1834) à tendance socialiste utopiste.
- 36 *Suometar* = *La Finnoise* ou encore *La Finlande finnisante*, journal de la bourgeoisie de langue finnoise, a fait place aujourd'hui au grand quotidien de droite : *Uusi Suom* : *La nouvelle Finlande*.
- 37 Le Manifeste : proclamation du tsar du 5 mars (21 février) 1899, ordonnant pratiquement la russification de la Finlande. Ce manifeste souleva une vive émotion dans le monde entier et des comités de protestation se créèrent en différents pays. En France, ce comité fut animé par J. Psichari, A. France, É. Zola, etc.
- 38 Bobba : Bobrikov, gouverneur général du tsar, en Finlande.

- 39 *Oy Maamme... Notre pays...* Chant national, devenu hymne, poème de Runeberg, traduit en finnois par Cajander, mis en musique par Pacius.
- 40 Le plomb de nouvel an : coutume encore respectée de nos jours, très fidèlement. Fondu au-dessus d'un feu de bois de bouleau, le plomb est précipité dans un baquet de neige nouvelle. Solidifié, sa granulation et les ombres projetées sur un mur permettent aux « sorcières » de lire l'avenir du fondeur pour l'année à venir.
- 41 Bou-oures : Boers.
- 42 Le Grand Partage (*Isojako*), réforme agraire de 1775.
- 43 Sönsäri : ici terme argotique à rapprocher de « bizut ».
- 44 Garde civique, ou Garde blanche, corps constitué officiellement pour lutter contre les Russes, pratiquement pour s'opposer aux « gardes rouges ». Les cadres de cette Garde civique furent au cours de la Première Guerre mondiale entraînés en Allemagne (27^e bataillon de chasseurs prussiens) d'où le nom de leurs officiers : jääkäri, déformation du Jaeger (chasseur) allemand. Cette garde exista sous différentes formes jusqu'en 1944.
- 45 Saint-Pétersbourg.
- 46 Le finnois connaît deux termes pour désigner un baron : l'un emprunté au german et déformé en « *parooni* » et l'autre de composition finnoise : « *vapaa herra* » : « Monsieur libre » c'est-à-dire propriétaire maître de ses biens qu'il exploite avec les membres de sa famille et ses esclaves (V. Sauvageot, *L'ancienne Société finnoise*).
- 47 *Punainen viiva* : le trait rouge. Pour élire le candidat social- démocrate, il fallait souligner son nom d'un trait rouge ou, tout au moins, tracer ce trait sur le bulletin de vote.
- 48 Paasikivi. 1870-1956. Payeur général 1903-1914, sénateur 1908-1909, président de la délégation finlandaise à Tartu en 1920, à Moscou en 1939, 1940, 1944, Premier ministre 1944-1946, président de la République 1946-1956. Kastrein, lui, fut ministre.
- 49 Kantélé de Väinö : sorte de cithare à cinq cordes que l'on pose à plat sur les genoux et dont s'accompagnaient les bardes lors de leurs chants incantatoires. Väinö (Orion) désigne ici Väinämöinen, le Barde des Bardes, grand maître du Verbe, héros du *Kalevala*.
- 50 Ce n'est qu'une énumération des noms des gares de Tampere à Helsinki (187 km). Ces noms sont légèrement déformés dans leurs finales.

Au catalogue des Bons Caractères

Collection Histoire

De l'Oncle Tom aux Panthères noires Daniel Guérin	15,00 €
1917, la révolte des soldats russes en France Rémi Adam	13,50 €
La Révolution russe François-Xavier Coquin	7,00 €
Juin 36 Jacques Danos et Marcel Gibelin	14,00 €

Collection Romans

La Paix Ernst Glaeser	14,00 €
Les Damnés de la Terre Henry Poulaille	19,00 €
Le Fléau du savoir - L'épopée de Ménaché Foïgel Moïse Twersky - André Billy	17,00 €
Émeute au Transvaal Harry Bloom	17,00 €
Les croisés Stefan Heym	29,00 €

Collection Témoignages

La Révolution de février Alexandre Tarassov-Rodionov	15,00 €
SOS Indochine	

Andrée Viollis	17,00 €
Moscou sous Lénine Alfred Rosmer	16,50 €
Au-delà de l'Oural Un ouvrier américain dans la métropole russe de la sidérurgie John Scott	16, 50 €

Collection Classiques

Le Programme socialiste Karl Kautsky	11,00 €
Le socialisme et les intellectuels Paul Lafargue	2,50 €
Le socialisme et la conquête des pouvoirs publics Paul Lafargue	2,50 €
Marx et Engels David Riazanov	11,00 €
La jeunesse de Lénine Léon Trotsky	12,00 €
Le Programme de transition Léon Trotsky	2,50 €
Où va la France Léon Trotsky	12,50 €

Hors collection

Haïti 1986-2004 OTR-UCI	20,00 €
Le mouvement ouvrier pendant la Première Guerre mondiale Tome1 et Tome 2 Alfred Rosmer	30,00 €

Collection Éclairages

Proche-Orient 1914-2010 Les origines du conflit israélo-palestinien Marc Rémy	8,00 €
La Première Guerre mondiale Dix millions de morts pour un repartage du monde	

Rémi Adam

8,00 €

Histoire de la mondialisation capitaliste

1. 1492-1914

Édouard Descottes

8,00 €

Imprimé pour Les Bons Caractères
par Impressions Multi Services
6, rue Florian - 93500 Pantin
www.ims-pantin.fr - atelier@ims-pantin.fr